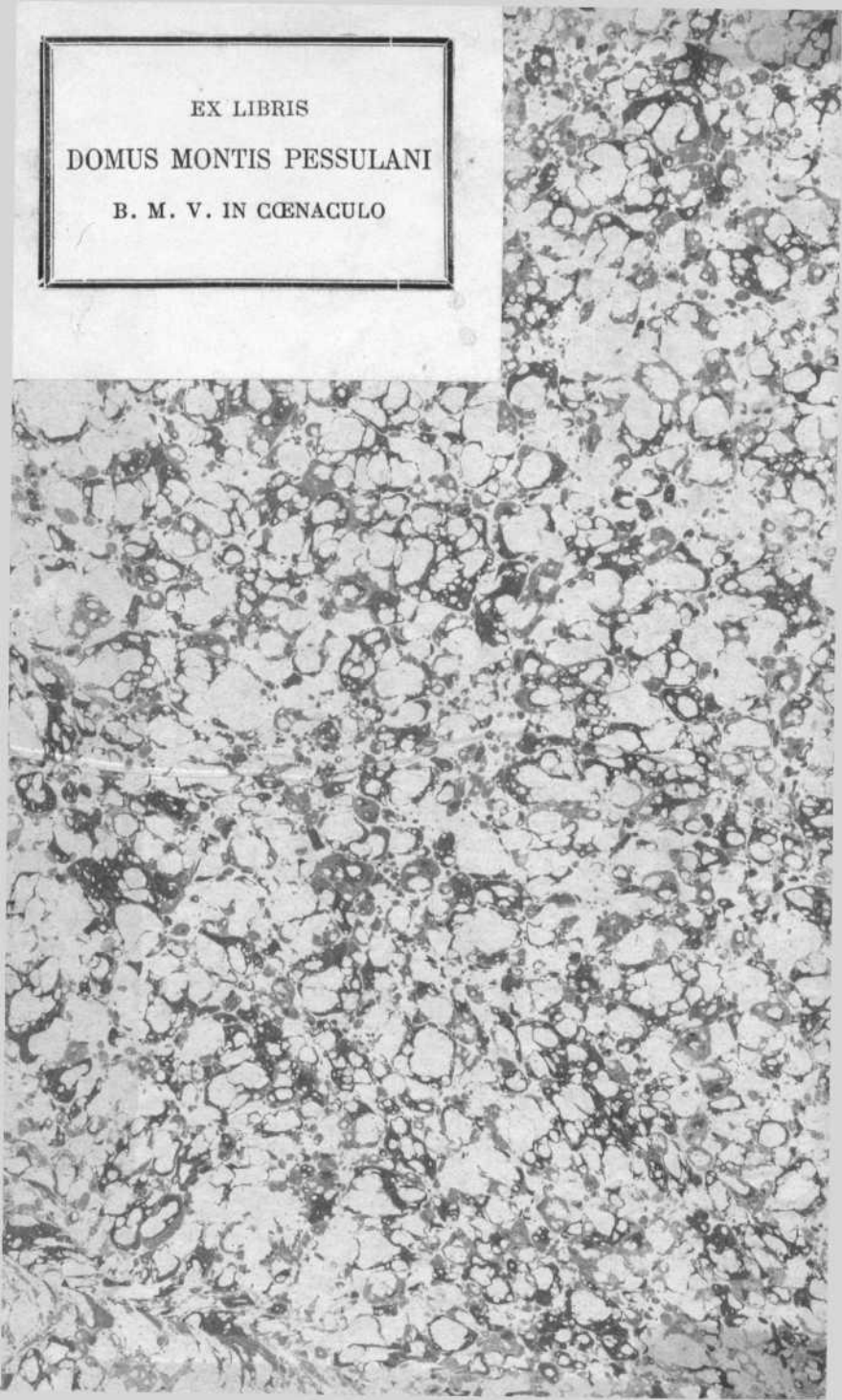
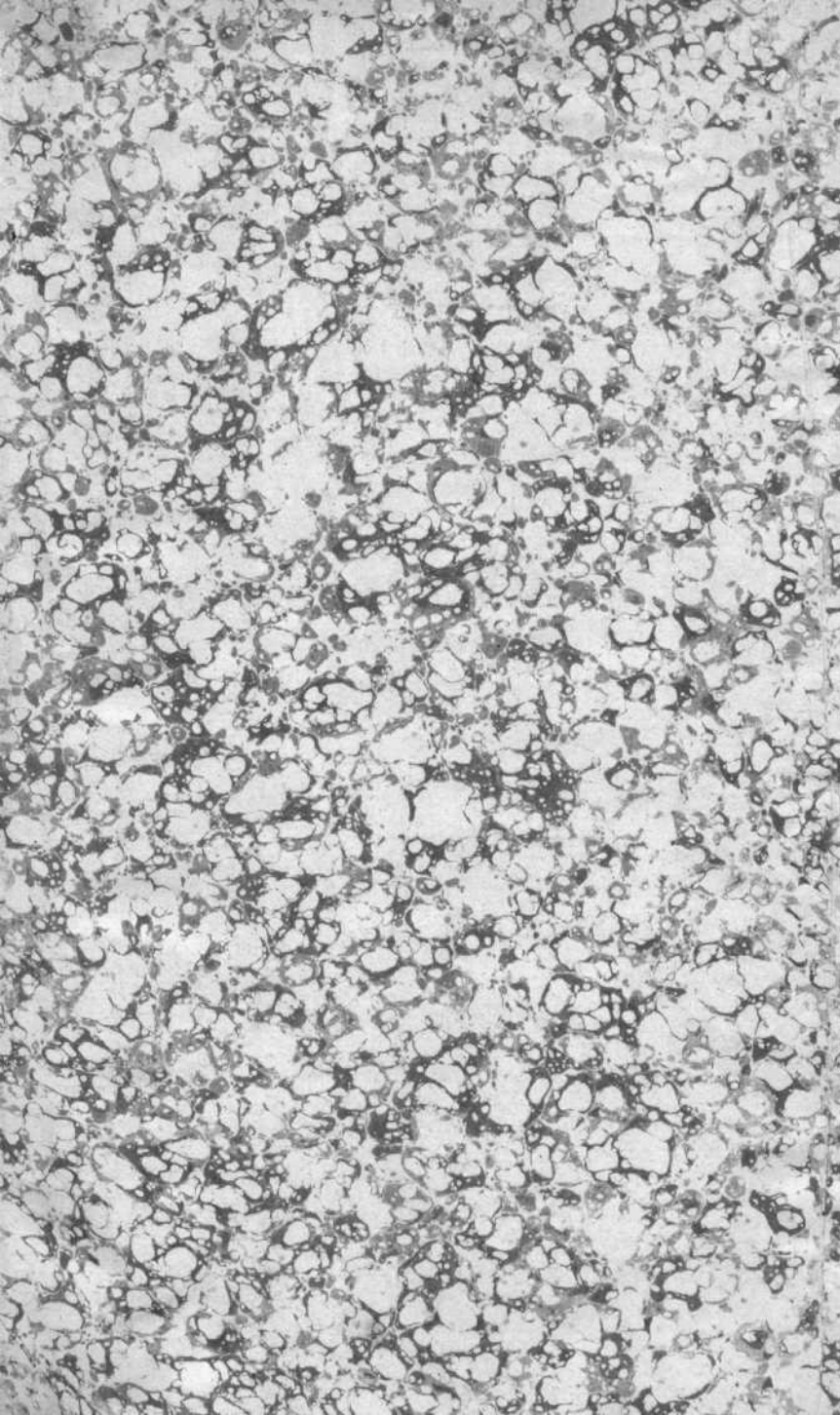


EX LIBRIS

DOMUS MONTIS PESSULANI

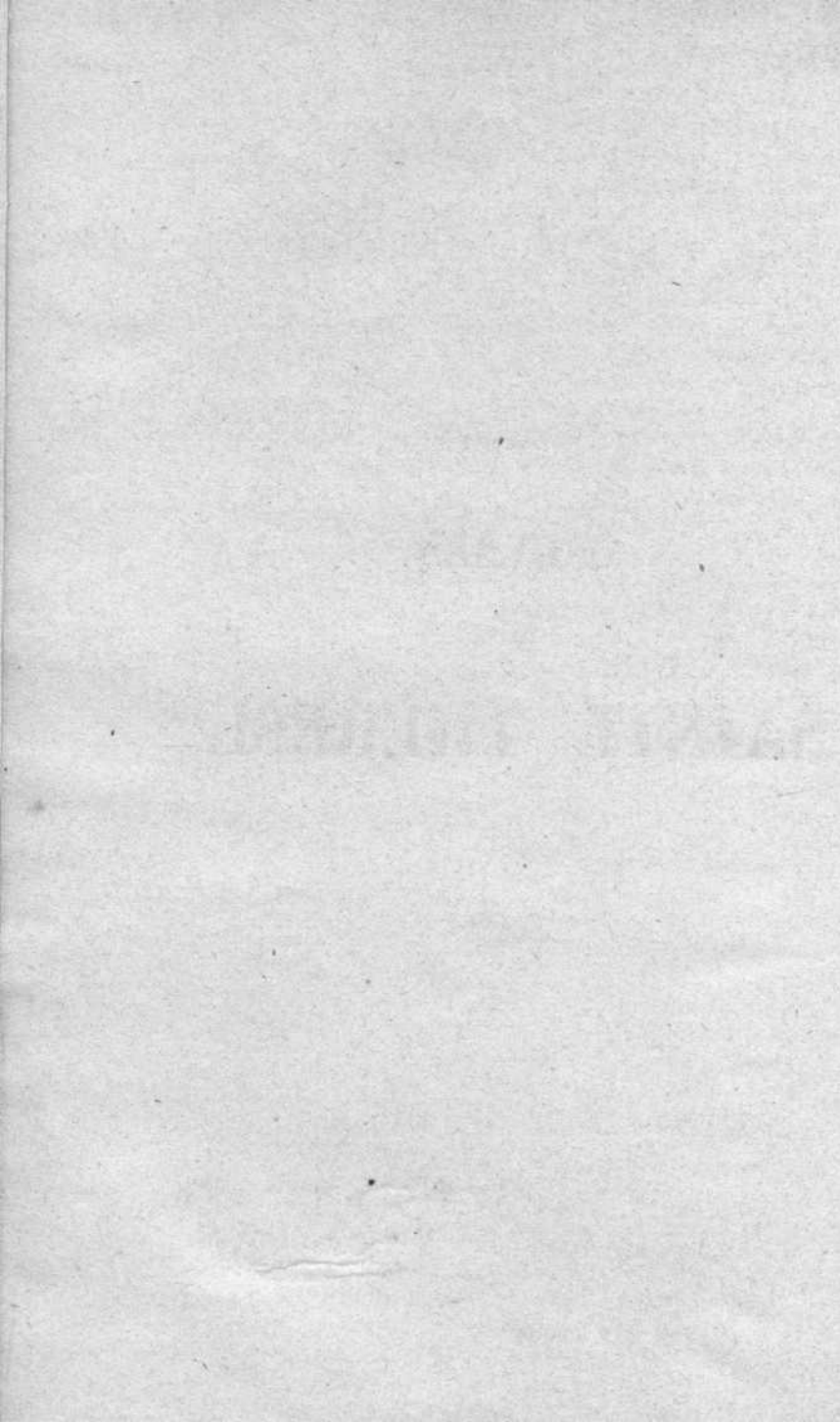
B. M. V. IN CŒNACULO





+1243391
C.7153605

FOR THE SYSTEM
6. Rte des Conduites
34



DG
COM

OEUVRES

DE

SAINTE THÉRÈSE

Propriété de

Guyot frères

OEUVRES

DE

SAINTE THÉRÈSE

A
I

Traduites en français

PAR ARNAULD D'ANDILLY.

NOUVELLE ÉDITION, REVUE AVEC SOIN.



TOME SECOND.



IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE ECCLESIASTIQUES

DE GUYOT FRÈRES,

A LYON (MÊME MAISON) A PARIS

2, Rue de l'Archevêché, { 25, Rue Saint-Sulpice,
HÔTEL DE LA MANÉCANTIERE. CI-DEVANT PETIT-BOURBON.

1852.

REVUE

LA REVUE

LA REVUE

LA REVUE

LA REVUE

LA REVUE



IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE

DE LA REVUE



FONDATIONS

FAITES

PAR SAINTE THÉRÈSE

DE PLUSIEURS MONASTÈRES DE CARMÉLITES ET DE CARMES

DÉCHAUSSÉS.

AVANT-PROPOS DE LA SAINTE.

Je n'ai pas seulement lu en divers traités, mais j'ai éprouvé aussi combien il importe de pratiquer l'obéissance. C'est par elle que l'on s'avance dans le service de Dieu, que l'on acquiert l'humilité, et que l'on se guérit de l'appréhension que nous devons toujours avoir en cette vie de nous égarer dans le chemin du ciel. Car ceux qui ont un véritable dessein de plaire à Dieu entrent, par ce moyen, dans la tranquillité et le repos, à cause qu'étant soumis à leurs confesseurs, s'ils sont séculiers, et à leurs supérieurs s'ils sont religieux, le démon n'ose s'efforcer de jeter dans leur esprit le trouble et l'inquiétude, après avoir éprouvé qu'il y perdrait plus qu'il n'y gagnerait. Cette même vertu de l'obéissance réprime aussi les mouvemens impétueux qui nous portent naturellement à préférer notre plaisir à notre devoir, et à faire notre volonté, en nous remettant devant les yeux la résolution que nous avons prise de la soumettre absolument à celle de Dieu, en la personne de celui que nous avons choisi pour tenir sa place.

Notre Seigneur, par sa bonté, m'ayant fait connaître le prix de cette grande vertu, j'ai tâché, toute imparfaite que je suis, de la pratiquer, malgré la répugnance que j'y ai souvent trouvée dans certaines occasions, qui m'ont fait voir quelle est, en cela, ma faiblesse; et je le prie de tout mon cœur de me donner la force qui m'est nécessaire pour ne point tomber en de semblables défauts.

Étant dans le monastère de saint Joseph d'Avila, en 1562, qui est l'année qu'il fut fondé, le père François Garcia de Tolède, dominicain, m'ordonna d'écrire de quelle sorte cet établissement s'était fait, et plusieurs autres choses que l'on pourra lire dans cette relation, si elle voit jamais le jour.

Onze ans après, en l'année 1575, étant dans le monastère de Salamanque, le père Ripalde, recteur de la compagnie de Jésus, mon confesseur, ayant vu ce traité de la première fondation, crut qu'il serait du service de Dieu d'écrire de même les sept autres, comme aussi le commencement de quelques monastères des pères carmes déchaussés, et me commandai d'y travailler. Mes grandes occupations, tant à écrire des lettres qu'à satisfaire à d'autres choses dont je ne pouvais pas me dispenser, parce qu'elles m'étaient ordonnées par mes supérieurs, jointes à mon peu de santé, me faisant juger cela impossible, je me trouvai dans une grande peine, et je me recommandai beaucoup à Dieu. Alors il me dit: *Ma fille, l'obéissance donne des forces.* Je souhaite que, selon ces divines paroles, il m'ait fait la grâce de bien rapporter, pour sa gloire, les faveurs qu'il a faites à cet ordre dans ces fondations. Au moins peut-on s'assurer de n'y rien trouver qui ne soit très-véritable, puisque nulle considération n'étant capable de me porter à mentir, même dans les choses peu importantes, j'en ferais grande conscience dans un sujet qui regarde le service de Dieu, et je ne croirais pas seulement perdre le temps, mais l'offenser au lieu de le louer, ce qui serait une espèce de trahison que je lui ferais, et tromper ceux qui le liraient. Je prie sa divine majesté de m'empêcher, par son assistance, de tomber dans un tel malheur.

Je parlerai de chaque fondation en particulier, et le plus brièvement que je pourrai, parce que mon style est si long, que, quelque soin que je prenne de ne pas trop m'étendre, j'ai sujet de craindre d'ennuyer les autres et moi-même; mais cet écrit devant demeurer, après ma mort, entre les mains de mes filles, je sais qu'elles m'aiment assez pour en excuser les défauts. Comme je n'ai, en cela, d'autre dessein que la gloire de Dieu et le profit de celles qui le liront, il ne permettra pas, s'il lui plait, qu'elles m'attribuent rien de ce qu'elles y trouveront de bon. Je les prie de demander à notre Seigneur de me pardonner le mauvais usage que j'ai fait de tant de grâces dont il m'a favorisée, et dont elles doivent bien plutôt m'aider à le remercier, que me savoir gré de ce que j'écris.

Mon peu de mémoire, mon peu d'esprit et mon peu de loisir, pourront me faire oublier plusieurs choses importantes, et en rapporter d'autres qu'il serait plus à propos de supprimer; et, pour obéir à ce que l'on m'a ordonné, je dirai, quand l'occasion s'en offrira, quelque chose de l'oraison et de la tromperie dans laquelle ceux qui s'y exercent peuvent tomber, afin qu'ils y prennent garde. Je me sou mets en tout, mes chères sœurs et mes filles, à la créance

de la sainte Église romaine; et je désire, avant que ce papier tombe entre vos mains, qu'il soit vu par des personnes savantes et spirituelles. — Je commence cet ouvrage le 2^e jour d'août, de l'année 1575, que l'on célèbre la fête de saint Louis, roi de France; et je le commence en invoquant le nom de notre seigneur Jésus-CHRIST, et en implorant l'assistance de la sainte Vierge, sa mère, dont j'ai l'honneur, quoique indigne, de porter l'habit, et le secours de mon glorieux père saint Joseph, qui nem'a jamais manqué, et dans une des maisons duquel je suis, ce monastère des carmélites déchaussées portant son nom. Je demande à chacun de ceux qui liront ceci, de dire pour moi un *Ave Maria*, afin d'aider mon âme à sortir du purgatoire et à jouir de la présence de notre divin Rédempteur, qui vit et règne avec son Père et le Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles

FONDATION

DU MONASTÈRE DES CARMÉLITES

DE MÉDINE-DU-CHAMP.

CHAPITRE PREMIER.

Perfection dans laquelle vivaient les religieuses carmélites du monastère de saint Joseph d'Avila. Combien ardent était le désir que Dieu donnât à la Sainte pour le salut des âmes.

La fondation du monastère de saint Joseph d'Avila ayant été achevée, je passai cinq années dans cette maison, et je pense pouvoir dire qu'elles ont été les plus tranquilles de ma vie, n'ayant point goûté, auparavant ni depuis, tant de douceur et tant de repos. Durant ce temps, quelques demoiselles encore fort jeunes, que le monde semblait avoir engagées dans ses filets, tant elles paraissaient vaines et curieuses, vinrent s'y rendre religieuses. Dieu les arracha, par une espèce de violence, du milieu des vanités du siècle pour les faire entrer dans cette sainte maison consacrée à son service, et les rendit si parfaites, que je ne pouvais voir sans confusion l'avantage qu'elles avaient sur moi. Lorsque le nombre de treize, que nous avions résolu de ne point passer, fut rempli, je sentis une joie extrême de me trouver en la compagnie de ces âmes dont la pureté et la sainteté étaient si grandes, que leur unique soin consistait à servir et à louer notre Seigneur. Son adorable providence nous envoyait, sans le demander, ce qui nous était nécessaire; et quand il nous manquait quelque chose, ce qui arrivait rarement, c'était alors que ces servantes de Dieu étaient les plus satisfaites et les plus contentes. Je ne pouvais me lasser de lui rendre grâce du plaisir qu'il prenait à les combler de tant de vertus, et particulièrement de ce que, méprisant tout le reste, elles ne pensaient qu'à le servir.

Quoique je fusse supérieure, je ne me souviens point de m'être jamais occupée du soin de ces biens temporels, parce que je croyais fermement que rien ne manquerait à celles qui n'avaient d'autre désir que de plaire à Dieu. Que s'il arrivait quelquefois que ce que l'on nous donnait ne suffisait pas pour notre nourriture, j'ordonnais qu'on le distribuât à celles qui pouvaient le moins s'en passer; mais chacune disant qu'elle n'était pas de ce

nombre, on n'y touchait point jusqu'à ce que Dieu nous eut envoyé de quoi en donner assez à toutes.

Quant à l'obéissance, qui est celle des vertus que j'affectionne davantage, quoique je l'aie mal pratiquée, jusqu'à ce que ces saintes filles me l'aient si bien enseignée par leur exemple, que, si j'étais meilleure que je ne suis, je ne pourrais l'ignorer, il me serait facile d'en rapporter plusieurs choses que j'ai remarquées en elles. En voici quelques-unes dont je me souviens : on nous servit un jour au réfectoire des portions de concombre ; celle qui me fut donnée était petite, et se trouva pourrie au dedans ; j'appelai une de celles de toutes les sœurs qui avait le plus d'esprit, et lui dis, pour éprouver son obéissance, qu'elle allât planter ce concombre dans un petit jardin que nous avions ; elle me demanda si elle le planterait debout ou tout plat ; je lui dis de le mettre tout plat, et elle le fit sans qu'il lui vint seulement en la pensée qu'étant de la sorte il sécherait aussitôt ; elle crut au contraire que cela serait fort bien, parce que son désir de plaire à Dieu la faisait renoncer à sa raison pour pratiquer l'obéissance.

Je commandai une autre fois à l'une des sœurs six ou sept choses contraires, elle se mit en devoir de les faire toutes sans répliquer, parce que sa foi et son amour pour l'obéissance lui faisaient croire que cela n'était pas impossible.

Nous avions un puits dont l'eau paraissait mauvaise à ceux qui s'y connaissaient, et il semblait impossible de lui donner quelque cours, à cause qu'il était fort profond. Je fis néanmoins venir des ouvriers pour y travailler, et il se moquèrent de moi, disant que c'était dépenser de l'argent inutilement. Je proposai la chose aux sœurs ; l'une d'elles fut d'avis de l'entreprendre, et une autre ajouta : Dieu ne manquera pas sans doute de susciter quelques personnes qui nous apporteront de l'eau pour ne pas nous laisser mourir de soif ; mais puisque, étant tout puissant, il ne lui sera pas plus difficile de nous en donner dans cette maison, sans qu'il soit besoin d'en avoir d'ailleurs, je ne doute point qu'il ne le fasse. Une foi si vive me toucha de telle sorte, que, contre l'avis des fontainiers, je fis travailler à cet ouvrage, et Dieu y donna sa bénédiction : on tira de ce puits un filet d'eau fort bonne à boire, et qui nous suffit.

Je ne rapporte point ceci comme un miracle dont il y aurait tant de semblables exemples, mais seulement pour faire voir quelle est la foi de ces saintes filles, mon dessein n'étant pas de les louer, ni celles des autres monastères, de ce que, par l'assistance de Dieu, elles marchent si facilement dans ces saintes voies ; et je n'aurais

jamais fait si je voulais écrire particulièrement tout ce que j'en sais. Cela néanmoins ne serait peut-être pas inutile, parce qu'il arrive souvent que de tels exemples portent d'autres personnes à les imiter. Mais si Dieu veut qu'il soit su, nos supérieurs pourront ordonner aux prieures des monastères d'écrire les choses les plus remarquables qui seront venues à leur connaissance.

Ainsi je me trouvais avec des âmes toutes angéliques ; car, dois-je craindre de leur donner ce nom, puisque ne m'ayant rien caché de ce qui se passait en elles, mais découvert jusqu'aux choses les plus intérieures, je sais combien grandes sont les faveurs qu'elles reçoivent de Dieu, combien ardens sont les desirs qu'il leur donne de le servir, et jusqu'à quel point va leur détachement de toutes les choses de la terre. Elles trouvaient tant de consolation dans la retraite, qu'elles ne se lassaient jamais d'être seules ; elles n'appréhendaient rien tant que les visites, même de leurs propres frères ; et celles-là s'estimaient les plus heureuses qui avaient le plus de loisir de demeurer dans un ermitage. Les voyant si vertueuses, et le courage que Dieu leur donnait de vouloir souffrir pour lui aller au-delà de ce que l'on pouvait attendre de leur sexe, il me venait souvent à l'esprit que c'était pour quelque grand dessein qu'il les favorisait de tant de grâces. Je ne prévoyais rien néanmoins de ce qui arriva dans la suite, parce que je ne pouvais m'imaginer que ce fût une chose possible. Je sentais seulement que plus j'allais en avant, et plus mon désir croissait de contribuer en quelque chose au bien des âmes. Il me semblait que j'étais comme une personne qui, ayant en garde un grand trésor, désirerait d'en faire part à tout le monde, mais à qui on liait les mains pour l'empêcher de le distribuer et d'en faire des largesses ; car mon âme était comme liée de la sorte, et les faveurs que Dieu me faisait alors, et qui étaient fort grandes, demeurant renfermées en moi, me paraissaient mal employées. Tout ce que je pouvais en cet état, et ce que je faisais avec affection, c'était d'offrir à Dieu mes faibles prières, et d'exhorter mes sœurs à faire la même chose, à souhaiter avec ardeur le bien des âmes et l'augmentation de la foi, à ne rien oublier de ce qui dépendait d'elles pour édifier les personnes avec qui elles se trouvaient obligées de traiter.

Environ quatre ans après, le père Alphonse Maldonat, religieux de l'ordre de saint François, vint me voir. C'était un grand serviteur de Dieu, et qui avait la même ardeur que moi pour le bien des âmes ; mais avec cette différence qu'il le témoignait par des effets, au lieu que je n'avais que des desirs. Il était depuis

peu revenu des Indes, et après nous avoir raconté combien de millions d'âmes se perdent dans ce nouveau monde, faute d'être éclairées de la lumière de l'Évangile, il nous fit une excellente exhortation pour nous animer à la pénitence, et se retira ensuite. Je fus touchée d'une si vive douleur de la perte de tant d'âmes, qu'étant comme hors de moi-même, je m'en allai dans un ermitage, où, mêlant mes soupirs avec mes larmes, je demandai instamment à notre Seigneur que, puisque les démons entraînaient tant d'âmes dans l'enfer, et que je me trouvais réduite à n'avoir que des prières pour les assister, il lui plût de les exaucer, afin d'en sauver au moins quelqu'une. J'avoue qu'en l'état où j'étais, je portais beaucoup d'envie à ceux qui avaient le bonheur de pouvoir, par leur amour pour Dieu, secourir ces âmes, quand ils auraient même, pour ce sujet, souffert mille morts, s'il était possible; et Dieu m'a donné une si violente inclination pour ce grand œuvre de charité, que je ne saurais lire les vies des saints qui ont fait de grandes conversions, sans en être plus attendrie, et envier davantage leur bonheur que celui de tous les martyrs, parce qu'il me semble que de tous les services que nous pouvons rendre à Dieu, il n'y en a point qu'il estime tant que de lui acquérir des âmes par l'ardeur des prières qu'il nous inspire de lui adresser pour obtenir leur conversion.

Lorsque j'étais pressée de cette peine, étant une nuit en oraison, notre Seigneur m'apparut en sa manière accoutumée, et me témoignant beaucoup de tendresse, il me dit, comme pour me consoler : *Ayez un peu de patience, ma fille, et vous verrez de grandes choses.* Ces paroles firent une telle impression dans mon cœur, qu'elles m'étaient toujours présentes, mais quelques efforts que je fisse pour m'imaginer ce qu'elles signifiaient, il me fut impossible d'y rien comprendre. Je demeurai néanmoins fort consolée; et avec une grande certitude que les effets en feraient connaître la vérité; et six mois après il arriva ce que je vais dire.

CHAPITRE II.

Le général de l'ordre des carmes vient en Espagne. Il approuve l'établissement du monastère de saint Joseph d'Avila, fondé par la Sainte, et lui donne pouvoir d'en fonder d'autres. Il lui permet ensuite de fonder aussi deux monastères de carmes déchaussés.

Les généraux de notre ordre demeurant toujours à Rome, et nul n'étant auparavant venu en Espagne, je n'aurais jamais cru d'y en voir quelqu'un, mais, comme tout est possible à Dieu, il

voulut que ce qui n'était point encore arrivé, arrivât alors. Cela me fit peine, parce que la maison de saint Joseph d'Avila n'étant point sujette à l'ordre, pour les raisons que j'en ai touchées dans la fondation de ce monastère, j'appréhendais deux choses : l'une que notre général, ne sachant pas de quelle sorte tout s'était passé, fût, avec sujet, mécontent de moi; et l'autre, qu'il me commandât de retourner dans le monastère de l'Incarnation, dont la règle est mitigée; ce qui m'aurait donné une grande affliction, pour diverses causes que je pourrais rapporter, mais je me contenterai de dire qu'outre qu'on ne regarde pas, dans cette maison, la première rigueur de la règle, il y a cent cinquante religieuses; ce qui montre assez que l'on n'y peut être avec le même repos et la même tranquillité que dans une maison où il n'y en a que treize. Dieu, par sa bonté, en ordonna mieux que je n'aurais osé l'espérer, car ce général étant fort sage, fort vertueux, et fort savant, il trouva qu'il ne s'était rien fait en cela que de louable, et n'en témoigna aucun mécontentement. Il se nommait le père Jean-Baptiste Rubeo de Ravennes, et il était avec sujet très-estimé dans tout l'ordre.

Lorsqu'il vint à Avila, je fis en sorte qu'il allât au monastère de saint Joseph, et que l'évêque donnât ordre de l'y recevoir comme on l'aurait reçu lui-même. Je dis, avec une entière sincérité tout ce qui s'était passé, et je suis naturellement si portée à en user de la sorte que, quoi qu'il en puisse arriver, je ne saurais agir autrement envers mes supérieurs et mes confesseurs, parce que, les considérant comme tenant, à mon égard, la place de Dieu, je n'aurais pas autrement l'esprit en repos. Ainsi je lui rendis compte de toutes mes dispositions, et presque de toute ma vie, quoique si pleine d'imperfections et de défauts. Il me consola beaucoup; il m'assura qu'il ne m'obligerait point à sortir de cette maison; il me témoigna voir avec plaisir, dans la conduite que l'on y tenait, une image, quoique imparfaite, du commencement de notre ordre, par l'exacte observance de notre première règle, qui ne se pratiquait plus en aucun monastère; et dans la passion qu'il avait pour l'augmentation d'un si grand bien, il me donna des patentes telles que je pouvais les désirer, pour fonder d'autres monastères, avec des défenses expresses au provincial de s'y opposer. Je ne les lui demandai point; mais il comprit, par ma manière d'oraison, combien j'aurais souhaité de pouvoir servir à l'avancement des âmes.

Quelque grand que fût ce désir, je ne recherchais point les moyens de l'exécuter, parce que je ne pouvais considérer que

comme une rêverie, qu'une femme aussi incapable que je l'étais, pût y réussir ; mais, quand on est touché de semblables sentimens, on ne saurait les rejeter ; et Dieu qui voit qu'ils ne procèdent que de la passion de le servir, et de la confiance que l'on a en son secours, rend possible, par sa grâce, ce qui, à n'en juger qu'humainement, paraît impossible. Ainsi, voyant avec quelle affection notre révérendissime père général se portait à la fondation de ces monastères, je les considérais comme déjà établis ; et me souvenant alors de ce que notre Seigneur m'avait dit, je commençai d'entendre le sens des paroles auxquelles je n'avais auparavant rien pu comprendre.

Le retour de ce bon père à Rome me fut très-sensible, parce que, outre l'extrême affection que je lui portais, je croyais perdre en lui un très-puissant protecteur, ne se pouvant rien ajouter à la bonté qu'il avait pour moi, et aux témoignages que j'en recevais en toutes rencontres. Lorsque ses grandes occupations lui donnaient un peu de relâche, il venait me voir pour m'entretenir de discours de piété, et Dieu lui faisait de si grandes grâces, que je ne pouvais l'entendre parler sans en recevoir beaucoup de consolation.

Comme monseigneur dom Alvarez de Mendoze, mon évêque, est très-favorable à tous ceux qu'il voit se porter à servir Dieu avec le plus de perfection, il désira de lui, avant son départ, la permission de fonder, dans son évêché, quelques monastères de carmes déchaussés, qui vécussent dans l'observance de la première règle ; et d'autres personnes lui demandèrent la même chose. Ce vertueux général était très-disposé à l'accorder ; mais la contradiction qu'il rencontra dans l'ordre l'empêcha pour lors de le faire, de peur de troubler la paix de la province.

Quelques jours après, considérant le besoin qu'il y avait en fondant des monastères de filles, qu'il y eût aussi des religieux qui gardassent la même règle, et voyant qu'il y en avait si peu dans cette province qui en fussent capables, qu'il pourrait bientôt n'y en pas rester un seul, je priai beaucoup pour cette affaire, et écrivis à notre général le mieux que je pus, pour lui représenter que ce serait rendre un grand service à Dieu ; que les difficultés qui s'y rencontraient ne devaient pas empêcher une si bonne œuvre, et que ce serait aussi une chose très-agréable à la sainte Vierge, pour laquelle il avait une particulière dévotion. Je ne doute point que ce ne fût cette mère de Dieu qui fit réussir l'affaire, car ce bon père n'eût pas plutôt reçu ma lettre à Valence, que, touché du désir de procurer la plus grande perfection de l'or-

dre, il m'envoya un pouvoir de fonder deux monastères de carmes déchaussés, et, pour éviter les oppositions qui pourraient s'y rencontrer, il en remit l'exécution au provincial qui était alors en charge et à celui qui en était sorti. La difficulté d'obtenir leur consentement ne me paraissait pas petite; mais voyant que le principal était déjà fait, j'espérai que notre Seigneur ferait le reste; et cela arriva de la sorte, par le moyen de monseigneur l'évêque, qui prit cette affaire tellement à cœur, qu'il obtint de ces deux religieux d'y donner leur consentement.

Cette permission me causa beaucoup de joie, et en même temps augmenta ma peine, parce que je ne voyais point dans la province de religieux capable d'exécuter un si bon dessein, ni d'ecclésiastique séculier qui s'y voulût engager; ainsi je priais continuellement notre Seigneur que, s'il voulait que l'affaire réussit, il suscît quelqu'un pour y travailler. D'ailleurs je n'avais point de maison ni de quoi en acheter; tellement que tout se trouvait réduit à une pauvre carmelite déchaussée, chargée de patentes et pleine de bons désirs, mais sans moyen de les exécuter, et sans aucune assistance que de Dieu seul. Néanmoins le courage ne me manquait pas, j'espérais toujours que notre Seigneur achèverait ce qu'il avait commencé; tout me paraissait possible, et ainsi je mis la main à l'œuvre.

« O grandeur incompréhensible de mon Dieu! Que vous montrez bien, Seigneur, que votre puissance n'a point de bornes, lorsque vous donnez tant de hardiesse à une créature, ou, pour mieux dire, à une fourmi, telle que je suis. Qu'il paraît bien qu'il ne tient pas à vous que ceux qui vous aiment n'exécutent de grandes choses, mais seulement à notre lâcheté et à notre peu de courage. Comme nous n'entreprenons rien qui ne soit mêlé de mille craintes et de considérations humaines, il semble, Seigneur, que nous vous lions les mains pour vous empêcher d'opérer les merveilles que vous êtes disposé de faire en notre faveur; car qui prend tant de plaisir que vous à récompenser, avec une libéralité digne de votre grandeur, les services que l'on vous rend lorsque vous trouvez sur qui répandre vos grâces et vos faveurs? Que je m'estimerais heureuse, si je vous en avais rendu quelqu'un, et si les extrêmes obligations que j'en ai ne me rendaient pas encore plus coupable par le mauvais usage que j'en ai fait! »

CHAPITRE III.

Sainte se rend à Médine-du-Champ pour y fonder un monastère de Carmélites. Difficultés qu'elle y rencontre, et assistance qu'elle reçoit de quelques personnes de piété. Elle communique à deux religieux son dessein d'établir des monastères de carmes déchaussés, et ils lui promettent d'y entrer.

Me trouvant dans la peine que j'ai dite, il me vint en l'esprit d'employer les pères de la compagnie de Jésus, qui sont fort aimés à Médine, et avec qui, comme on l'a vu dans la première fondation, j'ai traité durant plusieurs années des affaires de ma conscience, dont je me suis fort bien trouvée, et je les ai toujours depuis extrêmement affectionnés. Il se rencontra que le père Baltazar Alvarez, maintenant provincial, et qui durant plusieurs années a été mon confesseur, comme je l'ai rapporté sans l'avoir nommé, était alors recteur. Je lui écrivis et lui mandai ce que notre père général m'avait ordonné. Il me répondit et les autres pères de cette maison, qu'ils m'assisteraient autant qu'ils le pourraient; et, en effet, ils travaillèrent beaucoup pour obtenir le consentement de la ville et de l'évêque; et cette négociation dura quelque temps, à cause de la difficulté qui se trouve toujours à l'établissement des monastères qui n'ont point de revenu.

Un prêtre, nommé Julien d'Avila, qui était chapelain du monastère où j'étais, m'aida beaucoup; car c'était un véritable serviteur de Dieu, très-détaché de toutes les choses de la terre, homme de grande oraison, et à qui notre Seigneur donnait les mêmes sentimens qu'à moi. J'avais donc, comme je l'ai dit, la permission de fonder des monastères; mais point de maison ni d'argent pour en acheter; et on peut juger quel crédit pouvait avoir une personne qui ne possédait rien dans le monde. Dieu y pourvut; car, les choses étant en ces termes, une demoiselle très-vertueuse, qui n'avait pu être reçue dans le monastère de saint Joseph, à cause que le nombre des religieuses était rempli, ayant appris que l'on voulait en fonder un autre, vint me prier de lui donner place. Elle n'avait pas assez de bien pour acheter une maison, mais seulement pour en louer une et pour faire les frais de notre voyage. Ainsi nous partîmes d'Avila sans autre assistance, avec quatre religieuses du monastère de saint Joseph et deux de celui de l'Incarnation où je demeurais auparavant, et accompagnées de Julien d'Avila, notre chapelain, de qui je viens de parler. (La

suite fait voir que cela doit être ainsi, quoique l'espagnol ne le dise pas.)

A notre arrivée à Médine, il s'éleva un grand murmure. Les uns disaient que j'étais folle, et les autres attendaient de voir à quoi cette folie se terminerait. L'évêque, à ce qu'il m'a dit depuis, la trouvait fort grande, et ne voulut pas néanmoins me la témoigner, de peur de me faire de la peine, à cause qu'il m'affectionnait beaucoup. Mes amis, au contraire, ne me le dissimulaient pas, mais cela ne me touchait guère, parceque ce qui leur paraissait si difficile me semblait si facile, que je ne pouvais douter qu'il ne me réussit.

J'avais en partant écrit au père Antoine de Heredia, prieur d'un monastère de notre ordre, qui est dans Avila, nommé Sainte-Anne, pour le prier de m'acheter une maison. Il se rencontra qu'une dame, qui avait beaucoup d'affection pour lui, en avait une en fort belle assiette, mais presque entièrement ruinée. Il en traita avec elle sans autre assurance que sa parole, dont elle eut la bonté de se contenter, et sans cela le marché n'aurait pu se faire, parce que nous n'avions point de cautions que nous pussions lui donner; ce qui montre que notre Seigneur disposait ainsi les choses. Ne pouvant donc loger dans cette maison, nous fumes obligés d'en louer une autre pendant qu'on la réparait, à quoi il n'y avait pas peu à faire.

Nous ne pûmes, la première journée, arriver que de nuit à Areal, à cause du mauvais chemin, et que nous étions extrêmement lasses. Un prêtre de nos amis nous y avait préparé un logement chez des femmes dévotes, et il me dit en secret que nous n'avions point de maison, parce que les Augustins, auprès du monastère desquels on croyait nous en louer une, s'opposaient à notre établissement, qu'ainsi il faudrait avoir un procès. « Je con-
 » nus alors, mon Dieu, combien la résistance des hommes est
 » vaine lorsque vous nous soutenez; car, au lieu de m'étonner
 » de cette nouvelle, elle m'encouragea encore davantage; je con-
 » sidérai ce trouble que le démon suscitait, comme une marque
 » de la fidélité avec laquelle on vous servirait dans cette maison; »
 et je priai cet ecclésiastique de n'en point parler, de peur d'étonner mes compagnes, et particulièrement celles qui étaient du monastère de l'Incarnation; car, quant aux autres, il n'y avait point de travaux qui ne leur parussent doux en les supportant avec moi.

L'une de ces deux premières était supérieure de ce monastère de l'Incarnation, d'où elle avait eu grande peine à se résoudre de sortir; elle était, aussi bien que sa compagne, de bonne famille,

et n'avait pas moins qu'elle fait ce voyage à regret, chacun croyant qu'il y avait de la folie à l'entreprendre; en quoi l'on n'avait que trop de raison; car, lors que Dieu veut que je travaille à ces fondations, il ne me vient dans l'esprit aucune difficulté qui s'y puisse opposer, et elles ne se présentent en foule à moi qu'après que j'ai commencé d'en venir à l'exécution, comme on le verra dans la suite.

Étant arrivée à ce logis, j'appris qu'il y avait en ce lieu un religieux de saint Dominique de très-grande piété, à qui je m'étais confessé lorsque j'étais au monastère de Saint-Joseph-d'Avila; et parce que j'ai beaucoup parlé de sa vertu dans ce que j'ai écrit de cette fondation, je me contenterai de dire ici qu'il se nommait le père Dominique Bagnez. Comme il n'était pas moins prudent que savant, je suivais volontiers ses avis, et il ne croyait pas comme les autres qu'il y eût tant de difficultés à faire réussir mon dessein, d'autant que plus on connaît Dieu, et moins on en trouve dans ce que l'on entreprend pour son service; outre qu'il n'ignorait pas quelques-unes des graces que notre Seigneur me faisait, et se souvenait de ce qu'il avait vu arriver dans la fondation de Saint-Joseph. Ainsi il me consola beaucoup, et je lui dis en secret l'avis que l'on m'avait donné. Il crut que cela pourrait bientôt s'accommoder; mais le moindre retardement m'était pénible, à cause des religieuses qui m'accompagnaient, et le bruit de cet obstacle qui se rencontrait dans notre dessein s'étant répandu dans la maison, nous passâmes mal cette nuit.

Le lendemain, dès le matin, le père Antoine, religieux de notre ordre, et prieur du monastère de Médine, me vint trouver, et me dit que la maison que nous avions résolu d'acheter suffirait pour nous loger, et qu'il y avait un portail dont on pourrait faire une chapelle, en l'accommodant avec quelques tapisseries. Nous approuvâmes son avis, et il me parut d'autant meilleur, qu'étant hors de nos monastères, je n'appréhendais rien davantage que les retardemens, outre qu'il s'était déjà élevé quelque murmure comme au commencement de la fondation de notre première maison; ce qui me faisait désirer d'en prendre possession avant que l'affaire fût plus divulguée. Le père Dominique Bagnez fut du même avis; et, ensuite de cette résolution, nous partîmes la veille de l'Assomption de la sainte Vierge. Nous arrivâmes à minuit à Médine-du-Champ, et, pour ne point faire de bruit, nous descendîmes au monastère de Sainte-Anne, d'où nous allâmes à pied à ce logis dont j'ai parlé. Dieu, qui prend soin de ceux qui désirent de le servir, permit que nous ne rencontrâmes personne en che-

min, quoique ceux qui avaient soin de renfermer les taureaux que l'on devait courir le lendemain, fussent alors par les rues pour les assembler; et nous étions si attentives à l'exécution de notre dessein, que nous ne pensions à autre chose. Étant entrée dans la cour de la maison, les murailles ne me parurent pas si ruinées que je connus le lendemain quand il fut jour qu'elles l'étaient; et il semblait que notre Seigneur eût aveuglé ce bon père, pour ne pas voir qu'il n'y avait point de lieu propre à mettre le très-saint sacrement.

Il se trouva près du portail quantité de terre à ôter, les murs étaient entr'ouverts et point enduits; la nuit était déjà fort avancée, et nous n'avions que trois tapis qui ne suffisaient pas à beaucoup près pour couvrir ce portail. Ainsi je ne voyais point d'apparence d'y dresser un autel, et je ne savais que faire; mais notre Seigneur nous secourut dans ce besoin. Cette dame dont j'ai parlé avait eu la bonté de commander à son maître-d'hôtel de nous assister de tout ce qui serait nécessaire, et il nous offrit quantité de tapisseries et un lit de damas bleu. Nous rendîmes grâces à Dieu, mes compagnes et moi; et, dans la difficulté d'avoir des clous pour les attacher, à cause qu'il n'était pas heure d'en aller chercher, nous en arrachâmes des murailles, et enfin on trouva du remède à tout, quoique avec beaucoup de peine. Les hommes tendirent le lit et les tapisseries, nous balayâmes la place, et l'on fit tant de diligence, que, dès la pointe du jour, l'autel était déjà dressé. On sonna ensuite une cloche que l'on avait attachée à un corridor, on commença la messe, et cela suffisait pour prendre possession. Mais on fit encore davantage, car on mit le très-saint sacrement, nous nous plaçâmes vis-à-vis l'autel, derrière une porte, à travers les fentes de laquelle nous voyions célébrer la messe, n'ayant pu trouver un lieu plus commode. Comme le nombre des églises ne saurait augmenter sans que j'en ressentie beaucoup de joie, ce m'en fut une fort grande de voir ce nouveau monastère consacré à Dieu; mais elle ne dura guère, car la messe étant achevée, j'aperçus d'une fenêtre qui était sur la cour qu'une partie des murs était par terre, et qu'il fallait plusieurs jours pour les relever.

Quelle douleur ne fut-ce point de voir cette suprême majesté ainsi exposée dans la rue, et dans un temps tel que celui de l'hérésie des luthériens? Pour surcroît d'affliction, toutes les difficultés qu'il y avait sujet de craindre de la part de ceux qui avaient murmuré de notre dessein me vinrent aussitôt en l'esprit, et je trouvais qu'ils avaient raison de s'y opposer. Ainsi, au lieu qu'au-

paravant tout me semblait facile dans une entreprise qui regardait le service de Dieu, il me paraissait alors impossible d'achever de l'exécuter ; et je tombai dans une tentation si violente, que, sans considérer que son pouvoir est infini, et sans me souvenir de tant de grâces qu'il m'avait faites, je n'avais devant mes yeux que ma faiblesse et mon impuissance, et ne voyais plus aucun lieu de bien espérer. Que si j'eusse été seule, je l'aurais souffert plus patiemment ; mais je ne pouvais me consoler de penser que mes compagnes, après être sorties avec tant de répugnance de leur monastère, se trouveraient contraintes d'y retourner avec une mortification si sensible. Je m'imaginai que ce commencement ayant si mal réussi, je n'avais plus lieu de me promettre que Dieu ferait que le reste de ce qui m'avait été dit s'accomplirait, et, pour comble de déplaisir, j'entraï dans une très-grande appréhension que le démon ne m'eût trompée, et que ce que j'avais entendu dans l'oraison ne fût une illusion.

Seigneur, en quel état se trouve réduite une âme que vous voulez laisser dans la peine ! il me semble que quand je me souviens de celle que j'eus alors, et des autres que j'ai éprouvées ensuite de ces fondations, que les souffrances corporelles ne sont rien en comparaison, quoique j'en aie eu de très-grandes. Voulant épargner mes compagnes, je leur dissimulai ma douleur, et passai ainsi le reste du jour jusqu'au soir, que le père recteur de la compagnie de Jésus, suivi d'un autre père, me vint voir, me consola et me redonna du courage. Je ne lui dis pas toutes mes peines, mais seulement celle que j'avais de nous voir sur le pavé. Je donnai ordre de chercher, à quelque prix que ce fût, une maison à louer, en attendant que l'on eût réparé la nôtre, et me consolai en voyant le monde aborder chez nous sans qu'on nous blâmât de rien. Ce fut pour nous une grande miséricorde de Dieu, puisque, tout bien considéré, on aurait pu, avec justice, nous ôter le très-saint sacrement. J'admire maintenant ma simplicité et le peu de réflexion que l'on y fit ; car je crois que si on l'eût ôté, tout aurait été ruiné.

Quelque diligence que l'on fit, on ne put dans toute la ville trouver de maison à louer ; et ainsi je passai les jours et les nuits dans une grande tristesse, parce que, encore que j'eusse donné ordre qu'il y eût des gens qui veillassent auprès du saint sacrement, j'appréhendais si fort qu'ils ne s'endormissent, que je me relevais la nuit pour y prendre garde, au clair de la lune, à travers une fenêtre. Pendant ce temps, le monde continuait plus qu'auparavant de venir, et non-seulement ne se scandalisait point

de votre notre Seigneur ainsi exposé dans une rue, mais il était touché de dévotion de ce que son extrême amour pour nous le portait à s'humilier de telle sorte, qu'il voulait bien une seconde fois se trouver presque au même état qu'il avait été dans la crèche de Bethléem, et qu'il semblait qu'il n'en voulût pas sortir.

Huit jours s'étant ainsi écoulés, un marchand, qui avait une fort belle maison, voyant la peine où nous étions, nous offrit tout l'appartement d'en haut, pour en disposer comme nous voudrions. Il y avait une grande salle bien dorée dont nous fîmes une église, et une dame très-vertueuse, nommée Hélène de Quiroga, qui logeait auprès de la maison que nous avions achetée, me promit de m'assister pour me faire promptement une chapelle où l'on pût mettre le très saint sacrement, et d'accommoder le logis en sorte que nous puissions y être en clôture. D'autres personnes nous donnaient de quoi vivre, mais nul ne nous fit tant de bien qu'elle.

Nous nous trouvâmes assez en repos chez ce charitable marchand; car nous y étions en clôture, et commençâmes d'y réciter l'office aux heures ordonnées par l'Église. Cependant ce bon prieur travaillait avec un extrême soin à raccommo-der notre maison, mais, avec toute la peine qu'il y prit, elle ne put que deux mois après être en état de nous recevoir; et nous y passâmes deux années, étant assez raisonnablement logées; mais depuis, par l'assistance de notre Seigneur, elle a été rendue plus habitable et plus commode.

Quoique ce que je viens de dire me donnât beaucoup de consolation, je ne laissais pas d'être en peine touchant les monastères de religieux de notre ordre, dont je désirais avec ardeur la réforme, et je n'avais personne pour m'aider dans ce nouveau dessein. Ainsi, ne sachant que faire, je me résolus de confier ce secret à ce père prieur du monastère de Sainte-Anne, pour voir ce qu'il me conseillera. Il m'en témoigna beaucoup de joie, et me promit d'être le premier qui embrasserait cette réforme. Je crus qu'il se moquait, parce que encore qu'il eût toujours été un bon religieux, recueilli, studieux et ami de la retraite, il me semblait qu'étant d'une complexion délicate et peu accoutumé aux austérités, il n'était pas propre pour jeter les fondemens d'une manière de vie si rude. Je lui dis tout franchement ma pensée, et il me rassura en me répondant qu'il y avait déjà long-temps que notre Seigneur l'appelait à une vie plus laborieuse; qu'il avait résolu de se faire chaireux; et qu'on lui avait promis de le recevoir. Cette réponse me donna de la joie, mais ne me rassura pas entièrement; je le

priai de différer l'exécution de son dessein, et de s'exercer cependant dans les austérités auxquelles il voulait s'engager. Il le fit, et il se passa ainsi une année. Il eut durant ce temps tant à souffrir, et même par de faux témoignages, qu'il parut que Dieu voulait l'éprouver. Il endura ces persécutions avec beaucoup de vertu, et s'avancade telle sorte, que j'eus grand sujet d'en remercier Dieu, et de croire qu'il le disposait pour une si sainte entreprise.

Peu de temps après il arriva un jeune religieux de notre ordre, nommé le père Jean de la Croix, qui étudiait à Salamanque, et son compagnon me dit des particularités si édifiantes de sa manière de vivre, que j'eus aussi beaucoup de sujet d'en louer Dieu. Je lui parlai, et j'appris qu'il voulait, comme le père prieur de Sainte-Anne, se faire chartreux. Je lui communiquai alors mon dessein, et le priai instamment de différer jusqu'à ce que Dieu nous eût donné un monastère, lui représentant que, puisqu'il voulait embrasser une règle si étroite, il lui rendrait un plus grand service de la garder dans son ordre que dans un autre. Il me le promit, pourvu que le retardement ne fût pas grand. Me trouvant ainsi assurée de deux religieux pour commencer cette réforme, il me semblait que tout était déjà fait. Mais comme je n'étais pas entièrement contente du prieur, et que je n'avais point encore de maison pour ce nouvel établissement, je résolus d'attendre quelque temps.

Cependant l'estime et l'affection du peuple de Médine pour nos religieuses augmentaient toujours, et certes avec raison, puisqu'elles ne pensaient qu'à s'avancer de plus en plus dans le service de Dieu, en observant la même règle et les mêmes constitutions que celles de Saint Joseph d'Avila. Notre Seigneur commença ensuite d'inspirer à quelques autres de prendre l'habit; et les grâces qu'il leur faisait étaient si grandes, que je ne les pouvais voir sans étonnement. Qu'il soit béni à jamais de ce qu'il paraît bien que, pour nous aimer, il ne demande autre chose de nous que d'en être aimé.

CHAPITRE IV.

La Sainte parle dans ce chapitre des grâces si particulières que Dieu faisait alors aux monastères de son ordre, et les exhorte à l'exacte observance de leur règle.

Comme je ne sais combien de temps il me reste encore à vivre, ni quel loisir je pourrai avoir, et que j'en ai un peu maintenant, je crois à propos, avant que de passer outre, de donner ici quelques avis aux prieures touchant l'avancement des âmes soumises

à leur conduite, sans m'arrêter à ce qui semblerait les satisfaire davantage.

J'écrivis la fondation du monastère de Saint-Joseph-d'Avila aussitôt après qu'elle fut achevée, et celles qui se sont faites depuis et que l'on me commande d'écrire sont au nombre de sept, dont celle d'Albe de Tormès est la dernière. Il s'en serait fait davantage, si nos supérieurs ne m'avaient comme lié les mains en m'occupant à d'autres choses, ainsi qu'on le verra par la suite. Ce que j'ai remarqué dans ces fondations, touchant le spirituel, m'a fait connaître la nécessité de ces avis; et je prie Dieu qu'ils soient tels, qu'ils puissent remédier aux besoins qui m'obligent de les donner.

Puisque les choses dont j'ai parlé ne sont pas des illusions et des tromperies du diable, il ne faut point s'en épouvanter; mais comme je l'ai dit en de petits avis que j'ai donnés pour messieurs, on doit croire que marchant avec pureté de conscience et pratiquant l'obéissance, Dieu ne permettra jamais que le démon nous puisse tenter en telle sorte, qu'il cause la perte de notre salut, mais qu'au contraire il se trouvera trompé. La connaissance que j'en ai me persuade qu'il ne nous fait pas tant de mal que nous nous en faisons nous-mêmes par nos mauvaises inclinations, et particulièrement s'il y entre de la mélancolie; car les femmes sont naturellement faibles, et l'amour-propre qui règne en elles se glisse aisément dans leurs actions. Ainsi j'ai connu plusieurs personnes, tant hommes que femmes, et des religieuses de nos maisons, se tromper sans y penser; il se peut faire que le démon s'y mêlât et y contribuât; mais, parmi ce grand nombre, je n'ai point vu que Dieu en ait abandonné aucune, et il veut peut-être les exercer par ces épreuves, afin de les rendre plus fortes, et leur apprendre à se tenir sur leur garde.

L'état déplorable où nos péchés ont maintenant réduit ce qui regarde l'oraison et la perfection m'oblige à parler de la sorte: car si, encore que l'on ne voie point de péril à s'engager dans le chemin qui conduit au ciel, on appréhende si fort d'y entrer, que serait-ce si je disais qu'il y a du péril? Mais n'y en a-t-il pas partout? et ne devons-nous pas toujours marcher avec crainte, implorer l'assistance de Dieu, et le prier de ne point nous abandonner? Que si, comme je pense l'avoir dit ailleurs, quelque chose peut nous rassurer, c'est de nous tenir proches de lui, en le prenant pour l'objet de nos pensées, et en nous efforçant de nous avancer de plus en plus.

• Quoi, mon Sauveur, nous voyons que vous nous délivrez

« des périls où nous nous précipitons nous-mêmes, contre votre
 « volonté, et nous croirions que vous ne nous délivrerez pas de
 « ceux qui se rencontrent dans les choses où nous n'avons d'autre
 « dessein que de vous servir et de vous plaire? » Cela ne saurait
 m'entrer dans l'esprit; quoiqu'il puisse arriver, par un effet des
 secrets jugemens de Dieu, qu'il permettrait certaines choses qui
 donneraient sujet de le penser; mais jamais une bonne cause ne
 produit du mal.

Que ce que je viens de dire, mes filles, serve donc, non pas à
 nous étonner, mais à nous faire marcher avec courage et humilité
 dans le chemin si âpre et si difficile de cette vie, pour plaire à
 notre divin époux, pour le trouver plus tôt, et pour arriver en-
 fin, avec son assistance, dans cette ville sainte, cette Jérusalem
 céleste, où tout ce que nous aurons souffert ici-bas nous paraîtra
 n'être rien en comparaison du bonheur dont nous jouirons durant
 toute une éternité.

La très-sainte Vierge commença à faire connaître son pouvoir
 dans ce petit nombre de filles assemblées en son nom. Quoique
 faibles par elles-mêmes, elles étaient fortes dans leurs desirs et
 leur détachement des choses créées; ce qui, joint à la pureté de la
 conscience, unit l'âme à son Créateur. Je n'avais pas besoin d'a-
 jouter ces derniers mots, parce que, si ce détachement est vérita-
 ble, je ne vois pas comment on peut offenser Dieu, puisqu'il est
 sans apparence qu'il abandonne celles dont les discours et toutes
 les actions n'ont pour objet que lui seul. C'est l'état où, par sa
 miséricorde, je vois que sont maintenant nos monastères. Que si
 celles qui viendront après nous et qui liront ceci ne se trouvent
 pas dans ces dispositions, elles ne devront pas l'attribuer au temps,
 sachant comme elles le savent, que Dieu est toujours prêt à ré-
 pandre ses faveurs sur ceux qui le servent fidèlement; mais elles
 devront s'examiner pour voir s'il ne tient pas à elles, et se corri-
 ger de leurs défauts.

J'entends quelquefois des personnes religieuses dire que Dieu
 faisait des grâces extraordinaires aux saints fondateurs de leurs
 ordres, parce que leurs vertus en doivent être comme les fonde-
 mens, et cela est véritable; mais ces personnes ne devraient-elles
 par considérer que l'exemple qu'elles sont obligées de donner
 aussi par leur vertu doit de même servir de fondement à celles
 qui viendront après elles? que si nous, qui sommes encore en vie,
 ne tombions point dans le relâchement, et que celles qui nous
 succéderont se maintiennent aussi dans l'étroite observance de la
 règle, cet édifice spirituel ne subsisterait-il pas? Mais quel avan-

tage puis-je tirer de ce que ces saints qui m'ont précédée l'ont établi et soutenu avec tant de travaux et de courage, si, par ma faute et par mon peu de vertu, je le laisse tomber en ruine? N'est-il pas visible que ceux qui entrent en religion, au lieu de porter leurs pensées à un souvenir aussi éloigné que celui des fondateurs des ordres, les arrêtent sur les supérieurs et les autres religieux qui leur sont présens? En vérité, c'est une chose plaisante de rejeter la cause de nos imperfections sur ce que nous ne nous sommes pas rencontrés dans ces temps passés, au lieu de considérer la différence qu'il y a entre nos défauts et les vertus de ceux à qui Dieu a fait de si grandes grâces.

« O mon sauveur ! que ces excuses sont vaines et déraisonnables, et n'est-il pas évident que c'est se tromper soi-même? J'ai honte, mon Dieu, d'être si mauvaise et si inutile pour votre service ; mais je vois bien que je ne dois attribuer qu'à mes imperfections et à mes péchés ce que vous ne m'avez pas favorisée des mêmes grâces que vous avez faites à celles qui étaient avant moi. Je ne puis voir sans douleur que ma vie est différente de la leur, ni en parler sans verser des larmes. Je reconnais qu'au lieu de profiter de leurs travaux, je les ai rendus inutiles par le mauvais usage que j'en ai fait, sans pouvoir m'en prendre qu'à moi-même, et non pas à vous de qui personne ne saurait avoir sujet de se plaindre. Chacun doit seulement, lorsque son ordre se relâche en quelque chose, s'efforcer, par sa vertu, d'être comme une pierre dont la solidité aide à soutenir ce saint édifice, et ne point douter que vous ne l'assistiez dans une résolution si louable. »

Pour revenir à mon sujet dont je me suis beaucoup éloignée, je me trouve obligée de dire que les grâces que notre Seigneur fait à ces nouveaux monastères sont si grandes, qu'il n'y en a point où toutes les religieuses ne méditent. Quelques-unes arrivent même à la contemplation parfaite; et d'autres, passant plus avant, vont jusqu'à avoir des ravissements. Notre Seigneur fait à d'autres des faveurs encore plus grandes, en leur donnant des révélations et des visions qui paraissent manifestement venir de lui; et il n'y a pas présentement un seul de ces monastères, où il n'y ait une ou deux religieuses qui reçoivent des grâces extraordinaires. Je sais que la sainteté ne consiste pas en cela, et je ne le rapporte pas aussi pour les en louer, mais seulement pour faire voir que ce n'est pas sans raison que je veux donner les avis que l'on verra dans la suite.

CHAPITRE V.

A quel point de perfection l'obéissance et la charité peuvent élever les âmes. Que ces deux vertus sont préférables aux plus grandes consolations intérieures, aux ravissements, aux visions et aux dons de prophétie, puisque c'est le moyen de rendre, par une admirable union, notre volonté conforme à la volonté de Dieu ; et qu'ainsi il faut quitter la retraite et la solitude, lorsque les occasions de pratiquer ces vertus y obligent. Exemples que la Sainte en rapporte,

Je ne prétends pas que l'on doive considérer ce que je vais dire comme une règle infaillible, et l'on ne pourrait, sans folie, avoir cette pensée en des choses si difficiles. Comme dans la vie spirituelle il y a plusieurs chemins, il se pourra faire que je dirai quelque chose d'utile touchant l'une de ces différentes voies ; et si quelques-uns n'y comprennent rien, ce sera à cause qu'ils marchent par une autre. Mais quand même ce que je dirai ne servirait à personne, notre Seigneur aura, s'il lui plaît, ma bonne volonté agréable, puisqu'il sait que je n'avancerai rien que je n'aie éprouvé en moi-même, ou remarqué en d'autres.

Je commencerai à parler, selon mon peu de capacité, de ce en quoi consiste la perfection de l'oraison, parce que j'ai vu des personnes qui s'imaginent qu'elle dépend de l'entendement. Ainsi, lorsque en faisant de grands efforts, il leur vient beaucoup de pensées de Dieu, elles se croient aussi fort spirituelles, et si on les distrait de leur oraison, quoique pour les occuper à des choses utiles, elles s'affligent et pensent être perdues. Les hommes savans ne tombent pas dans cette erreur, quoique j'en aie rencontré un qui n'en était pas exempt ; mais nous autres femmes avons besoin de recevoir des instructions sur tout. Je ne dis pas que ce ne soit une grâce de Dieu de penser toujours à lui, et de méditer sur les merveilles de ses œuvres, ni qu'il ne soit bon de tâcher de l'acquérir ; je dis seulement que tous les esprits n'y sont pas propres, et qu'au contraire il n'y a personne qui ne soit capable de l'aimer. J'ai écrit ailleurs une partie des causes de l'égarément de notre imagination, étant impossible de les rapporter toutes ; c'est pourquoi je n'en parlerai point ici ; je me contenterai de dire que la pensée n'étant pas l'âme, la volonté serait bien malheureuse si elle était conduite par elle ; et qu'ainsi l'avancement de l'âme ne consiste pas à beaucoup penser, mais à beaucoup aimer. Que si l'on me demande ce qu'il faut faire pour acquérir cet amour, je réponds qu'il faut se résoudre d'agir et de souffrir pour Dieu, lorsque les occasions s'en présentent.

Ce n'est pas que la pensée de ce que nous devons à Dieu, de ce qu'il est, et de ce que nous sommes, ne soit d'un grand mérite, ne serve à prendre la résolution que je viens de dire, et ne soit fort utile dans les commencemens, pourvu que cela n'empêche pas que l'on ne satisfasse à l'obéissance et à la charité envers le prochain, qui nous obligent à quitter le plaisir si doux de s'entretenir seul à seul avec Dieu, et de recevoir des faveurs de lui. Car se priver de ce contentement pour de tels sujets, c'est demeurer avec lui, c'est agir pour lui, puisque, à l'égard de la charité, il a dit de sa propre bouche : *Je tiendrai comme fait à moi-même ce que vous ferez pour l'un de ces petits qui sont à moi* : et que, pour ce qui est de l'obéissance, il ne veut pas que nous marchions par un autre chemin que celui par lequel il a marché quand il a été obéissant jusqu'à la mort. Que si cela est très-véritable, d'où procède donc la peine que l'on ressent lorsque, pour satisfaire à l'obéissance ou à la charité, on se voit privé du plaisir de passer une grande partie du jour dans la retraite et dans l'oubli de soi-même, pour ne s'occuper que de Dieu seul ? Elle procède, à mon avis, de deux causes, dont la principale est l'amour-propre, qui est si subtil, qu'il nous empêche de nous apercevoir que nous préférons notre contentement à celui de Dieu ; car il est facile de juger que lorsqu'une âme commence à goûter combien le Seigneur est doux, elle n'a point de si grand contentement que de jouir de ses faveurs, sans en être distraite par des occupations corporelles. Mais peut-on avoir de la charité, aimer Dieu véritablement et connaître ce qu'il désire de nous, et demeurer en repos dans le temps que l'on se voit utile à une âme, soit pour augmenter son amour pour lui, ou la consoler, ou la tirer de quelque péril ? Combien serait dangereux un repos dans lequel on ne considérerait que soi-même. Et lorsque nous ne pouvons point servir le prochain par des actions, ne devons-nous pas au moins, par la compassion de voir tant d'âmes qui se perdent, demander continuellement à Dieu, par nos prières, d'avoir pitié d'elles, et nous tenir heureuses de renoncer à notre satisfaction particulière, pour faire une chose qui lui est si agréable.

DE L'OBÉISSANCE.

On peut dire la même chose de l'obéissance ; car serait-il supportable que Dieu nous commandant précisément, par nos supérieurs et nos supérieures, une action importante pour son service, nous ne voulussions pas interrompre notre méditation, parce que

nous prendrions plus de plaisir à considérer sa grandeur et les merveilles de ses œuvres, qu'à faire ce qu'ils nous ordonneraient? Ce serait, en vérité, un plaisant moyen de s'avancer dans son amour, que de vouloir ainsi lui lier les mains, en prétendant qu'il ne peut nous conduire que par le chemin qui nous plaît et nous contente davantage.

Ce que j'ai éprouvé en moi-même et remarqué en quelques personnes m'a fait connaître cette vérité, lorsque dans la peine que je souffrais de n'avoir presque pas le loisir de méditer, j'avais compassion de les voir aussi dans une occupation continuelle pour satisfaire à l'obéissance. Je pensais, et je leur disais même quelquefois, que je ne voyais pas comment elles pouvaient devenir fort spirituelles parmi de tels embarras, comme en effet, elles ne l'étaient pas alors beaucoup. « O mon Seigneur et mon Dieu, que vos voies sont différentes de nos pensées! Vous ne désirez autre chose d'une âme résolue à vous aimer et à vous suivre, sinon son obéissance; et elle n'a pour vous plaire, qu'à s'informer de ce qui importe le plus à votre service, et désirer de l'exécuter; il lui suffit de n'avoir point d'autre volonté que la vôtre, sans s'informer s'il y a divers chemins pour aller à vous, et vouloir choisir celui qui revient le plus à son humeur; elle doit s'abandonner à vous pour la conduire en la manière que vous savez lui être la plus avantageuse; et bien que le supérieur ne pense pas à la mettre dans la voie qui pourrait la rendre plus spirituelle, mais seulement à l'employer à ce qu'il croit le plus utile pour la communauté, vous disposez, mon Dieu, les choses en sorte que, sans que l'on comprenne comme cela s'est pu faire, ces âmes se trouvent si avancées dans la vie spirituelle par le mérite de leur obéissance, qu'on ne saurait le voir sans étonnement. »

J'ai parlé depuis deux jours à une personne la plus affectionnée à l'obéissance que j'ai vue en toute ma vie, et sa conversation est capable d'inspirer l'amour de cette vertu. Elle a passé près de quinze ans dans des occupations continuelles de divers offices, sans avoir pu, durant tout ce temps, avoir une seule journée à elle, quelque désir qu'elle en eût; et tout ce qu'elle pouvait faire était de dérober quelques momens pour prier et conserver sa conscience toujours pure. Dieu l'en a bien récompensée; car, sans qu'elle sache comment cela s'est pu faire, elle se trouve dans cette liberté d'esprit si désirable et si précieuse, qui se rencontre dans les plus parfaits. Ainsi, ayant tout acquis en ne voulant rien, elle jouit du plus grand bonheur que l'on puisse souhaiter en cette vie. Ces âmes n'appréhendent rien, parce qu'elles ne désirent rien de ce

qui est dans le monde; elles ne fuient point les travaux, ni ne recherchent point les contentemens, et rien ne peut troubler leur paix, parce que c'est Dieu qui en est l'auteur, et qu'on ne saurait les séparer de lui; ce qui est la seule chose qu'elles sont capables de craindre; tout le reste ne pouvant ni les réjouir, ni les affliger, parce qu'elles le considèrent comme n'étant point.

Qu'heureuse est donc l'obéissance, et qu'heureuse sont les distractions qu'elle cause, puisque l'on peut arriver par elles à une si grande perfection! La personne dont je viens de parler n'est par la seule en qui je l'ai remarquée; j'en ai aussi connu d'autres à qui, après plusieurs années que je ne les avais vues, ayant demandé à quoi elles s'étaient occupées durant tout ce temps, et su que c'était à des actions d'obéissance et de charité, je les trouvais si spirituelles, que j'en étais étonnée. Apprenez donc, mes filles, qu'il doit vous être indifférent en quelles œuvres l'obéissance vous oblige de vous employer, et que si, par exemple, c'est à la cuisine, notre Seigneur ne vous y assistera pas moins qu'ailleurs, tant intérieurement qu'extérieurement.

Il me souvient qu'un religieux me raconta qu'étant résolu d'obéir ponctuellement à tout ce que son supérieur lui ordonnerait, il arriva qu'après avoir travaillé avec excès, étant déjà tard et n'en pouvant plus, il s'assit pour se reposer un peu; mais que son supérieur l'ayant rencontré, il lui ordonna de prendre une bêche et d'aller travailler au jardin; qu'il obéit malgré la répugnance de la nature, et que, traversant un petit passage que j'ai vu plusieurs années depuis, en un voyage que je fis pour aller fonder un monastère en ce lieu-là, notre Seigneur lui apparut chargé de sa croix, et réduit en tel état, qu'il n'eut pas de peine à connaître que ce travail qu'on lui avait commandé, et qu'il croyait excessif, n'était rien en comparaison d'une si grande souffrance. Je crois que, comme le diable voit que rien n'est si capable que l'obéissance de nous faire bientôt arriver au comble de la perfection, il n'y a point d'efforts qu'il ne fasse, sous divers prétextes, pour nous dégoûter de cette vertu, et nous faire trouver de la difficulté à la pratiquer. Si l'on remarque bien ceci, l'expérience fera connaître que rien n'est plus véritable; car n'est-il pas évident que la haute perfection ne consiste pas en des consolations intérieures, en de grands ravissements, en des visions, et au don de prophétie, mais à rendre notre volonté si conforme et si soumise à celle de Dieu, que nous embrassions de tout notre cœur ce qu'il veut, et ne mettions point de différence entre ce qui est amer et ce qui est doux, lorsqu'il nous est présenté de sa main? J'avoue

que c'est une chose très-difficile que de faire non-seulement des choses si contraires à notre naturel, mais de les faire avec plaisir; et c'est aussi en cela que paraît la force de cet amour parfait, qui est seule capable de nous faire oublier ce qui nous contente, pour ne penser qu'à contenter celui qu'il fait régner dans notre cœur; car il est certain que, quelque grands que soient les travaux, ils nous paraissent doux, lorsque nous considérons qu'ils sont agréables à Dieu; et c'est de cette manière qu'aiment ceux qui sont arrivés jusqu'à ce point de perfection de souffrir avec joie les persécutions, les injustices et les atteintes que l'on donne à leur honneur.

Cela est si constant, qu'il serait inutile de m'y arrêter davantage; et ce que je prétends est de faire voir que l'obéissance est le meilleur de tous les moyens pour arriver à cet heureux état; en voici la preuve. Comme nous ne sommes point maîtres de notre volonté, pour l'employer toute entière et sans réserve à accomplir celle de Dieu, jusqu'à ce que nous l'ayons soumise à la raison, nul chemin n'est si court et si sûr pour y arriver que celui de l'obéissance; et non-seulement nous n'y arriverons jamais par nos lumières particulières, mais nous ne le pourrions tenter sans péril, à cause que notre amour-propre ne nous proposant que ce qui le flatte, nous rejetons souvent ce qui est le plus conforme à la raison, par la répugnance qu'il y trouve.

Il y aurait tant de choses à dire sur ce sujet, que je n'aurais jamais fait si j'entreprenais de parler à fond de ce combat qui se passe en nous, et de ce que le démon, le monde et notre sensualité nous représentent pour offusquer de telle sorte notre raison, qu'elle nous devienne inutile. Ainsi, au lieu d'entrer plus avant dans ce discours, il vaut mieux venir aux remèdes que l'on peut apporter à un si grand mal. Je n'en vois point de meilleur que de faire comme ceux qui, après avoir long-temps plaidé et employé inutilement beaucoup d'argent et beaucoup de peine pour voir la fin de leur procès, s'en remettent à des arbitres. Nous devons de même choisir un supérieur ou un confesseur à qui nous rapportons sincèrement cette contestation qui se passe en nous, sans nous en inquiéter davantage, suivant ces paroles de notre Seigneur: *Qui vous écoute m'écoute*. Comme c'est le rendre maître du libre-arbitre qu'il nous a donné, cette soumission lui est si agréable, que lorsqu'après avoir soutenu mille combats avant que de nous rendre à ce que l'on nous commande, parce qu'il nous paraissait injuste, nous avons enfin, pour plaire à Dieu, assujéti notre volonté sous la loi de l'obéissance, il nous donne un si grand pouvoir sur

nous-même, que nous en devenons les maîtres. Alors il purifie tellement notre volonté, en la rendant conforme à la sienne, que nous pouvons l'employer pour son service d'une manière parfaite, après avoir travaillé avec tant de peine pour mettre du bois sur l'autel, en renonçant à tout ce qui pouvait déplaire à notre Seigneur, le prier de faire descendre le feu du ciel pour consumer le sacrifice que nous lui avons fait de nous-mêmes.

Puisqu'on ne peut donner que ce que l'on a, et que cette soumission de notre volonté à celle de Dieu est un trésor qui ne se trouve que dans l'obéissance, il faut, comme on fouille dans les mines pour en tirer de l'or, et que plus on fouille plus on trouve, s'exercer toujours davantage à cette vertu, afin que plus nous nous assujétissons aux hommes en les rendant maîtres de notre volonté, nous en devenions nous-mêmes les maîtres, pour la pouvoir conformer à celle de Dieu. Jugez donc, mes sœurs, si vous ne serez pas bien récompensées de la peine d'être privées de la douceur que vous trouviez dans la solitude. Je vous assure que cela ne vous empêchera pas d'arriver à cette véritable union dont j'ai parlé, qui consiste à n'avoir point d'autre volonté que celle de Dieu. C'est là l'union que je souhaite pour moi-même, et que je vous souhaite à toutes plutôt que ces transports d'esprit si délicieux, auxquels on donne le nom d'union, et qui le sont en effet lorsqu'ils sont suivis de l'obéissance dont j'ai parlé. Mais si cela n'est pas, ces âmes ne se trouveront, à mon avis, unies qu'à leur amour-propre, et non pas à la volonté de Dieu. Je le prie de tout mon cœur de me faire la grâce de rendre en cela mes actions conformes à ma connaissance.

La seconde cause du dégoût dont j'ai parlé vient, à mon avis, de ce que se rencontrant dans la solitude moins d'occasions d'offenser Dieu, quoiqu'il y en ait toujours quelques-unes, puisque les démons y sont et nous-mêmes, l'âme s'y trouve plus pure, et qu'ainsi dans la crainte d'offenser Dieu, ce lui est une très-grande consolation d'y rencontrer moins d'obstacles; et cette raison me paraît encore plus forte pour nous faire désirer d'être séparées du commun des créatures, que celle du plaisir de recevoir de Dieu des consolations et des faveurs.

C'est dans ces occasions, où nous avons besoin de nous tenir toujours sur nos gardes, que nous pouvons beaucoup mieux faire paraître si notre amour pour Dieu est véritable, que dans les recoins d'une solitude, et que, selon mon sens, nous faisons un plus grand progrès dans la vertu, quoique nous commettions plus de fautes et faisons même de petites chutes. Mais il faut remarquer

que je suppose toujours que ce n'est que lorsque l'obéissance ou la charité nous y engage; car, à moins que cela, je demeure d'accord que la solitude vaut mieux; que nous devons continuellement la désirer, lors même que nous sommes dans l'action, et qu'ainsi les âmes qui aiment véritablement Dieu ne cessent jamais de la souhaiter. Quant à ce que j'ai dit, qu'il y a plus à profiter dans l'action, c'est parce qu'elle nous fait connaître à nous-mêmes et voir jusqu'où va notre vertu, puisque, quelque sainte qu'une personne qui est toujours dans la solitude ait sujet de se croire, elle ne sait ni ne peut savoir si elle a de la patience et de l'humilité, de même que pour savoir si un homme est fort vaillant, il faut l'avoir vu dans les occasions. Saint Pierre témoignait ne rien craindre, et le contraire parut lorsqu'il fallut en venir à l'épreuve, mais il se releva de sa chute, et ne mettant plus sa confiance qu'en Dieu, on vit avec quel courage et quelle générosité il endura le martyre.

Hélas, Seigneur, qu'il nous importe de connaître notre misère! sans cela nous nous trouvons partout en péril; et ainsi il nous est avantageux que l'on nous commande des choses qui nous fassent voir notre faiblesse. J'estime pour cette raison que Dieu nous favorise plus en un seul jour, qu'il nous humilie et nous donne la connaissance de nous même, quoiqu'elle nous coûte de plus grandes peines et de grands travaux, qu'en plusieurs journées d'oraison. Qui doute qu'un ami véritable n'aime en tout temps et en tout lieux son ami, et quelle apparence que l'on ne pût faire oraison que dans le secret de la solitude? J'avoue que les personnes qui sont dans l'action n'ont pas grand loisir pour prier; mais, mon Sauveur, quelle force n'a point auprès de vous un soupir qui procède du fond du cœur, par la peine de voir, qu'outre le déplaisir de demeurer dans cet exil, on ne nous donne pas le temps de jouir de la retraite de vos célestes consolations? Il paraît, Seigneur, parce que je viens de dire, que nous nous sommes rendues pour l'amour de vous esclaves de l'obéissance, puisqu'elle nous fait en quelque sorte renoncer au plaisir d'être à vous; et il n'y a pas sujet de s'en étonner, lorsque nous considérons que par une faveur que nul ressentiment ne peut égaler, elle vous a fait aussi en quelque manière sortir du sein de votre Père éternel, pour vous rendre esclaves des hommes.

Mais il faut prendre garde à n'oublier jamais dans l'action, quoique faite par obéissance et par charité, d'élever souvent son esprit à Dieu. Croyez-moi, mes, filles l'âme ne tire point d'avantage des longues oraisons, lorsque l'obéissance et la charité l'appellent ailleurs; et au contraire les bonnes œuvres la rendent en peu de

temps beaucoup plus capable d'être embrasée de l'amour de Dieu que plusieurs heures de méditation. C'est de lui seul que nous devons attendre tout notre bonheur. Qu'il soit béni aux siècles des siècles. Ainsi soit-il.

CHAPITRE VI.

Avis admirable de la Sainte pour distinguer les faux ravissements d'avec les véritables, et empêcher que l'on ne se laisse aller à ses défaillances, qui ne procèdent que d'une faiblesse de la nature ou d'imagination, de mélancolie. Exemples que rapporte la Sainte sur ce sujet, et entre autres deux religieuses qui croyaient ne pouvoir sans mourir manquer de communier tous les jours.

DES FAUX RAVISSEMENTS, QUI NE SONT EN EFFET QUE DES DÉFAILLANCES.

J'ai fait ce que j'ai pu pour connaître d'où procèdent ces grands transports dans l'oraison, que j'ai remarqué en certaines personnes que notre Seigneur favorise de ses grâces, lorsqu'elles font ce qu'elles peuvent pour se disposer à les recevoir : mais je ne veux pas traiter maintenant de ces suspensions et de ces ravissements. J'en ai assez parlé ailleurs, et il serait inutile d'en rien dire ici, parce que, s'ils sont véritables, nous ne saurions ne les point avoir, quelques efforts que nous fassions pour y résister. Mais il faut remarquer que cette force qui vient d'en haut, et qui fait que nous ne sommes plus maîtres de nous-mêmes, dure peu, et qu'il arrive souvent qu'ayant commencé par l'oraison de quiétude, qui est comme un sommeil spirituel, l'âme entre dans un transport qui fait que, si elle ignore comment elle s'y doit conduire, elle perd avec un peu de mérite beaucoup de temps, et épuise ses forces par sa faute.

Je voudrais pouvoir bien m'expliquer ; mais cela est si difficile, que je doute d'y réussir. Je tiens pour certain que les âmes qui se trouvent engagées dans cette erreur n'entendront si elles ne veulent croire. J'en connais qui demeuraient pendant sept ou huit heures en l'état que je viens de dire, et le prenaient pour un ravissement. Quelque bonne que fût l'occupation à quoi on les employait, elles se laissaient aussitôt aller à une sorte de recueillement qui les tirait comme hors d'elles-mêmes, leur paraissant qu'il ne fallait pas résister à notre Seigneur. Ainsi elles auraient pu peu à peu perdre l'esprit ou la vie, si on n'y eût remédié. Ce que je puis dire sur ce sujet est, qu'étant naturellement si portées

à aimer ce qui nous contente, Dieu ne favorise pas plutôt une âme de ces douceurs spirituelles, que la crainte d'en être privée fait qu'elle voudrait ne s'occuper d'autre chose, parce qu'il est vrai qu'il n'y a rien dans le monde qui en approche; et cela arrive principalement aux personnes faibles, dont l'esprit, ou, pour mieux dire, l'imagination, s'attache si fortement à un objet, qu'elles ne voudraient jamais s'en divertir, ainsi que l'on en voit d'autres faire la même chose en des sujets qui ne regardent point la piété: et s'il y entre de la mélancolie, elle leur fera prendre pour des vérités des illusions agréables.

Je dirai dans la suite quelque chose de cette humeur mélancolique, mais quand une personne n'y serait point sujette, ce que je viens de remarquer ne laisserait pas de lui arriver, principalement à celles dont l'esprit s'est affaibli par des pénitences excessives, lorsque leur amour pour Dieu commençant à leur donner un plaisir sensible, elles s'y abandonnent en la manière que je l'ai dit. Comme l'on peut résister à cette sorte d'oraison, j'aimerais donc mieux qu'elles ne s'y laissassent point aller jusqu'à en être, par manière de dire, tout éivrées. Car, ainsi que, lorsqu'une personne de faible complexion tombe en défaillance, elle ne peut ni parler ni se mouvoir, ceux dont l'esprit est naturellement faible, succombent sous l'effort des mouvemens d'une dévotion mal réglée, s'ils ne tâchent de les modérer.

On pourra me demander si cette manière d'oraison n'est pas une même chose que le ravissement, puisqu'il semble n'y avoir point de différence. Je réponds qu'il y en a une très-grande, parce que le ravissement ou l'union de toutes les puissances dure peu, illumine l'âme, et produit en elle plusieurs autres grands effets, sans que l'entendement agisse en aucune sorte, Dieu seul opérant dans la volonté; au lieu qu'ici c'est tout le contraire, parce qu'encore que le corps soit comme lié, la volonté et la mémoire ne le sont pas, mais agissent inconsidérément, et semblent voltiger de çà et de là sans s'arrêter à aucun objet.

J'avoue ne trouver rien de bon dans la peine que donne cette débilité corporelle, si ce n'est qu'elle vient d'un bon principe; car pourquoi y consumer tant de temps? Et ne peut-on pas mériter davantage en l'employant à ce que l'obéissance oblige de faire, sans s'en rendre incapable en se laissant emporter à cette sorte de recueillement qui nous tue? C'est pourquoi je conseillais aux pieuses de travailler de tout leur pouvoir à retrancher ces longues défaillances qui ne servent, à mon avis, qu'à rendre les puissances incapables de satisfaire à l'obéissance, et privent ainsi l'âme

de l'avantage qu'elle tirerait de travailler avec soin à contenter notre Seigneur. Que si l'on remarque que cela procède de la débilité de la nature, il faut retrancher à ces personnes les jeûnes et les pénitences qui ne sont point d'obligation. Leur faiblesse pourrait même être telle, que l'on devrait les leur retrancher toutes pour les employer en des offices qui les détournent de cette occupation d'esprit qui leur est ici si préjudiciable.

Mais quand mêmes ces personnes ne tomberaient point en défaillance, si elles occupent trop fortement leur imagination en des sujets d'oraison fort sublimes, il faut se conduire envers elles de la même sorte, parce qu'il arrive souvent qu'elles ne se possèdent plus elles-mêmes, principalement si elles ont reçu de Dieu quelque faveur extraordinaire, ou qu'elles aient eu quelque vision qui leur ait tellement rempli l'esprit, qu'encore qu'elle n'ait duré que peu, elles se l'imaginent toujours présente. Quand on se voit en cet état durant quelques jours, il faut tâcher de détourner son esprit de cet objet, pour s'occuper de quelqu'autre; en quoi l'on ne saurait faillir, pourvu que ce soit toujours en des choses qui regardent le service de Dieu; et cela lui est si agréable, qu'il ne prend pas moins de plaisir à voir que l'on arrête en certain temps sa pensée sur les merveilles de ses créatures, et sur le pouvoir de celui de qui elles tiennent l'être, que de les arrêter sur lui-même.

Que déplorable est le malheur où nous sommes tombés par le péché, puisque, même dans les choses qui sont bonnes, nous nous trouvons obligés de marcher avec tant de retenue pour ne point hasarder notre salut! C'est une vérité qu'il importe extrêmement de considérer, principalement pour ceux dont l'esprit est faible. Ainsi, lorsque notre imagination se sent si frappée de la considération d'un même mystère, soit de la passion, ou de la gloire du ciel, ou de quelqu'autre, qu'elle ne saurait durant plusieurs jours penser à autre chose, elle doit tâcher de s'en distraire. Que si elle ne le sait pas, elle connaîtra avec le temps le mal qui lui en arrivera, et qu'il procède, comme je l'ai dit, ou d'une grande débilité corporelle, ou de ce que l'imagination est blessée; ce qui serait encore beaucoup plus à craindre, à cause que l'on serait alors semblable à un fou, qui, se plaisant dans sa folie, en est si occupé, qu'il ne peut penser à autre chose, ni considérer les raisons qui l'obligent de s'en détourner, parce qu'ayant perdu la raison, il n'est plus maître de lui-même. Que si cette personne est mélancolique, le mal peut aller plus avant; et je vois d'autant moins d'apparence de la laisser en cet état; qu'outre ce que j'ai déjà dit, Dieu étant infini, une âme peut, en diverses manières, s'employer

à son service. Et ne serait-ce pas la tenir captive, et comme enchaînée, que de lui permettre de ne penser qu'à une seule de ses grandeurs ou à un seul de ses mystères, puisqu'ils sont en si grand nombre, que plus on les considère, et plus on trouve qu'il en reste encore à considérer?

Ce n'est pas qu'en parlant ainsi je prétende que l'on puisse en une heure, ni en un jour, méditer profondément sur plusieurs de ces mystères, puisque ce serait le moyen de n'en bien comprendre aucun, tant ils sont sublimes et élevés; ainsi il ne faut pas se méprendre, en donnant à mes paroles un sens contraire à ma pensée. Ceci est si important, que je serais fort fâchée que celles qui ne l'entendront pas la première fois, quelque peine que j'aie prise à m'expliquer, ne voulussent pas se donner celle de le relire, principalement les prieures et les maîtresses des novices, qui doivent instruire les sœurs en ce qui est de l'oraison. Que si elles le négligent dans les commencemens, elles connaîtront par le long temps dont elles auront besoin pour réparer de semblables défauts le soin qu'elles devaient prendre d'y remédier dès leur naissance. Si j'écrivais tous les maux que j'ai vu arriver, faute de tenir cette conduite, on ne s'étonnerait pas que j'insiste tant sur ce point. Je me contenterai d'en rapporter un exemple qui pourra faire juger du reste. Il y a dans l'un de ces monastères une religieuse du chœur et une converse, toutes deux personnes de très-grande oraison, fort mortifiées, fort humbles, fort vertueuses, si favorisées de notre Seigneur, qu'il leur donne la connaissance de ses grandeurs, et si détachées de tout et si remplies de son amour, qu'encore qu'il ne se pût rien ajouter au soin que nous prenions de les observer, nous ne remarquions rien en elles en quoi elles manquassent de répondre aux grâces qu'elles recevaient de Dieu; ce que je rapporte particulièrement, afin que celles qui n'ont pas tant de vertu comprennent mieux le sujet qu'elles ont de craindre. Ces deux religieuses entrèrent dans un si ardent désir de jouir de la présence de notre seigneur, que, ne pouvant trouver du soulagement dans la communion elles n'oubliaient rien pour obtenir des confesseurs la permission d'approcher souvent de la sainte table. Ces dispositions augmentant toujours, elles croyaient ne pouvoir vivre si elles demeuraient un jour sans communier. Cela alla jusqu'à un tel excès, que les confesseurs, dont l'un d'eux était fort spirituel, jugeaient qu'il n'y avait point d'autre remède pour adoucir une peine si excessive. Cette peine passa encore plus avant; car l'une d'elles se trouvait si extrêmement pressée de ce désir de communier, que, pour ne pas mettre sa vie en danger, il fallait

la communier de grand matin ; et il ne pouvait y avoir de fiction, puisque ni l'une ni l'autre de ces deux filles n'aurait voulu, pour tous les biens du monde, dire un mensonge. Je n'étais pas alors dans cette maison ; mais la prieure m'en écrivit et me manda qu'elle ne savait de quelle sorte se conduire, voyant que des hommes si capables croyaient ne pouvoir agir d'une autre manière. Dieu permit que je comprisse aussitôt le mal qui en pouvait arriver, et je voulus néanmoins n'en rien témoigner que lorsque je serais sur les lieux, tant parce que je craignais de me tromper, qu'à cause qu'il y aurait eu de l'imprudence de blâmer cette conduite, jusqu'à ce que je pusse dire les raisons qui m'empêchaient de l'approuver.

Lorsque je fus arrivée dans ce monastère, celui de ces deux confesseurs qui n'était pas moins humble qu'habile, entra aussitôt dans mon sentiment ; et l'autre, au contraire, qui n'était pas à beaucoup près si spirituel, ni si capable, ne voulut jamais s'y rendre. Mais je ne m'en mis guère en peine, parce que je n'étais pas obligée de déférer à ses avis. Je parlai à ces filles, et je leur dis des raisons qui me paraissaient assez fortes pour leur persuader que la créance qu'elles avaient de ne pouvoir vivre, si elles ne communiaient tous les jours, n'était qu'une imagination. Mais voyant qu'il était impossible de les faire changer de sentiment, je leur dis qu'encore que je ne fusse pas pressée d'un moindre désir qu'elles de recevoir si souvent notre Seigneur, je ne communierais jamais néanmoins que quand toutes les sœurs communieraient, afin qu'elles s'en abtinssent aussi, et que, si cela ne se pouvait faire sans mourir, nous mourrions toutes trois ensemble ; n'y trouvant pas tant de péril qu'à souffrir qu'un tel usage s'introduisit dans des maisons où tant de filles, qui n'aimaient pas moins Dieu qu'elles l'aimaient, voudraient faire la même chose.

Cette coutume que ces deux religieuses avaient prise de communier tous les jours, et dans laquelle le diable s'était sans doute mêlé, avait déjà fait tant de mal, qu'il semblait que l'on ne pouvait les en empêcher sans les faire mourir ; mais je demeurais inflexible, parce que plus je voyais qu'elles ne se soumettaient point à l'obéissance, à cause qu'elles croyaient ne pouvoir le faire, plus je connaissais évidemment que c'était une tentation. Elles passèrent cette première journée avec beaucoup de peine : elles en eurent un peu moins le lendemain ; et enfin elle diminua de telle sorte, qu'encore que je communiasse, parce qu'on me l'avait commandé, sans quoi ma compassion pour leur faiblesse m'en aurait encore empêchée, elle n'en furent point troublées. Quelque

temps après, elles et toutes les autres connurent que c'avait été une tentation, et combien il était important d'y remédier de bonne heure; car il arriva certaines choses dans cette maison, dont je pourrai parler en un autre lieu, qui les mirent mal avec leurs supérieurs, sans qu'il y eût de leur faute; et, s'il y en avait eu, je n'aurais eu garde d'approuver leur conduite, ni de la souffrir.

Combien d'autres exemples ne pourrais-je point alléguer sur ce sujet! Je me contenterai d'en rapporter encore un, qui se passa dans un monastère, non pas de notre ordre, mais de Bernardines. Il y avait une religieuse fort vertueuse, qui jeûnait et se donnait la discipline avec tant d'excès, qu'elle tomba dans une telle faiblesse, que toutes les fois qu'elle communiait ou entrait dans une ferveur encore plus grande qu'à l'ordinaire, elle s'évanouissait et demeurait durant huit ou neuf heures en cet état. Toutes les autres et elle-même croyaient que c'était un ravissement; et cela arrivait si souvent, qu'il aurait pu causer un fort grand mal, si l'on n'y eût remédié. Le bruit se répandit aussitôt que c'était des ravissements; et je ne pouvais voir sans peine que l'on eût cette créance, parce que Dieu m'avait fait connaître que ce n'en était pas, et que j'en appréhendais les suites. Son confesseur, qui était fort de mes amis, me raconta ce qui se passait, et je lui dis que je croyais que cela ne procédait que de faiblesse; que je n'y voyais aucune marque de véritables ravissements, et qu'ainsi, au lieu de la laisser en cet état, j'estimais à propos de retrancher ses jeûnes et ses disciplines, et de penser à la distraire. Il l'approuva; et comme cette religieuse était fort obéissante, elle n'eut point de peine à se soumettre. Ses forces revinrent peu à peu, et elle ne se souvint plus de ses ravissements qu'elle s'était imaginée d'avoir. Que s'ils eussent été véritables, Dieu seul aurait pu les faire cesser, tous les efforts des hommes étant inutiles pour résister à l'impétuosité avec laquelle ils emportent le corps, et le laissent dans une aussi grande lassitude qu'ils produisent de grands effets dans l'âme, au lieu que ces ravissements imaginaires passent, sans qu'il en reste aucune de ces marques.

On peut connaître, parce que je viens de dire, que tout ce qui lie l'âme de telle sorte qu'il lui ôte l'usage de la raison, doit être suspect, et que l'on ne saurait jamais arriver, par ce moyen, à la liberté de l'esprit, dont l'un des effets est de trouver Dieu en toutes choses, et de pouvoir en prendre sujet d'élever sa pensée et son cœur vers lui. Le reste est un assujétissement de l'esprit, qui, outre le mal qu'il fait au corps, est un obstacle à *l'âme* pour

s'avancer. C'est comme si l'on rencontrait dans son chemin un marais ou un borbier qui empêche d'aller plus avant; au lieu que l'on a besoin, pour faire un grand progrès dans la piété, non-seulement de marcher, mais de voler.

Si l'on me demande ce qu'il faut faire lorsque ces personnes disent et croient en effet ne pouvoir résister à ces mouvemens qui les occupent tellement de Dieu, que toutes leurs puissances sont suspendues, je réponds qu'il n'y a pas sujet de craindre, pourvu que cela ne dure pas plus de huit jours, parce qu'une personne d'un naturel faible a besoin d'un peu de temps pour revenir de son étonnement; mais s'il continue davantage, il faut y remédier. Ce qu'il y a de bon en cela, c'est qu'il n'y a point de péché, et qu'on ne laisse pas de mériter. Les inconvéniens dont j'ai parlé s'y rencontrent néanmoins, ainsi que beaucoup d'autres, particulièrement en ce qui regarde la communion, et c'en serait un fort grand, si l'ardent désir qu'aurait une personne de recevoir son créateur, et la solitude où elle croirait être, étant privée de ce bonheur, l'empêchait d'obéir à son confesseur ou à sa prieure, lorsqu'ils jugeraient à propos qu'elle s'en abstint. Ainsi il faut, dans ces rencontres comme en d'autres, mortifier ces personnes, et leur faire comprendre qu'il leur est beaucoup plus avantageux de renoncer à leur volonté que de rechercher leur consolation.

J'ai éprouvé que l'amour-propre peut aussi avoir grande part à ce que je viens de dire; car il m'est souvent arrivé, après avoir reçu la sainte hostie, et l'ayant encore presque tout entière dans ma bouche, que, voyant communier les autres, j'aurais désiré de n'avoir pas communiqué, afin de pouvoir la recevoir, et je ne m'apercevais pas alors de mon erreur. Mais j'ai reconnu depuis que cela ne provenait pas tant de l'amour de Dieu que de ce que je recherchais ma satisfaction, à cause qu'il arrive d'ordinaire qu'en approchant de la sainte table, on sent un plaisir plein de tendresse, qui nous attire; car si je n'eusse été touchée de ce désir que pour recevoir mon Sauveur, ne l'avais-je pas reçu dans mon âme? Si ce n'eût été que pour obéir au commandement que l'on m'avait fait de communier, n'avais-je pas déjà communiqué? Et si ce n'eût été que pour recevoir les grâces et les faveurs que le très-saint sacrement nous communique, ne les avais-je pas déjà reçues? Ainsi je vis clairement que je ne recherchais qu'un plaisir sensible.

J'ai connu dans un lieu où nous avons un monastère, une femme qui passait pour une grande servante de Dieu, et qui aurait dû l'être, puisqu'elle communiait tous les jours; mais comme elle

choisissait pour ce sujet tantôt une église, tantôt une autre, et n'avait point de confesseur arrêté, j'aurais mieux aimé la voir obéir à un directeur que de la voir communier si souvent. Elle demeurait dans sa maison en particulier, où je pense qu'elle ne s'occupait que de ce qui lui était le plus agréable ; et parce qu'elle était bonne, je veux croire que tout ce qu'elle faisait était bon. Je le lui disais quelquefois ; elle n'en tenait pas grand compte, et je ne l'en pouvais blâmer, à cause qu'elle était meilleure que moi en tout le reste, quoiqu'il me parût qu'elle avait tort en cela. Le saint père Pierre d'Alcantara arriva alors, et je ne demeurai pas satisfaite de la relation qu'elle lui fit, ce qui venait sans doute de ce que nous sommes si misérables, que nous ne sommes contents que de ceux qui marchent par un même chemin que nous ; car je crois qu'elle avait plus servi Dieu et fait plus de pénitence en un an que moi en plusieurs années. Elle tomba malade de la maladie dont elle mourut, et n'eut point de repos jusqu'à ce que l'on dit la messe chez elle, et qu'on la communiait tous les jours. Comme cette maladie dura long-temps, un prêtre de grande piété, qui lui disait souvent la messe, eut peine de la voir ainsi communier tous les jours chez elle ; et ce fut peut-être une tentation du diable parce que cela se rencontra au dernier jour de sa vie. Ce bon ecclésiastique ne consacra donc point d'hostie pour elle ; et lorsque la messe étant achevée, elle vit qu'il ne la communiait pas, elle se mit en une telle colère contre lui, qu'il en fut fort scandalisé et me le vint dire. J'en fus aussi extrêmement touchée ; et comme je crois qu'elle mourut incontinent après, je doute qu'elle se soit réconciliée avec ce bon prêtre. Je connus par-là combien il est dangereux de faire, en quoi que ce soit, notre volonté, et particulièrement dans les choses importantes ; car ceux qui ont l'honneur de recevoir si souvent notre Seigneur doivent s'en reconnaître si indignes, que ce ne soit point par eux-mêmes qu'ils l'entreprennent, mais par l'avis de leur directeur, afin que l'obéissance supplée à ce qui leur manque pour être en état de s'approcher de cette suprême majesté. Ce que je viens de raconter était à cette femme dévote une occasion de s'humilier, qui lui aurait peut-être fait mériter davantage que ces communions si fréquentes, en lui faisant voir que ce prêtre n'avait point de tort, et que Dieu, qui connaissait sa misère et son indignité, l'avait ordonné de la sorte. C'est comme en usait une personne que ses confesseurs, par prudence, privaient quelquefois de la communion, parce qu'ils voyaient qu'elle s'y présentait fort souvent ; car encore qu'elle en fût très-sensiblement touchée, l'honneur de Dieu

lui était plus cher que sa propre satisfaction ; elle lui rendait grâces de ce qu'il avait fait connaître à son confesseur que la maison de son âme n'était pas une demeure digne d'un si grand Seigneur. Ainsi elle obéissait tranquillement et humblement, quoique la tendresse de son amour pour son Sauveur lui fit souffrir beaucoup de peine, et rien n'aurait été capable de la porter à désobéir à son confesseur.

Quand notre amour pour Dieu n'empêche pas nos passions de nous porter à l'offenser, et que nous rendant incapables d'écouter la raison, elles troublent la tranquillité de notre âme, il est évident, ce me semble, que nous nous recherchions nous-mêmes, et que le diable ne manque pas de se servir de ces occasions pour nuire autant qu'il le peut. C'est pourquoi je ne saurais penser sans frayeur à ce qui arriva à cette femme. Car, bien que je ne veuille pas croire que cela ait causé sa perte, la miséricorde de Dieu étant si grande, je ne saurais m'empêcher de trembler lorsque je pense qu'il arriva dans un temps si dangereux.

J'ai rapporté cet exemple pour faire connaître aux supérieures et aux sœurs le sujet qu'elles ont de craindre, et de bien s'examiner sur les dispositions où elles doivent être pour recevoir ce grand sacrement. Car si leur intention n'est que de plaire à Dieu, ne savent-elles pas que l'obéissance lui est plus agréable que le sacrifice ? Et si elles méritent davantage en ne communiant point qu'en communiant, quel sujet ont-elles de se troubler ? Ce n'est pas que je trouve étrange que n'étant pas toutes arrivées à une si grande perfection, que de ne rien vouloir que ce que Dieu veut, elles sentent quelques peines dans ces rencontres ; mais je dis que cette peine doit être accompagnée d'humilité. Que si elles étaient entièrement dégagées de tout intérêt et de tout amour propre, elles se réjouiraient même au lieu de s'attrister de rencontrer cette occasion de plaire à Dieu, dans une chose qui leur est si sensible ; elles s'humilieraient et seraient assez contentes de communier spirituellement. Mais parce que ce grand désir de recevoir notre Seigneur est, principalement dans les commencemens, une grâce qu'il nous fait, je ne saurais, comme je l'ai dit, m'étonner que l'on sente la peine d'en être privé. Je désire seulement que l'on ne s'en trouble point, et que l'on tire de là des sujets de s'humilier. Car, si on s'en inquiète, si on s'en altère et si on s'en émeut contre la prieure ou le confesseur, qui peut douter que ce ne soit une tentation manifeste ? Que si, contre l'ordre du confesseur, quelqu'une avait la hardiesse de communier, je ne voudrais nullement participer au mérite qu'elle prétendait tirer de sa communion, puisque nous

ne devons pas, en de semblables rencontres, être juges de nous-mêmes, cela n'appartenant qu'à ceux qui ont le pouvoir de lier et de délier. Je prie Dieu de tout mon cœur de nous donner la lumière qui nous est nécessaire et de nous assister de son secours, afin que nous n'abusions point de ses faveurs en des occasions si importantes.

CHAPITRE VII.

Des effets de la mélancolie, et des moyens dont on peut user pour remédier à un si grand mal et si dangereux dans les monastères.

DE LA MANIÈRE DONT IL FAUT TRAITER LES MÉLANCOLIQUES.

Mes sœurs du monastère de saint Joseph de Salamanque, où j'écris ceci, m'ont priée avec instance de leur dire quelque chose de la manière dont elles doivent se conduire envers celles qui sont d'un naturel mélancolique. Car, encore que nous évitions avec grand soin d'en recevoir de cette sorte, cette humeur est si subtile, si cachée, et si difficile à découvrir, que nous ne nous en apercevons que lorsque nous ne pouvons plus renvoyer celles qui y sont sujettes. Il me semble que j'en ai dit quelque chose dans un petit traité. Mais quand il se rencontrerait que je le répèterais ici, je n'en devrais pas avoir regret, ni même à le redire cent fois, s'il plaisait à Dieu qu'il fût utile.

Les inventions que cette humeur mélancolique trouve pour porter les personnes à faire leur volonté sont en si grand nombre, qu'il faut les observer avec un extrême soin, de peur qu'elles ne nuisent aux autres.

On doit remarquer que ces personnes mélancoliques ne donnent pas toutes de la peine. Celles qui sont naturellement humbles, d'humeur douce, et qui ont bon esprit, renferment en elles-mêmes ce qu'elles souffrent, sans nuire aux autres ; il se trouve aussi du plus ou du moins dans celles qui n'ont pas ces conditions. Je ne doute point que le diable ne fasse tous ses efforts pour les gagner, afin d'en gagner d'autres par leur moyen ; et si elles ne se tiennent sur leurs gardes, il pourra y réussir, parce que l'effet de la mélancolie étant d'obscurcir et de troubler la raison, à quoi ne peut-elle point porter nos passions ? et quelle différence y a-t-il entre perdre la raison et tomber dans la folie ? quant aux personnes dont je parle, elles ne vont pas jusque-là ; et il vaudrait mieux qu'elles y allassent, n'y ayant rien de plus fâcheux que de se voir obligée de traiter comme des créatures raisonnables celles qui ne le sont pas. Il est vrai que ceux qui ont entièrement perdu l'esprit sont dignes d'une grande compassion ; mais

au moins ne nuisent-ils point aux autres, et le meilleur moyen pour en venir à bout est de les tenir dans la crainte.

Quand les autres remèdes ne suffisent pas, il faut aussi user de celui-là envers les personnes qui ne font que commencer d'être frappées de ce mal, puisque encore qu'il ne soit pas si grand, il tire son origine de la même source. Et les supérieurs doivent se servir de pénitences ordonnées par nos constitutions, et traiter ces personnes de telle sorte, qu'elles perdent toute espérance qu'on leur permette de faire leur volonté en quoi que ce soit, parce que si elles croyaient pouvoir quelquefois obtenir cette liberté par les cris et les témoignages de désespoir que le démon leur inspire pour les perdre, leur mal serait sans remède, et une seule d'elles serait capable de troubler tout un monastère. Comme une personne réduite en un état si déplorable ne trouve point en elle-même de quoi se défendre des artifices du démon, la supérieure doit veiller sur elle avec un extrême soin, non-seulement pour ce qui regarde l'extérieur, mais aussi l'intérieur, à cause que plus la raison est faible et obscurcie dans une âme, plus la conduite de la supérieure doit être pleine de force et de lumière, afin d'empêcher que le démon ne se serve de cette dangereuse mélancolie pour se rendre maître de cette âme, comme il y aurait grand sujet de le craindre, parce qu'il y a certain temps dans lesquels cette humeur domine de telle sorte, qu'elle étouffe entièrement la raison, et alors, à quelle extravagance qu'une personne se porte, elle ne pèche point non plus que les fous.

Mais quant à celles dont la raison n'est qu'affaiblie, et qui ont de bons intervalles, il faut bien se garder de leur rien souffrir dans les temps où leur mélancolie paraît davantage, de peur que lorsqu'elles seraient plus raisonnables, elle ne prissent la liberté de se conduire à leur fantaisie; ce qui est un si grand artifice du diable, que si l'on n'y fait beaucoup d'attention, ces personnes ne pensent qu'à faire leur volonté, à dire tout ce qui leur vient à la bouche, à remarquer les fautes des autres, à cacher les leurs, et à se satisfaire en toutes choses. Ainsi, comme elles ne peuvent pas elles-mêmes se retenir, à cause que leur passions ne sont point mortifiées, mais vont où leur impétuosité les porte, que serait-ce si on ne leur résistait point?

Ce que j'ai vu de plusieurs personnes travaillées de ce mal me fait encore redire que je n'y sais point d'autre remède que de ne négliger aucun moyen pour le dompter. Si les paroles ne suffisent pas, il faut employer les châtimens; et si les petits châtimens sont inutiles, en venir aux grands; et au lieu de les tenir un mois

en prison, il faut les y tenir quatre, puisqu'on ne saurait leur faire une plus grande charité que d'user envers elles de cette rigueur. Cet avis est si important, que je ne saurais trop le répéter. Car bien que quelquefois ces personnes ne soient pas maîtresses d'elles-mêmes, néanmoins, parce qu'elles n'ont pas toujours perdu la raison de telle sorte qu'elles ne puissent pécher, elles sont en grand péril, rien ne pouvant les en préserver lorsqu'elles se trouvent étouffées par la folie. Ainsi c'est une grande miséricorde que Dieu fait à celles qui tombent, par sa permission, dans cette dangereuse maladie, de se soumettre à ceux qui les gouvernent, puisque c'est le seul moyen de les garantir du péril où elles sont. Que si quelqu'une d'elles vient à lire ceci, je la conjure au nom de Dieu, qu'il lui importe peut-être de son salut de profiter cet avis.

Je connais des personnes tellement persécutées de cette malheureuse humeur mélancolique, que peu s'en faut qu'elles ne perdent l'esprit; mais qui ont tant d'humilité et tant de crainte de Dieu, que encore que la peine qu'elles souffrent leur fasse répandre des ruisseaux de larmes, elles la supportent avec patience, et obéissent aussi exactement qu'aucune des autres, ce qui est un si grand martyre, qu'il les élèvera sans doute à un plus haut degré de gloire, et l'on peut croire ce me semble, que faisant leur purgatoire en ce monde, elles ne le feront point en l'autre. Que si quelques unes ne veulent pas se soumettre de leur bon gré, il faut que les supérieurs les y contraignent, sans se laisser toucher d'une compassion indiscrete, qui pourroit être cause de troubler tout le monastère. Car, outre le préjudice qu'en recevrait cette personne, nous sommes naturellement si misérables, que les autres la croyant bonne, parce qu'elles ignoreraient ce qui se passerait en elle, elles se persuaderaient d'être mélancoliques, afin qu'on les supportât aussi, et le démon ferait qu'en effet elles le deviendraient, et causeraient un tel ravage dans toute la communauté, qu'il serait difficile d'y remédier lorsqu'on viendrait à le connaître. Cela est si important, qu'il ne faut en nulle manière le souffrir, et l'on ne saurait y veiller avec trop de soin. Que si la mélancolique résiste à ce qui lui sera ordonné, la supérieure ne lui pardonnera rien, et sans avoir aucun égard à son infirmité, elle usera de la même rigueur que si elle avait dit quelque mauvaise parole à ses sœurs, et ainsi en tout le reste.

Il pourra paraître à quelques uns qu'il y a de l'injustice de traiter aussi rudement une personne malade que si elle était saine. Mais si cela était véritable, il y en aurait donc à lier les fous et à les fouetter, et il faudrait leur permettre de battre et d'assommer

tout le monde. On me doit croire en ceci, puisque j'en ai fait l'épreuve, et qu'après avoir employé, à mon avis, toutes sortes de remèdes, je n'y en ai point trouvé d'autres.

Que si la supérieure, par une dangereuse compassion, n'use d'abord de cette rigueur envers ces personnes mélancoliques, elles deviendront d'abord insupportables, et auront déjà beaucoup nuï aux autres lorsqu'elle voudra y remédier. Mais si, comme je l'ai dit, il y a de la charité et non pas de la cruauté à lier et à châtier les fous, pour empêcher les effets de leur fureur, n'y en a-t-il pas encore davantage à prévenir le mal que ces personnes causeraient aux âmes, si l'on n'usait envers elles de sévérité; je suis très-persuadée qu'à l'égard de quelques unes, on en doit plutôt attribuer la faute à ce qu'elles sont d'un naturel libre, indocile, et peu humble, que non pas à la mélancolie, parce que j'ai remarqué qu'elles ont le pouvoir de se retirer en la présence de ceux qu'elles craignent. Et pourquoi ne le feroient-elles donc pas dans la crainte de déplaire à Dieu! En vérité, j'apprends fort que le démon, pour gagner plusieurs âmes, ne se serve du prétexte de cette humeur; car je vois qu'on l'allègue plus que l'on ne faisait, et que l'on nomme mélancolie ce qui n'est en effet que le désir de faire sa propre volonté. Ainsi je crois que l'on ne doit plus souffrir, ni dans nos monastères, ni dans tous les autres, que l'on y nomme seulement ce nom de mélancolie, qui entraîne avec lui une certaine liberté si contraire à la soumission et à l'obéissance que demande la vie religieuse. Il faut donner à cette humeur fâcheuse le nom de maladie, et d'une maladie très-dangereuse, puisqu'elle l'est en effet, et la traiter comme telle. Il est à propos aussi, et même nécessaire, de purger de temps en temps ces personnes dans l'infirmierie; et que lorsqu'elles en sortiront pour retourner à la communauté, elles ne soient pas moins humbles et obéissantes que les autres, sans pouvoir, pour s'en exempter, alléguer leurs indispositions. J'en ai dit les raisons, et je pourrais en ajouter encore d'autres. Mais la supérieure ne doit pas laisser d'avoir pour elles la compassion d'une véritable mère, et d'employer toutes sortes de moyens pour les guérir de cette infirmité.

Il semble que ceci soit contraire à ce que j'avais dit, qu'il les faut traiter avec rigueur. Il ne l'est pas néanmoins, puisque cette rigueur consiste à leur faire connaître qu'elles ne doivent point prétendre qu'on leur permette de se dispenser de l'obéissance pour faire leur volonté, rien n'étant si dangereux que de leur donner sujet de le croire. Mais la prudence oblige la supérieure à ne leur pas commander des choses auxquelles elle jugera qu'elles

auraient de la répugnance, et ne pourraient gagner sur elles de se contraindre à les faire. Elle doit au contraire user de douceur pour les porter, s'il est possible, à obéir par amour. C'est sans doute la meilleure de toutes les voies, et elle réussit d'ordinaire, en faisant connaître à ces personnes, tant par paroles que par actions, que l'on a pour elles beaucoup d'affection et de tendresse. Il faut aussi remarquer que le plus utile de tous les remèdes est de fort occuper ces personnes dans les offices de la maison, afin qu'elles n'aient pas le loisir de s'entretenir de ces imaginations qui sont la cause de leur mal, et qu'encore qu'elles ne s'acquittent pas trop bien de ces emplois, on souffre les fautes qu'elles y feront, pour n'être pas obligé d'en souffrir de plus grandes, si l'esprit leur tournait tout-à-fait. Je ne sais point de meilleur remède pour cette maladie, que de prendre garde aussi qu'elles n'emploient pas trop de temps à l'oraison, ni mêmes aux prières ordinaires. Cela leur serait très-préjudiciable, parce que la plupart ayant l'esprit fort faible, elle ne s'entretiendraient que d'imaginations creuses et extravagantes.

Il ne faut point leur laisser manger du poisson que très-rarement, et ne pas tant les faire jeûner que les autres. Que si l'on s'étonne de me voir donner tant d'avis sur ce sujet, et que je ne parle point des autres, quoiqu'il se rencontre un grand nombre de maux en cette misérable vie, principalement dans un sexe aussi fragile qu'est le nôtre, je le fais pour deux raisons: la première, parce que les personnes frappées de cette maladie de la mélancolie, si contraire à la perfection, est plus dangereuse que celle où il y va de la vie, ne voulant pas en demeurer d'accord lorsqu'on les oblige de garder le lit: bien qu'elles n'aient point de fièvre, il faut, au défaut du médecin que l'on n'oserait appeler, que la supérieure y supplée. La seconde raison est que les autres maladies finissent ou par la santé, ou par la mort; mais il est très-rare que l'on guérisse, ou que l'on meure de celle-ci, si ce n'est que l'on perde entièrement l'esprit, ce qui est une espèce de mort, puisque l'on meurt par ce moyen à toutes les choses du monde. Ne peut-on pas dire que ces âmes éprouvent aussi une autre espèce de mort par les peines que leur causent leur imagination et leurs scrupules, à qui elles donnent le nom de tentations, et dont elles peuvent tirer beaucoup de mérite, si elles les supportent avec patience? Que si elles pouvaient connaître que cela ne procède que de cette humeur mélancolique, et qu'ainsi elles ne s'en missent pas trop en peine, elles se trouveraient bientôt fort soulagées. J'avoue qu'elles me font beaucoup de compassion, et chacune de nous, considérant

que la même chose lui peut arriver, n'en doit pas seulement avoir pitié, mais les supporter dans leur infirmité, sans néanmoins le leur témoigner. Dieu veuille que j'aie bien rencontré dans cet avis que j'ai donné pour remédier à une si étrange maladie !

CHAPITRE VIII.

Ce chapitre n'est qu'une suite du chapitre précédent, et la Sainte y parle des visions qui peuvent aussi n'être qu'un effet de mélancolie.

Je sais que le seul nom de visions et de révélations épouvante certaines personnes, et j'avoue ne pas comprendre d'où leur vient cette frayeur, ni pourquoi elles trouvent tant de péril à être conduites de Dieu par ce chemin. Je ne veux point traiter maintenant des marques par lesquelles j'ai appris de personnes fort savantes que l'on peut connaître si ces visions et ces révélations sont bonnes ou mauvaises. Je me contenterai de dire ce que je crois que doivent faire ceux qui les auront, parce qu'il y a peu de confesseurs qui rassurent ces âmes de leur crainte ; et ils s'étonnent moins qu'on leur dise que le démon a suggéré mille pensées de blasphèmes, et de choses extravagantes et déshonnêtes, que lorsqu'on leur dit qu'un ange s'est présenté à nous, ou nous a parlé, ou que Jésus-Christ notre Seigneur nous a paru crucifié.

Je ne dirai rien aussi des marques qui nous font voir que ces révélations viennent de Dieu, parce qu'on le connaît assez par les bons effets qu'elles produisent dans l'âme. Je parlerai seulement de ces représentations dont le diable se sert pour nous tromper, en prenant la figure de Jésus-Christ ou des saints ; et je suis très-persuadée que notre Seigneur ne permettra pas qu'il puisse tromper personne par ce moyen, si on ne se laisse surprendre ; mais qu'au contraire, cet ennemi de notre salut se trouvera lui-même trompé. Ainsi, au lieu de nous épouvanter, nous devons mépriser ses artifices, mettre notre confiance en Dieu, et le louer toujours de plus en plus.

J'ai vu une personne à qui ses confesseurs donnèrent d'étranges peines en une semblable rencontre ; et on connut dans la suite, par les grands effets et les bonnes œuvres que ces visions produisirent en elle, qu'elles venaient véritablement de Dieu. Néanmoins ces confesseurs lui ordonnaient des'en moquer, et de faire le signe de la croix. Mais depuis, communiquant avec le père Dominique Yvagnées, qui était un homme fort savant, il lui dit qu'il ne fallait jamais en user ainsi, parce que l'on doit respecter l'image de Jésus-Christ, en quelque lieu qu'on la voie, fût-ce même un ar-

tifice du démon, à cause que, contre son intention, il nous fait du bien au lieu de nous nuire, quand il nous représente si au naturel un crucifix ou quelque autre objet de notre piété, qu'il demeure imprimé dans notre cœur. Cette raison me toucha fort, parce qu'il est vrai que lorsque nous voyons un excellent portrait, quoique peint par un méchant homme, nous ne laissons pas de le beaucoup estimer; ce qui se rencontre de défectueux dans le peintre ne diminuant rien de l'excellence de son ouvrage. Aussi le bien ou le mal n'est pas dans la vision, mais dans celui qui, la voyant, en fait ou n'en fait pas son profit. Car, s'il en use comme il doit, elle ne lui saurait nuire, encore qu'elle vienne du démon; ni au contraire lui servir, quoiqu'elle vienne de Dieu, si au lieu de s'en humilier, il s'en glorifie, parce que bien loin de faire comme l'abeille qui convertit en miel ce qu'elle tire des fleurs, il imite l'araignée qui le convertit en venin.

Pour m'expliquer davantage, j'ajoute que lorsque notre Seigneur, par un effet de sa bonté, se montre à une âme pour se mieux faire connaître à elle, et augmenter l'amour qu'elle lui porte, ou qu'il lui découvre quelqu'un de ses secrets, ou qu'il lui fait quelque autre faveur; si au lieu d'être confuse de recevoir une si grande grâce et de s'en juger indigne, elle s' imagine d'être une sainte, et que c'est la récompense des services qu'elle lui rend, il est évident qu'elle convertit en poison, comme l'araignée, l'avantage qu'elle en devait recevoir. Mais quand au contraire c'est le démon qui est l'auteur de ces visions pour faire tomber l'âme dans l'orgueil, si, dans la pensée qu'elle a qu'elles viennent de Dieu, elle s'humilie, si elle reconnaît qu'elle n'a point mérité cette faveur, si elle s'efforce de le servir avec encore plus d'affection, si elle s'estime trop heureuse de ramasser les miettes qui tombent de la table de celles à qui Dieu fait de semblables grâces, si elle fait pénitence, si elle redouble ses prières, si elle veille sur elle-même, de peur d'offenser un Dieu à qui elle est si obligée, et si elle pratique plus parfaitement l'obéissance, je puis assurer hardiment que non-seulement cet artifice du démon ne lui nuira point, mais qu'il demeurera confus. Que si dans ces apparitions il lui dit quelque chose de ce qui se passe en elle, ou lui découvre l'avenir, elle doit le rapporter à un confesseur prudent et savant, et se conduire par ses avis. Elle peut aussi en parler à sa supérieure, afin qu'elle lui donne pour confesseur un homme qui ait les qualités que je viens de dire. Mais si après en avoir usé de la sorte elle n'obéit pas à ce que lui dira son confesseur, il est évident que ces visions viennent du démon, ou d'une profonde

mélancolie, puisque, encore que le confesseur se trompât, elle se tromperait bien davantage en manquant d'exécuter ce qu'il lui ordonne, quand ce serait même un ange du ciel qui lui eût parlé. Car notre Seigneur, ou lui donnera la lumière, ou disposera les choses de telle sorte, qu'elle ne pourra faillir en lui obéissant; au lieu qu'elle ne saurait manquer à lui obéir, sans s'engager dans un grand péril, au moins en de grands inconvéniens.

On doit remarquer que la nature humaine est si faible, particulièrement dans les femmes, et plus qu'en toute autre chose dans l'exercice de l'oraison, qu'il ne faut pas prendre pour des visions tout ce qui se présente à notre imagination; mais croire que lorsque c'en sont véritablement, il est facile de le connaître; et, pour peu que ces personnes soient mélancoliques, elles doivent encore beaucoup plus y prendre garde; car j'ai vu des effets de ces imaginations qui m'ont épouvantée, et fait admirer, que ces personnes puissent si fortement se persuader d'avoir vu ce qu'elles n'ont point vu. Un prêtre me dit un jour, comme le croyant véritable, qu'une femme qu'il confessait l'avait assuré que la sainte Vierge la visitait fort souvent, s'asseyait sur son lit, lui parlait pendant plus d'une heure, lui prédisait l'avenir, et l'instruisait de plusieurs autres choses; et comme parmi tant de rêveries quelqu'une se trouvait conforme à la vérité, elle ajoutait foi à tout le reste. Je connus aussitôt ce que c'était, mais je n'osais le lui dire, parce que nous vivons dans un siècle où la prudence oblige à beaucoup considérer ce que l'on peut penser de nous, afin que nos avis soient bien reçus. Ainsi je me contentai de lui répondre que je croyais qu'il devait attendre à porter jugement de ces visions, jusqu'à ce qu'il eût vu par d'autres effets si ces prophéties se trouveraient véritables, et qu'il se fût informé de la vie de cette personne. Il approuva mon avis, et connut enfin que ce n'était qu'une rêverie. Je pourrais rapporter divers exemples semblables, qui feraient voir que je n'ai pas tort de dire qu'il ne faut pas facilement ajouter foi à ces prétendues visions, mais les bien examiner avant que d'en parler à son confesseur, afin de ne le pas tromper, quoique sans dessein, parce que, quelque savant qu'il soit, il ne comprendra rien à de telles choses, s'il n'en a de l'expérience. Il n'y a pas long-temps qu'un homme en imposa, par de semblables chimères, à des gens fort doctes et fort spirituels. Mais en ayant parlé à une personne qui recevait véritablement des grâces de Dieu, elle connut aussitôt que ce n'était que folie et illusion. Il se passa néanmoins quelque temps avant que l'on en fût persuadé; et enfin notre Seigneur rendit la chose si manifeste, que l'on ne put plus en douter.

Il est fort important, pour les raisons que je viens de dire, et d'autres que j'y pourrais ajouter, que chaque religieuse rende un compt exact de son oraison à la supérieure, et que cette supérieure considère avec grand soin le naturel et la vertu de cette sœur, pour en informer le confesseur, afin qu'il puisse mieux en juger, et que si le confesseur ordinaire n'est pas intelligent en cela, elle en choisisse un autre qui le soit. Il importe aussi, plus qu'on ne le saurait dire, de ne point parler de semblables choses à des personnes de dehors, quoique l'on soit assuré que ce sont de véritables faveurs de Dieu, et toutes miraculeuses, et de n'en rien dire aussi à son confesseur, s'il n'était pas assez prudent pour le taire. Mais il faut que la supérieure les sache toujours, et les écoute avec grande application, et dans la disposition de louer beaucoup plus celles des sœurs qui surpassent les autres en humilité, en mortification et en obéissance, que non pas celles que Dieu conduit par le chemin d'une oraison surnaturelle, quoique elles aient aussi toutes ces vertus. Car si ces dernières n'agissent que par l'esprit de Dieu, au lieu de s'en attrister elles s'humilieront et se réjouiront d'être méprisées; et les autres, pour se consoler de ne pouvoir arriver à ces faveurs extraordinaire que Dieu ne donne qu'à ceux qu'il lui plaît, redoubleront leurs efforts pour s'avancer de plus en plus dans les vertus d'humilité, de mortification et d'obéissance, que nous pouvons, encore qu'elles viennent aussi de lui, contribuer à acquérir, et qui sont d'une utilité merveilleuse dans les monastères. Ce Dieu tout puissant, de qui seul dépend notre bonheur, veuille, s'il lui plaît, nous les accorder; et il ne nous les refusera pas, sans doute, pourvu que nous les lui demandions par de bonnes œuvres, de ferventes prières, et une ferme confiance en sa bonté et en sa miséricorde.

FONDATION DU MONASTÈRE DES CARMÉLITES

DE MALAGON.

CHAPITRE IX.

De quelle sorte cette fondation se fit, sans y rencontrer aucune difficulté.

Je me suis beaucoup éloigné de mon sujet; mais il se pourra faire que les avis que je viens de donner seront plus utiles que le récit de nos fondations.

Étant donc dans le monastère de Médine-du-champ, ce m'était une grande consolation de voir que les sœurs marchaient sur les pas de celles de Saint-Joseph d'Avilla, par leur amour pour l'observance, leur charité, et leurs dispositions intérieures; comme aussi de considérer le soin que notre Seigneur prenait de cette maison consacrée à son service, tant pour ce qui regardait notre église que notre subsistance. Il y entra alors quelques filles, qu'il paraissait bien qu'il avait choisies pour affermir cet édifice spirituel. Car ces commencemens dépendent de tout, parce que celles qui viennent ensuite n'ont qu'à marcher dans le chemin qu'elles trouvent déjà marqué.

Il y avait à Tolède une sœur du duc de Medina-Celi, auprès de laquelle j'avais demeuré quelque temps, par l'ordre de mes supérieurs, ainsi que je l'ai rapporté fort particulièrement en parlant de la fondation de Saint-Joseph-d'Avila. Lorsque cette dame sut que j'avais le pouvoir de fonder les monastères, elle me pressa extrêmement d'en établir un dans une petite ville qui lui appartenait, nommé Malagon. Mais je ne pouvais m'y résoudre, à cause que le lieu était si peu considérable, que pour pouvoir y vivre, on serait contraint d'avoir du revenu, à quoi j'avais une grande répugnance.

J'en communiquai avec des personnes savantes et avec mon confesseur, et ils me dirent que puisque le concile permet d'avoir du revenu, je ferai mal, pour suivre mon sentiment, de refuser d'établir un monastère où Dieu pouvait être bien servi. Cette raison jointe aux pressantes et continuelles instances de cette dame me contraignirent de me rendre à son désir; et elle donna un revenu suffisant pour l'entretien de ce monastère; ce que je croyais né-

cessaire, parce que je suis persuadée qu'une maison religieuse doit être dans une entière pauvreté, ou avoir moyen de subsister, afin que les religieuses n'aient pas besoin de rien demander à personne, et ainsi, j'ai toujours fait ce que j'ai pu pour empêcher que, dans ces maisons, aucune religieuse n'eût rien en particulier, et pour y faire garder aussi exactement nos constitutions que dans celles où l'on ne peut rien posséder.

Après que l'on fut convenu de tout ce qui regardait cette nouvelle fondation, j'envoyai chercher des religieuses pour l'établir. Nous allâmes avec cette dame à Malagon, et y demeurâmes plus de huit jours dans une chambre du château, à cause que la maison qui nous était destinée n'était pas encore en état de nous recevoir.

Le dimanche des rameaux de l'année 1568, nous accompagnâmes la procession à l'église, avec nos voiles baissés et nos manteaux blancs; et ensuite de la prédication, on apporta le très-saint sacrement dans notre monastère; ce qui donna de la dévotion à tout le peuple.

Quelques jours après, venant de communier, et étant en oraison, notre Seigneur me dit: *Qu'il serait bien servi dans ce monastère.* Il me semble que je n'y demeurai pas plus de deux mois, parce que je me trouvais pressée intérieurement d'aller fonder celui de Valladolid pour les raisons que je vais dire.

FONDATION DU MONASTÈRE DES CARMÉLITES

DE VALLADOLID.

CHAPITRE X.

Fondation de ce monastère de Valladolid, faite par la Sainte.

Quatre ou cinq mois avant la fondation du monastère de Malagon, un gentilhomme fort qualifié me dit que si je voulais en fonder un à Valladolid, il me donnerait une maison où il y avait un grand jardin, fort beau, avec une vigne; et il me fit cette offre d'une manière si obligeante, qu'il voulait dès l'heure même m'en mettre en possession. Ainsi, quoique je ne fusse pas trop portée à fonder en ce lieu-là, parce que cette maison était éloignée d'un quart de lieue de Valladolid, je crus ne devoir pas refuser un présent qu'il faisait de si bon cœur, ni le priver du mérite d'une si bonne œuvre, et je pensai qu'après nous être mises en possession, nous pourrions trouver quelque moyen de nous établir dans Valladolid.

Deux mois après, ce gentilhomme tomba, assez loin du lieu où j'étais, dans une maladie subite. Il perdit la parole, et ainsi ne put se confesser; mais il témoigna par plusieurs signes qu'il demandait pardon à Dieu, et il ne vécut ensuite que peu de jours. Notre Seigneur me dit *qu'il lui avait fait miséricorde en considération du service qu'il avait rendu à sa mère, par le don de cette maison, et qu'il sortirait du purgatoire lorsqu'on y aurait dit la première messe.* Je fus si touchée de la peine que souffrait cette âme, que, quelque désir que j'eusse de faire la fondation de Tolède, je quittai tout pour ne pas perdre un moment à travailler de tout mon pouvoir à celle de Valladolid.

Je ne pus exécuter ce dessein aussi promptement que je le souhaitais, parce que je fus contrainte de m'arrêter durant quelques jours au monastère de Saint-Joseph d'Avila, de la conduite duquel j'étais chargée, et Saint-Joseph de Médine-du-Champ, qui se rencontra sur mon chemin. Y étant un jour en oraison, notre Seigneur me dit : *Hâtez-vous ; car cette âme souffre beaucoup.* Ainsi, quoique je manquasse de plusieurs choses, je me mis aussitôt en chemin, et arrivai à Valladolid le jour de saint Laurent.

Je fus touchée d'un sensible déplaisir lorsque je vis la maison, parce qu'encore que le jardin en fût très-beau et très-agréable, ce lieu était malsain, à cause qu'il était assis le long de la rivière, et qu'il était impossible de rendre la maison logeable pour des religieuses, sans une grande dépense.

Bien que je fusse fort lasse, il me fallut aller entendre la messe dans un monastère de notre ordre, qui est à l'entrée de la ville, et j'en trouvai le chemin si long, que cela redoubla ma peine. Je n'entémoignai rien à mes compagnes, de peur de les décourager; car, quoique faible, ce que Dieu m'avait dit me soutenait; et ma confiance en lui me faisait espérer qu'il y apporterait du remède. J'envoyai secrètement quérir des ouvriers, et leur fis faire quelques cloisons pour nous loger. Un des deux religieux qui voulaient embrasser la réforme, et Julien d'Avila, ce bon prêtre dont j'ai parlé, étaient avec nous. Le premier s'informait de notre manière de vivre; et l'autre travaillait à obtenir la permission de l'ordinaire pour notre établissement, que l'on ne mettait point en doute avant que nous fussions arrivées. On ne put l'avoir sitôt, on nous accorda seulement de faire dire la messe dans le lieu dont nous avions fait une chapelle, et je l'y fis dire.

Cela ne me mit pas néanmoins l'esprit en repos touchant cette âme pour qui je la faisais célébrer, parce qu'encore qu'il m'eût été dit qu'elle serait délivrée à la première messe, je croyais que ces paroles s'entendaient de la messe qui se dirait lorsque l'on mettrait le saint sacrement dans notre chapelle. Mais quand le prêtre, tenant entre ses mains la sainte hostie, vint à moi pour me communier, j'aperçus à côté de lui la figure de ce gentilhomme, qui, les mains jointes et avec un visage gai et resplendissant, me remerciait de ce que j'avais fait pour le tirer du purgatoire; et je le vis ensuite monter dans le ciel. J'avoue que la première fois que l'on me dit qu'il était en voie de salut j'eus de la peine à le croire, à cause qu'il était, entre autre choses, si attaché au monde, qu'il me semblait que la vie qu'il avait menée donnait sujet d'appréhender pour lui une seconde mort. Mais il avait assuré mes compagnes que cette pensée de la mort lui était toujours présente. On voit par un tel exemple combien notre Seigneur considère les services que l'on rend à sa sainte mère, et quelle est sa miséricorde. Qu'il soit béni et loué à jamais, de récompenser ainsi par une bonne vie et une gloire éternelle nos bonnes œuvres, qui, étant si peu considérables par elles-mêmes, n'ont d'autre prix que celui qu'il lui plaît de leur donner.

Le 13 d'août de l'année 1568, jour de l'assomption de la sainte

Vierge, nous primes possession de ce monastère, et n'y demeurâmes pas long-temps, parce que nous y tombâmes presque toutes malades. Il y avait en ce lieu une dame, nommée madame Marie de Mendoce, femme du commandeur Cobos, et mère du marquis de Camarasa, très-vertueuse et très-charitable, ainsi que ses grandes aumônes le faisaient assez paraître. Comme elle était sœur de l'évêque d'Avila, je l'avais connue dans le monastère que nous y avions, et reçu de grandes preuves de sa bonté pour moi et pour tout notre ordre. Elle la témoigna bien encore alors, car voyant qu'il paraissait impossible que nous demeurassions en ce lieu-là, tant à cause qu'il était si malsain, que parce qu'il était trop éloigné de la ville pour y recevoir des aumônes, elle me dit de quitter cette maison, et qu'elle nous en achèterait une autre beaucoup plus commode. Elle l'a exécuté avec tant de libéralité, qu'elle ne nous a jusqu'ici laissé manquer de rien, et elle continuera sans doute toujours à nous assister de la même sorte.

Le jour de saint Blaise, nous allâmes en procession dans cette maison, accompagnées de tout le peuple, qui témoigne toujours d'y avoir une très-grande dévotion, à cause des grâces dont Dieu la favorise. Car notre Seigneur y a attiré des âmes si parfaites, que l'on pourra, avec le temps, écrire combien grande est leur sainteté, afin qu'on lui donne les louanges qui lui sont dues, de se servir de moyens si faibles pour faire de si grandes choses, et répandre ses bénédictions sur ses créatures.

CHAPITRE XI.

La Sainte ne parle dans ce chapitre que de la vie et de la mort admirable d'une excellente religieuse de ce monastère de Valladolid, nommée Béatrix Ognez.

Une demoiselle, nommée Béatrix Ognez, prit l'habit dans ce monastère. Sa vertu était si extraordinaire, que l'on ne pouvait voir sans étonnement les grâces dont Dieu la comblait. La prieure et toutes les sœurs assurent que l'on n'a jamais pu remarquer en elle la moindre imperfection. Son humeur était toujours égale. Une joie modeste faisait voir sur son visage le calme et la tranquillité de son âme. Son amour pour le silence était sans affectation, et ne faisait peine à personne. On n'entendait jamais sortir de sa bouche une seule parole où l'on pût trouver à redire, ni qui témoignât qu'elle eût bonne opinion d'elle-même. Elle ne s'excusait point quand la prieure, pour l'éprouver et la mortifier, selon que nous avons coutume d'en user, la blâmait de quelque chose

qu'elle n'avait pas faite. Elle ne se plaignait de quoi que ce fût, ni d'aucune des sœurs. Dans quelques offices qu'on l'occupât, elle ne faisait ni ne disait la moindre chose qui pût déplaire à personne, ou donner lieu à la reprendre de quelque faute, ni même dans le chapitre, quoique les zélatrices soient très-exactes à remarquer jusqu'aux moindres. Son intérieur et son extérieur étaient également si réglés, que rien n'était capable de la troubler ; et tant de vertus jointes ensemble venaient de ce que la pensée de l'éternité, et la fin pour laquelle Dieu nous a créés, lui étaient toujours présentes. Elle avait sans cesse les louanges de Dieu dans la bouche, la reconnaissance de ses faveurs dans le cœur, et son âme élevée vers lui par une oraison continuelle.

Quant à ce qui regarde l'obéissance, non-seulement elle n'y manqua jamais, mais elle exécutait tout ce qu'on lui commandait avec joie, et avec promptitude, et parfaitement. Sa charité pour le prochain était si grande, qu'elle disait qu'il n'y avait rien qu'elle ne fût prête d'endurer pour empêcher la perte d'une âme, et la mettre en état de jouir de la présence de JÉSUS-CHRIST son frère. C'est ainsi que dans ses travaux elle nommait notre Seigneur ; et ces travaux étaient très-grands, comme on le verra dans la suite, parce que ses maladies étaient terribles. Mais elle en supportait les excessives douleurs avec la même joie que donnent aux autres les plaisirs et les délices ; et Dieu seul était capable de la mettre dans une disposition si admirable.

Cette sainte religieuse ayant appris qu'on allait brûler deux hommes pour d'horribles crimes, et qu'ils étaient mal disposés à la mort, elle en fut si vivement touchée, qu'elle pria instamment notre Seigneur d'avoir compassion de leurs âmes, et de lui faire éprouver tous les tourmens qu'ils avaient mérités et qu'elle pourrait supporter. Cette même nuit elle tomba malade d'une fièvre qui lui dura jusqu'à la mort avec de continuelles souffrances ; et ces deux hommes finirent leur vie chrétiennement, ce qui fit connaître que Dieu l'avait exaucée. Car outre la fièvre, un apostume dans les entrailles lui causait des douleurs si violentes, qu'il ne fallait pas, pour les souffrir, moins de patience que celle que Dieu lui donnait. Comme cet apostume était intérieur, on employait inutilement des remèdes pour le guérir, Dieu permit qu'il perçât, et qu'elle en fût un peu soulagée : mais entendant un jour un sermon sur le sujet de la croix de notre Seigneur, l'extrême désir qu'elle avait de souffrir s'augmenta de telle sorte, qu'après avoir versé des ruisseaux de larmes, elle se jeta sur son lit ; et quand on lui demanda ce qu'elle avait, elle répondit que le

plus grand plaisir qu'on lui pouvait faire était de prier notre Seigneur de lui envoyer beaucoup de croix.

Sa consolation était de rendre compte à la mère prieure de tout ce qu'elle passait dans son âme. Durant toute sa maladie, elle ne fit pas la moindre peine à personne, et elle obéissait si ponctuellement à ce que l'infirmière lui disait, qu'elle n'aurait pas voulu boire seulement une goutte d'eau sans sa permission. C'est une chose assez ordinaire de voir des personnes d'oraison désirer des travaux quand ils n'en ont point ; mais il y en a peu qui s'en repoussent lorsqu'ils les souffrent.

La maladie de cette excellente religieuse croissant toujours, elle ne put durer long-temps. Un autre apostume à la gorge, accompagné de douleurs excessives, la mit en état de ne pouvoir plus rien avaler. La prieure la voulant consoler, en présence de quelques-unes des sœurs, et l'exhorter à prendre courage dans une si grande souffrance, elle lui répondit que ces douleurs ne lui donnaient point de peine, et qu'elle ne voudrait pas changer d'état où elle était contre la santé la plus parfaite.

Ce divin Sauveur, pour l'amour duquel elle suportait avec joie tant de douleurs, lui était si présent, qu'il n'y avait rien qu'elle ne s'efforçât de faire pour les cacher ; et ce n'était que lorsque leur violence redoublait, qu'on l'entendait tant soit peu plaindre. Elle était persuadée qu'il n'y avait pas dans tout le monde une personne plus imparfaite qu'elle, et son humilité se remarquait jusque dans ses moindres actions. Son plus grand plaisir était de parler des vertus des autres. Ses mortifications étaient extrêmes, et elle évitait avec tant d'adresse tout ce qui pouvait lui donner de la récréation, qu'il fallait y prendre garde bien près pour s'en apercevoir. Elle paraissait ne vivre plus sur la terre, ni parmi les créatures, tant toutes les choses d'ici-bas lui étaient indifférentes. Il n'y avait point d'accidens qu'elle ne supportât avec une si grande paix, que l'on ne voyait jamais son esprit changer d'assiette ; sur quoi une sœur lui dit un jour, qu'elle ressemblait à ces personnes qui se piquent tellement d'honneur, qu'elle se laisseraient plutôt mourir de faim que de découvrir aux étrangers leur nécessité. Car ces bonnes filles ne pouvaient croire qu'elle ne sentit certaines choses auxquelles elle paraissait être insensible.

À la fin qu'elle se proposait dans tous les offices où on l'employait était si pure, qu'elle ne perdait rien du mérite qu'elle pouvait tirer de ce travail. Elle disait aux sœurs sur ce sujet : il n'y a point de si petite action qui ne soit d'un très-grand prix, lors-

qu'elle se fait dans la vue et pour l'amour de Dieu; et que nous ne devons pas même tourner les yeux que pour lui plaire. Comme elle ne se mêlait jamais de rien, si on ne le lui commandait, elle ne voyait point les fautes des autres, mais seulement les siennes; et ce lui était une si grande peine d'entendre dire du bien d'elle, que, pour n'en pas donner une semblable à ses sœurs, elle ne les louait point en leur présence.

Elle ne prenait aucun divertissement, soit en allant au jardin, ou autres choses semblables, à cause qu'elle n'en trouvait point dans les créatures. Elle disait ne pas comprendre comment elle aurait pu désirer d'être soulagée des douleurs que Dieu permettait qu'elle souffrit. Ainsi elle ne demandait rien, et se contentait de recevoir ce qu'on lui donnait. Elle ajoutait que, ne cherchant de consolations qu'en Dieu, elle ne considérait les autres que comme des croix. Je puis parler de ceci avec certitude, parce que m'étant informée très-particulièrement de toutes les sœurs de cette maison, de ce qui regardait cette sainte fille, il n'y en a pas eu une seule qui ne m'ait dit n'avoir rien remarqué en elle qui ne témoignât une grande perfection.

Le terme prescrit de Dieu à la vie mortelle de sa servante étant arrivé, ses douleurs augmentèrent encore. Elle se trouva attaquée de tant de maux joints ensemble, que les sœurs allaient la voir de temps en temps pour louer Dieu de la joie avec laquelle il lui faisait la grâce de les souffrir. Notre chapelain, qui était aussi notre confesseur (c'est un homme de grande vertu, souhaitait extrêmement de se trouver à sa mort, parce que la connaissance que la confession lui avait donnée de ses plus intimes sentimens la lui faisait considérer comme une sainte. Son désir fut accompli; car, après qu'elle eut reçu l'extrême onction et qu'on vit qu'elle s'affaiblissait, on le fit venir, afin, s'il en était besoin, qu'il la réconciliât et l'assistât jusqu'au dernier moment. Un peu avant neuf heures, et un quart d'heure avant qu'elle rendit l'esprit, toutes les sœurs étant auprès d'elle avec ce bon prêtre, ses douleurs cessèrent entièrement. Elle se trouva dans une très-grande paix. Son visage parut gai et tout éclatant de lumière. Elle leva les yeux comme pour regarder quelque chose qui lui donnait un extrême contentement, et elle sourit deux fois. La joie que le confesseur et toutes ces religieuses en ressentirent fut si grande, qu'ils considéraient cette bienheureuse fille comme étant déjà dans le ciel. Elle expira en cet état pour aller prendre place avec les anges; car sa foi, jointe à la manière dont elle a passé sa vie, ne nous donne-t-elle pas sujet de croire que Dieu l'a retirée à lui, pour la récompenser, dans un

repos éternel, de l'ardent désir qu'elle avait de souffrir, pour lui témoigner son amour lorsqu'elle était sur la terre.

Ce bon prêtre a dit à plusieurs personnes que, lorsqu'il mit le corps dans la sépulture, il en sentit sortir une odeur très-excellente. La sacristine a assuré qu'elle n'avait pas trouvé la moindre diminution aux cierges qui furent allumés à ses funérailles; et il n'y a rien en cela que la bonté de Dieu ne rende croyable. L'ayant dit depuis à un religieux de la compagnie de Jésus, qui avait été son confesseur durant plusieurs années, il me répondit qu'il ne s'en étonnait point, parce qu'il savait que Dieu lui faisait des grâces très-particulières. Je le prie de tout mon cœur, mes filles, de nous accorder celle de profiter d'un si grand exemple, et de plusieurs autres semblables qu'il nous propose dans ces maisons consacrées à son service. J'en rapporterai peut-être quelque chose, afin d'exciter à les imiter celles qui sont tièdes, et de nous porter toutes à louer Dieu de ce qu'il lui plaît de faire ainsi éclater sa grandeur et son pouvoir dans un sexe si fragile.

FONDATION DU PREMIER MONASTÈRE

DES CARMES DÉCHAUSSÉS.

CHAPITRE XII.

Du commencement de cette fondation.

Avant que de faire la fondation de Valladolid dont je viens de parler, le père Antoine de Jésus, prieur des carmes de Sainte-Anne de Médine, le père Jean de la croix et moi, nous avions résolu, comme je l'ai dit, que s'il se faisait un monastère de carmes déchaussés où l'on observât la première règle, ils seraient les premiers qui entreraient. Mais ne voyant point de moyen d'avoir une maison, tout ce que je pouvais faire était de recommander cette affaire à Dieu. J'étais satisfaite de ces deux religieux; car, quant au père Antoine de Jésus, il avait souffert, avec grande patience, les peines et les travaux dont il avait été exercé depuis un an. Et, à l'égard du père Jean de la Croix, il n'avait pas besoin d'une nouvelle épreuve, parce qu'encore qu'il n'eût fait profession que de l'observance mitigée, il avait toujours vécu fort saintement et dans une grande régularité.

Dieu, qui m'avait déjà accordé le principal en me donnant ces deux religieux pour commencer ce nouvel établissement, pourvut au reste. Un gentilhomme d'Avila, nommé dom Raphaël, à qui je n'avais jamais parlé, ayant appris que je voulais fonder un monastère de carmes déchaussés, vint m'offrir une maison qu'il avait dans un hameau d'environ vingt feux, où demeurait un receveur du bien qu'il avait aux environs. Quoique je jugeasse assez quelle pouvait être cette maison, je ne laissai pas d'en louer Dieu et de remercier ce gentilhomme. Il me dit ensuite que, se rencontrant qu'elle était sur le chemin de Médine-du-Champ, et devant passer par-là lorsque j'irais à la fondation de Valladolid, je pourrais la voir. Je le lui promis et je l'exécutai.

Je partis d'Avila de grand matin, au mois de juin, avec une religieuse et le père Julien d'Avila, chapelain de Saint-Joseph, dont j'ai parlé, qui m'accompagnait dans tous mes voyages. Nous nous égarâmes en chemin, parce que le lieu où nous allions était si peu

nu, que personne ne pouvait nous l'enseigner, et nous en
 ons encore fort éloignés, lorsque nous croyions en être proches.
 Le soleil était d'ailleurs si ardent, qu'il me souviendra toute ma
 vie de la peine que nous eûmes ce jour-là. Enfin nous arrivâmes un
 peu avant la nuit, et trouvâmes la maison si sale, à cause de la
 quantité de gens qui faisaient l'aôût, que nous ne pûmes nous ré-
 soudre d'y coucher. Il y avait un porche assez raisonnable, une
 chambre retranchée avec son galetas et une petite cuisine. Voilà
 en quoi consistait ce bel édifice. Après l'avoir considéré, je crus
 que l'on pouvait faire du porche une chapelle, un chœur de ce
 galetas, et un dortoir de la chambre. Mais encore que ma com-
 pagnie fût beaucoup meilleure que moi, et une personne de grande
 pénitence, elle ne pouvait comprendre que je voulusse faire là
 un monastère. Elle me dit : En vérité, ma mère, quelque habile
 que vous soyez, vous ne sauriez en venir à bout. N'y pensez
 plus, je vous prie. Quant au père Julien, bien qu'il fût du même
 sentiment, il ne me contredit pas, lorsque je lui eus dit mes rai-
 sons. Nous allâmes à l'église et y passâmes la nuit, quoique
 nous fussions si fatigués que nous avions beaucoup plus besoin
 de dormir que de veiller.

Aussitôt que nous fûmes arrivés à Médine, j'informai le père
 Antoine de l'état des choses, je lui demandai s'il pourrait se résou-
 dre à passer quelque temps en ce lieu-là, et je lui dis que Dieu lè-
 verait bientôt tous les obstacles. Ce qui me faisait parler si har-
 diment, c'est que ce que notre Seigneur a fait depuis m'était,
 dès lors, si présent, que je n'en doutais non plus qu'à cette heure
 que je le vois de mes yeux. Et il a fait même beaucoup plus, puis-
 que dans le temps que j'écris ceci, il y a déjà, par sa bonté, dix
 monastères de carmes déchaussés. J'ajoutai qu'il ne devait pas se
 persuader que le provincial qui sortait de charge et celui qui y en-
 trait, du consentement desquels nous avions besoin, nous l'accor-
 dassent pour quelque bonne maison; mais qu'ils ne nous refuse-
 raient par la permission de nous établir dans ce hameau. Joint à
 cela qu'il ne dépendait pas de nous de trouver un lieu qui nous fût
 plus propre. Comme Dieu avait donné à ce bon père plus de cou-
 rage qu'à moi, il me répondit qu'il était prêt non-seulement d'y
 aller, mais, s'il en était besoin, d'y demeurer dans un toit à
 pourceaux. Le père Jean de la Croix fut du même sentiment.
 Ainsi il ne nous restait que d'avoir la permission des pères provin-
 ciaux dont j'ai parlé, ce qui était une condition que le père géné-
 ral m'avait imposée; et comme j'espérais l'obtenir avec l'assis-
 tance de notre Seigneur, je priai le père Antoine de faire ce qu'il

pourrait pour recouvrer quelques aumônes, afin de réparer la maison.

Je m'en allai ensuite avec le père Jean de la Croix à la fondation de Valladolid; et comme nous y demeurâmes quelque temps sans clôture, pendant qu'on travaillait à mettre ce monastère en état, j'eus le loisir d'informer ce père de toute notre manière de vivre, tant pour ce qui regarde la mortification et la charité fraternelle, que nos récréations, qui sont réglées de telle sorte et avec une telle discrétion, qu'elles servent à nous faire remarquer les manquemens les unes des autres, et à trouver quelque soulagement dans les austérités auxquelles la règle nous oblige. Ce père était si vertueux, que je pouvais beaucoup plus apprendre de lui que de moi. Mais ce n'était pas à quoi je pensais alors, et mon dessein était seulement de l'instruire de tout ce qui se passait parmi nous.

Dieu permit que le père Alphonse Gonzalés, alors notre provincial, et de qui je devais obtenir cette permission, se trouvât là. J'alléguai tant de raisons à ce vieillard, qui était un fort bon homme, et je lui représentai si fortement le compte qu'il aurait à rendre, s'il s'opposait à une si bonne œuvre, que Dieu, qui voulait qu'elle réussit, le préparant en même temps à s'y rendre favorable, je le trouvai assez bien disposé. Madame Marie de Mendocce, qui nous a toujours tant aimées et tant assistées, et l'évêque d'Avila, son frère, achevèrent de le déterminer, comme aussi le père Ange de Salazar, auparavant provincial, qui était celui que j'appréhendais le plus. Car il se rencontra par bonheur qu'il eut besoin de la faveur de cette dame, et je ne doute point que cette considération ne servit beaucoup à le faire résoudre. Mais quand cela n'aurait pas été, je ne doute point que Dieu ne lui eût touché le cœur, comme il fit au père général, lorsqu'il n'y avait aucun sujet de l'espérer.

Combien de choses ai-je vues dans ces fondations, qui paraissent impossibles, et que notre Seigneur, par sa toute-puissance, a rendues faciles? et quelle confusion ne dois-je point avoir de n'en être pas devenue meilleure? J'avoue qu'en écrivant ceci, j'en demeurai épouvantée, et je souhaite que Dieu fasse connaître à tout le monde que la part que les créatures ont eue à ces fondations est si petite, qu'elle ne mérite pas d'être considérée. C'est lui seul qui a tout fait, et par de si faibles commencemens, qu'il n'y avait que son pouvoir infini qui fût capable de mettre les choses au point où elles sont aujourd'hui. Qu'il soit béni et loué dans tous les siècles.

CHAPITRE XIII.

Suite de la fondation de ce monastère, et de la manière de vivre si austère et si pauvre de ces bons pères.

Lorsque je me vis assurée de ces deux religieux, il me sembla que tout était fait, et nous résolûmes que le père Jean de la Croix irait dans cette maison pour travailler, le mieux qu'il pourrait, à la rendre logeable. Car je ne voulais point perdre de temps à commencer cette fondation, tant je craignais d'y rencontrer de l'obstacle, comme cela arriva. Le père Antoine, de son côté, avait déjà préparé quelque chose de ce qui était nécessaire, et nous l'aidions en ce que nous pouvions; mais ce que nous pouvions était peu. Il me vint trouver à Valladolid, et il me dit, avec grande joie, ce qu'il avait fait, que l'on pouvait dire n'être presque rien, puisqu'il ne consistait qu'en cinq horloges, et je ne laissai pas d'en être bien aise. Il ajouta qu'il avait désiré d'en avoir beaucoup, afin que les heures fussent bien réglées, et je crois qu'il n'avait pas seulement pourvu à avoir de quoi se coucher. Encore que le père Jean de la Croix et lui n'oubliassent rien de ce qui dépendait d'eux, le manque d'argent fit que la maison ne put être mise sitôt en état. Lorsqu'elle le fut, le père Antoine se démit de sa charge de prieur du monastère de Saint-Anne, fit avec grande ferveur profession de la première règle, sans vouloir l'éprouver auparavant, comme je lui conseillais, et s'en alla, avec un extrême contentement, dans cette petite maison, où le père Jean de la Croix était déjà. Il m'a dit depuis qu'en y arrivant il avait senti une très-grande joie, dans la pensée qu'il avait enfin entièrement renoncé au monde, pour finir ses jours dans la solitude.

CONTRE LES BEAUX BATIMENS.

Le père Jean de la Croix et lui non seulement ne furent point touchés de la pauvreté de cette maison, mais elle leur parut très-agréable, et ils s'y trouvaient parfaitement bien. Seigneur mon Dieu, que les superbes bâtimens et les plaisirs extérieurs sont peu capables de donner de consolations intérieures! Je vous conjure, mes sœurs, et vous mes pères, par l'amour que vous portez à sa suprême majesté, de demeurer toujours dans un grand détachement à l'égard de ces maisons magnifiques et somptueuses, et d'avoir sans cesse devant les yeux ces saints fondateurs de notre ordre, qui sont nos pères, que nous savons être arrivés,

par la pauvreté et l'humilité, à la jouissance éternelle de la présence de Dieu.

J'ai éprouvé que quand le corps a moins ses commodités l'âme ressent plus de joie. Quel avantage pouvons-nous tirer de ces grands logemens, n'ayant l'usage que d'une cellule? et que nous importe qu'elle soit belle et spacieuse, puisque nous ne devons pas nous occuper à en regarder les murailles? Considérons combien peu de temps il nous reste à demeurer dans ces maisons matérielles. Il faut les quitter avec la vie, qui, quelque longue qu'elle soit, passera si vite. Tout ce qui paraît de plus rude ne doit-il pas nous sembler doux, lorsque nous pensons que moins nos sens auront eu du contentement ici-bas, plus nos âmes en recevront dans cette heureuse éternité, dont les divers degrés de gloire seront proportionnés à l'amour qui nous aura fait imiter les actions de notre divin époux? Puisque nous disons que ces commencemens ne tendent qu'à rétablir la pureté de la règle de la très-sainte Vierge, notre patronne, témoignons-lui notre respect et aux saints pères, nos fondateurs, en nous conformant à la vie qu'ils ont menée sur la terre. Et si notre faiblesse nous rend incapables de marcher en toutes choses sur leurs pas, faisons au moins qu'elle n'intéresse pas tellement notre santé, qu'il y aille de notre vie. Il ne s'agit que d'un peu de travail et d'un travail agréable, comme il l'était à ces grands saints. La résolution n'en est pas plutôt prise, que la difficulté que l'on y trouvait s'évanouit, et la peine n'est que dans le commencement.

Le premier ou second dimanche de l'Avent, de l'année 1568, car je ne me souviens pas précisément du temps, on dit la première messe dans le porche de cette petite maison, qui ne me paraissait guère différente de la crèche de Bethélem; et le carême suivant, passant un matin par là pour aller à la fondation de Jolède, je trouvai le père Antoine de Jésus qui balayait devant a porte de la chapelle, avec un visage gai, comme il l'a toujours, et je lui dis : Qu'est-ce que cela, mon père, et qu'est devenu le point d'honneur? Je ne saurais, me répondit-il en me témoignant sa joie, penser sans horreur au temps que j'en étais touché. Quand je fus entrée dans la chapelle, j'admirai l'esprit de piété que notre Seigneur avait répandu sur cette nouvelle maison, et je n'étais pas seule de ce sentiment, deux marchands de Médine, de mes amis, qui étaient venus avec moi, n'ayant pu voir, sans répandre quantité de larmes, que tout y était plein de croix et de têtes de morts.

Je me souviendrai toute ma vie d'une petite croix de bois qu'

était proche du bénitier, sur laquelle était collée une image en papier, de JÉSUS-CHRIST, qui donnait plus de dévotion que si elle eût été fort curieusement travaillée. Le galetas, qui était au milieu du logis, servait de chœur, et l'on pouvait y faire l'office; mais il fallait se baisser bien bas pour y entrer et pour entendre la messe. Il y avait, aux deux côtés de la chapelle, deux petits ermitages où l'on ne pouvait demeurer qu'assis ou couché. Il y faisait si froid, qu'il avait fallu y mettre quantité de foin. Le plancher en était si bas, qu'on y touchait presque de la tête, et deux petites fenêtres regardaient sur l'autel. Ces bons pères n'avaient pour chevet que des pierres, au-dessus desquelles étaient des croix et des têtes de morts. Depuis matines jusqu'à prime ils demeuraient en oraison, Dieu leur faisant la grâce de beaucoup s'y occuper, et lorsqu'ils allaient dire prime, leurs habits étaient souvent tout couverts de neige, sans qu'ils s'en aperçussent. Ils récitaient l'office avec un père de l'observance mitigée, qui s'était retiré auprès d'eux, mais sans changer d'habit, à cause qu'il était fort infirme, et avec un jeune frère qui n'avait pas encore pris les ordres, et qui demeurait aussi avec eux.

Ils allaient prêcher dans les lieux circonvoisins qui manquaient d'instruction, et c'était une des raisons qui m'avaient fait désirer l'établissement de cette maison, parce que j'avais su qu'il n'y avait point de monastère proche, d'où ce pauvre peuple pût recevoir de l'assistance, ce qui me touchait très-sensiblement. Ils acquirent en peu de temps une grande réputation, et je ne pus l'apprendre sans en ressentir beaucoup de joie. Ils allaient jusqu'à deux lieues de là faire ces prédications, marchant les pieds nus sur la neige et sur la glace (car ce ne fut que depuis qu'on les obligea d'avoir des sandales), et après avoir passé presque tout le jour à prêcher et à confesser, ils s'en retournaient sans avoir mangé, et sans que ce travail, quelque extraordinaire qu'il fût, leur parût considérable.

On leur apportait, des lieux d'alentour, de quoi vivre plus qu'ils n'en avaient besoin; et des gentilhommes, qui venaient se confesser à eux, leur offraient des maisons plus commodes et mieux assises. L'un d'eux, nommé dom Louis, seigneur des Cinq-Villes, avait fait bâtir une chapelle, pour y mettre une image de la sainte Vierge, digne de vénération. Son père l'avait envoyée de Flandres à sa mère ou à son aïeule, je ne me souviens pas bien laquelle, et il la révérait tellement, que l'ayant gardée durant plusieurs années il se la fit apporter à l'heure de la mort. C'est un tableau si excellent, que je n'ai jamais rien vu de plu

beau, et je ne suis pas seule de ce sentiment. Le père Antoine de Jésus ayant été en ce lieu, à la prière de ce gentilhomme, et ayant vu le tableau, il lui donna tant de dévotion, qu'il accepta l'offre d'y transférer le monastère. Ce lieu se nomme Mancera. Il crut y pouvoir demeurer, quoiqu'il n'y eût point de puits, ni d'apparence de pouvoir en faire. Ce gentilhomme leur fit bâtir une petite maison, propre pour la vie que menaient ces religieux, et leur donna des ornemens fort honnêtes.

Je ne veux pas passer sous silence la manière dont notre Seigneur les pourvut d'eau, et que l'on considéra comme un miracle. Un jour, après souper, le père Antoine, qui était prieur, étant dans le cloître avec ses religieux, et parlant du besoin qu'ils avaient d'eau, se leva, marqua une croix avec son bâton dans un endroit de ce cloître, l'y planta, et dit: Fouillez ici. On lui obéit; et après que l'on eut un peu creusé, il en sortit une si grande quantité d'eau excellente à boire, que l'on a peine à la tarir lorsque l'on veut curer le puits que l'on y a fait. Ayant ensuite enfermé un jardin, ils ont fait tout ce qu'ils ont pu pour y trouver de l'eau, et employé même pour cela une machine, mais inutilement, quoiqu'ils y aient assez dépensé.

Après avoir remarqué, dans cette première maison si peu habitable, la dévotion qui y paraissait partout, je fus extrêmement édifiée de leur manière de vivre, de leur mortification, de leur oraison, et du bon exemple qu'ils donnaient. Un gentilhomme et sa femme, que je connaissais tous deux, étant venus me trouver, ne pouvaient se lasser de me parler de leur sainteté, et de l'avantage que ce pays en recevait. Ainsi ne doutant point que ce ne fût le commencement d'un grand bien pour le service de Dieu et pour notre ordre, j'en rendais sans cesse grâce à notre Seigneur. Plaise à sa divine majesté que cela aille toujours croissant, comme il a fait jusqu'à cette heure. Ces marchands dont j'ai parlé disaient qu'ils n'auraient voulu, pour rien au monde, n'avoir point vu ce qu'ils avaient vu; et l'on peut juger par là quel est le pouvoir de la vertu, puisqu'ils estimaient plus cette pauvreté que leurs richesses.

Lorsque j'eus communiqué avec ces pères de certaines choses, ma faiblesse et mes imperfections m'engagèrent à les prier de modérer la rigueur de leur pénitence, parce qu'ayant demandé à Dieu, avec tant d'ardeur et de prières, de vouloir me donner des personnes capables d'entreprendre ce grand ouvrage, et le voyant si bien commencé, je craignais que le diable, pour empêcher qu'il ne s'achevât, ne les portât à des austérités excessives

qui ruineraient entièrement leur santé; au lieu que si j'avais eu plus de foi, j'aurais dû considérer que, puisque c'était une œuvre de Dieu, il la soutiendrait et la pousserait encore plus avant. Mais comme ces bons pères avaient les vertus qui me manquent, ils considérèrent peu ce que je leur dis. Je pris congé d'eux, et je partis extrêmement consolée. Néanmoins, quelques actions de grâces que je rendisse à Dieu d'une faveur si singulière, ce n'était pas autant que je l'aurais dû et qu'elle le méritait, puisque je voyais bien qu'elle était plus grande que celle qu'il me faisait de fonder des monastères de religieuses. Je le prie de tout mon cœur de me faire la grâce de m'acquitter de quelques-unes de tant d'obligations dont je lui suis si redevable. Ainsi soit-il.

FONDATION DU MONASTÈRE DES CARMÉLITES

DE TOLÈDE.

CAAPITRE XIV.

La Sainte commence de travailler à la fondation de ce monastère, et de quelle sorte elle obtint du gouverneur de Tolède la permission de s'y établir.

Il y avait à Tolède un fort honnête marchand, nommé Martin Ramirez, qui n'avait jamais été marié; c'était un grand homme de bien, et qui menait une vie très-exemplaire; il était très-véritable, très-fidèle dans son commerce, et ne pensait à augmenter son bien que pour en faire des œuvres agréables à Dieu. Étant tombé malade de la maladie dont il mourut, le père Paul Hernandez, de la compagnie de Jésus, à qui je m'étais confessée lorsque j'étais à Tolède pour y résoudre la fondation de Malagon, désirant extrêmement que l'on en fit aussi une dans cette grande ville, lui représenta le service qu'il rendrait en cela à Dieu, et que l'on pourrait faire dans ce monastère les mêmes dévotions et célébrer les mêmes fêtes, en l'honneur desquelles il avait résolu de faire des chapelles et d'établir des chapelains dans une paroisse. Le malade était si abattu et si près de sa fin, qu'il ne lui restait pas assez de temps pour exécuter cette proposition; mais il chargea Alphonse Alvarez Ramirez, son frère, qui était un homme fort raisonnable, fort sincère, fort sage, fort craignant Dieu et fort aumônier, dont je puis rendre témoignage, comme l'ayant vu et traité diverses fois avec lui.

J'étais encore occupée à la fondation de Valladolid lorsque Martin Ramirez mourut; et le père Hernandez et Alphonse Alvarez Ramirez m'ayant donné avis de ce qui s'était passé, me mandèrent que si je voulais accepter cette fondation, il n'y avait point de temps à perdre. Ainsi je partis aussitôt après que la maison de Valladolid eut été accommodée. J'arrivai à Tolède la veille de l'Annonciation, et descendis chez madame Louise, où j'avais logé en allant à Malagon. Comme elle m'aime beaucoup, elle me reçut avec grande joie et mes deux compagnes, qui étaient de

monastère de saint Joseph d'Avila, personnes de grande piété. Elle nous donna ensuite une grande chambre où nous n'étions pas moins retirées que dans un monastère. Je commençai à traiter de l'affaire avec Alphonse Alvarez et son gendre, nommé Jacques Hortis, qui était un homme de bien, qui avait étudié en théologie, mais beaucoup plus arrêté à ses sentimens que son beau-père. Nous ne pûmes sitôt convenir des conditions, parce qu'il m'en demandait que je ne croyais pas raisonnable d'accorder. Dans le même temps que nous agitions cette affaire, on cherchait partout une maison à louer pour y pouvoir prendre possession. Mais quelque diligence qu'on y apportât, il fut impossible d'en trouver qui nous fût propre. Je ne pouvais aussi obtenir du gouverneur la permission nécessaire pour notre établissement, que c'était à lui de donner, à cause que le siège archiépiscopable vaquait alors, quoique cette dame chez qui je logeais l'en sollicitât extrêmement, et avec elle un gentilhomme, chanoine de cette église, nommé dom Pierre Manriquez, fils du sénéchal de Castille, qui est un homme de si grande piété, que, bien qu'il soit malsain, il ne laissa pas, quelques années après cette fondation, d'entrer dans la compagnie de Jésus, où il y est encore, et très-consideré pour son mérite et pour sa vertu. Je ne pouvais néanmoins obtenir cette permission, parce que, lorsque le gouverneur commençait à se rendre plus favorable, ceux du conseil se trouvaient contraires; que d'un autre côté il n'y avait pas moyen de conclure avec Alphonse Alvarez, à cause de son gendre, pour qui il avait une grande déférence. Enfin nous rompîmes tout, et je me trouvais fort empêchée, à cause que n'étant venue que pour cette seule affaire, il nous aurait été désavantageux de ne la pas terminer. Mais ma plus grande peine était de ne pas avoir la permission, ne doutant point que, pourvu que nous prissions possession, notre Seigneur pourvoira au reste, comme il avait fait en d'autres rencontres. Deux mois s'étant passés de la sorte, et les choses étant toujours en plus mauvais termes, je me résolus de parler au gouverneur, et le fis supplier de me faire la faveur de venir dans une église, proche de la maison où je l'attendais. Il y vint, et je lui dis qu'il était étrange que des filles vinsent à Tolède pour y passer leur vie dans une étroite clôture, dans de très-grandes austérités, et d'une manière toute parfaite, et que ceux qui au contraire passaient la leur dans les plaisirs et les délices vou-lussent s'opposer à un dessein si louable et si agréable à Dieu. J'ajoutai à cela d'autres raisons, et le touchai de telle sorte, par la hardiesse avec laquelle notre Seigneur me lui fit parler, qu'il

m'accorda la permission à l'heure même. Ainsi je m'en retournai bien contente, et croyais déjà tout fait, quoique l'on pût dire qu'il n'y avait encore rien de fait, puisque tout mon fonds consistait en trois ou quatre ducats. J'en achetai deux tableaux pour mettre sur l'autel, deux paillasses et une couverture. Quant à une maison, on n'en parlait plus depuis que j'avais rompu avec Alphonse Alvarez. Mais un marchand de la ville, nommé Alphonse d'Avila, fort de mes amis, qui n'est point marié, et ne s'occupe qu'à assister les prisonniers et à d'autres bonnes œuvres, m'avait dit de ne point m'en mettre en peine, qu'il m'en trouverait une, et le malheur voulut qu'il tombât malade.

Le père Martin de la Croix, religieux de l'ordre de saint François, personne de grande sainteté, était un peu auparavant venu à Tolède et y avait demeuré quelques jours. Un homme assez pauvre, qu'il confessait, nommé Andrade, vint, suivant l'ordre qu'il lui en avait donné en partant, me trouver dans une église où j'entendais la messe, pour s'offrir à me rendre tout le service qui serait en son pouvoir, qui ne s'étendait qu'à nous assister de sa personne. Je le remerciai ; et mes compagnes et moi trouvâmes assez plaisant que ce saint personnage nous eût envoyé un tel secours, parce que ce jeune homme ne paraissait pas trop propre pour traiter avec des carmélites déchaussées.

Lorsque je me vis avec cette permission, mais sans aucune assistance, ne sachant à quoi me résoudre, je me souvins de ce jeune homme, et le dis à mes compagnes. Elle ne purent s'empêcher d'en rire, et me répondirent de me bien garder de me servir de lui, que cela ne servirait qu'à découvrir l'affaire. Néanmoins, comme il m'avait été envoyé par un grand serviteur de Dieu, et que je ne pouvais croire qu'il n'y eût quelque chose d'extraordinaire, j'étais si persuadée qu'il nous pourrait être utile, que sans m'arrêter à ce qu'elles me disaient, je l'envoyai quérir. Après lui avoir extrêmement recommandé le secret, je lui dis l'état de l'affaire, et le priai de nous chercher une maison à louer, dont je donnerais un répondant, et ce répondant était Alphonse d'Avila, que j'ai dit être tombé malade. Ce jeune homme me promit de faire avec grande joie ce que je désirais, et dès le lendemain au matin il vint me dire dans l'église des Jésuites, où j'entendais la messe, qu'il avait trouvé une maison fort proche de nous, qu'il m'en apportait les clefs, et que nous n'avions qu'à l'aller voir. Nous y fûmes, et la trouvâmes si commode, que nous y demeurâmes près d'un an. Peut-on trop en cette rencontre admirer la conduite de Dieu ? Des personnes riches s'étaient mises en peine

durant deux ou trois mois de nous chercher une maison, et n'en avaient pu trouver dans tout Tolède. Et ce jeune homme, qui n'avait pour tout bien que sa bonne volonté, nous en trouva une aussitôt. J'en dis de même quand je considère que ce monastère se pouvant établir très-facilement, par le moyen d'Alphonse Alvarez, Dieu permit que nous ne pûmes tomber d'accord avec lui, afin que cette fondation se fit dans la pauvreté et avec travail.

Comme nous étions satisfaites de la maison, je me résolvais de ne point différer à nous en mettre en possession, de peur qu'il ne s'y rencontrât quelque obstacle. Lorsque Andrade vint me dire qu'on nous la rendrait libre dès le jour même, et que nous n'avions qu'à y faire porter nos meubles; je lui répondis que cela serait bientôt fait, puisqu'ils ne consistaient qu'en une couverture et deux paillasses. Ces paroles auraient dû l'étonner, et mes compagnes ne pouvaient approuver que je lui eusse parlé de la sorte, à cause que, nous voyant si pauvres, il pourrait cesser de nous assister; mais je n'avais pas fait cette réflexion, et ma simplicité ne produisit point cet effet en lui, parce que Dieu, qui lui donnait la volonté de nous servir, n'avait garde de manquer de la lui continuer, jusqu'à ce que son œuvre fût accomplie. Ainsi il ne travailla pas avec moins d'affection qu'au reste à faire venir des ouvriers et à accommoder la maison. Nous empruntâmes des ornemens et les autres choses nécessaires pour célébrer la sainte messe; et à l'entrée de la nuit, étant accompagnées d'un officier, nous fûmes en prendre possession au son d'une de ces clochettes dont on se sert à l'élévation de la sainte hostie à cause que nous n'avions point de cloche.

Nous employâmes le reste de la nuit à tout accommoder. Mais nous ne trouvions point de lieu propre pour une chapelle, sinon dans une salle où l'on entrait par une petite maison proche de la grande, et qui en dépendait. Elle nous avait aussi été louée, et elle était encore occupée par quelques femmes.

Au point du jour nous ouvrîmes la porte, qui n'était que dans une cloison, et répondait sur une petite cour, sans en oser rien dire à ces femmes, de peur qu'elles ne découvrirent l'affaire. Elles sortirent du lit fort effrayées, et nous n'eûmes pas de peine à les apaiser. Mais l'heure de dire la messe étant venue, et leur ayant fait entendre ce qui nous avait obligées d'en user ainsi, elles s'adoucirent, et cela ne passa pas plus avant.

Je connus depuis la faute que la passion d'achever cette œuvre de Dieu nous avait fait faire, de ne pas prévoir les inconvéniens. Car la personne à qui le logis appartenait, ayant su que nous y avions

fait une chapelle, nous donna beaucoup d'affaires, dans la créance que, si nous étions contents de l'état où nous avions mis cette maison, nous ne voudrions pas l'acheter ce qu'elle valait. Dieu permit néanmoins qu'elle s'apaisa. D'un autre côté, ceux du conseil ayant appris que j'avais établi le monastère dont ils m'avaient refusé la permission, en furent fort irrités, et le gouverneur était absent. Ils allèrent trouver un des seigneurs ecclésiastiques pour se plaindre de ce qu'une fille avait eu la hardiesse d'entreprendre de faire cette fondation contre leur volonté. Mais il se rencontra que je lui avais dit en confiance ce qui s'était passé. Il ne fit pas semblant de le savoir, et les adoucit le mieux qu'il pût, en leur disant que j'avais déjà fait de semblables établissemens, et que ce n'avait pas été, sans doute, sans que j'en eusse le pouvoir.

Quelques jours après, ces messieurs nous firent signifier des défenses de continuer à faire dire la messe dans notre monastère, jusqu'à ce que nous eussions représenté les expéditions en vertu desquelles nous l'avions entrepris. Je répondis avec grande douceur que je leur obéirais, quoique je n'y fusse pas obligée; et je priai aussitôt dom Pierre Manriquez, ce gentilhomme dont j'ai parlé, de leur aller montrer nos patentes. Il y fut, et les apaisa, en leur représentant que c'était une chose déjà faite, sans quoi ils nous auraient donné de la peine.

DE L'AMOUR DE LA PAUVRETÉ.

Nous passâmes quelque temps, n'ayant pour tous meubles que notre couverture et nos deux paillasses; et il y eut tel jour que nous n'avions pas seulement autant de bois qu'il en faudrait pour faire rôtir une sardine. Mais Dieu inspira à une personne de jeter un fagot dans notre chapelle, ce qui nous vint bien à propos. Comme le froid était très-grand, nous le sentions fort durant la nuit, et nous y remédions le mieux que nous pouvions avec cette couverture et nos manteaux de gros drap, qui nous rendaient souvent ainsi de grands services. On aura sans doute peine à comprendre que cette dame qui m'aimait tant nous laissât dans une si grande pauvreté. Je n'en sais point d'autre raison, sinon que Dieu le permettait pour nous faire pratiquer cette vertu. Il est vrai aussi que je ne lui demandais rien, parce que je suis naturellement très-éloignée de vouloir être à charge à personne, et qu'il se pouvait faire aussi qu'elle n'y pensait point. Car je lui suis obligée de choses beaucoup plus importantes que celles dont nous avons alors besoin.



Cette pauvreté dans laquelle nous nous trouvions nous remplissait de tant de consolation et de joie, que je ne saurais m'en souvenir sans admirer les trésors cachés que Dieu renferme dans les vertus; mais ce contentement dura peu, parce qu'Alphonse Alvarez et d'autres nous donnèrent bientôt après au-delà de nos besoins. Je ne sentis pas moins de peine qu'un avaré à qui l'on ravirait quelque chose de grand prix, et celle de mes compagnes n'était pas moindre. Ainsi leur demandant ce qu'elles avaient d'être si tristes, elles me répondirent : Comment ne le serions-nous pas, ma mère, puisqu'il semble que nous ne sommes plus pauvres? Depuis ce jour, mon amour pour la pauvreté s'augmenta de telle sorte, et je me suis trouvée si élevée au-dessus du désir de toutes les choses temporelles, qu'elles me paraissent indignes d'être considérées, quand je pense que l'avantage d'en être privé met l'âme dans une telle tranquillité, qu'elle n'a besoin de rien.

Lorsque je traitais de la fondation avec Alphonse Alvarez, plusieurs trouvaient à redire qu'il n'était pas d'assez grande condition, quoiqu'il fût d'une bonne famille, d'une aussi grande ville qu'est Tolède, et qu'il ne manquât pas de bien. Mais cela ne me faisait point d'impression, parce que, grâce à Dieu, j'ai toujours plus estimé la vertu que la noblesse. On en avait néanmoins tant rompu la tête au gouverneur, qu'il ne m'accorda la permission qu'à la charge de me conduire dans cette occasion comme j'avais fait dans les autres.

On recommença donc d'agiter l'affaire, et cela m'embarrassait fort. Toutefois, comme l'établissement était déjà fait, je me proposai de donner la grande chapelle; et quant au reste du monastère, on le laissa en l'état où il était. Une personne de grande qualité désirait d'avoir cette chapelle; mais y ayant divers avis sur ce sujet, je ne savais à quoi me résoudre. Notre Seigneur m'ouvrit les yeux en me disant : *Croyez-vous donc que la noblesse et ces qualités relevées que l'on estime tant dans le monde seront fort considérées au jour du jugement dernier?* Il me reprit ensuite sévèrement d'avoir écouté des discours qui doivent être méprisés par ceux qui ont renoncé au siècle.

Je demeurai toute confuse, et résolu d'achever le traité en abandonnant cette chapelle. Je n'y ai point eu de regret; car l'en a vu que sans cela il nous aurait été impossible d'acheter la maison où nous sommes maintenant, qui est l'une des plus belles de Tolède. Elle a coûté douze mille ducats; et la quantité de messes qui s'y disent nous donne et au peuple une grande consola-

tion. Que si je me fusse arrêtée à ces vains raisonnemens, nous n'aurions pu nous établir si commodément, et aurions fait tort à celui qui nous a fait de si bon cœur une si grande charité.

CHAPITRE XV.

La Sainte parle dans ce chapitre des excellentes vertus des religieuses de ce nouveau monastère fondé dans Tolède.

J'ai cru devoir rapporter ici certaines choses, faites pour le service de Dieu, par quelques religieuses de ce monastère, afin que celles qui viendront après nous s'efforcent de les imiter.

Une d'elles, nommé Anne de la mère de Dieu, vint y prendre l'habit avant que la maison fût achetée. Elle était alors âgée de quarante ans, et avait employé toute sa vie en bonnes œuvres. Quoiqu'il ne lui manquât rien de toutes les commodités qu'elle pouvait désirer, parce qu'elle était seule et avait du bien, elle résolut d'y renoncer pour embrasser la pauvreté et la soumission de l'esprit qui se rencontrent dans la vie religieuse. Elle me vint voir, et encore qu'elle eût peu de santé, je la trouvais si bien disposée, et remarquai tant de pureté dans cette âme, que je crus ne pouvoir choisir un meilleur sujet pour commencer cette fondation; et ainsi je la reçus. Dieu lui donna plus de santé dans les austérités et l'assujétissement auxquels l'obéissance oblige, qu'elle n'en avait dans l'aise et la liberté dont elle jouissait auparavant. Je ne le pus voir sans en être fort touchée, et ce qui m'oblige de parler d'elle, est qu'avant de faire profession, elle donna en aumône à cette maison tout son bien, qui était très-considérable. Cela me fit tant de peine, que, ne pouvant me résoudre à l'accepter, je lui représentai que peut-être elle s'en repentirait, parce que, s'il lui arrivait que ne pouvant la recevoir à profession, nous la renvoyassions sans lui rendre ce qu'elle nous aurait donné, ce lui serait une chose bien rude. J'insistai extrêmement sur ce point, pour deux raisons. L'une, afin que ce ne lui fût pas un sujet de tentation; et l'autre pour l'éprouver. Elle me répondit que, quand ce que je lui disais arriverait, elle perdrait de bon cœur tout son bien pour l'amour de Dieu; et je ne pus lui faire changer de sentiment. Elle a vécu très-contente, et avec beaucoup plus de santé qu'elle n'en avait auparavant.

La mortification et l'obéissance qui se pratiquaient dans cette maison étaient merveilleuses. Et pendant le temps que j'y demeurai

rai, je remarquai que la supérieure devait bien prendre garde à ce qu'elle disait. Car encore que ce fût sans dessein, ces excellentes religieuses l'exécutaient aussitôt. Regardant un jour une petite mare qui était dans le jardin, je dis en jetant les yeux sur une religieuse qui était proche de moi: Que ferait une telle, si je lui disais de se jeter dans cette mare? A peine avais je achevée ces paroles, qu'elle était déjà dans l'eau; et elle fut si trempée, qu'il lui fallut changer d'habit.

Une autre fois, et j'étais présente, lorsque les sœurs allaient à confesse; une d'elles qui attendait qu'un autre eût achevé de se confesser, s'approcha de la supérieure pour lui parler. Sur quoi cette supérieure lui demanda si c'était là une bonne manière de se recueillir; et ajouta qu'elle ferait mieux de mettre la tête dans un puits qui était proche, pour penser à ses péchés. La religieuse prit ces paroles pour un commandement de se jeter dans le puits, et courut si promptement pour l'exécuter, que si on ne l'en eût empêchée, elle s'y serait jetée, croyant en cela rendre un grand service à Dieu. J'ai vu dans ces bonnes religieuses tant de semblables exemples de mortification, qu'il a fallu que des personnes doctes les aient instruites des règles que l'on doit observer en ce qui regarde l'obéissance, parce qu'elles la portaient jusqu'à un tel excès, que si leur intention ne les eût rendues excusables, elles auraient plutôt démerité que mérité en la pratiquant de cette manière. Mais ce n'est pas seulement dans ce monastère, dont je me suis par occasion trouvée obligée de parler, que l'on agit de la sorte. On voit aussi dans les autres tant de choses extraordinaires, que je voudrais n'y avoir point de part, pour pouvoir en rapporter quelques-unes, afin de rendre à notre Seigneur les louanges qui lui sont dues, des grâces qu'il lui plaît de faire à ses servantes.

Lorsque j'étais encore dans cette maison, une religieuse tomba malade, d'une maladie dont elle ne se releva point. Après qu'elle eut reçu le saint viatique et l'extrême-onction, elle se trouva dans un si grand repos, et même dans une telle joie, que nous pouvions lui parler comme si elle eût été en pleine santé, et la prier, quand elle serait dans le ciel, de nous recommander à Dieu et aux saints, pour qui nous avons une dévotion particulière. Un peu avant qu'elle expirât, j'allai prier pour elle devant le très-saint sacrement, et demander à Dieu de l'assister à la mort. Comme j'en revenais, je vis en entrant dans sa chambre JÉSUS-CHRIST notre Seigneur sur le milieu du chevet de son lit, avec les bras un peu étendus comme pour la soutenir, et il me dit: *Que je m'assurasse*

qu'il assisterait de la même sorte toutes les religieuses qui mourraient dans ce monastère; et qu'ainsi, elles ne devaient point appréhender en cette dernière heure les tentations du démon. Ces paroles me consolèrent extrêmement; je m'approchai de la malade, et elle me dit: O ma mère, que je verrai de grandes choses! Elle mourut aussitôt après dans une disposition tout angélique.

J'ai remarqué en d'autres qui sont aussi mortes, qu'elles étaient dans le même repos et la même tranquillité qu'elles auraient été dans le ravissement ou l'oraison de quiétude, sans faire paraître en nulle manière être tentées, ce qui me fait espérer que Dieu m'accordera une semblable grâce, par les mérites de son Fils et de la glorieuse Vierge, dont j'ai l'honneur de porter l'habit. C'est pourquoi, mes filles, efforçons-nous de vivre comme de véritables carmélites. Cette vie est courte, et si nous savions quelles sont les peines que plusieurs souffrent à l'heure de la mort, et les artifices dont le diable se sert pour les tenter, nous ne pourrions trop estimer la grâce que Dieu nous fait de nous assister dans ces momens si redoutables.

Je rapporterai sur ce sujet un autre exemple d'un de mes aliés. C'était un grand joueur, et il avait quelque teinture des lettres. Le diable se servit de ce moyen pour le tenter, en lui faisant croire que le repentir était inutile à l'heure de la mort. Il était si persuadé de cette fausse opinion, qu'encore qu'il témoignât un fort grand regret de ses péchés, on ne pouvait le faire résoudre à se confesser, parce qu'étant damné, disait-il, cela serait inutile. Un savant religieux dominicain, qui était son confesseur, combattait son erreur par plusieurs raisons très-fortes, mais en vain, tant le démon lui inspirait de subtilités pour y répondre. Quelques jours se passèrent de la sorte, durant lesquels ce religieux et d'autres prièrent sans doute beaucoup pour ce pauvre homme, puisque Dieu lui fit miséricorde. Son mal, qui était un mal de côté, le pressant extrêmement, ce confesseur employa pour le convaincre des raisons encore plus fortes que les premières, mais elles auraient peu servi, si Dieu ne l'eût regardé d'un œil de compassion, et ne lui eût touché le cœur. Alors, ce bon prêtre s'approchant pour lui parler, le malade se leva sur son lit comme s'il eût été en bonne santé, et lui dit: Puisque vous croyez que la confession peut me servir, je suis résolu de me confesser. Il envoya ensuite quérir un notaire, et prit pour témoins ceux qui se trouvèrent présens, qu'il s'engageait par un serment solennel à ne jamais jouer, et à changer de vie, si Dieu vou-

lait la lui prolonger. Il se confessa ensuite très-bien, et reçut les sacremens avec tant de dévotion, qu'il y a sujet de croire qu'il est sauvé.

Dieu veuille, mes sœurs, nous faire la grâce d'observer si parfaitement notre règle, que nous vivions comme de véritables filles de la sainte Vierge, afin de nous rendre dignes de l'effet des promesses qu'il lui a plu de nous faire. Ain i soit-il.

FONDATION DES MONASTÈRES

DES CARMES DÉCHAUSSÉS ET DES CARMÉLITES DE PASTRANE.

CHAPITRE XVI.

La Sainte fonde ces deux monastères à la prière du prince Ruy-Gomez de Sylva et de la princesse d'Eboly, sa femme, qui étant veuve, se rend religieuse dans celui des carmélites. Elle se retire ensuite d'avec elles, et elles quittent cette maison pour s'aller établir à Ségovie.

Nous demeurâmes, comme je l'ai dit, près d'un an à Tolède; et lorsque ce monastère eut été entièrement établi, j'employai quinze jours à faire accommoder l'église, à mettre des grilles, et à d'autres choses nécessaires qui n'étaient pas en petit nombre. Tout fut achevé la veille de la Pentecôte, et j'étais si lasse d'avoir passé ce temps parmi des ouvriers, qu'étant au réfectoire le jour de cette grande fête, je me trouvai si consolée d'être délivrée de ces ennuyeuses occupations, et de pouvoir passer quelques heures dans l'oraison avec notre Seigneur, que je ne pouvais presque manger. Mais cette joie ne dura guère. On me vint dire qu'un officier de la princesse d'Eboly, femme du prince Ruy-Gomez de Sylva, me demandait. Je l'allai trouver, et appris que le sujet de son voyage était la fondation d'un monastère à Pastrane, dont cette princesse et moi avions autrefois traité ensemble, mais que je ne croyais pas devoir s'exécuter si promptement. Cela me donna de la peine, parce que le monastère de Tolède ne venant que d'être établi, et avec tant de contradictions, je voyais de grands inconvénients à l'abandonner. Ainsi je résolus de n'y point aller, et m'en excusai. Sur quoi cet officier me répondit que sa maîtresse s'étant déjà rendue à Pastrane pour ce sujet, ce serait lui faire un affront. Cette considération ne me persuada pas; je lui en représentai les raisons et lui dis qu'après qu'il aurait diné, j'écrirais à la princesse. Ma réponse ne put lui plaire; mais il était si sage, qu'il fut touché de mes raisons.

Comme les religieuses qui ne faisaient que d'être reçues en ce nouveau monastère n'auraient sans doute pu comprendre qu'on l'abandonnât si promptement, j'allai dans une si fâcheuse rencontre me prosterner devant le saint sacrement, pour prier notre

Seigneur de me faire la grâce d'écrire de telle sorte à la princesse que je ne la mécontentasse pas; et il importait de l'éviter, parce que, dans ce commencement d'établissement des monastères des carmes déchaussés, on avait besoin de la ferveur du prince Ruy-Gomez qui était en très-grand crédit auprès du roi. Je ne saurais dire si cette dernière pensée me vint alors dans l'esprit, mais je sais bien que je ne voulais pas désobliger la princesse. Etant en cet état, il me fut dit dans l'oraison, de la part de Dieu, *que je ne fisse point de difficulté d'aller; qu'il s'agissait de plus que cette fondation, et que je portasse avec moi la règle et les constitutions.* Quelque raison que j'eusse de ne point aller, ce que je venais d'entendre m'obligea de suivre la conduite que j'avais accoutumé de tenir en de semblables occasions, qui était de ne rien faire que par l'avis de mon confesseur. Ainsi je le fis prier de venir; et sans lui dire ce que j'avais entendu, afin de m'assurer davantage sur l'avis qu'il me donnerait en ne le prévenant pas, je priai Dieu, selon ma coutume, de l'éclairer et de l'inspirer pour me donner un conseil conforme à sa sainte volonté.

Mon confesseur, après avoir tout examiné, fut d'avis que j'y allasse, et je partis de Tolède à la seconde fête de la Pentecôte. En passant par Madrid, qui se rencontrait sur notre chemin, nous logeâmes, mes compagnes et moi, dans un monastère de religieuses de Saint-François, où madame Léonor Mascaregnas, qui avait été gouvernante du roi, et qui est une grande servante de Dieu, s'est retirée. Elle m'y avait déjà reçue avec beaucoup de bonté, lorsque d'autres occasions m'avaient obligée de passer par-là,

LE PÈRE MARIAN DE SAINT BENOIT.

Cette dame me dit qu'elle se réjouissait de ce que j'étais venue dans une telle conjoncture, parce qu'il y avait un bon ermite qui désirait extrêmement de me connaître, et qu'il lui semblait que la vie que lui et ses compagnons menaient avait une grande conformité avec la nôtre. Comme il n'y avait encore que deux religieux qui eussent embrassé notre réforme, cette proposition me parut fort avantageuse, et je la suppliai de me faire parler à cet ermite. Il logeait dans une chambre qu'elle lui, avait donnée, et avait avec lui un jeune frère, nommé Jean de la Misère, très-vertueux et fort simple en ce qui regardait les choses du monde. Dans les conférences que nous eûmes ensemble, ce père me dit qu'il avait dessein d'aller à Rome. Mais avant que de passer outre, je veux rapporter ce que je sais de lui. Il se nommait Marian de saint

Benoît, et était italien de nation, docteur, et très-habile. Il avait été intendant de la reine de Pologne, n'avait point voulu se marier, et avait quitté une commanderie de Saint-Jean pour suivre l'inspiration que Dieu lui donnait de ne penser qu'à son salut. Or l'accusa d'avoir été complice d'un meurtre dont il était très-innocent, et il demeura deux ans en prisons sans vouloir prendre d'avocat pour le défendre, remettant entre les mains de Dieu et des juges la justice de sa cause. De faux témoins, comme ceux qui accusèrent Suzanne, soutenaient qu'il les avait engagés à faire cet assassinat. Mais leur ayant été demandé séparément en quel lieu, et comment il leur avait parlé, l'un dit qu'il était alors sur son lit; l'autre, qu'il était assis sur une fenêtre; et enfin ils confessèrent que leur déposition était fautive, et le déchargèrent entièrement. Il me dit qu'il lui avait beaucoup coûté pour empêcher qu'ils ne fussent sévèrement punis, et que pouvant perdre son persécuteur, il avait fait tout ce qu'il avait pu pour le sauver.

Comme il était extrêmement vertueux, sincère et chaste, Dieu lui ouvrit l'esprit pour connaître le néant du monde, et lui inspira le goût de la retraite. Il jeta ensuite les yeux sur tous les ordres pour voir dans lequel il s'engagerait; et il n'en trouvait point où il ne remarquât quelque chose qui n'avait aucun rapport à la disposition où Dieu le mettait. Lorsqu'il était dans ces pensées, il apprit que quelques ermites vivaient en communauté dans le désert de Tardon, près de Séville, sous la conduite d'un saint homme nommé le père Mathieu; que leurs cellules étaient séparées; qu'ils ne disaient point l'office ensemble, mais seulement une oraison après avoir entendu la messe; et que sans avoir de revenu, ni recevoir d'aumônes, ils vivaient du travail de leurs mains dans une grande pauvreté, et mangeaient séparément; ce qui me parut un portrait de nos saints pères. Ce bon homme embrassa cette manière de vivre, et la pratiqua durant huit ans. Mais le saint concile de Trente, tenu en ce même temps, ayant obligé les ermites d'entrer dans les ordres de religieux, il voulait aller

Rome pour obtenir la permission de continuer sa manière de vivre. Quand il m'eut raconté ce que je viens de rapporter, je lui montrai notre ancienne règle, et lui dis qu'il pouvait, sans se donner tant de peine, ne rien changer en ce qu'il avait pratiqué jusqu'alors, puisque c'était la même chose, et particulièrement pour ce qui regardait le travail des mains, qui était ce qu'il affectionnait davantage, parce que l'amour du bien, disait-il, est ce qui perd tout le monde et fait mépriser les religieux. Comme j'étais en cela de son sentiment, nous entrâmes en discours sur tout

le reste , et lui ayant représenté qu'il pouvait , sans changer d'habit, rendre un grand service à Dieu, il me dit qu'il y penserait la nuit. Je ne doutai point qu'il ne fût presque persuadé de mes raisons, et je compris que c'était ce que Dieu m'avait fait entendre dans l'oraison, que j'allais pour une affaire plus importante que celle de l'établissement d'un monastère de religieuses. Ainsi je ressentis une extrême joie dans la créance que si ce bon père s'engageait dans notre ordre, il pourrait y servir Dieu très-utilement. Notre Seigneur le toucha de telle sorte durant cette nuit, qu'il me vint dire le lendemain qu'il était entièrement résolu, et qu'il ne pouvait assez s'étonner de ce changement si prompt arrivé en lui, et encore par l'entremise d'une femme; ce qu'il me dit quelquefois, comme si j'en avais été la cause, au lieu que c'est Dieu seul qui remue et change les cœurs. Peut-on trop admirer sa conduite? Ce saint religieux avait passé plusieurs années sans savoir à quoi se déterminer pour embrasser un état certain et arrêté, celui où il se trouvait ne l'étant pas, puisque lui et ses compagnons ne faisaient point de vœux, ni ne s'engageaient à rien qui les obligéât pour toujours, mais vivaient seulement dans la retraite; et tout d'un coup Dieu lui fit connaître le service qu'il pouvait lui rendre en cet autre état pour continuer et confirmer ce qui était déjà commencé, car il a été très-utile à notre ordre, et a souffert pour ce sujet de grands travaux; il en souffrira sans doute encore jusqu'à ce que tout soit bien affermi, selon qu'on en peut juger par les contradictions qui se rencontrent au rétablissement de notre première règle; et son esprit, son habileté et sa bonne vie, lui donnent beaucoup de crédit auprès de plusieurs personnes qui nous favorisent et nous protègent. Il me dit ensuite que le prince Ruy-Gomez, qu'il avait vu à Pastrane, où je m'en allais, lui avait donné en ce lieu-là une place pour y bâtir un ermitage, que son dessein était de le mettre de notre ordre, et qu'il en prendrait l'habit. Je lui en témoignai une grande joie, et en remerciai notre Seigneur, parce que des deux monastères d'hommes que notre révérendissime père général m'avait permis d'établir, il n'y en avait encore qu'un qui le fût.

J'envoyai vers le père provincial qui était sorti de charge, et vers celui qui y était entré, pour obtenir leur consentement, sans lequel je ne pouvais rien faire, et j'écrivis à dom Alvarez de Mendoce, évêque d'Avila, qui nous affectionnait beaucoup, pour le supplier de les disposer à nous l'accorder. Dieu permit qu'ils n'en firent point de difficulté, parce qu'ils crurent que ce nouvel établissement, dans un lieu si solitaire, ne leur apporterait point

de préjudice; et le père Marian me donna parole de prendre l'habit aussitôt que ce consentement serait arrivé. Ainsi je continuai mon voyage avec joie, et fus parfaitement bien reçue à Pastrane de la princesse et du prince Ruy-Gomez, Ils nous donnèrent un logement séparé, et nous y demeurâmes plus longtemps que nous ne pensions, à cause que la maison que la princesse nous destinait s'étant trouvée trop petite, elle l'avait fait accroître de beaucoup, sans néanmoins rien abattre des gros murs.

Nous y passâmes trois mois et y souffrîmes assez, parce que la princesse désirait de moi des choses contraires à nos constitutions que je ne pouvais lui accorder, et que j'aimais mieux m'en retourner sans rien conclure. Mais le prince son mari, qui était très-sage, entra dans mes raisons et la rendit capable de les entendre. Je me relâchai seulement en certains articles, à cause que je désirai beaucoup plus d'établir un monastère religieux qu'une maison de religieuses, parce que j'en connaissais l'importance; en quoi la suite fit voir que je n'avais pas tort.

Le consentement des pères provinciaux étant arrivé, le père Marian et son compagnon vinrent aussitôt, et le prince et la princesse trouvèrent bon que l'ermitage qu'ils avaient donné fût changé en un monastère de carmes déchaussés. J'envoyai quérir à Manera le père Antoine de Jésus pour commencer cette fondation; je travaillais à leurs robes, à leurs manteaux, et tout ce qui pouvait dépendre de moi pour mettre les choses en état qu'ils pussent bientôt prendre l'habit, et comme je n'avais avec moi que deux religieuses, j'en fit venir quelques autres du monastère de Médine-du-Champ; il s'y rencontra un père carme, nommé Balthazar de Jésus, qui était un fort bon prédicateur, et lorsqu'il apprit le dessein de l'établissement de ce monastère de carmes déchaussés, il vint avec ces religieuses, dans la résolution d'embrasser cet institut, comme il fit; et j'en louai beaucoup Dieu quand il me le dit. Il donna l'habit de frère convers au père Marian et à son compagnon, m'ayant été impossible de faire résoudre le premier à être du chœur, quelques instances que je lui en fisse, parce que son humilité était si grande, qu'il ne voulait occuper que le dernier lieu. Mais un commandement de notre père général l'obligea depuis à se faire prêtre.

Après que les deux monastères, l'un d'hommes et l'autre de filles, furent fondés, et que le père Antoine de Jésus fut arrivé, on commença à recevoir dans le premier des novices, dont les vertus de quelques uns ont été si éminentes, que si Dieu veut qu'elles soient connues, ils suscitera des personnes qui les écriront beau-

coup mieux que je ne le pourrais faire, avouant sincèrement que cela passe ma capacité. Quand au monastères des filles, il fut établi avec une grande satisfaction du prince et de la princesse sa femme, et il ne se pouvait rien ajouter aux témoignages qu'elle leur donna de son affection, jusqu'à la mort de ce prince. Mais le démon, ou peut-être Dieu, pour des raisons qui nous sont cachées, fit changer les choses de face. Elle fut si vivement touchée de sa perte, que sans attendre que le temps modérât sa douleur, elle se rendit religieuse par une résolution précipitée. Alors la clôture et les austérités auxquelles elle n'était point accoutumée, se joignant à son affliction, et les ordonnances du saint concile de Trente ne permettant pas à la supérieure de lui accorder les adoucissimens qu'elle désirait, elle se dégoûta de telle sorte, et ensuite de toutes les autres religieuses, que même après avoir quitté l'habit et s'être retirée dans sa maison, elle ne pouvait les souffrir. Ces pauvres filles, de leur côté, ne pouvant plus vivre en repos, il ne n'y eut rien que je ne fisse auprès de nos supérieurs pour obtenir la permission d'abandonner ce monastère, et en établir un autre à Ségovie. Elles s'y en allèrent, comme on le verra dans la suite, et renoncèrent non seulement à tout ce que la princesse leur avait donné, mais emmenèrent avec elles les religieuses qu'elle avait désiré qu'elles reçussent sans dot. Elles n'emportèrent que les lits et quelques petits meubles qu'elles avaient apportés, et laissèrent les habitans de ce lieu dans un sensible déplaisir de leur retraite. Mais pour moi, j'avais la plus grande joie du monde de les voir délivrées de cette peine, parce que je savais très-certainement qu'elles n'avaient donné aucun sujet à cette princesse d'être mécontente d'elles. Elles la servaient même après qu'elle eût pris l'habit, comme elles faisaient auparavant; et outre les causes de ce changement que j'ai déjà rapportées, on dit qu'une des femmes qu'elle avait menées avec elle donna lieu à ce désordre. Enfin, notre Seigneur le permit, à cause qu'il voyait, sans doute qu'il n'était pas à propos de fonder un monastère en ce lieu-là, et ses jugemens sont grands et impénétrables. Je ne l'aurais aussi jamais entrepris de moi-même, et je n'avais rien fait dans cette affaire que par l'avis de personnes saintes et savantes

FONDATION DU MONASTÈRE DES CARMÉLITES

DE SALAMANQUE.

CHAPITRE XVII.

Avis important que la Sainte donne aux supérieures, touchant la conduite qu'elles doivent tenir envers les religieuses, et particulièrement en ce qui regarde l'obéissance et la mortification.

Ensuite de ces deux fondations, je m'en retournai à Tolède, où je demeurai quelques mois pour acheter la maison dont j'ai parlé, et y mettre toutes choses en bon état.

Durant ce temps je reçus une lettre du recteur de la compagnie de Jésus de Salamanque. Il me mandait qu'il croyait fort à propos de fonder un monastère dans cette ville, et il m'en alléguait plusieurs raisons. J'en avais déjà eu la pensée, et n'en avais été retenue que parce que je le voulais fonder pauvrement, et que ce lieu-là est pauvre. Mais considérant qu'encore qu'Avila ne le soit pas moins, nous n'y manquons toutefois de rien; que Dieu assiste toujours ceux qui le servent; que nous sommes en très-petit nombre; et que le travail de nos mains nous aide à vivre, je me résolus d'embrasser cette proposition. Ainsi je partis pour aller à Avila demander la permission de l'évêque qui y était alors, et je n'eus point de peine à l'obtenir, à cause que le père recteur l'avait informé de notre manière de vivre, et lui avait fait comprendre qu'il y allait du service de Dieu. Ainsi je regardais ce monastère comme déjà établi, tant la chose me paraissait facile, et je pensai à louer une maison. Une dame que je connaissais nous en fit avoir une, quoique cela fût assez difficile, parce que le terme n'était pas échu, et que des écoliers y logeaient. Ils promirent d'en sortir quand les personnes pour qui c'était seraient arrivées; et ils ne savaient qui elles étaient, tant j'avais eu soin de tenir l'affaire secrète jusqu'à ce que nous eussions pris possession, sachant, par expérience, les efforts que fait le démon pour empêcher que de semblables desseins ne réussissent. Mais Dieu qui voulait que la fondation se fit, ne lui permit pas alors de la traverser. Néanmoins elle reçut depuis de si grandes oppositions, qu'elles ne sont pas entièrement cessées dans le temps que j'écris ceci, quoiqu'il y ait déjà

quelques années que ce monastère est établi. Ces traverses me font croire que Dieu y sera bien servi, puisque le démon a tant de peine à le souffrir.

Après avoir donc obtenu la permission et m'être assurée d'une maison, je partis sans autre confiance qu'en la seule bonté de Dieu. Car je ne connaissais personne en ce lieu-là qui pût m'assister en tant de choses nécessaires pour mettre celogis en état; et pour tenir la chose plus secrète, je ne menai qu'une religieuse; ce qui m'était arrivé à Médine-du Champ, me faisant juger à propos d'en user de la sorte, jusqu'à ce que nous eussions pris possession, afin que si je rencontrais de semblables obstacles, j'en souffrisse seule le déplaisir avec cette personne dont je ne pouvais me dispenser de me faire accompagner. Nous arrivâmes la veille de la fête de tous les saints, après avoir passé la moitié de la nuit avec un grand froid, et m'être trouvée fort malade au lieu où nous avions couché.

Je ne rapporte point, en parlant de ces fondations, les grandes incommodités que je souffris par les chemins, soit du soleil, du froid, de la neige qui durait quelquefois tout le jour, de ce que nous nous égarions, de la fièvre, et d'autres maux dont j'étais fort travaillée, parce que, grâce à Dieu, je n'ai jamais guère de santé, et que je ne pouvais douter qu'il ne me donnât de la force. Il se rencontrait même quelquefois dans ces fondations qu'ayant de si grandes douleurs, qu'elles arrachaient des plaintes de ma bouche, et que je ne croyais pas pouvoir demeurer dans ma cellule sans m'appuyer; lorsque je me plaignais à notre Seigneur de ce qu'il me commandait des choses qu'il savait n'être pas en mon pouvoir d'exécuter, il me fortifiait et m'encourageait de telle sorte, que j'oubliais toutes mes peines, bien que je ne laissasse pas de souffrir encore. Ainsi je ne me souviens point que la crainte du travail m'ait jamais empêchée d'entreprendre aucune fondation, quoique j'apprehenlasse extrêmement les voyages, principalement quand ils étaient longs; mais je n'étais pas plutôt partie que je les comptais pour peu, en considérant celui pour le service duquel je m'y engageais, les louanges qu'on lui donnerait dans ces nouvelles maisons qui lui seraient consacrées, et le bonheur d'y avoir le très-saint sacrement. Car j'avoue que ce m'est une grande joie de voir augmenter le nombre des églises; et quand je pense à la quantité que les hérétiques ruinent, il me semble qu'il n'y a rien que l'on ne doive faire pour procurer un si grand bien, et recevoir une aussi grande consolation que celle d'avoir en plusieurs lieux, sur nos autels, JÉSUS-CHRIST, vrai Dieu et vrai

nomme, tel qu'il est dans le très-saint sacrement, quoique la plupart du monde n'y fasse point de réflexion.

Je ne puis assez dire quel était mon contentement de voir, quand nous étions au chœur, des âmes si pures donner avec tant de ferveur des louanges à Dieu, et témoigner leur vertu en tant d'autres manières, comme en ce qui regardel'obéissance, l'amour de la clôture et de la solitude, et l'ardeur avec laquelle elles embrassent les mortifications. Sur quoi j'ai remarqué que plus elles sont grandes, plus elles les acceptent avec tant de joie que leurs supérieures se lasseraient plutôt de les leur proposer qu'elles de les pratiquer, leurs désirs en cela n'ayant point de bornes.

DES MORTIFICATIONS INDISCRÈTES.

Quoique je me sois éloignée de ce qui regarde la fondation dont j'ai commencé de parler, j'ajouterai ici, mes filles, de crainte de l'oublier, des choses qui me viennent à l'esprit, touchant la mortification, qui pourront servir aux supérieures. Comme leurs vertus et leurs talens sont différens, elles veulent d'ordinaire conduire les religieuses qui leur sont soumises par le chemin qu'elles-mêmes tiennent. Celles qui sont fort mortifiées trouvent facile tout ce qu'elles commandent pour assujétir la volonté, à cause qu'il leur semble qu'elles le feraient sans peine, quoique si on le leur ordonnait, elles y seraient peut-être bien empêchées. C'est pourquoi il faut extrêmement prendre garde à ne rien commander aux autres de ce qui leur paraît rude. Car la discrétion est très-importante dans le gouvernement des âmes, et non-seulement nécessaire en de semblables rencontres; mais j'ose dire beaucoup plus qu'en d'autres, parce qu'il n'y a point de plus grand compte que celui que nous rendrons des personnes dont nous avons la conduite, tant pour ce qui regarde l'extérieur que l'intérieur. D'autres supérieures, qui ont l'esprit élevé, voudraient que l'on priât sans cesse. Sur quoi, comme j'ai dit que Dieu conduit les âmes par des chemins différens, ces supérieures doivent considérer qu'il ne les a pas établies en autorité pour choisir celui qui leur plaît le plus, mais pour suivre celui qui leur est prescrit par la règle et par nos constitutions, quoique elles voulussent en tenir un autre. Je rencontrai dans l'un de nos monastères une de ces supérieures si affectionnée à la pénitence, qu'elle conduisait toutes les sœurs par cette voie, et obligeait quelquefois la communauté à se donner la discipline durant l'espace de sept psaumes de la pénitence et de quelques oraisons, et de faire

d'autres choses semblables. De même, lorsque la prieure a une dévotion extraordinaire pour l'oraison, au lieu de se contenter que les sœurs la fassent à l'heure ordonnée, elle veut qu'elles s'y occupent après matines, quoique elle fit beaucoup mieux de les envoyer dormir. Je le répète encore, si une supérieure est affectuonnée à la mortification, elle tourmente ces pauvres filles, et ces innocentes brebis de la sainte Vierge obeissent sans dire mot ce qui ne me donne pas moins de confusion que de dévotion, et me cause ainsi quelquefois une tentation assez grande de voir que ces bonnes filles sont si occupées de Dieu, qu'elles ne s'aperçoivent pas de la faute de leur supérieure qui me fait craindre pour leur santé. Je voudrais qu'on se contentât qu'elles accomplissent leur règle, en quoi il y a assez à travailler, et que le reste se fit avec douceur, particulièrement en ce qui regarde la mortification. Cela est si important, que je conjure, au nom de Dieu, les supérieures d'y prendre garde. Il n'y a rien en quoi la discrétion et la connaissance des talens de chacune des sœurs soient plus nécessaires; et si l'on ne se conduit dans ces occasions avec une grande prudence, au lieu de leur profiter et de les faire avancer dans le service de Dieu, on leur nuira beaucoup, et on les jettera dans le trouble et l'inquiétude.

Il faut considérer que ces mortifications ne sont pas d'obligation, ni nécessaires pour élever l'âme à une haute perfection, qui est un ouvrage qui ne s'accomplit que peu à peu, en aidant et en conduisant les personnes selon la capacité et l'esprit que Dieu leur donne. Et c'est se tromper que de s'imaginer que l'on n'a pas besoin d'esprit pour cela, puisqu'il y en a qui demeurent longtemps avant de pouvoir connaître ce que c'est que la perfection et quel est l'esprit de notre règle. Mais celles-là se trouveront peut-être les plus saintes, parce qu'elles ne sauront pas quand il est permis de s'excuser, et autres petites choses semblables, à quoi elles se porteraient facilement si elles l'entendaient, au lieu que, n'y comprenant rien, il leur paraît qu'il y a de la vertu à ne le pas faire.

Je connais une de ces âmes qui est, à mon avis, l'une de toutes celles de nos monastères qui a le plus d'esprit et à qui Dieu fait de plus grandes grâces, tant en ce qui regarde la pénitence que l'humilité, et qui néanmoins n'a pu entrer dans certaines choses de nos constitutions, comme, par exemple, d'accuser ses sœurs dans le chapitre des fautes qu'elle a remarquées en elles. Il lui semble que c'est manquer de charité, et elle demande comment il lui serait possible de dire du mal de ses sœurs. Je pourrais rappor-

ter d'autres exemples semblables de quelques unes de celles qui servent Dieu le plus parfaitement, et qui sont dans le reste les plus éclairées.

Une supérieure ne doit pas aussi se persuader de pouvoir bientôt acquérir la connaissance des âmes ; cela n'appartient qu'à Dieu, qui seul pénètre le fond des cœurs. Il faut qu'elle se contente de le suivre en travaillant de tout son pouvoir à conduire chacune d'elles dans le chemin où il lui plaît de la mettre, supposé toutefois qu'elle ne manque point à l'obéissance ni aux autres points essentiels de la règle et des constitutions. Celle des onze mille vierges, qui se cacha, ne laissa pas d'être sainte et martyre, et souffrit peut-être plus que les autres quand elle se présenta ensuite pour être martyrisée.

Pour revenir à la mortification, lorsqu'une supérieure, pour mortifier une religieuse, lui commande une chose qui, bien que petite en elle-même, lui est fort pénible, si elle voit qu'en l'exécutant elle demeure si inquiétée et si tentée, qu'il lui serait plus avantageux qu'on ne la lui eût point ordonnée, la prudence oblige cette supérieure à ne pas tenir envers elle une conduite si rude, mais à dissimuler, et se contenter de la faire avancer peu à peu jusqu'à ce que notre Seigneur agisse lui-même en elle, afin que ce qu'elle ferait dans le dessein de servir cette âme, qui ne laisserait pas, sans ces actions de mortification, d'être une fort bonne religieuse, ne lui soit pas un sujet de trouble et d'abattement d'esprit, ce qui serait une chose terrible ; mais que cette sœur s'accoutume insensiblement à faire comme les autres, ainsi que je l'ai vu arriver : et quand même elle ne le ferait point, elle ne laisserait pas de se sauver. Je connais une de ces personnes qui a toujours été très-vertueuse, et qui, depuis plusieurs années, sert fidèlement notre Seigneur en diverses manières, qui a néanmoins quelques imperfections, et souvent des sentimens qu'elle ne peut surmonter, quoiqu'elle les connaisse et me témoigne la peine qu'ils lui font souffrir. Je crois que Dieu permet qu'elle tombe dans ces fautes, qui ne sont pas des péchés, afin de l'humilier et de lui faire voir qu'elle n'est pas toute parfaite. Quelques unes embrassent si volontiers les mortifications, que plus elles sont grandes, plus elles s'en réjouissent, parce que la grâce que notre Seigneur leur fait d'assujétir leur volonté leur donne cette force. D'autres, au contraire, ne sauraient supporter de légères mortifications, et leur en ordonner serait comme mettre sur les épaules d'un enfant deux sacs de blé, que non seulement il ne pourrait porter, mais dont le poids l'accablerait. Pardonnez-moi, je vous prie,

mes chères sœurs les supérieures, si ce que j'ai remarqué en diverses personnes m'a portée à m'étendre beaucoup sur ce sujet.

DE L'OBÉISSANCE.

J'ai aussi un autre avis très-important à vous donner. C'est qu'encore que ce ne soit que pour éprouver l'obéissance, vous n'ordonnez rien qui puisse être un péché, non pas même véniel, car j'en sais qui auraient été mortels, si on les eût accomplis, non pas peut-être à l'égard de celles qui n'auraient fait qu'obéir, parce que leur simplicité les aurait excusées; mais à l'égard de la supérieure, qui sait qu'elle ne leur commande rien qu'elles n'exécutent; ce qu'elles ont lu ou entendu rapporter des actions extraordinaires des saints pères du désert, leur persuadant que tout ce qu'on leur commande est juste, et que bien qu'il ne le fût pas, elles ne sauraient faillir en l'accomplissant.

Quant aux religieuses soumises à l'obéissance, si on leur commandait une chose qui, de soi-même, fût un péché mortel, elles n'ont pas à la faire, si ce n'est de ne point entendre la messe, ou d'observer quelques jeûnes de l'Église, ou choses semblables, dont la supérieure aurait des raisons légitimes de les dispenser, telle que serait celle d'une maladie. Mais quant à des commandemens extravagans, comme de se jeter dans une mare ou dans un puits, ou autres dont je rapporterai aussi des exemples, elles ne le pourraient faire sans offenser Dieu, parce qu'on ne doit pas se persuader qu'il fera des miracles pour nous préserver, comme il en faisait pour ces grands saints, et je lui rends grâce de ce qu'il y a assez d'autres choses où l'on peut, sans s'engager en tels périls, pratiquer la parfaite obéissance.

Une religieuse à Malagon ayant demandé la permission de se donner la discipline, la supérieure, à qui d'autres l'avaient, je crois, aussi demandé, lui dit : Laissez-moi; et cette sœur l'en pressant encore, elle ajouta : Allez vous promener. Elle obéit avec grande simplicité, et se promena durant quelques heures. Une sœur lui demanda d'où venait qu'elle se promenait tant. C'est, dit-elle, que la mère me l'a commandé. Cependant on dit matines; et la supérieure s'étant informée pourquoi cette sœur n'y avait point assisté, on lui dit ce qui en avait été cause. Cet exemple fait voir avec combien de circonspections les supérieures doivent agir envers celles qu'elles connaissent être si obéissantes.

Une autre sœur ayant montré un grand ver à la prieure, et lui ayant demandé s'il n'était pas bien joli, elle lui répondit en riant.

Oui ; mangez-le. Cette sœur alla aussitôt à la cuisine, et le fit frire. La cuisinière lui ayant demandé ce qu'elle en voulait faire : C'est, lui répondit-elle, pour le manger, comme la mère prieure me l'a commandé ; et elle l'aurait fait si on ne l'en eût empêchée, quoique cela lui eût pu causer beaucoup de mal, et que cette supérieure n'eût pas pensé lui ordonner rien de semblable.

Je ne saurais voir sans m'en réjouir que ces bonnes filles excèdent ainsi dans l'obéissance, parce que j'ai une dévotion si particulière pour cette vertu, qu'il n'y a rien que je n'aie toujours fait pour tâcher de les y porter. Mais mes soins auraient été fort inutiles, si Dieu, par sa grande miséricorde, ne leur avait fait la grâce de la leur inspirer, et je le prie de tout mon cœur de les y affermir de plus en plus.

CHAPITRE XVIII.

difficultés que la Sainte rencontre dans la fondation de ce monastère de Salamanque, qui n'était pas encore bien affermie lorsqu'elle écrivait ceci.

J'ai fait une grande digression, parce que je ne saurais me souvenir de quelque chose dont notre Seigneur m'a donné l'expérience, sans la proposer pour en tirer le profit que l'on en peut faire.

Prenez toujours conseil, mes filles, de personnes capables et savantes, puisque c'est d'elles que vous pouvez apprendre à marcher dans le chemin de la perfection avec discrétion et vérité. Cet avis est fort important aux supérieures, pour bien s'acquitter de leur charge, parce qu'elles pourraient, en pensant bien faire, commettre de grandes fautes, si elles n'avaient pour confesseurs des hommes habiles ; et elles ne doivent pas prendre moins de soins d'en procurer de tels à leurs religieuses.

Pour reprendre donc ma narration, nous arrivâmes à Salamanque sur le midi, la veille de tous les saints, en l'année 1570. Je m'informai aussitôt de l'état des choses d'un homme de bien que j'avais prié de faire en sorte que nous trouvassions la maison libre. Il se nommait Nicolas Gutierrez. C'était une personne de grande vertu, et à qui Dieu, par une grâce extraordinaire, avait fait trouver la paix et la joie au milieu même des plus grands maux. Car, de fort riche, il était devenu fort pauvre, et se trouvait plus content dans sa pauvreté, qu'il ne l'avait été dans ses richesses. Ce bon homme avait beaucoup travaillé pour nous et avec grande piété dans cette nouvelle fondation ; et il me dit qu'il n'avait encore pu faire sortir de la maison ces écoliers. Je lui répon-

dis qu'il nous importait extrêmement d'y entrer avant que l'on sût notre arrivée; parce que j'appréhendais toujours d'y rencontrer quelque obstacle. Il s'adressa ensuite au propriétaire, et pressa tant, qu'elle se trouva, à l'entrée de la nuit, en état de nous recevoir. Ce fut la première dont je pris possession sans que l'on y eût mis le très-saint sacrement; et je ne fus pas peu consolée d'apprendre que cela n'était pas nécessaire, à cause que ces écoliers qui ne sont pas des gens fort propres, l'avaient laissée en si mauvais ordre, qu'il fallut travailler durant toute la nuit à la nettoyer.

Le lendemain matin, on y dit la première messe; et comme la nuit de cette grande fête nous n'étions encore que ma compagne et moi, j'envoyai chercher des religieuses à Médine-du-Champ. Mais je ne saurais, mes filles, sans avoir envie de rire, me souvenir de la peur qu'eût cette bonne sœur, nommé Marie du Saint-Sacrement, qui était plus âgée que moi, et une excellente religieuse. Cette maison était grande et vaste, et il y avait tant de coins et de recoins, qu'elle ne pouvait s'ôter de l'esprit que quel qu'un de ces écoliers ne s'y fut caché. Nous nous enfermâmes dans une chambre où il y avait de la paille, qui était la première chose dont je faisais provision quand j'allais fonder un monastère, afin d'avoir de quoi nous coucher; mais nous eûmes après deux couvertures, que des religieuses de Sainte-Elisabeth nous prêtèrent, et nous firent aussi l'aumône avec beaucoup de charité durant tout le temps que nous demeurâmes dans ce logis qui était proche de leur maison; au lieu qu'on nous avait fait appréhender qu'elles ne fussent pas bien aises de notre établissement. Lorsque nous nous fûmes ainsi enfermées, ma compagne parut n'être plus si inquiète touchant ces écoliers, quoiqu'elle ne laissât pas de regarder continuellement de tous côtés, ce qui témoignait encore sa crainte, et le démon l'augmentait sans doute en lui représentant des périls imaginaires pour me troubler, comme il était facile, à cause de ce mal de cœur auquel je suis si sujette. Je lui demandai ce qu'elle regardait tant, et elle me dit: Je pensais, ma mère, si je venais à mourir, ce que vous feriez, étant ici toute seule. Ces paroles me frappèrent l'esprit. Il me sembla que, si cela fût arrivé, je me serais trouvée en grande peine, et la réflexion que je fis me donna même de l'appréhension, parce que j'en ai toujours des corps morts, quoique je ne sois pas seule aux lieux où ils sont. Le son des cloches, car c'était la veille des morts, augmenta encore ma crainte; et le démon ne manque pas de se servir de ces occasions pour nous troubler par de semblables chimères lorsqu'il voit que nous ne le craignons point. Après

y avoir un peu pensé, je répondis à cette bonne religieuse: Mais socur, quand ce que vous dites arrivera, je verrai ce que j'aurai à faire; mais pour cette heure, laissez-moi dormir. Et comme nous avons fort mal passé les nuits précédentes, le sommeil nous fit oublier nos craintes; et les religieuses qui arrivèrent le lendemain nous en délivrèrent entièrement.

Ce logis nous servit de monastère durant trois ou quatre ans, et jusqu'à ce que l'on me commanda de retourner à celui de l'Incarnation d'Avila. Je n'en serais point sortie par mon propre mouvement, avant que cette nouvelle maison fût en bon état. Je n'en ai jamais usé d'une autre manière; et comme je n'ai point de plus grand plaisir que de voir ces bonnes filles en repos, Dieu me fait la grâce d'être toujours, même dans les moindres choses, la première au travail et à tout ce qui peut procurer leur soulagement. Ainsi je sentis beaucoup les peines qu'elles souffrirent pendant mon absence, non par le manque de nourriture, j'y avais pourvu, sachant que ce lieu n'était pas propre pour recevoir des aumônes; mais parce que la maison était très-humide et très-froide à cause de sa grandeur, sans que l'on eût le moyen d'y remédier; et surtout à cause que l'on n'y avait point encore mis le saint sacrement, ce qui est très-pénible à des personnes qui vivent dans une étroite clôture. Quant à elles, elles ne sentaient point ces incommodités, et les supportaient avec tant de joie, qu'il y avait sujet d'en louer Dieu. Quelques-unes m'ont dit qu'il leur semblait que l'on ne pouvait, sans imperfections, désirer une autre maison, et qu'il ne leur manquait, pour être entièrement contentes, que d'avoir le très-saint sacrement.

Notre supérieur voyant leur vertu, fut touché de compassion de leurs peines, et me commanda d'aller les trouver. Elles avaient déjà traité d'une maison avec un gentilhomme, à qui elle appartenait par droit d'ainesse. Il nous pria d'y entrer, quoiqu'il n'eût pas encore obtenu du roi la permission de la vendre, et il fallut plus de mille ducats pour la mettre en bon état. Je fis en sorte que le père Julien d'Avila, qui était venu avec moi dans toutes les fondations, m'accompagnât. Nous visitâmes la maison pour voir ce qu'il y avait à faire; et l'expérience que j'avais de semblables choses, m'y rendait assez intelligente. Nous étions alors au mois d'août; et quelque diligence que l'on fit, nous n'y pûmes entrer qu'à la Saint-Michel, qui est le temps qu'on loue les maisons, et il y manquait encore beaucoup de choses, parce que celui qui avait loué la maison que nous tenions auparavant, nous pressa d'en sortir. L'église n'était pas achevée d'enduire, et ce gentil-

me qui nous avait vendu la maison était absent. Plusieurs personnes qui nous affectionnaient fort, nous blâmaient d'y entrer sitôt. Mais dans les nécessités pressantes, les conseils sont inutiles s'ils ne sont accompagnés de remèdes.

Nous y entrâmes donc la veille de saint Michel, un peu avant le jour ; et on avait déjà publié que l'on y mettrait le lendemain le très-saint sacrement, et que l'on y prêcherait. Le soir que nous y allâmes il tomba une pluie furieuse, que nous n'eûmes pas peu de peine d'y porter ce qui était nécessaire. Comme la chapelle était neuve et n'était pas encore entièrement couverte, il y pleuvrait en divers endroits; et j'avoue, mes filles, que je me trouvais ce jour-là fort imparfaite, parce que la chose étant divulguée, je ne savais à quoi me résoudre. Je m'adressai dans ma douleur à notre Seigneur, et lui dis presque en me plaignant : « Mon Dieu, ne me commandez point, s'il vous plaît, de semblables choses, ou remédiez à nos besoins. » Mais le bon Nicolas Guttierrez, sans s'émouvoir, me disait avec sa douceur et son égalité d'esprit ordinaires, que Dieu pourvoirait à tout, et cela arriva ainsi. Car le jour de saint Michel, à l'heure que le monde devait venir à la cérémonie, le soleil commença de se montrer. Je ne le pus voir sans être touchée de dévotion, et je connus combien la confiance que ce bon homme avait en notre Seigneur était préférable à mon inquiétude.

Un très-grand nombre de peuple vint à notre église. Il y eut musique; on y posa le saint sacrement avec beaucoup de solennité; et comme cette maison était dans un bon quartier, on commença à la connaître et à l'aimer. Madame Marie Pimentel, comtesse de Monteréi, et madame Marianne, femme du principal magistrat de la ville, me témoignaient particulièrement une singulière affection. Mais pour modérer notre joie d'avoir le très-saint sacrement, le gentilhomme qui nous avait vendu la maison, arriva le lendemain en si mauvaise humeur, que je ne savais comment traiter avec lui. Il ne voulait entendre aucune raison, et je lui représentais inutilement que nous avions satisfait à tout ce que nous avions promis. Quelques personnes lui parlèrent, et il s'adoucit un peu; mais cet adoucissement ne dura guère. Ainsi je me résolvais à lui abandonner sa maison, et cela même ne le contentait pas. Il voulait de l'argent comptant, parce que sa femme, à qui la maison appartenait, ne s'était portée à la vendre que pour marier deux de ses filles, et le prix en avait été consigné entre les mains de celui que son mari avait voulu. Quoique depuis cet embarras plus de trois ans se soient écoulés, cette af-

faire n'est pas encore terminée, et je doute que le monastère subsiste en ce lieu-là. Ce que je sais assurément, c'est que dans aucun autre monastère de tous ceux de cette nouvelle réforme, les religieuses n'ont autant souffert. Mais, par la miséricorde de Dieu, elles supportent ces travaux avec grande joie. Je prie sa divine majesté de les faire avancer de plus en plus dans son service. Il importe peu qu'une maison soit commode ou incommode; et l'on doit se réjouir de la trouver en état d'être chassées de celles où l'on est, en se souvenant que notre Seigneur n'en a point eu lorsqu'il était dans le monde. Il nous est arrivé en d'autres rencontres dans ces fondations, de n'avoir point de maison à nous; et je puis dire avec vérité, n'avoir vu une seule de nos sœurs en témoigner de la peine. Je prie notre divin Sauveur de nous établir par son infinie bonté et sa grande miséricorde, dans une maison éternelle.

FONDATION DU MONASTÈRE DES CARMÉLITES

D'ALBE DE TORMEZ.

CHAPITRE XIX.

De quelle manière ce monastère fut fondé par le moyen d'une dame de très-grande vertu, nommée Thérèse de Lays, dont la Sainte rapporte presque toute la vie.

Il n'y avait pas encore deux mois que j'avais, le jour de la fête de tous les saints, pris possession de la maison de Salamanque, lorsque je fus pressée de la part de l'intendant du duc d'Albe et de la femme de cet intendant, de fonder un monastère dans Albe. Je n'en avais pas grande envie, parce que la ville est si petite, qu'on ne le pouvait sans avoir du revenu, et que j'aurais désiré que nulle de nos maisons n'en eût. Mais le père Dominique Bagnez, mon confesseur, dont j'ai parlé au commencement de ces fondations, et qui se rencontra alors à Salamanque, m'en reprit, et me dit que puisque le concile permettait d'avoir du revenu, je ne devais pas pour ce sujet refuser de fonder un monastère, et que rien n'empêche des religieuses d'être parfaites, encore qu'elles aient du bien.

Avant que de passer dans le récit de l'établissement de ce monastère d'Albe de Tormez, nommé de l'Annonciation de la sainte Vierge, je veux parler de Thérèse de Lays, sa fondatrice, et dire de quelle sorte cela se passa. Son père et sa mère tiraient leur origine d'une très-ancienne noblesse; mais parce qu'ils n'étaient pas riches, ils demeuraient dans le village de Tordille, distant de deux lieues d'Albe. Et je ne saurais voir sans compassion que la vanité du monde est si grande, que plutôt que de s'abaisser en la moindre des choses de ce qu'il nomme l'honneur, on aime mieux se retirer ainsi en des lieux où l'on est privé des instructions qui peuvent contribuer au salut. Ce gentilhomme et sa femme avaient déjà quatre filles quand Thérèse naquit, et ils ne purent sans peine en voir augmenter le nombre. Sur quoi ne peut-on pas dire, que dans l'ignorance où sont les hommes de ce qui leur est avantageux, ils ne comprennent point qu'il leur peut être fort utile d'avoir des filles, et fort préjudiciable d'avoir des fils ?

Au lieu de se soumettre aux ordres de leur Créateur, ils s'afflige de ce qui devrait les réjouir. Leur foi est si endormie, qu'ils oublient que rien n'arrive sans sa permission ; et ils sont si aveugles, qu'ils ne voient pas que leurs inquiétudes et leurs chagrins leur sont inutiles, et que la seule véritable sagesse est de s'abandonner à sa conduite. « Helas, mon Dieu, que cette erreur se connaîtra clairement dans ce grand jour où toutes les vérités seront découvertes ! on verra tant de pères précipités dans l'enfer pour les péchés de leurs fils, et tant de mères jouir de la gloire du ciel pour les bonnes œuvres de leurs filles. »

Mais il faut revenir à mon sujet. Après que cette enfant eut reçu le saint baptême, on la négligea de telle sorte que le troisième jour de sa naissance on l'oublia depuis le matin jusqu'au soir. Une femme qui aurait dû en prendre soin, arrivant alors et le sachant, elle courut avec quelques personnes qui étaient venues visiter la mère, et qui furent témoins de ce que je vais dire, pour voir si l'enfant était mort. Cette femme, fondant en larmes, la prit entre ses bras et lui dit : Quoi ! ma fille, n'êtes-vous donc pas chrétienne ? comme pour signifier qu'on ne l'avait pas traitée comme telle. Sur quoi l'enfant levant la tête, répondit : Je le suis ; et ce fut la seule parole qu'elle prononça jusqu'au temps que les enfans ont accoutumé de parler. Tous les assistans demeurèrent épouvantés, et la mère commença de concevoir tant d'affection pour elle, qu'elle disait souvent qu'elle désirait de vivre jusqu'à ce qu'elle pût voir ce que Dieu ferait de cette enfant. Elle l'éleva fort honnêtement avec ses sœurs, et les instruisit toutes avec grand soin de ce qui pouvait les porter à la vertu.

Lorsque la jeune Thérèse fut en âge d'être mariée, elle y témoignait de la répugnance. Mais ayant su que François Velasquez la recherchait, quoiqu'elle ne l'eût jamais vu, elle consentit de l'épouser, et notre Seigneur le permit sans doute, afin qu'ils pussent accomplir ensemble une aussi bonne œuvre que celle de fonder une maison religieuse. Il n'était pas seulement fort riche, il était aussi fort vertueux, et il l'aima tant, qu'il ne la contredit jamais en rien, en quoi il avait grande raison, puisqu'il ne lui manquait aucune des qualités que l'on peut désirer en une très-habile et très-honnête femme. Elle prenait un extrême soin de sa famille, et n'avait pas moins de sagesse que de bonté ; en voici une preuve. Son mari l'ayant menée à Albe, qui était le lieu de sa naissance, et les fourriers du duc ayant marqué son logis pour un jeune gentilhomme, elle ne put souffrir d'y demeurer davantage, à cause qu'étant fort belle, et lui fort bien fait, elle avait

remarqué qu'il avait de l'inclination pour elle. Ainsi, sans en rien témoigner à son mari, elle le pria d'aller demeurer ailleurs. Il la mena à Salamanque où ils vivaient fort contens et fort à leur aise, parce qu'outre qu'il y avait beaucoup de bien, sa charge le rendait considérable. Leur seule peine était de n'avoir point d'enfans; et il n'y avait point de dévotions que cette vertueuse femme ne fit pour en demander à Dieu, afin qu'après sa mort ils continuassent à le louer, sans que jamais, à ce qu'elle m'a dit, elle y ait été poussée par nulle autre cause, et c'est une personne si chrétienne; qui a un si grand désir de plaire à Dieu, et qui fait sans cesse tant de bonnes œuvres, que je ne saurais douter de la vérité de ses paroles.

Après avoir passé plusieurs années dans ce désir d'avoir des enfans, s'être fort recommandée à saint André, que l'on invoque particulièrement pour ce sujet, et fait plusieurs autres dévotions, un nuit étant couchée, elle entendit une voix qui lui dit : Ne désirez point des enfans, ils causeraient votre perte. Ces paroles l'étonnèrent et ne purent néanmoins la faire renoncer à son désir, parce qu'il lui semblait que la fin en était si bonne, qu'il n'y avait point d'apparence que ce lui fût un sujet de condamnation. Ainsi elle continuait toujours à demander à Dieu des enfans, et à prendre saint André pour son intercesseur. Un jour, sans qu'elle puisse dire si elle était endormie ou éveillée, mais sachant seulement par les effets que la vision qu'elle eut venait de Dieu, il lui sembla qu'elle était dans une maison où il y avait dans la cour un puits au-dessous d'une galerie, et un pré couvert de fleurs blanches d'une beauté merveilleuse; que saint André lui apparut auprès de ce puits avec un visage si vénérable et plein d'une si grande majesté, qu'elle ne pouvait se lasser de le regarder, et il lui dit : Voilà bien d'autres enfans que ceux que vous désirez. Cette vision, qui ne dura qu'un moment, lui donna tant de consolation et de joie, qu'elle aurait souhaité qu'elle eût toujours continué. Alors elle ne put douter que ce fût saint André qui lui était apparu, et que la volonté de Dieu était qu'elle fondât un monastère; mais ce qui montre clairement que cette vision n'était pas moins intellectuelle que représentative, et qu'elle ne pouvait procéder d'aucune imagination fantastique, ni d'une illusion du diable, c'est que cette dame demeura si persuadée que Dieu demandait cela d'elle, qu'elle n'a jamais désiré depuis d'avoir des enfans, ni ne l'a prié de lui en donner. Elle a seulement pensé aux moyens d'exécuter sa volonté. A quoi l'on peut ajouter que le démon n'aurait eu garde de lui inspirer un désir aussi saint que celui de fonder un mo-

monastère où Dieu est servi fidèlement, quand même il aurait su son dessein, ce qui ne pouvait être, puisqu'il ne connaît point l'avenir, et que cette fondation n'a été faite que six ans après.

Lorsque cette dame fut revenue de son étonnement, et eut raconté à son mari ce qui s'était passé, elle lui dit que puisque Dieu ne leur voulait pas donner des enfans, elle croyait qu'ils ne pouvaient mieux faire que de fonder un monastère de religieuses. Comme il était extrêmement bon et l'aimait parfaitement, il approuva sa proposition, et ils commencèrent d'agiter en quel lieu ils le fonderaient. Elle désirait que ce fût en celui où elle était née; mais il lui fit voir qu'il s'y rencontrait des obstacles qui les obligeaient d'en choisir quelque autre.

Dans le temps qu'il était occupé de cette pensée, la duchesse d'Albe lui ordonna de retourner à Albe pour exercer une charge dans sa maison; et il ne put la refuser quoiqu'elle fût de moindre revenu que celle qu'il avait à Salamanque. Sa femme en fut fort fâchée, bien qu'on l'assurât qu'on ne logerait plus personne chez elle, à cause, comme je l'ai dit, qu'elle avait de l'aversion pour ce lieu-là, et se trouvait mieux à Salamanque. Son mari acheta une maison et l'envoya chercher pour y aller. Elle partit, bien qu'à regret, et sa peine augmenta lorsqu'elle vit la maison, parce qu'encore qu'elle fût en belle assiette et fort spacieuse, elle n'était pas commode. Ainsi elle passa mal la première nuit; mais le lendemain au matin, étant entrée dans la cour, elle ne fut pas moins consolée que surprise d'y voir le puits et tout le reste, excepté le pré et les fleurs qu'elle se souvenait très-bien que saint André lui avait montrés, et elle résolut aussitôt d'y bâtir un monastère. Son mari et elle achetèrent aussi des maisons proches autant qu'il en fallait pour exécuter leur dessein. La seule peine qui restait à cette sainte femme, était de quel ordre elle choisirait ces religieuses, à cause qu'elle désirait qu'elles fussent en petit nombre et dans une étroite clôture. Elle consulta sur ce sujet deux religieux de différens ordres, gens de bien et savans. Ils lui dirent qu'il vaudrait mieux faire quelques bonnes œuvres, parce que la plupart des religieuses étaient mécontentes dans leur profession. Ils y ajoutaient encore d'autres raisons que le démon qui n'oubliait rien pour traverser un si bon dessein, leur faisait paraître fort considérables, et ils la touchèrent tellement, qu'elle résolut d'abandonner cette entreprise. Elle le dit à son mari, et il crut ~~avec~~ me elle que puisque des personnes de piété et éclairées étaient de ce sentiment, ils ne pouvaient manquer de le suivre. Ainsi ils proposèrent de marier un neveu qu'elle avait, qui était

jeune, vertueux, et qu'elle aimait beaucoup, avec une nièce de son mari; de leur donner la plus grande partie de leur bien, et d'employer le reste en des charités, et après y avoir bien pensé, ils s'y résolurent. Mais Dieu en avait ordonné d'une autre manière, car quinze jours n'étaient pas encore passés, que ce neveu fut frappé d'une maladie si violente, qu'elle l'emporta bientôt. Cette dame fut pas moins troublée que touchée de cette mort, parce qu'elle en attribuait la cause à ce qu'elle s'était laissé persuader de ne point exécuter le commandement de Dieu. Ce qui arriva au prophète Jonas pour lui avoir désobéi, se représenta à elle, et lui fit considérer comme un châtiment de sa faute la perte de ce neveu qui lui était si cher. Dès-lors, ni elle ni son mari ne mirent plus en doute de fonder un monastère, quoiqu'on pût dire pour les en détourner; mais ils ne savaient comment en venir à l'exécution, à cause que d'un côté, Dieu mettait dans l'esprit de cette vertueuse femme une idée confuse de ce qu'elle a fait depuis; et que de l'autre, ceux à qui elle en parlait, et particulièrement à son confesseur qui était un religieux de Saint-François, savant et fort considéré dans son ordre, croyant qu'elle ne pourrait rencontrer ce qu'elle désirait, se moquaient de son dessein.

Les choses étant en ces termes, ce religieux apprit des nouvelles de nos fondations. Il s'informa de tout le particulier, et dit ensuite à cette dame qu'il avait trouvé ce qu'elle cherchait, qu'elle pouvait sans crainte fonder ce monastère, et pour ce sujet traiter avec moi. Elle me vint voir, et nous eûmes assez de peine à convenir des conditions, parce que j'ai toujours observé dans les monastères fondés avec du revenu, qu'il fût suffisant pour l'entretien des religieuses sans être obligées de rien demander à leurs parens ou à d'autres, ni pour la nourriture, ni pour le vêtement, ni pour les besoins dans les maladies et les autres choses nécessaires, à cause de l'expérience que j'ai des inconvéniens qui en arrivent. Mais pour ce qui regarde les maisons qui n'ont point de bien, je les fonde sans aucune crainte par la ferme confiance que j'ai que Dieu ne les abandonnera pas, au lieu que ne pouvant avoir cette confiance pour les monastères rentés avec peu de revenu, j'aime mieux ne les point fonder. Enfin nous demeurâmes d'accord de tout. Son mari et elle donnèrent un revenu suffisant outre leur maison que je comptais pour beaucoup, et allèrent demeurer dans un autre qui était en assez mauvais état. Ainsi la fondation fut achevée à l'honneur et à la gloire de Dieu le jour de la conversion de saint Paul, en l'année 1574, et nous eûmes le très-saint sacrement. Sa divine majesté me paraît être fort bien servie

dans cette maison, et je la prie de tout mon cœur que ce bonheur aille toujours en augmentant.

J'avais commencé à rapporter certaines particularités de quelques unes des sœurs de ces monastères, parce que j'ai sujet de croire qu'elles ne seront plus en vie lorsqu'on verra ceci, et qu'il pourra exciter celles qui lui succéderont à continuer d'édifier l'œuvre de Dieu sur de si bons fondemens. Mais j'ai pensé depuis que d'autres pourront l'écrire, et plus exactement que moi, à cause qu'ils ne seront point retenus par la crainte que j'ai toujours que l'on ne s'imagine que j'y ai part, et cette raison me fait omettre beaucoup de choses, qui étant surnaturelles, ne sauraient ne point passer pour miraculeuses dans l'esprit de ceux qui les ont vues ou apprises. Je n'en ai donc point parlé, ni de ce que l'on a connu évidemment avoir été obtenu de Dieu par les prières de ces bonnes filles. Je puis m'être trompée en quelque chose de ce qui regarde le temps de ces fondations, quoique je fasse tout ce que je puis pour m'en souvenir; mais cela importe de peu, on pourra le corriger, et la différence ne sera pas grande.

FONDATION

DU MONASTÈRE DES CARMÉLITES

DE SAINT-JOSEPH DE SÉGOVIE.

CHAPITRE XX.

La Sainte rapporte en ce chapitre ce qui se passa dans cette fondation.

J'ai déjà dit qu'après avoir fondé les monastères de Salamanque et d'Albe, et avant que nous eussions dans le premier une maison qui fût à nous, le père Pierre Fernandez, commissaire apostolique, me commanda de retourner pour trois ans en celui de l'Incarnation d'Avila. Et j'ai aussi rapporté que voyant le besoin qu'on avait de moi à Salamanque, il m'ordonna d'y aller, pour faire en sorte que les religieuses pussent y avoir en propre une maison. Lorsque j'étais un jour en oraison, notre Seigneur me dit *d'aller faire une fondation à Ségovie*. Cela me parut impossible, parce que je ne le pouvais sans un ordre exprès de ce père de qui je viens de parler, et qu'il m'avait témoigné ne pas vouloir que je fisse davantage de fondations, outre que les trois ans que j'avais à demeurer dans le monastère de l'Incarnation n'étaient pas encore finis. Sur quoi notre Seigneur me dit: *que je le fisse savoir à ce père, et qu'il n'y trouverait point de difficulté*. Je lui écrivis ensuite qu'il savait que notre révérendissime général m'avait commandé de ne refuser aucune des fondations que l'on me proposerait, que l'évêque et la ville de Ségovie me conviaient d'y en faire une; que, s'il me le commandait, je lui obéirais, et que ne lui faisant cette proposition que pour la décharge de ma conscience, j'exécuterais avec joie ce qu'il lui plairait de m'ordonner. Je crois que c'étaient presque les mêmes paroles de ma lettre. J'ajoutais seulement qu'il y allait du service de Dieu. Il parut bien que je disais vrai, et qu'il voulait que l'affaire s'achevât, puisque ce père manda aussitôt d'aller travailler à cette fondation; et comme je me souvenais de ce qu'il m'avait dit auparavant, je n'en fus pas peu étonnée.

Avant que de partir de Salamanque, je donnai ordre qu'on nous louât une maison à Ségovie, parce que les fondations de Tolède et de Valladolid m'avaient fait voir qu'il vaut mieux n'en acheter

une qu'après avoir pris possession. Et cela pour plusieurs raisons, dont la principale était que je n'avais point d'argent. Mais la fondation étant achevée, notre Seigneur y pourvut ; et au lieu de celle que nous avions louée, nous en achetâmes une mieux assise et plus commode.

Il y avait dans Ségovie une dame qui m'était venue voir à Avila, nommée Anne de Ximène, veuve d'un aîné d'une maison, grande servante de Dieu, et qui avait toujours eu vocation pour la religion. Ainsi, lorsque le monastère s'établissait, elle y entra pour être religieuse, et avec elle sa fille qui était fort sage. Comme ce lui avait été un double déplaisir d'être mariée, et d'avoir ensuite perdu son mari, elle eut une double joie de se voir dans une maison consacrée à Dieu ; et elle et sa fille avaient toujours vécu dans sa crainte et fort retirées. Cette vertueuse femme nous pourvut d'une maison et des choses nécessaires, tant pour l'église que pour tout le reste, en sorte que je n'eus pas grand peine de ce côté-là. Mais afin qu'il n'y eût point de fondation qui ne me fit beaucoup souffrir, outre que mon âme, quand je me mis en chemin, était dans une grande sécheresse et mon esprit dans un grand obscurcissement, j'avais une fièvre assez violente, un grand dégoût, et plusieurs autres maux corporels qui me durèrent trois mois sans relâche, et, durant les six mois que je demurai en ce lieu-là, je n'y eus pas un moment de santé.

Le très-saint sacrement fut mis dans notre maison le jour de saint-Joseph, et quoique j'eusse le consentement de l'évêque et la permission de la ville, je ne voulus y entrer que la veille, et secrètement. Quoiqu'il y eût déjà long-temps que j'avais obtenu cette permission, comme j'étais alors dans le monastère de l'Incarnation, où je dépendais d'un autre supérieur que notre révérend père général, je n'avais pu faire cette fondation. J'avais aussi la permission de l'évêque ; mais il ne l'avait accordée que verbalement à un gentilhomme, nommé André de Ximène, qui l'obtint pour nous, et qui ne crut pas nécessaire, non plus que moi, de l'avoir par écrit, en quoi nous fîmes une grande faute ; car quand le proviseur apprit que le monastère était établi, il vint en colère défendre d'y dire la messe, et voulait même faire mettre en prison le religieux qui l'avait célébrée, qui était un carme déchaussé, lequel était venu avec le père Julien d'Avila et un autre serviteur de Dieu nommé Antoine Gaytan, qui m'avaient accompagnée.

Ce dernier était un gentilhomme d'Albe, qui, quelques années auparavant, se trouvait fort engagé dans les vanités du siècle. Mais Dieu l'avait tellement touché, qu'il n'avait plus pour elles que

du mépris, et ne pensait qu'à s'employer pour son service. Je me crois obligée de le rapporter, parce qu'il nous a extrêmement assistées dans les fondations dont je parlerai; et je n'aurais jamais fini, si je voulais m'étendre particulièrement sur ses vertus. Celle qui revient le plus à mon sujet est une si grande mortification, que nul des serviteurs qui venaient avec nous ne travaillait tant que lui. C'était un homme de grande oraison, et que Dieu favorisait de tant de grâces, qu'il faisait avec joie ce qui aurait donné de la peine à d'autres. Ainsi il paraissait qu'il avait une vocation particulière pour un emploi si charitable, et l'on peut dire la même chose du père Julien d'Avila, qui, dès le commencement, nous a extrêmement assistées; ce qui montre que notre Seigneur voulait que les choses réussissent, puisqu'il me donnait de tels secours. Comme ce saint homme, Antoine Gaytan ne perdait point d'occasion de bien faire, tout son entretien par le chemin était de parler de Dieu à ceux qui nous accompagnaient, et de les instruire.

Il est juste, mes filles, que celles qui liront la relation de ces fondations sachent combien nous sommes obligées à ces deux personnes, qui, par un pur mouvement de charité, ont tant contribué à vous procurer le bien dont vous jouissez, afin que, les recommandant à Dieu, ils tirent quelques fruits de vos oraisons. Et avec quelle joie ne vous acquitteriez-vous point de ce devoir, si vous saviez comme moi tout ce que les fatigues et les travaux de ces voyages leur ont fait souffrir !

Le procureur, en se retirant, laissa un huissier à la porte de notre église, dont je ne saurais rendre d'autre raison, sinon que c'était pour épouvanter le monde. Je ne m'en mis pas beaucoup en peine, parce que toutes mes appréhensions étaient cessées depuis que nous avions pris possession. Je lui fis savoir par des parens d'une de mes compagnes, qui était des plus qualifiées de la ville, que j'avais permission de l'évêque, et il m'a avoué depuis qu'il ne l'ignorait pas. Son mécontentement venait de ce que l'on avait agi sans sa participation, en quoi je crois que nous n'avions pas trop mal fait. Enfin il se relâcha à nous laisser le monastère; mais il nous ôta le très-saint sacrement, et il fallut le souffrir. Nous demeurâmes en cet état durant quelques mois, jusqu'à ce que nous eûmes acheté une maison, et avec cette maison des procès, comme nous en avions déjà un autre avec des religieux de Saint-François. Ce dernier ne nous obligea pas seulement à plaider contre des religieux de la Mercy, mais aussi contre le chapitre, à cause d'une censive qu'il prétendait.

O JESUS-CHRIST, mon Sauveur, quel déplaisir ne nous était-ce

point de nous trouver engagées dans tant de contestations ! Quand l'une semblait terminée, il en renaissait un autre; et il ne suffisait pas pour avoir la paix de donner ce que l'on nous demandait. Cela paraîtra peut-être peu considérable; et j'avoue néanmoins qu'il ne laissait pas de me donner beaucoup de peine. Un prieur, chanoine de cette église et neveu de l'évêque, et le licencié Herrera, qui était un homme de grande piété, nous assistèrent de tout leur pouvoir; et enfin nous sortîmes pour de l'argent de cette première affaire. Mais il nous restait encore ce procès avec les religieux de la Mercy, et il ne finit qu'après que nous fûmes passées secrètement dans la nouvelle maison, un jour ou deux avant la Saint-Michel. Car alors ils résolurent de s'accorder pour une somme dont nous convînmes. Ma plus grande difficulté dans cet embarras était qu'il ne restait plus que sept ou huit jours des trois années de l'exercice de ma charge de prieure du monastère de l'Incarnation, et qu'ainsi il fallait de nécessité que je m'y rendisse.

Notre Seigneur permit que tout s'accommodât avant ce temps, sans qu'il nous restât aucun différend avec personne; et deux ou trois jours après je m'en allai au monastère de l'Incarnation. Qu'il soit béni à jamais de m'avoir fait tant de grâces, et que toutes les créatures ne cessent point de lui donner les louanges qui lui sont dues !

FOYER THERESIANUM
6, Rue des Carmélites
34 - MONTPELLIER

FONDATION DU MONASTÈRE DES CARMÉLITES

DE VEAS.

CHAPITRE XXI.

La Sainte traite dans ce chapitre de la fondation de ce monastère et des admirables vertus de Catherine de Sandoval, qui s'y rendit religieuse avec sa sœur et y porta tout son bien.

Après avoir donc, comme je l'ai dit, reçu l'ordre de sortir du monastère de l'Incarnation pour aller à Salamanque, lorsque j'y fus arrivée, on me rendit des lettres d'une dame de Veas, du curé de la ville, de quelques autres personnes qui me priaient d'y aller fonder un monastère, et m'assuraient que je ne trouverais point de difficulté à l'établir, parce qu'ils avaient déjà une maison.

Je m'enquis de celui qui m'apporta ces lettres des particularités du lieu. Il n'y eut point de bien qu'il ne m'en dit, et il avait raison, car le pays est très-agréable et l'air excellent. Mais considérant qu'il était fort éloigné, et que l'on ne pourrait s'y établir sans l'ordre du commissaire apostolique, qui, s'il n'était ennemi de ces nouvelles fondations, leur était au moins peu favorable, je crus qu'il n'y avait point d'apparence d'accepter ces offres, et voulais, sans lui en parler, m'excuser de les recevoir. Comme il était alors à Salamanque, et que notre révérendissime père général m'avait commandé de ne refuser aucune fondation, il me sembla, après y avoir beaucoup pensé, que je ne pouvais me dispenser de savoir son sentiment. Je lui envoyai les lettres, et il me manda qu'il était si édifié de la dévotion de ces personnes, qu'il ne jugeait pas à propos de leur donner le déplaisir d'un refus; qu'ainsi je pouvais leur écrire, que lorsqu'ils auraient obtenu la permission de l'ordre pour cette fondation, je satisferais à leur désir; mais il me fit dire en même temps qu'il était assuré que les commandeurs ne l'accorderaient pas, après l'avoir refusée à d'autres personnes qui les en avaient sollicités durant plusieurs années. Je ne puis me souvenir de cette réponse, sans admirer de quelle sorte Dieu fait réussir les choses contre l'intention des hommes, quand il veut qu'elles se fassent, et se sert même de ceux qui y sont les plus opposés, comme il arriva à ce commissaire. Car il ne put refuser son

consentement , lorsque la permission qu'il avait cru que l'on n'accorderait point fut obtenue.

Voici de quelle manière se passa la fondation de ce monastère de Saint-Joseph de Veas, faite le jour de saint Mathias, en l'année 1574. Un gentilhomme de ce lieu-là, de fort bonne maison et riche, nommé Sancho Rodriguez de Sandoval, eut, entre autres enfans, de madame Catherine Godinez sa femme, deux filles qui en furent les fondatrices; l'une s'appelait Catherine comme sa mère, et l'autre Marie. L'ainée, Catherine de Sandoval, n'avait que quatorze ans lorsque Dieu lui inspira de se consacrer à son service, et elle était auparavant si éloignée de renoncer à la vanité du monde, et avait si bonne opinion d'elle-même, que tous les partis que son père lui proposait lui paraissaient indignes d'elle.

Un jour qu'elle était dans une chambre proche de celle de son père, qui n'était pas encore levé, et pensait à un mariage que l'on croyait lui être fort avantageux, elle disait en elle-même que son père était bien facile à contenter, puisqu'un droit d'ainesse lui paraissait une chose si considérable. Mais ayant par hasard jeté les yeux sur un crucifix, elle n'eut pas plus tôt lu le titre que l'on met d'ordinaire sur la croix, que Dieu lui changea tellement le cœur, qu'elle ne se connaissait plus elle-même. L'aversion qu'elle avait pour le mariage venait de ce qu'elle croyait qu'il y avait de la bassesse à s'assujétir à un homme, sans qu'elle sût ce qui lui causait un si grand orgueil. Dieu, qui savait le moyen de l'en guérir, fit voir alors un effet de son infinie miséricorde, dont on ne peut trop le louer. Car de même que le soleil ne luit pas plus tôt dans un lieu obscur qu'il l'éclaire de ses rayons, la seule lecture de ce titre répandit tant de lumière dans l'âme si vaine de cette fille, qu'elle connut la vérité. Elle arrêta sa vue sur son Sauveur attaché à la croix, tout couvert de sang; elle admira jusqu'à quel excès avaient été ses souffrances; elle considéra combien son extrême humilité était opposée à cet orgueil dont elle était pleine; et Dieu, l'élevant dans ce moment au-dessus d'elle-même, lui donna une si grande connaissance et un si grand sentiment de sa misère, qu'elle aurait voulu que personne ne l'ignorât, et un si violent désir de souffrir pour lui, qu'elle aurait été prête d'endurer tous les tourmens qu'ont éprouvés les martyrs. Ces sentimens furent accompagnés d'une si profonde humilité et d'un tel mépris d'elle-même, que, si elle l'eût pu sans offenser Dieu, elle aurait été bien aise qu'on eût eu pour elle autant d'horreur que pour les femmes les plus perdues. Ainsi elle commença à concevoir cet ardent désir de faire pénitence, qu'elle exécuta avec tant de ferveur. Elle fit

à l'instant vœu de chasteté et de pauvreté. Et au lieu qu'auparavant la sujétion lui paraissait insupportable, elle aurait souhaité qu'on l'eût envoyée dans les terres des Maures pour y être esclave.

Elle a persévéré de telle sorte dans toutes les vertus, qu'il était visible que Dieu lui faisait des grâces surnaturelles, comme je le dirai dans la suite, afin que l'on en donne à son éternelle majesté les louanges qui lui sont dues. « Que vous soyez béni à jamais, » mon Créateur, d'anéantir ainsi une ame dans un moment, pour » lui redonner après comme une nouvelle vie! Qu'est-ce que cela, » Seigneur? Je serais tentée de vous faire la même question que » vous firent vos apôtres, quand, après que vous eûtes rendu la » vue à l'aveugle-né, ils vous demandèrent si c'était aux péchés » de ses parens ou aux siens qu'il on devait attribuer qu'il n'eût » point, jusqu'à ce jour, vu la lumière. Car qui avait fait mé- » riter à cette fille une grâce si extraordinaire? Ce ne pouvait » être elle-même, puisque lorsque vous l'en favorisâtes elle était » dans des sentimens tout contraires. Mais vous savez bien, Sei- » gneur, ce que vous faites, et je ne sais ce que je dis. Que vos » jugemens sont impénétrables! Que vos œuvres sont incompré- » hensibles! Que votre pouvoir surpasse infiniment tout ce que » nous saurions en imaginer! et que serait-ce de moi, si cela » n'était pas? C'est peut-être, mon Dieu, qu'étant touché de la » piété de la mère de ces deux sœurs, vous voulûtes lui donner » la consolation de voir, avant que de mourir, tant de vertus » dans ses filles. Car je ne doute point que vous n'accordiez à ceux » qui vous aiment d'aussi grandes faveurs que celle de leur don- » ner, par leurs enfans, encore plus de moyens de vous servir. »

Lorsque cette heureuse fille était dans les dispositions que je viens de rapporter, il s'éleva un si grand bruit au-dessus de sa chambre, qu'il semblait que l'endroit où elle était allait tomber; et elle entendit durant quelque temps de fort grands gémissemens. Son père, qui n'était pas encore levé, en fut effrayé jusqu'à trembler, et, sans savoir ce qu'il faisait, il prit sa robe de chambre et son épée, entra dans la chambre, et lui demanda ce que c'était. Elle lui répondit qu'elle n'avait rien vu. Il passa ensuite dans une autre chambre, où n'ayant aussi rien trouvé, il lui commanda de se tenir auprès de sa mère, à qui il alla raconter ce qu'il avait entendu. On peut juger, par ce que je viens de dire, quelle est la fureur du démon, quand il voit échapper de ses filets une âme dont il se croyait le maître. Mais comme il ne peut souffrir notre bonheur, je ne m'étonne pas que, lorsque Dieu fait en même temps tant de grâces à une personne, il s'en épouvante,

et fasse ainsi éclater sa rage, principalement s'il voit, comme dans cette rencontre, que l'abondance des grâces dont cette âme se trouve enrichie, lui en fera perdre encore d'autres qu'il considérerait comme étant à lui. Car je suis persuadée que notre Seigneur, dans une telle profusion de ses faveurs, veut qu'outre la personne qui les reçoit, d'autres en profitent aussi. Cette demoiselle ne parla à personne de ce qu'elle avait entendu; mais elle fut touchée d'un très-grand désir d'être religieuse, et pria instamment son père et sa mère de le lui permettre, sans pouvoir jamais l'obtenir. Après y avoir employé trois ans inutilement, elle dit à sa mère qu'elle n'aurait pas eu peine à gagner, si cela eût dépendu d'elle seule, la résolution qu'elle avait faite, dont elle n'osait parler à son père; et le jour de saint Joseph, ayant quitté ses habits ordinaires, elle en prit un très-simple et très-modeste, et s'en alla ainsi à l'église, afin que, chacun l'ayant vue en cet état, on ne pût le lui faire changer. Elle ne manquait point, durant ces trois ans, d'employer tous les jours quelques heures à l'oraison, et de se mortifier en tout ce qu'elle pouvait, selon que notre Seigneur, qui prenait lui-même le soin de sa conduite, le lui inspirait. Et afin qu'on la laissât en repos sur le sujet d'un mariage, dont on continuait de la presser, elle se tenait, pour se gâter le teint, dans une cour, durant la plus grande ardeur du soleil, après s'être lavé le visage.

Elle était si éloignée de vouloir prendre autorité sur personne, que lorsque le soin de la conduite de la maison, dont son père et sa mère se reposaient entièrement sur elle, l'obligeait de commander aux servantes, elle prenait le temps qu'elles dormaient pour leur aller baisers les pieds, tant elle avait de honte d'être servie par celles qu'elles croyait meilleures qu'elle. Et quand son père et sa mère l'occupaient durant tout le jour, elle employait presque toute la nuit en oraison. Ainsi elle dormait si peu qu'elle n'aurait pu y résister sans une grâce surnaturelle. Et ses pénitences et ses disciplines étaient excessives, parce que, n'ayant point de directeurs de qui elle put prendre conseil, personne ne les modérait.

Entre autres pénitences qu'elle faisait, elle porta durant tout un carême, une cotte de maille sur sa chair nue. Elle se retirait pour prier dans un lieu à l'écart, où le diable ne manquait pas d'user de divers artifices pour la tromper; et il arrivait souvent que, se mettant en oraison à dix heures de nuit, elle y demeurait jusqu'au jour. Après qu'elle eut passé près de quatre ans dans des exercices si pénibles, notre Seigneur l'éprouva

d'une manière encore plus rude. Elle tomba dans de très-grandes maladies, et fut travaillée de fièvre, d'hydropisie, de maux de cœur, et d'un cancer, qu'on ne put déraciner qu'avec le fer, sans qu'elle eût à peine quelques jours de relâche, durant dix-sept ans qu'elle fut en cet état.

Son père mourut sur la fin des cinq premières années, un an après qu'elle eut changé d'habit, en la manière que je l'ai dit ; et sa sœur, qui avait alors quatorze ans, et était auparavant fort curieuse, en prit aussi un tout simple, et commença à faire oraison. Leur mère, au lieu de s'y opposer, les secondait et les fortifiait dans leurs bons désirs, et ainsi approuvait qu'elles s'occupassent à un exercice très-louable, quoique très-éloigné de leur condition, qui était d'enseigner le catéchisme à de petites filles, et leur apprendre à prier Dieu, à lire et à travailler. Il y en vint un grand nombre ; et la manière dont elles vivent fait voir l'avantage qu'elles ont tiré d'avoir reçu dans leur enfance de si saintes instructions. Mais une si bonne œuvre ne continua pas longtemps. Le démon ne put le souffrir, et les parens retirèrent leurs filles, disant qu'il leur était honteux qu'on les instruisit pour rien, joint que les maladies dont je viens de parler augmentèrent encore.

Cinq ans après la mort du père de ces deux sœurs, Dieu disposa aussi de leur mère. Et comme mademoiselle Catherine, qui était l'aînée, avait toujours conservé le dessein que Dieu lui avait donné d'être religieuse, elle ne délibéra pas de l'exécuter. Mais parce qu'il n'y avait point de monastère dans Veas, ses parens lui dirent que puisqu'elle avait assez de bien pour en fonder un, elle ne devait pas choisir un autre lieu. Elle y consentit ; et comme Veas dépend de la commanderie de Saint-Jacques, on avait nécessairement besoin de la permission du conseil des ordres ; on travailla à l'obtenir. Il s'y rencontra tant de difficultés, que quatre ans se passèrent dans cette poursuite, avec beaucoup de peine et de dépense ; et l'on n'en serait jamais venu à bout, si on ne se fût adressé à la propre personne du roi par une requête. Les parens de cette vertueuse fille, voyant tant de difficultés, lui représentèrent qu'il y aurait de la folie à s'y opiniâtrer davantage, et que ses grandes infirmités l'obligeant à garder presque toujours le lit, il ne se trouverait point de monastère qui voulût la recevoir à profession. Elle leur répondit que si dans un mois notre Seigneur lui donnait assez de santé pour pouvoir elle-même aller à la cour solliciter son affaire, ils ne devraient point douter qu'il n'approuvât son dessein. Lorsqu'elle parlait avec tant de

confiance en l'assistance de Dieu, il y avait déjà plus de six mois qu'elle ne pouvait sortir du lit, près de huit mois qu'elle ne pouvait se mouvoir, huit ans qu'elle n'était point sans fièvre, et qu'outre la sciatique et une goutte arthritique, elle était étique, phthisique, hydropique, et travaillée d'une si grande ardeur de foie, que sa chemise semblait brûler à travers sa couverture. Comme cela paraît incroyable, j'ai voulu m'en informer du médecin même qui la traitait, et il ne me l'a pas seulement confirmé, mais il m'a avoué que jamais rien ne l'avait tant étonné.

Lorsqu'un samedi, veille de saint Sébastien, elle était en cet état, notre Seigneur lui donna une santé si parfaite, qu'elle ne savait comment cacher un tel miracle. Elle dit qu'elle eut un si grand tremblement intérieur, que sa sœur crut qu'elle allait rendre l'esprit; qu'elle sentit un changement incroyable dans son corps et dans son âme, et qu'elle eut beaucoup plus de joie de se voir en état de pouvoir solliciter l'établissement du monastère que de se trouver délivrée de tant de maux, parce que dans le moment que notre Seigneur l'eut touchée, il lui avait donné une telle horreur d'elle-même et un tel désir de souffrir, qu'elle l'avait instamment prié de l'exercer en toutes manières. Il l'exauça; car, durant les huit ans de ses maladies, on lui fit plus de cinq cents saignées, et on la ventoussa et scarifia un très-grand nombre de fois. Elle en porte encore les marques dans plus de vingt de ces incisions, où l'on fut obligé de jeter du sel pour attirer de son côté un venin qui lui faisait souffrir d'extrêmes douleurs: et ce qui est plus merveilleux encore, c'est que lorsqu'on lui ordonnait des remèdes si violens, elle avait de l'impatience que l'heure de les lui appliquer fût venue, et excitait même les médecins à y ajouter les cautères qu'on lui fit, à cause de ce cancer et de quelques autres de ses maux, parce qu'elle était bien aise d'éprouver, disait-elle, si son désir d'être martyr était véritable.

Quand elle se vit ainsi rétablie en un moment dans une parfaite santé, elle pria son confesseur et son médecin de la faire transporter ailleurs, afin que l'on pût attribuer sa guérison au changement d'air; et, au lieu de le lui accorder, il publièrent ce grand miracle dont ils ne pouvaient douter, parce qu'ils jugeaient son mal entièrement incurable, et croyaient qu'elle vidait ses poulmons, à cause du sang corrompu qu'elle jetait par la bouche. Elle demeura trois jours dans le lit sans vouloir se lever, pour empêcher qu'on ne s'aperçût de ce qui lui était arrivé, mais inutilement, sa santé ne pouvant pas plus être cachée que sa maladie.

Elle m'a dit que le mois d'août auparavant, priant Dieu de lui

ôter cet ardent désir d'être religieuse et de fonder un monastère, ou de lui donner le moyen de l'accomplir, elle fut assurée d'une certitude infailible qu'elle serait guérie assez tôt pour pouvoir, le carême suivant, aller solliciter la permission ; qu'ainsi, encore que ses maladies augmentassent de beaucoup, elle espéra toujours que notre Seigneur lui ferait cette grâce, et que, bien qu'elle fût dans une telle extrémité, lorsqu'elle avait auparavant reçu deux fois l'extrême-onction que le médecin assurait qu'elle expirerait avant que le prêtre pût venir, elle ne perdit jamais la confiance que Dieu lui avait donnée qu'elle mourrait religieuse.

Ses frères et ses autres proches, qui traitaient son dessein de folie, n'osèrent plus s'y opposer, après avoir vu un si grand miracle. Elle demeura trois mois à la cour, sans pouvoir obtenir la permission qu'elle demandait. Mais lorsqu'elle eut présenté son placet au roi, et qu'il sut que c'était pour fonder un monastère de carmélites déchaussées, il commanda qu'on l'expédiât à l'instant même.

Il parut bien que c'était avec Dieu qu'elle avait principalement traité cette affaire, et que ce qu'il veut ne saurait manquer d'arriver, puisqu'encore que cette fondation fût dans un lieu si éloigné et le revenu fort petit, les supérieurs ne laissèrent pas de l'agréer. Ainsi les religieuses se rendirent à Veas au commencement du carême de l'année 1574. Les habitans de la ville allèrent au devant d'elles en procession, avec grande solennité, et la joie était si générale, qu'il n'y avait pas jusqu'aux enfans qui ne témoignassent, en la manière qu'ils le pouvaient, que c'était un ouvrage agréable à Dieu. Le jour de saint Mathias de cette année, le monastère fut établi, et nommé Saint-Joseph-du-Saint-Sauveur.

Ce même jour, les deux sœurs prirent l'habit ; et la santé de l'aînée augmentait toujours. Son humilité, son obéissance, et son désir d'être méprisée du monde ont bien fait connaître que sa passion de servir Dieu était véritable. Qu'il en soit loué et glorifié à jamais.

Elle m'a dit, entre autres choses, qu'il y a plus de vingt ans, qu'étant allée se coucher, dans le désir de savoir quelle était la plus parfaite de toutes les religions, afin de s'y rendre religieuse, elle avait songé, après s'être endormie, qu'elle marchait dans un chemin fort étroit ; au-dessous duquel étaient des précipices où l'on courait fortune de tomber, et qu'un frère convers, carme déchaussé, qu'elle y rencontra, et qu'elle a reconnu depuis à Veas être frère Jean de la Misère, lorsqu'il y vint quand j'y étais, lui dit : Venez avec moi, ma sœur ; qu'il la mena ensuite dans une

maison où il y avait un grand nombre de religieuses, qui n'étaient éclairées que des cierges qu'elles portaient en leurs mains; et que leur ayant demandé de quel ordre elles étaient, elles ne lui répondirent point, mais levèrent leurs voiles en souriant, avec des visages gais et contens, qu'elle m'assura être les mêmes que ceux des sœurs de cette fondation; que la prieure l'avait prise par la main, et lui avait dit, en lui montrant la règle et les constitutions: Ma fille, c'est pour cela que je vous veux. Après quoi, s'étant éveillée, elle se trouva si contente, qu'il lui semblait être dans le ciel; qu'elle écrivit tout ce qu'elle se souvenait d'avoir vu dans cette règle; qu'il se passa long-temps sans qu'elle en dit rien à son confesseur, ni à qui que ce fût, et sans que personne ne pût rien lui apprendre de cette religion.

Quelque temps après, un religieux de la compagnie de Jésus qui savait son dessein étant arrivé, elle lui montra ce qu'elle avait écrit, et lui dit que si elle pouvait apprendre des nouvelles de cette religion, elle irait à l'heure même s'y rendre. Il se rencontra que ce père avait connaissance de nos fondations; il lui en parla, et elle m'écrivit aussitôt. Lorsqu'on lui rendit ma réponse, elle était si malade, que son confesseur lui conseilla de ne plus penser à cette affaire, puisque, quand même elle serait entrée en religion, l'état où elle était l'obligerait d'en sortir, et qu'ainsi on n'avait garde de la recevoir. Cela l'affligea beaucoup. Elle eut recours à Dieu, et lui dit: «Seigneur, qui êtes la vie de mon âme, et à qui rien n'est impossible, ôtez-moi ce dessein de l'esprit, ou donnez-moi le moyen de l'exécuter.» Elle proféra ces paroles avec une extrême confiance, et conjura la sainte Vierge, par la douleur qu'elle ressentit à la mort de son Fils, de vouloir intercéder pour elle. Elle entendit ensuite une voix qui lui dit intérieurement: *Croyez et espérez. Je suis tout-puissant. Je vous guérirai; et cela m'est plus facile que d'avoir empêché, comme j'ai fait, que tant de maladies, toutes mortelles, ne vous aient ôté la vie: ce qui lui fut dit d'une manière si forte, qu'elle ne put douter de l'effet, quoiqu'elle se trouvât depuis accablée de plusieurs maux encore plus grands, jusqu'au temps que notre Seigneur la guérit miraculeusement, comme je l'ai rapporté.*

Cette histoire paraît si incroyable, qu'étant aussi méchante que je le suis, je n'aurais pu me persuader qu'il n'y eût point d'exagération, si je n'en avais été assurée par le médecin même qui la traita, par les domestiques de la maison, et par plusieurs autres personnes dont je me suis informée avec grand soin. Quoique cette excellente religieuse ne soit pas forte, elle a assez de santé

pour garder la règle. On ne la voit jamais que contente; et son humilité est si grande, qu'elle nous donne à toutes beaucoup de sujet de louer Dieu.

Ces deux sœurs donnèrent tout leur bien à notre ordre, sans aucune condition, en sorte que si on eût voulu les renvoyer elles n'auraient rien pu en demander. Le détachement que l'aînée, dont j'ai si particulièrement parlé, a de ses parens et du lieu de sa naissance est si grand, qu'elle est dans un continuel désir de s'en éloigner, et en presse les supérieures. Mais son obéissance est si parfaite, qu'elle ne laisse pas d'être contente, et que, quelque forte que fût sa passion d'être converse, elle n'a pas laissé de se résoudre à être du chœur, sur ce que je lui écrivis pour la reprendre de ce qu'elle ne se rendait pas à la volonté du père provincial, et lui mandai, entre autres choses, avec assez de sévérité, que ce n'était pas le moyen de mériter. Ces répréhensions, qui paraîtraient rudes à un autre, au lieu de la mécontenter, lui donnent de la joie, et lui font faire avec plaisir ce qui est contraire à sa volonté. Enfin je ne vois rien dans cette âme qui ne soit agréable à notre Seigneur et à toutes les sœurs. Plaise à sa divine majesté de la tenir toujours de sa main, et d'augmenter les vertus et les grâces dont il la favorise, afin qu'elle puisse encore mieux le servir et le glorifier davantage. Ainsi soit-il.

FONDATION DU MONASTÈRE DES CARMÉLITES

DE SÉVILLE.

CHAPITRE XXII.

La Sainte ne parle dans ce chapitre que des vertus du père Jérôme Gratien de la Mère de Dieu, carme déchaussé.

Durant que j'attendais à Veas la permission du conseil des ordres pour fonder le monastère de Caravaque, un religieux carme déchaussé, nommé le père Jérôme Gratien de la Mère de Dieu, qui, peu d'années auparavant, avait pris l'habit à Alcalá, vint m'y voir. C'était un homme d'esprit, savant, modeste, et qui avait toujours été si vertueux, qu'il paraissait que la sainte Vierge l'avait choisi pour contribuer au rétablissement de l'ancienne règle de son ordre. Lorsqu'il était encore jeune à Alcalá, il ne pensait à rien moins, non-seulement qu'à embrasser notre règle, mais qu'à se faire religieux. Son père, qui était secrétaire du roi, avait aussi pour lui un dessein bien différent; car il voulait qu'il suivit sa profession. Et lui, au contraire, avait un si violent désir d'étudier en théologie, qu'enfin ses prières et ses larmes lui en obtinrent la permission. Il fut prêt d'entrer dans la compagnie des jésuites, qui lui avaient promis de le recevoir et lui avaient dit d'attendre quelques jours pour de certaines considérations. J'ai su de lui-même que le vrai traitement qu'on lui faisait lui était pénible, parce qu'il lui semblait que ce n'était pas le chemin du ciel. Il avait toujours pris quelques heures pour faire oraison; et son recueillement et son honnêteté étaient extrêmes.

En ce même temps, un de ses amis, nommé le père Jean de Jésus, docteur en théologie, prit l'habit de notre ordre dans le monastère de Pastrane. Je ne sais si ce fut par cette occasion, ou par un livre qu'il avait fait de l'excellence et de l'antiquité de notre ordre, qu'il s'y affectionna. Car il prenait tant de plaisir à lire les choses qui le regardaient et à les prouver par de grandes autorités, qu'il dit qu'il avait souvent du scrupule de ce que, ne s'en pouvant tirer, il quittait ses autres études; et il y employait même ses heures de récréation. O sagesse et puissance de Dieu! que vous êtes admirables, et qu'il est impossible aux hommes de

ne pas accomplir ce que vous voulez! Vous saviez, Seigneur, le besoin que ce grand ouvrage que vous aviez commencé dans notre ordre avait de semblables personnes, et je ne saurais assez vous remercier de la grâce que vous nous fîtes en cette rencontre. Car si j'avais eu à choisir entre tous ceux qui étaient les plus capables de servir, dans ces commencemens, notre congrégation, je vous aurais, mon Dieu, demandé ce saint religieux. Que vous soyez béni à jamais!

Lorsque ce père n'avait ainsi aucune pensée d'entrer dans notre ordre, il fut prié d'aller à Pastrane pour traiter de la réception d'une religieuse avec la prieure de celui de nos monastères qui subsistait encore en celieu-là. Sur quoi je ne saurais assez admirer les moyens dont il plaît à Dieu de se servir, puisque s'il y fût allé pour prendre lui-même l'habit de notre réforme, tant de personnes auraient travaillé à l'en détourner, qu'il ne l'aurait peut-être jamais fait. Mais la glorieuse Vierge voulut le récompenser de son extrême dévotion pour elle; car je ne puis attribuer qu'à son intercession, qui ne manque jamais à ceux qui ont recours à son assistance, la grâce que Dieu fit à ce bon religieux de l'engager ainsi dans son ordre, afin qu'il pût, par les services qu'il lui rend, lui témoigner l'ardeur de son zèle.

Étant encore fort jeune, à Madrid, il allait souvent prier Dieu devant une image de cette bienheureuse Vierge qu'il nommait sa maîtresse, et je ne doute point que ce ne soit elle qui a obtenu pour lui de notre Seigneur cette grande pureté de cœur qu'il a toujours eue. Il m'a dit qu'il lui semblait quelquefois qu'il remarquait dans ses yeux qu'elle avait beaucoup pleuré, à cause de tant d'offenses que l'on commet contre son Fils. Il en conçut des sentimens si vifs pour ce qui regarde la gloire de ce rédempteur du monde, et de si ardens desirs pour le bien des âmes, qu'il n'y a point de travaux qui ne lui paraissent légers quand il rencontre l'occasion de profiter à quelqu'une, comme je l'ai éprouvé en diverses fois.

Ne semble-t-il donc pas, mes filles, que la sainte Vierge, par une heureuse tromperie, le fit aller à Pastrane pour y prendre lui même l'habit de notre ordre, lorsqu'il ne pensait qu'à le faire donner à une autre? « O mon Sauveur! que les secrets de votre conduite sont impénétrables d'avoir ainsi disposé les choses pour récompenser ce fidèle serviteur de ses bonnes œuvres, du bon exemple qu'il avait toujours donné, et de son extrême affection pour votre glorieuse mère! »

Lorsqu'il fut arrivé à Pastrane, il alla trouver la supérieure

pour la prier de recevoir cette fille, sans savoir que notre Seigneur l'y conduisait, afin d'obtenir, par ses prières, une semblable grâce pour lui-même. Comme par une faveur particulière de Dieu, sa conversation est si agréable, que l'on ne saurait le voir sans l'aimer, ainsi qu'il l'est de toutes les personnes qu'il gouverne, parce que encore que sa passion pour l'avancement des âmes ne lui permette pas de dissimuler aucune faute, il les reprend d'une manière si douce, que l'on ne saurait s'en plaindre ; cette prieure en fut si touchée, qu'elle conçut un très-grand désir de le voir entrer dans notre ordre ; elle représenta ensuite aux sœurs que n'y ayant guère, ou peut-être point de si bon sujet, elles devaient toutes se mettre en prières pour demander à Dieu de ne pas le laisser aller qu'il n'eût pris l'habit. Et comme cette supérieure est une si grande religieuse, que je crois qu'elle aurait été seule capable d'obtenir cette grâce de Dieu, à combien plus forte raison devait-on l'espérer des prières que tant de bonnes âmes joignirent aux siennes ! Toutes lui promirent de s'y employer de tout leur pouvoir, et elles le firent par des jeûnes, des disciplines et des oraisons continuelles. Leurs vœux furent exaucés, car le père Gratien étant allé au monastère des pères carmes déchaussés, l'extrême régularité qui s'y pratiquait, la ferveur avec laquelle on y servait Dieu, et que cet ordre était consacré à la sainte Vierge qu'il désirait si ardemment de servir, lui firent une telle impression, qu'il résolut de ne point retourner au monde. Le démon ne manqua pas de lui représenter l'extrême douleur qu'il causerait à son père et à sa mère qui l'aimaient si tendrement, et qui, dans le grand nombre d'enfants qu'ils avaient, le considéraient comme le seul appui de leur famille. Mais il remit le soin de les assister entre les mains de Dieu, pour l'amour duquel il abandonnait toutes choses, et se consacrait à sa sainte mère. Ainsi ces bons pères lui donnèrent l'habit avec une grande joie ; et celle de la prieure et des religieuses fut telle, qu'elles ne pouvaient se lasser de remercier Dieu d'avoir accordé cette grâce à leurs prières.

Il passa l'année de son noviciat avec la même humilité que le moindre des novices, et donna, dans une occasion qui s'en offrit, une preuve signalée de sa vertu, car le prieur étant absent, on mit en sa place un jeune père qui n'était ni savant, ni habile, ni assez expérimenté pour exercer cette charge. Il ordonnait des mortifications si excessives, principalement pour de si bons religieux, que si Dieu ne les eût assistés, ils n'auraient pu les pratiquer. On a reconnu depuis que ce père est si mélancolique, que

l'on a de la peine à vivre avec lui, lors même que, n'étant point en charge, il n'a qu'à obéir et à plus forte raison quand il commande, tant cette humeur, qui produit de si dangereux effets, domine en lui. Il est d'ailleurs bon religieux, et Dieu permet quelquefois de semblables choses pour perfectionner l'obéissance de ceux qui l'aiment, ainsi qu'il arriva en cette rencontre.

C'a été sans doute par le mérite d'une si parfaite obéissance du père Jérôme Gratien de la Mère de Dieu, que notre Seigneur a voulu lui apprendre à conduire ceux qui lui sont soumis, après l'avoir pratiquée lui-même. Et afin qu'il ne lui manquât rien de ce qui est nécessaire pour bien gouverner, il soutint de très-grandes tentations trois mois avant que de faire profession. Mais comme il devait être un généreux chef de tant de généreux combattans, engagés dans le service de la reine des anges, il résist avec tant de courage à ces assauts, que plus cet esprit infernal le pressait de quitter l'habit, plus il se fortifiait dans la résolution de le porter toute sa vie. Il m'a donné un écrit qu'il fit dans le plus fort de ses tentations, et je l'ai lu avec grande dévotion, parce que l'on y voit clairement de quelle sorte Dieu le soutenait.

On trouvera peut-être étrange que ce saint religieux m'ait communiqué tant de particularités des choses les plus intérieures qui le concernent; mais je veux croire que Dieu l'a permis, afin que je les rapportasse ici pour obliger ceux qui les liront d'admirer les faveurs qu'il fait à ses créatures, puisqu'il sait que ce bon père n'en a jamais tant dit à nul autre, ni même à ses confesseurs. Il s'y portait quelquefois à cause que mon âge et ce qu'on lui avait dit de moi lui faisaient croire que j'avais quelque expérience de ces choses; et d'autres fois, parce que la suite du discours l'engageait à me les confier, aussi bien que d'autres que je ne pourrais écrire sans trop m'étendre; outre que je me retiens de peur de lui donner de la peine si ce papier tombait un jour entre ses mains. Mais quand cela arriverait, comme ce ne pourrait être que de long-temps, j'ai cru devoir rendre ce témoignage à l'obligation que lui a notre ordre dans ce renouvellement de notre ancienne règle. Car, encore qu'il n'ait pas été le premier à y travailler, il y a eu des temps où j'aurais eu regret de ce que l'on avait commencé, si je n'eusse mis mon espérance en la miséricorde de Dieu; en quoi je n'entends parler que des maisons des religieux, celles des religieuses ayant, par son infinie bonté, toujours bien été jusqu'ici. Ce n'est pas que celles des religieux alassent mal; mais il y avait sujet de craindre qu'elles ne déchussent bientôt, parce que n'ayant point de provincial particulier, ils étaient soumis aux

pères de l'observance mitigée, qui ne donnaient point de pouvoir sur eux au père Antoine de Jésus, qui avait commencé la réforme, et aurait pu les conduire : joint à cela que notre révérendissime père général ne leur avait point donné de constitutions. Ainsi chaque maison se gouvernait comme elle pouvait, et dans ces différentes conduites l'on souffrit beaucoup, jusqu'à ce que le pouvoir passa entre les mains de ceux de la réforme. J'en étais souvent fort affligée ; mais Dieu y remédia par le moyen du père Gratien, de qui je parle, quand il fut établi commissaire apostolique avec une entière autorité sur les carmes déchaussés et sur les carmélites. Il fit alors des constitutions pour ses religieux, et notre révérendissime père général nous en avait déjà donné. Dès la première fois qu'il visita ces pères, il établit une si grande union entre eux, qu'il parut que Dieu l'assistait, et que la sainte Vierge l'avait choisi pour le rétablissement de son ordre. Je la prie de tout mon cœur d'obtenir de son divin Fils de continuer à le favoriser de ses grâces, et de le faire de plus en plus avancer dans son service. Ainsi soit-il.

CHAPITRE XXIII.

La Sainte part pour la fondation du monastère de Séville. Incroyables peines et grands périls qu'elle court en chemin, et difficultés qu'elle rencontre à cet établissement. Mais après qu'elle eut parlé à l'archevêque, il lui en accorda enfin la permission.

Lorsque ce bon père Gratien vint me visiter à Veas, nous nous étions seulement écrit, mais nous ne nous étions encore jamais vus, quoique je le souhaitasse extrêmement, à cause du bien que l'on m'avait dit de lui. Son entretien me donna beaucoup de joie, et me fit voir que ceux qui l'avaient tant loué ne connaissaient qu'une partie de ses vertus. Je me sentis, dans nos conférences, soulagée de mes peines. Dieu me fit comprendre, ce me semblait, que je tirerais de grands avantages de sa communication ; et je me trouvais si consolée et si contente, que je ne me connaissais plus moi-même. Sa commission ne s'étendait pas plus loin que l'Andalousie. Mais le nonce l'ayant envoyé chercher à Veas, il lui donna aussi pouvoir sur les carmes déchaussés et sur les carmélites de la province de Castille ; et j'en eus une telle joie, que je ne pouvais assez à mon gré en remercier notre Seigneur.

En ce même temps on m'apporta la permission de fonder un monastère à Caravaque ; mais comme elle n'était pas telle que je la jugeais nécessaire, on fut obligé de la renvoyer à la cour. Il me

fâchait fort de m'en retourner en Castille, parce que j'avais écrit aux fondatrices que cet établissement ne pouvait se faire sans une certaine condition qui y manquait, et l'on ne put éviter d'aller à la cour. Comme le père Gratien, en qualité de commissaire de la province d'Andalousie, était supérieur de ce monastère, et qu'ainsi je ne pouvais agir sans son ordre, je lui communiquai l'affaire. Il jugea aussi que si j'abandonnais la fondation de Caravaque, elle serait ruinée, et que ce serait rendre un grand service à Dieu que d'en faire une dans Séville. Elle lui paraissait facile, à cause qu'elle était demandée par des personnes riches qui pouvaient présentement nous donner une maison, et que, d'un autre côté, l'archevêque de cette grande ville avait tant d'affection pour notre ordre, qu'elle lui serait très-agréable. Ainsi nous résolûmes que je mènerais à Séville la prieure et les religieuses que je croyais mener à Caravaque. J'avais toujours auparavant refusé, pour de certaines raisons, de faire des fondations dans l'Andalousie ; et quand j'allai à Veas, si j'eusse su ce qu'il en était, je n'y aurais point été. Mais ce qui me trompa fut qu'encore que le territoire de cette province ne commence qu'à quatre ou cinq lieues de là, il ne laisse pas d'être de son ressort. Néanmoins je n'eus point de peine à me rendre à la résolution prise par ce sage supérieur, parce que notre Seigneur m'a fait la grâce de croire que ceux qu'il élève sur moi en autorité ne font rien que bien à propos.

Nous nous préparâmes aussitôt pour partir, à cause que la chaleur commençait d'être bien grande, et le père Gratien, commissaire apostolique, ayant été mandé par le nonce, nous nous mîmes en chemin, accompagnées du père Julien d'Avila et d'un religieux de notre réforme. Nous allions, selon notre coutume, dans des chariots couverts, et après être arrivées à l'hôtellerie, nous nous mettions toutes dans une chambre bonne ou mauvaise, comme elle se rencontrait, et une sœur qui se tenait à la porte recevait ce dont nous avions besoin, sans que ceux qui nous accompagnaient y entrassent. Quelque diligence que nous pussions faire, nous n'arrivâmes à Séville que le jeudi de la semaine de la très-sainte Trinité, et, bien que nous ne marchassions pas dans la grande chaleur du jour, le soleil était si ardent, que lorsqu'il avait donné sur nos chariots, on y était dans une espèce de purgatoire. Cela faisait quelquefois penser à ces bonnes sœurs combien les tourmens de l'enfer doivent être grands, puisqu'une incommodité infiniment moindre donne tant de peine ; et d'autres fois elles s'entretenaient du plaisir de souffrir pour Dieu. Ainsi elles continuaient leur voyage avec grande joie ; et ces six reli-

gieuses étaient telles, qu'il me semble que je n'appréhenderais point, avec une si sainte compagnie, de me trouver au milieu des Turcs, parce qu'elles auraient la force, ou, pour mieux dire, Dieu la leur donnerait, de souffrir pour son amour, qui était le but de tous leurs desirs et le sujet de tous leurs entretiens, tant elles étaient exercées à l'oraison et à la mortification. Il est vrai que, voyant qu'il fallait les mener si loin, j'avais choisi celles qui me paraissaient les plus propres pour cet établissement, et elles eurent besoin de toute leur vertu pour supporter tant de travaux. Je ne dis rien des plus grands, à cause que quelques personnes pourraient s'en trouver blessées.

La veille de la Pentecôte, Dieu les affligea extrêmement par une fièvre qu'il m'envoya si violente, que je n'en ai jamais eu de semblable, et je ne puis attribuer qu'à leurs prières que le mal ne passât pas plus avant. Je paraissais être en léthargie, et le soleil avait tellement échauffé l'eau que mes compagnes me jetaient pour me faire revenir, que j'en recevais peu de soulagement. En récompense, nous arrivâmes le soir dans un si méchant logis, que tout ce que l'on put faire fut de nous donner une petite chambre sans fenêtres, qui n'avait pour plancher que le toit de la maison, et que le soleil perçait de part en part lorsque l'on ouvrait la porte, mais un soleil incomparablement plus ardent que celui de Castille. On me mit sur un lit, qui était tel, que j'aurais mieux aimé coucher par terre : il était si haut d'un côté et si bas de l'autre, que je ne pouvais m'y tenir, et il semblait n'être fait que de pierres pointues. Tout est supportable avec la santé ; mais, en vérité, c'est une étrange chose que la maladie. Enfin je crus qu'il valait mieux me lever et partir, parce que le soleil de la campagne me paraissait plus supportable que celui de cette chambre. Quel tourment doit donc être celui des damnés qui demeurent durant toute une éternité dans un même état, sans pouvoir jouir du soulagement de changer au moins de peine en passant d'une douleur à une autre, comme il m'arriva une fois, lorsque j'en éprouvais une très-grande. Mais, quelque mal que je souffrisse dans cette dernière rencontre, il ne me souvient point d'en avoir été touchée. Mes secours l'étaient beaucoup, et il plut à notre Seigneur que ces extrêmes douleurs ne continuèrent avec tant de violence que jusqu'à la nuit.

Deux jours auparavant il nous était arrivé un accident qui nous donna une grande appréhension. Ayant à traverser, dans un bac, la rivière de Guadalquivir, les chariots ne purent passer au lieu où le câble était tendu : il fallut prendre plus bas, en se servant

néanmoins de ce câble ; et ceux qui le tenaient l'ayant lâché, je ne sais comment le bac dans lequel était notre chariot s'en alla sans rames au fil de l'eau. Dans un si pressant péril, le désespoir du batelier me donnait plus de peine que le danger où nous étions. Nous nous mîmes toutes en prières, et les autres jetaient de grands cris. Un gentilhomme, voyant cela de son château, qui en était proche, avait envoyé pour nous secourir, avant qu'on eût lâché le câble que nos religieux et les autres tenaient de toute leur force ; mais la rapidité de l'eau en faisait tomber quelques-uns par terre, et les contraignit tous enfin de le lâcher, comme je l'ai dit. Sur quoi je n'oublierai jamais l'incroyable douleur qu'un fils du batelier, qui n'avait que dix ou onze ans, témoignait avoir de celle de son père. Dieu, qui a pitié des affligés, fit que le bac s'arrêta contre un banc de sable, où l'eau était assez basse d'un côté, ce qui donna moyen de nous secourir ; et la nuit étant venue, celui qui avait été envoyé du château nous servit de guide pour nous remettre dans notre chemin, sans quoi nous nous serions trouvées dans une nouvelle peine. Ayant tant de choses à dire de ce que nous souffrîmes durant ce voyage, je ne pensais pas rapporter celles-ci, qui sont beaucoup moins importantes, et je me suis sans doute rendue ennuyeuse en m'étendant trop sur ces particularités.

La dernière fête de la Pentecôte, il nous arriva un nouvel accident, qui me fâcha plus que tous les autres. Nous nous étions extrêmement pressées, afin d'arriver à Cordoue assez matin pour y entendre la messe sans être vues dans une église qui est au-delà du pont, où nous croyions trouver peu de monde ; mais les chariots ne pouvant passer ce pont sans une permission du gouverneur, il fallut l'envoyer demander, ce qui nous retarda plus de deux heures, parce qu'il n'était pas encore levé. Cependant quantité de gens s'approchaient de notre chariot pour voir qui était dedans ; mais comme il était bien fermé, cela ne nous donnait pas beaucoup de peine. Lorsque la permission fut venue, la porte du pont se trouva trop étroite pour passer notre chariot : il fallut y travailler, et cela consuma encore du temps. Enfin nous arrivâmes à l'église où le père Julien d'Avila devait dire la messe. Nous la trouvâmes pleine de monde, à cause que l'on y faisait une grande solennité et que l'on devait y prêcher, parce qu'elle porte le nom du Saint-Esprit, ce que nous ne savions pas. J'en fus si fâchée, qu'il me semblait que nous ferions mieux de nous en aller sans entendre la messe, que de nous engager dans une si grande presse. Mais le père Julien ne fut pas de cet avis ; et,

comme il est théologien, nous fûmes obligées de le croire, quoique les autres seraient peut-être entrées dans mon sentiment. Nous descendîmes donc à l'église, sans que l'on pût nous voir le visage, parce que nous avions nos voiles baissés; mais il leur suffisait, pour être surpris, de nous voir, avec ces voiles, des manteaux blancs de gros drap et des sandales. L'émotion que cette rencontre me donna, aussi bien qu'aux autres personnes qui nous accompagnaient, fut si grande, qu'elle fut cause, à mon avis, que la fièvre me quitta. Lorsque nous entrâmes dans l'église, un bon homme eut la charité d'écarter le peuple pour nous, faire place, et je le priai de nous mener dans quelque chapelle. Il le fit: il en ferma la porte et nous y laissa jusqu'à ce qu'il vint nous en retirer pour nous mener hors de l'église. Peu de jours après il arriva à Séville, et dit à un père de notre ordre qu'il croyait que Dieu pour le récompenser de cette action lui avait donné du bien qu'il n'espérait point. Je vous avoue, mes filles, qu'encore que la peine que je souffris ce jour-là ne vous paraisse peut-être pas grande, ce fut pour moi l'une des plus rudes mortifications que j'aie éprouvées en toute ma vie, parce que l'étonnement et l'émotion de tout ce peuple ne furent pas moindres que s'ils eussent vu entrer plusieurs taureaux dans l'église, ce qui me donnait une grande impatience d'en sortir, quoique nous neussions où nous retirer durant le reste du jour. Nous le passâmes comme nous pûmes dessous un pont.

Étant arrivés à Séville, nous allâmes loger dans une maison que le père Marian, à qui j'avais donné avis de tout, nous avait louée; et bien que je crusse ne plus rencontrer de difficultés, parce que, comme je l'ai dit, l'archevêque affectionnait fort les carmes déchaussés, et m'avait même quelquefois écrit avec beaucoup de bonté, Dieu permit que j'eusse assez de peine, à cause que ce prélat ne pouvait approuver des monastères de filles sans revenu, et avec raison. De là vint notre mal, ou, pour mieux dire, notre bien. Car si on le lui eût fait savoir avant que je me fusse mise en chemin, je crois certainement qu'il n'y aurait jamais consenti. Mais le père commissaire et le père Marian, croyant qu'il serait bien aise de ma venue, comme en effet il en témoigna de la joie, et qu'ils lui rendraient un grand service, ne voulurent point lui en parler; et s'ils en eussent usé autrement, ils auraient fait une grande faute en pensant bien faire. Ainsi, quoique dans toutes les autres fondations nous commençons toujours par obtenir la permission de l'ordinaire, selon le saint concile de Trente, nous ne l'avions point demandée pour celle-ci, à cause que nous

croyions, comme il était vrai et que ce prélat l'a reconnu depuis, que cette fondation lui était fort agréable. En quoi il paraît que Dieu ne veut pas qu'aucun de ces nouveaux monastères s'établisse sans que j'en souffre de grandes peines, d'une manière ou d'une autre.

Lorsque nous fûmes dans la maison, je pensais prendre possession ainsi que j'avais accoutumé, et commencer d'y dire l'office. Mais le père Marian, qui conduisait cette affaire, n'osant, de peur de m'affliger, me dire la difficulté qui s'y rencontrait, m'alléguait des raisons pour différer; et comme elles étaient assez faibles, je n'eus pas de peine à juger qu'il n'avait pu obtenir la permission. Il me proposa ensuite de fonder le monastère avec du revenu et quelque autre expédient dont il ne me souvient pas; et enfin il me déclara nettement que ce prélat, quoique fort homme de bien, n'ayant jamais, depuis tant d'années qu'il était archevêque de Séville, après avoir été évêque de Cordoue, donné aucune permission pour établir des monastères de religieuses, il n'y avait pas lieu de l'obtenir pour celui-ci, principalement n'ayant point de revenu. Ainsi c'était me dire nettement qu'il ne fallait plus penser à cette affaire, puisque, quand même je l'aurais pu, j'aurais eu une très-grande peine à me résoudre de fonder un monastère avec du revenu, dans une ville telle que Séville, n'en ayant jamais établi avec cette condition qu'en des lieux si pauvres qu'on n'aurait su autrement y subsister. A quoi il faut ajouter que ne nous restant rien de l'argent que nous avions apporté pour la dépense de notre voyage, et n'ayant pour toute chose que nos habits, quelques tuniques, quelques coiffes, et ce qui avait servi à couvrir nos chariots, nous fûmes même contraintes d'emprunter d'un ami d'Antoine Gaytan ce qu'il fallait pour le retour de ceux qui nous avaient accompagnées, et le père Marian s'employa pour chercher les moyens d'accommoder le logis. Outre que, n'ayant point de maison en propre, je trouvais de l'impossibilité à faire une fondation en ce lieu.

Ensuite de plusieurs importunités de ce père, l'archevêque permit qu'on nous dit la messe le jour de la très-sainte Trinité, et défendit en même temps de sonner les cloches, ni seulement d'en attacher; mais elles étaient déjà attachées. Nous passâmes ainsi plus de quinze jours ou un mois, je ne saurais dire lequel, tant j'ai mauvaise mémoire, et j'étais toute résolue, si le père commissaire et le père Marian me l'eussent permis, de m'en retourner à Veas avec mes religieuses pour travailler à la fondation de Caravaque; ce voyage me paraissant moins fâcheux que d'avoir publié, comme on avait

fait, que nous étions venues pour nous établir à Séville. Mais le père Marian ne voulut jamais me permettre d'en écrire à l'archevêque. Il jugea plus à propos de tâcher, comme il fit, de gagner peu à peu son esprit, tant par lui-même que par les lettres que le père commissaire lui écrivit de Madrid. Ce qui m'ôtait tout scrupule et me mettait l'esprit en repos, c'était que nous continuions toujours à dire l'office dans le chœur; que l'on ne nous avait dit la première messe que par la permission de ce prélat, que c'était un des siens qui l'avait dite, et qu'il ne laissait pas d'envoyer quelquefois me visiter et m'assurer qu'il viendrait me voir. Toutes ces circonstances me faisaient croire que je n'avais pas sujet d'être si fort en peine; et ma peine ne procédait pas aussi de ce qui me regardait ainsi que mes religieuses, mais de celle qu'avait le père commissaire de m'avoir engagée à ce voyage, et de penser à l'affliction que ce lui serait si tout venait à être renversé, comme il n'y avait que trop de sujet de l'appréhender.

En ce même temps, les pères carmes mitigés apprirent que cette fondation se faisait. Ils vinrent me voir, et je leur montrai les patentes que j'avais de notre révérendissime père général. Elles leur fermèrent la bouche, et ils ne se seraient pas, à mon avis, si aisément adoucis, s'ils eussent été informés de la difficulté que faisait l'archevêque; mais on ne la savait point; et l'on croyait, au contraire, que cette fondation lui était fort agréable. Dieu permit enfin qu'il vint me voir. Je lui représentai le tort qu'il nous faisait. Il m'accorda tout ce que je pouvais désirer; et depuis ce jour il n'y a point de faveurs que nous n'ayons reçues de lui en toutes occasions.

CHAPITRE XXIV.

Dans les extrêmes difficultés de trouver une maison pour l'établissement de ce monastère, Dieu assure à la Sainte qu'il y pourvoit. Assistance qu'elle reçoit d'un de ses frères qui revenait des Indes. Enfin elle achète une maison très-commode, et l'on y porte le très-saint sacrement avec une très-grande solennité.

Qui pourrait s'imaginer que dans une ville aussi grande et aussi riche qu'est Séville, j'eusse trouvé moins d'assistance pour fonder un monastère qu'en tous les autres lieux où j'en avais établi? J'y en rencontrai néanmoins si peu, que je crus souvent qu'il valait mieux abandonner ce dessein. Je ne sais si l'air du pays y contribuait. Car j'ai entendu dire que Dieu y donne au démon plus de pouvoir de tenter qu'ailleurs, et il est vrai que je

n'avais de ma vie été si lâche qu'alors. Je ne perdais pas toutefois la confiance que j'avais en Dieu ; mais je me trouvais si différente de ce que j'avais toujours été, et si éloignée des dispositions où je m'étais vue en de pareilles rencontres, qu'il me semblait que notre Seigneur se retirait en quelque sorte de moi pour me laisser à moi-même, afin de me faire connaître que le courage que j'avais auparavant venait de lui, et non pas de moi.

Nous demeurâmes en cet état dans Séville, depuis le temps que j'ai dit jusque un peu avant le carême, sans avoir moyen d'acheter une maison, ni que personne voulût être notre caution, comme nous en avions trouvé ailleurs, parce que celles qui avaient tant pressé le père commissaire de nous faire venir, ayant su quelle était l'austérité de notre règle, ne se jugèrent pas capables de la supporter. Une seule, dont je parlerai dans la suite, vint avec nous et prit l'habit. Cependant je me voyais pressée de quitter l'Andalousie à cause que d'autres affaires m'appelaient ailleurs, et ce m'était une très-grande peine de laisser ces religieuses sans maison, quoique je connusse que je leur étais inutile, parce que Dieu ne me faisait pas la faveur de me donner, comme dans les provinces de deçà, quelqu'un qui m'assistât en cette entreprise.

Les choses étaient en cet état, lorsque Laurent Zépida, l'un de mes frères, revint des Indes, où il avait passé plus de trente-quatre ans : il eut encore plus de peine que moi de voir que ces bonnes religieuses n'eussent point de maison en propre. Il nous assista beaucoup, et particulièrement pour nous faire voir celle où elles sont à présent. De mon côté, je priais instamment notre Seigneur, et le faisais prier par mes sœurs, de ne pas permettre que je partisse sans les laisser dans un logis qui leur appartint. Nous recourions aussi à l'assistance du glorieux saint Joseph et de la très-sainte Vierge, en l'honneur de laquelle nous faisons plusieurs processions. Voyant donc mon frère si disposé à nous aider, je traitai de l'achat de quelques maisons. Mais lorsque le marché paraissait conclu, il se rompit. M'étant ensuite mise en prières pour demander à Dieu que, puisqu'il honorait ces religieuses de la qualité de ses épouses, et qu'elles avaient un si grand désir de le servir, il lui plût de leur donner une maison, il me dit : *J'ai déjà exaucé votre prière. Laissez-moi faire.* Ces paroles me donnèrent la joie que l'on peut s'imaginer ; je tins la chose pour faite, comme en effet elle se fit. Il nous empêcha ensuite, par son extrême bonté, d'en acheter une, dont chacun approuvait l'acquisition à cause qu'elle était en très-belle assiette, mais si

mal bâtie et si vieille, que ce n'était qu'une place, qui ne nous aurait guère moins coûté que la maison tout entière que nous avons maintenant. Aussi n'en étais-je pas contente, parce que cela ne paraissait pas s'accorder avec ce que Dieu m'avait dit dans l'oraison, qu'il nous donnerait une maison très-commode. Il accomplit sa promesse. Car ne restant plus qu'à passer le contrat de celle dont je viens de parler, celui qui nous la vendait, à un prix excessif, remit, pour quelques considérations, à le signer, dans le temps dont nous étions convenus, et nous dégagea ainsi de notre parole. Je l'attribuai à une singulière faveur de Dieu, à cause qu'il y avait tant à travailler à cette maison, qu'elle n'aurait pu être entièrement rétablie durant la vie des religieuses qui y étaient, quand même elles auraient trouvé moyen de faire une si grande dépense, ce qui leur aurait été fort difficile.

Un ecclésiastique, grand serviteur de Dieu, nommé Garcia Alvarez, très-estimé dans la ville, à cause de ses bonnes œuvres, qui faisaient toute son occupation, fut principalement cause que nous changeâmes d'avis. Il avait tant de bonté pour nous, que depuis que nous eûmes la permission de faire dire la messe, il ne manquait jamais de venir nous la dire tous les jours, quoique la chaleur fût extrême; et s'il eût eu plus de bien, rien ne nous aurait manqué. Comme il connaissait fort cette maison, il ne voyait point d'apparence de l'acheter si chèrement, et nous le représenta tant de fois, qu'enfin il nous fit résoudre à n'y plus penser. Lui et mon frère allèrent ensuite voir celle que nous avons aujourd'hui, et en revinrent, avec raison, si satisfaits, notre Seigneur le voulant ainsi, que l'affaire fut terminée en deux ou trois jours, et le contrat signé. Mais nous n'eûmes pas peu de peine à y entrer, parce que celui qui l'avait louée ne voulait point en sortir, et que les religieux de Saint-François, qui en étaient proches, nous prièrent instamment de ne nous y point établir. Pour moi, j'y aurais consenti, si le contrat n'eût pas encore été signé, et en eusse remercié Dieu pour n'être point obligée de payer six mille ducats que nous coûtait la maison, sans pouvoir en jouir présentement. La mère prieure, au contraire, louait Dieu de ce que le marché était fait, à cause qu'elle avait en cela, comme en toute autre chose, plus de foi que moi, et qu'elle est beaucoup meilleure. Après avoir demeuré plus d'un mois en cet état, enfin cette bonne mère, les autres religieuses et moi, allâmes de nuit nous mettre dans la maison, ne voulant pas que ces religieux le sussent avant que nous en eussions pris possession. Mais ce ne fut pas sans crainte que nous toutes, et ceux qui nous accompa-

gnaient, fimesce chemin. Autant d'ombres que nous voyions nous paraissaient autant de ces religieux.

Dès le point du jour, Garcia Alvarez, ce bon prêtre qui était venu avec nous, dit la première messe; et depuis nous n'eûmes plus rien à appréhender. Jésus, mon Sauveur, quelles frayeurs n'ai-je point eues dans ces prises de possession. Et si l'on en a tant lorsqu'on n'a d'autre dessein que de travailler pour votre service, combien grandes doivent être celles des personnes qui ne pensent qu'à vous offenser et à nuire à leur prochain? et comment est-il possible qu'ils y trouvent du plaisir et de l'avantage? Mon frère n'était pas présent, parce qu'il avait été obligé de se retirer, à cause que la précipitation avec laquelle on avait passé le contrat lui avait fait commettre une erreur qui nous aurait été préjudiciable, et qu'étant notre caution, on voulait pour ce sujet le mettre en prison. Ce qu'il n'avait point d'habitude dans Séville, où il passait pour étranger, nous causa ainsi beaucoup de peine, jusqu'à ce qu'il donnât pour assurance à nos parties des effets dont ils se contentèrent. Ensuite tout alla bien, quoique pour nous faire mériter davantage nous eûmes durant quelque temps un procès à soutenir.

Nous nous étions renfermés dans un étage bas, et mon frère passait les jours entiers à faire travailler les ouvriers. Il continua aussi à nous nourrir, ainsi qu'il avait commencé de faire quelque temps auparavant, parce que notre maison n'était pas encore considérée comme un monastère, mais comme un logis particulier, excepté par un saint prieur des chartreux de las Cuevas, de la famille des Pantojas d'Avila, à qui Dieu avait, dès notre arrivée, donné tant d'affection pour nous, qu'il nous assistait en toutes manières, et continuera sans doute jusqu'à la fin de sa vie. Je rapporte ceci, mes sœurs, à cause qu'étant juste de recommander à Dieu nos bienfaiteurs, tant morts que vivans, je crois devoir engager celles qui liront cette relation à prier pour ce saint religieux, à qui nous sommes si obligées.

Si je m'en souviens bien, il se passa de cette sorte plus d'un mois, durant lequel mon frère travaillait avec tant d'affection à faire de quelques chambres une chapelle, et à tout accommoder, qu'il ne nous laissait rien à faire. Quand cela fut achevé, je désirais fort que le très-saint-sacrement y fût mis sans bruit, parce que j'appréhende toujours de causer de la peine aux autres, lorsqu'on le peut éviter. Je le proposai à Garcia Alvarez, ce bon prêtre, et il en conféra avec le père prieur des chartreux, l'un et l'autre n'affectionnant pas moins que nous-mêmes ce qui nous touchait.

Ils jugèrent qu'afin de rendre le monastere connu de tout le monde, il fallait que cette action se fit avec grande solennité, et allèrent ensuite trouver l'archevêque. Après avoir agité l'affaire, il fut résolu que l'on irait prendre le très-saint sacrement dans une paroisse, pour le porter en procession dans notre monastere. Ce prélat ordonna aussi que le clergé, avec quelques confréries, y assisteraient, et que l'on tapisserait les rues.

Le bon Garcia Alvarez para notre cloître par où l'on entra, et orna extrêmement l'église et les autels. Il y avait même une fontaine qui jetait de l'eau de naphthe, sans que nous y eussions aucune part, ni que nous l'eussions désiré. Mais il est vrai que nous ne pûmes voir qu'avec beaucoup de dévotion et de plaisir cette cérémonie se faire avec tant de solennité, les rues si bien tendues, et une si bonne musique de voix et d'instrumens, que ce saint-prieur des chartreux me dit qu'il n'avait jamais rien vu de semblable à Séville. Ainsi on pouvait juger que c'était un ouvrage de Dieu. Ce bon père, contre sa coutume, assista à la procession. L'archevêque posa lui-même le très-saint sacrement, et la multitude du peuple qui se trouva à cette fête était incroyable. Vous voyez, mes filles, par ce récit, quels étaient les honneurs que l'on faisait à ces pauvres carmélites, auparavant si méprisées de tout le monde, qu'il ne semblait pas qu'on leur voulût seulement donner un verre d'eau, quoiqu'il n'en manque pas dans la rivière de cette grande ville.

Il arriva une chose que tous ceux qui la virent trouvèrent fort remarquable. Après que la procession fut achevée, on tira tant de coups de canon et tant de fusées, que cela dura presque jusqu'à la nuit, et il leur prit alors envie d'en tirer encore. Sur quoi le feu s'étant mis à la poudre qu'un homme portait, l'on considéra comme un miracle qu'il n'en fût pas brûlé. Il s'éleva une si grande flamme, qu'elle alla jusqu'au haut de notre cloître, qui était tapissé de tafetas jaune et cramoisi, et personne ne doutait que ce tafetas ne dût être en cendres; mais il ne parut pas seulement que le feu s'en fût approché, quoique les pierres de ses voûtes en fussent toutes noircies. Nous en remercîâmes Dieu, parce que nous n'avions pas le moyen de payer cette étoffe; et il y a grande apparence que le démon, à qui cette cérémonie ne plaisait point, non plus que de voir une nouvelle maison consacrée à Dieu, avait voulu s'en venger en quelque manière. Notre Seigneur ne le permit pas. Qu'il soit béni et glorifié à jamais!

CHAPITRE XXV.

La Sainte ne parle presque dans tout ce chapitre que d'une excellente fille qui se rendit religieuse dans ce monastère, nommée Béatrix de la Mère de Dieu.

Vous pouvez juger, mes sœurs, quelle fut ce jour-là notre joie, et j'avoue que la mienne fut très-grande, de voir que je laissais ces bonnes filles dans une maison bien assise, fort commode, connue de toute la ville, où étaient entrées des filles qui pouvaient en payer la plus grande partie du prix, et que, pour peu qu'y apportassent celles qui achèveraient de compléter leur nombre, elle se trouverait entièrement liquidée. Surtout je ressentais une grande consolation de ce que mes travaux n'avaient pas été inutiles. Mais lorsque je pouvais jouir de quelque repos, je fus obligée de partir le lundi d'après le dimanche qui précédait la Pentecôte de l'année 1576, à cause que la chaleur commençait d'être excessive, comme aussi pour tâcher, s'il était possible, de ne point marcher le jour de la fête, et de la passer à Malagon, où je désirais pouvoir demeurer quelque jours.

Ainsi Dieu ne permit pas que j'eusse la consolation d'entendre au moins une messe dans notre église. Mon départ troubla la joie de ces bonnes religieuses. Elles sentirent vivement cette séparation, à cause que nous avions durant un an souffert ensemble tant de travaux, que ceux que j'ai rapportés ne sont que les moindres. Je n'en ai jamais tant éprouvé dans aucune fondation, si l'on en excepte celle d'Avila, qui les surpassaient encore parce qu'ils étaient intérieurs. Je souhaite de tout mon cœur que Dieu soit bien servi dans cette maison; c'est la seule chose qui puisse importer. J'ai sujet de l'espérer, lorsque je vois qu'il y a de si bonnes âmes, et que les cinq que j'y ai menées avec moi, de la vertu desquelles j'ai parlé, mais beaucoup moins que je ne l'aurais pu faire, y sont demeurées.

BÉATRIX DE LA MÈRE DE DIEU.

Je veux, mes filles, vous dire quelque chose de la première qui prit l'habit dans ce monastère, ne doutant point que vous ne l'appreniez avec plaisir. C'était une jeune demoiselle, fille de parens très-vertueux qui demeurent dans le haut pays. Elle n'avait encore que sept ans, quand une de ses tantes, qui n'avait point d'enfans, voulut l'avoir auprès d'elle et la prit en affection. Alors trois servantes de cette tante, qui se flattaient auparavant de l'espérance

qu'elle leur donnerait tout son bien, ne doutant point qu'elle ne déclarât cette enfant son héritière, conspirèrent ensemble pour la perdre, et, inspirées du démon, supposèrent qu'elle voulait faire mourir sa tante, et qu'elle avait pour ce sujet donné de l'argent à l'une d'elles pour acheter de l'arsenic. Celle-là le dit à sa maîtresse, et les deux autres confirmèrent son témoignage. Ainsi la tante le crut; la mère même de l'enfant en demeura persuadée, et elle retira sa fille, qui passait dans son esprit pour aussi coupable qu'elle était innocente.

Cette fille, dont le nom est Béatrix de la mère de Dieu, m'a dit que durant plus d'une année sa mère la faisait coucher sur la terre; qu'il ne se passait point de jour qu'elle ne lui donnât le fouet pour lui faire confesser le crime dont elle était accusée, et que plus elle assurait qu'elle ne l'avait pas commis, ni ne savait pas seulement ce que c'était que de l'arsenic, plus elle lui paraissait méchante de s'opiniâtrer à le dénier, et la croyait incorrigible. Il lui eût été facile de se délivrer d'un si cruel traitement, en avouant ce qu'on lui imposait; et il y a sujet de s'étonner qu'elle ne le fit pas. Mais Dieu lui donna la force de soutenir toujours la vérité; et comme il est le protecteur des innocens, il envoya à deux de ces trois femmes de si cruelles maladies, qu'elles paraissaient avoir la rage. Se voyant en cet état et prêtes à mourir, elles confessèrent leur crime, et firent demander pardon à l'enfant. La troisième mourut en couche et fit la même déclaration. Ainsi toutes trois expirèrent dans les tourmens, pour punition d'une si horrible méchanceté. Je n'ai pas seulement su cela de la fille, mais aussi de la propre bouche de la mère, qui, la voyant religieuse, et ayant peine à se consoler des maux qu'elle lui avait faits, me l'a raconté avec d'autres particularités qui faisaient voir quelles avaient été ses souffrances, Dieu ayant permis que, encore quelle n'eût point d'autre enfant, et qu'elle l'aimât tendrement, elle l'eût traitée d'une manière si horrible, qu'on pouvait dire qu'elle avait été son bourreau. Et c'est une femme si véritable et si vertueuse, que l'on ne saurait refuser d'ajouter foi à ses paroles.

Lorsque cette fille eut près de douze ans, elle fut touchée, en lisant la vie de sainte Anne, d'une grande dévotion pour les saints du mont Carmel, parce qu'elle voyait dans cette vie que la mère de sainte Anne, qui se nommait, ce me semble, Émerantine, allait souvent les visiter. Ainsi elle s'affectionna de telle sorte à cet ordre de la sainte Vierge, qu'elle résolut de se faire religieuse et fit vœu de chasteté. Elle passait le plus de temps qu'elle pouvait

en solitude et en oraison, et y recevait des grâces très-particulières de notre Seigneur et de sa bienheureuse mère. Mais quelque impatience qu'elle eût d'entrer en religion, elle n'osait s'en déclarer à son père et à sa mère, et ne savait comment apprendre des nouvelles de cet ordre. Sur quoi il est assez remarquable qu'y ayant dans Séville même une maison de la règle mitigée, elle n'en eût point de connaissance, qu'après avoir depuis été informée du nouvel établissement de nos monastères. Elle était restée seule de plusieurs enfans, dont elle était durant leur vie la moins chérie; et celui de ses frères qui était mort le dernier avait défendu son innocence, lorsqu'on lui avait supposé ce crime. Aussitôt qu'elle fut en âge d'être mariée, son père et sa mère lui proposèrent un parti si avantageux, qu'ils ne doutaient point qu'elle ne l'acceptât; mais elle leur répondit qu'elle avait fait vœu de chasteté et qu'elle mourrait plutôt que de le violer.

Ce refus les irrita de telle sorte, soit par un aveuglement causé par le démon, ou que Dieu le permit, afin de faire souffrir à cette vertueuse fille une espèce de martyre, que s'étant imaginés qu'il fallait qu'elle eût commis quelque grand crime, pour avoir pu se résoudre de faire un si grand affront à celui à qui ils avaient donné leur parole, ils la traitèrent d'une manière si barbare, qu'il lui en aurait coûté la vie, si Dieu ne la lui eût conservée, et elle demeura trois mois au lit sans pouvoir se remuer. Sur quoi elle m'a dit que, dans l'excès de ses tourmens, s'étant souvenue de ce que sainte Agnès avait souffert, elle ne les sentit presque plus, tant elle aurait désiré de mourir martyre comme elle.

Il faut avouer qu'il est bien étrange qu'une fille qui ne quittait jamais sa mère, et était continuellement éclairée par un père si habile, ait pût être soupçonnée par eux d'avoir commis un si étrange péché, elle qui avait toujours vécu saintement, et était si honnête, si sage et si charitable envers les pauvres, qu'elle leur donnait tout ce qu'elle avait : mais lorsque Dieu, par excès de son amour pour une personne, la fait souffrir, il se sert de divers moyens pour lui accorder cette grâce. Quelques années après, ce père et cette mère ayant connu la vertu de leur fille, changèrent en caresses le mauvais traitement qu'ils lui faisaient. Ils ne lui refusaient rien de ce qu'elle désirait d'eux pour faire l'aumône, sans que néanmoins ils pussent se résoudre à consentir qu'elle fût religieuse, ce qui lui donnait, à ce qu'elle m'a dit, beaucoup de peine.

Treize ou quatorze ans avant que le père Gratien allât à Séville, lorsque l'on ne savait encore ce que c'était que des carmes de-

chaussés, cette fille étant avec son père, sa mère et quelques-unes de ses voisines, un religieux très-vénérable et vêtu de gros drap, comme nos pères de la réforme le sont maintenant, entra dans la chambre, et quoiqu'il semblât être fort âgé, et que sa barbe, qui était fort grande, fût aussi blanche que de l'argent, il paraissait beaucoup de fraîcheur sur son visage. Ils s'approcha de cette fille, et après lui avoir parlé en une langue que ni elle ni aucun de ceux qui étaient présents n'entendaient point, il fit trois fois le signe de la croix sur elle en disant ces propres mots : Béatrix, Dieu te rende forte, et puis s'en alla. Leur étonnement à tous fut si grand, qu'à peine aucun d'eux pouvait respirer tandis qu'il fut là. Quand il fut parti, le père demanda à sa fille qui était ce vénérable vieillard; elle, de son côté, croyait qu'il le connaissait, et ils se levèrent tous aussitôt pour l'aller chercher, mais inutilement. Cette apparition donna une grande consolation à cette sainte fille, et tous ceux qui la virent, ne pouvant douter qu'elle ne vint de Dieu, en furent extrêmement surpris, et conçurent encore une plus grande estime de sa vertu. Durant les quatorze années suivantes elle continua de s'employer à servir Dieu, et à lui demander qu'il lui plût d'accomplir son dessein sur elle.

Un si long retardement l'ennuyait beaucoup, lorsque, allant entendre le sermon dans l'église de Triane, qui est le quartier de Séville où son père demeurerait, sans savoir qui y prêchait, il se trouva que c'était le père Jérôme Gratien : et quand il alla recevoir la bénédiction, elle se ressouvint de celui qui lui était apparu autrefois, vêtu et déchaussé de la même sorte, mais différent de visage, le père Gratien n'ayant pas trente ans. Elle m'a raconté que sa joie fut si grande, qu'elle pensa s'évanouir, parce que, encore qu'elle eût appris que l'on avait établi en ce quartier-là un monastère de religieux, elle ne savait pas que ce fût des carmes déchaussés. Elle fit, dès ce moment, tout ce qu'elle put pour aller à confesse à lui, et ne put qu'avec beaucoup de peine l'obtenir, à cause qu'étant si réservé et si retiré, et la voyant si jeune et fort belle, il évite autant qu'il peut de confesser de semblables personnes. Comme elle était de son côté fort retenue, un jour qu'elle pleurait dans l'église, une femme lui demanda ce qu'elle avait ; elle lui répondit qu'elle aurait désiré de parler au père Gratien, mais qu'elle ne savait comment l'aborder, parce qu'il confessait alors. Cette femme la prit par la main, la mena à ce père, le pria de l'entendre : elle lui fit une confession générale. Il fut également touché et consolé des grâces que Dieu avait répandues dans cette âme, et la consola beaucoup en lui apprenant

qu'il pourrait bien venir des carmelites, et qu'étant satisfait de sa vocation, il ferait en sorte qu'elle serait la première qu'elles recevraient. Il lui confirma la même chose après que nous fûmes arrivées, et prit un grand soin d'empêcher que son père et sa mère ne le sussent, parce qu'ils n'auraient pu se résoudre à lui permettre d'entrer. Comme lorsqu'elle en allait se confesser au monastère des carmes déchaussés, qui était fort éloigné de son logis, et où elle faisait plusieurs aumônes, sa mère ne la menait point, mais la faisait seulement accompagner par des servantes, cette vertueuse fille leur dit le jour de la fête de la très-sainte Trinité de demeurer, et qu'une femme qui était révéree de tout le monde dans Séville, à cause de son extrême piété et de ses occupations continuelles en de bonnes œuvres, viendrait la prendre ; ainsi elles ne l'accompagnèrent point, et, selon qu'elle l'avait concerté avec cette femme, elle prit un manteau de gros drap, si pesant, que, sans la joie qu'elle avait de le porter, je ne sais comment elle l'aurait pu. Sa seule crainte était de rencontrer quelqu'un qui la reconnût, et qui, la voyant dans un habit si différent de son habit ordinaire, ne la traversât dans son dessein ; car, qu'est-ce qu'un véritable amour pour Dieu ne fait point faire ? Nous lui ouvrîmes la porte, et j'envoyai en donner avis à sa mère. Elle vint aussitôt, et paraissait être hors d'elle-même, mais après avoir repris ses esprits, au lieu de passer à ces extrémités auxquelles d'autres mères se laissent emporter, elle connut la grâce que Dieu faisait à sa fille, et malgré la résistance de la nature elle se soumit à sa volonté, et nous fit ensuite de grandes aumônes.

Il ne se pouvait rien ajouter à la joie que témoignait cette nouvelle épouse de Jésus-Christ, de jouir du bonheur qu'elle avait si ardemment souhaité. Son humilité était si grande, et elle prenait tant de plaisir dans le travail, que nous avions peine à lui arracher le balai des mains, les exercices les plus bas et les plus pénibles lui étant les plus agréables, quoiqu'elle eût été élevée avec beaucoup de délicatesse. Le corps se ressentit de la joie de l'âme, elle reprit aussitôt son embonpoint ; et son père et sa mère, la voyant en cet état, en furent si consolés, qu'ils n'auraient pas alors voulu qu'elle n'eût point été avec nous.

Comme il n'était pas raisonnable que cette vertueuse novice jouit d'un si grand bonheur sans qu'il lui en coûtât des souffrances, elle fut extrêmement tentée deux ou trois mois avant sa profession, non pas jusqu'à se résoudre de ne la point faire, mais parce que le démon effaçait de son souvenir tout le temps qu'elle avait soupiré après un tel bien, et lui faisant envisager mille diffi-

cultés, agitait sans cesse son esprit. Il se trouva néanmoins vaincu au lieu de la vaincre. Elle s'éleva par son courage au dessus de tant de peines dont il tâchait de l'accabler, et, malgré tous ses efforts, elle résolut de faire profession. Notre Seigneur, qui n'attendait pour la couronner que d'éprouver sa constance, lui fit trois jours auparavant des grâces extraordinaires, et mit en fuite cet irréconciliable ennemi des hommes. Elle se trouva dans une telle consolation, qu'elle en était transportée, et certes, avec sujet, puisque c'était d'une preuve si signalée de l'amour que lui portait son divin époux. Peu de jours après, son père étant mort, sa mère prit l'habit et nous fit une aumône de tout son bien. Il ne se peut rien ajouter au contentement dont elle et sa fille jouissent, et à l'édification qu'elles donnent à toutes les sœurs par la fidélité avec laquelle elles répondent à la faveur que Dieu leur a fait de les appeler à son service.

L'année n'était pas encore passée, qu'une autre demoiselle vint aussi se mettre avec nous, quoique son père et sa mère ne pussent se résoudre à le lui permettre. Ainsi Dieu remplit cette maison d'âmes choisies, qui se consacrent à lui avec tant d'aideur, qu'il n'y a ni clôture, ni austérité, ni travaux, qui soient capables de les étonner, et qu'elles ne surmontent par son assistance. Qu'il soit béni dans tous les siècles !

FONDATION DU MONASTÈRE DES CARMÉLITES

DE SAINT-JOSEPH DE CARAVAQUE.

CHAPITRE XXVI.

De quelle manière se fit cette fondation. La Sainte exhorte à ne point s'arrêter au bien dans la réception des religieuses. Elle parle ensuite des grands travaux qu'elle a soufferts dans ces fondations, et dit comme on lui rendit tant de mauvais offices auprès du père général, qu'elle reçut des défenses d'en faire davantage; ce qui au lieu de l'affliger lui donna beaucoup de joie.

Lorsque j'étais sur le point de partir du monastère de Saint-Joseph d'Avila pour aller à la fondation de Veas, dont on était demeuré d'accord de tout, et qu'il ne restait plus que de nous mettre en chemin de l'exécuter, j'appris par un homme, qu'une dame de Caravaque, nommée madame Catherine, m'envoya exprès, que trois demoiselles avaient été si touchées d'un sermon d'un père de la compagnie de Jésus, qu'elles s'étaient retirées chez elles dans la résolution de n'en point sortir, jusqu'à ce que l'on eût fondé en ce lieu-là un monastère. Il y a grande apparence qu'elles s'étaient concertées avec cette dame, et qu'elle les aiderait à faire cette fondation. Elles étaient filles de deux gentilshommes des plus qualifiés de Caravaque, dont l'un se nommait Rodriguez de Moya, qui était très-vertueux. Toutes ensemble avaient assez de bien pour exécuter ce dessein, et elles avaient appris ce qui s'était passé dans la fondation de nos monastères par les pères de la compagnie de Jésus, qui nous y ont toujours assistées.

L'ardeur avec laquelle ces bonnes filles envoyaient de si loin pour s'engager dans l'ordre de la sainte Vierge me donna de la dévotion. Je résolus de seconder leurs bonnes intentions, et ayant su que ce lieu était proche de Veas, je menai un plus grand nombre de religieuses que je n'avais accoutumé, parce que les lettres que j'avais reçues me faisant croire que cette affaire ne recevrait point de difficulté, mon dessein était d'aller faire cette fondation aussitôt après que celle de Veas serait achevée.

Mais Dieu en ayant ordonné autrement, mes mesures furent

rompues. Car, comme je l'ai rapporté dans la fondation de Séville, la permission du conseil des ordres arriva alors et m'épécha d'exécuter ce que j'avais résolu. Il est vrai aussi que j'en fus fort dégoûtée, parce que j'appris, étant à Veas, que le chemin était si mauvais, que les supérieurs de nos monastères ne pourraient, sans beaucoup de peine, y aller faire leurs visites. Toutefois, comme j'avais donné sujet d'espérer que l'affaire s'achèverait, je priai le père Julien d'Avila et Antoine Gaytan d'aller sur les lieux pour reconnaître l'état des choses, et me dégager, s'ils le jugeaient à propos. Ils trouvèrent cette grande chaleur assez ralentie, non pas du côté de ces demoiselles, mais de celui de madame Catherine, qui avait la principale part dans ce dessein, et qui les avait logées chez elle dans un appartement séparé, comme dans une espèce de monastère.

Ces bonnes filles demeurèrent néanmoins si fermes dans leur résolution d'être religieuses, et gagnèrent de telle sorte le père Julien d'Avila et Antoine Gaytan, qu'avant de s'en revenir ils passèrent tous les actes nécessaires pour la conclusion du traité, et les laissèrent ainsi comblées de joie. Quant à eux, ils étaient si satisfaits d'elles et de la bonté du pays, qu'ils ne pouvaient se lasser de nous le témoigner, et ils avouaient en même temps que l'on ne pouvait voir de plus mauvais chemins. Tout étant donc ainsi d'accord, je renvoyai le bon Antoine Gaytan, qui ne trouvait rien de difficile pour m'obliger. Et sans l'affection que le père Julien d'Avila et lui avaient pour cet établissement, et la peine qu'ils prirent pour le faire réussir, il ne se serait jamais fait, tant j'y étais peu portée. Je priai ce bon homme de faire mettre un tour et des grilles au lieu où l'on devait prendre possession, et loger les religieuses jusqu'à ce qu'elles eussent acheté une maison qui leur fût commode. Ce serviteur de Dieu y passa plusieurs jours, et nous accommoda un logement dans la maison de Rodriguez de Moya, qui était, comme je l'ai dit, père d'une de ces demoiselles, et qui en donna avec joie une partie pour ce sujet.

Lorsque j'étais prête à me mettre en chemin, je reçus la permission; mais ayant su qu'il y avait une clause qui rendait les religieuses dépendantes des commandeurs, à quoi je ne pouvais consentir, parce que cela est contraire à nos constitutions, il fallut envoyer demander une nouvelle permission; et on ne l'aurait jamais obtenue, non plus que celle de Veas, si je n'eusse pris la liberté d'en écrire au roi don Philippe II, à présent régnant. Il commanda qu'on l'expédiât aussitôt; car sa majesté affectionne

de telle sorte les personnes religieuses qui vivent selon leur profession, qu'ayant su que nous observons, dans nos monastères, la première règle, il nous a toujours favorisées. C'est pourquoi, mes filles, je vous prie de tout mon cœur de ne discontinuer jamais les prières particulières que nous faisons pour ce grand prince.

Comme il fallait donc faire réformer cette permission, je partis par l'ordre du père Jérôme Graticien de la mère de Dieu, alors commissaire et qui l'est encore; je pris mon chemin par Séville, et je laissai ces pauvres demoiselles dans leur clôture, où elles demeurèrent, usqu'au premier jour de l'année suivante, quoiqu'elles eussent envoyé vers moi à Avila dès le mois de février. La permission fut bientôt expédiée. Mais étant si éloignée d'elles, et si occupée du sujet de mon voyage, tout ce que je pouvais était de les plaindre beaucoup dans les peines où elles me témoignaient être par leurs lettres, et de désirer extrêmement de les en soulager.

M'étant donc impossible d'y aller, tant à cause de ce grand éloignement que parce que cette autre fondation n'était pas encore achevée, le père Jérôme Graticien trouva bon que les religieuses qui avaient été destinées pour commencer cet établissement, et qui étaient demeurées à saint Joseph de Malagon, le fissent sans moi.

Je fis en sorte que l'on donna pour prieure une religieuse en la conduite de laquelle j'avais une grande confiance, parce qu'elle est beaucoup meilleure que moi. Elles partirent avec tout ce dont elles avaient besoin, accompagnées de deux pères carmes de notre réforme; car le père Julien d'Avila et Antoine Gaytan s'en étaient retournés il y avait déjà quelques jours; et comme le chemin était long et le temps fâcheux, à cause que c'était sur la fin de décembre, je ne voulus pas leur donner la peine de revenir. Ces religieuses furent reçues à Caravaque avec une grande joie de toute la ville, et avec une très-particulière de ces demoiselles, qui les attendaient dans leur clôture avec tant d'impatience. Elles fondèrent le monastère, et le très-saint sacrement y fut mis le jour du saint nom de Jésus de l'année 1576. Deux de ces trois filles prirent aussitôt l'habit; mais la troisième étant d'un caractère trop mélancolique pour vivre dans une clôture si étroite et si austère, elle retourna en sa maison pour y demeurer avec une de ses sœurs. Qu'un tel exemple, mes filles, vous fasse admirer la conduite de Dieu, et combien nous sommes obligées de le servir et de le remercier de la grâce qu'il nous a fait de persévérer jusqu'à faire profession, et de demeurer ainsi dans sa maison durant tout le reste de notre vie en qualité de filles de la sainte Vierge. !!

servi du dessein qu'avait cette demoiselle d'être religieuse, et de son bien pour l'établissement de ce monastère, et lorsqu'elle devait jouir du bonheur qu'elle avait si ardemment souhaité, le courage lui a manqué, et elle s'est laissé vaincre par cette humeur mélancolique sur qui nous rejetons si souvent les fautes que nos imperfections et la légèreté de notre esprit nous font commettre.

Plaise à la divine majesté de nous donner une grâce si abondante, que rien ne soit capable de nous empêcher d'avancer dans son service; et qu'il veuille toujours, s'il lui plaît, être notre protecteur et notre soutien, afin que nous ne perdions pas, par notre lâcheté, un aussi grand bien que celui dont il a commencé de favoriser des créatures aussi faibles et aussi misérables que nous le sommes. Je vous conjure en son nom, mes sœurs et mes filles, de lui faire sans cesse cette prière, et que chacune de celles qui entreront à l'avenir dans ces maisons saintes se représente continuellement que ç'a été par une grâce tout extraordinaire que cet ordre de la sainte Vierge est rentré dans la première observance de sa règle; afin qu'il ne permette pas qu'elle se relâche. Considérez que des choses qui paraissent légères ouvrent la porte à de grands désordres, et font, sans que l'on s'en aperçoive, que l'esprit du monde entre dans ces lieux consacrés à la retraite et au silence. Représentez-vous la pauvreté et les travaux qui vous ont procuré le repos dont vous jouissez, et vous connaîtrez que la plus grande partie de ces monastères ne sont pas l'ouvrage des hommes, mais celui de Dieu, qui prend plaisir à nous accorder de nouvelles grâces, quand nous n'y apportons point d'obstacle. Car d'où pensez-vous qu'une fille aussi faible et aussi imparfaite que je suis ait tiré de la force pour exécuter de si grandes choses? une fille soumise à autrui, une fille sans argent et sans secours, celui de mes frères qui m'assista en la fondation de Séville étant encore dans les Indes? Et comment pourriez-vous douter, mes sœurs, que ce ne soit Dieu qui a tout fait, puisque je ne suis pas d'une naissance assez illustre pour m'attribuer l'honneur que l'on m'a rendu en tant de rencontres; et que, de quelque côté que l'on considère ce qui s'est passé dans ces fondations, il faut toujours en venir à reconnaître que Dieu seul en a été la source? Ne serions-nous donc pas bien malheureuses si nous manquions de maintenir en sa perfection un si grand ouvrage, quand il devrait nous en coûter pour conserver notre repos, notre bonheur et notre vie? Mais ces trois choses, au contraire, s'y rencontrent. Car quel repos égale celui dont vous jouissez avec une telle paix

et une si grande joie intérieure, qu'au lieu d'appréhender la pauvreté vous la désirez? Quel honneur peut être plus grand que d'être les épouses d'un Dieu, et quelle vie peut être plus heureuse que celle où l'on n'appréhende point la mort, comme nous en voyons des exemples en celles qui finissent leurs jours parmi nous? Ainsi si vous demandez sans cesse à Dieu la grâce de vous avancer de plus en plus dans son service; si vous vous défiez de vous-mêmes pour ne vous confier qu'en lui; et si vous ne vous découragez jamais, il ne vous refusera jamais son assistance.

NE POINT S'ARRÊTER AU BIEN DANS LA RÉCEPTION DES
RELIGIEUSES.

N'appréhendez donc point que rien vous manque, et, pourvu que vous soyez contentes des dispositions de celles qui se présenteront pour être religieuses, et qu'elles soient riches en vertu, ne craignez point de les recevoir, encore qu'elles soient pauvres des biens du monde. Il suffit qu'elles viennent dans le dessein de servir Dieu le plus parfaitement qu'elles pourront. Il pourvoira à vos besoins par quelque autre voie qui vous sera beaucoup plus avantageuse. J'en parle par expérience; et il m'est témoin que je n'ai jamais refusé aucune fille faute de bien, quand j'étais contente du reste. Le grand nombre que vous savez que j'en ai reçu purement pour l'amour de Dieu en est une preuve, et je puis assurer avec vérité que je n'étais pas si aise d'en recevoir de riches que de pauvres, parce que les premières me donnaient quelque crainte, au lieu que les autres touchaient si sensiblement mon cœur, que souvent j'en pleurais de joie. Que si en tenant cette conduite lorsque nous n'avions ni maison, ni argent pour en acheter, Dieu nous a tant assistés, serions-nous excusables de ne pas tenir la même conduite, maintenant que nous avons de quoi vivre? Croyez-moi, mes filles, vous perdriez en pensant gagner. Si celles qui se présenteront ont du bien qu'elles ne soient point obligées de donner à d'autres qui en auraient besoin, je trouve bon que vous le receviez en aumône, parce qu'il me semble qu'autrement elles vous témoigneraient peu d'affection; mais prenez toujours garde que celles qui seront reçues ne disposent de leur bien que par l'avis de personnes doctes, et pour la plus grande gloire de Dieu. Nous ne saurions prétendre d'en recevoir d'elles qu'avec ces conditions, et il nous importe beaucoup plus qu'elles servent Dieu le plus parfaitement qu'elles pourront, puisque ce doit être notre seul désir. Toute misérable que je suis, je puis dire, à son

honneur et pour votre consolation, que je n'ai jamais rien fait dans ces fondations que je n'aie eue conforme à sa volonté, dont je n'aurais voulu, pour quoi que ce fût, m'éloigner en la moindre chose, et par l'avis de mes confesseurs, qui, depuis que j'ai pris cette résolution, se sont tous trouvés fort savans et des personnes de grande piété.

Peut-être que je me trompe, et que j'ai commis, sans le savoir, un très-grand nombre de fautes. J'en laisse le jugement à Dieu qui pénètre le fond des cœurs, et je dis seulement ce qui me paraît s'être passé en moi-même. Mais je voyais clairement que si je faisais quelque bien, c'était lui qui me le faisait faire, et qu'il se servait de moi pour accomplir son ouvrage. Aussi ne l'ai-je rapporté, mes filles, qu'afin de vous faire encore mieux connaître combien vous lui êtes obligées, et que jusqu'à cette heure nous n'avons fait tort à qui que ce soit. Qu'il soit béni à jamais d'être la cause de tout notre bonheur, et d'avoir suscité des personnes charitables pour nous assister ! Je le prie de nous faire la grâce de n'être point ingrates de tant de faveurs dont nous lui sommes redevables. Ainsi soit-il.

Vous avez vu, mes filles, une partie des travaux que j'ai soufferts, et qui, à mon avis, ont été les moindres. Je n'aurais pu, sans vous ennuyer, vous les rapporter tous, et vous dire particulièrement combien grandes ont été les fatigues que nous donnaient, dans nos voyages, la pluie, la neige, la peine de nous trouver égarées de notre chemin, et surtout mon peu de santé, m'étant arrivé diverses fois d'avoir une fièvre très-violente, et plusieurs autres maux tant intérieurs qu'extérieurs. Il me souvient, entre autres choses, que le jour que nous partîmes de Malagon pour aller à Veas, je me trouvai réduite en tel état, que, considérant la longueur du chemin qui nous restait encore à faire, les paroles du prophète Élie, notre père, quand il fuyait la fureur de Jézabel, me vinrent en l'esprit, et je dis à Dieu comme lui : « Je vous laisse à juger, Seigneur, si j'ai assez de force pour tant souffrir. » Sa divine majesté, voyant ma faiblesse, me délivra comme en un moment de cette fièvre et de tous ces autres maux, tant intérieurs qu'extérieurs, dont j'attribuai la cause à un saint ecclésiastique qui survint. Lorsque Dieu me donnait ainsi de la santé, je supportais avec joie les travaux corporels ; mais ce ne m'était pas une petite peine que de m'accommoder aux différentes humeurs des personnes des lieux où nous allions, et à me séparer de mes filles et de mes sœurs, quand je me trouvais obligée de les quitter pour aller ailleurs ; la tendresse avec la-

quelle je les aime étant si grande, que je puis dire avec vérité que ces séparations n'étaient pas les moindres de mes croix, principalement lorsque je pensais que je ne les verrais plus. La douleur qu'elles ressentaient de leur côté leur faisait répandre quantité de larmes, parce que, encore qu'elles soient détachées de tout le reste, Dieu ne leur a pas fait la grâce de l'être de moi, peut-être pour augmenter la peine que me faisait souffrir ce que je ne l'étais pas non plus d'elles. Je faisais tous mes efforts pour ne pas le leur témoigner, et je les éprenais même d'être, en cela, si imparfaites; mais leur véritable affection pour moi, dont elles me donnaient des preuves en toutes rencontres, était si grande, que mes remontrances leur servaient de peu.

Vous aurez vu aussi comme j'avais non-seulement la permission de notre révérendissime père général de faire ces fondations, mais un ordre particulier d'y travailler, et Dieu lui donnait tant de zèle pour cette bonne œuvre, que je n'en faisais aucune dont il ne me témoignât par ses lettres une extrême joie. J'avoue que rien ne m'a tant soulagée dans mes travaux, parce que je croyais servir Dieu en le contentant, étant, comme il est, mon supérieur, et que j'avais, de plus, une grande affection pour lui.

Enfin, soit que notre Seigneur voulût me donner quelque repos, ou que le diable ne pût souffrir l'établissement de tant de maisons consacrées au service de Dieu, le cours de ces fondations fut interrompu, sans que l'on puisse en attribuer la cause à notre révérendissime père général, puisque lui ayant écrit, il n'y avait pas long-temps, pour le prier de me dispenser de fonder davantage de monastères, il m'avait répondu que bien loin de me l'accorder il souhaitait que leur nombre pût égaler celui de ses cheveux.

Avant que je partisse de Séville, on avait tenu un chapitre général, dans lequel j'avais sujet de croire que l'on considérerait comme un service rendu à l'ordre la fondation de ces nouveaux monastères; mais, au lieu d'envisager cette affaire de la sorte, on m'envoya une défense des définiteurs de faire à l'avenir d'autres fondations, et commandement de me retirer dans celle de nos maisons que je voudrais choisir, avec défense d'en sortir pour quelque cause ou occasion que ce fût; ce qui était comme me mettre en prison, puisqu'il n'y a point de religieuse qu'un provincial ne puisse envoyer d'un monastère en un autre, lorsque le bien de l'ordre le désire. Mais ce qui était pis que tout le reste, et la seule chose qui m'était sensible, c'est que notre père général était mal satisfait de moi, sur de faux rapports que des personnes pas-

sionnées lui avaient faits. Or, pour vous faire voir, mes sœurs, combien grande est la miséricorde de Dieu, et qu'il n'abandonne jamais ceux qui désirent de le servir, je puis assurer avec vérité que non-seulement cet ordre du chapitre ne me donna point de peine, mais qu'il me causa tant de joie, que je ne pouvais la dissimuler. Ainsi je ne m'étonne plus de ce que David dans devant l'arche, puisque, si je l'eusse osé, j'aurais fait la même chose en cette rencontre. Je ne sais à quoi attribuer une joie si excessive, ne m'étant jamais trouyée, en tant d'autres grandes traverses, dans une semblable disposition, quoique l'une des accusations que l'on me supposait fût très-notable. Et pour ce qui était de ne plus fonder de monastères, si on en excepte le déplaisir que me donnait le mécontentement de notre révérend père général, ce m'était un grand soulagement, et j'avais souvent désiré de finir ma vie dans le repos et la retraite. Néanmoins ce n'était pas la pensée de ceux qui me rendaient ces mauvais offices; ils croyaient, au contraire, extrêmement m'affliger, et peut-être avaient-ils bonne intention. Il est vrai que j'ai quelquefois senti de la joie dans les grandes contradictions que j'ai eues de ces fondations, et les discours qui se faisaient contre moi par diverses personnes, dont quelques-unes n'avaient pas de mauvais dessein; mais je ne me souviens point d'avoir jamais eu en toute ma vie un mécontentement semblable à celui que j'éprouvai en cette rencontre; et ce qui me touchait principalement était de penser qu'il fallait que mon Créateur fût satisfait de moi, puisque les créatures me récompensaient de la sorte des travaux que je souffrais. Car j'étais très-persuadée que c'est se tromper que de chercher sa consolation dans les choses de la terre et les louanges des hommes. Ils sont aujourd'hui d'un sentiment, demain d'un autre; ce qui leur plaît le matin leur déplaît le soir, « et vous seul, mon Dieu, êtes tous jours immuable; soyez béni à jamais, vous qui ferez jouir, dans le ciel, d'une vie sans fin, ceux qui vous serviront fidèlement jusqu'à la fin de leur vie. »

Je commençai, comme je l'ai dit, en l'année 1573 à écrire ces fondations, par l'ordre du père Ripalda, religieux de la compagnie de Jésus, alors mon confesseur, et recteur du collège de Salamanque, où je demeurais dans le monastère de Saint-Joseph. Après en avoir écrit quelques-unes, parmi plusieurs occupations, je résolus d'en demeurer là, tant parce que je ne me confessais plus à ce père, qui était allé demeurer ailleurs, qu'à cause que j'avais eu beaucoup de peine à les écrire, ainsi que j'en ai toujours, sans néanmoins que j'y eusse regret, l'ayant fait par obéissance;

mais le père Jérôme Gratien de la mère de Dieu, commissaire apostolique, me commanda de continuer. Comme mon obéissance est fort imparfaite, je lui représentai, pour m'en excuser, mon peu de loisir, et les autres raisons qui me vinrent en l'esprit, tant j'apprehendais d'ajouter cette fatigue à celles que j'avais déjà. Ne l'ayant pu persuader, il m'ordonna d'y travailler quand je le pourrais, et je l'ai fait par soumission, dans le désir que l'on en retranche tout ce que l'on y trouvera de mauvais, qui sera peut-être ce qui paraît le meilleur. J'ai achevé ce traité le quatorzième jour de novembre 1576, veille de saint Engène, dans le monastère de Saint-Joseph-de-Tolède, où je suis présentement, et par l'ordre de ce père, qui n'est pas seulement commissaire apostolique des carmes déchaussés, et des carmélites qui vivent selon la première règle, mais visiteur de ceux de l'observance mitigée de l'Andalousie. Je prie notre Seigneur Jésus-Christ, qui règne et régnera dans tous les siècles, de faire que cet ouvrage réussisse à son honneur et à sa gloire.

Je conjure mes sœurs qui liront ceci de vouloir, pour l'amour de notre Seigneur, me recommander à lui, afin qu'il me fasse miséricorde, et me délivre des peines du purgatoire que je puis avoir méritées, pour me faire jouir de sa divine présence, et que, n'ayant pas le bonheur de le voir durant ma vie, je reçoive quelque récompense, après ma mort, de la peine que j'ai eue à écrire ceci, et de mon extrême désir qu'il donne quelque consolation à celles à qui on permettra de le lire.

Une veille de Pentecôte, étant dans l'ermitage de Nazareth, du monastère de Saint-Joseph-d'Avila, et pensant à une très-grande grâce que Dieu m'avait faite à pareil jour, il y avait environ vingt ans, j'en fus si touchée, que je tombai en ravissement. Dans cette extase notre Seigneur me commanda de dire de sa part aux pères de notre réforme qu'elle irait toujours en augmentant au lieu de se relâcher, pourvu qu'ils travaillassent avec grand soin à observer quatre choses : la première, que les supérieurs s'accordassent dans leurs sentimens ; la seconde, qu'ayant plusieurs maisons, il n'y eût que peu de religieux en chacune ; la troisième, d'avoir peu de commerce avec les séculiers ; et la quatrième, d'enseigner plus par leurs actions que par leurs paroles. Ceci arriva en l'année 1579, et pour témoigner qu'il est très-véritable, je l'ai signé de ma main.

THÉRÈSE DE JÉSUS.

FONDATION

DU MONASTÈRE DES CARMÉLITES

DE VILLENEUVE-DE-LA-XARE.

CHAPITRE XXVII.

Persécutions faites aux pères carmes déchaussés par ceux de l'observance mitigée, soutenus par le nonce apostolique, et qui ne cessèrent qu'après que le roi Philippe II eut donné à ce nonce quatre assesseurs, très-gens de bien, pour juger cette affaire. La Sainte entreprend, par l'ordre de Dieu, de fonder un monastère de carmélites à Villeneuve-de-la-Xare, où neuf demoiselles vivaient en communauté d'une manière admirable, et souhaitaient avec ardeur d'être carmélites. La Sainte ayant passé pour y aller par un monastère fondé par sainte Catherine de Cordoue, elle parle fort au long de la vie et des vertus de cette grande sainte.

Après que la fondation de Séville fut achevée, on demeura plus de quatre ans sans en faire d'autres, à cause des grandes persécutions qui s'élevèrent tout à coup contre les carmes déchaussés et les carmélites. Il y en avait eu d'autres auparavant, mais non pas si rudes que celles-ci, qui pensèrent tout renverser. Le diable fit voir combien des saints commencemens lui étaient insupportables, et Dieu fit connaître que c'était son ouvrage, en le conduisant à sa perfection, malgré les efforts de cet ennemi de toutes les bonnes œuvres. Les pères carmes déchaussés, et particulièrement les supérieurs, eurent beaucoup à souffrir par l'opposition des pères carmes mitigés, et les témoignages si désavantageux que presque tous ces pères leur rendirent auprès du révérendissime père général. Car encore que ce soit un fort saint religieux et que tous ces nouveaux monastères de carmes déchaussés n'eussent été fondés que par sa permission, excepté celui de Saint-Joseph-d'Avila, pour lequel le pape l'avait lui-même donnée, ils lui représentèrent tant de choses, et le prévirent de telle sorte, qu'il ne voulait pas qu'on en fondât davantage, et ils l'indisposèrent aussi contre moi, sur ce que j'avais contribué à ceux qui étaient déjà établis. Mais pour ce qui est des nouveaux monastères de religieuses, il leur a toujours été favorable. La peine que je souffris peut passer pour la plus sensi-

ble de toutes celles que j'ai éprouvées dans ces fondations, quoique j'en aie eu de très-grandes, à cause que, d'un côté, je ne pouvais me résoudre d'abandonner une entreprise que je voyais clairement regarder la gloire de Dieu et l'avantage de notre ordre, et que mes confesseurs, qui étaient des personnes très-capables, me conseillaient de poursuivre; et que, d'autre part, ce m'était une mortelle douleur de ne pas déférer à la volonté de mon supérieur, parce qu'outre l'obligation que j'avais de le contenter, je l'aimais extrêmement et lui étais fort obligée. Mais quelque désir que j'eusse de le satisfaire, je ne le pouvais, à cause que nous avions des visiteurs apostoliques à qui nous étions contraintes d'obéir. Un nonce du pape, qui était un homme fort saint, et qui, par son affection pour la vertu, estimait beaucoup les carmes déchaussés, mourut alors; et Dieu permit, pour exercer ces religieux, que celui qui lui succéda, et qui était un peu parent du pape, leur fût très-contraire. Je veux croire qu'il était homme de bien, mais se trouvant disposé à favoriser en toutes choses les pères de l'observance mitigée, et se laissant persuader de ce qu'ils lui disaient contre les réformés, il se mit dans l'esprit qu'il devait les empêcher de se multiplier davantage, et commença d'agir contre eux avec une rigueur si extrême, qu'il condamnait au bannissement et à la prison ceux qu'il croyait pouvoir s'opposer à son dessein.

Le père Antoine de Jésus, qui avait le premier commencé la réforme, le père Jérôme Gratien, que le nonce précédent avait établi visiteur apostolique des mitigés, contre lequel ce nouveau nonce était principalement aigri, et le père Marian de saint Benoît, desquels j'ai parlé dans les fondations précédentes, furent ceux qui souffrirent le plus. Il imposa des pénitences rigoureuses à d'autres très-bons religieux, et défendit particulièrement à ceux-ci, sous de grandes peines, de ne plus se mêler d'aucune affaire. En quoi il était facile de juger que Dieu ne permettait cet orage que pour faire mieux connaître la vertu de ces excellens religieux, comme la suite le fit voir. Ce même nonce établit pour visiteur de nos monastères, tant de religieux que de religieuses, un père de l'observance mitigée, ce qui nous aurait extrêmement fait souffrir, si les choses eussent été comme ils se l'imaginaient, et ne laissa pas de nous faire beaucoup endurer, ainsi qu'on pourra l'apprendre par ce qu'en écriront ceux qui le pourront mieux rapporter que moi. Je me contente de le toucher seulement en passant, afin de faire voir à celles qui nous succéderont combien elles sont obligées d'aspirer de plus en plus à la perfection, puisqu'elles

n'auront qu'à marcher dans un chemin que celles qui les ont précédées ont eu tant de peine à leur aplanir. On disait contre quelques-unes d'elles mille choses fausses dont j'étais extrêmement touchée. Et quant à celles que l'on publiait contre moi, j'en avais au contraire de la joie, parce que, me considérant comme la cause de cette tempête, j'aurais souhaité que l'on m'eût jetée dans la mer, ainsi que Jonas, afin de la faire cesser. Mais Dieu soit loué à jamais d'avoir protégé la justice! Le roi don Philippe, ayant été informé de la piété et de la manière de vivre des carmes déchaussés, conçut de l'affection pour eux. Ainsi il ne voulut pas que le nonce fût le seul juge de cette affaire. Il lui donna quatre assesseurs, tous grands personnages, et dont trois étaient religieux. L'un d'eux se nommait le père Pierre Fernandez, homme de très-grand esprit, très-savant, et d'une fort sainte vie. Comme il avait été visiteur, tant des pères de l'observance mitigée de la province de Castille que des carmes déchaussés, il était très-informé de la manière de vivre des uns et des autres, ce qu'il nous importait de tout qu'il fût bien connu. Ainsi, lorsque je sus que sa majesté l'avait choisi, je crus notre affaire terminée, comme elle l'est par la grâce de Dieu. Je souhaite que ce soit pour son honneur et pour sa gloire. Il est certain qu'encore que plusieurs évêques et des plus grands seigneurs du royaume s'employassent avec chaleur pour informer ce nonce de la vérité, leurs efforts auraient été inutiles, si Dieu n'eût permis que le roi lui-même eût pris connaissance de l'affaire.

Quelle obligation n'avons-nous donc point, mes sœurs, de prier extrêmement Dieu pour ce grand prince et pour ceux qui ont favorisé avec lui la cause de notre Seigneur et de la très-sainte Vierge sa mère! et je ne saurais trop vous le recommander, puisque vous voyez qu'autrement il aurait été impossible de continuer ces fondations; en quoi tout ce que nous pouvions contribuer était de demander à Dieu, par des prières et des pénitences continuelles, qu'il lui plût que cette nouvelle réforme non-seulement subsistât, mais fit un plus grand progrès, s'il le jugeait être de son service.

Comme je ne vous ai parlé qu'en passant de tant de travaux qu'on eût à souffrir, ils vous paraîtront peut-être peu considérables. Je vous assure néanmoins qu'ils furent fort grands et fort longs.

Lorsqu'en l'année 1576 j'étais à Tolède, après être revenue de la fondation de Séville, un ecclésiastique de Villeneuve-de-la-Xare m'apporta des lettres du conseil de ce lieu-là, avec ordre de tâcher de me porter à y fonder un monastère, et y recevoir

neuf filles qui s'étaient retirées, il y avait déjà quelques années, dans un ermitage de Sainte-Anne du même lieu. Elles vivaient en communauté dans une si grande retraite et une si grande perfection, que toute la ville, admirant leur vertu, les voulait assister dans leur désir d'être religieuses ; et un curé de ce lieu, nommé Augustin Ervias, fort savant et fort homme de bien, touché du même sentiment, m'écrivit aussi en leur faveur. Je crus ne pouvoir entrer dans cette proposition pour quatre raisons. La première, qu'il était difficile que ce grand nombre de filles pût s'accommoder à notre manière de vivre, après en avoir pratiqué une autre ; la seconde, qu'elles n'avaient pas à beaucoup près de quoi subsister, et qu'encore que la ville promit de les nourrir, cela ne me paraissait pas pouvoir continuer et suffire pour vivre d'aumônes, dans un lieu qui n'était guère de plus de mille feux ; la troisième, qu'elles n'avaient point de maison ; la quatrième, que ce lieu était fort éloigné de nos monastères ; et de plus que, ne les ayant jamais vues, je ne pouvais, quoi que l'on me dit de leur vertu, m'assurer qu'elles eussent toutes les qualités nécessaires pour embrasser une vie semblable à la nôtre. Ainsi j'étais résolue à un refus, mais comme je ne fais rien sans le conseil de personnes savantes et vertueuses, je voulus en parler au docteur Valaquez, mon confesseur, alors chanoine et théologal de Tolède, et maintenant évêque d'Osme, homme de grande capacité et piété. Après qu'il eut vu les lettres et été informé de l'affaire, il me dit que je devais rendre une réponse favorable, à cause que lorsque Dieu unit ainsi dans un même dessein tant de personnes vertueuses c'est une marque qu'il y va de son service. Je lui obéis, et renvoyai celui qui m'avait été dépêché, sans lui donner un entier refus. On continua ensuite à tant me presser, et on employa tant de personnes pour m'engager dans cette fondation, que cela dura jusqu'en l'an 1580, parce que d'un côté il me semblait toujours qu'il n'y avait point d'apparence des'y résoudre, et que de l'autre mes réponses n'étaient pas si mauvaises qu'elles ne leur laissassent quelque espérance.

Il arriva que le père Antoine de Jésus se retira, durant le temps qui restait de son exil, dans le monastère de Notre-Dame-de-Secours, distant de trois lieues de Villeneuve. Ainsi il y allait quelquefois prêcher, et le père Gabriel de l'Assomption, prieur de ce monastère, qui est un homme fort sage et de grande piété, l'y accompagnait. Comme ils étaient tous deux amis du docteur Ervias, ils eurent par lui la connaissance de ces saintes filles, et furent si touchés de leur vertu et des instances que ce docteur et

toute la ville faisaient en leur faveur, qu'ils embrassèrent cette affaire comme si elle eût été la leur propre; et il n'y eut rien qu'ils ne fissent par leur lettres pour tâcher à me persuader d'y entendre. J'étais alors dans le monastère de Saint-Joseph-de-Malagon, éloigné de plus de vingt-six lieues de Villeneuve, et ce père prieur vint me trouver sur ce sujet. Il m'assura, entre autres choses, que lorsque l'établissement serait fait, le docteur Ervias donnerait à cette maison trois cents ducats de rente, à prendre sur son bénéfice, aussitôt que l'on en aurait obtenu la permission de Rome. Si ç'eût été une chose pressante, j'aurais cru que cela, joint avec le peu qu'avaient ces filles, suffirait pour leur subsistance; mais ne devant se faire qu'après la fondation, je n'y trouvais pas assez de sûreté. Ainsi, pour m'en excuser, je représentai au père prieur diverses raisons qui me paraissaient très-fortes, le priai de bien considérer l'affaire avec le père Antoine de Jésus, et lui dis que je la remettais sur leur conscience et ne croyais pas qu'elle dût se faire.

Après qu'il fut parti, considérant combien il avait cette affaire à cœur, et qu'il ne manquerait pas sans doute de faire tous ses efforts pour persuader au père Ange de Salazar, maintenant notre supérieur, d'approuver ce dessein, j'écrivis à l'heure même à ce dernier pour le prévenir et le prier de ne point donner cette permission. Je lui en représentai les raisons; et il m'a mandé depuis qu'il ne l'aurait jamais accordée sans savoir si je l'approuvais.

Six semaines après, ou environ, lorsque je croyais l'affaire rompue, je reçus des lettres du conseil de Villeneuve, par lesquelles il s'obligeait à donner tout ce qui serait nécessaire pour la subsistance de ce monastère. Ces lettres étaient accompagnées de celles du docteur Ervias, qui confirmaient la promesse qu'il avait faite, et d'autres lettres des deux pères dont j'ai parlé, qui continuaient de me représenter avec beaucoup de force combien cette œuvre serait agréable à Dieu. J'appréhendais tant néanmoins de recevoir ce grand nombre de religieuses qui pourraient, comme il arrive souvent, se liguier ensemble contre celles que je leur joindrais, que ne trouvant pas d'ailleurs ce qu'on offrait pour la subsistance de cette maison assez assuré, je ne pouvais me déterminer. J'ai reconnu depuis que c'était le démon qui m'abattait ainsi le courage et me faisait perdre, par ses artifices, presque toute la confiance que j'avais en Dieu. Mais les prières de ces vertueuses filles triomphèrent enfin de la malice de cet ennemi de notre salut.

Comme, dans l'extrême désir que j'ai toujours de voir augmenter le nombre de ceux qui louent et qui servent Dieu, et que la crainte

d'empêcher l'avancement de quelques âmes avait été la cause des réponses favorables que j'avais rendues touchant cette affaire, je ne cessais point de la recommander à notre Seigneur ; et un jour, après avoir communiqué, il me demanda d'une manière fort sévère *avec quels trésors j'avais donc établi les monastères que j'avais fondés, et ajouta que je ne délibérasse point d'accepter celui-là, qu'il y serait très-bien servi, et qu'il serait utile à plusieurs âmes.* La force toute-puissante de ces paroles d'un Dieu qui ne se font pas seulement entendre à l'esprit, mais qui l'éclairent pour le rendre capable de connaître la vérité, et disposent la volonté à agir conformément à cette connaissance, me touchèrent si vivement, que je ne délibérai plus à accepter cette maison, et reconnus la faute que j'avais faite d'avoir différé si long-temps par des considérations humaines, après avoir vu tant d'effets si extraordinaires de la conduite de Dieu dans l'établissement de ces maisons saintes consacrées à son service. Ne mettant donc plus en doute d'entreprendre cette fondation, je crus, pour diverses raisons, qu'il était nécessaire d'y mener moi-même les religieuses qui devaient y demeurer, quoique je ne le pusse faire sans beaucoup de peine, parce que j'étais arrivée malade à Malagon, et que je l'étais encore ; mais, jugeant qu'il y allait du service de Dieu, j'en écrivis à notre supérieur afin de savoir sa volonté : il m'envoya la permission pour cette fondation, et m'ordonna de l'aller faire, et de mener avec moi telles religieuses que je voudrais. Ce choix ne me mit pas peu en peine, à cause qu'il faudrait qu'elles demeurassent avec ce grand nombre de filles que je m'engageais de recevoir. Après avoir extrêmement recommandé l'affaire à Dieu, je tirai du monastère de Saint-Joseph de Tolède une religieuse pour être prieure et deux de celui de Malagon, dont l'une serait sous-prieure. Comme on avait beaucoup prié pour ce sujet, ce choix réussit très-bien, et je l'attribuai à une faveur particulière de Dieu. Car quant aux fondations où il n'y a que nos religieuses qu'elles commencent sans se mêler avec d'autres, elles ne sont pas sujettes à rencontrer de grandes difficultés.

Le père Antoine de Jésus et le père Gabriel de l'Assomption, ce bon prieur, nous vinrent chercher avec les ordres que la ville avait donnés pour notre établissement, et nous partimes de Malagon le treizième jour de février 1580, un samedi avant le carême. Je ne pus voir sans étonnement que, étant auparavant si malade, je me trouvais dans un moment en un tel état, que je ne me souvenais plus de l'avoir été. On voit par-là combien il importe, lorsque Dieu demande quelque chose de nous, de ne point consi-

derer nos infirmités ni les obstacles qui s'y rencontrent, puisqu'il peut, quand il lui plaît, changer la faiblesse en force et la maladie en santé; et que s'il ne le fait pas, c'est qu'il juge que la souffrance nous est plus avantageuse. Car à quoi notre santé et notre vie peuvent-elles être mieux employées qu'à les sacrifier pour le service d'un si grand roi? Et ne devons-nous pas nous oublier nous-mêmes quand ils'agit de son honneur et de sa gloire? N'appréhendez donc point, mes sœurs, de pouvoir jamais vous égarer en marchant par ce chemin. J'avoue que ma lâcheté et ma faiblesse m'ont souvent fait douter et craindre; mais il ne me souvient pas que, depuis que je suis carmélite, et même quelques années auparavant, notre Seigneur ne m'ait, par sa miséricorde, fait la grâce de surmonter ces tentations pour embrasser ce qui regardait son service, quelques difficultés qui s'y rencontrassent; car, encore que je connusse clairement que ce que je pouvais y contribuer n'était rien, et que lui seul faisait tout, je trouvais ma satisfaction dans l'assurance qu'il ne demande de nous qu'une ferme résolution de vouloir absolument tout ce qu'il veut. Qu'il soit béni à jamais. Ainsi soit-il.

Notre chemin se rencontrant par le monastère de Notre Dame-du-Secours, dont j'ai parlé, nous devions nous y arrêter pour donner avis de notre arrivée à Villeneuve, qui n'en est éloignée que de trois lieues, et cela avait été ainsi résolu par ces pères qui nous conduisaient, et à qui nous étions obligées d'obéir. Ce monastère est assis dans un désert assez agréable. Les religieux vinrent en bon ordre au devant de leur prier, et, comme ils étaient pieds nus avec de pauvres manteaux de gros drap, ils nous donnèrent à tous de la dévotion. Pour moi j'en fut fort attendrie, m'imaginant de revoir ce temps bienheureux de nos saints pères. Je les considérais en cette solitude comme des fleurs odoriférantes dont la blancheur est une marque de leur pureté, et je les crois tels devant Dieu, parce que je suis persuadée qu'ils le servent très-fidèlement. Ils entrèrent dans l'église en chantant le *Te Deum* d'un ton qui témoignait assez combien ils étaient mortifiés. Cette entrée est sous terre, comme celle d'une caverne, et représente ainsi celle de notre saint père Élie. Tant d'objets de piété me donnaient une telle joie, que quand le chemin que nous avions fait pour venir dans une demeure si dévote aurait été encore beaucoup plus long, le travail m'en aurait paru bien employé. Mais je ne pouvais penser sans douleur que je n'avais pas été digne de trouver encore en vie sainte Catherine de Cardone, dont Dieu s'e-

tait servi pour fonder ce monastère, quoique j'eusse tant souhaité de la voir.

Jecrois qu'il ne sera pas mal à propos de rapporter ici quelque chose de sa vie, et des moyens dont j'ai appris que Dieu s'est servi par elle pour fonder cette maison, qui a été si utile à plusieurs âmes des lieux d'alentour, afin, mes sœurs, que voyant quelle a été la pénitence de cette sainte, et combien nous sommes éloignées de lui ressembler, nous fassions de nouveaux efforts pour plaire à Dieu. Car comment pourrions-nous nous excuser de faire moins qu'elle, puisque la grandeur de sa naissance, qu'elle tirait des ducs de Cardone, et qui lui donnait tant d'avantage sur nous, l'avait fait élever d'une manière plus délicate que nous ne l'avons été? Ayant reçu quelques lettres d'elle, j'y ai remarqué qu'au lieu de signer son nom propre elle signait seulement la pécheresse. D'autres écriront les particularités de sa vie, avant et depuis que Dieu lui eut fait tant de grâces. Je me contenterai de rapporter ce que j'en ai appris de plusieurs personnes dignes de foi, qui avaient fort conversé avec elle.

Dès le temps que cette sainte fille vivait dans le monde avec des personnes de sa qualité, elle veillait très-soigneusement sur elle-même, faisait beaucoup d'austérités, et désirait toujours de plus en plus de se retirer en quelque lieu solitaire, pour ne s'occuper que de Dieu seul et à des actions de pénitence, sans qu'on pût l'en détourner. Elle le disait à ses confesseurs, et ils ne l'approuvaient pas, considérant cette pensée comme une folie, parce que le monde est si plein de discrétion, qu'à peine se souvient-on des faveurs si extraordinaires que Dieu a fait aux saints et aux saintes, qui ont tout abandonné pour aller le servir dans les déserts. Mais comme il ne manque jamais de favoriser les véritables désirs qu'on a de lui plaire, il permit que cette bienheureuse fille se confessât à un religieux de Saint-François, nommé le père François de Torrez. Je l'ai connu particulièrement, et le regarde comme un saint. Il y a déjà plusieurs années qu'il est très-fervent dans l'oraison et dans la pénitence, qu'il souffre une grande persécution, et qu'il sait quelles sont les grâces que Dieu fait à ceux qui s'efforcent de s'en rendre dignes; ainsi il a dit à cette dame qu'au lieu de perdre courage elle devait répondre à la vocation de Dieu. Je ne sais si ce furent ses propres paroles; mais on en vit bientôt l'effet par la résolution qu'elle prit.

Elle découvrit son dessein à un ermite d'Alcala, le pria de l'accompagner pour l'exécuter, et le conjura de lui garder un secret inviolable. Ils s'en allèrent ensemble au lieu où est maintenant bâti

ce monastère; et ayant trouvé une caverne si petite, que cette grande servante de Dieu pouvait à peine y tenir, ce bon ermite l'y laissa et s'en retourna. « Quel devait être, mon Sauveur, l'aimour dont cette grande âme brûlait pour vous, puisqu'il lui faisait ainsi oublier le soin de sa nourriture, les périls où elle s'exposait, et le hasard où elle mettait sa réputation, lorsque l'on ne saurait ce qu'elle serait devenue ! Quelle devait être cette sainte ivresse, qui, par l'appréhension de rencontrer quelque obstacle qui l'empêchât de jouir sans cesse de la présence de son divin époux, lui faisait ainsi renoncer pour jamais à tous les biens, à tous les plaisirs, et à tous les honneurs du monde ! »

Considérez attentivement, mes sœurs, je vous prie, de quelle sorte cette pure et chaste colombe s'éleva dans un moment au-dessus de toutes les créatures. Car, encore que nous ayons fait la même chose en entrant en religion, et offert à Dieu notre liberté en faisant vœu d'une perpétuelle clôture, je ne sais si nous ne trouvons point dans quelques rencontres que notre amour-propre est toujours le maître. Je prie Dieu de nous préserver de ce malheur; et que nous faisant la grâce d'imiter cette sainte, en renonçant comme elle à tout ce qui est du siècle, il lui plaise d'en détacher entièrement notre cœur.

J'ai entendu dire des choses extraordinaires de ses austérités, quoique l'on n'ait, sans doute, eu connaissance que des moindres, puisqu'ayant passé tant d'années en cette solitude dans un si ardent désir de faire pénitence, et sans que personne pût modérer sa ferveur, il y a sujet de croire qu'elle traitait son corps d'une terrible manière. J'en rapporterai ce que des personnes croyables ont appris de sa propre bouche, et ce qu'elle en dit à nos sœurs de Saint-Joseph de Tolède, lorsque, les considérant comme si elles eussent été les siennes, elle leur parla dans la visite qu'elle leur fit, avec cette sincérité et cette ouverture de cœur qui lui étaient naturelles. A quoi je dois ajouter que cette profonde humilité qui lui faisait connaître qu'elle ne pouvait rien par elle-même, la rendait si incapable de vanité, qu'elle ne prenait plaisir à raconter les grâces qu'elle recevait de Dieu, qu'afin qu'on en rapportât à lui seul toute la gloire. Une manière d'agir si franche pourrait être périlleuse à des âmes qui ne seraient pas arrivées à un aussi haut degré de perfection que cette sainte, parce qu'il se mêlerait peut-être, parmi ces louanges que l'on donnerait à Dieu, quelque sentiment d'amour-propre. Mais je ne doute point que la simplicité avec laquelle cette bienheureuse fille agissait,

ne l'ait exemptée de ce défaut, et je n'ai jamais ouï dire qu'on l'en ait blâmée.

Elle raconta donc à nos sœurs, qu'après avoir mangé trois pains quel'ermite qui la conduisait dans cette caverne lui avait laissés elle y passa plus de huit ans sans autre nourriture que des herbes et des racines qui croissaient dans ce désert. Qu'ensuite un petit berger qui la rencontra lui apportait du pain et de la farine, dont elle faisait des petits tourteaux, qu'elle mangeait de trois en trois jours. Une preuve de cette vérité est que des religieux, qui étaient présens lorsqu'elle fonda ce monastère, assurent qu'elle avait tellement perdu le goût, que, s'il arrivait qu'on l'obligeât à manger quelque sardine ou quelque autre chose, elle lui faisait plutôt du mal que du bien. Pour ce qui est du vin, elle n'en lut jamais que jésache. Les disciplines qu'elle se donnait avec une grande chaîne duraient souvent une heure et demie et quelquefois deux heures. Et ses cilices étaient si rudes, qu'une femme m'a dit, que revenant avec elle d'un pèlerinage, et ayant la nuit fait semblant de dormir, elle lui vit ôter et nettoyer son cilice, qui était tout plein de sang. Mais ce qu'elle souffrait de la part des démons était encore beaucoup plus pénible. Car elle dit à nos sœurs, qu'ils lui apparaissaient comme de grands dogues qui lui sautaient sur les épaules, ou comme des couleuvres, sans que, quelques tourmens qu'ils lui fissent, elle en eût peur.

Après même avoir fondé le monastère, elle ne laissait pas de coucher dans sa caverne, excepté quand elle allait au divin office. Auparavant qu'il fut bâti, elle entendait la messe aux religieux de la Mercy, à un quart de lieue de là, et faisait quelquefois ce chemin à genoux. Son vêtement, que l'on aurait pris pour celui d'un homme, était de bure, et sa tunique de gros drap.

Quand elle eut passé quelques années dans un si étrange solitude, Dieu permit que le bruit de sa vertu se répandit, et l'on commença d'avoir tant de vénération pour elle, qu'elle ne pouvait éviter qu'un très-grand nombre de gens la vinssent voir. Ceux qui lui pouvaient parler s'estimaient heureux; et cela augmentant toujours, elle en était si lasse et si ennuyée, qu'elle disait qu'ils la faisaient mourir. Presque aussitôt que le monastère fut bâti, il y avait des jours que la campagne était couverte de chariots, et ces religieux ne trouvaient autre moyen pour la soulager, que de la faire monter sur un lieu élevé, d'où elle priaît Dieu de bénir ce peuple, et s'en délivrait ainsi: ensuite des huit années qu'elle avait passées dans cette caverne, que ceux qui y allaient avaient

accrue, elle tomba dans une si grande maladie, qu'il n'y avait point d'apparence qu'elle en revint, sans que néanmoins elle pût se résoudre à sortir d'une si affreuse demeure.

Elle commença alors à être touchée d'un grand désir de fonder proche de ce lieu un monastère de religieux. Mais elle demeura assez long-temps sans savoir de quel ordre elle les choisirait. Étant en oraison devant un crucifix qu'elle portait toujours sur elle, notre Seigneur lui fit voir un manteau blanc, et connaître qu'elle devait choisir l'ordre des carmes déchaussés, dont elle n'avait point entendu parler, ni ne savait pas seulement qu'il y en eût dans le monde, et il n'y avait encore que ceux de Mancera et de Pastrane; elles'en informa, et ayant appris qu'il y en avait un à Pastrane, dont la ville appartenait à la princesse d'Éboly, femme du prince Ruy de Gomez de Sylva, son ancienne amie; elle y alla travailler à exécuter sa résolution. Y étant arrivée, elle prit l'habit de la sainte Vierge, dans l'église de Saint-Pierre; mais sans dessein de se faire religieuse, n'y ayant jamais eu d'inclination, parce que Dieu la conduisait par une autre voie, et qu'elle appréhendait qu'on ne l'obligeât, par obéissance, à modérer ses austérités, et à abandonner sa solitude.

Elle prit ce saint habit en présence de tous les religieux, du nombre desquels était le père Marian dont j'ai parlé; et il m'a dit, qu'étant entré alors dans un ravissement, il eut une vision en laquelle il lui sembla qu'il voyait plusieurs religieux et religieuses à qui on avait fait souffrir le martyre, dont les uns avaient eu la tête tranchée, et les autres les jambes et les bras coupés. Et ce n'est pas un homme capable de rien rapporter que de véritable, ni qui soit accoutumé d'avoir des ravissemens, notre Seigneur ne le conduisant pas par ce chemin. Priez Dieu, mes sœurs, qu'il nous fasse la grâce de mériter d'être du nombre de ces bienheureux martyrs.

Ce fut donc en ce lieu de Pastrane que cette sainte fille commença à traiter de la fondation de son monastère, et elle alla ensuite pour ce sujet à la cour, qu'elle avait quittée avec tant de joie. Ce ne lui fut pas une petite mortification, parce qu'elle ne sortait pas plus tôt du logis, qu'elle se trouvait environnée d'une grande multitude de gens, dont les uns coupaient des morceaux de son habit, et les autres des morceaux de son manteau. De là elle fut à Tolède où elle vit nos religieuses; et toutes m'ont assuré qu'il sortait d'elle une odeur si agréable et si grande, qu'il n'y avait pas jusqu'à son habit et à sa ceinture, qu'elles lui ôtèrent pour lui en donner un autre, qui n'en fussent parfumés; et que

plus on s'approchait d'elle, plus on sentait une bonne odeur, quoique l'étoffe et ses vêtemens et l'extrême chaleur qu'il faisait alors dussent produire un effet contraire. Cette marque qui paraissait en son corps de la grâce que Dieu répandait dans son âme, leur donna une grande dévotion, et je suis très-assurée que ces bonnes filles ne voudraient, pour quoi que ce soit, dire un mensonge. Cette sainte obtint à la cour et ailleurs tout ce qu'elle désirait pour l'établissement de ce monastère ; et il fut fondé ensuite de la permission qu'elle en eut.

L'église fut bâtie au même lieu où était sa caverne, et on lui en fit une autre assez proche où il y avait un sépulcre. Elle y passait la plus grande partie du jour et de la nuit, durant les cinq ans et demi qu'elle vécut encore. Et l'on a considéré comme une chose surnaturelle, que des austérités aussi extraordinaires qu'étaient les siennes n'aient pas plus tôt fini ses jours. Elle mourut en l'année 1577, et on l'enterra avec une très-grande solennité, un gentilhomme, nommé dom Juan de Léon, n'y ayant rien épargné. Son corps est maintenant en dépôt dans une chapelle de la sainte Vierge, pour qui elle avait tant de dévotion, en attendant que l'on construise une Église pour y conserver un si grand trésor. La vénération que l'on a, à cause d'elle, pour ce monastère et pour tous les lieux d'alentour, est si grande, qu'il semble qu'elle ait imprimé des marques de sa sainteté dans cette heureuse solitude, et particulièrement dans cette caverne où elle a passé tant d'années avant la fondation du monastère. On m'a assuré que cette sainte souffrait avec tant de peine l'incroyable multitude de ceux qui venaient pour la voir, qu'elle voulait s'en aller en quelque autre lieu où elle ne fut connue de personne, et qu'elle fit chercher l'ermite qui l'avait conduite en ce lieu-là, afin qu'il la menât dans un autre. Mais il était déjà mort, et notre Seigneur ne permit pas qu'elle exécutât ce dessein, parce qu'il voulait que l'on consacrat à l'honneur de sa sainte Mère la maison où on le sert aujourd'hui si fidèlement. Il ne faut que voir ces religieux pour connaître quelle est leur joie d'avoir renoncé au monde, et principalement le prieur, qui est passé des délices du siècle dans une vie si pénitente. Dieu les a bien récompensés d'avoir ainsi tout abandonné pour l'amour de lui, en les élevant si fort au-dessus de toutes les choses de la terre. Ils nous reçurent avec beaucoup de charité, et nous donnèrent des ornemens pour le monastère que nous allions fonder, le respect et l'affection que l'on a pour la mémoire de la sainte faisant qu'on leur en donne beaucoup. Je ne vis rien en ce lieu qui ne m'édifiât extrêmement.

Mais la satisfaction que j'en avais était mêlée d'une confusion qui me dure encore, lorsque je pense que cette grande sainte qui a passé sa vie dans une si âpre pénitence était une fille comme moi, plus délicatement élevée à cause de sa condition, moins pécheresse sans comparaison que je ne suis, et qui n'a pas reçu de notre Seigneur tant de faveurs qu'il m'en a faites en toutes manières, dont celle de ne m'avoir pas précipitée dans l'enfer, comme mes péchés le méritaient, en est une tout extraordinaire. Ma seule consolation est le désir que j'ai de mieux faire à l'avenir; mais cette consolation est faible, parce que toute ma vie s'est passée dans desemblables desirs sans y avoir répondu par mes actions. Dieu veuille, s'il lui plaît, m'assister par son infinie miséricorde. J'y ai toujours mis ma confiance en m'appuyant sur les mérites de son Fils et sur l'intercession de la sainte Vierge, dont il me fait la grâce de porter l'habit.

Après avoir communiqué dans cette église, j'entrai dans un ravissement, et cette sainte fille, accompagnée de quelques anges, m'apparut d'une manière intellectuelle, telle qu'un corps glorieux. Elle me dit de ne point me laisser de fonder des monastères, et je compris, quoiqu'elle ne me le dit pas, qu'elle m'assistait auprès de Dieu. Elle ajouta d'autres choses qui ne peuvent s'écrire, dont je demeurai fort consolée, et avec un grand désir de travailler pour le service de Dieu. Ainsi j'espère de sa bonté et des prières de cette sainte, que je pourrai y réussir en quelque sorte.

Vous voyez, mes sœurs, par ce que je viens de rapporter, que les souffrances et les travaux de cette grande servante de Dieu sont finis avec sa vie, mais que la gloire dont elle jouit maintenant ne finira point. Donc, puisque nous pouvons la considérer comme ayant été l'une de nos sœurs, efforçons-nous de l'imiter, et je vous en conjure au nom de notre Seigneur. Ayons, pour nos misérables corps, cette sainte horreur qu'elle avait d'elle-même, et, n'y ayant rien ici-bas de permanent, achevons ce qui nous reste à passer de la durée si courte de cette vie, comme elle a achevé la sienne.

Nous arrivâmes à Villeneuve-de-la-Xare le premier dimanche de carême de l'année 1580, le jour de la fête de saint Barbacien, et la veille de celle que l'on célèbre en l'honneur de la chaire de saint Pierre. Tout le conseil de la ville et le docteur Ervias, accompagnés de plusieurs autres, vinrent au-devant de nous, et nous allâmes descendre à l'église de la ville, qui est fort éloignée de celle de Sainte-Anne.

Je ne pouvais voir, sans en ressentir une grande consolation, avec quelle joie tout ce peuple recevait des religieuses de l'ordre de la très-sainte Vierge. Nous entendimes de loin le son des cloches, et aussitôt que nous fûmes entrées dans l'église, on chanta le *Te Deum* en musique et au son des orgues. On mit le très-saint sacrement sur une machine faite pour ce sujet, et l'image de la Vierge sur une autre moindre. La procession, précédée par plusieurs croix et bannières, commença de marcher avec grande pompe, et nous étions proches du saint sacrement avec nos voiles baissés et nos manteaux blancs.

Les carmes déchaussés, qui étaient venus en bon nombre de leurs monastères, étaient près de nous ; les religieux de Saint-François du convent de la ville y assistèrent, et il s'y rencontra un père dominicain, dont je fus fort aise, quoiqu'il fût seul.

Comme l'église d'où nous partions, et celle où nous allions, étaient assez éloignées l'une de l'autre, on avait dressé plusieurs reposoirs sur le chemin. On s'y arrêtait, et l'on y récitait des vers sur le sujet de notre ordre qui me donnaient beaucoup de consolation, parce qu'ils étaient pleins des louanges de ce Dieu tout-puissant qui nous honorait de sa présence, et pour l'amour duquel on faisait tant de cas de sept pauvres carmélites que nous étions. Mais en même temps ce m'était une grande confusion de me voir parmi ces servantes de Dieu, et de savoir que, si l'on m'eût traitée comme je le méritais, on n'aurait pu me souffrir. Je ne vous ai, mes filles, rapporté si au long cet honneur que l'on rendit à la sainte Vierge, qu'afin que vous en remerciez notre Seigneur, et le priez de vouloir rendre cette fondation utile à son service; car, pour moi, je vous avoue que je ne suis jamais si contente que lorsque ces établissemens se font après beaucoup de persécutions et de travaux, et que ce sont ceux que je vous raconte plus volontiers. Il est vrai néanmoins que ces bonnes filles qui étaient dans cette maison ont extrêmement souffert, durant les cinq ou six ans qu'il y avait qu'elles s'y étaient enfermées, tant par d'autres travaux que parce que leur pauvreté était si grande, qu'elles avaient beaucoup de peine à gagner de quoi vivre: car elles ne purent jamais se résoudre à demander des aumônes, à cause qu'elles ne croyaient pas devoir le faire. Elles jeûnaient beaucoup, mangeaient peu lorsqu'elles ne jeûnaient pas, étaient fort mal couchées, et logées fort étroitement; mais leur principale peine venait, à ce qu'elles me dirent, de leur extrême désir de se voir revêtues de ce saint habit. Elles ne pensaient, jour et nuit, à autre chose, tant elles appréhendaient de ne l'avoir point. C'était

le sujet de leurs prières. Elles demandoient sans cesse à Dieu, en pleurant en sa présence, de vouloir leur faire cette grâce ; et, dans l'extrême affliction que leur donnaient les obstacles qui s'y rencontraient, elles redoublaient leurs pénitences, et retranchaient de leur nourriture pour épargner sur ce qu'elles gagnaient du travail de leurs mains, afin d'avoir moyen de m'envoyer des messagers, et donner quelque chose à ceux qui pouvaient les assister dans leur dessein. Après avoir communiqué avec elles, et reconnu leur sainteté, j'en ai pu douter que leur réception dans notre ordre ne fût un effet de leurs oraisons et de leurs larmes. Ainsi je crois avoir rencontré en ces âmes un beaucoup plus riche trésor que si elles avaient un grand revenu, et j'espère que cela ira toujours en augmentant.

Lorsque nous entrâmes dans la maison, ces bonnes filles nous reçurent avec les mêmes habits qu'elles y avaient apportés, parce qu'elles n'avaient point voulu prendre celui des dévotes quel'on nomme béates, à cause qu'elles espéraient toujours que Dieu leur ferait la grâce de recevoir le nôtre. Le leur était fort honnête, quoiqu'il fût facile d'y remarquer le peu de soin qu'elles avaient de leurs personnes, et il ne fallait point de meilleure preuve de l'austérité de leur vie et de leurs pénitences que les marques qui en paraissaient sur leurs visages. L'abondance de larmes qu'elles répandirent en nous voyant, et qu'il était facile de juger n'être pas feintes, faisait connaître leur joie; et cette joie jointe à leur humilité, à leur obéissance pour la prieure, et à ce qu'il n'y avait rien qu'elles ne fissent pour nous contenter, étaient des témoignages de leur vertu. Leur seule appréhension était que leur pauvreté et la petitesse de leur maison ne nous portassent à nous en retourner. Nulle d'elles n'avait jamais commandé. Chacune travaillait avec grande humilité à ce dont elle était capable. Deux des plus âgées traitaient de leurs affaires lorsqu'il en était besoin, et les autres ne parlaient ni ne voulaient parler à personne. Il n'y avait point de serrure à leur porte, mais seulement un verrou; et la plus ancienne, qui rendait les réponses, était la seule qui osât s'en approcher. Elles dormaient fort peu, afin d'avoir assez de temps pour travailler à gagner leur vie, et pour prier; car elles y employaient plusieurs heures, et les journées entières aux jours de fête. Les ouvrages du père Louis de Grenade et du père Pierre d'Alcantara étaient les livres d'où elles tiraient les règles de leur conduite. Elles s'occupaient la plupart du temps à réciter l'office divin, qu'elles lisaient le mieux qu'elles pouvaient, n'y en ayant qu'une seule qui sût bien lire. Leurs

Bréviaires n'étaient pas semblables, et quelques-uns, qui étaient du vieux style romain, leur avaient été donnés par des prêtres qui ne pouvaient plus s'en servir. Comme à peine elles savaient lire, elles y employaient beaucoup de temps, et le récitait dans un lieu d'où ceux du dehors ne pouvaient les entendre. Il y a sujet de croire qu'elles y faisaient plusieurs fautes; mais je ne doute point que Dieu qui connaissait leur bonne intention ne les excusât. Lorsque le père Antoine de Jésus commença de communiquer avec elles, il fit qu'elles ne récitèrent plus que l'office de la sainte Vierge. Elles avaient un jour où elles faisaient cuire leur pain, et se conduisaient en toutes choses avec autant de régularité que si elles eussent eu une supérieure. Plus je conversais avec elles, plus je louais Dieu des grâces qu'il leur faisait, et me réjouissais d'être venue, n'y ayant point de travaux que je ne voulusse souffrir pour consoler de telles âmes. Celles de mes compagnes destinées pour demeurer avec elles me dirent qu'elles avaient eu quelque peine durant les premiers jours; mais qu'ayant connu leur vertu, elles avaient conçu tant d'affection pour elles, qu'elles demeureraient avec joie; et l'on voit par cet exemple quel est le pouvoir de la sainteté. Il est vrai que ces religieuses étaient telles, que, quand cela leur eût été fort pénible, elles n'auraient pas laissé de s'y engager volontiers avec l'assistance de notre Seigneur, par le désir qu'elles ont de souffrir pour son service. Celles qui ne sentent pas être dans cette disposition ne doivent point se croire de véritables carmélites, puisque ce n'est pas le repos, mais la souffrance, que nous sommes obligées de rechercher, afin d'imiter en quelque chose notre divin époux. Je le prie de vouloir par son infinie bonté, nous en faire la grâce.

Je dois maintenant vous dire, mes sœurs, quel a été le commencement de cet ermitage de Sainte-Anne. Un prêtre fort vertueux et fort recueilli, nommé Jacques de Guadalajara, natif de Zamore, et qui avait été religieux de Notre-dame-du-Mont-Carmel, ayant une dévotion toute particulière pour la glorieuse sainte Anne, fit bâtir en ce lieu un ermitage tout proche de sa maison, d'où il pouvait entendre la messe. L'ardeur de son zèle lui fit entreprendre le voyage de Rome, et il en rapporta des bulles avec de grandes indulgences pour cette chapelle. En mourant, il ordonna par son testament que cette maison et tout son bien seraient employés pour fonder un monastère de religieuses de Notre-dame-du-Mont-Carmel, et que, si cela ne pouvait s'exécuter, il y aurait un chapelain qui dirait quelques messes toutes les semaines; mais que cette obligation cesserait aussitôt

qu'il y aurait un monastère fondé. Ces lieux demeurèrent ainsi entre les mains d'un chapelain durant vingt ans, pendant lesquels le bien diminua beaucoup; et ces demoiselles ne jouissaient que de la maison, car le chapelain, qui demeure dans un autre lieu dépendant de la même chapelle, ne veut pas la leur céder, ainsi que ce qui reste du bien. Néanmoins la bonté de notre Seigneur est si grande, qu'elle n'abandonnera pas la maison de sa glorieuse aïeule. Plaise à sa divine majesté qu'il y soit toujours servi, et que toutes ses créatures ne cessent jamais de lui donner les louanges qui lui sont dues. Ainsi soit-il.

FONDATION DU MONASTÈRE DES CARMELITES

DE PALENCE.

CHAPITRE XXVIII.

Dans la répugnance qu'avait la Sainte de s'engager à cette fondation, Dieu lui commande de l'entreprendre, et lui ordonne ensuite de s'établir auprès d'une église de la Vierge, quoiqu'elle eût déjà fait le marché d'une autre maison. La Sainte rapporte aussi de quelle manière l'affaire entre les carmes déchaussés et les mitigés fut accommodée, et qu'ils eurent chacun un provincial.

A mon retour de la fondation de Villeneuve de-la-Xare, je reçus un ordre de mon supérieur d'aller à Valladolid, pour satisfaire au désir de l'évêque de Palence, dom Alvarez de Mendocce. C'était ce prélat, qui étant évêque d'Avila, nous avait permis d'y fonder notre monastère de Saint-Joseph. Et comme on ne peut rien ajouter à son affection pour notre ordre, Dieu lui inspira, lorsqu'il fut passé de cet évêché à celui de Palence, le désir d'y fonder une autre maison.

Je ne fus pas plus tôt arrivée à Valladolid, que je tombai dans une si grande maladie, que l'on ne croyait pas que je pusse m'en relever. J'en revins toutefois, mais avec un tel dégoût, une telle faiblesse, et apparemment si incapable d'agir, que quelque désir qu'eût la supérieure que cette fondation se fit, et quoiqu'elle me pressât de l'entreprendre, je ne pouvais me persuader d'avoir assez de force pour cela, ni, quand même je m'y employerais, d'y réussir, parce que ce monastère devait être fondé sans revenu, et qu'on me disait que ce lieu était si pauvre, que les religieuses n'y pourraient vivre.

Il y avait déjà près d'un an que je traitais de la fondation de ce monastère et de celui de Burgos, et il ne me paraissait pas y avoir de grandes difficultés. Mais alors il s'en présentait plusieurs à mon esprit, quoique je ne fusse venue à Valladolid que pour ce sujet. Je ne sais si la faiblesse qui me restait de ma maladie en était la cause, ou si c'était que le diable s'efforçait d'empêcher le bien qui en est arrivé. En vérité, je ne puis voir qu'avec étonnement et un sensible déplaisir, ni même sans m'en plaindre

souvent à notre Seigneur, de quelle sorte notre âme participe tellement aux infirmités de notre corps, qu'il semble qu'elle ne puisse éviter d'entrer dans les sentimens qui le font souffrir. C'est à mon avis l'une des plus grandes misères de cette vie, quand l'esprit n'est pas assez fort pour s'élever au-dessus des sens et s'en rendre maître. Car, quelque difficile à supporter que soit la peine de sentir de violentes douleurs, je la trouve peu considérable, lorsque l'âme demeure si attentive à Dieu, qu'elle lui rend grâces de ses maux, qu'elle considère comme venant de sa main. Mais souffrir beaucoup d'un côté, et ne rien faire de l'autre pour lui témoigner notre amour, c'est une chose terrible, principalement à une âme qui s'est vue dans de si grands désirs de ne chercher sur la terre aucun repos intérieur ni extérieur, afin de s'employer tout entière au service de ce divin maître. Ainsi, quand cela arrive, je n'y vois d'autre remède que la patience, la connaissance de notre misère, et la soumission à la volonté de Dieu, qui font que nous nous abandonnons à lui pour se servir de nous en ce qu'il lui plaît et comme il lui plaît. C'est l'état où j'étais alors; et, quoique convalescente, ma faiblesse était telle, que je n'avais plus cette confiance en Dieu dont il me favorisait dans le commencement de ces fondations. Tout me paraissait impossible, et j'avais besoin de rencontrer quelqu'un qui me redonnât du courage. Mais les uns augmentaient mes craintes au lieu de les diminuer; et les espérances dont les autres me flattaient me paraissaient si faibles, qu'elles ne suffisaient pas pour me fortifier dans le découragement où je me trouvais.

Le père Ripalda, religieux de la compagnie de Jésus, arriva alors. Et parce que c'était un homme fort savant, de grande piété, et à qui je m'étais long-temps confessée, je lui déclarai l'état où j'étais, et lui parlai comme je parlerais à Dieu. Il fit ce qu'il put pour me fortifier, et il me dit que cette lâcheté était une marque que je vieillissais. Je voyais néanmoins, ce me semblait, que ce n'en était pas la cause, et il paraît que j'avais raison, puisqu'encore que je sois maintenant plus avancée en âge, je n'ai plus cette lâcheté. Mais je crois que ce qui le faisait parler ainsi n'était que pour me reprendre, parce qu'il n'estimait pas que ce découragement me vint de la part de Dieu.

Les fondations de Palence et de Burgos se traitaient donc en même temps, et il n'y avait rien dont je pusse faire état ni pour l'une ni pour l'autre. Ce n'était pas néanmoins ce qui m'arrêtait, car il m'est ordinaire de commencer de la sorte, et ce père m'avait dit que je ne devais point abandonner cette entreprise. Un

provincial de sa compagnie, nommé le père Balthasar Alvarez, m'avait confirmé la même chose à Tolède; et comme je me trouvais avoir de la santé, je n'avais point craint de l'entreprendre, au lieu qu'alors, encore que je déferasse beaucoup aux sentimens de ces deux pères, j'avais peine à me résoudre, parce que ma maladie, ou le démon, me tenait comme liée; mais je me trouvais depuis avec plus de force et de santé. La prieure de Valladolid, qui affectionnait si extrêmement la fondation de Palence, faisait aussi de son côté tout ce qu'elle pouvait pour m'encourager, et aurait fait encore davantage, si ma froideur ne l'eût point un peu refroidie. La suite fit voir que les conseils des hommes ni même des plus grands serviteurs de Dieu ne sont pas capables d'échauffer notre cœur. Il faut que cette chaleur vienne d'en haut; et ainsi, quand je fais quelque bien, c'est à Dieu tout puissant qui me fait agir, et non à moi qu'on doit l'attribuer.

Lorsque j'étais dans ces doutes, sans pouvoir me résoudre à entreprendre ces fondations, et que je priais notre Seigneur de me donner les lumières nécessaires pour connaître sa volonté (car ma tiédeur n'était pas telle qu'elle pût me faire départir de cette disposition), un jour, après avoir communié, notre Seigneur me dit d'une manière sévère: *Qu'appréhendez-vous? Vous ai-je jamais manqué? Et ne suis-je pas toujours le même? Ne craignez point de faire ces fondations.*

« Seigneur, mon Dieu, Dieu éternel, que vos paroles sont différentes de celles des hommes! Je demeurai si animée et si résolue à exécuter votre commandement, que, quand tout le monde ensemble s'y serait opposé, il n'aurait pu me faire changer. » Je commençai aussitôt à travailler à cette affaire, et notre Seigneur me donna des moyens pour y réussir. Je pris deux religieuses, avec dessein d'acheter une maison; et bien que l'on me dit qu'il était impossible de vivre d'aumônes dans Palence, je ne l'écoutais pas seulement, parce que je voyais bien que je n'avais nul lieu d'espérer l'établissement d'un monastère avec du revenu, et que je ne doutais point que puisque Dieu m'avait assuré qu'il se ferait, il y pourvoirait. Ainsi, quoique je n'eusse pas repris toutes mes forces, et que le temps fût fâcheux, je ne laissai pas de partir de Valladolid le jour des Innocens, à cause qu'un gentilhomme, qui était allé s'établir ailleurs, nous prêtait une maison qu'il avait louée jusqu'au terme de la saint Jean de l'année suivante. Il y avait dans cette ville un chanoine que je ne connaissais point, mais qu'un de ses amis m'avait dit être un grand serviteur de Dieu; et comme notre Seigneur, qui voit le peu que je puis par

moi-même, avait dans toutes les autres fondations suscité quelqu'un pour m'assister, je me persuadai que ce bon ecclésiastique m'aiderait en celle-là. Je lui écrivis pour le prier de travailler à faire sortir un homme qui était demeuré dans cette maison, afin que je la trouvasse libre, sans néanmoins lui en dire la raison, parce que encore que des personnes des plus qualifiées de la ville, et particulièrement l'évêque, témoignassent nous affectionner beaucoup, il importait de tenir l'affaire secrète.

Ce chanoine, nommé Reynoso, ne se contenta pas de nous rendre ce bon office; il nous fit préparer des lits et plusieurs autres commodités dont nous avions grand besoin, à cause qu'il faisait très-froid, que nous avions marché durant le jour précédent par un brouillard si épais, qu'à peine pouvions-nous nous voir, et que nous nous étions fort peu reposées, à cause qu'il nous fallait tout accommoder pour mettre les choses en état d'y pouvoir dire la messe le lendemain, avant que personne ne sût notre arrivée. C'est une chose que j'ai reconnue devoir toujours se faire dans ces fondations, parce que si l'on attend que le bruit s'en répande, le démon y suscite des obstacles qui, bien qu'on les surmonte, ne laisse pas d'inquiéter. Ainsi la messe y fut célébrée dès le lendemain au point du jour par un ecclésiastique fort vertueux, nommé Porras, qui était venu avec nous, et par un autre encore, nommé Augustin de la Victoire, fort ami des carmélites de Valladolid, qui nous avait beaucoup assistées par le chemin, et nous avait prêté de l'argent pour accommoder la maison.

J'avais alors cinq religieuses, dont l'une était une converse que depuis assez long-temps je mène avec moi, à cause que c'est une personne d'une telle piété et si discrète, que j'en tire plus d'assistance que je ne pourrais faire de quelqu'une du chœur. Nous reposâmes peu cette nuit, quoique les eaux qui étaient grandes nous eussent beaucoup fait souffrir par le chemin. Mais je désirais extrêmement que la fondation se fit ce jour là, parce que l'on faisait l'office de David, ce grand roi et ce grand prophète, pour qui j'ai une dévotion particulière,

Aussitôt que la messe fut achevée, j'envoyai donner avis de notre arrivée à l'illustrissime évêque, qui ne nous attendait pas encore. Il vint à l'instant nous voir, avec cette grande charité qu'il lui a toujours plu de nous témoigner. Il me promit de nous fournir de pain, et commanda à son maître-d'hôtel d'y ajouter aussi plusieurs autres choses. Les obligations dont notre ordre est redevable à ce prélat sont telles que celles qui liront ces fondations ne pourraient, sans ingratitude, ne point le recommander à Dieu

durant sa vie et après sa mort ; et je les conjure de s'acquitter de ce devoir.

Le contentement que tout le peuple témoignait de notre établissement était si extraordinaire et si général, qu'il n'y avait pas une seule personne qui ne fit paraître de la joie ; et la certitude qu'ils avaient que leur évêque l'avait désiré y contribuait sans doute beaucoup, parce qu'ils ont pour lui une affection très-particulière ; outre que ce peuple a, par lui-même, plus de bonté et de sincérité que je n'en ai remarquées en aucun autre. Ainsi il n'y a point de jour que je ne me réjouisse de l'établissement de ce monastère.

Comme la maison où nous demeurions n'était que d'emprunt, et que, bien qu'elle fût à vendre, l'assiette en était fort incommode, nous pensâmes aussitôt à en acheter une autre, dans l'espérance que les religieuses que nous recevions pourraient nous assister, parce que, encore que ce fût peu, ce peu serait beaucoup en ce lieu là. Mais j'aurais pris de fausses mesures sans le secours des amis que Dieu nous donna en la personne de ce bon chanoine Reynoso, et d'un autre chanoine nommé Salinas, homme de grand esprit et de grande charité, qu'il nous acquit aussi pour ami. Ils embrassèrent tous deux nos affaires avec plus de chaleur qu'ils n'auraient fait des leurs propres, et ils ont toujours continué.

Il y a une église en forme d'ermitage, nommée Notre-Dame-du-Chemin, pour laquelle toute la ville et les environs ont tant de dévotion, que l'on y vient de toutes parts. Ces messieurs, et nos autres amis, jugèrent que nous ne pouvions mieux faire que de nous établir auprès de cette église, et d'acheter des maisons qui y touchaient, qui, bien que petites, pourraient nous suffire. Nous nous adressâmes pour ce sujet au chapitre, et à une confrérie de qui cette église dépendait. Le chapitre nous accorda aussitôt ce que nous lui demandions ; et quoiqu'il y eut quelque peine à obtenir la même grâce des administrateurs de cette confrérie, ils nous la firent aussi, parce que, comme je l'ai dit, je n'ai point vu de peuple si traitable, si honnête, et si porté à toutes sortes de bonnes œuvres.

Lorsque ceux à qui ces maisons appartenaient surent que nous en avions envie, ils les surfirent de beaucoup, et il n'y a pas sujet de s'en étonner. Je voulus aller les voir, et elles me déplurent tellement, ainsi qu'à tous ceux qui vinrent avec nous, que je n'aurais voulu pour tout au monde les acheter ; mais on a reconnu de puis que le démon agissait beaucoup en cela, par l'appréhension que nous ne nous y établissions. Les deux chanoines trouvaient aussi, qu'encore qu'elles fussent dans le quartier le plus peuplé

de la ville, elles étaient trop éloignées de la grande église; et ainsi nous résolûmes d'en chercher d'autres. Ces messieurs s'y employèrent avec tant de soin, que je ne pouvais me lasser d'en louer notre Seigneur. Enfin ils en trouvèrent une qui appartenait à un nommé Tamaio, qu'ils crurent nous être propre, parce qu'il y avait quelques logemens que nous pouvions habiter à l'heure même, et qu'elle était proche de la maison d'un gentilhomme fort qualifié, nommé Suéro de Vega, qui nous affectionne beaucoup, et qui désirait que nous nous y établissions, comme aussi plusieurs autre personnes de ce même quartier. Cette maison n'était pas assez grande pour nous; et, quoiqu'on nous en offrit encore une autre, les deux ensemble ne suffisaient pour nous bien loger.

Toutefois, sur le rapport que l'on m'en fit, j'aurais désiré que le marché en eût déjà été arrêté; mais ces deux messieurs voulaient que je visse auparavant la maison, et j'avais tant de confiance en eux et tant de répugnance d'aller par la ville, que j'avais peine à me résoudre de sortir. Néanmoins je ne pus m'en défendre, et j'allai aussi voir ces deux maisons proche de Notre-Dame-du-Chemin, sans dessein de les acheter, mais seulement pour faire connaître au propriétaire de celle que nous voulions avoir, qu'elle n'était pas la seule dont nous pouvions traiter. Je ne saurais maintenant assez m'étonner de ce que les deux qui étaient proche de Notre-Dame-du-Chemin me déplurent autant qu'elles avaient fait aux autres. Nous fûmes de là à celle que nous avions envie d'avoir, et nous nous affermîmes dans ce dessein, quoique, outre plusieurs incommodités qui s'y rencontraient et auxquelles il était difficile de remédier, il fallait, pour y faire une église, même fort petite, abattre tout ce qui se trouvait dans le logis de plus propre à nous y établir. Il faut avouer que c'est une chose étrange que de se mettre fortement une pensée dans l'esprit; et rien ne me retira de ce mauvais pas que la défiance que j'ai de moi-même, bien que je ne fusse pas, en cela, la seule trompée. Nous résolûmes donc de traiter de cette maison, d'en donner ce qu'on en demandait, quoique le prix fût excessif, et d'en écrire au propriétaire qui était alors dans une autre, proche de la ville.

Vous vous étonnerez peut-être, mes sœurs, de voir que je me sois tant arrêtée sur l'achat d'une maison; mais vous connaîtrez par la suite les efforts que faisait le démon pour nous empêcher de nous établir auprès de l'église de la sainte Vierge, et je n'y puis penser sans quelque frayeur.

Les choses étant en cet état, j'entraî, au commencement de la

messe, dans un grand doute si nous faisons bien, et j'en fus inquiétée durant presque tout le temps qu'on la dit. Lorsque j'allai communier et que je reçus la sainte hostie, j'entendis une voix qui me fit résoudre absolument à ne point acheter cette maison, mais de traiter de celle qui était proche de l'église de la sainte Vierge. Et voici qu'elles furent ces paroles : *Cette autre ne vous est pas propre.* Comme il me paraissait bien difficile de rompre une affaire déjà conclue et si approuvée par ceux qui l'avaient négociée avec tant de soin, notre Seigneur répondit à ma pensée : *Ils ne savent pas combien elle me déplaît. Et l'autre maison me sera agréable.* Ils me vint dans l'esprit si ce n'était point une illusion, j'avais peine à le croire, parce que l'effet que ces paroles opérait en mon âme me faisait connaître qu'elles venaient de l'esprit de Dieu. Alors notre Seigneur me dit : *C'est moi.* Ces deux derniers mots dissipèrent tous mes doutes, et me mirent dans le calme. Mais je ne savais comment remédier à ce qui était déjà fait, et au dégoût que j'avais donné à mes sœurs de la maison proche de l'église de la sainte Vierge, en leur disant que je n'aurais voulu pour tout au monde n'avoir pas été la voir. Néanmoins ce n'était pas ce qui me donnait le plus de peine, à cause que j'étais assurée qu'elles approuveraient tout ce que je ferais. C'étaient ces autres personnes de nos amies que j'appréhendais, sachant qu'elles se portaient entièrement à acheter l'autre maison, et qu'elles pourraient attribuer à la légèreté ce changement si soudain et si contraire à mon humeur qu'elles verraient en moi. Toutefois, ces diverses pensées n'ébranlaient point ma résolution de choisir la maison de la sainte Vierge; et j'avais même perdu le souvenir des incommodités que j'y avais remarquées. Car je comptais pour rien tout le reste, quand il ne se serait agi que d'empêcher nos sœurs de faire un péché véniel; et j'étais persuadée qu'il n'y avait pas une seule d'elles qui n'eût été de mon sentiment, si elle eût su ce que je savais.

Je me confessais alors au chanoine Reynoso, qui était l'un des deux qui nous assistaient avec tant d'affection, et je ne lui avais encore rien dit de ces choses surnaturelles que Dieu opère dans les âmes, à cause qu'il ne s'était point rencontré d'occasion qui m'eût obligée à lui en parler. Néanmoins parce que, pour marcher dans un chemin plus assuré, j'ai toujours accoutumé de suivre les conseils de mon confesseur, je me résolus de lui dire, sous le sceau du secret, que je ne pourrais, sans une très-grande peine, ne pas exécuter ce que j'avais entendu, que j'étais toujours prête d'obéir à ce qu'il m'ordonnerait. Mais j'espérais que notre Sei-

gneur ferait comme il avait fait en d'autres occasions, qu'encore que mon confesseur fût d'une opinion contraire, il le porterait à suivre sa divine volonté. Avant de lui parler ainsi, je lui avais dit comment Dieu m'avait souvent fait savoir, de la même manière, ses intentions, et que l'on avait connu par les effets que cela procédait de son esprit. Néanmoins je l'assurais toujours que, quelque peine que j'en eusse, je ferais ce qu'il m'ordonnerait. Comme ce vertueux ecclésiastique, bien qu'il ne soit pas fort âgé, est très-prudent, quoiqu'il jugeât assez que ce changement donnerait sujet de parler, il ne me défendit point d'obéir à ce que j'avais entendu. Je lui proposai d'attendre le retour de celui que nous avions envoyé vers le propriétaire de la maison dont nous avions traité; il l'approuva, et j'avais une grande confiance que Dieu remédierait à tout, ainsi qu'il le fit. Car bien que l'on eût donné au maître de cette maison tout ce qu'il avait voulu et au-delà de ce qu'elle valait, il demanda encore trois cents ducats, ce qui était d'autant plus extravagant qu'il avait besoin de vendre. Nous connûmes par là que Dieu voulait nous tirer de cette affaire, et nous laissâmes entendre que nous n'y penserions jamais plus, quoique sans le déclarer précisément, parce qu'il semblait qu'il n'aurait pas fallu, pour trois cents ducats, rompre le marché d'une maison qui paraissait nous être si propre pour en faire un monastère. Je dis à mon confesseur que, puisque c'était son consentement, on n'en donnerait pas davantage que ce dont on était convenu, et je le priai de le faire savoir à ce chanoine, son collègue, et que j'étais résolue d'acheter celle de la sainte Vierge, à quelque prix que ce fût. Il le lui dit, et comme il a l'esprit pénétrant, quoiqu'il ne s'en expliquât pas davantage, un changement si soudain lui fit assez comprendre que je ne m'y étais portée que par quelque grande raison. Ainsi il ne me pressa point de penser encore à la maison de ce gentilhomme.

Depuis nous avons tous vu clairement que nous aurions fait une grande faute de l'acheter, tant nous trouvons de commodités dans celle que nous avons maintenant, sans parler du principal, qui est que Dieu et sa glorieuse Mère y sont bien servis, au lieu que, pendant que c'était un ermitage, il pouvait s'y commettre de grands désordres dans les veilles qui s'y faisaient la nuit; ce que le démon n'avait pas moins de peine de voir abolir, que nous ressentions de joie de rendre ce service à notre très-sainte patronne. Ainsi nous avions mal fait sans doute de ne nous y être pas plus tôt résolues, sans nous arrêter à tant de vaines considérations; et il paraît bien que le démon nous aveuglait, puisque

nous avons trouvé en cette maison plusieurs avantages qui ne se rencontrent point ailleurs, et que non-seulement tout le peuple qui le désirait en témoigne une très-grande joie, mais que ceux-là même qui avaient tant d'envie que nous prissions l'autre maison demeurent d'accord aujourd'hui que nous avons beaucoup mieux fait d'acquérir celle-ci. Béni soit à jamais celui qui m'a éclairée dans cette affaire, et qui m'éclaire dans tout ce que je fais de bien, n'y ayant point de jour que je ne voie avec étonnement quelle est mon incapacité en toutes choses. Je ne le dis point par humilité, il n'y a rien de plus véritable. Il me semble que Dieu veuille que je connaisse, et que chacun connaisse aussi de plus en plus, que c'est lui seul qui agit en tout ceci, et que, comme il rendit la vue à l'aveugle-né, il éclaire de même mes ténèbres. Elles étaient si grandes dans cette rencontre, que toutes les fois que je m'en souviens, je voudrais en rendre de nouvelles grâces à notre seigneur, et je n'en ai pas seulement la force. Ainsi je ne sais comment il peut me souffrir; et je ne saurais trop admirer sa bonté et sa miséricorde.

Ces deux chanoines si affectionnés à la saine Vierge ne perdirent point de temps pour faire les marchés de ces maisons qui étaient proches de sa chapelle, et ils eurent beaucoup de peine, Dieu permettant que ceux qui nous assistent dans ces fondations en aient toujours, afin d'augmenter leur mérite. Je suis la seule qui ne fait rien, comme je l'ai déjà dit et ne saurais trop le redire, parce que rien n'est plus vrai. Ils travaillèrent aussi beaucoup à accommoder la maison, nous prêtèrent même de l'argent dans le besoin que nous en avons, et répondirent pour nous; en quoi ils me firent une faveur d'autant plus grande, que j'avais eu mille peines dans les autres fondations à trouver une caution pour des sommes beaucoup moindres, et il n'y a point de sujet de s'en étonner, puisque n'ayant pas un quart d'écu, il fallait que ceux qui répondaient pour nous necherchassent d'autre sûreté que leur confiance en Dieu. Mais il m'a fait la grâce, dont je ne saurais trop le remercier, qu'ils n'y ont jamais rien perdu. Les propriétaires des maisons ne se contentant pas de la caution de ces deux chanoines, ces messieurs eurent recours à l'économe de l'évêché, qui se nommait, ce me semble, Prudent, et qui a tant de charité pour nous, que nous ne saurions trop la reconnaître. Il leur demanda ce qu'ils désiraient, et lui ayant répondu qu'ils venaient le prier de vouloir être caution avec eux, et de signer le contrat, il leur répartit en riant: Quoi! vous voudriez me rendre caution d'une telle somme? et il signa à l'instant même, ce qui doit passer

pour une très-grande obligation. Je voudrais pouvoir rapporter ici et donner toutes les louanges qui sont dues à l'extrême charité que j'ai trouvée à Palence. Je pensais être dans les premiers siècles de l'église, lorsque je voyais que, n'ayant point de revenu, ces habitans, par une manière d'agir si contraire à celle de ce temps, non-seulement ne refusaient pas de nous nourrir, mais considéraient cette action comme une très-grande grâce que Dieu leur faisait. Il est certain que, regardant les choses avec les yeux de la foi, cela était véritable. Car, quand il n'y aurait point eu d'autre raison que ce qu'ils avaient une église de plus où était le très-saint Sacrement, elle suffisait pour leur donner ce sentiment. Qu'il soit béni à jamais.

Il n'y a personne qui ne voie à présent que notre établissement en ce lieu-là a été agréable à Dieu, puisqu'il en a banni les désordres qui s'y commettaient ; tous ceux qui allaient en grand nombre veiller dans cet ermitage, assis en un lieu écarté, n'y allaient pas par dévotion, et l'image de la sainte Vierge n'y était pas tenue avec autant de respect qu'elle aurait dû l'être, au lieu qu'aujourd'hui l'évêque, dom Alvarez de Mendoce, y a fait bâtir une chapelle où il l'a mise, et que l'on embellit toujours en l'honneur et pour la gloire de son divin Fils.

Lorsque la maison fut en état de nous recevoir, l'évêque voulut que cela se fit avec une grande solennité. Ainsi un jour de l'octave du très-saint Sacrement, il vint exprès de Valladolid, accompagné du chapitre, de tous les ordres, et de presque tous les habitans, avec une bonne musique ; il commença la cérémonie par une procession à laquelle nous assistâmes toutes, depuis notre maison, avec nos voiles baissés, nos manteaux blancs, et des cierges à la main. On alla premièrement à une paroisse où l'on avait apporté l'image de la sainte Vierge, et, après y avoir pris le très-saint Sacrement, on le porta, en cérémonie et avec grande dévotion, dans notre église. Nous étions en assez bon nombre, parce qu'outre les religieuses que j'avais amenées, il en était venu d'autres pour faire la fondation de Sorie. Je crois que notre Seigneur fut beaucoup loué en ce jour, et je souhaite qu'il le soit à jamais de toutes les créatures.

Durant que j'étais en ce lieu de Palence, la séparation des carmes déchaussés et des mitigés se fit, et ils eurent chacun un provincial, qui était tout ce que nous pouvions désirer pour vivre en paix. Ce fut à l'instance de notre roi catholique, dom Philippe, que l'on obtint pour ce sujet un bref de Rome fort ample, et sa majesté continue toujours de nous favoriser. On assembla un cha

pière dans Alcalá, par l'ordre du révérend père Jean de las Cuevas, alors prieur de Talavère, de l'ordre de Saint-Dominique, député du saint-siège, et nommé par sa majesté, qui était un homme dont la sainteté et la prudence répondaient à un emploi de si grand poids. Le roi paya la dépense faite pour le chapitre, et toute l'université lui fut favorable pour son ordre. Il se tint, avec beaucoup de tranquillité, dans le collège des carmes déchaussés qui porte le nom de Saint-Cyrille, et le père Jérôme Gratien de la Mère de Dieu fut élu provincial. Comme ces pères ont écrit ce qui se passa dans ce chapitre, il serait inutile d'en parler ici davantage, et ce que j'en rapporte n'est qu'à cause que notre Seigneur permit que ce fût dans le temps de la fondation dont il s'agit que se fit une action si importante à sa gloire et à l'honneur de sa très-sainte Mère, notre patronne. La joie que j'en ressentis fut l'une des plus grandes que je pouvais recevoir en cette vie ; car les peines, les persécutions et les travaux que j'avais soufferts durant plus de vingt-cinq ans, et que Dieu seul connaît, avaient été tels, que je ne finirais jamais si j'entreprenais de les écrire, et qu'ainsi il faudrait les avoir éprouvés pour comprendre quel fut alors mon contentement. J'aurais souhaité que tout le monde m'eût aidée à en rendre grâces à notre Seigneur, et à lui offrir des prières pour notre saint roi. Il me parut visiblement qu'il s'était servi de lui pour terminer cette grande affaire, malgré les efforts et les artifices du démon, qui l'aurait entièrement renversée si elle n'eût été soutenue par la piété et l'autorité de ce grand prince.

Maintenant qu'ayant plu à Dieu d'exaucer nos prières, nous jouissons tous, tant mitigés que réformés, d'une paix qui lève tous les obstacles qui pouvaient nous empêcher de bien le servir, je vous conjure, mes frères et mes sœurs, de ne manquer à rien de ce qui peut dépendre de vous pour vous acquitter de ce devoir. Ceux qui sont encore au monde sont témoins des peines et des travaux dont il nous a délivrés, et des grâces qu'il nous a faites ; et ceux qui viendront après nous, et qui trouveront les voies aplanies et toutes les difficultés levées, ne doivent-ils pas s'efforcer de maintenir les choses dans cette perfection ? Je les prie, au nom de notre Seigneur, de ne pas donner le sujet de dire d'eux ce que l'on dit de quelques ordres, que les commencemens en étaient louables. Nous commençons, et ils ne doivent pas seulement s'efforcer d'entretenir ces commencemens, il faut qu'ils tâchent de les pousser encore plus avant. Qu'ils considèrent que le diable fait de grandes plaies dans les âmes, par des choses qui ne paraissent que

de petites égratignures, et qu'ainsi ils se gardent bien de dire: Cela importe peu, et ne mérite pas que l'on s'y arrête. Tout est important, mes filles, pour peu qu'il nous empêche de nous avancer dans le service de Dieu. N'oubliez jamais, je vous prie, avec quelle promptitude tout passe, combien grande est la grâce que Dieu nous a faite de nous appeler dans ce saint ordre, et quelle sera la punition de ceux qui commenceront d'y introduire du relâchement. Ayons toujours devant les yeux ces saints prophètes qui sont nos pères, comme aussie ce grand nombre d'autres saints qui, après avoir porté l'habit que nous portons, sont à présent dans le ciel, et ne craignons pas de nous assurer, par une louable et sainte présomption, que Dieu nous fera la grâce d'avoir un jour part à leur gloire. Ce combat, mes sœurs, que nous avons à soutenir, durera peu, et il sera suivi d'une éternité. Méprisons tout ce qui ne subsiste point par soi-même, et ne pensons qu'à aimer et à servir Dieu, afin d'arriver à ce bonheur qui ne finira jamais. Ainsi soit-il.

FONDATION DU MONASTÈRE DES CARMÉLITES

DE LA TRÈS-SAINTE TRINITÉ DE SORIE.

CHAPITRE XXIX.

La Sainte parle, dans le récit de cette fondation, des éminentes vertus de l'évêque d'Osme, qui la porta principalement à l'entreprendre.

Lorsque j'étais encore à Palence pour la fondation dont je viens de parler, on m'apporta une lettre de l'évêque d'Osme, auparavant nommé le docteur Velasquez. J'avais communiqué avec lui lorsqu'il était chanoine et théologal de la grande église de Tolède, parce que, sachant qu'il était fort savant et grand serviteur de Dieu, et ayant toujours quelques craintes, je l'avais tant pressé de prendre soin de ma conduite, qu'encore qu'il fût extrêmement occupé, néanmoins voyant le besoin que j'en avais, il m'avait fait cette charité d'une manière très-obligeante. Ainsi il me confessa durant tout le temps que je demeurai à Tolède, qui fut assez long; et lui ayant découvert, avec ma sincérité ordinaire, le fond de mon âme, ses conseils me furent si utiles, que ces craintes qui me donnaient tant de peine commencèrent à se dissiper, à cause qu'il me rassurait par des passages de l'Écriture sainte, qui est ce qui me touche le plus, lorsque je sais que celui qui les rapporte est capable et homme de bien. Il m'écrivait cette lettre de Sorie, et me mandait qu'une dame qu'il confessait lui avait parlé de faire une fondation de religieuses de notre ordre; qu'il avait approuvé son dessein, et lui avait dit qu'il ferait en sorte que j'irais établir ce monastère. Il ajoutait que si j'entraais dans son sentiment, je le lui fisse savoir, afin qu'il m'envoyât chercher. Cette nouvelle me donna de la joie, parce que, outre que cette fondation me paraissait avantageuse, j'avais un si grand respect et une si grande affection pour ce prélat, et j'em'étais si bien trouvée de ses avis, que je désirais de le voir pour lui communiquer des choses qui regardaient ma conscience. Cette dame se nommait Béatrix de Veamont de Navarre, à cause qu'elle descendait des rois de Navarre, et elle était fille de François de Veamont, illustre par le rang que lui donnait sa naissance. Après avoir passé quelques an-

nées dans le mariage, elle était demeurée veuve sans enfans, et avec beaucoup de bien; et il y avait déjà long-temps qu'elle désirait fonder un monastère de religieuses. En ayant parlé à ce bon évêque, il lui apprit qu'il y avait des carmélites de l'ordre de la sainte Vierge; et cette religion lui plut tellement, qu'elle le pressa très-instamment de lui donner le moyen d'exécuter promptement son dessein. C'était une personne de fort douce humeur, généreuse, pénitente, et pour tout dire en un mot, qui avait beaucoup de piété. Elle avait dans Sorie une maison bien bâtie et en belle assiette. Elle promit de nous la donner, avec ce qui serait nécessaire pour nous y établir; et non-seulement elle l'exécuta mais elle y ajouta une rente de cinq cents ducats, rachetable au denier vingt. L'évêque, de son côté, offrit de nous donner une assez belle église voûtée, qui était une paroisse proche du logis de cette dame, d'où l'on pourrait y aller aisément, en faisant un petit passage; et il lui était facile de nous accorder cette grâce, parce que cette paroisse était fort pauvre, et qu'y en ayant plusieurs dans la ville, il pouvait la joindre à quelque autre. Sa lettre portait tout ce que je viens de dire; et notre père provincial s'étant rencontré à Palence, je lui en parlai, ainsi qu'à plusieurs de nos amis. Tous jugèrent à propos, puisque la fondation de Palence était achevée, que j'écrivisse que je me tiendrais prête pour partir; et j'avoue que cette affaire me donna beaucoup de joie, pour les raisons que j'ai dites.

On ne tarda pas de m'envoyer chercher par un homme qui était fort propre pour nous conduire. Et comme cette dame désirait qu'on menât le plus de religieuse possible, j'en fis venir sept, et j'avais aussi ma compagne et une sœur converse. Je menai aussi, ensuite de l'avis que j'en avais donné, deux religieux carmes déchaussés de notre réforme, dont l'un était le père Nicolas de JÉSUS MARIA Genevois, qui est une personne très-sage. Il avait, à mon avis, plus de quarante ans lorsqu'il prit l'habit ou au moins il les a à présent, et il n'y a pas long-temps qu'il l'a pris; mais il a tant profité en ce peu de temps, qu'il paraît que Dieu l'a choisi pour rendre de grands services à l'ordre. Car il a extrêmement agi durant nos persécutions, lorsque les autres qui en auraient été capables ne le pouvaient; les uns étant exilés, et les autres prisonniers; sans que l'on pensât à lui, parce que ne faisant presque que d'entrer dans l'ordre, il n'avait point encore eu de charge; et Dieu le permettait ainsi, sans doute, afin que ce secours me restât. Il est si discret, qu'étant à Madrid dans la maison des mitigés, comme pour d'autres affaires, il ne parlait jamais que des nôtres, et ainsi on le laissait en repos. J'étais

mors au monastère de Saint-Joseph-d'Avila. Nous nous écrivions souvent dans le besoin qu'il y avait de se communiquer l'état des choses, et je lui donnais, ce qu'il disait, beaucoup de consolation. On peut juger par là dans quelle extrémité notre ordre se trouvait réduit, faute de bons sujets qui pussent agir, puisque l'on me comptait pour quelque chose. Je reconnus, en tant de rencontres dans ces temps si fâcheux, la grande vertu et la prudence de ce bon père, que c'est l'un de tous ceux de notre ordre que j'estime et que j'aime le plus en notre Seigneur.

Lui et un frère lai nous accompagnèrent dans ce voyage, et nous n'y souffrîmes pas de grandes incommodités, parce que celui que l'évêque avait envoyé pour nous conduire prenait un grand soin de bien nous loger, et qu'il ne nous manquât rien. De plus, ce prélat est tellement aimé dans son diocèse, que pour être bien reçu partout, il suffisait que l'on sût l'affection qu'il nous porte. Le temps était aussi très-favorable, les journées petites; et je ne pouvais, sans en ressentir une extrême joie, entendre de quelle manière chacun parlait de la sainteté de leur évêque.

Nous arrivâmes à Burgos le mercredi, veille de l'octave du saint Sacrement. Nous y communiâmes le lendemain, et nous fûmes contraintes de nous y arrêter le reste du jour, parce qu'il n'en restait pas assez pour pouvoir arriver à Sorie. Comme il n'y avait point de logement, nous passâmes la nuit dans une église; et cela ne nous fut point pénible. Le lendemain, après avoir entendu la messe, nous continuâmes notre voyage, et nous arrivâmes à Sorie sur les cinq heures du soir. Le logis du saint évêque se rencontrant sur notre chemin, il nous donna sa bénédiction de sa fenêtre, d'où il nous voyait passer, et cette bénédiction venant d'un si excellent prélat, j'en reçus une grande joie.

Notre fondatrice nous attendait à la porte de son logis qu'elle destinait pour la fondation du monastère, et la multitude du peuple était si grande, qu'à peine pûmes-nous y entrer. Mais cette incommodité nous est ordinaire, parce que le monde est si curieux de voir des choses nouvelles, qu'en quelque lieu que nous allions, il s'assemble tant de gens pour nous regarder, que si nous n'avions pas nos voiles baissés, cela nous serait fort pénible. Cette dame avait très-bien fait préparer une grande salle, pour dire la messe, en attendant qu'on eût fait le passage qui nous donnait le moyen d'aller l'entendre à l'église que l'évêque nous avait accordée; et dès le lendemain, qui était le jour de la fête de notre saint père Élisée, on la dit dans cette salle. Cette même dame avait aussi tellement pourvu à tout ce qui nous était nécessaire,

que nous ne manquons de rien, et elle nous donna un appartement séparé où nous demeurâmes retirées jusqu'à la fête de la Transfiguration, que le passage fut fait. Ce même jour on dit la première messe dans l'église, avec beaucoup de solennité. Il y eut un grand concours de peuple, et un père de la compagnie de Jésus y prêcha. L'évêque ne s'y trouva pas, parce que, ne se passant pas un seul jour qu'il n'emploie dans les fonctions de sa charge, il avait été obligé d'aller à Burgos, quoiqu'il ne se portât pas bien, et qu'il vint de perdre un œil. Cet accident me fut très-sensible, considérant combien précieuse est une vue tout employée, comme la sienne, au service de l'église. Mais ce sont de ces secrets jugemens de Dieu qu'il ne nous appartient pas d'approfondir, par lesquels il augmente le mérite de ses serviteurs, en leur donnant des occasions de conformer leur volonté à la sienne. Ainsi ce saint prélat ne laissait pas de continuer à travailler comme auparavant. Il m'a dit qu'il n'avait pas été plus touché de la perte de cet œil qu'il l'aurait été d'avoir vu arriver cet accident à un autre, et qu'il pensait quelquefois que quand il serait aveugle il ne s'en affligerait point, parce qu'il se retirerait dans quelque ermitage où rien ne pourrait le détourner de servir Dieu. Il avait une si grande inclination pour cette sorte de vie, qu'avant qu'il fût évêque, je le voyais souvent presque résolu de tout quitter pour l'embrasser, et j'en avais de la peine, à cause que le croyant capable de rendre de grands services à l'église, je le souhaitais dans la dignité où il est aujourd'hui. Néanmoins lorsque j'appris qu'il avait été fait évêque, cette nouvelle me troubla si fort dans la vue de la pesanteur d'une telle charge, que je ne pouvais m'en consoler. Je m'en allai dans le chœur recommander l'affaire à Dieu. Il rendit le calme à mon esprit, en me disant *qu'il serait très-utilement servi de lui*, et les effets ont fait connaître la vérité de ces paroles. Cette incommodité de la vue, et d'autres fort pénibles, jointes à un travail continuel et à une très-grande simplicité dans sa nourriture, n'empêchent pas ce saint prélat de jeûner quatre fois la semaine, et d'y ajouter plusieurs pénitences. Il fait ses visites à pied et va s'ivite, que quelques-uns de ses domestiques m'ont dit ne pouvoir le suivre; il ne souffre dans sa maison que des personnes vertueuses; il ne commet guère d'affaires importantes à ses procureurs, et je crois qu'il n'y en a point dans lesquelles il n'agisse lui-même. Durant les deux premières années de son épiscopat, il s'éleva contre lui de très-grandes persécutions, et je ne pouvais assez m'étonner que l'on osât l'accuser si faussement, sachant avec quelle exactitude

il rend la justice. Cet orage est maintenant cessé; car encore qu'il n'y ait rien que ses ennemis n'aient dit contre lui, dans les voyages qu'ils ont faits exprès à la cour, sa vertu est si connue dans tout son diocèse, que l'on n'a point eu d'égards à leurs calomnies. Il les a souffertes d'une manière si chrétienne, qu'il les a couverts de confusion en leur rendant le bien pour le mal; et je ne dois pas oublier que ses occupations continuelles ne l'empêchent pas de prendre toujours du temps pour faire oraison.

Quoiqu'il semble, mes sœurs, que je me sois laissée emporter au plaisir de parler des vertus de ce saint évêque, j'en aurais pu dire, avec vérité, beaucoup plus. Ce que j'en ai rapporté n'est que pour faire connaître quelle a été la principale cause de la fondation du monastère de très-sainte Trinité, de Sorie, afin que, comme les religieuses qui y sont maintenant en ont de la joie, celles qui leur succéderont en aient aussi. Ce grand prélat, si vertueux en toutes manières, n'a pu donner la rente qu'il nous avait promise, mais il nous a donné notre église, et a inspiré à cette dame le désir de faire cette fondation.

Après avoir pris possession de l'église, et que nous eûmes achevé ce qui était nécessaire pour notre clôture, je me trouvai obligée d'aller en diligence au monastère d'Avila, quoique la chaleur fût grande, et le chemin fort mauvais pour des chariots. Un prébendier de Palence, nommé Ribéra, qui m'avait extrêmement assistée dans le passage pour aller à l'église, et en d'autres choses, vint avec nous, parce que le père Nicolas de JÉSUS MARIA s'en était retourné aussitôt que tous les actes nécessaires pour la fondation que nous venions de faire furent passés, et que l'on avait ailleurs grand besoin de lui. Ce prébendier avait quelques affaires à Sorie qui furent cause qu'il nous y accompagna, et Dieu lui donna depuis tant d'affection pour nous, qu'elle nous oblige de le mettre au nombre des bienfaiteurs de notre ordre et de le recommander à sa divine majesté. Je ne voulus être accompagnée à mon retour que de lui et de ma compagne, parce qu'il est si soigneux, que cela me suffisait, et que je ne me trouve jamais mieux dans les voyages que lorsqu'on les fait avec peu de gens, et par conséquent avec peu de bruit. Je payai bien à ce retour la facilité que j'avais trouvée en allant, car encore que celui qui nous conduisait sût assez bien le chemin ordinaire de Ségovie, il ignorait celui des chariots: ainsi il nous menait par des lieux où nous étions souvent contraintes de descendre, et par des précipices où notre chariot était quelquefois comme suspendu en l'air. Que si nous prenions des guides, lorsqu'ils nous avaient conduits jusqu'au lieu dont ils

savaient le chemin, pour peu qu'ils en rencontraissent de mauvais, ils nous quittaient en disant qu'ils avaient affaire ailleurs. La chaleur était si violente, que nous avions beaucoup à souffrir avant que d'arriver où nous devions nous arrêter; et souvent, après avoir bien marché, il nous fallait retourner sur nos pas, parce que nous nous étions égarés. Tant de traverses me donnaient une grande peine pour le bon Ribéra; mais, quant à lui, il ne me parut jamais en avoir. Je ne pouvais assez m'en étonner, assez louer Dieu de faire voir ainsi en ce vertueux ecclésiastique que lorsque la vertu a jeté de fortes racines dans une âme elle ne trouve rien de difficile, ni assez remercier son éternelle majesté de nous avoir tirés de ces mauvais chemins.

Nous arrivâmes, la veille de saint Barthelemy, à Saint-Joseph de Ségovie, où nos sœurs nous attendaient, et étaient en grande peine de notre retardement. Il ne se peut rien ajouter à la joie avec laquelle elles nous reçurent, Dieu ne me faisant jamais rien souffrir qu'il ne m'en récompense aussitôt. Je m'y reposai plus de huit jours, et cette fondation se fit avec toute la facilité imaginable. Ainsi j'en revins très-contente, parce que Dieu y est bien servi, et qu'il y a sujet d'espérer de son assistance que ce bonheur continuera. Qu'il en soit béni et loué. Ainsi sor-â.

FONDATION

DU PREMIER MONASTÈRE

DE SAINT-JOSEPH-DE-SAINTE ANNE, A BURGOS.

CHAPITRE XXX.

Extrêmes peines qu'eut la Sainte dans cette fondation, par les difficultés continuelles que l'archevêque de Burgos y apportait, quoiqu'il eût témoigné d'abord l'avoir très-agréable, et qu'il n'y eût rien que l'évêque de Palence ne fit pour le presser de tenir la parole qu'il avait donnée. Le monastère des Carmélites de Saint-Joseph-d'Avilase trouvant alors le seul qui ne fut pas soumis à l'ordre, la Sainte obtint de l'évêque de cette ville, à qui il était soumis, qu'il le serait désormais comme les autres.

Il y avait déjà plus de six ans que quelques religieux de la compagnie de Jésus, des plus anciens, des plus savans et des plus habiles, m'avaient dit qu'il serait avantageux pour le service de Dieu de fonder dans la ville de Burgos un monastère de notre réforme, et m'en avaient allégué des raisons qui m'avaient portée à le désirer ; mais les agitations arrivées dans notre ordre, et tant de fondations que j'avais été obligée de faire, m'avaient empêchée d'y travailler.

En l'année 1580, lorsque j'étais à Valladolid, l'archevêque des Canaries, nommé depuis à l'archevêché de Burgos, passant par là, je priai dom Alvarez de Mendoce, évêque de Palence, qui, l'étant auparavant d'Avila, avait permis l'établissement du monastère de Saint-Joseph de cette ville, qui était la première de nos fondations, et qui n'affectionne pas moins les affaires de notre ordre que les siennes propres, de vouloir, avec sa bonté ordinaire pour moi, demander à cet archevêque la permission d'établir un monastère dans Burgos. L'archevêque n'ayant pas voulu entrer dans Valladolid, mais s'étant retiré dans un monastère de Saint-Jérôme, l'évêque alla le visiter avec une grande démonstration de joie de son arrivée, dina avec lui, lui donna une ceinture, et je ne sais quelle autre chose, avec une cérémonie qui devait être faite par un évêque, et lui demanda ensuite la permission de fonder ce monastère. Il lui répondit que non-seulement il l'accorderait très-volontiers, mais lorsqu'il était encore dans les Canaries, il avait

désiré qu'il y en eût un comme il y en avait dans le lieu de sa naissance; qu'il savait que nous servions fidèlement Dieu, et que même il me connaissait particulièrement. Ainsi l'évêque me rapporta avec beaucoup de joie que rien ne pouvait m'empêcher de faire cette fondation, puisqu'il suffit d'obtenir le consentement de l'évêque sans que le concile oblige de l'avoir par écrit. J'ai dit, dans la fondation de Palence, la répugnance que j'avais alors à faire des fondations, parce que je n'étais pas encore bien remis d'une maladie dont l'on avait cru que je ne guérirais point, quoique je n'aie pas accoutumé d'avoir si peu de courage quand il s'agit du service de Dieu. Je ne sais d'où pouvait me venir cette lâcheté, puisque si c'étaient des obstacles qui se rencontraient dans cette fondation, j'en avais trouvé de plus grands en d'autres. Et depuis que j'ai vu qu'elle a si bien réussi, je ne saurais en attribuer la cause qu'au démon; car il m'arrive d'ordinaire que lorsqu'il n'y a plus de difficulté à surmonter dans de semblables entreprises, Dieu qui connaît ma faiblesse m'assiste et me fortifie, soit par des paroles qu'il me fait entendre, ou par des rencontres favorables qu'il fait naître; au lieu que dans les fondations qui ne sont point traversées, il ne me dit rien. C'est ainsi que voyant les peines que j'aurais à surmonter dans celle-ci, dont je traitais en même temps que celle de Palence, il m'encouragea par cette sévère répréhension qu'il me fit en me disant : *Que craignez-vous? Vous ai-je jamais manqué? Et ne suis-je pas toujours le même? Que rien ne vous empêche de faire ces deux fondations.* Sur quoi il serait utile de répéter ce que j'ai dit du courage que ces paroles me donnèrent; il fut tel, que ma lâcheté s'évanouit, et que je ne craignais point d'entreprendre ces deux fondations en même temps. Il parut donc que ce n'était ni de ma maladie ni de mon âge que procédait mon découragement; et il me sembla qu'il était plus à propos de commencer par celle de Palence, tant à cause qu'elle était plus proche, et que la saison commençant d'être très-rude, Burgos étant dans un pays encore plus froid, que pour contenter le bon évêque de Palence. Mais après que cette fondation fut achevée, celle de Sorie m'ayant été proposée, et toutes choses étant préparées pour l'exécuter, je crus qu'il valait mieux terminer cette affaire pour aller ensuite à Burgos. L'évêque de Palence jugea à propos, et je l'en suppliai aussi, d'informer l'archevêque de Burgos du sujet de mon retardement; et lorsque je fus parti pour Sorie, il lui envoya exprès un chanoine, nommé Jean Alphonse. L'archevêque, après avoir conféré avec ce chanoine, m'écrivit qu'il désirait de tout son cœur que la fondation

se fit, et manda par une autre à l'évêque de Palence qu'il se remettait à lui de la conduite de cette affaire; qu'il connaissait Burgos; qu'il était besoin d'avoir le consentement de la ville, et que, lorsque je serais arrivée, je travaillasse à l'obtenir. Que si elle le refusait, elle ne pouvait pas lui lier les mains pour l'empêcher de me donner le sien. Que ce qui le faisait parler ainsi était que s'étant trouvé à Avila dans le temps de la fondation du premier monastère, et ayant vu les oppositions qui s'y étaient rencontrées et le trouble qu'elles avaient excité, il désirait les prévenir : mais qu'à moins d'avoir ce consentement de la ville, il fallait nécessairement que ce monastère fût renté.

L'évêque de Palence tint alors l'affaire pour faite, et avec raison, puisque l'archevêque me mandait d'y aller, et m'avait fait dire que je n'avais point de temps à perdre. Pour moi, il me paraissait que l'archevêque n'agissait pas avec assez de fermeté. Je lui écrivis pour le remercier de la faveur qu'il me faisait, et lui mandai que je prenais la liberté de lui dire que mon avis était que, si la ville ne voulait point donner son consentement, il valait mieux faire cette fondation sans le lui demander, que de commettre sa seigneurie avec elle. Il semblait qu'en parlant ainsi, je pressentisse le peu d'appui que nous pouvions tirer de ce prélat, si l'affaire eût reçu quelque contradiction; car j'y trouvais de la difficulté, à cause de la diversité de sentimens que l'on rencontre toujours en pareille occasion. J'écrivis aussi à l'évêque de Palence, pour le supplier de trouver bon que, l'été étant si avancé et mes maladies si grandes, je différasse quelque temps d'aller dans un pays si froid; mais je ne lui parlai point de ce qui m'était passé dans l'esprit touchant l'archevêque, tant parce qu'il était déjà assez fâché de voir qu'ayant témoigné d'abord tant de bonne volonté il alléguait maintenant des difficultés, que parce qu'étant amis, je ne voulais pas causer du refroidissement entre eux. Ainsi, comme je ne pensais plus à me rendre sitôt à Burgos, je partis pour Saint-Josep-d'Avila, où, par de certains évènements, ma présence fut plus d'une fois nécessaire.

Il y avait à Burgos une sainte veuve, nommée Catherine de Toloze, qui était de Biscaye. Que n'aurais-je point à dire sur son sujet, si je voulais rapporter toutes ses vertus, tant pour ce qui regarde la pénitence, que l'oraison, l'aumône, la charité et l'excellence de son esprit? Elle avait, quatre ans auparavant, ce me semble, mis deux de ses filles religieuses dans le monastère de la Conception, qui est de notre ordre, et avait mené les deux autres à Palence, pour y attendre que notre monastère y fût fondé, et

elle les y fit aussitôt entrer. Toutes ces quatre sœurs, élevées de la main d'une telle mère, ont si bien réussi, qu'elles me paraissent des anges, Elle les dota très-bien; car, comme elle est riche et libérale, elle agit aussi très-honorablement dans tout le reste. Lorsque j'étais encore à Palence, et comme je me tenais assurée de la permission de l'archevêque de Burgos, je la priai d'y chercher une maison à louer, afin d'en prendre possession, et d'y faire faire un tour et des grilles, dont je lui ferais rendre l'argent, ne prétendant pas que ce fût à ses dépens. Le retardement de cette fondation, qu'elle désirait avec ardeur, lui donnait tant de peine, que, dans le temps que j'étais de retour à Avila et que je n'y pensais pas, la connaissance qu'elle fit de notre établissement dépendait du consentement de la ville, la fit résoudre, sans m'en rien mander, de travailler à l'obtenir. Elle avait pour voisines et pour amies une mère et une fille, personnes de condition et de grande vertu; la mère se nommait madame Marie Manriquez, qui avait pour fils dom Alphonse de Saint-Dominique-Manriquez, intendant de la police; et la fille se nommait madame Catherine. Toutes deux prièrent cet intendant de s'employer à obtenir du conseil de la ville ce consentement. Il en conféra avec Catherine de Toloze, et lui demanda quelle subsistance ce monastère pouvait avoir, parce qu'autrement il n'y avait pas lieu d'espérer que le conseil accordât cette demande. Elle nous répondit qu'elle s'obligeait à nous donner une maison, si nous n'en avions point, et de quoi vivre; et elle signa la requête qui portait ces conditions. Dom Alphonse s'y employa avec tant d'affection, qu'il obtint ce consentement par écrit, et le porta à l'archevêque. Dès que cette vertueuse femme eut commencé à traiter ce que je viens de dire, elle m'en donna avis. Mais je l'avais considéré comme une chimère, à cause que je n'ignore pas la difficulté que l'on fait de recevoir des monastères sans revenus, et que je ne savais ni n'aurais jamais cru qu'elle eût voulu s'employer de la sorte. Néanmoins, recommandant l'affaire à notre Seigneur, un jour de l'octave de Saint-Martin, je pensais en moi-même ce que je devais faire si j'obtenais ce consentement, parce qu'il me semblait qu'étant travaillée de tant de maux, auxquels le froid, qui était alors très-grand, était si contraire, il n'y avait point d'apparence que, ne faisant que d'arriver d'un si pénible voyage, je m'engageasse dans un autre si grand que celui de Burgos, et que, quand même je le voudrais, le père provincial ne me le permettrait pas, et que l'affaire étant sans difficultés, la prieure de Palence l'achèverait aussi bien que moi. Lorsque j'étais dans ces pensées, et résolue de ne

point aller, notre Seigneur me dit ces propres paroles, qui me firent connaître que le consentement de la ville était déjà accordé: *Que ce grand froid ne vous mette point en peine, je suis la chaleur véritable. Le démon fait tous ses efforts pour empêcher cette fondation; faites tous les vôtres pour la faire réussir, et que rien ne vous arrête: votre voyage sera très-utile.* Ces paroles me firent changer de sentiment, malgré la répugnance de la nature, qui, bien qu'elle résiste quelquefois quand il s'agit de souffrir, ne saurait ébranler ma résolution de tout endurer pour l'amour de Dieu. Ainsi je lui répondis qu'il pouvait, sans s'arrêter à ma faiblesse, me commander tout ce qu'il voudrait, et qu'avec son assistance rien ne m'empêcherait de l'exécuter.

Outre que le froid était déjà grand, et la terre couverte de neige, mon peu de santé était ce qui me rendait si paresseuse; et il me semblait que si je me fusse bien portée j'aurais méprisé tout le reste. Il est vrai que ce fut cette mauvaise santé qui me donna le plus de peine dans cette fondation; car, pour le froid, j'en ressentis si peu d'incommodité, qu'elle n'aurait pas été moindre à Tolède. Par-là, notre Seigneur fit bien connaître que ses promesses sont toujours suivies des effets.

Peu de jours après, je reçus le consentement de la ville, ainsi que des lettres de Catherine de Toloze et de madame Catherine, qui me pressaient extrêmement de me hâter, de peur qu'il n'arrivât quelque traverse, parce que les religieux de Saint-François-de Paul, des carmes mitigés, et des religieux de Saint-Bazile, étaient venus pour s'établir à Burgos. Cette nouvelle, qui nous était sans doute un obstacle très-considérable, ne me donna pas moins de sujet de m'étonner que tant de divers ordres eussent conçu, comme de concert, un même dessein, plutôt que de louer la charité de cette ville, qui les recevait tous si volontiers dans un temps où elle n'était plus si opulente; et quoiqu'on m'eût toujours fort exalté sa charité, j'avoue que je ne la croyais pas si grande. Les uns favorisaient un ordre, les autres un autre; mais l'archevêque, considérant les inconvéniens qui en pouvaient naître, s'y opposait, parce qu'il lui semblait que c'était faire tort aux autres ordres de mendiants, qui avaient déjà de la peine à subsister. Peut-être que ces pères lui inspiraient ce sentiment, ou le démon, qui voulait ainsi empêcher le grand bien que produisent les monastères dans les lieux où ils s'établissent, et que Dieu peut aussi facilement faire subsister en grand nombre qu'en petit nombre.

Me voyant donc si pressée par ces saintes femmes, je crois que,

sans quelques affaires qu'il me fallut terminer, je serais partie à l'heure même, parce que, les voyant agir avec tant d'affection, je me trouvais plus obligée qu'elles à ne point perdre de temps dans une conjoncture si importante; et qu'encore que je ne pusse douter du succès, puisque notre Seigneur m'en avait assurée, je n'avais pas oublié qu'il m'avait dit que le démon ferait tous ses efforts pour traverser cette affaire. Mais je ne pouvais pas m'imaginer d'où viendrait la difficulté, Catherine de Toloze m'ayant mandé que sa maison était prête pour prendre possession, et que l'archevêque et la ville avaient accordé leur consentement. Il parut en cette occasion que Dieu lui-même éclaira les supérieurs; car ayant écrit au père Jérôme Gratien de la Mère de Dieu, notre provincial, pour savoir si je devais m'engager dans ce voyage, que notre Seigneur m'avait fait connaître qu'il voulait que je fisse, il me témoigna qu'il l'approuvait, et me demanda si j'avais la permission par écrit de l'archevêque. Je lui répondis que l'on m'avait mandé de Burgos que l'affaire avait été résolue avec lui; que la ville avait donné son consentement; qu'il avait fait paraître en être bien aise, et que tout cela, joint à la manière dont il avait toujours parlé, me faisait croire qu'il n'y avait pas lieu de douter.

Ce père voulut venir avec nous, tant à cause qu'ayant achevé de prêcher l'avent, il avait alors plus de loisir, que pour aller visiter le monastère de Sorie, qu'il n'avait point vu depuis son établissement; comme aussi, parce que me croyant encore bonne à quelque chose, et me voyant vieille, si infirme, et le temps si rude, il désirait prendre soin de ma santé. Je pense que Dieu le permit; car les chemins étaient si mauvais, et les eaux si grandes, que son assistance et celle de ses compagnons nous furent nécessaires pour nous empêcher de nous égarer, et pour dégager nos chariots des bourbiers qu'ils rencontraient à toute heure, surtout depuis Palence jusqu'à Burgos, dont le chemin était tel, qu'il fallait être bien hardi pour l'entreprendre; mais il est vrai que notre Seigneur me dit : *Que nous pouvions aller sans crainte, puisqu'il serait avec nous.* Je ne le dis point alors au père provincial; je me contentai d'en tirer ma consolation dans les grands travaux que nous souffrîmes et les périls que nous courûmes, particulièrement en un lieu proche de Burgos, nommé les Ponts. L'eau répandue dans toute la campagne était si haute, qu'elle la couvrait entièrement, et l'on ne pouvait, sans témérité, tenter ce passage, principalement dans les chariots, parce que, pour peu qu'ils s'écartassent d'un côté ou d'autre, il fallait périr; et en ef-

fetil y en eut un qui courut grand danger. Nous primes dans une hôtellerie un guide qui connaissait ce passage, et nos journées se trouvèrent rompues, à cause de ces mauvais chemins, où nos chariots s'enfonçaient de telle sorte, que l'on était obligé, pour les en tirer, de prendre les chevaux de l'un pour les atteler à l'autre, ce qui donna d'autant plus de peine à nos pères, que nous n'avions que de jeunes charretiers peu soigneux. La présence du père provincial me soulageait beaucoup; ses soins s'étendaient à tout, et son humeur était si égale et si tranquille, qu'il ne s'inquiétait de rien, et lui faisait trouver aisé ce qui aurait paru très-difficile à un autre. Il ne laissa pas néanmoins de craindre au passage de ces ponts, lorsqu'il se vit au milieu de l'eau, sans savoir le chemin que l'on devait prendre, et sans le secours d'aucun bateau. Je ne fus pas moi-même exempte de crainte, quelque assurance que notre Seigneur m'eût donnée de nous assister : on peut juger par là quelle pouvait être l'appréhension de mes compagnons. Nout étions huit, dont deux devaient retourner avec moi, et les cinq autres, y compris une converse, demeurer à Burgos. Un très-grand mal de gorge, qui m'avait pris en chemin en arrivant à Valladolid, et faisait que je ne pouvais manger sans beaucoup de douleur, joint à la fièvre qui ne me quittait point, m'empêchait de ressentir autant les incommodités du notre voyage; et ces maux me durent encore maintenant que nous sommes au mois de juin, mais avec moins de violence. Mes compagnes oublièrent aisément les fatigues de ce voyage; parce qu'aussitôt que le péri est passé, on en parle avec plaisir, et que souffrir par obéissance est une chose douce et agréable pour ceux qui aiment autant cette vertu que ces bonnes religieuses.

Nous arrivâmes à Burgos le lendemain de la conversion de saint Paul, un vendredi, vingt-sixième jour de janvier, et notre père provincial nous ordonna d'aller à l'église, devant le saint crucifix, tant pour recommander l'affaire à notre Seigneur, que pour y attendre l'entrée de la nuit, étant alors encore grand jour. Il avait résolu que nous ne perdriens point de temps pour faire cette fondation, et j'avais apporté plusieurs lettres du chanoine Salinas, dont j'ai parlé dans celle de Palence, et qui n'a pas eu moins de part à celle-ci; comme aussi d'autres personnes de qualité qui écrivaient avec grande affection à leurs parens et à leurs amis, pour les prier de nous assister. Ils n'y manquèrent pas, et vinrent tous nous voir dès le lendemain. Des députés de la ville vinrent aussi me témoigner leur joie de mon arrivée, et me prier de leur dire en quoi ils pourraient me favoriser. Comme notre ap-

préhension n'était que de ce côté là, nous ne craignîmes plus alors de rencontrer aucun obstacles et aussitôt que nous fûmes arrivées chez la bonne Catherine de Toloze sans que personne en eût connaissance, à cause que nous y allâmes par une très-grande pluie, nous résolûmes de faire savoir l'état des choses à l'archevêque, afin qu'il lui plût de donner la permission de faire dire la messe, comme j'avais accoutumé de le pratiquer; mais le succès ne répondit pas à mon espérance.

N'y ayant point de bons traitemens que cette sainte femme ne nous fit, nous nous délassâmes cette nuit, et néanmoins j'eus beaucoup à souffrir, parce qu'ayant fait faire un grand feu pour nous sécher, après avoir été si mouillées, quoique ce fût dans une cheminée, le lendemain je ne pouvais lever la tête, ni parler à ceux qui venaient me voir qu'étant couchée, et au travers d'une petite fenêtre treillissée, sur laquelle on avait tendu un voile, ce qui me donnait beaucoup de peine, à cause qu'il me fallait nécessairement traiter de nos affaires,

Notre père provincial alla, dès le lendemain, demander la bénédiction à l'archevêque, dans la créance qu'il ne restait plus aucune difficulté; et il le trouva en aussi mauvaise humeur de ce que j'étais venue sans sa permission, que s'il ne me l'eût point accordée, et qu'il n'eût jamais entendu parler de l'affaire. Il témoigna à ce père être mécontent de moi, et fut contraint néanmoins de demander d'accord qu'il m'avait mandé de venir; mais il dit qu'il entendait que ce fût seulement pour traiter l'affaire et non pas avec ce grand nombre de religieuses. Le père provincial lui répondit que nous avions cru qu'il n'y avait plus rien à négocier, et qu'il ne restait qu'à nous établir, puisque nous avions obtenu de la ville le consentement qu'il avait jugé à propos d'avoir, et qu'ayant demandé à l'évêque de Palence s'il serait bon que j'allasse sans le lui faire savoir, il m'avait dit que je n'en devais point faire difficulté, parce que cette fondation lui était très-agréable. Cette réponse le surprit extrêmement, mais ne le fit point changer; et si Dieu, qui voulait cet établissement, n'eût permis que nous nous fussions conduites de la sorte, il ne se serait point fait, l'archevêque ayant avoué depuis que si nous eussions demandé la permission de venir, il nous l'aurait refusée. La conclusion fut, qu'à moins que d'avoir une maison en propre et du revenu, il ne souffrirait point notre établissement; que nous n'avions qu'à nous en retourner, et que le temps et les chemins n'étaient plus mauvais. * Seigneur, mon Dieu, qu'il paraît bien * que l'on ne vous rend point de service, sans en être récompensé

» par quelque grande peine ; et que cette peine serait agréable à ceux qui vous aiment véritablement, s'ils connaissaient d'abord quel en est le prix ! » Mais nous n'étions pas alors capables de le comprendre, parce qu'il nous paraissait impossible de faire ce que proposait ce prélat, à cause qu'il ne voulait pas que l'achat de la maison et notre revenu se prissent sur ce qu'apporteraient les religieuses que nous recevriens ; et quel moyen dans un temps tel que celui où nous sommes de trouver du remède à une si grande difficulté ? Je ne désespérais néanmoins de rien , tant j'étais persuadée que tout ce qui nous arrivait était pour notre avantage , que c'étaient des artifices du démon pour traverser une si bonne œuvre, et que Dieu ne manquerait pas de la faire réussir. Comme le père provincial ne s'était point troublé de cette réponse, il me le rapporta avec un visage gai , et Dieu le permit pour m'épargner la peine que j'aurais eue, s'il m'eût témoigné être mal satisfait de ce que je n'avais pas demandé par écrit la permission de l'archevêque, ainsi qu'il me l'avait conseillé.

Le chanoine de Salinas, qui ne s'était pas contenté de nous donner, comme les autres, des lettres de recommandation, mais avait voulu venir avec nous, fut d'avis, lui et ses parens, que nous demandassions permission à l'archevêque de faire dire la messe dans la maison où nous étions, parce qu'étant nus-pieds, ç'aurait été une chose indécente de nous voir aller ainsi par les rucs au milieu des boues, et à cause qu'il se rencontrait y avoir dans cette maison un lieu qui avait, durant plus de dix ans, servi d'église aux pères de la compagnie de Jésus, lorsqu'ils étaient venus s'établir à Burgos ; et que nous aurions pu même, par cette raison, en prendre possession avant que d'avoir acheté une maison. Mais quoique deux chanoines fussent allés demander cette permission à ce prélat, il ne voulut jamais l'accorder. Tout ce qu'ils purent obtenir de lui fut que, quand nous aurions un revenu assuré, il consentirait à la fondation, quoique nous n'eussions point encore de maison à nous, pourvu que nous nous obligassions d'en acheter une, et que nous donnassions pour cela des cautions. Ensuite de cette réponse, les amis du chanoine Salinas s'offrirent de nous cautionner, et Catherine de Toloze promit de nous donner du revenu.

Plus de trois semaines se passèrent dans ces négociations, pendant lesquelles nous n'entendions la messe que les fêtes, de grand matin, et j'étais toujours malade et avec la fièvre ; mais il ne se pouvait rien ajouter au bon traitement que nous faisait Catherine de Toloze. Elle nous nourrit durant un mois dans un

appartement de sa maison, où nous vivions retirées, et prenait tant de soin de nous, que, quand nous aurions été ses propres filles, elle n'aurait pu nous témoigner plus d'affection. Le père provincial et ses compagnons logeaient chez un de ses amis, avec qui il avait fait connaissance au collège, et qui se nommait le docteur Manso, chanoine et théologal de la grande église; et il était assez ennuyé de ce long retard; mais il ne pouvait se résoudre à nous quitter.

Celui regardait les cautions et le revenu étant résolu, l'archevêque nous renvoya au proviseur, pour expédier l'affaire; mais le démon nous suscita de nouvelles traverses; car, lorsque nous ne pensions plus qu'il pût y avoir des difficultés, ce proviseur nous manda que l'on ne donnerait point de permission, qu'après avoir acheté une maison, parce que l'archevêque ne voulait pas que la fondation se fit dans celle où nous étions alors, à cause qu'elle était trop humide et dans une rue trop exposée au bruit, comme aussi parce que la sûreté pour le revenu n'était pas entière, et autres choses semblables. Ainsi il semblait que l'on ne fit que commencer à négocier l'affaire, quoiqu'il y eût plus d'un mois qu'elle se traitât; et ce proviseur ajoutait qu'il n'y avait point à répliquer, puisqu'il fallait que la maison fût agréable à l'archevêque.

Notre père provincial ne put, non plus que nous toutes, entendre sans émotion des propositions si déraisonnables; car quel temps n'aurait-il point fallu pour acheter une maison propre à y bâtir un monastère? et il ne pouvait souffrir aussi la peine que ce nous était d'être obligées de sortir pour aller à la messe, quoique l'église ne fût pas fort éloignée, et que nous l'entendissions dans une chapelle où nous n'étions vues de personne. Il fut d'avis, s'il m'en souvient bien, que nous nous en retournassions; mais me souvenant du commandement que notre Seigneur m'avait fait de travailler à cette affaire, je me tenais si assurée qu'elle s'achèverait, que je ne pouvais consentir à ce retour, et ne me tourmentais point de ce retard. J'avais seulement beaucoup de déplaisir de ce que ce bon père était venu avec nous, ne sachant point combien ses amis pouvaient nous servir, ainsi qu'on le verra dans la suite. Lorsque j'étais dans cette peine, et qu'encore que celle de mes compagnes fût encore plus grande, je la considérais peu, en comparaison de celle du père provincial. Dieu me dit, sans que je fusse en oraison: *Thérèse, c'est maintenant qu'il faut tenir ferme.* J'exhortai alors plus hardiment que jamais le père provincial de partir pour aller prêcher le carême au lieu où il s'était

engagé, et notre Seigneur le disposa sans doute à s'y résoudre. Avant de partir, il fit en sorte, par le moyen de ses amis, que l'on nous donnât un petit logement dans l'hôpital de la Conception, où était le très-saint sacrement, et où nous pouvions tous les jours entendre la messe. Cela le satisfit un peu, mais non pas entièrement; car une veuve, qui avait loué une bonne chambre dans cet hôpital, non-seulement ne voulut pas nous la prêter, quoiqu'elle n'y dût aller de six mois, mais elle fut si fâchée de ce que l'on nous avait donné un petit galetas, par où l'on pouvait passer à son quartier, qu'elle ne se contenta pas de fermer ce passage à clef, elle le fit encore clouer par-dedans. Dieu permit de plus, pour nous faire mériter davantage par tant de traverses, que les confrères de cet hôpital, s'imaginant que nous avions dessein de nous l'approprier, nous obligèrent, le père provincial et moi, à promettre, par-devant notaires, d'en déloger à la première signification qu'ils nous en feraient. Cela me fit plus de peine que tout le reste, parce que cette veuve étant riche et bien apparantée, j'apprehendais qu'à la première fantaisie qui lui prendrait, elle ne nous obligât à sortir. Le père provincial, qui était plus sage que moi, fut d'avis au contraire de faire tout ce qu'elle désirait, afin d'y entrer plus promptement. On ne nous donna qu'une chambre et une cuisine; mais l'administrateur de l'hôpital, nommé Ferdinand Matança, qui était un homme de bien, nous en donna encore deux autres, dont l'une nous servait de parloir; et comme il était très-charitable et grand aumônier, il nous fit, outre cela, beaucoup de bien. François de Cuveas, maître des postes de la ville, qui avait un grand soin de cet hôpital, ne nous en fit pas moins, et il continue de nous assister en toutes rencontres. Je nomme ici ceux à qui nous sommes si obligées, afin que les religieuses qui sont vivantes, et celles qui leur succéderont, se souviennent d'eux dans leurs prières; et elles doivent avec encore plus de raison s'acquitter de ce devoir envers nos fondatrices. Quoique je ne crusse pas d'abord que Catherine de Tolozé serait de ce nombre, sa piété l'a rendue digne devant Dieu d'en être, puisqu'elle s'est conduite de telle sorte dans cette affaire, que l'on ne pourrait l'en exclure sans injustice; car, outre qu'elle acheta la maison que nous ne pouvions avoir sans elle, on ne saurait croire combien toutes ces difficultés de l'archevêque lui ont donné de peine, par l'extrême affliction où elle était de penser que l'affaire pourrait ne pas réussir; et elle ne s'est jamais lassée de nous obliger. Bien que cet hôpital fût fort éloigné de son logis, il ne se passait presque point de jour qu'elle ne vint nous

voir, et elle nous envoyait tout ce dont nous avions besoin, quoiqu'on lui en fit sans cesse tant de railleries, qu'à moins que d'avoir autant de bonté et de courage qu'elle en avait elle nous aurait abandonnés. Ces peines qu'on lui faisait m'en donnaient une très-grande; car, bien qu'elle s'efforcât de les cacher, elle ne pouvait quelquefois les dissimuler, principalement lorsqu'elles touchaient sa conscience. Elle l'avait si bonne, que, quelque sujet que ces personnes lui donnassent de s'aigrir contre elles, je n'ai jamais entendu sortir de sa bouche une seule parole qui pût offenser Dieu. Ils lui disaient qu'elle se damnait, et qu'ils ne comprenaient pas comment, ayant des enfans, elle croyait pouvoir, sans péché, en user de la sorte; mais elle ne faisait rien que par les conseils de gens savans et habiles, et encore qu'elle n'eût pas voulu, je n'aurais jamais souffert qu'elle y eût manqué, quand cela aurait empêché la fondation, non-seulement de ce monastère, mais de mille monastères. Je ne m'étonne pas néanmoins que la manière dont cette affaire se traitait n'ayant point été sue, on en portât des jugemens si désavantageux, ni qu'ils le fussent même encore davantage. Comme c'était une personne extrêmement prudente et discrète, elle leur répondit si sagement, qu'il paraissait que notre Seigneur la conduisait, pour la rendre capable de contenter les uns, de souffrir les autres, et de ne se point décourager dans la suite de cette entreprise; ce qui montre combien, lorsqu'on est véritablement à Dieu, on est plus propre à traiter des affaires importantes que ceux qui ne sont considérables que par la grandeur de leur naissance, quoique cette vertueuse femme dont je parle fût très-bien demoiselle.

Le père provincial nous ayant donc procuré une maison où nous pouvions, sans rompre notre clôture, entendre tous les jours la messe, il reprit courage et s'en alla à Valladolid, où il était obligé de prêcher. Il avait de la peine néanmoins de voir l'archevêque peu disposé à nous accorder la permission qui nous était nécessaire, et il ne pouvait me croire lorsque je tâchais de lui persuader de bien espérer.

Nos amis, qui espéraient encore moins que lui, le fortifiaient dans sa défiance, et il ne faut pas s'en étonner, vu le sujet qu'ils en avaient. Ainsi son absence me soulagea, parce que, comme je l'ai dit, ma plus grande peine venait de la sienne. Il nous ordonna, en partant, de travailler à acheter une maison; mais cela n'était pas facile, à cause qu'on n'avait pas encore pu en trouver qui nous fût propre et que nous eussions moyen d'acquiescir. Nos amis, et particulièrement ceux qui restaient des siens,

redoublèrent, durant son éloignement, les soins qu'ils avaient de nous, et résolurent de ne point faire parler à l'archevêque jusqu'à ce que nous eussions une maison. Ce prélat disait toujours qu'il désirait plus que personne que la fondation se fit, et il est si homme de bien, que je ne saurais croire qu'il ne dit vrai. Ses actions néanmoins témoignaient le contraire, puisqu'il nous proposait des choses impossibles, et c'était par un artifice du démon qu'il agissait de la sorte. « Mais comme vous êtes tout-puissant, » mon Dieu, vous fîtes réussir cette affaire par le même moyen » dont cet esprit de ténèbres se servait pour la ruiner. Que vous » soyez béni à jamais ! »

Nous demeurâmes dans cet hôpital depuis la veille de Saint-Mathias jusqu'à la veille de Saint-Joseph, travaillant toujours à acheter une maison, sans que l'on en pût trouver qui nous fût propre. On me donna avis d'une qu'un gentilhomme voulait vendre, et que plusieurs religieux, qui en cherchaient aussi bien que nous, avaient vu sans qu'elle leur eût plu. Je crois que Dieu le permit ainsi; car ils s'en étonnent maintenant, et quelques-uns même s'en repentent. Deux personnes m'en avaient parlé avantageusement; mais tant d'autres m'en avaient dégoûtée, que je n'y pensais plus du tout. Étant un jour avec le licencié Aguiar, que j'ai dit ailleurs être fort ami de notre père provincial, et qui s'employait pour nous avec un extrême soin, il me dit qu'après en avoir tant cherché il ne croyait pas possible d'en trouver une qui nous fût propre. Celle de ce gentilhomme me vint alors dans l'esprit, et je pensai qu'encore qu'elle fût telle qu'on me l'avait représentée nous pourrions nous en servir dans un aussi pressant besoin, et ensuite la revendre. Je la lui proposai, et, parce qu'il ne l'avait point encore vue, je le priai d'y aller. Il partit à l'heure même, quoiqu'il fit le plus mauvais temps du monde, et celui qui l'avait louée n'ayant point envie qu'on la vendît, refusa de la lui montrer; mais l'assiette et tout ce qu'il en put voir le satisfut tellement, que, sur son rapport, nous résolûmes de l'acheter. Le gentilhomme à qui elle appartenait était absent, et il avait donné pouvoir de la vendre à un ecclésiastique fort homme de bien. Dieu inspira à ce bon prêtre le désir d'en traiter avec nous, et il agit fort franchement. On trouva à propos que je la visse; j'y allai, et je la trouvai si à mon gré, que quand on aurait voulu la vendre deux fois autant j'aurais cru l'avoir à bon marché; y a-t-il sujet de s'en étonner, puisque deux ans auparavant ce gentilhomme en avait refusé le prix qu'on en demandait alors? Le lendemain cet ecclésiastique vint me trouver avec le li-

licencié qui, n'étant pas moins satisfait que moi de la maison, voulait que l'on conclût à l'heure même; et sur ce que je lui dis que quelques-uns de nos amis croyaient que ce serait l'acheter cinq cents ducats plus qu'elle ne valait, il me répondit qu'il était très-persuadé du contraire; et mon sentiment était si conforme au sien, qu'il me semblait que c'était l'avoir pour rien; mais parce que cette somme devait se payer avec l'argent de l'ordre, je marchais avec retenue. Ce fut la veille de la fête du glorieux saint Joseph que nous commençâmes de traiter, avant la messe, et j'avertis ces messieurs qu'aussitôt qu'elle serait dite nous nous rassemblerions pour terminer cette affaire. Comme le licencié est un homme de fort bon esprit, et qu'il jugeait bien qu'il n'y avait point de temps à perdre, puisque, si la chose se divulguait, il nous en coûterait beaucoup plus, il tira parole de l'ecclésiastique de revenir après la messe. Nous recommandâmes cette affaire à Dieu, et il dit: *Vous arrêtez-vous à de l'argent?* me faisant connaître, par ces paroles, que la maison nous était propre. Nos sœurs avaient extrêmement prié saint Joseph pour pouvoir en avoir une au jour de sa fête, et, lorsqu'il y avait le moins sujet d'espérer que cela se fit sitôt, il se trouva fait. Le licencié rencontra, au sortir du logis, un notaire, si à propos, qu'il semblait que notre Seigneur l'eût envoyé pour ce sujet. Il l'amena, et me dit qu'il fallait conclure à l'heure même. Il fit venir des témoins, ferma la porte de la salle, de peur que quelqu'un n'apprit ce qui se passait, et ce traité s'acheva avec toutes les sûretés nécessaires, par le soin et la diligence d'un si excellent ami.

Personne ne se fût imaginé que l'on eût donné cette maison à si bon marché, et le bruit n'en fut pas plus tôt répandu, que ceux qui avaient envie de l'acheter dirent que cet ecclésiastique l'avait donnée pour rien, et que le marché étant frauduleux il fallait le rompre. Ainsi ce bon prêtre eut beaucoup à souffrir. Il en donna avis à ce gentilhomme et à sa femme, qui était aussi de fort bonne maison; et, au lieu d'en être mécontents, ils témoignèrent de la joie de voir leur logis converti en un monastère. Ainsi ils ratifièrent le contrat, et, quand ils auraient voulu, ils n'auraient pu le refuser. Le lendemain on acheva de passer les actes nécessaires, on paya le tiers du prix, et l'on demeura d'accord de quelques conditions plus avantageuses pour le vendeur que ne portait le contrat; mais ce bon ecclésiastique le désira, et on ne put le lui refuser.

Quoiqu'il puisse paraître ridicule de m'être tant arrêtée sur l'achat de cette maison, je crois que, si l'on considère la manière

dont cette affaire se passa, on jugera qu'il y a eu du miracle, tant en ce qui regarde le prix, l'ayant eue à si bon marché, qu'en ce qu'il semble que tous ces religieux qui l'avaient vue aient été aveuglés d'avoir manqué de l'acquérir. Car tous ceux qui la virent ensuite ne s'en étonnaient pas seulement, mais disaient qu'ils avaient perdu l'esprit. Ainsi une communauté de religieuses qui cherchait une maison à acheter, deux autres communautés, de l'une desquelles le monastère avait été brûlé, et une personne riche qui en voulait fonder un, ayant tous vu cette maison, pas un n'en voulut, et aujourd'hui tous s'en repentent. Nous connûmes, par le bruit que cela fit dans la ville, que ce bon licencié Aguiar avait eu raison de tenir la chose secrète et de n'y pas perdre un moment, puisque nous pouvons dire avec vérité qu'après Dieu nous lui sommes obligés d'une acquisition qui nous est si avantageuse. Il faut avouer qu'un esprit capable de tout, comme était le sien, joint à une aussi grande affection que celle que Dieu lui avait donnée pour nous, était nécessaire pour faire réussir une telle affaire. Il travailla ensuite plus d'un mois à nous aider à tout accommoder pour nous loger, ce qui se fit avec peu de dépense, et il paraît que notre Seigneur avait jeté les yeux sur cette maison pour l'employer à son service, tant nous y trouvâmes toutes choses si disposées, qu'elles semblaient avoir été faites pour ce dessein. Il me paraissait que c'était un songe de voir, en si peu de temps, tout en état de nous recevoir, et que Dieu nous récompensât ainsi, avec usure, de ce que nous avions souffert, en nous mettant dans un lieu que le jardin, la vue et les eaux rendaient extrêmement agréable.

L'archevêque en eut aussitôt avis, et parut être fort aise de ce que nous avions si bien rencontré, dans la créance que son opiniâtreté en avait été la cause; en quoi il avait raison. Je lui écrivis pour lui témoigner ma joie de ce qu'il était satisfait, et je l'assurai que je ne perdrais point de temps pour mettre la maison en état de pouvoir l'habiter, afin qu'il lui plût d'achever la faveur qu'il avait commencé de nous faire. Je me hâtai d'autant plus d'exécuter ce que je lui promettais, que je sus que l'on voulait nous retarder, sous prétexte de je ne sais quels autres actes. Ainsi, quoi qu'il se passât quelque temps avant de pouvoir faire sortir un locataire qui y demeurerait, nous ne laissâmes pas d'y aller et de nous loger dans une autre partie de cette maison. On me dit aussitôt après que l'archevêque n'en était pas content. Je l'adoucis le mieux que je pus, et, comme il est bon, sa colère passa aisément. Il se fâcha encore lorsqu'il apprit que, sans savoir s'il l'approu-

vait, nous avions fait mettre des grilles. Je lui écrivis et lui mandai que les religieuses en avaient toujours ; mais que je n'avais osé rien faire dans la maison qui marquât que ce fût un monastère, ni seulement, par cette raison, y mettre une croix, et c'était vrai. Cependant, quelque affection qu'il témoignât nous porter, nous ne pouvions obtenir de lui la permission.

Il vint voir notre maison, me dit qu'il en était fort content, et nous fit paraître beaucoup de bonne volonté, mais sans nous promettre de donner la permission. Il nous la fit seulement espérer, et l'on devait passer certains actes avec Catherine de Toloze, dont l'on appréhendait qu'il ne fût pas satisfait. Le docteur Manso, cet autre ami du père provincial, qui était fort bien auprès de lui, tâchait de prendre le temps à propos pour avoir son consentement, parce qu'il ne pouvait souffrir la peine que ce nous était d'être obligées de sortir pour aller à la messe; car encore qu'il y eût une chapelle dans la maison, où on la disait avant que nous l'eussions achetée, ce prélat n'avait point voulu permettre que l'on continuât de la dire. Ainsi nous étions contraintes, les dimanches et les fêtes, de l'entendre dans une église qui se trouva, par bonheur, être assez proche, et cela dura environ un mois depuis le temps que nous entrâmes dans cette maison jusqu'à l'établissement du monastère. Comme toutes les personnes savantes croyaient qu'il suffisait que l'on eût dit auparavant la messe chez nous, pour nous faire accorder la même permission, et que l'archevêque était trop habile pour l'ignorer, il ne paraissait point d'autre cause de son refus, sinon que Dieu voulait nous faire souffrir. Je le supportais assez patiemment ; mais une de nos religieuses en avait tant de peine, qu'elle ne mettait pas plus tôt le pied dans la rue, qu'il lui prenait un grand tremblement.

Nous trouvâmes beaucoup de difficulté à achever de passer tous ces actes, parce que tantôt l'archevêque se contentait des cautions que nous lui présentions, tantôt il voulait que nous donnassions de l'argent comptant, et il nous faisait ainsi mille peines. Néanmoins il n'y avait pas tant de sa faute que de celle de son proviseur, qui ne se lassait point de nous tourmenter ; et si Dieu ne lui eût enfin changé le cœur, je crois que l'affaire ne se serait jamais achevée. C'est une chose incroyable que ce que souffrit la bonne Catherine de Toloze : je ne pouvais assez admirer sa patience et le plaisir qu'elle continuait de prendre à nous assister. Elle ne nous donna pas seulement des lits, elle nous donna aussi les autres meubles qui nous étaient nécessaires, et généralement tout ce dont nous avons besoin pour nous établir ; et quand elle

ne l'aurait pas trouvé chez elle, je ne doute point qu'elle ne l'eût acheté plutôt que de nous en laisser manquer. D'autres fondatrices de nos monastères nous ont donné beaucoup plus de bien; mais nulle n'a eu, pour ce sujet, la dixième partie de tant de peine; et, si elle n'eût point eu d'enfans, elle nous aurait sans doute donné tout son bien, son ardeur pour l'établissement de ce monastère étant si grande, qu'elle croyait même ne rien faire.

Voyant un si long retardement, j'écrivis à l'évêque de Palence, pour le supplier, encore que, par son extrême affection pour nous, il fût mal satisfait de l'archevêque, de vouloir bien lui écrire, pour lui représenter que, puisque nous avions une maison, et qu'on avait fait ce qu'il avait voulu, rien ne devait plus l'empêcher d'achever l'affaire. Il m'envoya une lettre ouverte, conçue en des termes si forts, que ç'aurait été tout perdre que de la rendre. Ainsi le docteur Manso, à qui je me confessais, et sans le conseil duquel je ne faisais rien, ne jugea pas à propos de la donner. Ce n'est pas qu'elle ne fût fort civile; mais il y avait de certaines vérités qui, de l'humeur dont était l'archevêque, auraient été capables de l'irriter, étant déjà aigri par des choses qu'il lui avait mandées, et qui l'avaient porté à me dire que la mort de notre Seigneur avait rendu amis ceux qui auparavant étaient ennemis; mais que d'amis qu'ils étaient, l'évêque de Palence et lui, je les avais rendus ennemis: à quoi je lui avais répondu que le temps lui ferait connaître la vérité, et qu'il n'y avait point de soin que je ne prisse pour les empêcher d'être mal ensemble. J'écrivis ensuite à l'évêque, pour le supplier de m'envoyer une lettre plus douce, et je lui représentai les raisons qui me faisaient croire qu'il rendrait en cela un service agréable à Dieu. Cette considération, jointe au plaisir qu'il prenait à m'obliger, le fit résoudre à me l'accorder, et il m'écrivit en même temps que tout ce qu'il avait jamais fait en faveur de notre ordre n'était rien en comparaison de ce que lui avait coûté cette lettre. Elle vint si à propos, que l'archevêque, après l'avoir reçue par le docteur Manso, nous envoya cette permission, si long-temps poursuivie et attendue, par le bon Ferdinand de Matença, qui fût ravi d'en être le porteur. Il se rencontra que ce même jour nos secours et la bonne Christine de Toloze étaient plus découragées qu'elles ne l'avaient encore été, et que moi-même, qui avais toujours eu tant de confiance, je l'avais perdue la nuit précédente, comme si notre Seigneur eût pris plaisir à nous voir dans une plus grande peine que jamais, lorsqu'il était prêt de nous consoler. Que son saint nom soit loué dans tous les siècles!

L'archevêque permit ensuite au docteur Manso de faire dire le lendemain la messe chez nous, et que l'on y mît le très-saint Sacrement. Ce bon docteur dit la première, et le père prieur desaint Paul, dominicain, à qui notre ordre est fort obligé, aussi bien qu'aux pères de la compagnie de Jésus, dit la grande messe. Elle fut chantée avec beaucoup de solennité par des musiciens qu'on n'avait point priés : tous nos amis y assistèrent avec une grande joie, et presque toute la ville, qui n'avait pu voir sans compassion ce que nous avions souffert, et sans blâmer tellement la conduite de l'archevêque, que j'étais souvent plus touchée de la manière dont on en parlait que de ce que nous endurions. Le contentement de la bonne Catherine de Toloze et de nos sœurs était si grand, qu'il me donnait de la dévotion, et je disais à notre Seigneur : « Qu'est-ce, mon Dieu, que vos servantes pourraient souhaiter d'avantage, que d'employer toute leur vie à votre service dans un lieu d'où elles ne sortent jamais, afin de ne s'occuper que de vous ? » Il faut l'avoir éprouvé, pour comprendre qu'elle était notre joie en ces fondations, quand nous nous trouvions dans quelque clôture où les personnes séculières ne pouvaient entrer parce qu'encore que nous les aimions beaucoup, nulle consolation n'égalait celle que nous avions d'être seules. Il me semble qu'on peut alors nous comparer à des poissons qui rentrent dans l'eau d'où on les avait tirés; car les âmes nourries dans les eaux vives des faveurs de Dieu, se voyant comme prises en des filets, quand on les engage dans le commerce du monde, peuvent à peine respirer jusqu'à ce qu'elles rentrent dans leur sainte solitude. Je l'ai remarqué en toutes nos sœurs, et je sais par expérience que les religieuses qui désirent sortir pour converser avec des séculiers, ou communiquer beaucoup avec eux, n'ont jamais goûté de cette eau vive dont notre Seigneur parla à la Samaritaine, et que cet époux céleste s'éloigne d'elles avec justice, quand il voit qu'elles ne connaissent pas l'extrême bonheur que ce leur est de demeurer avec lui. J'apprends que ce malheur ne leur arrive de l'une de ces deux causes, ou de n'avoir pas embrassé purement pour son amour la profession religieuse, ou de ne connaître pas assez la faveur qu'il leur a faite, de les appeler à son service, et de les empêcher, par ce moyen, d'être assujéties à un homme qui est souvent cause de leur mort, non-seulement temporelle, mais éternelle. « O JÉSUS-CHRIST, mon sauveur et mon saint époux, qui êtes tout ensemble véritablement Dieu et véritablement homme, une si grande faveur doit-elle donc être si peu estimée ? » Rendons-lui grâces, mes sœurs, de nous l'avoir faite, et ne cessons

point de louer ce puissant roi, qui, pour nous récompenser de quelques petits travaux qui ont si peu duré, et qui ont même été mêlés de diverses consolations, nous prépare un royaume qui n'aura jamais de fin.

Quelques jours après cette fondation, il nous sembla, au père provincial et à moi, que se rencontrant des circonstances, dans le revenu que Catherine de Toloze nous avait donné, qui seraient capables de nous causer des procès, et à elle du déplaisir, il valait mieux mettre toute notre confiance en Dieu que de laisser des sujets de contestation dont elle pût recevoir la moindre peine. Ainsi, étant toutes assemblées dans le chapitre, nous renoncâmes, avec la permission de ce père, à tout le bien que nous tenions d'elle, et lui remîmes entre les mains tous les contrats qui en avaient été passés. Cela se fit très-secrètement, de peur que l'archevêque ne le sût, parce qu'il l'aurait trouvé fort mauvais, quoique nous seules en reçussions du préjudice. Car, quand une maison ne possède rien, elle ne peut manquer de rien, à cause que chacun l'assiste; au lieu que lorsque l'on croit qu'elle a du revenu, elle court le risque de souffrir beaucoup, ainsi que celle-là fait maintenant; mais après la mort de Catherine de Toloze, elle ne sera pas en cette peine, parce que deux de ses filles qui avaient en cette même année fait profession dans le monastère de Palence, ayant renoncé à leur bien, cette renonciation a été déclarée nulle, et ordonné qu'elle tournera au profit de celui de Burgos; ce qui, joint à ce qu'une troisième de ses filles, qui à pris l'habit à Burgos, et qui était en liberté de disposer de ce qui lui appartenait de la succession de son père et de sa mère, a voulu aussi le donner à cette maison, égale le revenu que leur mère nous avait donné. La seule difficulté est que ce monastère n'en jouit pas dès à présent, mais je ne saurais appréhender que rien lui manque, puisque Dieu, qui fait subsister ceux qui ne vivent que d'aumônes, suscitera sans doute quelqu'un qui assistera ces bonnes religieuses, ou y pourvoira par d'autres voies. Néanmoins, parce que nous n'avions encore fondé aucun monastère qui se trouvât en cet état, je demandais quelquefois à Dieu qu'il lui plût, puisqu'il l'avait permis, de considérer ses besoins, et je n'avais point d'envie de m'en aller que je ne visse des effets de ma prière, par l'entrée de quelque fille qui y aurait apporté du bien; mais un jour que j'y pensais après avoir communiqué, notre Seigneur me dit: *De quoi vous inquiétez-vous? Cela est déjà fait, et rien ne doit vous empêcher de partir*, me faisant connaître par ces paroles que l'on pourrait y subsister; car, tout se passa de telle sorte, que je n'en

fus depuis non plus en peine que si je les eusse laissées avec un revenu suffisant et très-assuré. Ainsi je ne pensai plus qu'à m'en retourner, comme n'ayant plus affaire dans cette maison, qu'à jouir du contentement d'y être, parce qu'elle me plaît fort, au lieu que je pourrais, par mes travaux, profiter à d'autres.

La fondation de ce monastère réchauffa l'amitié de l'archevêque et de l'évêque de Palence, et ce premier nous a toujours depuis témoigné beaucoup d'affection. Il a donné l'habit à la fille de Catherine de Tolozé et à une autre; et quelques personnes jusqu'ici nous font sentir des effets de leur charité. Ainsi j'espère que notre Seigneur ne permettra pas que ses épouses souffrent, pourvu qu'elles continuent à le servir, comme elles y sont obligées; je le prie par son infinie miséricorde de leur en faire la grâce.

J'ai écrit ailleurs de quelle sorte Saint-Joseph-d'Avila, qui a été le premier de nos monastères, fut fondé dans la dépendance de l'ordinaire; et je crois devoir dire maintenant comment il passa dans celle de notre ordre.

Don Alvarez de Mendocé, maintenant évêque de Palence, l'était d'Avila quand ce monastère y fut fondé. Il ne se pouvait rien ajouter à l'affection dont il nous favorisait; et lorsque nous lui promîmes obéissance, notre Seigneur me dit *que nous ne pouvions mieux faire*. Les suites l'ont bien fait voir, n'y ayant point d'assistance que notre ordre n'ait reçue de lui dans toutes les occasions qui s'en sont présentées. Il voulut être lui-même notre visiteur, sans permettre que nul autre s'en mêlât, et il n'ordonnait rien dans notre monastère que sur ce que je lui représentais, et à ma prière. Dix-sept ans, ou environ, car je ne me souviens pas précisément du temps, se passèrent de la sorte, mais quand il fut fait évêque, notre Seigneur me dit, dans le monastère de Palence où j'étais alors, *qu'il fallait que celui de Saint-Joseph fût soumis à l'ordre, et que j'y travaillasse, parce qu'autrement cette maison pourrait bientôt se relâcher*. Cette contrariété, entre ce que Dieu m'avait dit dans ces diverses temps, me mit en peine. J'en parlai à mon confesseur, maintenant évêque d'Osme, très-savant et très-capable. Il me dit que cela ne devait pas m'embarrasser, puisque des choses sont avantageuses en des temps et ne le sont pas en d'autres (ce que j'ai éprouvé en plusieurs rencontres être très-véritable), et qu'il trouvait qu'en effet il était plus à propos que ce monastère fût soumis à l'ordre comme les autres que d'être le seul qui ne le fût pas. J'allai, pour lui obéir, à Avila traiter de cette affaire avec l'évêque, et je l'y trouvai fort opposé, mais lui ayant représenté de

quelle importance cela était pour les religieuses qu'il avait la bonté de tant affectionner, il considéra mes raisons; et comme il est très-habile, et que Dieu nous assistait, il lui en vint encore d'autres dans l'esprit qui le firent résoudre à m'accorder ma demande, quoique quelques-uns de ses ecclésiastiques firent tout ce qu'ils purent pour l'en détourner. Le consentement des religieuses étant nécessaire aussi, quelques-unes avaient peine à le donner; mais, parce qu'elles m'aimaient beaucoup, elles se rendirent à mes raisons, dont celle qui leur fit le plus d'impression fut que l'évêque à qui l'ordre était si obligé, et pour qui j'avais tant de respect et d'affection, venant à manquer, elles ne m'auraient plus avec elles. Ainsi cette importante affaire fut terminée, et l'on a vu clairement depuis qu'il y allait de la conservation de cette maison. Que notre Seigneur soit béni et loué à jamais de prendre tant de soin de ses servantes! Ainsi soit-il.

DE LA MANIÈRE

DE VISITER

LES MONASTÈRES.

(On a imprimé dans l'espagnol, avant ce Traité, une lettre écrite aux Carmélites par leur général, qui ne tend qu'à leur en recommander l'excellence, et qu'ainsi l'on n'a pas jugé nécessaire de traduire.)

1. Je commence par reconnaître et par avouer que j'ai travaillé avec beaucoup d'imperfection à ce Traité; j'entends pour ce qui regarde l'obéissance, quoique ce soit celle de toutes les vertus que je désire le plus de pratiquer; et ce m'a été une grande mortification de l'avoir écrit avec tant de répugnance. Dieu veuille que j'aie bien rencontré en quelque chose. Je ne puis l'espérer que de sa bonté, qui, sans avoir égard à mes défauts, a considéré l'humilité de celui qui m'a commandé d'entreprendre ce petit ouvrage.

2. Quoiqu'il ne semble pas à propos de commencer par le temporel, j'ai cru devoir le faire, parce qu'afin que le spirituel aille toujours de bien en mieux, il est très-important, même dans les monastères pauvres et sans revenus, d'avoir un très-grand soin du temporel.

La prudence oblige un supérieur de prendre extrêmement garde à se conduire de telle sorte envers les religieuses soumises à son autorité, qu'encore qu'il leur témoigne beaucoup de douceur et d'affection, elles voient qu'il leur sera rigoureux et inflexible dans les choses essentielles. Car un supérieur ne doit rien tant appréhender, à mon avis, que de n'être pas craint de ceux sur qui son pouvoir s'étend, et de leur donner ainsi la liberté de traiter avec lui d'égal à égal, principalement si ce sont des femmes, parce que si elles connaissent que son indulgence l'empêche de les corriger de peur de les attrister, il lui sera très-difficile de bien les gouverner.

5. Il est nécessaire qu'elles sachent qu'elles ont en lui un chef dont la fermeté est inébranlable dans tout ce qui est contraire à l'observance, et un juge incapable de rien faire de contraire au service de Dieu et à la plus grande perfection, mais qui, d'un autre côté, a pour elle une tendresse de père, afin qu'autant que sa

juste sévérité le leur fera révéler, autant sa bonté les rassure et les console. Que s'il manque en l'une de ces deux choses, il vaut mieux, sans comparaison, que ce soit en celle d'être trop doux et trop facile, que d'être trop ferme et trop sévère, parce que les visites ne se faisant qu'une fois l'année, pour punir les fautes avec charité, si les religieuses qui les commettent voient qu'on ne les en punit pas, elles n'auront point de soin de s'en corriger ni durant l'année d'après, ni durant celles qui la suivront; et il arrivera de là un si grand relâchement, qu'il n'y aura plus de moyen d'y remédier quand on le voudra.

Si la faute vient de la prieure, quoique l'on en mette une autre en sa place, le mal ne laissera pas de continuer, tant la coutume a de pouvoir dans une nature aussi corrompue que la nôtre. Des choses qui paraissent n'être point considérables apporteront peu à peu un incroyable dommage à tout l'ordre, et le supérieur qui n'y aura pas remédié de bonne heure en rendra à Dieu un terrible compte.

4. Mais ne dois-je point appréhender, en disant ceci, de faire tort à nos monastères, qui sont ceux de la sainte Vierge, puisque, par la miséricorde de Dieu, ils sont bien éloignés d'avoir besoin qu'on les traite avec rigueur? Il faut l'attribuer à la crainte que j'ai que le temps n'y apporte du relâchement, faute d'y prendre d'abord bien garde. Je vois que, par l'assistance de notre Seigneur, ils vont au contraire toujours croissant en vertu. Mais peut-être y en aurait-il quelqu'un où cela n'irait pas de la sorte, si les supérieurs n'eussent été de cette sage sévérité dont j'ai parlé, en corrigeant jusqu'aux moindres imperfections et en déposant les supérieures qui les négligeaient. C'est principalement en ce point qu'il faut agir avec force, et demeurer inflexible, parce que plusieurs religieuses pourront être fort saintes, sans néanmoins être capables de commander, et qu'il n'y a point de temps à perdre lorsqu'il s'agit d'une chose si importante. Que si elles sont aussi mortifiées et aussi humbles qu'elles doivent l'être dans des maisons consacrées à Dieu, où l'on fait une profession particulière de mortification et d'humilité, elles ne croiront point avoir sujet de se plaindre de ce qu'on les déposera; et si au contraire elles en ont de la peine, il paraîtra clairement, par ce désir d'être supérieures, qu'elles n'étaient pas capables de conduire des âmes qui aspirent à une si haute perfection.

5. Le visiteur doit considérer, en la présence de Dieu, combien grand sont les grâces dont il favorise ces maisons saintes, afin de ne pas être si malheureux qu'elles diminuent par sa

faute ; et il ne saurait trop rejeter cette fausse compassion dont le diable est d'ordinaire l'auteur, puisque ce serait la plus grande cruauté dont il pourrait user envers des âmes soumises à sa conduite.

6. Comme il est impossible que toutes celles qu'on établit supérieures aient les qualités nécessaires pour bien s'acquitter d'une telle charge, il ne faut jamais, lorsque l'on voit qu'il leur en manque quelques-unes, les y laisser plus d'un an, parce qu'une seconde année pourrait apporter un grand dommage au monastère, et une troisième causer sa ruine, en y faisant passer en coutume les imperfections et les fautes qu'elles n'auraient pas corrigées. Ceci est extrêmement important, et quelque grande que soit la peine qu'a le supérieur à déposer une prieure, parce qu'elle lui paraît une sainte, et qu'elle n'a que de bonnes intentions, il faut qu'il se fasse violence pour remédier à un si grand mal, et je l'en conjure au nom de notre Seigneur.

Si le supérieur remarque dans les élections que celles qui donnent leur voix ont eu quelque prétention ou quelque affection particulière (ce que Dieu ne veuille permettre), il doit casser l'élection, et leur nommer d'autres monastères d'où elles puissent élire une prieure, parce qu'une élection aussi défectueuse que serait celle-là ne pourrait jamais que mal réussir.

7. Je ne sais si ce que j'ai dit jusqu'ici regarde le spirituel ou le temporel ; mais mon dessein était de commencer par dire que l'on doit voir très-exactement les livres de la dépense, principalement dans les maisons rentées, afin de la proportionner au revenu, et en vivre le mieux qu'on pourra, puisque, grâce à Dieu, toutes celles de nos maisons qui sont rentées en ont suffisamment, pourvu que les choses soient bien réglées. Que si elles commencent à s'endetter, elles se trouveront peu à peu entièrement ruinées, parce que leurs supérieurs les voyant dans une grande nécessité croiront ne pouvoir leur refuser de recourir à leurs parens, ou de chercher d'ailleurs quelque secours, comme on en voit aujourd'hui des exemples en d'autres maisons. J'aimerais mieux, sans comparaison, qu'un monastère fût entièrement détruit que de le voir en cet état. C'est ce qui m'a fait dire que le temporel peut causer un très-grand préjudice au spirituel, et qu'il est très important d'y prendre garde.

Quant aux monastères pauvres et sans revenu, ils doivent aussi éviter avec grand soin de s'endetter, et avoir une ferme confiance que, pourvu qu'ils servent Dieu fidèlement, et qu'ils se contentent du nécessaire, il ne les en laissera pas manquer. Il faut, dans

les uns et dans les autres, c'est-à-dire rentés ou non, prendre bien garde de quelle sorte les religieuses sont nourries, et comment les malades sont traitées, afin de pourvoir suffisamment à leurs besoins. L'expérience fait voir que Dieu ne le leur refuse jamais, lorsque la supérieure a une grande confiance en lui et n'a pas moins de vigilance que de foi et de courage.

8. Il faut s'informer dans tous les monastères de ce que les religieuses ont gagné du travail de leurs mains. Cela est utile pour deux raisons : la première, pour les encourager par le gré qu'on leur en fait ; la seconde, afin de le faire savoir aux autres monastères qui n'ont pas tant de soin de travailler, parce qu'ils n'en ont pas tant besoin. Outre le profit temporel qu'apporte ce travail, il console celles qui s'y appliquent lorsqu'elles pensent qu'il sera connu de leurs supérieures. Car, bien que cela paraisse peu important, il ne laisse pas de l'être par la satisfaction que c'est à des filles qui vivent dans une si étroite clôture de contenter leur supérieur, et à cause qu'il est juste d'avoir quelquefois de la condescendance pour leurs faiblesses.

Le supérieur doit s'informer s'il ne se fait point de dépenses superflues, principalement dans les maisons rentées, qui sont celles qui y sont le plus sujettes, parce qu'encore que cela semble n'être pas considérable, il cause d'ordinaire la ruine des monastères ; et s'il arrivait que les supérieurs fussent prodigues, leurs libéralités indiscrettes pourraient réduire les religieuses à n'avoir pas de quoi vivre, comme on le voit dans plusieurs maisons. Ainsi il faut avoir soin de mesurer la dépense et les aumônes au revenu, et user de discrétion en toutes choses.

9. Il ne faut point souffrir de somptuosités dans les monastères, ni que l'on s'endette sans une grande nécessité, pour faire de nouveaux ouvrages. Il serait besoin, pour ce sujet, de n'en entreprendre aucun sans en demander avis au supérieur, afin qu'il en accorde ou en refuse la permission, selon qu'il le jugera à propos. Mais cela ne doit pas s'entendre pour les petites choses qui ne peuvent incommoder le monastère, et les religieuses doivent plutôt souffrir d'être dans une maison qui n'est pas telle qu'elles pourraient désirer, que de se mettre tant en peine d'être mieux, de donner de mauvaises édifications, de s'endetter et de se mettre en état de n'avoir pas de quoi subsister.

10. Il est fort important de visiter souvent toute la maison, pour voir s'il ne manque rien à la clôture et à la retraite qui y doivent être, afin d'ôter toute occasion d'y contrevenir, sans s'arrêter à la sainteté qu'on y remarquera, quelque grande qu'elle soit, puisque

personne ne pouvant juger de l'avenir, il faut prendre toutes choses au pis. Il doit y avoir deux grilles aux parloirs, une au dedans et l'autre au dehors, à travers lesquelles on ne puisse passer la main, ce qui importe beaucoup. Il faut aussi prendre garde que la toile des confessionnaux soit clouée; que l'ouverture par où l'on donne la sainte communion soit la plus petite qu'il se pourra, et qu'il y ait deux clefs à la porte du cloître, dont la portière aura l'une et la prieure l'autre. Je sais que tout ce que je viens de dire se pratique maintenant; mais j'en parle afin que l'on s'en souvienne toujours, parce que ce sont de ces choses qu'il ne faut pas manquer d'observer, et qu'il est bon que les sœurs voient combien on les leur recommande, afin qu'elles ne les négligent jamais.

11. Il faut s'informer de la conduite des confesseurs et du chapelain, pour savoir si on ne communique avec eux que dans la nécessité, et s'en assurer exactement des religieuses, comme aussi du recueillement où l'on est dans la maison. Que si quelqu'une, par une tentation qui lui ferait trouver du mal où il n'y en aurait point, exagérerait les choses, comme cela arrive quelquefois, il ne faudrait pas laisser d'écouter patiemment ce qu'elle aurait à dire, pour s'en servir à apprendre la vérité de la bouche des autres; et lorsqu'on aurait reconnu que ce n'est qu'une imagination, on pourrait reprendre sévèrement cette sœur, pour l'empêcher de commettre encore une semblable faute. Que s'il arrive que quelque autre, prenant des riens pour des manquemens, blâme la supérieure de certaines choses où elle n'aurait point failli, il faut la traiter avec rigueur, afin de lui faire connaître son aveuglement et lui fermer la bouche pour une autre fois.

Quand les choses ne sont pas de conséquence, on doit se contenter d'y remédier, et toujours favoriser les supérieures, parce qu'il importe au repos des religieuses que la bonne opinion qu'elles ont d'elles les porte à lui rendre avec simplicité une parfaite obéissance, et qu'autrement le démon en pourrait tenter quelques-unes, en leur persuadant qu'elles sont plus éclairées que leur prieure, et leur faire ainsi toujours trouver à redire à des choses de nulle considération, ce qui causerait beaucoup de mal. C'est à quoi la discrétion du supérieur doit bien prendre garde, pour ne pas empêcher leur avancement spirituel; et il n'y aura pas peu de peine, si elles sont mélancoliques. Quant à celles-là, il ne les doit pas traiter trop doucement, parce que, s'il leur laisse croire qu'elles ont raison en quelque chose, elles ne cesseront jamais de s'inquiéter; mais il faut, au contraire, leur donner sujet de

craindre d'être rudement traitées et de croire que l'on sera toujours contre elles pour la prieure.

12. S'il arrive que quelque religieuse témoigne le désir de passer dans un autre monastère, on doit lui répondre de telle sorte que ni elle ni aucune autre ne puisse jamais s'imaginer que ce soit une chose qu'on lui accorde. Car il faut l'avoir vu pour pouvoir croire jusqu'à quel point va le mal que cela est capable de causer, et quelle porte c'est ouvrir au démon pour tenter les religieuses, que de leur donner lieu d'espérer de pouvoir obtenir cette permission, quelque grandes que soient les raisons qu'elles allèguent : quand même on voudrait les envoyer ailleurs, il se faudrait bien garder de leur laisser croire que ce serait parce qu'elles l'auraient désiré ; mais il faudrait prendre adroitement d'autres prétextes, puisque, si on en usait de la sorte, ces esprits inquiets ne seraient jamais en repos et feraient grand tort aux autres. On doit au contraire leur faire connaître la mauvaise opinion qu'aurait le supérieur de ce qu'elles désireraient changer ainsi de maison, et que, quand il aurait eu dessein de les envoyer en d'autres, soit pour quelques fondations ou d'autres affaires de l'ordre, ce qu'il saurait qu'elles l'auraient désiré l'en empêcherait. Cela est d'autant plus important que ces tentations n'arrivent jamais qu'à des personnes mélancoliques ou qui sont de telle humeur qu'elles ne sont propres à rien. Il serait même bon, avant qu'elles se déclaraient sur ce désir de sortir, de faire venir ce sujet à propos, afin de leur faire connaître, sans témoigner que ce soit à dessein, combien ces sortes de tentations sont dangereuses, d'en dire les raisons, et de laisser doucement entendre qu'aucune religieuse ne sortira du monastère, parce que le besoin de les envoyer ailleurs est cessé.

15. Le supérieur doit s'enquérir si la prieure a une affection particulière pour quelques-unes des sœurs, qui la porte à les mieux traiter que les autres ; ce qui ne serait point une chose fort considérable, si elle ne la portait point à l'excès, puisqu'elle est obligée d'avoir plus de communication et de liaison avec les plus vertueuses et les plus discrètes qu'avec les autres. Mais comme la trop bonne opinion que nous avons naturellement de nous bien connaître fait que chacun se croit plus capable qu'il ne l'est, le démon peut se servir de cette inclination que nous apportons en naissant, pour tenter quelques religieuses. Car, voyant qu'il ne s'offre point de grands sujets au dehors, il profite de ces petites occasions qui se rencontrent dans les monastères, pour y entretenir la guerre ; et l'on mérite en y résistant. Ainsi, s'il y

en a qui se persuadent que la prieure se laisse gouverner par quelques-unes des sœurs, il faut qu'elle se modère en cela, pour n'être pas un sujet de tentation aux faibles; mais elle ne doit pas cesser de les employer et de s'en servir dans le besoin qu'elle en a pour l'avantage du monastère; il faut seulement prendre garde de n'avoir pas trop d'attachement pour quelques-unes, ce qu'il est facile de connaître.

14. Comme il s'en trouve qui s'imaginent d'être si parfaites, qu'elles trouvent à redire à tout ce que font les autres, et qui, quoiqu'elles donnent toujours sujet de les reprendre, rejettent toutes les fautes sur la prieure ou sur quelque autre, et qui pourraient en surprenant le supérieur, et lui faisant considérer comme un mal ce qui serait un bien, le porter ainsi à faire mal en pensant bien faire; il ne faut pas s'arrêter au rapport d'une seule, mais s'informer aussi des autres, parce que si le supérieur, dans chaque visite, y établissait de nouveaux ordres, à moins que ce ne fût pour des raisons fort importantes, et après s'être informé avec grand soin de la prieure et des sœurs, du besoin qu'il y a de le faire et de la manière qu'on doit s'y conduire, ce serait charger des personnes qui mènent une vie si austère d'un fardeau si pesant, que, ne le pouvant porter, leur découragement les empêcherait de satisfaire aux principales obligations de la règle.

La supérieur doit prendre un grand soin de faire observer les constitutions; et lorsqu'une supérieure se donne la liberté d'y contrevenir, quoique en des choses légères, la prudence l'oblige de considérer cette liberté comme un fort grand mal, ainsi que le temps le fera connaître, quoique d'abord on ne s'en aperçoive pas, car on tombe de ces petits relâchemens dans de plus grands, et ils causent enfin la ruine des monastères.

15. Il faut déclarer à toutes les religieuses en général qu'elles sont obligées d'avertir des fautes qui se commettent dans la maison; et lorsqu'elles seront découvertes, on doit imposer une pénitence à celles qui, le sachant, n'en ont point donné avis. Comme c'est le moyen de tenir dans le devoir les supérieures mêmes, et de les obliger à s'acquitter soigneusement de leur charge, il ne faut point différer à remédier aux désordres, de peur de leur causer de la peine, mais leur faire connaître qu'elles n'ont été établies en autorité que pour faire observer la règle et les constitutions, sans qu'il leur soit permis d'y rien ajouter ni diminuer, et leur faire voir qu'il y aura des personnes qui veilleront sur leur conduite pour en avertir le supérieur.

16. Je ne saurais croire qu'une prieure qui fait des choses qu'elle

appréhende que le supérieur sache puisse bien s'acquitter de son devoir, puisque c'est une marque qu'elle ne sert pas Dieu fidèlement, que ses actions soient connues de celui qui tient sa place à son égard.

Le supérieur doit extrêmement prendre garde si l'on agit avec lui sincèrement; et s'il reconnaît que l'on y manque, en faire des réprimandes très-rudes, afin d'empêcher ce mal de continuer. Il pourra même se servir pour ce sujet de l'entremise de la prieure, des autres qui sont en charge, et de tels autres moyens qu'il jugera les plus propres, parce que encore que l'on ne dit rien contre la vérité, on pourrait user de dissimulation; et à cause aussi que le supérieur étant comme le chef qui doit tout maintenir dans l'ordre, il est nécessaire qu'il soit averti de tout; de même que le corps humain ne peut bien agir s'il n'est conduit par la tête. Je finis cet article en disant que, pourvu que l'on observe les constitutions, on ne manquera jamais d'agir avec une entière sincérité; et qu'au contraire, si on y contrevient, ainsi qu'à ce qu'ordonne la règle, les visites seront fort inutiles, à moins que l'on ne change la prieure et que l'on ne disperse les religieuses accoutumées à vivre dans ce désordre, en d'autres monastères bien réglés, où elles ne pourraient beaucoup nuire, n'y en mettant qu'une ou deux dans chacun; et en faisant venir d'autres en leur place, tirées des maisons où la discipline est exactement gardée, pour renouveler, par ce moyen, tout le monastère où ces abus s'étaient glissés.

17. Il faut remarquer que quelques prieures demanderont la permission de faire des choses qui ne seront pas conformes aux constitutions; qu'elles en allègueront des raisons qui, faute de lumière, leur paraîtront bonnes, ou qui s'efforceront, ce que Dieu ne veuille permettre, de les faire recevoir pour telles au supérieur, malgré qu'elles-mêmes n'aient pas sujet d'en être persuadées; et bien que ce qu'elles demanderont ne soit pas directement contraire aux constitutions, il pourrait être fort dangereux que le supérieur le leur accordât, parce que, ne connaissant pas ces choses par lui-même, il n'en saurait juger avec certitude, et que les personnes qui lui en parlent pourraient les lui représenter tout autres qu'elles ne sont en effet, par cette pente naturelle que nous avons à exagérer ce que nous avons à cœur, pour faire approuver nos sentimens. Mais le meilleur sera peut-être de ne pas se rendre facile à écouter de semblables propositions, et d'en demeurer à ce qui se pratique maintenant, puisque l'on voit que, grâce à Dieu, tout va si bien, et qu'il faut toujours préférer le certain à l'incer-

tain. Ainsi le supérieur doit, dans ces rencontres, demeurer ferme à user de ce saint empire que Dieu lui donne, en refusant ce qu'il croit ne pas être raisonnable, sans se mettre en peine s'il mécontente la prieure ou les religieuses, en ne leur accordant pas ce qui pourrait leur beaucoup nuire dans la suite, et qu'il suffit qu'une chose soit nouvelle pour la rejeter.

18. Le supérieur ne doit point donner de permission de recevoir des religieuses, qu'après s'être très-particulièrement informé de leurs véritables dispositions; et s'il se trouve en lieu où il les puisse connaître par lui-même, il est de sa prudence de n'y pas manquer, parce qu'il peut y avoir des prieures si portées à recevoir des religieuses, qu'elle s'y rendent trop faciles, et que les religieuses approuvent presque toujours ce qu'elles leur voient désirer, quoique peut-être elles se trompent et agissent en cela ou par inclination, ou en faveur de quelque parente, ou par d'autres considérations qu'elles s'imaginent être bonnes, encore qu'elles ne le soient pas. L'inconvénient n'est pas si grand quand il s'agit seulement de donner l'habit; mais il n'y a pas de soin qu'il ne faille prendre pour ce qui regarde la profession, et s'il y a des novices, le supérieur doit, dans ses visites, s'informer très-exactement de la manière dont elles se conduisent, afin que, selon ce qu'il en apprendra, il accorde ou refuse la permission de les faire professer, lorsque le temps en sera venu; parce que s'il arrivait que la prieure affectionnât particulièrement ces novices, et s'intéressât dans ce qui les regarde, les religieuses n'oseraient dire avec liberté leur sentiment, au lieu qu'elles ne craindraient point de le déclarer au supérieur. Ainsi il serait bon, s'il se pouvait, de différer la profession jusqu'au temps de la visite, si elle était proche; et même, si on le jugeait à propos, d'envoyer au supérieur les suffrages des religieuses bien cachetés, comme on le ferait lors de l'élection, parce qu'il est si important à une maison religieuse de ne recevoir personne qui puisse y causer du trouble, quel'on ne saurait y apporter trop de soin.

19. Il faut aussi bien prendre garde à la réception des sœurs converses, parce que presque toutes les prieures se portant à en recevoir beaucoup, les maisons s'en trouvent chargées, et qu'il arrive souvent qu'une partie de ces converses sont de peu de travail. Ainsi on ne doit pas se rendre facile à en recevoir sans une grande nécessité, et sans être exactement informé du besoin qu'en peut avoir la maison, puisqu'elle a tant d'intérêt que l'on agisse en cela avec beaucoup de prudence.

Il faut tâcher de ne pas remplir le nombre des religieuses du

chœur, mais qu'il reste toujours une place, afin que s'il se présente quelque excellent sujet on puisse le recevoir; au lieu que si le nombre était complet, quelque vertueuse que fût une fille, on serait contraint de la refuser, puisque autrement ce serait ouvrir la porte à l'infraction de l'une de nos principales constitutions, ce qui n'importe rien moins que la ruine des monastères; et cette raison fait aussi qu'il vaut mieux manquer à ce qui regarde l'avantage d'une seule personne que de préjudicier à tant d'autres. Mais ce que l'on pourrait faire en cette rencontre serait d'envoyer une des religieuses dans une autre maison dont le nombre ne serait pas rempli, afin de donner lieu à la réception de cette personne vertueuse qui se présenterait; et si elle apporte quelque dot ou quelque aumône, l'envoyer avec la religieuse qui s'en irait pour ne plus revenir. Mais si cela ne se rencontre pas, arrive ce qui pourra plutôt que de faire une chose si préjudiciable à tout l'ordre.

Lorsqu'on demande au supérieur la permission de recevoir une religieuse, il doit s'informer du nombre qu'il y en a dans le monastère sans se rapporter seulement à la prieure d'une chose si importante.

20. Il faut s'informer si les prieures n'ajoutent point quelque chose à l'office ou aux pénitences outre ce qui est d'obligation, parce qu'il pourrait arriver que chacune y ajoutant selon sa dévotion particulière, les religieuses s'en trouveraient si chargées que cela nuirait à leur santé et leur ôterait le moyen de s'acquitter de leurs obligations, ce qui ne se doit pas entendre des occasions extraordinaires qui ne durent que quelques jours, mais seulement s'il se rencontrait des prieures assez indiscrètes pour le tourner en coutume sans que les religieuses osassent s'en plaindre, à cause qu'il leur paraîtrait que ce serait manquer de discrétion, et qu'elles ne doivent en parler qu'au supérieur.

DU CHANT.

21. Le supérieur doit prendre garde à la manière dont on dit l'office et dont on chante dans le chœur, et s'informer si l'on observe les pauses et ce ton de voix conforme à notre profession et qui édifie; car il se rencontre deux inconvénients à chanter haut: l'un, que la mesure ne s'y gardant pas, cela est désagréable; l'autre, que cette disconvenance ne s'accorde pas avec l'uniformité de notre manière de vivre, à quoi si l'on ne remédie pas, on tombera dans des manquemens qui feront perdre la dévotion à ceux qui entendent chanter; au lieu que nos voix doivent

être tellement mortifiées, qu'ils connaissent que notre dessein n'est pas de flatter les oreilles : ce qui est aujourd'hui un défaut si général, et tellement passé en coutume, qu'il paraît être sans remède et fait que l'on ne s'en a pas trop y prendre garde.

22. Lorsque le supérieur commandera des choses qui seront importantes, il sera fort à propos qu'il ordonne à l'une des sœurs, en présence de la supérieure, de lui écrire si l'on manque à les exécuter, afin que cette supérieure sache qu'elle ne pourrait s'en dispenser. Par ce moyen il sera comme toujours présent, et l'on aura plus de soin de ne pas manquer à ce que l'on doit.

23. Avant que de commencer la visite, il sera fort utile que le supérieur représente très-fortement combien la prieure serait blâmable si elle trouvait mauvais que les sœurs rapportassent les fautes qu'elles auraient remarquées en elle, quoiqu'elles n'en fussent pas bien assurées, puisqu'elles y sont obligées en conscience, et qu'une supérieure ne se doit fâcher de rien de ce qui peut lui donner quelque mortification, parce que ce lui est un moyen de bien s'acquitter de sa charge et de servir Dieu plus parfaitement; au lieu que si cela lui donne quelque mécontentement des religieuses, c'est une preuve certaine qu'elle n'est pas capable de commander, puisque elle leur ôterait la liberté d'en user de même dans une autre rencontre, voyant qu'après le départ du supérieur elles demeureraient exposées au pouvoir de cette supérieure, ce qui pourrait causer un très-grand relâchement. C'est pourquoi, quelque sainteté que le supérieur remarque dans les prieures, il ne doit pas laisser d'avertir les religieuses d'agir de la manière que je viens de dire, à cause que nous sommes naturellement très-faibles, et que le démon notre ennemi, ne sachant d'ailleurs à quoi s'attacher, pourrait se servir de cette occasion pour leur nuire et s'acquitter ainsi de ses pertes.

24. Le supérieur doit garder un extrême secret, afin que la prieure ne puisse jamais savoir qui sera celle qui l'aura accusée, à cause, comme je l'ai dit, que nous vivons encore sur la terre; et quand ce ne serait que pour lui épargner quelque sujet de tentation, ce serait toujours beaucoup; mais cela pourrait aller encore plus loin.

25. Que si les choses que l'on dira de la prieure ne sont point importantes, on pourra adroitement les faire tomber à propos, en parlant à elle, sans qu'elle puisse juger qu'on les ait apprises des religieuses, parce que le meilleur est qu'elle ne sache point qu'elles aient parlé d'elle : mais quand ce sont des choses de conséquence, il faut plutôt penser à y remédier qu'à la contenter.

26. Le supérieur doit aussi s'informer si la prieure à de l'argent sans que la cèlérière le sache ; car il est fort important qu'elle n'en ait jamais, ainsi que le portent nos constitutions ; et la même chose doit s'observer dans les maisons qui ne vivent que d'aumônes. Je pense l'avoir dit ailleurs, et que ce n'est qu'une répétition ; mais comme j'écris ceci à diverses reprises, je ne m'en souviens pas bien, et j'aime mieux le redire que de perdre du temps à chercher si je l'ai dit.

27. Ce n'est pas une petite peine au supérieur de se trouver obligé d'écouter tant de petites choses dont j'ai parlé ; mais ce lui en serait une beaucoup plus grande de voir les désordres qui arriveraient, s'il ne le faisait pas ; car, comme je l'ai déjà dit, quelque saintes que soient des religieuses, rien n'est si important à des filles que d'être bien persuadées qu'elles ont pour chef un supérieur que nulles considérations humaines ne peuvent toucher, qui ne pense qu'à observer et à faire observer aux autres tous les devoirs de la religion, qu'à punir ceux qui y contreviennent, qu'à prendre un soin particulier de chaque maison, et qui non-seulement les visite une fois l'année, mais s'enquiert de ce qui s'y passe en chaque jour, afin d'y augmenter la perfection, parce que les femmes, pour la plupart, aiment leur honneur et sont timides. Ainsi il importe extrêmement que le supérieur ne se relâche point dans ses soins, et que même, en quelque rencontre, il ne se contente pas de reprendre, mais y emploie encore les châtimens, afin que l'exemple d'une seule serve à toutes. Que si par une dangereuse compassion, ou par des respects humains, il manque à sa conduite de la sorte dans les commencemens, lorsque le mal est encore presque imperceptible, il sera contraint, dans la suite, d'user d'une bien plus grande rigueur : il connaîtra que sa douceur a été une véritable cruauté, et il en rendra à Dieu un fort grand compte.

28. Il y a des religieuses si simples, qu'elles croiraient faillir en disant de la prieure des choses auxquelles il serait besoin de remédier ; mais il faut les guérir de ce scrupule, et leur apprendre que lorsqu'elle les voit contrevenir aux constitutions, ou faire d'autres fautes importantes, elles sont obligées de les en avertir avec humilité. Il pourra néanmoins arriver que la prieure n'aura point failli, et que celles qui trouvent à redire à leur conduite n'y sont portées que par quelque mécontentement qu'elles ont d'elles : et comme les religieuses sont peu informées de la manière dont on doit agir dans ces visites, il est du devoir du supérieur de les en instruire pour y suppléer par sa prudence.

29. Le supérieur doit s'informer très-exactement, non-seulement d'une ou de deux religieuses, mais de toutes, de la manière dont on vit avec les confesseurs, et de l'accès qu'on leur donne; car puisque l'on n'a pas jugé à propos qu'ils aient jamais la charge de vicaires, elles ne doivent pas avoir grande communication avec eux, et le moins qu'elles en auront sera le meilleur. On ne saurait aussi trop prendre garde à éviter qu'il y ait entre eux trop de familiarité, et il sera quelquefois assez difficile de l'empêcher.

30. Il faut avertir les supérieures de ne faire aucune dépense superflue, mais d'avoir toujours devant les yeux, que n'étant que les économes et non pas les propriétaires du bien dont elles disposent, elles ne le sauraient trop ménager. Elles y sont obligées en conscience, comme aussi à n'avoir rien plus que les autres, si ce n'est la clef de quelque petite cassette, pour y garder des lettres qui ne doivent point être vues, et particulièrement si elles sont des supérieures.

31. On doit aussi prendre garde qu'il n'y ait rien dans les habits qui ne soit conforme aux constitutions; et s'il arrivait jamais, ce que Dieu ne veuille, qu'il s'y rencontrât quelque chose de curieux, et qui ne donnât pas tant d'édification, il faut que le supérieur le fasse brûler en sa présence, afin de jeter l'étonnement dans l'esprit des religieuses qui seront alors vivantes, pour les porter à se corriger, et empêcher celles qui leur succéderont de tomber dans la même faute.

32. Il faut bien prendre garde à la manière de parler: elle doit être simple, religieuse, et proportionnée à l'état des personnes retirées, sans employer des termes affectés et à la mode; celles qui ont renoncé au monde devant plutôt passer en cela pour rustiques, pour grossières, que pour capables et curieuses.

33. On ne doit point s'engager dans des procès que par une pure nécessité, et espérer que Dieu pourvoira par d'autres moyens à ce qui nous est nécessaire, se souvenant toujours qu'il faut aspirer à ce qu'il y a de plus parfait. Que s'il est absolument impossible de les éviter, il ne faut ni les commencer ni les soutenir qu'après en avoir donné avis au supérieur et reçu de lui sur ce sujet un ordre particulier.

34. En recevant des religieuses, il faut beaucoup plus considérer les qualités qui sont en elles que le bien qu'elles apportent; et quelque grand qu'il put être, on n'en doit recevoir aucune que conformément aux constitutions.

35. Nous ne saurions trop nous représenter ce que font et ce

qu'ordonnent maintenant les supérieurs que Dieu nous a donnés. C'est d'eux que j'ai appris une partie de ce que j'écris ici, en lisant les actes de leurs visites, et, entre autres choses, qu'ils ne doivent point avoir de communication plus particulièrement avec quelqu'une des sœurs qu'avec les autres, ni lui parler seul à seul, ni lui écrire; mais qu'ils doivent leur témoigner à toutes en général l'affection d'un véritable père, parce qu'autrement, quand le supérieur et cette religieuse seraient aussi saints que saint Jérôme et sainte Paule, on ne laisserait pas d'en murmurer, comme on murmurerait contre eux : ce qui ne ferait pas seulement tort à cette maison, mais encore à toutes les autres, où le démon ne manquerait pas de le faire savoir pour en profiter, le monde étant si méchant dans ce siècle corrompu, que cela produirait beaucoup de mal, comme on en voit assez d'exemples. Il arriverait aussi de là que l'affection que toutes ne pourraient manquer d'avoir pour le supérieur lorsqu'il est tel qu'il doit être, et qu'il est si important qu'elles aient, viendrait à diminuer quand elles croiraient que la sienne, au lieu d'être générale pour elles toutes, se porterait entièrement sur l'une d'elles. Mais ceci ne se doit entendre que lorsqu'il y a de l'exès en des choses notables, et non pas pour quelque rencontre particulière et nécessaire qui peut obliger d'en user d'une autre sorte.

56. Quand le supérieur entre dans le monastère pour visiter la clôture, comme il ne doit jamais y manquer, il faut qu'il voie exactement toute la maison, et que son compagnon, la prieure et quelques religieuses le suivent toujours, sans que jamais il y mange quoique ce soit le matin, et quelque instance qu'on lui en puisse faire. Cela étant achevé, il faut qu'il sorte, et que s'il lui reste quelque chose à dire, il le remette au parloir, parce qu'en core qu'il le puisse faire d'une manière à laquelle il n'y aurait rien à reprendre, ce serait introduire une coutume dangereuse pour l'avenir, s'il se rencontrait d'autres supérieurs à qui il ne fût pas à propos de donner tant de liberté. Que s'il y en avait qui vou-lussent la prendre, je prie Dieu de ne pas permettre qu'on la leur accorde, mais plutôt de les rendre tels qu'il ne se passe rien dans ces occasions qui ne donne de l'édification, et qu'ils ressemblent en tout à ceux que nous avons maintenant. Ainsi soit-il.

57. Le supérieur ne doit point souffrir qu'on lui fasse trop bonne chère dans le temps de sa visite. Il suffit qu'on le traite honnêtement, et s'il y avait de l'excès, il faut qu'il témoigne de le trouver fort mauvais; car de semblables soins ne conviennent ni à lui ni aux religieuses, qui doivent se contenter du nécessaire,

pour ne point donner une mauvaise éducation. Que si l'on manquait à ce que jedis, le supérieur que nous avons aujourd'hui ne s'en apercevrait pas, à moins qu'on l'en avertît, tant il a peu d'application à de semblables choses, et prend peu garde si on lui donne peu ou beaucoup, ni si ce qu'on lui donne est bon ou mauvais. Son soin va à travailler lui-même, autant qu'il peut, aux procès-verbaux de ses visites, afin que nul autre que lui n'ait la connaissance des manquemens des religieuses. Cette conduite est excellente pour couvrir les petites fautes qu'elles pourraient commettre, parce que les regardant avec des yeux de père, Dieu de qui il tient la place, lui donne lumière pour y remédier et pour empêcher qu'elles n'aient de mauvaises suites; au lieu que, s'il n'agissait pas de la sorte, il considérerait peut-être comme des défauts fort importans ce qui n'est rien en effet, et ne prenant pas le soin de les cacher, il nuirait beaucoup à la réputation d'un monastère, sans qu'il y en eût sujet. Dieu veuille, s'il lui plaît, faire, par sa grâce, que les supérieurs agissent toujours avec tant de sagesse et de bonté.

58. Le supérieur ne doit jamais témoigner avoir une affection particulière pour la prieure, principalement en présence de la communauté, de peur que les sœurs n'osent lui dire les fautes qu'elles auraient remarquées en elle. Il est nécessaire, au contraire, qu'elles soient persuadées qu'il ne l'excusera point dans ses manquemens, mais qu'il y remédiera; car rien n'afflige plus les âmes zélées pour la gloire de Dieu et pour l'ordre que de voir la discipline pencher vers sa décadence, et qu'après avoir espéré que le supérieur y remédiera, leur espérance se trouve vaine. Tout ce qu'elles peuvent faire alors est d'avoir recours à notre Seigneur et de se résoudre à se taire, quand bien même tout devrait périr, puisqu'elles s'en tourmenteraient inutilement. En quoi ces pauvres filles sont d'autant plus à plaindre, qu'on ne les entend qu'une seule fois lorsqu'on les appelle pour le scrutin; et qu'au contraire la prieure a tout loisir de se justifier, et même de faire croire qu'elles ont agi avec passion; car, encore qu'elle ne sache pas au vrai qui sont celles qui l'ont accusée, certaines conjectures font qu'elle s'en doute; et comme le supérieur ne juge des choses que sur ce qu'on lui dit, il se persuade aisément d'avoir ajouté foi à ses raisons. Ainsi il ne remédiera à rien; au lieu que, s'il pouvait voir de ses yeux ce qui se passe, il découvrirait aisément la vérité que la prieure lui déguise, sans en avoir peut-être le dessein, tant l'amour-propre fait que nous avons de peine à nous connaître et à nous con-

damner nous-mêmes. J'ai souvent vu arriver ce que je dis à des prieures fort vertueuses, en qui j'avais tant de confiance, qu'il me paraissait impossible que les choses allassent autrement qu'elles ne l'assuraient. Néanmoins, après avoir demeuré quelques jours dans ces maisons, je voyais avec étonnement, et quelquefois en des choses importantes, que c'était tout le contraire, quoique presque la moitié de la communauté m'eût assuré, ainsi que la prieure, qu'il y avait de la passion, au lieu que c'étaient elles qui se trompaient et le reconnurent ensuite. Comme le démon trouve peu d'occasions de tenter les sœurs, je crois qu'il tente les prieures, en leur donnant d'elles des opinions peu favorables, afin d'éprouver si elles le souffriraient avec patience, et tout cela tourne à la gloire de Dieu. Pour moi, j'esuis persuadée que le meilleur moyen d'y remédier, est de ne rien croire jusqu'à ce qu'on soit exactement informé de la vérité, et qu'alors il faut la faire connaître à celles qui sont dans l'erreur. Ceci n'arrive pas d'ordinaire en des choses fort importantes; mais le mal peut augmenter, si on ne se conduit avec prudence. Je ne saurais trop admirer l'adresse dont le diable se sert pour faire croire à chacune d'elles qu'il n'y a rien de plus véritable que ce qu'elles assurent. C'est ce qui m'a fait dire qu'il ne faut pas ajouter une entière foi à la prieure ni à la religieuse, et que pour être éclairci avec certitude de ce que l'on doit faire, il faut s'informer de la plus grande partie des sœurs, lorsque le sujet le mérite. Dieu veuille, s'il lui plaît, nous donner des supérieurs si prudents et si saints, qu'étant éclairés de sa céleste lumière, ils ne se méprennent point, mais qu'ils connaissent le véritable état de nos âmes, et qu'ainsi leur sage conduite les fasse augmenter de plus en plus en vertu pour son honneur et pour sa gloire.

AVIS DE LA SAINTE

A SES RELIGIEUSES.

1. L'esprit de l'homme ressemble à la terre, qui, bien que fertile, ne produit néanmoins que des ronces et des épines, lorsqu'elle n'est pas cultivée.

2. Parlez avantageusement de toutes les personnes de piété, comme des religieux, des prêtres et des ermites.

3. Quand vous serez plusieurs personnes, parlez toujours peu.

4. Conduisez-vous avec une grande modestie dans toutes les choses que vous ferez et dont vous traiterez.

5. Ne contestez jamais beaucoup, principalement en des choses peu importantes.

6. Parlez à tout le monde avec une gaieté modérée.

7. Ne raillez jamais de quoi que ce soit.

8. Ne reprenez jamais personne qu'avec discrétion et humilité, et avec une confusion secrète de vos défauts particuliers.

9. Accommodez-vous toujours à l'humeur des personnes avec qui vous traiterez. Soyez gais avec ceux qui sont gais, et tristes avec ceux qui sont tristes; et enfin rendez-vous toutes à tous, pour les gagner tous.

10. Ne dites jamais rien sans y avoir bien pensé auparavant, et sans l'avoir fort recommandé à notre Seigneur, afin de ne rien dire qui lui soit désagréable.

11. Ne vous excusez jamais, à moins qu'il n'y ait grande raison de le faire.

12. Ne dites jamais rien de vous-même qui mérite quelque louange, comme de ce qui regarde le savoir, ou les vertus, ou la race, sice n'est qu'il y ait sujet d'espérer que cela pourra servir à ceux à qui vous le dites; et alors il faut le faire avec humilité et considérer que ce sont des dons que l'on a reçus de la main de Dieu.

13. Ne parlez jamais avec exagération, mais dites simplement et sans chaleur ce que vous pensez.

14. Mélez toujours quelque chose de spirituel dans vos discours et dans les conversations où vous vous trouverez, pour éviter ainsi les paroles inutiles et les disputes.

15. N'assurez jamais rien sans bien le savoir.

16. Ne vous mêlez jamais de dire votre sentiment sur quoi que ce soit, à moins qu'on ne vous le demande, ou que la charité ne vous y oblige.

17. Lorsque quelqu'un parlera de choses bonnes et spirituelles, écoutez-le avec humilité, comme un disciple écoute son maître, et prenez pour vous ce qu'il aura dit de bon.

18. Découvrez à votre supérieure et à votre confesseur toutes vos tentations, vos imperfections et vos peines, afin qu'il vous assiste de ses conseils et vous donne des remèdes pour les surmonter.

19. Ne demeurez point hors de votre cellule, ni n'en sortez point sans sujet; et lorsque vous serez obligées d'en sortir, implorez le secours de Dieu, afin qu'il vous garde de l'offenser.

20. Ne mangez ni ne buvez qu'aux heures ordinaires, et rendez alors de grandes actions de grâces à Dieu.

21. Faites toutes choses comme si vous voyiez véritablement Dieu présent devant vous, car l'âme en cette manière fait un grand progrès.

22. N'écoutez jamais ceux qui disent du mal de quelqu'un et n'en dites jamais aussi, si ce n'est de vous-même; et lorsque vous prendrez plaisir d'agir de la sorte, vous avancerez beaucoup.

23. Ne faites aucune action sans la rapporter à Dieu, en la lui offrant, et sans lui demander qu'il la fasse réussir à son honneur et à sa gloire.

24. Lorsque vous serez dans la joie, ne vous laissez point emporter à des ris immodérés; mais que votre joie soit humble, douce, modeste et édifiante.

25. Considérez-vous toujours comme étant servante de toutes les autres, et regardez en chacune d'elles notre Seigneur Jésus-Christ; car, par ce moyen, vous n'aurez nulle peine à les respecter.

26. Soyez toujours aussi disposée à pratiquer l'obéissance que si Jésus-Christ lui-même vous l'ordonnait par la bouche de votre supérieur.

27. En toute action et à toute heure examinez votre conscience,

et après avoir remarqué vos fautes, tâchez de vous en corriger avec l'assistance de Dieu. En marchant par ce chemin, vous arriverez à la perfection religieuse.

28. Ne pensez point aux imperfections des autres, mais seulement à leurs vertus, et ne pensez au contraire qu'à vos imperfections.

29. Ayez toujours un grand désir de souffrir pour JÉSUS-CHRIST en toutes choses et dans toutes les occasions qui pourront se présenter.

30. Faites chaque jour cinquante oblations de vous-même à Dieu, et faites-les avec beaucoup de ferveur et un grand désir de le posséder.

31. Ayez présent durant tout le jour ce que vous aurez médité le matin, et faites-le avec un soin particulier, parce que vous en tirerez un grand avantage.

32. Conservez soigneusement les sentimens que Dieu vous inspire, et mettez en pratique les bons desirs qu'il vous donne dans l'oraison.

33. Fuyez toujours la singularité autant qu'il vous sera possible, parce que c'est un mal fort dangereux dans une communauté.

34. Lisez souvent vos statuts et votre règle, et observez-les très-exactement.

35. Considérez la sagesse et la providence de Dieu dans toutes les choses qu'il a créées, et prenez de toutes un sujet de le louer.

36. Détachez votre cœur de toutes choses; cherchez Dieu et vous le trouverez.

37. Cachez avec soin votre dévotion, et n'en témoignez jamais au dehors que ce que vous en ressentez au dedans.

38. Ne faites point paraître la dévotion que vous avez dans le cœur, si quelque grande nécessité ne vous y engage. Mon secret est pour moi, disaient saint Bernard et saint François.

39. Ne vous plaignez point de votre manger, soit qu'il soit bien ou mal apprêté, vous souvenant du fiel et du vinaigre qu'on présenta à JÉSUS-CHRIST.

40. Ne parlez point lorsque vous êtes à table, ni ne levez point les yeux pour regarder qui que ce soit.

41. Représentez-vous la table du ciel, considérez quelle est la

viande dont on s'y nourrit, qui est Dieu même; considérez quels sont les conviés qui sont les anges; et levez vos yeux vers cette sainte et céleste table avec un extrême désir d'y avoir place.

42. Puisque vous devez regarder JÉSUS-CHRIST en la personne de votre supérieur, ne parlez jamais en sa présence, si la nécessité ne vous y oblige, et parlez alors avec grand respect.

43. Ne faites jamais rien dans ce qui regarde les mœurs qui ne se pût faire devant tout le monde.

44. Ne faites jamais de comparaison entre les personnes, parce que les comparaisons sont odieuses.

45. Lorsque l'on vous fera quelque répréhension, recevez-la avec une humilité intérieure et extérieure, et priez Dieu pour celui qui vous reprend.

46. Quand un supérieur vous commande quelque chose, ne dites pas qu'un autre commande le contraire, mais croyez que tous deux ont de saintes intentions, et obéissez à ce qui vous est commandé.

47. Fuyez la curiosité dans les choses qui ne vous regardent point; n'en parlez point, et ne vous en informez point.

48. Remettez-vous devant les yeux votre vie passée, pour la pleurer, et songez à votre tiédeur présente et aux vertus qui vous manquent pour gagner le ciel, afin d'être toujours dans la crainte. Cette conduite produit d'excellens effets.

49. Lorsque ceux de la maison vous diront de faire quelque chose, ne manquez jamais de le faire, pourvu qu'il n'y ait rien en cela de contraire à l'obéissance, et répondez toujours avec douceur et humilité.

50. Ne demandez jamais rien de particulier ni pour votre vivre, ni pour votre vêtement, si ce n'est pour quelque grande nécessité.

51. Ne cessez jamais de vous humilier et de vous mortifier en toutes choses jusqu'à la mort.

52. Accoutumez-vous de faire à toute heure plusieurs actes d'amour, parce qu'ils enflamment et attendrissent le cœur.

53. Faites aussi des actes de toutes les autres vertus.

54. Offrez toutes choses au Père éternel, en vous unissant avec les mérites de son Fils, notre Seigneur JÉSUS-CHRIST.

55. Soyez douces envers les autres et rigoureuses à vous-mêmes.

56. Aux jours des fêtes des saints, considérez quelles ont été leurs vertus, et priez notre Seigneur de vous les donner.

57. Ayez un grand soin d'examiner tous les soirs votre conscience.

58. Aux jours que vous communierez, employez votre oraison du matin à considérer qu'étant aussi misérable que vous l'êtes vous allez néanmoins recevoir un Dieu, et employez celle du soir à penser que vous avez eu le bonheur de le recevoir.

59. Quand vous serez supérieure, ne reprenez jamais personne pendant que vous serez en colère, mais attendez que vous ne le soyez plus, et par ce moyen votre correction sera utile.

60. Travaillez, autant que vous le pourrez, pour acquérir la perfection et la dévotion, et tout ce que vous ferez, faites-le parfaitement et dévotement.

61. Exercez-vous beaucoup en la crainte du Seigneur, parce que de là naissent dans l'âme la componction et l'humilité.

62. Considérez avec intention combien les personnes sont changeantes, et le peu de sujet qu'il y a des'y fier; et ainsi établissez toute votre confiance en Dieu, qui ne change point.

63. Tâchez de traiter de toutes les choses qui se passent dans votre âme avec un confesseur spirituel et savant, à qui vous les communiquez et dont vous suiviez le conseil en tout.

64. Toutes les fois que vous communierez, demandez à Dieu quelque grâce particulière, ensuite de cette grande miséricorde par laquelle il a daigné visiter votre âme.

65. Quoique vous ayez divers saints pour intercesseurs, adressez-vous particulièrement à saint Joseph; car ses prières peuvent beaucoup auprès de Dieu.

66. Lorsque vous serez dans la tristesse et dans le trouble, n'abandonnez pas pour cela les bonnes œuvres, soit d'oraison ou de pénitence, que vous aviez accoutumé de faire; car c'est le dessein du démon de vous les faire quitter en remplissant votre esprit d'inquiétude; mais, au contraire, faites-en plus qu'auparavant, et vous verrez que notre Seigneur sera très-prompt à vous secourir.

67. Ne parlez point de vos tentations et de vos défauts à cel-

les de la maison qui sont les plus imparfaites, parce que cela leur nuirait et à vous aussi; mais parlez-en seulement aux plus parfaites.

68. Souvenez-vous que vous n'avez qu'une âme, que vous ne mourez qu'une fois, que vous n'avez qu'une vie qui est courte, et qu'il n'y a qu'une gloire qui est éternelle; cette pensée vous détachera de beaucoup de choses.

69. Que votre désir soit de voir Dieu; votre crainte, de pouvoir le perdre; votre douleur, de ne le pas posséder encore; et votre joie, de ce qu'il peut vous tirer à lui; et vous vivrez dans un grand repos.

LE CHEMIN DE LA PERFECTION.

AVANT-PROPOS DE LA SAINTE.

Les sœurs de ce monastère de Saint-Joseph d'Avila, sachant que le père Présenté-Dominique Bagnez, religieux de l'ordre du glorieux saint Dominique, qui est à présent mon confesseur, m'a permis d'écrire de l'oraison, ont cru que je le pourrais faire utilement, à cause que j'ai traité sur ce sujet avec plusieurs personnes fort spirituelles et fort saintes; et elles m'ont tant pressée de leur en dire quelque chose, que j'ai résolu de leur obéir, parce que le grand amour qu'elles me portent leur fera mieux recevoir ce qui leur viendra de moi, quelque imparfait et mal écrit qu'il puisse être, que des livres dont le style est excellent et qui ont été faits par des hommes fort savans en cette matière. Je mets ma confiance en leurs prières, qui pourront peut être obtenir de Dieu que, me donnant de quoi leur donner, je dirai quelque chose d'utile touchant la manière de vivre qui se pratique en cette maison. Que si je rencontre mal, le père Bagnez, qui sera le premier qui le verra, le corrigera ou le brûlera. Ainsi je ne perdrai rien pour avoir obéi à ces servantes de Dieu, et elles connaîtront ce que je puis de moi-même lorsque sa grâce ne m'assiste pas.

Mon dessein est d'enseigner les remèdes pour de légères tentations excitées par le démon, dont les personnes religieuses ne tiennent compte, à cause qu'elles ne les croient pas considérables, et de traiter aussid'autres points, selon que notre Seigneur m'en donnera l'intelligence et que je pourrai m'en souvenir; car ne sachant ce que j'ai à dire, je ne saurais le dire par ordre, et je crois que c'est le meilleur de n'en point garder, puisque c'est déjà un si grand renversement de l'ordre que j'entreprene d'écrire sur un tel sujet.

J'implore l'assistance de Dieu, afin que je me conforme entièrement à sa sainte volonté; c'est à quoi tendent tous mes désirs, encore que mes actions n'y répondent pas. Mais au moins je ne manque pas d'affection et d'ardeur pour aider de tout mon pou-

voir mes chères sœurs à s'avancer de plus en plus dans le service de Dieu.

Cet amour que j'ai pour elles étant joint à mon âge et à mon expérience de ce qui se passe dans quelques maisons religieuses fera peut-être qu'en de petites choses je rencontrerai mieux que lessavans, à cause qu'ayant d'autres occupations plus importantes, et étant des personnes fortes, ils ne tiennent pas grand compte de ces imperfections qui paraissent n'être rien en elles-mêmes, et ne considèrent pas que les femmes étant faibles, tout est capable de leur nuire ; joint aussi que les artifices dont le démon se sert contre les religieuses si étroitement renfermées sont en grand nombre, parce qu'il sait qu'il a besoin de nouvelles armes pour les combattre ; et comme je m'en suis si mal défendue, étant si mauvaise que je suis, je souhaiterais que mes sœurs profitassent de mes fautes.

Je ne dirai rien que je n'aie reconnu par expérience, ou dans moi, ou dans les autres ; et quoique m'ayant été ordonné depuis peu de jours d'écrire une relation de ma vie, j'y aie aussi mis quelques avis touchant l'oraison, néanmoins, parce que mon confesseur ne voudra peut-être pas que vous la voyiez maintenant, j'en dirai ici quelque chose, et j'y en ajouterai d'autres qui me paraîtront nécessaires. Notre Seigneur veuille, s'il lui plaît, m'assister, comme je l'en ai déjà prié, et faire réussir à sa plus grande gloire tout ce que j'écris.

LE CHEMIN DE LA PERFECTION.

CHAPITRE PREMIER.

Des raisons qui ont porté la Sainte à établir une observance si étroite dans le monastère de Saint-Joseph d'Avila.

Lorsque l'on commença de fonder ce monastère pour les raisons que j'ai écrites dans la relation de ma vie, et ensuite de quelques merveilles par lesquelles notre Seigneur fit connaître qu'il devait être beaucoup servi en cette maison, mon dessein n'était pas qu'on pratiquât tant d'austérités extérieures, ni qu'elle fût sans revenu ; je désirais au contraire que, s'il était possible, rien n'y manquât de toutes les choses nécessaires, agissant en cela comme une personne lâche et imparfaite, quoique je fusse plutôt portée par une bonne intention que par le désir d'une vie plus molle et plus relâchée.

Ayant appris en ce même temps les troubles de France, le ravage qu'y faisaient les hérétiques, et combien cette malheureuse secte s'y fortifiait de jour en jour, j'en fus si vivement touchée, que, comme si j'eusse pu quelque chose, ou j'eusse moi-même été quelque chose, je pleurais en la présence de Dieu, et le priais de remédier à un si grand mal. Il me sembla que j'aurais donné mille vies pour sauver une seule de ce grand nombre d'âmes qui se perdaient dans ce royaume. Mais voyant que je n'étais qu'une femme, et encore si mauvaise et très-incapable de rendre à mon Dieu le service que je désirerais, je crus, comme je le crois encore, que puisqu'il a tant d'ennemis et si peu d'amis, je devais travailler de tout mon pouvoir à faire que ces derniers fussent bons.

Ainsi je me résolus de faire ce qui dépendait de moi pour pratiquer les conseils évangéliques avec la grande perfection que je pourrais, et tâcher de porter ce petit nombre de religieuses qui sont ici à faire la même chose. Dans ce dessein, je me confiai en la grande bonté de Dieu, qui ne manque jamais d'assister ceux qui renoncent à tout pour l'amour de lui ; j'espérai que ces bonnes filles étant telles que mon désir se les figurait, mes défauts se-

raient couverts par leurs vertus, et je crains que nous pourrions contenter Dieu en quelque chose, en nous occupant toutes à prier pour les prédicateurs, pour les défenseurs de l'église, et pour les hommes savans qui soutiennent sa querelle, puisque ainsi nous ferions ce qui serait en notre puissance pour secourir notre maître, que ces traîtres qui lui sont redevables de tant de bienfaits traitent avec une telle indignité, qu'il semble qu'ils le voudraient crucifier encore et ne lui laisser aucun lieu où il puisse reposer sa tête.

« O mon Rédempteur, comment puis-je entrer dans ce discours, sans me sentir déchirer le cœur? Quels sont maintenant les chrétiens? Faut-il que vous n'ayez point de plus grands ennemis que ceux que vous choisissez pour vos amis, que vous comblez de faveurs, parmi lesquels vous vivez et à qui vous communiquez par les sacremens? Et ne se contentent-ils pas de tant de tourmens que vous avez soufferts pour l'amour d'eux? Certes, mon Dieu, celui qui quitte aujourd'hui ne quitte rien; car, que pouvons-nous attendre des hommes, puisqu'ils ont si peu de fidélité pour vous-même? Méritons-nous qu'ils en aient davantage pour nous que pour vous? Et leur avons-nous fait plus de bien que vous ne leur en avez fait, pour espérer qu'ils nous aiment plus qu'ils ne vous aiment? »

Que pouvons-nous donc attendre du monde, nous qui, par la miséricorde de Dieu, avons été tirées du milieu de cet air si contagieux et si mortel? car qui peut douter que ces personnes ne soient déjà sous la puissance du démon? Elles sont dignes de ce châtimement, puisque leurs œuvres l'ont mérité; et il est bien raisonnable que leurs délices et leurs faux plaisirs aient pour récompense un feu éternel. Qu'ils jouissent donc, puisqu'ils le veulent, de ce fruit malheureux de leurs actions. J'avoue toutefois que je ne puis voir tant d'âmes se perdre, sans en être navrée de douleur. Je sais que pour celles qui sont déjà perdues il n'y a plus de remède, mais je souhaiterais qu'au moins il ne s'en perdît pas davantage.

O mes filles en Jésus-Christ, aidez-moi à prier notre Seigneur de vouloir remédier à un si grand mal; c'est pour ce sujet que nous sommes ici assemblées; c'est l'objet de notre vocation, le juste sujet de nos larmes; c'est à quoi nous devons nous occuper, c'est où doivent tendre tous nos desirs, c'est ce que nous devons sans cesse demander à Dieu, et non pas nous employer à ce qui regarde les affaires séculières; car je confesse que je me ris, ou plutôt je m'afflige voir ce que quelques personnes viennent recommander avec tant

d'instance à nos prières, jusqu'à désirer même que nous demandions pour eux à Dieu de l'argent et des revenus; au lieu que je voudrais au contraire, le prier de leur faire fouler aux pieds toutes ces choses. Je veux croire que leur intention n'est pas mauvaise; et on se la sse aller à ce qu'ils souhaitent mais je tiens pour certain que Dieu ne m'exauce jamais en de semblables occasions. Toute la chrétienté est en feu; ces malheureux hérétiques veulent, pour le dire ainsi, condamner une seconde fois Jésus-CHRIST, puisqu'ils suscitent contre lui mille faux témoins et travaillent à renverser son église; et nous perdrons le temps en des demandes qui, si Dieu nous les accordait, ne serviraient peut-être qu'à fermer à une âme la porte du ciel! Non, certes, mes sœurs, ce n'est pas ici le temps de traiter avec Dieu pour des affaires si peu importantes; et s'il ne fallait avoir quelque égard à la faiblesse des hommes qui cherchent en tout de la consolation, qu'il serait bon de leur donner, si nous le pouvions, je serais fort aise que chacun sût que ce n'est pas pour de semblables intérêts que l'on doit prier Dieu avec tant d'ardeur dans le monastère de Saint-Joseph d'Avila.

CHAPITRE II.

Que les religieuses ne doivent point se mettre en peine de leurs besoins temporels. Des avantages qui se rencontrent dans la pauvreté. Contre les grands bâtimens.

Ne vous imaginez pas, mes sœurs, que pour manquer à contenter les gens du monde il vous manque de quoi vivre. Ne prétendez jamais faire subsister votre maison par des inventions et des adresses humaines; autrement vous mourrez de faim, et avec raison. Jetez seulement les yeux sur votre divin époux, puisque c'est lui qui doit vous nourrir. Pourvu que vous le contentiez, ceux mêmes qui vous sont les moins affectionnés vous donneront de quoi vivre, encore qu'ils ne le voulussent pas, ainsi que vous l'avez reconnu par expérience. Mais quand vous mourriez de faim en vous conduisant de la sorte, ô que bienheureuses seraient les religieuses de Saint-Joseph! Je vous conjure, au nom de Dieu, de graver ces paroles dans votre mémoire; et puisque vous avez renoncé à avoir du revenu, renoncez aussi au soin de ce qui regarde votre nourriture; si vous ne le faites, vous êtes perdues.

Que ceux à qui notre Seigneur permet d'avoir du revenu prennent ces sortes de soins, à la bonne heure, puisqu'ils le peuvent sans contrevenir à leur vocation. Quant à nous, mes filles, il y aurait de la folie; car ne serait-ce pas porter ses pensées sur

ce qui appartient aux autres, que de penser à ses revenus? Et vos soins inspireraient-ils aux personnes une volonté qu'ils n'ont point, pour les engager à vous faire des charités? Remettez-vous de ce soin à celui qui domine sur le cœur et qui n'est pas moins le maître des richesses que des riches. C'est par son ordre que nous sommes venues ici; ses paroles sont véritables, sont infaillibles, et le ciel et la terre passeront plutôt qu'elles manquent de s'accomplir.

Prenons garde seulement de ne pas manquer à ce que nous lui devons, et ne craignez point qu'il manque à ce qu'il nous a promis. Mais quand cela arriverait, ce serait sans doute pour notre avantage, de même que la gloire des saints s'est augmentée par le martyre. Oh! que ce serait un heureux échange de mourir bientôt, faute d'avoir de quoi vivre, pour jouir d'autant plus tôt d'une vie et d'un bonheur qui ne finiront jamais!

Pesez bien, je vous prie, mes sœurs, l'importance de cet avis, que je vous laisse par écrit, afin que vous vous en souveniez après ma mort; car tant que je serai au monde, je ne manquerai pas de vous en renouveler souvent la mémoire, à cause que je sais par expérience l'avantage qu'il y a de le pratiquer. Moins nous avons, moins j'ai de soin; et notre Seigneur sait qu'il est très-vrai que la nécessité ne me donne pas tant de peine que l'abondance, si je puis dire avoir éprouvé de la nécessité, vu la promptitude avec laquelle il a toujours plu à Dieu de nous secourir.

Que si nous en usions autrement, ne serait-ce pas tromper le monde, puisque, voulant passer pour pauvres, il se trouverait que nous ne le serions pas d'affection, mais seulement en apparence? J'avoue que j'en aurais du scrupule, parce qu'il me semble que nous serions comme des riches qui demanderaient l'aumône; et Dieu nous garde que cela soit. Après s'être laissé aller une ou deux fois à ces soins excessifs de recevoir des charités, ils se tourneraient enfin en coutume, et il pourrait arriver que nous demanderions ce qui ne nous serait pas nécessaire à des personnes qui en auraient plus besoin que nous. Il est vrai qu'elles pourraient gagner en nous les donnant; mais nous y perdriions sans doute beaucoup.

DES AVANTAGES DE LA PAUVRETÉ.

Dieu ne permette pas, s'il lui plaît, mes filles, que vous tombiez dans cette faute; et, si cela devait être, j'aimerais encore mieux que vous eussiez du revenu. Je vous demande en aumône, et pour l'amour de notre Seigneur, qu'une pensée si dangereuse

n'entre jamais dans votre esprit. Mais si ce malheur arrivait en cette maison, celle-là même qui serait la moindre de toutes les sœurs devrait pousser des cris vers le ciel, et représenter avec humilité à sa supérieure que cette faute est si importante, qu'elle ruinerait peu à peu la véritable pauvreté. J'espère, avec la grâce de Dieu, que cela ne sera point, qu'il n'abandonnera pas ses servantes, et que, quand ce que j'écris pour satisfaire à votre désir ne serait utile à autre chose, il servira au moins à vous réveiller, si vous tombiez en ceci dans la négligence. Croyez, je vous prie, mes filles, que Dieu a permis pour votre bien que j'eusse quelque intelligence des avantages qui se rencontrent dans la sainte pauvreté. Ceux qui la pratiqueront les comprendront, mais non pas peut-être autant que moi, parce qu'au lieu d'être pauvre d'esprit, comme j'avais fait vœu de l'être, j'ai été long-temps foible d'esprit; et ainsi, plus j'ai été privée d'un si grand bien, plus j'ai reconnu par expérience que c'est un extrême bonheur à une âme de le posséder.

Cette heureuse pauvreté est un si grand bien, qu'il renferme tous les biens du monde. Oui, je le redis encore, il renferme tous les biens du monde, puisque mépriser le monde, c'est être le maître du monde. Car, que me soucierai-je d'avoir la faveur des grands et des princes, si je ne voulais ni avoir leurs biens, ni jouir de leurs délices, et que je serais très-fâchée de rien faire pour leur plaire, qui pût déplaire à Dieu en la moindre chose? Comment pourrais-je désirer aussi leurs vains honneurs, sachant que le plus grand honneur d'un pauvre consiste à être pauvre véritablement? Je tiens que les honneurs et les richesses vont presque toujours de compagnie; celui qui aime l'honneur ne saurait haïr les richesses, et celui qui méprise les richesses ne se soucie guère de l'honneur.

Comprenez bien ceci, je vous prie; pour moi, il me semble que l'honneur est toujours suivi de quelque intérêt de bien; car il arrive très-rarement qu'une personne pauvre soit honorée dans le monde, quoique sa vertu la rende digne de l'être, et l'on en tient au contraire fort peu de compte. Mais quant à la véritable pauvreté, elle est accompagnée d'un certain honneur, qui fait qu'elle n'est à charge à personne. J'entends par cette pauvreté celle que l'on souffre seulement pour l'amour de Dieu, laquelle ne se met en peine de contenter que lui seul; et l'on ne manque jamais d'avoir beaucoup d'amis, lorsqu'on n'a besoin de personne; je le sais par expérience. Mais comme l'on a déjà écrit de cette vertu tant de choses excellentes que je n'ai garde de

pouvoir exprimer par mes paroles, puisque je n'ai pas assez de lumière pour les bien comprendre, outre que je craindrais d'en diminuer le prix en entreprenant de la louer, je me contenterai de ce que j'ai dit en avoir éprouvé; et j'avoue que jusqu'ici je me suis trouvée de telle sorte, comme hors de moi, que je ne me suis pas entendue moi-même; mais que ce que j'ai dit demeure dit pour l'amour de notre Seigneur.

Puis donc, mes filles, que nos armes sont la sainte pauvreté, et que ceux qui le doivent bien savoir m'ont appris que les saints pères, qui ont été les fondateurs de notre ordre, l'ont dès le commencement tant estimée et si exactement pratiquée, qu'ils ne gardaient rien d'un jour à l'autre: si nous ne les pouvons imiter dans l'extérieur en la pratiquant avec la même perfection, tâchons au moins de les imiter dans l'intérieur. Nous n'avons que deux heures à vivre: la récompense qui nous attend est très-grande; et quand il n'y en aurait point d'autre que de faire ce que notre Seigneur nous conseille, ne serions-nous pas assez bien récompensées par le bonheur d'avoir imité en quelque chose notre divin maître?

Je le dis encore: ce sont là les armes qui doivent paraître dans nos enseignes; et il n'y a rien en quoi nous ne devons témoigner notre amour pour la pauvreté, dans nos logemens, dans nos habits, dans nos paroles, et par dessus tout, dans nos pensées. Tant que vous tiendrez cette conduite, ne craignez point qu'avec la grâce de Dieu l'observance soit bannie de cette maison. Car, comme disait sainte Claire, la pauvreté est un grand mur, et elle ajoutait qu'elle voulait s'en servir et de celui de l'humilité, pour enfermer ses monastères. Il est certain que, si on pratique véritablement cette sainte pauvreté, la continence et toutes les autres vertus se trouveront beaucoup mieux soutenues et plus fortifiées par elle que par de somptueux édifices.

CONTRE LES BATIMENS MAGNIFIQUES.

Je conjure, au nom de Jésus-CHRIST et de son précieux sang, celles qui viendront après nous de bien se garder de faire de ces bâtimens superbes; et, si c'est une prière que je puisse faire en conscience, je prie Dieu que, si elles se laissent emporter à un tel excès, ces bâtimens tombent sur leur tête et qu'ils les écrasent toutes. Car, mes filles, quelle apparence y aurait-il de bâtir de grandes maisons du bien des pauvres? Mais Dieu ne permette pas, s'il lui plaît, que nous ayons rien que de vil et de pauvre. Imitons en quelque sorte notre roi, il n'a eu pour maison que la grotte

de Bethléem, où il est né, et la croix où il est mort. Étaient-ce là des demeures fort agréables? Quant à ceux qui font de grands bâtimens, ils en savent les raisons, et ils peuvent avoir des intentions saintes que je ne sais pas; mais le moindre petit coin peut suffire à treize pauvres religieuses.

Que si, à cause de l'étroite clôture, on a besoin de quelque enclos pour y faire des ermitages, afin d'y prier séparément, cela pouvant sans doute aider à l'oraison et à la dévotion, j'y consens, à la bonne heure. Mais quant à de grands bâtimens, et à avoir rien de curieux, Dieu nous en garde par sa grâce. Ayez continuellement devant les yeux que tous les édifices du monde tomberont au jour du jugement, et que nous ignorons si ce jour est proche. Or quelle apparence y aurait-il que la maison de treize pauvres filles ne pût tomber sans faire un grand bruit? Les vrais pauvres doivent-ils en faire? Et aurait-on compassion d'eux s'ils en faisaient?

Quelle joie vous serait-ce, mes sœurs, si vous voyiez quelqu'un être délivré de l'enfer par l'aumône qu'il vous aurait faite? car cela n'est pas impossible. Vous êtes donc obligées de beaucoup prier pour ceux qui vous donnent de quoi vivre, puisque encore que l'aumône vous vienne de la part de Dieu, il veut que vous en sachiez gré à ceux par qui il vous la donne; et vous ne devez jamais y manquer.

Je ne sais ce que j'avais commencé de dire, parce que j'ai fait une grande digression; mais je crois que notre Seigneur l'a permis, puisque je n'avais jamais pensé à écrire ce que je viens de vous dire. Je prie sa divine majesté de nous tenir toujours par la main, afin que nous ne l'abandonnions jamais.

CHAPITRE III.

La Sainte exhorte ses religieuses à prier continuellement Dieu pour ceux qui travaillent pour l'Église. Combien ils doivent être parfaits. Prières de la Sainte à Dieu pour eux.

Pour retourner au principal sujet qui nous a assemblés en cette maison, et pour lequel je souhaiterais que nous pussions faire quelque chose qui fût agréable à Dieu, jedis que, voyant que l'hérésie qui s'est élevée en ce siècle est comme un feu dévorant qui fait toujours de nouveaux progrès, et que le pouvoir des hommes n'est pas capable de l'arrêter, il me semble que nous devons agir comme ferait un prince, qui, voyant que ses ennemis ravageraient tout son pays, et qu'il ne serait pas assez fort pour leur

résister en campagne, se retirerait avec quelques troupes choisies dans une place qu'il ferait extrêmement fortifier, d'où il ferait avec ce petit nombre des sorties sur eux, qui les incommoderaient beaucoup plus que ne pourraient faire de grandes troupes mal aguerries. Car il arrive souvent que par ce moyen on demeure victorieux ; et au pis aller on ne saurait périr que par la famine, puisqu'il n'y a point de traîtres parmi ces gens-là. Or ici, mes sœurs, la famine peut bien nous presser, mais non pas nous contraindre de nous rendre. Elle peut bien nous faire mourir, mais non pas nous vaincre.

Or pourquoi vous dis-je ceci ? C'est pour vous faire connaître que ce que nous devons demander à Dieu est qu'il ne permette pas que dans cette place où les bons chrétiens se sont retirés il s'en trouve qui s'aillent jeter du côté des ennemis ; mais qu'il fortifie la vertu et le courage des prédicateurs et des théologiens qui sont comme les chefs de ces troupes, et fasse que les religieux qui composent le plus grand nombre de ces soldats s'avancent de jour en jour dans la perfection que demande une vocation si sainte ; car cela importe de tout, parce que c'est des forces ecclésiastiques et non pas des séculières que nous devons attendre notre secours.

Puisque nous sommes incapables de rendre dans cette occasion du service à notre roi, efforçons-nous au moins d'être telles, que nos prières puissent aider ceux de nos serviteurs, qui, n'ayant pas moins de doctrine que de vertu, travaillent avec tant de courage pour son service. Que si vous me demandez pourquoi j'insiste tant sur ce sujet, et vous exhorte d'assister ceux qui sont beaucoup meilleurs que nous, je réponds que c'est parce que je crois que vous ne comprenez pas encore assez quelle est l'obligation que vous avez à Dieu de vous avoir conduites en un lieu où vous êtes affranchies des affaires, des engagements et des conversations du monde. Cette faveur est bien plus grande que vous ne le sauriez croire, et ceux dont je vous parle sont bien éloignés d'en jouir. Il ne serait pas même à propos qu'ils en jouissent, principalement en ce temps, puisque c'est à eux de fortifier les faibles et d'encourager les timides ; car à quoi seraient bons des soldats qui manqueraient de capitaine ? Il faut donc qu'ils vivent parmi les hommes, qu'ils conversent avec les hommes, et qu'entrant dans les palais des grands et des rois, ils y paraissent quelquefois, pour ce qui est de l'extérieur, semblables aux autres hommes.

QU'IL N'APPARTIENT QU'AUX PARFAITS DE SERVIR L'ÉGLISE.

Or pensez-vous, mes filles, qu'il faille peu de vertu pour vivre dans le monde, pour traiter avec le monde, et pour s'engager dans les affaires du monde? Pensez-vous qu'il faille peu de vertu pour converser avec le monde, et pour être en même temps dans son cœur, non-seulement éloigné du monde, mais aussi ennemi du monde, pour vivre sur la terre comme dans un lieu de bannissement; et enfin pour être des anges et non pas des hommes? Car, s'ils ne sont pas tels, ils ne méritent pas de porter le nom de capitaines; et je prie notre Seigneur de ne pas permettre qu'ils sortent de leurs cellules. Ils feraient beaucoup plus de mal que de bien, puisque ce n'est pas maintenant le temps de voir des défauts en ceux qui doivent enseigner les autres; et que s'ils ne sont bien affermis dans la piété, et fortement persuadés combien il importe de fouler aux pieds tous les intérêts de la terre et de se détacher de toutes les choses périssables pour s'attacher seulement aux éternelles, ils ne sauraient empêcher que l'on ne découvre leurs défauts, quelque soin qu'ils prennent de les cacher. Comme c'est avec le monde qu'ils traitent, ils peuvent s'assurer qu'il ne leur pardonnera pas, mais qu'il remarquera jusqu'à leurs moindres imperfections, sans s'arrêter à ce qu'ils auront de bon, ni peut-être même sans le croire.

J'admire ce qui peut apprendre à ces personnes du monde ce que c'est que la perfection; car ils la connaissent, non pour la suivre, puisqu'ils ne s'y croient point obligés, et s'imaginent que c'est assez d'observer les simples commandemens; mais pour employer cette connaissance à examiner et à condamner jusqu'aux moindres défauts des autres. Quelquefois même ils raffinent de telle sorte, qu'ils prennent pour une imperfection et pour un relâchement ce qui est en effet une vertu. Vous imaginez-vous donc que les serviteurs de Dieu n'aient pas besoin qu'il les favorise d'une assistance tout extraordinaire, pour s'engager dans un si grand et si périlleux combat?

Tâchez, je vous prie, mes sœurs, de vous rendre telles, que vous méritiez d'obtenir ces deux choses de sa divine majesté: la première, que parmi tant de personnes savantes et tant de religieuses il s'en trouve plusieurs qui aient les conditions que j'ai dites nécessaires pour travailler à ce grand ouvrage, et qu'il lui plaise d'en rendre capables ceux qui ne le sont pas encore assez, puisqu'un seul homme parfait rendra plus de service qu'un grand nombre d'imparfaits; la seconde, que lorsqu'ils sont engagés dans

une guerre si importante, notre Seigneur les soutienne par sa main toute-puissante, afin qu'ils ne succombent pas dans les périls continuels où l'on est exposé dans le monde; mais qu'ils bouchent leurs oreilles aux chants des sirènes quise rencontrent sur une mer dangereuse. Que si, dans l'éroite clôtüre où nous sommes, nous pouvons, par nos prières, contribuer pour quelque chose à ce grand dessein, nous aurons aussi combattu pour Dieu, et je m'estimerai avoir très-bien employé les travaux que j'ai soufferts pour établir cette petite maison, où je prétends que l'on garde la règle de la sainte Vierge, notre reine, avec la même perfection qu'elle se pratiquait au commencement.

Ne croyez pas, mes filles, qu'il soit inutile de faire sans cesse cette prière, quoique plusieurs pensent que c'est une chose bien rude de ne prier pas beaucoup pour soi-même. Croyez-moi, nulle prière n'est meilleure et plus utile. Que si vous craignez qu'elle ne serve pas à diminuer les peines que vous devez souffrir dans le purgatoire, je vous répons qu'elle est trop sainte pour n'y pas servir. Mais quand vous y perdriez quelque chose en votre particulier, à la bonne heure. Et que m'importe quand je demeurerais jusqu'au jour du jugement en purgatoire, si je pouvais, par mes oraisons, être cause du salut d'une âme, et à plus forte raison si je pouvais servir à plusieurs et à la gloire de notre Seigneur? Méprisez, mes sœurs, des peines qui ne sont que passagères, lorsqu'il s'agit de rendre un service beaucoup plus considérable à celui qui a tant souffert pour l'amour de nous.

Tâchez à vous instruire sans cesse de ce qui est le plus parfait, puisque, pour les raisons que je vous dirai ensuite, j'ai à vous prier instamment de traiter toujours de ce qui regarde votre salut avec des personnes doctes et capables. Je vous conjure, au nom de Dieu, de lui demander qu'il nous accorde cette grâce, ainsi que je le lui demande, toute misérable que je suis, parce qu'il y va de sa gloire et du bien de son église, qui sont le but de tous mes désirs.

PRIÈRE A DIEU.

« J'avone que ce serait une grande témérité à moi de croire que je pusse contribuer pour quelque chose, afin d'obtenir une telle grâce; mais je me confie, mon Dieu, aux prières de vos servantes, avec qui je suis, parce que je sais qu'elles n'ont autre dessein ni autre prétention que de vous plaire. Elles ont quitté, pour l'amour de vous, le peu qu'elles possédaient, et auraient voulu quitter davantage pour vous servir. Comment pourrais-je

» donc croire, o mon créateur, qu'étant aussi reconnaissant que
 » vous êtes, vous rejetez leurs demandes? Je sais que, lorsque
 » vous étiez sur la terre, non-seulement vous n'avez point eu de
 » mépris pour notre sexe, mais vous avez même répandu vos fa-
 » veurs sur plusieurs femmes avec une bonté admirable. Quand
 » nous vous demanderons de l'honneur ou de l'argent, ou du reve-
 » nu, ou quelqu'une de ces autres choses que l'on recherche dans
 » le monde, alors ne nous écoutez point. Mais pourquoi n'écou-
 » teriez-vous pas, o Père éternel! celles qui ne vous demandent
 » que ce qui regarde la gloire de votre fils, qui mettent toute li-
 » leur à vous servir, et qui donneraient pour vous mille vies? Je
 » ne prétends pas néanmoins, Seigneur, que vous accordiez cette
 » grâce pour l'amour de nous; je sais que nous ne la méritons
 » pas; mais j'espère de l'obtenir en considération du sang et des
 » mérites de votre fils. Pourriez-vous bien, o Dieu tout-puissant,
 » oublier tant d'injures, tant d'outrages et tant de tourmens qu'il
 » a soufferts? Et vos entrailles paternelles, toutes brûlantes d'a-
 » mour, pourraient-elles bien permettre que ce que son amour a
 » fait pour vous plaire en vous aimant, comme vous lui aviez or-
 » donné, soit aussi méprisé qu'il l'est aujourd'hui dans le très-
 » saint Sacrement de l'Eucharistie par ces malheureux hérétiques
 » qui le chassent de chez lui, en abattant les églises où on l'a-
 » dore? Que s'il avait manqué à quelque chose de ce qui était le
 » plus capable de vous contenter, n'a-t-il pas accompli parfaite-
 » ment tout ce qui pouvait vous être agréable? Ne suffit-il pas,
 » mon Dieu, que, durant qu'il a été dans le monde, il n'ait pas
 » eu où pouvoir reposer sa tête, et qu'il ait été accablé par tant
 » de souffrances, sans qu'on lui ravisse maintenant les maisons
 » où il reçoit ses amis, et où, connaissant leur faiblesse, il les
 » nourrit et les fortifie par cette viande toute divine, pour les
 » rendre capables de soutenir les travaux où ils se trouvent enga-
 » gés pour votre service? N'a-t-il pas suffisamment satisfait par sa
 » mort au péché d'Adam? Et faut-il donc que toutes les fois que
 » nous péchons, ce très-doux et très-charitable agneau satisfasse
 » encore pour nos offenses? Ne le permettez pas, o souverain mo-
 » narque de l'univers! apaisez votre colère, détournez les yeux
 » de nos crimes; considérez le sang que votre divin fils a répandu
 » pour nous racheter; ayez seulement égard à ses mérites et à ceux
 » de la glorieuse Vierge sa mère, des martyrs et de tous les saints,
 » qui ont donné leur vie pour votre service. Mais, hélas! mon
 » Seigneur, qui suis-je pour oser, au nom de tous, vous présen-
 » ter cette requête? Ah! mes filles, quelle mauvaise médiatrice

» pour faire une telle demande pour vous, et pour l'obtenir! Ma
 » témérité ne servira-t-elle plutôt d'un sujet très-juste pour aug-
 » menter l'indignation de ce redoutable et souverain juge dont
 » j'implore la clémence? Mais, Seigneur, puisque vous êtes un
 » Dieu de miséricorde, ayez pitié de cette pauvre pécheresse, de
 » ce ver de terre, et pardonnez à ma hardiesse. Ne considérez
 » pas mes péchés, considérez plutôt mes désirs et mes larmes,
 » que je répands en vous faisant cette prière. Je vous en conjure
 » par vous-même, ayez pitié de tant d'âmes qui se perdent; se-
 » courez, Seigneur, votre Église, arrêtez le cours de tant de maux
 » qui affligent la chrétienté, et faites luire vos lumières parmi
 » ces ténèbres. »

Je vous demande, mes sœurs, pour l'amour de JÉSUS-CHRIST, et comme une chose à quoi vous êtes obligées, de prier sa divine majesté pour cette pauvre et trop hardie pécheresse qui vous parle, afin qu'il lui plaise de me donner l'humilité qui m'est nécessaire. Quant aux rois et aux prélats de l'Église, et particulièrement notre évêque, je ne vous les recommande point, parce que je vous vois si soigneuses de prier pour eux, que je ne crois pas qu'il en soit besoin. Mais puisqu'on peut dire que celles qui viendront après nous seront saintes, si elles ont un saint évêque, comme cette grâce est si importante, demandez-la sans cesse à notre Seigneur. Que si vos désirs, vos oraisons, vos disciplines et vos jeûnes ne s'emploient pour de tels sujets, et les autres dont je vous ai parlé, sachez que vous ne tendez point à la fin pour laquelle Dieu nous a ici assemblés.

CHAPITRE IV.

La Sainte exhorte ses religieuses à l'observation de leur règle. Que les religieuses doivent s'entr'aimer, et éviter avec grand soin toutes singularités et partialités. De quelle manière on doit s'aimer. Des confesseurs, et qu'il en faut changer, lorsqu'on remarque en eux de la vanité.

DE L'OBSERVATION DE LA RÈGLE.

Vous venez de voir, o mes filles, combien grande est l'entreprise que nous prétendons exécuter; car quelles devons-nous être pour ne point passer pour téméraires au jugement de Dieu et des hommes? Il est évident qu'il faut pour cela beaucoup travailler, et qu'il est besoin pour y réussir d'élever fort haut nos pensées, afin de faire de si grands efforts, que nos œuvres y répondent; car il y a sujet d'espérer que notre Seigneur exaucera nos prières,

pourvu que nous n'oublions rien de ce qui peut dépendre de nous pour observer exactement nos constitutions et nos règles. Je ne vous impose rien de nouveau, mes filles; je vous demande seulement d'observer les choses auxquelles votre vocation et votre profession vous obligent, quoiqu'il y ait grande différence entre les diverses manières dont on s'en acquitte.

La première règle nous ordonne de prier sans cesse; et comme ce précepte renferme le plus important de nos devoirs, si nous l'observons exactement, nous ne manquerons ni aux jeûnes, ni aux disciplines, ni au silence, auxquels notre institut nous oblige, puisque vous savez que toutes ces choses contribuent à la perfection de l'oraison, et que les délicatesses et la prière ne s'accordent point ensemble.

Vous avez désiré que je vous parle de l'oraison; et moi je vous demande pour récompense de ce que je vais dire, non-seulement de le lire fort souvent avec beaucoup d'attention, mais aussi de pratiquer ce que je vous ai déjà dit.

Avant que d'en venir à l'intérieur, qui est l'oraison, je vous dirai certaines choses si nécessaires à ceux qui prétendent marcher dans ce chemin, que, pourvu qu'ils les pratiquent, ils pourront s'avancer beaucoup dans le service de Dieu, quoiqu'ils ne soient pas fort contemplatifs; au lieu que sans cela, non-seulement il est impossible qu'ils le deviennent, mais ils se trouveront trompés s'ils croient l'être. Je prie notre Seigneur de me donner l'assistance dont j'ai besoin, et de m'enseigner ce que j'ai à dire, afin qu'il réussisse à sa gloire.

Ne croyez pas, mes chères sœurs, que les choses auxquelles je prétends vous engager soient en grand nombre. Nous serons trop heureuses, si nous accomplissons celles que nos saints pères ont ordonnées et pratiquées, puisqu'en marchant par ce chemin ils ont mérité le nom de saints, et que ce serait s'égarer de tenir une autre route, ou de chercher d'autres guides pour nous conduire. Je m'étendrai seulement sur trois choses portées par nos constitutions, parce qu'ils nous importe extrêmement de comprendre combien il nous est avantageux de les garder, pour jouir de cette paix extérieure et intérieure que Jésus-Christ nous a tant recommandée. La première est un amour sincère des uns envers les autres; la seconde, un entier détachement de toutes les choses créées; et la troisième, une véritable humilité, qui, bien que je la nomme la dernière, est la principale de toutes et embrasse les deux autres.

DE QUELLE MANIÈRE LES RELIGIEUSES SE DOIVENT AIMER.

Quant à la première, qui est de nous entraîner, elle est d'une grande conséquence, parce qu'il n'y a rien de si difficile à supporter qui ne paraisse facile à ceux qui s'aiment, et qu'il faudrait qu'une chose fût merveilleusement rude pour leur pouvoir donner de la peine. Que si ce commandement s'observait avec grand soin dans le monde, je crois qu'il servirait beaucoup pour en faire garder d'autres; mais comme nous y manquons toujours en aimant trop ce qui doit être moins aimé, ou trop peu ce qui doit l'être d'avantage, nous ne l'accomplissons jamais parfaitement.

Il y en a qui s'imaginent que, parmi nous, l'excès ne peut en cela être dangereux; il est néanmoins si préjudiciable et apporte tant d'imperfections avec lui, que j'estime qu'il n'y a que ceux qui l'ont remarqué de leurs propres yeux qui le puissent croire; car le démon s'en sert comme d'un piège si imperceptible à ceux qui se contentent de servir Dieu imparfaitement, que cette grande affection passe dans leur esprit pour une vertu. Mais ceux qui aspirent à la perfection en connaissent le danger, et savent que cette affection mal réglée affaiblit peu à peu la volonté et l'empêche de s'employer entièrement à aimer Dieu. Ce défaut se rencontre encore plutôt, à mon avis, chez les femmes que chez les hommes, et cause un dommage visible à toute la communauté, parce qu'il arrive de là que l'on n'aime pas également toutes les sœurs, que l'on sent le déplaisir qui est fait à son amie, que l'on désire d'avoir quelque chose pour lui donner, que l'on cherche l'occasion de lui parler, sans avoir le plus souvent rien à lui dire, sinon qu'on l'aime, et autres choses impertinentes, plutôt que de lui parler de l'amour que l'on doit avoir pour Dieu. Il arrive même si peu souvent que ces grandes amitiés aient pour fin de s'entr'aider à l'aimer, que je crois que le démon les fait naître pour former des ligues et des factions dans les monastères; car quand on ne s'aime que pour servir sa divine majesté, les effets le font bientôt connaître, en ce qu'au lieu que les autres s'entr'aident pour satisfaire leur passion, celles-ci cherchent, au contraire, dans l'affection qu'elles se portent, un remède pour vaincre leurs passions,

Quant à cette sorte d'amitié, je souhaiterais que, dans les grands monastères, il s'y en trouvât beaucoup, car pour celui-ci où nous ne sommes et ne pouvons être que treize, toutes les sœurs doivent être amies, toutes se doivent chérir, toutes se doivent aimer;

et quelque saintes qu'elles soient, je les conjure, pour l'amour de notre Seigneur, de se bien garder de ces singularités, où je vois si peu de profit, puisque, entre les frères mêmes, c'est un poison d'autant plus dangereux pour eux, qu'ils sont plus proches.

Croyez-moi, mes sœurs, quoique ce que je vous dis vous semble un peu rude, il conduit à une grande perfection ; il produit dans l'âme une grande paix, et fait éviter plusieurs occasions d'offenser Dieu à celles qui ne sont pas tout-à-fait fortes. Que si notre inclination nous porte à aimer plutôt une sœur que non pas une autre, ce qui pourrait arriver, puisque c'est un mouvement naturel qui souvent même nous fait aimer davantage les personnes les plus imparfaites quand il se rencontre que la nature les a favorisées de plus de grâces, nous devons alors nous tenir extrêmement sur nos gardes, afin de ne nous laisser point dominer par cette affection naissante. Aimons les vertus, mes filles, et les biens intérieurs ; ne négligeons aucun soin pour nous désaccoutumer de faire cas de ces biens extérieurs, et ne souffrons point que notre volonté soit esclave, si ce n'est de celui qui l'a rachetée de son propre sang.

Que celles qui ne profiteront pas de cet avis prennent garde de se trouver, sans y penser, dans des liens dont elles ne pourront se dégager. Hélas ! mon Dieu, mon Sauveur, qui pourrait nombrer combien de sottises et de niaiseries tirent leur origine de cette source ! Mais comme il n'est pas besoin de parler ici de ces faiblesses qui se trouvent dans les femmes, ni de les faire connaître aux personnes qui les ignorent, je ne veux pas les rapporter en partie. J'avoue que j'ai été quelquefois épouvantée de les voir ; je dis de les voir, car, par la miséricorde de Dieu, je n'y suis jamais guère tombée. Je les ai remarquées souvent, et je crains bien qu'elles ne se rencontrent dans la plupart des monastères, ainsi que je l'ai vu en plusieurs, parce que je sais que rien n'est plus capable d'empêcher les religieuses d'arriver à une grande perfection, et que dans les supérieures, comme je l'ai déjà dit, c'est une peste.

Il faut apporter un extrême soin à couper la racine de ces partialités et de ces amitiés dangereuses aussitôt qu'elles commencent à naître ; mais il le faut faire avec adresse et avec plus d'amour que de rigueur. C'est un excellent remède pour cela de n'être ensemble qu'aux heures ordonnées, et de ne se point parler, ainsi que nous le pratiquons maintenant, mais de demeurer séparés comme la règle le commande, et nous retirer chacune dans notre cellule. Ainsi, quoique ce soit une coutume louable d'avoir une chambre commune où l'on travaille, je vous exhorte à n'en point

avoir dans ce monastère, parce qu'il est beaucoup plus facile de garder le silence lorsque l'on est seule. Outre qu'il importe extrêmement de s'accoutumer à la solitude pour pouvoir bien faire l'oraison, qui devant être le fondement de la conduite de cette maison, puisque c'est principalement pour ce sujet que nous sommes ici assemblées, nous ne saurions trop nous affectionner à ce qui peut le plus contribuer à nous l'acquérir.

Pour revenir, mes filles, à ce que je disais de nous entr'aimer, il me semble qu'il serait ridicule de vous le recommander, puisqu'il n'y a point de personnes si brutales qui, demeurant et communiquant toujours ensemble, n'ayant ni ne devant point avoir de conversations, d'entretiens et de divertissemens avec les personnes de dehors, et ayant sujet de croire que Dieu aime les sœurs et qu'elles l'aiment, puisqu'elles ont tout quitté pour l'amour de lui, puissent manquer de s'aimer les unes les autres, outre que c'est le propre de la vertu de se faire aimer, et que j'espère, avec la grâce de Dieu, qu'elle n'abandonnera jamais ce monastère.

Je n'estime donc pas qu'il soit besoin de vous recommander beaucoup de vous entr'aimer en la manière que je viens de dire; mais je veux vous représenter quel est cet amour si louable que je désire qui soit parmi nous, et par quelles marques nous pourrions connaître que nous aurons acquis cette vertu qui doit être bien grande, puisque notre Seigneur l'a recommandée si expressément à ses apôtres. C'est de quoi je vais maintenant vous entretenir un peu selon mon peu de capacité: que si vous le trouvez mieux expliqué en d'autres livres, ne vous arrêtez pas à ce j'en écrirai, car peut-être ne sais-je pas ce que je dis.

DE L'AFFECTION POUR LES CONFESSEURS.

Il y a deux sortes d'amour dont je vais parler: l'un est purement spirituel, ne paraissant rien en lui qui ternisse sa pureté, parce qu'il n'a rien qui tienne de la sensualité et de la tendresse de notre nature; l'autre est aussi spirituel; mais notre sensualité et notre faiblesse s'y mêlent. C'est toutefois un bon amour, et qui semble légitime: tel est celui qui se voit entre les parens et les amis. J'ai déjà dit quelque chose de ce dernier, et je veux maintenant parler de l'autre qui est purement spirituel et sans aucun mélange de passion; car, s'il s'y rencontrait, toute la spiritualité qui y paraîtrait s'évanouirait et deviendrait sensuelle; au lieu que si nous nous conduisions dans cet autre amour, quoique moins parfait,

avec modération et avec prudence, tout y sera méritoire, et ce qui paraissait sensualité se changera en vertu. Mais cette sensualité s'y mêle quelquefois si subtilement, qu'il est difficile de la discerner, principalement s'il se rencontre que ce soit avec un confesseur, parce que les personnes qui s'adonnent à l'oraison s'affectionnent extrêmement à celui qui gouverne leur conscience, quand elle reconnaissent en lui beaucoup de vertu et de capacité pour les conduire. C'est ici que le démon les assiège d'un grand nombre de scrupules dans le dessein de les inquiéter et de les troubler, et surtout s'il voit que le confesseur les porte à une plus grande perfection; car alors il les presse d'une telle sorte, qu'il les fait résoudre à quitter leur confesseur, et ne les laisse point en repos après même qu'elles en ont choisi un autre.

Ce que ces personnes peuvent faire en cet état est de ne point s'appliquer à discerner si elles aiment ou n'aiment pas. Que si elles aiment, qu'elles aiment. Car si nous aimons ceux de qui nous recevons des biens qui ne regardent que le corps, pourquoi n'aimerions-nous pas ceux qui travaillent sans cesse à nous procurer les biens de l'âme? J'estime, au contraire, que c'est une marque que l'on commence à faire un progrès notable lorsque l'on aime son confesseur, quand il est saint et spirituel, et que l'on voit qu'il travaille pour nous faire avancer dans la vertu; notre faiblesse étant telle que nous ne pourrions souvent sans son aide entreprendre de grandes choses pour le service de Dieu.

Que si le confesseur n'est pas tel que je viens de dire, c'est alors qu'il y a beaucoup de péril, et qu'il peut arriver un très-grand mal de ce qu'il voit qu'on l'affectionne, principalement dans les maisons où la clôture est la plus étroite. Or, comme il est difficile de connaître si le confesseur a toutes les bonnes qualités qu'il doit avoir, on doit lui parler avec une grande retenue et une grande circonspection. Le meilleur serait sans doute de faire qu'il ne s'aperçût point qu'on l'aime beaucoup, et de ne lui en parler jamais. Mais le démon use d'un si grand artifice pour l'empêcher, que l'on ne sait comment s'en défendre, car il fait croire à ces personnes que c'est à quoi toute leur confession se réduit principalement, et qu'ainsi elles sont obligées de s'en accuser. C'est pourquoi je voudrais qu'elles crussent que cela n'est rien, et n'en tinsent aucun compte. C'est un avis qu'elles doivent suivre si elles connaissent que tous les discours de leur confesseur ne tendent qu'à leur salut, qu'il craint beaucoup Dieu, et n'a point de vanité, ce qui est très-facile à remarquer, à moins de se vouloir aveugler soi-même. Car, en ce cas, quelques tentations que leur donne la

crainte de le trop aimer, au lieu de s'en inquiéter, il faut qu'elles les méprisent et en détournent leur vue, puisque c'est le vrai moyen de faire que le démon se lasse de les persécuter et se retire.

Mais si elles remarquent que le confesseur les conduise en quelque chose par un esprit de vanité, tout le reste doit alors leur être suspect : et quoiqu'il n'y ait rien que de bon dans ses entretiens, il faut qu'elles se gardent bien d'entrer en discours avec lui, mais qu'elles se retirent après s'être confessées en peu de paroles. Le plus sûr, dans ces rencontres, sera de dire à la prieure que l'on ne se trouve pas bien de lui, et de le changer comme étant le remède le plus certain, si l'on en peut user sans blesser sa réputation.

Dans ces occasions et autres semblables qui sont comme autant de pièges qui nous sont tendus par le démon et où l'on ne sait quel conseil prendre, le meilleur sera d'en parler à quelque homme savant et habile (ce que l'on ne refuse point en cas de nécessité), de se confesser à lui et de suivre ses avis; puisque si on ne cherchait point de remède à un si grand mal, on pourrait tomber dans de grandes fautes. Car combien en commet-on dans le monde que l'on ne commettrait pas si l'on agissait avec conseil, principalement en ce qui regarde la manière de se conduire envers le prochain pour ne lui point faire de tort ? Il faut donc nécessairement, dans ces rencontres, travailler à trouver quelque remède, puisque quand le démon commence à nous attaquer de ce côté-là, il fait en peu de temps des grands progrès, si l'on ne se hâte de lui fermer le passage. Ainsi cet avis de parler à un autre confesseur est sans doute le meilleur, en cas qu'il se trouve quelque commodité pour le faire, et si, comme je l'espère de la miséricorde de notre Seigneur, ces âmes sont disposées à ne rien négliger de tout ce qui est en leur pouvoir, pour ne plus traiter avec le premier, quand elles devraient pour ce sujet s'exposer à perdre la vie.

Considérez, mes filles, de quelle importance vous est cet avis, puisque ce n'est pas seulement une chose périlleuse, mais une peste pour toute la communauté, mais un enfer. N'attendez donc pas que le mal soit grand, et travaillez de bonne heure à le déraciner par tous les moyens dont vous pourrez user en conscience. J'espère que notre Seigneur ne permettra pas que des personnes qui font profession d'oraison puissent affectionner d'autres que de grands serviteurs de Dieu. Car autrement elles ne seraient ni des âmes d'oraison, ni des âmes qui tendissent à une perfection telle que je prétends que soit la vôtre; puisque si elles voyaient qu'un

confesseur n'entendit pas leur langage, et qu'il ne se portât pas avec affection à parler de Dieu, il leur serait impossible de l'aimer, parce qu'il leur serait entièrement dissemblable. Que s'il était comme elles dans la piété, il faudrait qu'il fût bien simple et peu éclairé pour croire qu'un si grand mal pût entrer facilement dans une maison si resserrée, et si peu exposée aux occasions qui l'auraient pu faire naître, et pour vouloir ensuite s'inquiéter soi-même et inquiéter des servantes de Dieu.

C'est donc là, comme je l'ai dît, tout le mal, ou au moins le plus grand mal que le démon puisse faire glisser dans les maisons les plus resserrées. C'est celui qui s'y découvre le plus tard, et qui est capable d'en ruiner la perfection sans que l'on en sache la cause, parce que si le confesseur lui-même, étant vain, donne quelque entrée à la vanité dans le monastère, comme il se trouve engagé dans ce défaut, il ne se met guère en peine de le corriger dans les autres. Je prie Dieu, par son infinie bonté, de nous délivrer d'un tel malheur. Il est si grand, qu'il n'en faut pas davantage pour troubler toutes les religieuses lorsqu'elles sentent que leur conscience leur dicte le contraire de ce que leur dit leur confesseur; et que si on leur tient tant de rigueur que de leur refuser d'aller à un autre, elles ne savent que faire pour calmer le trouble de leur esprit, parce que celui qui devrait y remédier est celui-la même qui le cause. Il se rencontre sans doute en quelques maisons tant de peines de cette sorte, que vous ne devez pas vous étonner que la compassion que j'en ai m'ait fait prendre un si grand soin de vous avertir de ce péril.

CHAPITRE V.

Suite du même sujet. Combien il importe que les confesseurs soient savans. En quels cas on peut changer; et de l'autorité des supérieurs.

Je prie Dieu de tout mon cœur de ne permettre qu'aucune de vous éprouve dans un monastère d'une si étroite clôture ces troubles d'esprit et ces inquiétudes dont je viens de vous parler. Que si la prieure et le confesseur sont bien ensemble, et qu'ainsi on n'ose rien dire, ni à elle de ce qui le touche, ni à lui de ce qui la regarde, ce sera alors que l'on se trouvera tenté de taire dans la confession des péchés fort importants, par la crainte de ce trouble et de cette inquiétude où l'on s'engagerait en les disant. O mon Dieu, mon Sauveur, quel ravage le démon ne peut-il point faire par ce moyen, et que cette dangereuse retenue et ce malheureux

point d'honneur coûtent cher ! Car, par la fausse créance qu'il y va de la réputation du monastère de n'avoir qu'un confesseur, cet esprit infernal met ces pauvres filles dans une gêne d'esprit où il ne pourrait par d'autres voies les faire tomber. Ainsi, si elles demandent d'aller à un autre confesseur, on croit que c'est renverser toute la discipline de la maison ; et quand celui qu'elles désirent serait un saint, s'il se rencontre qu'il ne soit pas du même ordre, on s'imagine ne pouvoir le leur donner sans faire un affront à tout l'ordre.

Louez extrêmement Dieu, mes filles, de la liberté que vous avez maintenant d'en user d'une autre sorte ; puisque encore qu'elle ne se doive pas étendre à avoir beaucoup de confesseurs, vous pouvez, outre les ordinaires, en avoir quelques-uns qui vous éclaircissent de vos doutes. Je demande, au nom de notre Seigneur, à celle qui sera supérieure, de tâcher toujours d'obtenir de l'évêque ou du provincial, pour elle et ses religieuses, cette sainte liberté de communiquer de son intérieur avec des personnes doctes, principalement si leurs confesseurs ne le sont pas, quelque vertueux qu'ils puissent être. Car Dieu les garde de se laisser conduire en tout par un confesseur ignorant, quoiqu'il leur paraisse spirituel, et qu'il le soit en effet ! La science sert extrêmement pour donner lumières en toutes choses, et il n'est pas impossible de rencontrer des personnes qui soient tout ensemble et savantes et spirituelles. Souvenez-vous aussi, mes sœurs, que plus notre Seigneur nous fera de grâces dans l'oraison, et plus vous aurez besoin d'établir sur un fondement solide toutes vos actions et vos prières.

Vous savez déjà que la première pierre de cet édifice spirituel est d'avoir une bonne conscience, de faire tous ses efforts pour éviter même de tomber dans les péchés véniels, et d'embrasser ce qui est le plus parfait. Vous vous imaginerez peut-être que tous les confesseurs le savent, mais c'est une erreur ; car il m'est arrivé de traiter des choses de conscience avec un qui avait fait tout son cours de théologie, lequel me fit beaucoup de tort en me disant que certaines choses n'étaient point considérables. Il n'avait point toutefois intention de me tromper, ni sujet de le vouloir, et il n'y aurait rien gagné : mais il n'en savait pas davantage ; et la même chose m'est arrivée avec deux ou trois autres.

EN QUELS CAS ON PEUT CHANGER DE CONFESSEUR.

Cette véritable connaissance de ce qu'il faut faire pour observer perfection la loi de Dieu nous importe de tout. C'est le fon-

dement solide de l'oraison , et quand il manque, on peut dire que tout l'édifice porte à faux. Vous devez donc prendre conseil de ceux en qui l'esprit se trouve joint avec la doctrine, etsi votre confesseur n'a ces qualités, tâchez de temps en temps d'aller à un autre. Quesil'on fait difficulté de vous le permettre, communiquez au moins, hors de la confession, de l'état de votre conscience avec des personnes telles que je viens de dire.

J'ose même passer plus avant, en vous conseillant de pratiquer quelquefois cet avis, quand bien même votre confesseur aurait de l'esprit et serait savant, parce qu'il se pourrait faire qu'il se trompât, et qu'il serait très-fâcheux que vous fussiez toutes trompées par lui. Tâchez toujours néanmoins à ne rien faire qui contrevienne à l'obéissance; car à toutes choses il y a remède. Et puisque une âme est de si grand prix qu'il n'y a rien qu'on ne doive faire pour son avancement dans la vertu, que ne doit-on pas faire lorsqu'il s'agit de l'avancement de plusieurs âmes?

Tout ce que je viens de dire regarde principalement la supérieure. Je la conjure, encore une fois, que puisqu'on ne cherche d'autre consolation en cette maison que celle qui regarde l'âme, elle tâche de la lui procurer dans un point si important. Car comme il y a plusieurs chemins par lesquels Dieu conduit les personnes pour les attirer à lui, il n'y a pas sujet de s'étonner que le confesseur en ignore quelques-uns. Et pourvu, mes filles, que vous soyez telles que vous devez être, quelque pauvres que vous soyez, vous ne manquerez pas de personnes qui veuillent, par charité, vous assister de leurs conseils. Ce même père céleste qui vous donne la nourriture nécessaire pour le corps inspirera sans doute à quelqu'un la volonté d'éclairer votre âme, pour remédier à ce mal, qui est celui de tous que je crains le plus. Et quand il arriverait que le démon tenterait le confesseur pour le faire tomber dans quelque erreur, lorsque ce confesseur verrait que d'autres vous parleraient, il prendrait garde de plus près à lui et serait plus circonspect dans toutes ses actions.

J'espère en la miséricorde de Dieu, que si l'on ferme cette porte au diable, il n'en trouvera point d'autre pour entrer dans ce monastère: et ainsi je demande, au nom de notre Seigneur, à l'évêque ou au supérieur sous la conduite duquel vous serez, qu'il laisse aux sœurs cette liberté, et que s'il se rencontre dans cette ville des personnes savantes et vertueuses, ce qui est facile à savoir dans un lieu aussi petit qu'est celui-ci, il ne leur refuse pas la permission de se confesser quelquefois à eux, quoiqu'elles ne manquent pas d'un confesseur ordinaire. Je sais que cela est à

propos pour plusieurs raisons, et que le mal qui en peut arriver ne doit pas entrer en comparaison avec un mal aussi grand et aussi irrémédiable que serait celui d'être cause, en leur refusant cette grâce, qu'elles retinssent sur leur conscience des péchés qu'elles ne pourraient se résoudre de découvrir. Car les maisons religieuses ont cela de propre, que le bien s'y perd promptement si on ne le conserve avec grand soin, au lieu que quand le mal s'y glisse une fois il est très-difficile d'y remédier, la coutume dans tout ce qui va au relâchement se tournant bientôt en habitude. Je ne vous dis rien en ceci que je n'aie vu, que je n'aie remarqué, et dont je n'aie conféré avec des personnes doctes et saintes, qui ont fort considéré ce qui était le plus propre pour l'avancement de la perfection de cette maison.

DE L'AUTORITÉ DES SUPÉRIEURS.

Entre les inconvéniens qui peuvent arriver, comme il s'en rencontre toujours partout durant cette vie, il me semble que le moindre est qu'il n'y ait point de vicaire ni de confesseur qui ait le pouvoir d'entrer, de commander et de sortir, mais seulement de veiller et de prendre garde à ce que la maison soit dans le recueillement, que toutes choses s'y fassent avec bienséance, et que l'on y avance intérieurement et extérieurement dans la pratique de la vertu, afin que s'il trouve que l'on y manque, il en informe l'évêque; mais qu'il ne soit pas supérieur. C'est ce qui s'observe maintenant ici, non par mon seul avis, mais par celui de monseigneur don Alvarez de Mendoce, maintenant notre évêque, et sous la conduite duquel nous sommes; personne de très-grande naissance, grand serviteur de Dieu, très-affectionné à toutes les religions et à toutes les choses de piété, et qui se porte avec une inclination toute particulière à favoriser cette maison, qui, pour plusieurs raisons, n'est point encore soumise à l'ordre, ayant fait assembler sur ce sujet des hommes savans, spirituels et de grande expérience. Ils résolurent ce que j'ai dit ensuite de beaucoup de prières de plusieurs personnes auxquelles toute misérable que je suis, je joignis les miennes. Ainsi il est juste qu'à l'avenir les supérieures se conforment à cet avis, puisque c'est celui auquel tant de gens de bien se sont portés, après avoir demandé à Dieu de leur donner la lumière nécessaire pour connaître ce qui serait meilleur, comme il l'est sans doute selon ce qui a paru jusqu'ici; et je le prie de faire que cela continue toujours, pourvu que ce soit pour sa gloire. Ainsi soit-il.

CHAPITRE VI.

De l'amour spirituel que l'on doit avoir pour Dieu et pour ceux qui peuvent contribuer à notre salut.

Quoique j'aie fait une grande digression, ce que j'ai dit est si important, que ceux qui en comprendront bien la conséquence ne m'en blâmeront pas, j'en suis assurée.

DE L'AMOUR DE DIEU, QUI EST TOUT SPIRITUEL.

Je reviens maintenant à cet amour qu'il ne nous est seulement pas permis d'avoir, mais qu'il est utile que nous ayons. Je dis qu'il est purement spirituel, et cependant je doute si je dois le nommer ainsi. Il me semble qu'il n'est pas nécessaire d'en parler beaucoup, dans la crainte que j'ai que peu d'entre vous le possèdent; et s'il y en a quelqu'une que notre Seigneur favorise d'une telle grâce, elle l'en doit beaucoup louer, parce qu'un si grand don sera sans doute accompagné d'une très-grande perfection. Je veux néanmoins vous en dire quelque chose qui pourra peut-être servir, à cause que ceux qui désirent d'acquérir la vertu s'y affectionnent lorsqu'on l'expose devant leurs yeux. J'avoue que je ne sais comment je m'engage à parler de ce sujet, dans la créance que j'ai de ne pas bien discerner ni ce qui est spirituel, ni quand la sensualité s'y mêle. Dieu veuille, s'il lui plaît, me le faire connaître et me rendre capable de l'expliquer. Je ressemble à ces personnes qui entendent parler de loin, sans savoir ce que l'on dit; car quelquefois je n'entends pas moi-même ce que je dis, et Dieu fait pourtant que je dis bien. D'autres fois ce que je dis est impertinent, et c'est ce qui m'est le plus ordinaire.

Il me semble que lorsque Dieu fait connaître clairement à une personne ce que c'est que ce monde, qu'il y a un autre monde, la différence qui se trouve entre eux, que l'un passe comme un songe, et que l'autre est éternel; ce que c'est que la création, quel bonheur c'est d'aimer l'un et quel malheur c'est d'aimer l'autre, il me semble, dis-je, que lorsque cette personne connaît toutes ces vérités et plusieurs autres que Dieu enseigne avec certitude à ceux qui se laissent conduire par lui dans l'oraison, et quelle le connaît par expérience et par un vrai sentiment du cœur, ce qui est bien différent de le croire seulement et de le penser, cette personne l'aime sans doute d'une manière tout autre que nous qui ne sommes pas encore arrivées à cet état.

Il vous paraîtra peut-être, mes sœurs, que c'est inutilement que je vous parle de la sorte, et que je ne dis rien que vous ne sachiez. Je prie Dieu de tout mon cœur que cela se trouve véritable, et que le sachant aussi bien que je le souhaite, vous le graviez profondément dans votre cœur. Que si vous le savez en effet, vous savez donc que je ne mens pas, lorsque je dis que ceux à qui Dieu a fait cette grâce, et à qui il donne cet amour, sont des âmes généreuses et toutes royales. Ainsi, quelque belles que soient les créatures, de quelques grâces qu'elles soient ornées, quoiqu'elles plaisent à nos yeux, et nous donnent sujet de louer celui qui, en les créant, les a rendues si agréables, ces personnes favorisées de Dieu ne s'y arrêtent pas, de telle sorte que cela passe jusqu'à y attacher leur affection, parce qu'il leur semble que ce serait aimer une chose de néant, et comme embrasser une ombre; ce qui leur donnerait une si grande confusion, qu'elles ne pourraient, sans rougir de honte, dire après cela à Dieu qu'elles l'aiment.

N'AIMER QUE CEUX QUI SAVENT CONTRIBUER A NOTRE SALUT.

Vous me direz peut-être que ces personnes ne savent pas ce que c'est que d'aimer et de répondre à l'amitié qu'on leur porte. Je réponds qu'au moins se soucient-elles peu d'être aimées; et quoique d'abord la nature les fasse quelquefois se réjouir de voir qu'on les aime, elles ne rentrent pas plus tôt en elles-mêmes, qu'elles connaissent que ce n'est qu'une folie, excepté aux yeux de ceux qui peuvent contribuer à leur salut par leurs prières ou par leur doctrine; toutes les affections les lassent et les ennuient parce qu'elles savent qu'elles ne leur peuvent profiter de rien, et qu'elles seraient capables de leur nuire. Elles ne laissent pas d'en savoir gré, et de payer cet amour en recommandant à Dieu ceux qui les aiment; car elles considèrent l'affection de ces personnes comme une dette dont notre Seigneur est chargé, parce que ne voyant rien en elles-mêmes qui mérite d'être aimé, elles croient qu'on ne les aime qu'à cause que Dieu les aime. Ainsi elles lui laissent le soin de payer cet amour qu'on a pour elles, et en le priant de tout leur cœur, elles s'en croient déchargées, et demeurent aussi tranquilles que si cette affection ne les touchait point.

Ces considérations me font penser quelquefois qu'il y a beaucoup d'aveuglement dans ce désir d'être aimé, si ce n'est, comme je l'ai dit, de ceux qui peuvent nous aider à acquérir les biens éternels. Sur quoi il faut remarquer qu'au lieu que dans l'amour

du monde nous n'aimons jamais sans qu'il y entre quelque intérêt d'utilité ou de plaisir, au contraire, ces personnes si parfaites foulent aux pieds tout le bien qu'on pourrait leur faire et toute la satisfaction qu'on leur pourrait donner dans le monde, leur âme étant disposée de telle sorte, que quand, pour parler ainsi, elles le voudraient, elles n'en sauraient trouver qu'en Dieu et dans les entretiens dont lui seul est tout le sujet. Comme elles ne comprennent point quel avantage elles pourraient retirer d'être aimées, elles se soucient peu de l'être, et sont si persuadées de cette vérité, qu'elles se rient en elles-mêmes de la peine où elles étaient autrefois de savoir si l'on récompensait leur affection par une égale affection. Ce n'est pas qu'il ne soit fort naturel, même dans l'amour honnête et permis, de vouloir qu'on nous aime, quand nous aimons : mais lorsqu'on nous a payées en cette monnaie, qui nous paraissait si précieuse, nous découvrons qu'on ne nous a donné que des pailles que le vent emporte; car, quoique l'on nous aime beaucoup, qu'est-ce qu'à la fin il nous en reste? C'est ce qui me fait dire que ces grandes âmes ne se soucient pas plus de n'être pas aimées que de l'être, si ce n'est de ceux qui peuvent contribuer à leur salut et dont encore elles ne sont bien aise d'être aimées, qu'à cause qu'elles savent que le naturel de l'homme est de se lasser bientôt de tout, s'il n'est soutenu par l'amour.

Ques'il vous semble que ces personnes n'aiment donc rien si non Dieu, je vous répons qu'elles aiment aussi leur prochain, et d'un amour plus véritable et plus utile, et même plus grand que ne font les autres, parce qu'elles aiment toujours beaucoup mieux, même à l'égard de Dieu, donner que recevoir. C'est à cet amour qu'il est juste de donner le nom d'amour, et non pas à ces basses affections de la terre qui l'usurpent si injustement.

Que si vous me demandez à quoi ces personnes peuvent donc s'affectionner, si elles n'aiment pas ce qu'elles voient, je répons qu'elles aiment ce qu'elles voient, et s'affectionnent à ce qu'elles entendent; mais les choses qu'elles voient et qu'elles entendent sont permanentes et passagères. Ainsi, sans s'arrêter au corps, elles attachent les yeux sur les âmes, pour connaître s'il y a quelque chose en elles qui mérite d'être aimé, et quand elles n'y remarqueraient que quelque disposition au bien qui leur donne sujet de croire que, pourvu qu'elles approfondissent cette mine, elles y trouveront de l'or, elles s'y affectionnent, et il n'y a ni peines, ni difficultés qui les empêchent de travailler de tout leur pouvoir à faire leur bonheur, parce qu'elles désirent de continuer à les ai-

mer, ce qui leur serait impossible, si elles n'avaient de la vertu et n'aimaient beaucoup Dieu. Je dis impossible, car encore que ces personnes aient un ardent amour pour elles, qu'elles les comblent de bienfaits, qu'elles leur rendent tous les offices imaginables, et que même elles soient ornées de toutes les grâces de la nature, ces âmes saintes ne sauraient se résoudre, par ces seules considérations, à les aimer d'un amour ferme et durable. Elles connaissent trop le peu de valeur de toutes les choses d'ici-bas pour pouvoir être trompées. Elles savent que ces personnes ont des sentimens différens des leurs, et qu'ainsi cette amitié ne saurait durer, parce que n'étant pas également fondée sur l'amour de Dieu et de ses commandemens, il faut, de nécessité, qu'elle se termine avec la vie, et qu'en se séparant par la mort, l'un aille d'un côté et l'autre d'un autre.

Ainsi l'âme à qui Dieu a donné une véritable sagesse, au lieu de trop estimer cette amitié qui finit avec la vie, l'estime moins qu'elle ne mérite. Elle ne peut être désirée que par ceux qui, étant enchantés des plaisirs, des honneurs et des richesses passagères, sont bien aises de trouver des personnes riches qui les satisfassent dans leur malheureux divertissement. Si donc ces âmes parfaites ont quelque amitié pour une personne, ce n'est que pour la porter à aimer Dieu, afin de pouvoir ensuite l'aimer, sachant, comme je l'ai dit, que si elles aimaient d'une autre sorte, cette amitié ne durerait pas, et leur serait préjudiciable. C'est pourquoi elles n'oublient rien pour tâcher de leur être utiles, et elles donneraient milles vies pour leur procurer un peu de vertu. O amour sans prix, que vous imitez heureusement l'amour de Jésus, qui est tout ensemble notre bien et l'exemple du parfait amour !

CHAPITRE VII.

Des qualités admirables de l'amour spirituel que les personnes saintes ont pour les âmes à qui Dieu les lie. Quel bonheur c'est que d'avoir part à leur amitié. De la compassion que les âmes, même les plus parfaites, doivent avoir pour les faiblesses d'autrui. Divers avis touchant la manière dont les religieuses doivent se conduire, et avec quelle promptitude et sévérité il faut réprimer les desirs d'honneurs et de préférence.

DE L'AMOUR SPIRITUEL QU'ON A POUR LES AMES.

C'est une chose incroyable que la véhémence de cet amour qu'on a pour une âme. Que de larmes il fait répandre ! que de pénitences il produit ! que d'oraisons il fait adresser à Dieu ! que de soins il fait prendre de la recommander aux prières des gens de

bien! Quel désir n'a-t-on point de la voir avancer dans la vertu! quelle douleur ne ressent-on point lorsqu'elle n'avance pas! Que si, après s'être avancée, elle recule, il semble qu'on ne puisse plus goûter aucun plaisir dans la vie, on perd l'appétit et le sommeil; on est dans une peine continuelle, on tremble par l'appréhension que cette âme ne se perde et ne se sépare de nous pour jamais. Car, pour la mort du corps, ces personnes embrasées de la charité ne la considèrent point, tant elles sont éloignées de s'attacher à une chose qui échappe des mains comme une feuille que le moindre vent emporte. C'est là ce qu'on peut nommer, comme je l'ai dit, un amour entièrement désintéressé, puisqu'il ne prétend et ne désire que de voir cette âme devenir riche des biens du ciel.

C'est là ce qui mérite de porter le nom d'amour et non pas ces malheureux amours du monde, par lesquels je n'entends point ces amours criminels et impudiques dont le nom seul nous doit faire horreur. Car pourquoi me tourmenterais-je à déclamer contre une chose qui peut passer pour un enfer, et dont le moindre mal est si grand, qu'on ne saurait trop l'exagérer? Nous ne devons jamais, mes sœurs, proférer seulement le nom de ce malheureux amour, ni penser qu'il y en ait dans le monde, ni en entendre parler, soit sérieusement ou en riant, ni souffrir que l'on s'entretienne de semblables folies en notre présence, cela ne pouvant jamais nous servir; et nous pouvant beaucoup nuire; mais j'entends parler de cet autre amour qui est permis, de l'amour que nous nous portons les uns aux autres, et de celui que nous avons pour nos parens et pour nos amis.

Ce dernier amour nous met dans une appréhension continuelle de perdre la personne que nous aimons. Elle ne peut avoir seulement mal à la tête, que notre âme n'en soit touchée de douleur; elle ne peut souffrir la moindre peine, sans que nous ne perdions presque patience, et ainsi de tout le reste. Mais il n'en va pas de même cet autre amour qui est tout de charité; car encore que notre infirmité nous rende sensibles au maux de la personne que nous aimons, notre raison vient aussitôt à notre secours, et nous fait considérer s'ils sont utiles à son salut, s'ils la fortifient dans la vertu, et de quelle manière elle les supporte. On prie Dieu ensuite de lui donner la patience dont elle a besoin, afin que ses souffrances lui acquièrent des mérites et lui profitent. Que si on voit qu'il la lui donne, la peine que l'on avait se change en consolation et en joie, quoique l'affection qu'on lui porte fasse que l'on aimerait mieux souffrir que de la voir souffrir, si on pou-

vait, en souffrant pour elle, lui acquérir le mérite qui se rencontre dans la souffrance ; mais cela se passe sans en ressentir ni trouble, ni inquiétude.

Je redis encore qu'il semble que l'amour de ces saintes âmes imite celui que Jésus, le grand modèle du parfait amour, nous a porté, puisqu'elles voudraient pouvoir prendre pour elles toutes ces peines, et que ces personnes en profitassent sans les souffrir. Ce qui rend leur amitié si avantageuse, que ceux qui ont le bonheur d'y avoir part, ont sujet d'y croire, ou qu'elles cesseront de les aimer de la sorte, ou qu'elles obtiendront de notre Seigneur qu'il les suive dans le chemin qui les mène au ciel, ainsi que sainte Monique obtint de lui cette grâce pour saint Augustin, son fils.

Ces âmes parfaites ne peuvent user d'aucun artifice avec les personnes qu'elles aiment, ni dissimuler leurs fautes, si elles jugent qu'il soit utile de les en reprendre : ainsi elles n'y manquent jamais, tant elles désirent de les voir devenir riches en vertus. Combien de tours et de retours font-elles pour ce sujet, quoique elles soient si peu occupées du soin de toutes les choses du monde ! Et elles ne sauraient faire autrement ; elles ne savent ni déguiser ni flatter ; il faut ou que ces personnes se corrigent, ou qu'elles se séparent de leur amitié, parce qu'elles ne peuvent ni ne doivent souffrir la continuation de leurs défauts.

Ainsi cette affection produit entre eux une guerre continuelle ; car bien que ces âmes vraiment charitables, et détachées de toutes les choses de la terre, ne prennent pas garde si les autres servent Dieu, mais veillent seulement sur elles-mêmes, elles ne peuvent vivre dans cette indifférence pour ces personnes à qui Dieu les a liées, elles voient en elles jusqu'aux moindres atomes ; elles ne laissent rien passer sans le leur dire, et portent ainsi pour l'amour d'elles une croix merveilleusement pesante. Qu'heureux sont ceux qui sont aimés de ces âmes saintes, et qu'ils ont sujet de bénir le jour que Dieu leur a donné leur connaissance !

O mon Seigneur et mon Dieu, voudriez-vous bien me faire tant de faveur que plusieurs m'aimassent de la sorte ? Je préférerais ce bonheur à l'amitié de tous les rois et de tous les monarques de la terre ; et certes avec raison, puisque ces amis incomparables n'oublient aucun de tous les moyens qu'on se peut imaginer pour nous rendre les maîtres du monde, en nous assujétissant tout ce qui est dans le monde.

Lorsque vous rencontrerez, mes sœurs, quelques-unes de ces âmes, il n'y a point de soin que la supérieure ne doive apporter

pour faire qu'elles traitent avec vous, et ne craignez pas de les trop aimer si elles sont telles que je dis; mais il y en a peu de la sorte, et quand il s'en trouve quelques unes, la bonté de Dieu est si grande, qu'il permet qu'on les connaisse.

Je prévois que l'on vous dira que cela n'est point nécessaire, et que Dieu nous doit suffire: je vous assure au contraire que c'est un excellent moyen de posséder Dieu que de traiter avec ses amis. Je sais par expérience l'avantage que l'on en reçoit, et j'edois, après Dieu, à de semblables personnes la grâce qu'il m'a faite de ne pas tomber dans l'enfer; car je n'ai jamais été sans un extrême désir qu'ils me recommandassent à notre Seigneur, et je les en priaï toujours avec instance.

COMPASSION QUE L'ON DOIT AVOIR DES FAIBLES.

Mais il faut revenir à mon sujet. Cette manière d'aimer est celle que je souhaite que nous pratiquions; et quoique d'abord elle ne soit pas si parfaite, notre Seigneur fera qu'elle le deviendra de plus en plus. Commençons par ce qui est proportionné à nos forces. Bien qu'il s'y rencontre un peu de tendresse, elle ne saurait faire de mauvais effet, pourvu qu'elle ne soit qu'en général. Il est même quelquefois nécessaire d'en témoigner et d'en avoir, en compatissant aux peines et aux infirmités des sœurs, quoique petites, parce qu'il arrive assez souvent qu'une occasion fort légère donne autant de peine à une personne qu'une fort considérable en donne à une autre. Peu de chose est capable de tourmenter ceux qui sont faibles, et si vous vous rencontrez être plus fortes, vous ne devez pas laisser d'avoir pitié de leurs peines, ni même vous en étonner, puisque le diable a peut-être fait de plus grands efforts contre elle que ceux dont il s'est servi pour vous faire souffrir des peines plus grandes. Que savez-vous aussi si notre Seigneur ne vous en réserve point de semblables en d'autres rencontres, et si celles qui vous semblent fort rudes, et qui le sont en effet, ne paraissent pas légères à d'autres?

Ainsi nous ne devons point juger des autres par l'état où nous nous trouvons, ni nous considérer selon le temps présent auquel Dieu par sa grâce, et peut-être sans que nous y ayons travaillé, nous aura rendues plus fortes, mais selon le temps où nous avons été les plus lâches et les plus faibles. Cet avis est fort utile pour apprendre à compatir aux travaux de notre prochain, quelque petits qu'ils soient; et il est encore plus nécessaire pour ces âmes fortes dont j'ai parlé, parce que le désir qu'elles ont de souffrir

leur fait estimer les souffrances peu considérables; au lieu qu'elles doivent se souvenir du temps qu'elles étaient encore faibles, et reconnaître que leur force vient de Dieu seul et non d'elles-mêmes, puisque autrement le démon pourrait refroidir en elles la charité envers le prochain, et leur faire prendre pour perfection ce qui en effet serait une faute.

Vous voyez par-là, mes filles, qu'il faut continuellement veiller et se tenir sur ses gardes, puisque cet ennemi de notre salut ne s'endort jamais; et celles qui aspirent à une plus grande perfection y sont encore plus obligées que les autres, parce que n'osant pas les tenter grossièrement, il emploie contre elles tant d'artifices que, à moins d'être dans un soin continuel des'en garantir, elles ne découvrent le péril qu'après y être tombées. Je leur dis donc encore une fois qu'il faut toujours veiller et prier, puisque l'oraison est le meilleur de tous les moyens pour découvrir les embûches de cet esprit de ténèbres et le mettre en fuite.

Lorsque dans le besoin de faire la récréation, les sœurs sont assemblées pour ce sujet, demeurez-y gaiement durant tout le temps qu'elle doit durer, quoique vous n'y preniez pas grand plaisir, vous souvenant que, pourvu que vous vous conduisiez sagement et avec une bonne intention, tout deviendra un parfait amour. Je voulais traiter de celui qui ne l'est pas; mais il n'est pas à propos que nous l'ayons dans cette maison, puisque si c'est pour en faire un bon usage, il faut, comme je l'ai dit, le ramener à son principe, qui est l'amour parfait. Ainsi, quoique j'eusse dessein d'en beaucoup parler, il me semble, après y avoir bien pensé, que, vu la manière dont nous vivons, il doit être banni d'entre nous. Je n'en dirai donc pas d'avantage, et j'espère avec la grâce de notre Seigneur que nous ne nous porterons, dans ce monastère, à ne nous aimer qu'en cette manière, puisque c'est sans doute la plus pure, quoique nous ne le fassions pas peut-être avec toute la perfection que l'on pourrait désirer.

J'approuve fort que vous ayez compassion des infirmités les unes des autres; mais prenez garde que ce soit avec la discrétion nécessaire et sans manquer à l'obéissance.

DIVERS EXCELLENS AVIS.

Quoique ce que la supérieure vous commandera de faire vous semble rude, n'en témoignez rien, si ce n'est à elle-même, et avec humilité, parce que si vous en usiez autrement vous nuiriez beaucoup à toute vos sœurs.

Il importe de savoir quelles sont les choses que l'on doit sentir, et en quoi l'on doit avoir compassion de ses sœurs. Il faut toujours être fort touché des moindres fautes qu'on leur voit faire, si elles sont manifestes; et l'on ne saurait mieux leur témoigner l'amour qu'on leur porte, qu'en les souffrant et ne s'en étonnant pas; ce qui fera qu'elles supporteront aussi les vôtres, qui, bien que vous ne vous en aperceviez point, sont sans doute en plus grand nombre. Vous devez aussi fort recommander ces personnes à Dieu, et tâcher de pratiquer avec une grande perfection les vertus contraires aux défauts que vous remarquez en elles, parce que vous devez beaucoup plutôt vous efforcer de les instruire par vos actions que par vos paroles; elles ne les comprendraient peut-être pas bien, ou elles ne leur profiteraient pas, non plus que d'autres châtimens dont on pourrait se servir pour les corriger; au lieu que cette imitation des vertus que l'on voit briller dans les autres fait une si forte impression dans l'esprit, qu'il est difficile qu'elle s'en efface; cet avis est si utile, que l'on ne saurait trop s'en souvenir.

O que l'amitié d'une religieuse qui profite à toutes ses sœurs, en préférant leurs intérêts aux siens propres, en s'avancant sans cesse dans la vertu, et en observant la règle avec une grande perfection, est une amitié véritable et avantageuse! Elle vaut mille fois mieux que celle que l'on témoigne par ces paroles de tendresse dont on use et dont on ne doit jamais user en cette maison: ma vie, mon âme, mon bien et autres semblables. Il faut les réserver pour votre divin époux. Vous avez tant de temps à passer seules avec lui seul, qu'elles vous seront nécessaires, et elles ne lui seront pas désagréables; au lieu que si vous vous en serviez entre vous, elles ne vous attendriraient pas tant le cœur quand vous vous en servirez avec lui, et qu'ainsi c'est le seul usage que vous devez en faire. Je sais que c'est un langage fort ordinaire entre les femmes, mais je ne puis souffrir que vous passiez pour des femmes en quoi que ce soit; je vous souhaite aussi forte que les hommes les plus forts; et si vous faites ce qui est en vous, je vous assure que notre seigneur vous rendra si fortes, que les hommes s'en étonneront; car cela n'est-il pas facile à celui qui nous a tous tirés du néant?

C'est aussi une excellente marque d'une véritable amitié de s'efforcer de décharger les autres de leur travail dans les offices du monastère, en s'en chargeant au lieu d'elles, et de louer beaucoup Dieu de leur avancement dans la vertu.

QUE LA DIVISION EST UNE PESTE DANS LES MONASTÈRES.

Ces pratiques, outre le grand bien qu'elles produisent, contribuent beaucoup à la paix et à la conformité qui doit être entre les sœurs, ainsi que, par la miséricorde de Dieu, nous le connaissons par expérience. Je prie sa divine majesté que cela aille toujours croissant; ce serait une chose bien terrible, si le contraire arrivait; car qu'y aurait-il de plus déplorable qu'étant en si petit nombre nous ne fussions très-unies? Ne le permettez pas, mon Dieu! et comment un si grand malheur pourrait-il nous arriver, sans anéantir tout le bien que vous avez fait dans cette maison?

S'il échappait quelque petite parole qui fût contraire à la charité, ou qu'on vit quelque parti se former, ou quelque désir de préférence, ou quelque pointille d'honneur, il faut y remédier à l'heure même, et faire beaucoup de prières. J'avoue que je ne saurais é rire ceci, sans que la pensée que cela pourrait arriver un jour me touche si sensiblement, que je sens, ce me semble, mon sang se glacer, parce que c'est l'un des plus grands maux qui puissent se glisser dans les monastères.

Que si vous tombez jamais dans un tel malheur, tenez-vous, mes sœurs, pour perdues; croyez que vous avez chassé votre divin époux de sa maison, et qu'ainsi vous le contraignez, en quelque sorte, d'en aller chercher une autre. Implorez son secours par vos cris et par vos gémissemens; travaillez de tout votre pouvoir pour trouver quelque remède à un si grand mal; et si vos confessions et vos communions fréquentes n'y en peuvent apporter, craignez qu'il n'y ait parmi vous quelque Judas. Je conjure, au nom de Dieu, la prière, de prendre extrêmement garde à n'y point donner lieu, et de travailler avec grand soin à arrêter, dès le commencement, ce désordre; car si l'on n'y remédie d'abord, il deviendra sans remède.

Quant à celle qui sera cause du trouble, il faut la renvoyer en un autre monastère, et Dieu sans doute vous donnera le moyen de la doter. Il faut chasser bien loin cette peste; il faut couper les rameaux de cette plante venimeuse, et, si cela ne suffit pas, il faut en arracher les racines. Que si tout ce que je viens de dire est inutile, il faut la renfermer dans une prison d'où elle ne sorte jamais, puisqu'il vaut beaucoup mieux la traiter avec cette juste sévérité que de souffrir qu'elle empoisonne toutes les autres. O que ce mal est effroyable! Dieu nous garde, s'il lui plaît, d'être jamais dans un monastère où il ait pu se glisser. J'aimerais beau-

coup mieux voir le feu réduire en cendres celui-ci, et nous y consumer toutes.

Mais parce que je me propose de parler de cela plus au long ailleurs, je n'en dirai pas davantage maintenant, et je me contenterai d'ajouter qu'encore que cette amitié accompagnée de tendresse ne soit pas si parfaite que l'amour dont j'ai parlé, j'aime mieux que vous l'ayez, pourvu que ce ne soit qu'en commun, que d'y avoir entre vous la moindre division. Je prie notre Seigneur, par son extrême bonté, de ne le permettre jamais; et vous lui devez fortement demander, mes sœurs, qu'il nous délivre d'une telle peine, puisque lui seul nous peut faire cette grâce.

CHAPITRE VIII.

Qu'il importe de se détacher de tout, pour ne s'attacher qu'à Dieu. De l'extrême bonheur de la vocation religieuse. Humilité de la Sainte à ce sujet. Qu'une religieuse ne doit point être attachée à ses parens.

DU BESOIN DE NE S'ATTACHER QU'À DIEU.

Je viens maintenant au détachement dans lequel nous devons être, et qui est de la dernière importance, s'il est parfait. Oui, je le redis encore, il importe de tout, s'il est parfait; car, lorsque nous ne nous attachons qu'à notre seul créateur, et ne considérons que comme un néant toutes les choses créées, sa souveraine majesté remplit notre âme de tant de vertus, que pourvu qu'en travaillant de tout notre pouvoir, nous nous avançons peu à peu, nous n'aurons pas ensuite beaucoup à combattre, parce que notre Seigneur s'arma pour notre défense contre les démons et contre le monde.

Croyez-vous, mes filles, que ce soit un bien peu considérable que de nous en procurer un aussi grand qu'est celui de nous donner entièrement à Dieu, sans division et sans partage, puisque tous les biens sont en lui comme dans leur source? Rendons-lui mille grâces, mes sœurs, de ce qu'il lui a plu de nous rassembler et nous unir en un lieu où l'on ne s'entretient d'autre chose. Mais pourquoi vous dire ceci, puisqu'il n'y en a pas une de vous qui ne soit capable de m'instruire, et qu'étant si important d'être détachées de tout, je me vois si éloignée de l'être autant que je le souhaiterais, et que je comprends qu'on le doit être? Je pourrais dire la même chose de toutes les vertus dont je parle dans ce discours, puisqu'il est plus difficile de les pratiquer que de les écrire, et que même je m'acquitte mal de cette dernière chose, parce qu'il n'y

a quelquefois que l'expérience qui puisse en faire bien parler. Ainsi s'il arrive que je ne rencontre pas mal en quelque chose, c'est que les contraires se connaissant par leurs contraires, j'ai appris à connaître ces vertus en tombant dans les vices qui leur sont contraires.

DU BONHEUR DE LA VOCATION RELIGIEUSE.

Quant à ce qui est de l'extérieur, on voit assez combien nous sommes séparées de toutes choses dans cette retraite; et il semble que notre Seigneur, en nous y amenant, ait voulu nous séparer de tout en cette manière pour lever des obstacles qui pourraient nous empêcher de nous approcher de lui. « O mon Seigneur et mon maître ! comment ai-je pu, en mon particulier, et comment avons-nous pu toutes mériter une si grande faveur que celle que vous nous avez faite de daigner nous chercher et nous choisir parmi tant d'autres, pour vous communiquer si particulièrement à nous ? Plaise à votre divine bonté que nous ne nous rendions pas indignes, par notre faute, d'une telle grâce. » Je vous conjure, mes filles, au nom de Dieu tout-puissant, de songer à l'extrême obligation que nous lui avons de nous avoir amenées en cette maison. Que chacune de vous rentre en elle-même pour bien la considérer, et se mettre devant les yeux que des douze seulement qu'il a plu à sa haute majesté d'assembler ici, elle a le bonheur d'en être une. Hélas combien y en a-t-il de meilleure que moi, qui auraient reçu avec une incroyable joie la place qu'il lui a plu de m'y donner, quoique j'en fusse si indigne ? Soyez béni, mon Sauveur, et que les anges et toutes les créatures vous louent de cette faveur que je ne puis assez reconnaître, non plus que tant d'autres que vous m'avez faites, entre lesquelles celle de m'avoir appelée à la religion est si grande. Mais comme j'ai très mal répondu à une vocation si sainte, vous n'avez pas voulu, Seigneur, me laisser plus long-temps, sur ma foi, dans un monastère où, entre ce grand nombre de religieuses qu'il y avait, il s'en trouvait tant de vertueuses, parmi lesquelles on n'aurait pu connaître le dérèglement de ma vie, que j'aurais caché moi-même, comme j'ai fait durant tant d'années. Ainsi, mon Dieu, vous m'avez amenée dans cette maison, où n'y ayant qu'un si petit nombre de personnes, il est comme impossible que mes défauts ne soient pas connus; et pour m'engager à veiller davantage sur moi-même, vous m'ôtez toutes les occasions qui seraient capables de m'en empêcher. Je confesse donc, o mon créateur, qu'il ne me reste

maintenant aucune excuse, et que j'ai plus besoin que jamais de votre miséricorde pour obtenir le pardon de mes offenses.

DU DÉTACHEMENT DES PARENS.

Je conjure celles qui jugeront de pouvoir observer ce qui se pratique parmi nous, de le déclarer avant que de faire profession. Il y a d'autres monastères où Dieu est servi, et où elles peuvent aller, sans troubler ce petit nombre qu'il lui a plu de rassembler en cette maison. On permet ailleurs aux religieuses de se consoler avec leurs parens; mais ici on ne parle pas à ses parens; si ce n'est pour les consoler eux-mêmes, Toute religieuse qui désire voir ses proches pour sa propre consolation, et qui, la seconde fois qu'elle leur parle, ne se lasse pas de les voir, à moins qu'ils soient dans la piété, doit se réputer imparfaite, et croire qu'elle n'est point détachée. Son âme est malade; elle ne jouira point de la liberté de l'esprit; elle n'aura point de paix véritable, et elle a besoin d'un médecin. Que si elle ne renonce à cette attache, et ne se guérit pas de cette imperfection, je lui déclare qu'elle n'est pas propre à demeurer dans ce monastère. Le meilleur remède à ce mal est, à mon avis, de ne point voir ses parens jusqu'à ce qu'elle se sente délivrée de l'affection de les voir, et qu'elle ait obtenu de Dieu cette grâce, après l'en avoir beaucoup prié. Que si ce lui est une peine et comme une croix que de les voir, qu'elles les voie quelquefois, j'y consens, afin de leur profiter en quelque chose, ainsi qu'elle leur profitera sans doute, sans se nuire à elle-même. Mais si elle les aime, si elle s'afflige beaucoup de leur peines, et si elle écoute volontiers ce qui se passe à leur sujet dans le monde, elle doit croire qu'elle leur sera utile, et se fera beaucoup tort à elle-même.

CHAPITRE IX.

Combien il est utile de se détacher de la trop grande affection de ses proches, et que l'on reçoit plus d'assistance des amis que Dieu nous donne que l'on en reçoit de ses parens.

DU DÉTACHEMENT DES PARENS.

Si nous qui sommes religieuses savions quel est le préjudice que nous recevons de converser beaucoup avec nos proches, de quelle sorte ne les fuirions-nous pas! J'avoue que je ne comprends pas, laissant même à part ce qui est de Dieu, quel avantage nous pou-

vous recevoir d'eux pour notre consolation et notre repos, **puis-**
que ne pouvant ni ne nous étant permis de prendre part à leurs
plaisirs, nous ne saurions que sentir leurs déplaisirs, et répandre
peut-être plus de larmes sur leurs peines qu'ils n'en répandent
quelquefois eux-mêmes. Ainsi je puis dire hardiment à ces reli-
gieuses que si elles en reçoivent quelque satisfaction dans leurs
sens, cette satisfaction coûtera cher à leur esprit.

Vous êtes, mes sœurs, bien délivrées de cette crainte dans ce
monastère, puisque vous n'avez rien qu'en commun, et qu'ainsi,
ne pouvant recevoir d'aumône qui ne soit pour toute la com-
munauté, nulle de vous n'est obligée pour ce sujet d'avoir de la
complaisance pour ses parens, et ne peut douter que Dieu ne nous
assiste toutes en général, et ne pourvoie à tous vos besoins.

Je ne saurais penser, sans étonnement, au dommage que l'on
reçoit de converser avec ses proches. Il est tel, que je doute qu'on
le puisse croire, si on ne l'a éprouvé; et je ne suis pas moins éton-
née de ce que la perfection de notre état, qui nous oblige de nous
en séparer, paraît aujourd'hui si effacée dans la plupart des mai-
sons religieuses, qu'il n'y en reste presque plus aucune trace. Je
ne sais pas ce que nous quittons en quittant le monde, nous qui
disons que nous quittons tout pour Dieu, si nous ne quittons le
principal qui est nos parens. Cela est venu jusqu'à un tel point,
que l'on prétend faire passer pour un défaut de vertu en des per-
sonnes religieuses de ne pas aimer beaucoup leurs proches; et l'on
veut même prouver, par des raisons, que c'est un défaut de ne pas
converser souvent avec eux. Mais, mes filles, ce que nous devons
faire, en cette maison, après nous être acquittées des devoirs dont
je vous ai parlé, et qui regardent l'église, c'est de recommander
beaucoup nos parens à Dieu, et d'effacer ensuite le plus que nous
pourrons de notre mémoire ce qui les regarde, parce que c'est une
chose naturelle que d'y attacher notre affection, plutôt qu'aux au-
tres personnes. Mes parens m'ont extrêmement aimée à ce qu'ils
disaient, et je les aimais d'une manière qui ne leur permettait pas
de m'oublier. Mais j'ai éprouvé en moi-même et en d'autres,
qu'excepté les pères et les mères, que l'on voit rarement abandon-
ner leurs enfans, et dont, ainsi que de nos frères et de nos sœurs,
il n'est pas juste de nous éloigner, lorsqu'ils ont besoin de con-
solation, et que nous pouvons la leur donner en demeurant tou-
jours dans un parfait détachement; j'ai éprouvé, dis-je, lorsque
je me suis vue dans de grands besoins, que tous mes autres pro-
ches ont été ceux dont j'ai reçu le moins d'assistance, et je n'ai eu
du secours que des personnes qui faisaient profession d'être à

Dieu. Croyez, mes sœurs, que si vous le servez fidèlement, vous ne trouverez point de meilleurs parens : je le sais par expérience ; et pourvu que vous demeuriez fermes dans cette résolution, dont vous ne pourriez vous départir sans manquer à votre céleste époux, qui est votre ami le plus véritable, vous vous trouverez bientôt délivrées de cette attache à vos parens.

Assurez-vous aussi que vous pouvez beaucoup plus vous confier en ceux qui ne vous aimeront que pour l'amour de notre Seigneur, que non pas en tout vos parens. Ils ne vous manqueront jamais, et lorsque vous y penserez le moins vous trouverez en eux et des pères et des frères. Comme ils espèrent en recevoir de Dieu la récompense, ils nous assistent de tout leur pouvoir pour l'amour de lui : au lieu que ceux qui prétendent tirer de nous leur récompense, nous voyant incapables par notre pauvreté de la leur donner, et que nous leur sommes entièrement inutiles, se lassent bientôt de nous assister. Je sais que cela n'est pas général, mais qu'il arrive d'ordinaire, parce que le monde est toujours le monde.

Si on vous dit le contraire et qu'on veuille le faire passer pour une vertu, ne le croyez pas. Il vous en arriverait tant de maux, qu'il faudrait m'engager dans un grand discours pour vous les représenter. Mais puisque de plus habiles que moi ont écrit, je me contenterai de ce que je vous ai dit. Que si toute imparfaite que je suis j'ai vu si clairement le préjudice que cela apporte, jugez ce que pourront faire ceux qui sont beaucoup plus intelligens et plus vertueux que moi.

Les saints nous conseillent de fuir le monde ; eh ! qui doute que tout ce qu'ils nous disent sur ce sujet ne nous soit très-utile ? Croyez-moi, comme je vous l'ai déjà dit, rien ne nous y attache tant que nos parens, et rien n'est si difficile que de nous en détacher.

J'estime pour cette raison que celles qui abandonnent leur pays font bien, pourvu que cet éloignement les détache de l'affection de leurs proches. Car le véritable détachement ne consiste pas à s'éloigner d'eux d'une présence corporelle, mais à s'unir de tout son corps et de toute son âme à JÉSUS-CHRIST, parce que trouvant tout en lui, on n'a pas peine à tout oublier pour l'amour de lui, quoique la séparation de nos proches soit toujours fort avantageuse jusqu'à ce que nous connaissions cette vérité. Mais alors notre Seigneur, pour nous faire trouver de la peine à ce qui nous donnait auparavant du plaisir, permettra peut-être que nous serons obligées de converser avec nos parens.

CHAPITRE X.

Qu'il ne s'agit pas de se détacher de ses proches si on ne se détache de soi-même par la mortification. Que cette vertu est jointe à celle de l'humilité. Qu'il ne faut pas préférer les pénitences que l'on choisit à celles qui sont d'obligation, ni se flatter dans celles que l'on doit faire.

Lorsque nous serons ainsi détachées du monde et de nos parens, et que nous vivrons renfermées dans un monastère en la manière que nous avons dite, il semblera peut-être que tout sera fait et qu'il ne nous restera plus d'ennemis à combattre. O mes sœurs ! n'ayez pas cette opinion, et gardez-vous bien de vous endormir. Vous feriez comme celui qui va se coucher sans crainte, après avoir bien fermé sa porte de peur des voleurs, et qui les aurait dans sa maison. Il n'y en a point de plus dangereux que les domestiques, et comme nous sommes nous-mêmes ces voleurs intérieurs et secrets, et que nous demeurons toujours avec nous-mêmes, si nous ne prenons un soin tout particulier de combattre sans cesse notre volonté, plusieurs choses seront capables de nous faire perdre cette sainte liberté d'esprit, qui, nous dégagant du poids de toutes les choses terrestres, peut nous faire prendre notre vol vers notre céleste créateur.

Il sera fort utile pour ce sujet d'avoir toujours dans l'esprit que tout n'est que vanité et finit en un moment, afin de détacher notre affection de ces choses passagères, pour l'attacher à ce qui subsistera éternellement. Car bien que ce moyen semble faible, il ne laisse pas de fortifier beaucoup notre âme, en faisant, dans les moindres choses, que lorsque nous nous apercevons que notre inclination nous y porte, nous prenons un extrême soin d'en retirer notre pensée pour la tourner toute vers Dieu, en quoi sa majesté nous assiste. Que nous lui sommes obligées en cette maison, de ce qu'en renonçant à nos propres affections, nous avons fait le plus difficile, puisqu'il est certain que ce grand et intime amour que nous nous portons fait que rien ne nous paraît si rude que cette séparation de nous-mêmes et cette guerre que nous nous faisons par une mortification continuelle.

DE L'HUMILITÉ JOINTE A LA MORTIFICATION ET AU
DÉTACHEMENT DE SOI-MÊME.

C'est ici que la véritable humilité peut trouver sa place; car il me semble que cette vertu, et celle du renoncement à nous-mêmes,

se tiennent toujours compagnie. Ce sont deux sœurs que nous ne devons jamais séparer ; et au lieu que je vous conseille de vous éloigner de vos autres parens, je vous exhorte d'embrasser ceux-ci, de les aimer, et de ne jamais les perdre de vue.

O souveraines vertus, reines du monde et chères amies de notre Seigneur, vous qui dominez sur toutes les choses créées, et nous délivrez de toutes embûches du démon, celui qui vous possède peut combattre hardiment contre tout l'enfer uni ensemble, contre le monde tout entier et tous ses attraits, sans avoir peur de quoi que ce soit, parce que le royaume du ciel lui appartient. Que pourrait-il craindre, puisqu'il compte pour rien de tout perdre, et ne compte pas même cette perte pour une perte ? Son unique appréhension est de déplaire à son Dieu, et il le prie sans cesse de le fortifier dans ces deux vertus, afin qu'il ne les perde point par sa faute. Elles ont cela de propre de se cacher de telle sorte à celui qu'elles enrichissent, qu'il ne les aperçoit point, ni ne peut croire de les avoir, quoi qu'on lui dise pour le lui persuader. Et il les estime tant, qu'il ne se lasse jamais de travailler pour les acquérir, et s'y perfectionner ainsi de plus en plus. Or quoique ceux qui possèdent ces vertus ne veulent pas être estimés tels qu'ils sont en effet, ils se font connaître, contre leur intention, et l'on ne saurait traiter avec eux sans s'en apercevoir aussitôt.

Mais quelle folie me fait entreprendre de louer l'humilité et la mortification, après qu'elles ont reçu de si hautes louanges de celui même qui est le roi de la gloire, et qu'il a fait voir par ses souffrances jusqu'à quel point il les estime ? C'est donc ici, mes filles, qu'il faut faire tous vos efforts pour sortir hors de l'Égypte, puisqu'en possédant ces deux vertus, elles seront comme une manne céleste qui vous fera trouver de la douceur et des délices dans les choses qui sont les plus âpres et les plus amères au goût du monde.

Ce que nous devons premièrement faire pour ce sujet est de renoncer à l'amour de notre corps : en quoi il n'y a pas peu à travailler, parce que quelques unes de nous aiment tant leurs aises et leur santé, qu'il n'est pas croyable combien ces deux choses font une rude guerre aussi bien aux religieuses qu'aux personnes du monde. Il semble que quelques-unes n'aient embrassé la religion que pour travailler à ne point mourir, tant elles prennent soin de vivre. Je demeure d'accord qu'en cette maison cela ne se remarque guère dans les actions ; mais je voudrais que l'on n'en eût pas même le désir. Faites état, mes sœurs, que vous venez ici à dessein d'y mourir pour JÉSUS-CHRIST, et non pas d'y vivre à

votre aise pour pouvoir servir JÉSUS-CHRIST, comme le diable s'efforce de le persuader, en insinuant que cela est nécessaire pour bien observer la règle. Ainsi l'on a tant de soin de conserver sa santé pour garder la règle, qu'on ne la garde jamais en effet, et qu'on meurt sans l'avoir accomplie entièrement durant un seul mois, ni même peut-être durant un seul jour.

J'avoue ne comprendre pas pourquoi nous sommes donc venues ici. Et en vérité, il n'y a pas sujet d'appréhender que la discrétion nous manque en ce point. Ce serait une grande merveille si cela arrivait; car nos confesseurs craignent aussitôt que nous ne nous fassions mourir par des pénitences excessives, et nous avons par nous-mêmes une telle répugnance à ce manquement de discrétion que plutôt à Dieu que nous fussions aussi exactes en tout le reste. Je sais que celles qui pratiquent fidèlement ces pénitences austères n'en demeureront pas d'accord, et répondront peut-être que je juge des autres par moi-même. Je confesse qu'il est vrai; mais il y en a plus, si je ne me trompe, qui me ressemblent dans ma faiblesse, qu'il n'y en aura qui se trouveront offensées de ce que je crois les autres aussi faibles que je le suis. C'est pour cette raison, à mon avis, que notre Seigneur permet que nous soyons si mal-saines, et je considère comme une grande miséricorde qu'il m'a faite, de l'être. Comme il voit que je prendrais tant de soin de me conserver, il a voulu qu'il y en eût au moins quelque sujet,

DES PÉNITENCES INDISCRÈTES.

C'est une chose singulière de voir les tourmens que quelques-uns se donnent sans que personne les y oblige. Il leur vient quelquefois un caprice de faire des pénitences déréglées et indiscrètes, qui durent environ deux jours, et le diable leur met ensuite dans l'esprit qu'elles font tort à leur santé, et qu'après avoir éprouvé combien elles leur sont préjudiciables, elles ne doivent jamais plus en faire, non pas même celles qui sont d'obligation dans notre ordre. Nous n'observons pas seulement les moindres choses de la règle, comme le silence, quoiqu'il ne puisse nuire à notre santé. Nous ne nous imaginons pas plus tôt d'avoir mal à la tête, que nous cessons d'aller au chœur, quoiqu'en y allant nous n'en fussions pas malades. Ainsi nous manquons un jour d'y aller, parce que nous avons mal à la tête; un autre jour, parce que nous y avons eu mal; et deux ou trois autres jours, de crainte d'y avoir mal. Et nous voulons, après cela, inventer, selon notre fantaisie, des pénitences qui ne servent le plus souvent qu'à nous ren-

dre incapables de nous acquitter de celles qui sont d'obligation. Quelquefois même l'incommodité qu'elles nous causent étant fort petite, nous croyons devoir être déchargées de tout, et satisfaire à notre devoir, pourvu que nous demandions permission.

Vous me demanderez sans doute pourquoi la prieure vous donne donc cette permission. Je réponds que si elle pouvait voir le fond de votre cœur, elle ne vous la donnerait peut-être pas. Mais comme vous lui représentez qu'il y a de la nécessité, et ne manquez ni d'un médecin qui confirme ce que vous dites, ni d'une amie ou d'une parente qui vient pleurer auprès d'elle, quoique la pauvre mère juge qu'il y a de l'abus, que peut-elle faire? La crainte de manquer à la charité la met en scrupule. Elle aime mieux que la faute tombe sur vous que non pas sur elle; et elle appréhende de faire un mauvais jugement de vous. O mon Dieu, pardonnez-moi, si je dis que je crains fort que ces sortes de plaintes ne soient déjà passées en coutume parmi les religieuses. Comme elles sont du nombre des choses qui peuvent arriver quelquefois, j'ai cru, mes filles, en devoir parler ici, afin que vous y preniez garde. Car si le démon commence à nous effrayer par l'appréhension de la ruine de notre santé, nous ne ferons jamais rien de bon, Dieu veuille nous donner, par sa grâce, la lumière dont nous avons besoin pour nous bien conduire en toutes choses.

CHAPITRE XI.

Ne se plaindre pour de légères indispositions. Souffrir de grands maux $\frac{1}{2}$ avec patience. Ne point appréhender la mort; et quel bonheur c'est que d'assujétir le corps à l'esprit.

Il me semble, mes sœurs, que c'est une très-grande imperfection que de se plaindre sans cesse pour de petits maux. Si vous les pouvez souffrir, souffrez-les. S'ils sont grands, ils se plaindront assez d'eux-mêmes par une autre manière de plainte, et ne pourront pas longtemps être cachés. Considérez qu'étant ici en petit nombre, si vous avez de la charité, et que l'une de vous prenne cette mauvaise coutume, elle donnera beaucoup de peine à toutes les autres. Quant à celles qui seront véritablement malades, elles doivent le dire et souffrir qu'on les assiste de ce qui leur sera nécessaire. Que si vous êtes une fois délivrées de l'amour-propre, vous ressentez de telle sorte jusqu'aux moindres des bons traitemens qu'on vous fera, qu'il ne vous faudra pas craindre que vous en preniez aucun sans nécessité, ni que vous vous plaindriez sans su-

jet. Mais quand vous en aurez un légitime, il sera aussi à propos de le dire, qu'il serait mal de prendre du soulagement sans besoin. On aurait même grand tort si l'on manquait alors de soin à vous assister. Et vous ne sauriez douter qu'on ne le fasse dans une maison d'oraison et de charité comme celle-ci, où le nombre des personnes qui y demeurent est si petit, qu'il est facile d'y remarquer les besoins les unes des autres. Désaccoutumez-vous donc de vous plaindre de certaines faiblesses et indispositions de femmes qui ne sont pas de longue durée, et dont le diable remplit quelquefois l'imagination. Contentez-vous d'en parler seulement à Dieu, autrement vous courez risque de n'en être jamais délivrées.

J'insiste beaucoup sur ce point parce que je l'estime fort important, et je crois que c'est l'une des choses qui causent le plus de relâchement dans les monastères. Car plus on flatte le corps, plus il s'affaiblit et demande qu'on le caresse. C'est une chose étrange que les prétextes que cette inclination lui fait trouver pour se soulager dans ses maux ; quelque légers qu'ils puissent être, il trompent ainsi l'âme et l'empêchent de s'avancer dans la vertu. Songez, je vous prie, combien il y a de pauvres malades qui n'ont pas seulement à qui se plaindre, puisque ces deux choses ne s'accordent point ensemble, d'être pauvre et d'être bien traité. Représentez-vous aussi combien il y a de femmes mariées (car je sais qu'il y en a beaucoup et de bonne condition) qui, bien qu'elles souffrent de grandes peines, n'osent s'en plaindre, de peur de fâcher leurs maris. Hélas ! pécheresses que nous sommes, sommes-nous donc venues en religion pour être plus à notre aise qu'elles n'y sont ? Puisque vous êtes exemptes des travaux que l'on souffre dans le monde, apprenez au moins à souffrir quelque chose pour l'amour de Dieu sans que tout le monde le sache. Une femme mal mariée n'ouvre pas la bouche pour se plaindre, mais souffre son affliction sans s'en consoler avec personne, de crainte que son mari ne sache qu'elle se plaint ; et nous ne souffririons pas entre Dieu et nous quelques-unes des peines que méritent nos péchés, principalement lorsque nos plaintes seraient inutiles pour les soulager ?

Je ne prétends point en ceci parler des grands maux, tels que sont une fièvre violente, quoique je désire qu'on les supporte toujours avec modération et patience ; mais j'entends parler de ces légères indispositions que l'on peut souffrir sans se mettre au lit, et sans donner de la peine à tout le monde. Que si ce que j'écris était vu hors de cette maison, que diraient de moi toutes les reli-

gieuses? Mais que de bon cœur je le souffrirais, si cela pouvait servir à quelqu'une. Car, lorsqu'il s'en trouve une seulement dans un monastère, qui se plaint ainsi sans sujet des moindres maux, il arrive que le plus souvent on ne veut plus croire les autres, quelque grands que soient les maux dont elles se plaignent.

SOUFFRIR PATIEMMENT LES GRANDS MAUX.

Remettons-nous devant les yeux les saints ermites des siècles passés que nous considérons comme pères, et dont nous prétendons imiter la vie. Combien de travaux et de douleurs souffraient-ils dans leur solitude par l'extrême rigueur du froid, par l'excessive ardeur du soleil, par la faim et par tant d'autres incommodités, sans avoir à qui s'en plaindre, sinon à Dieu seul! Croyez-vous donc qu'ils fussent de fer, et non de chair et d'os comme nous? Tenez pour certain, mes filles, que lorsque nous commençons à vaincre et à nous assujétir nos corps, ils ne nous tourmentent plus tant. Assez d'autres prendront soin de ce qui vous est nécessaire; et ne craignez point de vous oublier vous-même, à moins qu'une étrange nécessité ne vous oblige de vous en souvenir.

Si nous ne sommes résolues de fouler aux pieds l'appréhension de la mort et la perte de notre santé, nous ne ferons jamais rien de bon. Efforcez-vous donc, pour en venir là, de vous abandonner entièrement à Dieu, quoi qu'il puisse vous en arriver. Car que nous importe de mourir? Ce misérable corps s'étant tant de fois moqué de nous, n'aurons-nous pas le courage de nous moquer au moins une fois de lui? Croyez-moi, mes sœurs, cette résolution est d'une plus grande conséquence que nous ne saurions nous l'imaginer, puisque si nous nous accoutumons à traiter notre corps avec cette fermeté, nous nous l'assujétirons peu à peu, et en deviendrons enfin les maîtresses. Or c'est un grand point pour demeurer victorieux dans les combats de cette vie, que d'avoir vaincu un tel ennemi. Je prie Dieu, qui seul en a le pouvoir, de nous en faire la grâce. Je crois qu'il n'y a que ceux qui jouissent déjà du plaisir de cette victoire qui soient capables de comprendre l'avantage qu'elle nous apporte. Il est si grand, que je me persuade que si quelqu'un le pouvait connaître avant que de le posséder, il souffrirait tout sans peine pour jouir de ce repos et de cet empire sur soi-même.

CHAPITRE XII.

De la nécessité de la mortification intérieure. Qu'il faut mépriser la vie et assujétir notre volonté. Quelle imperfection c'est que d'affecter les prééminences ; et remède pour ne pas y tomber.

Il faut passer à d'autres choses, qui, bien qu'elles semblent peu importantes, le sont beaucoup. Tout paraît pénible dans la vie que nous menons, et avec raison, vu que c'est une guerre continuelle que nous nous faisons à nous-mêmes. Mais lorsque nous commençons à combattre, Dieu agit dans nos âmes, et nous favorise de tant de grâces, que tout ce que nous pouvons faire et souffrir nous paraît léger. Or, puisqu'en nous rendant religieuses nous avons fait le plus difficile, qui est d'engager pour l'amour de Dieu notre liberté en l'assujétissant au pouvoir d'autrui, et de nous obliger à jeûner, à garder le silence, à demeurer en clôture, à assister au chœur et à l'office, et à tant d'autres travaux, sans que, quelque désir que nous eussions de nous soulager, nous ne le puissions que très-rarement, ayant peut-être été la seule à qui cela soit arrivé dans tant de monastères où j'ai été; pourquoi ne travaillerions-nous pas à mortifier aussi notre intérieur, puisqu'étant bien réglé, l'extérieur le sera aussi, et qu'il n'y aura rien que nous ne fassions non-seulement avec plus de perfection et de mérite, mais avec beaucoup de douceur et de repos?

Cela s'acquiert peu à peu, comme je l'ai dit, en résistant même dans les moindres choses à notre propre volonté, jusqu'à ce que notre corps soit entièrement assujéti à notre esprit. Je le redis encore. Tout, ou presque tout consiste à renoncer au soin de nous-mêmes et à ce qui regarde notre satisfaction. Et le moins que puisse faire celui qui commence à servir Dieu véritablement, c'est de lui offrir sa vie après lui avoir donné sa volonté. Que peut-on craindre en la lui offrant, puisque toutes les personnes véritablement religieuses ou unies à Dieu par la prière, et qui prétendent recevoir de lui des faveurs, ne sauraient ne vouloir point mourir pour lui, et porter leur croix pour le suivre sans tourner jamais la tête en arrière? Ne savez-vous pas, mes sœurs, que la vie d'un bon religieux et de celui qui aspire à être du nombre des plus chers amis de Dieu est un long martyre? Je dis long en comparaison de ceux à qui l'on tranche la tête, quoiqu'on le puisse nommer court eu égard à la brièveté de cette vie, qui, ne pouvant jamais être longue, se trouve quelquefois être très-

courte. Et que savons-nous si la nôtre ne finira point une heure, ou même un moment après que nous aurons pris la résolution de servir Dieu? Car cela ne pourrait-il pas arriver, puisqu'on ne saurait faire de fondement certain sur une chose qui doit finir, et moins encore sur cette vie qui n'a pas seulement un jour d'assuré? Ainsi en pensant qu'il n'y a point d'heure qui ne puisse être notre dernière, qui sera celui qui ne voudra pas bien l'employer?

Croyez-moi, mes sœurs, le plus sûr est d'avoir toujours ces pensées devant les yeux. Apprenons donc à contredire en toutes choses notre volonté; car, encore que vous n'en veniez pas sitôt à bout, néanmoins, si vous y travaillez avec soin, et par le moyen de l'oraison, vous arriverez insensiblement, et sans y penser, au comble de cette vertu. Il est vrai qu'il paraît bien rude de dire que nous ne devons faire notre volonté en rien; mais c'est lorsqu'on ne dit pas en même temps combien de plaisirs et de consolations accompagnent cette mortification, et les avantages qu'on en tire même durant cette vie. Ainsi, comme vous la pratiquez toutes, n'ai-je pas raison de dire que le plus difficile est déjà fait? Vous vous entr'excitez, vous vous entr'aidez, et chacune de vous s'efforce en cela de surpasser sa compagne.

CONTRE LES DÉSIRS DES PRÉÉMINENCES ET DE LA VANITÉ.

Il faut apporter un extrême soin à réprimer nos mouvemens intérieurs, principalement en ce qui concerne la préférence. Dieu nous garde, par sa sainte passion, d'avoir jamais volontairement ces pensées dans notre esprit, ou ces paroles dans notre bouche. Il y a plus longtems que je suis dans l'ordre que non pas cette autre, je suis plus âgée que celle-ci, j'ai plus travaillé que celle-là, on traite une telle mieux que moi. Il faut rejeter ces pensées à l'instant qu'elles se présentent; car si vous vous y arrétiez ou vous entreteniez avec d'autres, elles deviendraient comme un poison et comme une peste qui produiraient de grands maux dans le monastère. Que s'il arrive que votre supérieure y consente et le souffre pour peu que ce soit, croyez que Dieu a permis pour vos péchés qu'elle ait été établie dans cette charge, afin d'être le commencement de votre perte. Implorez de tout votre cœur le secours du ciel, et que toutes vos oraisons tendent à obtenir le remède qui vous est nécessaire dans un tel besoin, puisque vous êtes sans doute en péril.

Il y en aura peut-être qui demanderont pourquoi j'insiste tant

sur ce point, et croiront que ce que je dis est trop sévère, puisque Dieu ne laisse pas de répandre ses faveurs sur ceux qui ne sont pas dans un si parfait détachement. Je crois que lorsque ceci arrive, c'est parce qu'il connaît par sa sagesse infinie que ces âmes en ont besoin pour pouvoir se résoudre d'abandonner toutes choses pour l'amour de lui. Mais je n'appelle pas abandonner toutes choses d'entrer en religion, puisqu'on peut trouver encore des attaches et des liens dans la religion même, et que au contraire il n'y a point de lieu où une âme parfaite ne puisse être dans le détachement et l'humilité. Il est vrai néanmoins qu'il faut plus travailler pour cela en certains lieux que non pas en d'autres, et que l'on trouve de grand secours dans la retraite. Mais, croyez-moi, pour peu qu'il reste d'affection pour l'honneur ou pour le bien, ce qui peut arriver comme ailleurs dans les monastères, encore qu'il y en ait moins d'occasion et que la faute serait bien plus considérable, celles-là même qui auraient passé beaucoup d'années dans l'exercice de l'oraison, ou pour mieux dire de la spéculation, car la parfaite oraison corrige enfin ces mauvaises inclinations, ne s'avanceront jamais guère, et ne goûteront point le véritable fruit de l'oraison.

Quoique ces choses semblent n'être que des bagatelles, considérez, mes sœurs, combien il vous importe de vous y bien conduire, puisque vous n'êtes venues ici que pour ce sujet. Que si vous en usez autrement, vous ne serez pas plus honorées pour avoir recherché un faux honneur, et vous perdrez au lieu de gagner, ou pour mieux dire la honte sera jointe à votre perte. Que chacune de vous considère combien elle avance dans l'humilité, et elle connaîtra combien elle aura avancé dans la piété.

Il me semble que pour ce qui regarde les prééminences, le démon n'oserait tenter, non pas même d'un premier mouvement, une personne qui est véritablement humble, parce qu'il est trop clairvoyant pour ne pas craindre que l'affront lui en demeure. Il sait que s'il attaque par cet endroit une âme qui a de l'humilité, il est impossible qu'elle ne se fortifie encore d'avantage dans cette vertu en faisant une réflexion sérieuse sur toute sa vie, car alors elle verra le peu de service qu'elle a rendu à Dieu, les extrêmes obligations dont elle lui est redevable, ce merveilleux abaissement qui l'a fait descendre jusqu'à elle pour lui donner un exemple d'humilité, la multitude de ses péchés, et le lieu où ils lui avaient fait mériter d'être précipitée, ce qui lui donnera une confusion qui lui sera si avantageuse, que cet ennemi de notre salut n'aura pas, comme je l'ai dit, la hardiesse de recommencer à le tenter,

sachant bien que tous ses efforts seraient également honteux et inutiles.

J'ai sur cela un avis à vous donner, que je vous prie de graver pour jamais dans votre mémoire: c'est que si vous désirez de vous venger du démon, et d'être bientôt délivrés de ces sortes de tentations, il ne faut pas seulement en tirer de l'avantage dans votre intérieur, puisque ce serait une grande imperfection d'y manquer, mais tâcher de faire que les sœurs en profitent aussi par la manière dont vous vous conduirez en l'extérieur. Ainsi découvrez aussitôt à la prieure cette tentation que vous avez eue. Suppliez-la instamment de vous ordonner de faire quelque chose de vil et de bas, ou bien faites-le vous-même le mieux que vous pourrez. Travaillez à surmonter votre volonté dans les choses où elle aura de la répugnance, que notre Seigneur ne manquera pas de vous découvrir, et pratiquez les mortifications publiques qui sont en usage dans cette maison; par ce moyen votre tentation ne durera guère, et il n'y a rien que vous ne soyez obligées de faire pour empêcher qu'elle ne dure long-temps.

Dieu nous garde de ces personnes qui veulent allier l'honneur ou la crainte du déshonneur avec son service. Jugez, je vous prie, combien serait malheureux l'avantage que vous pourriez en espérer, puisque, comme je l'ai déjà dit, l'honneur se perd en le cherchant, principalement en ce qui regarde la préférence dans les charges, n'y ayant point de poison qui tue si promptement le corps que cette dangereuse inclination tue, si l'on peut parler ainsi, la perfection dans une âme.

Vous direz peut-être que comme ce sont de petites choses et naturelles à tout le monde, on ne doit pas s'en mettre beaucoup en peine: ne vous y trompez pas, je vous prie, et gardez-vous bien de les négliger; puisqu'elles s'augmentent peu à peu dans les monastères, comme on voit peu à peu s'élever l'écume; il n'y a rien de petit quand le péril est aussi grand qu'il l'est dans ces points d'honneur où l'on s'arrête à faire des réflexions sur le tort que l'on peut nous avoir fait. Voulez-vous en savoir une raison entre plusieurs autres? c'est que le diable ayant commencé à vous tenter par une chose très-peu considérable, il la fera paraître si importante à l'une de vos sœurs, qu'elle croira faire une action de charité en vous disant qu'elle ne comprend pas comment vous pouvez endurer un tel affront, qu'elle prie Dieu de vous donner de la patience, que vous lui devez offrir cette injure, et qu'un saint ne pourrait pas souffrir davantage.

Enfin cet esprit infernal envenime de telle sorte la langue de

cette religieuse, qu'encore que vous soyez résolue de souffrir ce déplaisir, il vous reste une tentation de complaisance et de vaine gloire de l'avoir souffert, quoique ce n'ait été avec la perfection que vous voudriez; car notre nature est si faible, que lors même que nous retranchons les sujets de vanité, en disant que cela ne mérite pas de passer pour une souffrance, nous ne laissons pas de croire que nous avons fait quelque action de vertu, et de le sentir. A combien plus forte raison donc le sentirons-nous quand nous verrons que les autres en sont touchés pour l'amour de nous? Ainsi notre peine s'augmente, nous nous imaginons d'avoir raison, nous perdons les occasions de mériter, notre âme demeure faible et abattue, et nous ouvrons la porte au démon pour revenir encore plus dangereusement nous attaquer. Il pourra même arriver que lorsque vous serez dans la résolution de souffrir avec patience, quelques-unes vous viendront demander si vous êtes donc une stupide et une bête, et s'il n'est pas juste d'avoir quelque sentiment des injures que l'on nous fait. Au nom de Dieu, mes chères filles, que nulle de vous ne se laisse aller à cette indiscreète charité, de témoigner de la compassion en ce qui regarde ces injures et ces torts imaginaires, puisque ce serait imiter les amis et la femme du bienheureux Job.

CHAPITRE XIII.

Suite du discours de la mortification. Combien il importe de déraciner promptement une mauvaise coutume, et fuir le désir d'être estimé. Qu'il ne faut pas se hâter de recevoir les religieuses à faire profession.

Je ne me contente pas de vous l'avoir souvent dit, mes sœurs, je veux encore vous le laisser par écrit, afin que vous ne l'oubliez jamais. Non-seulement toutes celles qui seront en cette maison, mais toutes les personnes qui désirent d'être parfaites, doivent fuir de mille lieues de tels et semblables discours. J'avais raison, on m'a fait tort, il n'y avait nulle apparence de me traiter de la sorte. Dieu nous garde, s'il lui plaît, de ces mauvaises raisons. Y avait-il donc à votre avis quelque raison pour faire souffrir tant d'injures à JÉSUS-CHRIST notre Sauveur qui était la bonté même, et pour le traiter avec des injustices et des cruautés si opposées à toute sorte de raison? J'avoue que je ne conçois pas ce que peut faire une religieuse dans un monastère, lorsqu'elle ne veut point porter d'autres croix que celles qui sont fondées en raison. Elle ferait beaucoup mieux de retourner dans le monde où toutes ces belles raisons ne l'empêcheraient pas de souffrir mille déplaisirs.

Pouvez-vous donc endurer des choses si rudes que vous ne méritiez pas de souffrir encore d'avantage? Et quelle raison pouvez-vous avoir de vous plaindre? Pour moi, je confesse que je ne saurais le comprendre.

Lorsqu'on nous rend de l'honneur, que l'on nous caresse, et que l'on nous traite favorablement, c'est alors que nous devrions nous servir de ces raisons, puisque c'est sans doute contre toute sorte de raison que nous sommes bien traitées durant cette vie. Mais quand on nous fait quelque tort (car c'est le nom que l'on donne à des choses qui ne le méritent pas) sans en effet nous faire tort, je ne vois pas quel sujet nous pouvons avoir de nous en plaindre. Nous sommes les épouses d'un roi éternel, ou nous ne le sommes pas. Si nous le sommes, y a-t-il quelque honnête femme qui, soit qu'elle le veuille ou qu'elle ne le veuille pas, ne participe point aux outrages que l'on fait à son mari, vu que tous les biens et les maux leur sont communs? et puisqu'en qualité d'épouses nous prétendons de régner avec notre époux dans le comble de son bonheur et de sa gloire; n'y aurait-il pas de la folie à ne vouloir point participer à ses injures et à ses travaux? Dieu nous préserve, s'il lui plaît, d'un désir si extravagant. Mais, au contraire, que celle d'entre nous qui passera pour la moins considérée se croie la plus heureuse, ainsi que véritablement elle le sera, puisque supportant ce mépris comme elle doit, elle ne saurait manquer d'être honorée dans cette vie et dans l'autre.

Croyez-moi donc en cela, mes filles. Mais qu'elle folie à moi de dire que l'on me croie en une chose que la sagesse incréée dit elle-même! Tâchons d'imiter en quelque sorte l'extrême humilité de la sainte Vierge dont nous avons l'honneur de porter l'habit. Étant ses religieuses, ce seul nom nous doit remplir de confusion, puisque quelque grande que nous paraisse notre humilité, elle est si éloignée de celle que nous devrions savoir pour être les véritables filles d'une telle mère et les dignes épouses d'un tel époux.

CONTRE LES MAUVAISES COUTUMES ET LA VANITÉ.

Quesi l'on ne travaille promptement à déraciner ces imperfections dont j'ai parlé, ce qui paraît aujourd'hui n'être rien deviendra peut-être demain un péché véniel et si dangereux, que si on le néglige, il sera suivi de beaucoup d'autres. Ainsi vous voyez combien cela est à craindre dans une congrégation, et combien celles qui sont sujettes à ces défauts sont obligées d'y prendre garde, afin de ne pas nuire aux autres qui travaillent pour notre bien par le bon exemple qu'elles nous donnent.

Si nous savions quel malheur c'est de laisser introduire une mauvaise coutume, nous aimerions mieux mourir que d'en être cause. Car la mort du corps est peu considérable, au lieu que les maux qui peuvent tirer après eux la perte des âmes sont si grands, qu'ils ne paraissent sans fin, à cause que de nouvelles religieuses remplissant la place des anciennes à mesure qu'elles meurent, il arrivera peut-être qu'elles imiteront plutôt un seul mauvais exemple qu'elles auront remarqué que plusieurs vertus qu'elles auront vues, parce que le démon nous renouvelle continuellement le souvenir de l'un, et que notre infirmité nous fait oublier les autres, si nous n'y prenons extrêmement garde, et n'implorons sans cesse le secours de Dieu.

NE PAS SE HATER DE FAIRE DES PROFESSES.

Oh qu'une religieuse qui se sent incapable d'observer les règles établies dans cette maison ferait une grande charité et rendrait un service agréable à Dieu, si elle se retirait avant que de faire profession, et laissait ainsi les autres en paix ! Pour moi, si j'en étais crue, il n'y a point de monastère où, avant que de recevoir une telle personne à faire profession on n'éprouvât durant plusieurs années si elle ne se corrigerait point. Je ne parle pas maintenant des fautes qui regardent la pénitence et les jeûnes, parce qu'encore que ce soient des fautes, elles ne sont passées dangereuses que les autres; mais j'entends parler de ces imperfections qui consistent à prendre plaisir d'être estimées, à remarquer les fautes d'autrui, sans remarquer jamais les siennes, et autres semblables qui procèdent sans doute d'un défaut d'humilité. Car s'il y en a quelque-une en qui ces défauts se rencontrent, et à qui Dieu ne donne pas, après plusieurs années, la lumière nécessaire pour les connaître et s'en corriger, gardez-vous bien de la retenir d'avantage parmi vous, puisqu'elle n'y aurait jamais de repos, ni ne vous permettrait jamais d'en avoir.

Je ne puis penser sans douleur qu'il arrive souvent que des monastères, pour ne pas rendre l'argent que des filles y ont apporté, ou par crainte de faire quelque déshonneur à leur parens, enferment dans leur maison le larron qui leur vole leur trésor. Mais n'avons-nous pas en celle-ci renoncé à l'honneur du monde, puisque des pauvres tels que nous sommes ne peuvent prétendre d'être honorés ? Et quelle serait donc notre folie de vouloir que les autres le fussent à nos dépens ? Notre honneur consiste, mes sœurs, à bien servir Dieu, et ainsi celle qui se sentira capable de vous dé-

tourner d'un si grand bien doit se retirer et demeurer chez elle avec cet honneur qui lui est si cher. C'est pour ce sujet que nos saints pères ont ordonné une année de noviciat, et je souhaiterais qu'on ne reçût ici les religieuses à profession qu'au bout de dix ans. Car, si elles sont humble, ce retardement ne leur fera point de peine, sachant que pourvu qu'elles soient bonnes on ne les renverra pas. Et si elles ne sont pas humbles, pourquoi veulent-elles nuire à cette assemblée de saintes âmes qui se sont consacrées à JÉSUS-CHRIST ?

Quand je parle de celles qui ne sont pas bonnes, je n'entends pas dire par là qu'elles soient vaines, puisque j'espère, avec la grâce de Dieu, qu'il n'y en aura point de telles dans cette maison ; mais j'appelle n'être pas bonnes de n'être pas mortifiées, et d'avoir au contraire de l'attachement au monde et à elle-même dans les choses que j'ai dites. Que celle qui sait en sa conscience qu'elle n'est pas fort mortifiée me croie donc, et ne fasse point profession, si elle ne veut dès ce monde trouver un enfer. Dieu veuille qu'elle ne le trouve pas aussi en l'autre, puisqu'elle a beaucoup de choses qui l'y conduisent, que ni elle-même ni les autres ne comprennent peut-être pas si bien que moi. Que si elle n'ajoute foi à ces paroles, le temps lui fera reconnaître que je dis vrai. Car nous ne prétendons pas seulement ici de vivre comme des religieuses, mais de vivre comme des ermites, à l'imitation de nos saints pères des siècles passés ; et par conséquent à nous détacher de l'affection de toutes les choses créées. Aussi voyons-nous que notre Seigneur fait cette faveur à celles qu'il a particulièrement choisies pour le servir dans ce monastère, et qu'encore que ce ne soit pas avec toute la perfection qui serait à souhaiter, il paraît visiblement qu'elles y tendent par la joie qu'elles ont de considérer qu'elles n'auront jamais plus de commerce avec les choses qui regardent cette misérable vie, et par le plaisir qu'elles prennent à tous les exercices de la sainte religion.

Je le dis encore, que celle qui sent avoir quelque inclination pour les choses de la terre, et ne s'avance pas dans la vertu, n'est point propre pour ce monastère ; mais elle peut aller dans un autre, si elle veut être religieuse. Que si elle ne le fait pas, elle verra ce qui lui en arrivera ; au moins elle n'aura pas sujet de se plaindre de moi, qui ai commercé d'établir cette maison, ni de m'accuser comme si je ne l'avais pas avertie de la manière dont on doit y vivre. S'il peut y avoir un unciel sur la terre, celui-ci en est un sans doute pour les âmes qui, n'ayant d'autre désir que de plaire à Dieu, méprisent leur satisfaction particulière, et la vie

qui s'y pratique est très sainte. Que si quelqu'une de vous désire autre chose que de contenter Dieu, elle ne saurait y être contente, parce qu'elle ne l'y trouvera pas : une âme mécontente est comme une personne dégoûtée à qui les meilleures viandes, que les personnes saines mangeraient avec le plus d'appétit, font mal au cœur. Ainsi elle fera mieux son salut en quelque autre lieu, et il pourra arriver que peu à peu elle y acquerra la perfection qu'elle ne pouvait souffrir ici, à cause qu'on l'y embrasse tout d'un coup; car bien qu'en ce qui regarde l'intérieur on y donne du temps pour se détacher entièrement de l'affection de toutes choses, et pour pratiquer la mortification, il est vrai que pour ce qui regarde l'extérieur, on en donne fort peu, à cause du dommage qu'en pourraient recevoir les autres sœurs. Que si, marchant en si bonne compagnie, et voyant que toutes les autres pratiquent ce que j'ai dit, l'on ne s'avance pas en un an, je crois que l'on ne s'avancera pas en plusieurs années. Ce n'est pas que je prétende que cette personne s'en acquitte aussi parfaitement que les autres, mais au moins doit-elle faire connaître que la santé de son âme se fortifie peu à peu, et qu'ainsi sa maladie n'est pas mortelle.

CHAPITRE XIV.

Bien examiner la vocation des filles qui se présentent pour être religieuses. Se rendre plus facile à recevoir celles qui ont de l'esprit, et renvoyer celles qui ne sont pas propres à la religion, sans s'arrêter à ce que le monde peut dire.

BIEN EXAMINER LA VOCATION DES RELIGIEUSES.

Je ne doute point que Dieu ne favorise beaucoup celles qui se présentent avec bonne intention pour être reçues; c'est pourquoi il faut bien examiner quel est leur dessein, et si elles ne sont pas seulement poussées par l'espérance d'y être plus commodément que dans le monde, ainsi qu'on le voit aujourd'hui arriver à plusieurs. Ce n'est pas que, quand elles auraient même cette pensée, notre Seigneur ne puisse la corriger, pourvu que ce soient des personnes de bon sens; car, si elles en manquent, il ne faut point les recevoir, parce qu'elles ne seraient pas capables de comprendre les bons avis qu'on leur donnerait pour leur découvrir ce qu'il y aurait eu de défectueux dans leur entrée, et leur montrer ce qu'elles devraient faire pour le réparer, à cause que la plupart de celles qui ont peu d'esprit croient toujours savoir mieux que les plus sages ce qui leur est propre; et ce mal me semble incu-

nable, parce qu'il arrive très-rarement qu'il ne soit pas accompagné de malice. Or, quoiqu'on le pût tolérer dans une maison où il y aurait quantité de religieuses, on ne le saurait souffrir dans le petit nombre que nous sommes. Mais, lorsqu'une personne de bon sens commence à s'affectionner au bien, elle s'y attache fortement, parce qu'elle connaît que c'est le meilleur et le plus sûr; et encore qu'elle n'avance pas beaucoup dans la vertu, elle pourra servir aux autres en plusieurs choses, particulièrement par ses bons conseils, sans donner de la peine à personne; au lieu que quand l'esprit manque, je ne vois pas en quoi elle pourrait être utile à une communauté, mais je vois bien qu'elle lui pourrait être fort nuisible.

Ce défaut d'esprit ne peut pas sitôt se reconnaître, parce qu'il y en a plusieurs qui parlent bien, et qui comprennent mal ce qu'on leur a dit, et d'autres qui, encore qu'elles parlent peu et assez mal, raisonnent bien en plusieurs choses. Il y en a d'autres qui, étant dans une sainte simplicité, sont très-ignorantes en ce qui regarde les affaires et la manière d'agir du monde, et fort savantes en ce qui doit se traiter avec Dieu. C'est pourquoi il faut beaucoup les observer avant que de les recevoir, et extrêmement les éprouver avant que de les faire professes. Que le monde sache donc, une fois pour toutes, que vous avez la liberté de les renvoyer, parce que dans un monastère où il y a autant d'austérités qu'en celui-ci vous pouvez avoir plusieurs raisons qui vous y obligent; et lorsqu'on saura que nous en usons ordinairement de la sorte, on ne nous en fera plus une injure.

Je dis ceci, parce que le siècle où nous vivons est si malheureux, et notre faiblesse si grande, qu'encore que nos saints prédécesseurs nous aient expressément recommandé de n'avoir point d'égard à ce que le monde considère comme un déshonneur, néanmoins la crainte de fâcher des parens, et afin d'éviter quelques discours peu importans qui se tiendraient dans le monde, nous manquons à pratiquer cette ancienne et si louable coutume. Dieu veuille que celles qui les recevront ainsi n'en soient pas châtiées en l'autre vie, quoiqu'elles ne manquent jamais de prétextes pour faire croire que cela se peut légitimement.

Ceci vous est à toutes si important, que chacune doit le considérer en particulier, le fort recommander à notre Seigneur, et encourager la supérieure d'y prendre soigneusement garde. Je prie Dieu, de tout mon cœur, qu'il vous donne la lumière qui vous est nécessaire pour ce sujet. Je suis persuadée que lorsque la supérieure examine sans intérêt et sans passion ce qui est le

plus utile pour le bien du monastère, Dieu ne permet jamais qu'elle se trompe; et qu'au contraire elle ne peut sans faillir se laisser aller à ces fausses compassions et ces impertinentes maximes d'une prudence toute séculière et toute humaine.

CHAPITRE XV.

Du grand bien que c'est de ne se point excuser, encore que l'on soit repris sans sujet.

Ayant dessein de vous exhorter maintenant à pratiquer une vertu d'un mérite tel qu'est celle de ne s'excuser jamais, j'avoue que c'est avec une grande confusion d'avoir si mal pratiqué moi-même ce que je me trouve obligé d'enseigner aux autres, parce qu'il est vrai que je m'imagine toujours avoir quelque raison de croire que je fais mieux de m'excuser. Ce n'est pas que cela ne soit permis en de certaines rencontres, et que ce ne fût même une faute d'y manquer; mais je n'ai pas la discrétion, ou pour mieux dire l'humilité qui me serait nécessaire pour faire ce discernement. Car c'est sans doute une action de fort grande humilité, et imiter notre Seigneur, de se voir condamner sans avoir tort, et de se taire. Je vous prie donc de tout mon cœur de vous y appliquer avec soin, puisque vous pouvez en tirer un grand avantage; et qu'au contraire je n'en vois point à vous excuser, si ce n'est, comme je l'ai dit, en certaines occasions qui pourraient causer de la peine, si on ne disait pas la vérité.

Celui qui aura plus de discrétion que je n'en ai comprendra aisément ceci; et je crois qu'il importe beaucoup de s'exercer à cette vertu, ou de tâcher d'obtenir de notre Seigneur une véritable humilité qui en est comme la source; car celui qui est véritablement humble désire d'être mésestimé, persécuté et condamné, quoiqu'il n'en ait point donné sujet. Que si vous voulez imiter notre Seigneur, en quoi le pouvez-vous mieux, puisqu'on n'a pour cela, ni de forces corporelles, ni de secours que de Dieu seul?

Je soulaiterais, mes sœurs, que nous nous efforçassions de mettre notre dévotion à pratiquer ces grandes vertus, plutôt qu'à faire des pénitences excessives, dans lesquelles vous savez que je vous conseille d'être retenues, parce qu'elles peuvent nuire à la santé, si elles ne sont accompagnées de discrétion; au lieu que, quelque grandes que soient les vertus intérieures, il n'y a rien du tout à craindre, puisqu'en fortifiant l'âme, elles ne diminuent

point les forces nécessaires au corps pour pouvoir servir la communauté, et que, comme je vous l'ai dit autrefois, on peut, dans la pratique des petites choses, se rendre capable de remporter la victoire dans les grandes.

Mais que cela est aisé à dire, et que je le pratique mal ! Il est vrai que je n'ai jamais pu l'éprouver en des choses de conséquence, puisque je n'ai jamais entendu dire de mal de moi, que je n'aie vu clairement qu'il y avait sujet d'en dire beaucoup plus, parce qu'encore que ce qu'on en disait ne fût pas tout-à-fait semblable, j'avais en plusieurs autres choses offensé Dieu, et qu'ainsi on m'épargnait en n'en parlant point, joint que je suis toujours plus aise que l'on me blâme de ce que je n'ai pas fait que non pas de ce que j'ai fait.

Il sert beaucoup, pour acquérir cette vertu, de considérer qu'on ne peut rien perdre, et qu'on gagne en diverses manières en la pratiquant, et dont la principale est qu'elle nous fait imiter, en quelque sorte, notre Seigneur ; je dis en quelque sorte, parce que, tout bien considéré, on ne nous accuse jamais d'avoir failli, que nous ne soyons tombés dans quelque faute, puisque nous y tombons sans cesse ; que les plus justes péchent sept fois le jour, et que nous ne saurions, sans faire un mensonge, dire que nous sommes exempts de péchés. Ainsi, quoique nous n'ayons pas fait la faute dont on nous accuse, nous ne sommes jamais entièrement innocens comme l'était notre bon Jésus.

« Mon Dieu, quand je considère en combien de manières vous
 » avez souffert sans l'avoir mérité en nulle manière, je ne sais que
 » dire, ni où j'ai l'esprit lorsque je ne desire pas de souffrir, et je
 » sais aussi peu ce que je me fais, lorsque je m'excuse. Vous n'i-
 » gnorez pas, ô mon tout et mon bien unique, que s'il y a quel-
 » que chose de bon en moi, je le tiens de votre pure libéralité.
 » Eh ! qui vous empêche, Seigneur, de me donner aussitôt beau-
 » coup que peu, puisque, si vous vous reteniez de me donner parce
 » que je ne le mérite pas, je mériterais aussi les faveurs que vous
 » m'avez déjà faites ? Serait-il possible que je voulusse qu'on dit du
 » bien d'une créature aussi mauvaise que je suis, sachant com-
 » bien de mal on a dit de vous, qui êtes le bien suprême ? Ne le
 » souffrez pas, ô mon Dieu, ne le souffrez pas. Je ne voudrais
 » pour rien au monde que vous permissiez qu'il y eût la moindre
 » chose dans votre servante, qui fût désagréable à vos yeux. Con-
 » sidérez, Seigneur, que les miens sont pleins de ténèbres, et
 » qu'ainsi le moindre objet les arrête. Illuminez-les, et faites que
 » je désire sincèrement que tout le monde m'ait en horreur,

» puisque j'ai cessé tant de fois de vous aimer, quoique vous
 » m'aimiez si fidèlement. Quelle folie, mon Dieu, est la nôtre !
 » quel avantage prétendons-nous de satisfaire les créatures, et
 » que nous importe qu'elles nous accusent de mille fautes,
 » pourvu que nous n'en commettions point en votre présence? »

O mes filles, qu'il est vrai que nous ne comprenons point cette vérité, et qu'ainsi nous n'arrivons jamais au comble de la perfection religieuse ! car, pour y arriver, il faut considérer et peser beaucoup ce qui est en effet, et ce qui n'est qu'en apparence, c'est-à-dire ce qui est défectueux au jugement du créateur, et ce qui ne l'est qu'au jugement des créatures. Quand il n'y aurait en ceci d'autre avantage que la honte que recevra la personne qui vous aura accusée, de voir que vous vous laissez condamner injustement, ne serait-il pas très-considérable ? Une de ces actions instruit et édifie quelquefois davantage une âme que dix prédications ne le pourraient faire ; et la défense de l'apôtre, jointe à notre insuffisance, nous rendant incapables de prêcher par des paroles, nous devons toutes nous efforcer de prêcher par nos actions. Quelque renfermées que vous soyez, ne vous imaginez pas que le mal ou le bien que vous ferez puisse être caché ; et quoique vous ne vous excusiez point, croyez-vous qu'il ne se trouve pas des personnes qui prennent votre défense et qui vous excusent ? Considérez de quelle sorte notre Seigneur répondit en faveur de la Madeleine, dans la maison du pharisien, et lorsque Marthe, sa sœur, l'accusait devant lui-même. Il n'usera pas envers vous de la rigueur qu'il a exercée envers soi-même, en permettant que le bon larron ne prit sa défense que lorsqu'il était déjà attaché à la croix ; mais il suscitera quelqu'un qui vous défendra, et, si cela n'arrive pas, ce sera pour votre avantage.

Ce que je vous dis est très-véritable, et je l'ai moi-même vu arriver. Je ne désirerais pas néanmoins que ce fût ce motif qui vous touchât, et je serais bien aise que vous vous réjouissiez de n'être point justifiées. Que si vous pratiquez ce conseil, le temps vous en fera connaître l'utilité ; car on commence par-là d'acquiescer la liberté de l'esprit et l'on se soucie aussi peu que l'on dise de nous du mal que du bien, parce qu'on n'y prend non plus de part que s'il regardait un autre, de même que lorsque deux personnes s'entretiennent nous ne pensons point à leur répondre, parce que ce n'est pas à nous qu'elles parlent ; ainsi nous étant accoutumées, dans ces rencontres où l'on parle contre nous, à ne rien répondre pour notre défense, il nous semble qu'on ne parle point à nous. Comme nous sommes fort sensibles et fort peu mor-

tifiées, ceci vous pourra paraître impossible, et j'avoue que d'abord il est difficile de le pratiquer; mais je sais pourtant qu'avec l'assistance de notre Seigneur nous pouvons acquérir ce détachement de nous-mêmes.

CHAPITRE XVI.

De l'humilité. De la contemplation. Que Dieu en donne tout d'un coup à certaines âmes une connaissance passagère. De l'application continue que l'on doit à Dieu. Qu'il faut aspirer à ce qui est le plus parfait.

DE L'HUMILITÉ.

Ne vous imaginez pas, mes filles, que je sois déjà entrée fort avant dans ce discours, puisque je ne fais encore, comme l'on dit d'ordinaire, que de préparer le jeu. Vous m'avez prié de vous instruire du commencement de l'oraison, et j'avoue que je n'en sais point d'autre que la pratique de ces vertus, quoique Dieu ne m'ait pas conduite par celui-ci, puisque je n'ai pas même le commencement des dispositions saintes dont j'ai parlé : ainsi vous avez sujet de croire, pour continuer à me servir de la comparaison du jeu des échecs, que celle qui ne sait pas seulement arranger les pièces ne peut bien jouer ni gagner la partie. Que si vous trouvez étrange que je vous parle d'un jeu que l'on ignore, et que l'on doit ignorer dans cette maison, jugez par là quelle personne Dieu vous a donnée pour mère, puisque j'ai même su autrefois une chose si vaine et si inutile : on dit néanmoins que ce jeu est permis en quelques occasions. Et combien nous serait-il non-seulement permis, mais avantageux de l'imiter en quelque sorte en pratiquant les vertus avec tant d'ardeur, que ce divin roi pût être réduit en peu de temps à ne pouvoir ni à ne vouloir plus s'échapper de nos mains? La dame est celle de toutes les pièces qui lui fait le plus la guerre, les autres ne faisant que la soutenir; et, dans la guerre sainte dont je veux parler, l'humilité est cette dame qui le presse le plus de se rendre; c'est elle qui l'a tiré du ciel pour le faire descendre dans le sein de la sainte Vierge, et c'est par elle que nous pouvons, avec un seul de nos cheveux, comme dit l'époux dans le cantique, le tirer à nous pour le faire venir dans nos âmes. Ainsi ne doutez point, mes filles, qu'à proportion de votre humilité vous ne possédiez plus ou moins cette majesté infinie; car j'avoue ne pouvoir comprendre qu'il y ait de l'humilité sans amour, non plus que de l'amour sans humilité, ni que

l'on arrive à la perfection de ces deux vertus sans entrer dans un grand détachement de toutes les choses créées.

Que si vous me demandez pourquoi je vous parle des vertus, puisque vous avez tant de livres qui en traitent, et que vous ne désirez apprendre de moi que ce qui regarde la contemplation, je réponds que si vous eussiez voulu que je vous parlasse de la méditation, je l'aurais pu faire et vous conseiller à toutes de la pratiquer, quand même vous n'auriez pas les vertus, parce que c'est par là qu'il faut commencer afin de les acquérir, parce que cela est important à la vie de l'âme, et parce qu'il n'y a point de chrétien, quelque grand pécheur qu'il puisse être, qui manque d'en user de la sorte lorsque Dieu lui ouvre les yeux pour le rendre capable d'un si grand bonheur. Je l'ai déjà écrit ailleurs après plusieurs autres qui savent aussi bien que moi ce qu'ils disent, comme il est certain que je l'ignore; mais il suffit que Dieu le sache.

DE LA CONTEMPLATION.

La contemplation, mes filles, est une chose différente de ce que je viens de dire, et c'est en quoi l'on se trompe; car lorsqu'une personne donne quelque temps chaque jour à penser à ses péchés, ce que tout chrétien doit faire, à moins de ne l'être que de nom, on dit aussitôt que c'est un grand contemplatif, et l'on veut qu'il ait toutes les vertus que doivent avoir ceux qui le sont véritablement; lui-même, plus que nul autre, le prétend aussi; mais c'est errer dans les principes, c'est ne savoir pas seulement arranger son jeu, et c'est croire qu'il suffit de connaître les pièces pour pouvoir donner échec et mat. Cela, mes filles, ne va pas ainsi, car ce roi de gloire ne se rend et ne se donne qu'à celui qui se donne tout entier à lui.

Ainsi, si vous désirez que je vous montre le chemin qui mène à la contemplation, souffrez que je m'étende un peu sur ce sujet quoique les choses que je vous dirai ne vous paraissent pas d'abord fort importantes, puisque à mon avis elles le sont. Que si vous ne les voulez pas entendre ni les pratiquer, demeurez donc durant toute votre vie avec votre oraison mentale; car je vous assure, avec tous ceux qui aspirent à ce bonheur, que vous n'arriverez jamais à la véritable contemplation. Il se peut faire néanmoins que je me trompe, parce que je juge des autres par moi-même qui ai travaillé durant vingt ans pour l'acquérir.

Comme quelques-unes de vous ne savent ce que c'est qu'oraison mentale, je veux maintenant vous en parler, et Dieu veuille que

neus la pratiquions aussi bien qu'elle doit l'être. Mais je crains que nous n'ayons beaucoup de peine à en venir à bout, si nous ne travaillons pour acquérir les vertus, quoique non pas à un si haut degré qu'il est besoin de les avoir pour arriver jusqu'à la contemplation.

Je dis donc que le roi de gloire ne viendra jamais dans nos âmes jusqu'à s'unir, avec elles si nous ne nous efforçons d'acquérir les grandes vertus. Sur quoi je m'explique, parce que si vous me surpreniez à vous dire quelque chose qui ne fût pas véritable vous ne me croiriez plus en rien, et vous auriez raison si je le faisais à dessein; mais Dieu me garde de tomber dans une si grande faute; si cela m'arrive, ce ne sera que manque d'intelligence. Ce que je veux dire est donc que Dieu fait quelquefois une grande faveur à des personnes qui sont en mauvais état, en les élevant jusqu'à la contemplation, afin de les retirer par ce moyen d'entre les mains du démon.

« O mon sauveur, combien de fois vous engageons-nous d'en venir aux mains avec lui, et ne vous suffit-il pas que, pour nous apprendre à le vaincre, vous avez bien voulu souffrir qu'il vous ait pris entre ses bras, quand il vous porta sur le haut du temple? Quel spectacle ce fut alors, mes filles, de voir le soleil de justice enfermé par les ténèbres, et quelle dut être la terreur de cet esprit malheureux, quoiqu'il ignorât quel était celui qu'il portait, par ce que Dieu ne lui permit pas de le connaître? Pouvons-nous trop admirer une si grande bonté et une si grande miséricorde? et quelle honte ne doivent point avoir les Chrétiens de l'engager tous les jours à lutter encore avec un monstre si horrible?

« Certes, mon Dieu, vous aviez besoin pour le vaincre d'une aussi grande force qu'est la vôtre. Mais comment n'avez-vous point été affaibli par tant de tourmens que vous avez soufferts sur la croix? Oh qu'il est bien vrai que l'amour répare tout ce qu'il fait souffrir! et ainsi je crois, mon Sauveur, que, si vous eussiez voulu survivre à vos tourmens et à vos douleurs, le même amour qui vous les fit endurer aurait, sans nul autre remède, refermé vos plaies. O mon Dieu, si je pouvais avoir ce même amour dans toutes les choses qui causent de la peine et de la douleur, que je souhaiterais de bon cœur toutes les souffrances, étant assurée d'être guérie de mes maux par un remède si divin et si salutaire. »

Mais, pour revenir à ce que je disais, il y a certaines âmes que Dieu, connaissant qu'il peut ramener par ce moyen, quoiqu'elles

soient entièrement abandonnées au péché, ne veut pas qu'il tienne à lui de leur faire cette grâce. Ainsi, bien qu'elles soient en mauvais état et dénuées de toute vertu, il leur fait sentir des douceurs, des consolations et des tendresses, qui commencent à émouvoir leurs desirs; et quelquefois même, mais rarement, il les fait entrer dans une contemplation qui dure peu, afin d'éprouver, comme j'ai dit, si ces faveurs les disposeront à s'approcher souvent de lui. Que si elles ne les portent pas à le désirer, elles me pardonneront, ou, pour mieux dire, vous me pardonneront, s'il vous plaît, mon Dieu, si j'ose croire qu'il n'y a guère de plus grand malheur que lorsqu'après que vous avez fait l'honneur à une âme de vous approcher ainsi d'elle, elle vous quitte pour se rapprocher des choses de la terre et s'y attacher.

Je crois qu'il y a plusieurs personnes que Dieu éprouve de cette manière, et que peu se disposent à jouir d'une si grande faveur; mais pourvu qu'il ne tienne pas à nous que nous n'en tirions de l'avantage, je tiens pour certain qu'il ne cesse point de nous assister jusqu'à ce que nous arrivions à une plus grande perfection; au lieu que, quand nous ne nous donnons pas à lui aussi pleinement qu'il se donne à nous, c'est beaucoup qu'il nous laisse dans l'oraison mentale et nous visite de temps en temps, ainsi que des serviteurs qui travaillent à sa vigne; car, quant aux autres, ce sont ses enfans bien aimés qu'il ne perd et ne veut jamais perdre de vue, non plus qu'eux s'éloigner de lui. Il les fait asseoir à sa table, et les nourrit des mêmes viandes dont il se nourrit lui-même.

Quel bonheur, mes filles, de n'avoir point d'autre soin que de se rendre dignes d'une si grande faveur! O bienheureux abandonnement de toutes les choses basses et méprisables, qui nous élève si haut! Quand tout le monde ensemble parlerait à notre désavantage, quel mal pourrait-il nous en arriver, étant en la protection et comme entre les bras de Dieu? Puisqu'il est tout-puissant, il n'y a pas de maux dont il ne soit capable de nous délivrer. Une seule de ses paroles a créé le monde, et vouloir et faire ne sont en lui qu'une même chose. Ne craignez donc point, si vous l'aimez, qu'il permette que l'on parle contre vous, que pour votre plus grande utilité; il aime trop ceux qui l'aiment, pour en user d'une autre sorte. Et pourquoi donc ne lui témoigneriez-vous pas tout l'amour qui sera en notre pouvoir? Considérez, je vous prie, quel heureux échange c'est pour nous de lui donner notre cœur pour avoir le sien, lui qui peut tout, et nous qui ne pouvons rien, sinon ce qu'il nous fait pouvoir. Qu'est-ce donc que nous faisons

pour vous, o mon Dieu, qui faites que nous sommes tout ce que nous sommes, puisque nous ne devons considérer que comme un néant cette faible résolution que nous avons prise de vous servir? Que si toutefois, mes sœurs, sa souveraine majesté veut que nous achetions tout de lui, en lui donnant le rien que nous sommes, ne soyons pas si folles que de refuser une si grande faveur.

Tout notre mal vient, mon Dieu, de n'avoir pas toujours les yeux arrêtés sur vous. Car nous arriverions bientôt où nous prétendons aller, si nous ne détournions point nos yeux de dessus vous, qui êtes la voie et le chemin, comme vous nous l'avez dit. Mais parce que nous n'avons pas cette attention, nous bronchons, nous tombons, nous retombons, et enfin nous nous égarons; parce que, je le répète encore, nous n'avons pas soin d'arrêter sans cesse notre vue sur ce chemin véritable par lequel nous devons marcher. En vérité, c'est une chose déplorable que la manière dont cela se passe quelquefois, il semble que nous ne soyons pas chrétiens, et que nous n'ayons jamais lu la passion de notre Seigneur; car, si l'on nous méprise en la moindre chose, on ne peut le souffrir, on le trouve insupportable, et on dit aussitôt: Nous ne sommes pas des saints. Dieu nous garde, mes filles, lorsque nous tombons dans quelque imperfection, de dire: Nous ne sommes pas des saintes; nous ne sommes pas des anges. Considérez qu'encore qu'il soit vrai que nous ne soyons pas des saintes, il nous est utile de penser que nous pouvons le devenir, pourvu que nous fassions tous nous efforts, et que Dieu veuille nous tendre les bras; sur quoi nous ne devons point craindre qu'il tienne à lui, s'il voit qu'il ne tient pas à nous.

Puis donc que nous ne sommes venues ici à autre dessein, mettons courageusement la main à l'œuvre, et croyons qu'il n'y a rien de si parfait dans son service, que nous ne devons nous promettre d'accomplir par son assistance. Je voudrais de tout mon cœur que cette sorte de présomption se trouvât dans ce monastère, parce qu'elle fait croître l'humilité et donne une sainte hardiesse qui ne peut-être que très-utile à cause que Dieu, qui ne fait acception de personne, assiste toujours ceux qui sont courageux dans son service.

J'ai fait une grande digression, et il faut revenir où j'en étais. Il s'agit de savoir ce que c'est qu'oraison mentale, et ce que c'est que contemplation; sur quoi j'avoue qu'il paraît impertinément que j'entreprenne d'en parler; mais vous recevez si bien tout ce qui vient de moi, qu'il pourra arriver que vous le comprendrez mieux dans mon style simple et grossier que dans des

livres fort éloquens. Dieu m'a fasse, s'il lui plaît, la grâce de pou-
m'en acquitter. Ainsi soit-il.

CHAPITRE XVII.

Que toutes les âmes ne sont pas propres pour la contemplation. Que quel-
ques-unes y arrivent tard, et que d'autres ne peuvent prier que vocale-
ment; mais que celles qui sont véritablement humbles doivent se con-
tenter de marcher dans le chemin par lequel il plaît à Dieu de les
conduire.

DE LA CONTEMPLATION.

Il semble que j'entre déjà dans la matière de l'oraison; mais
j'ai auparavant une chose importante à dire touchant l'humili-
té, si nécessaire en cette maison, puisqu'on doit s'y exercer
particulièrement à la prière, et que l'humilité en est l'une des
principales parties. Or, comment celui qui est véritablement
humble pourra-t-il jamais s'imaginer d'être aussi bon que ceux
qui arrivent jusqu'à être contemplatifs? Néanmoins Dieu peut
faire, par sa grâce, qu'il soit de ce nombre; mais, s'il me croit, il
se mettera toujours au plus bas lieu, comme notre Seigneur nous
l'a ordonné et enseigné par son exemple. Que l'âme se dispose
donc à marcher dans le chemin de la contemplation, si c'est la
volonté de Dieu qu'elle y entre; et si ce ne l'est pas, que l'humili-
té la porte à se tenir heureuse de servir les servantes du Sei-
gneur et à bénir sa majesté de ce qu'elle a daigné la faire entrer
en leur sainte compagnie, elle qui méritait d'être la compagne
et l'esclave des démons.

Je ne dis pas cela sans grande raison, puisqu'il importe tant de
savoir que Dieu ne conduit pas toutes les personnes d'une même
sorte, et que celui qui paraît le plus rabaisé aux yeux des hom-
mes est peut-être le plus élevé devant ses yeux. Ainsi, quoique
les religieuses de ce monastère s'exercent toutes à l'oraison, il ne
s'ensuit pas qu'elles soient toutes contemplatives. Cela est impos-
sible, et ce doit être une grande consolation pour celles qui n'ont
pas reçu ce don, de savoir qu'il vient purement de Dieu. Comme
c'est une chose qui n'est point nécessaire pour notre salut, et qu'il
ne l'exige point de nous pour nous récompenser de sa gloire, elles
ne doivent pas non plus se persuader qu'on l'exige d'elles en cette
maison; pourvu qu'elles fassent ce que j'ai dit, elles pourront, quoi
qu'elles ne soient pas contemplatives, devenir très-parfaites, et
même surpasser les autres en mérite, parce qu'elles auront plus à
souffrir, et que Dieu les traitant comme des âmes fortes et coura-

geuses, il joindra aux félicités qu'il leur réserve en l'autre vie les consolations dont elles n'auront pas joui en celle-ci.

Qu'elles ne perdent donc point courage; qu'elles n'abandonnent point l'oraison, et qu'elles continuent de faire comme les autres. Car il arrive quelquefois qu'encore que notre Seigneur diffère à leur départir ses faveurs, il leur donne tout à la fois ce qu'il a donné aux autres en plusieurs années. J'ai passé plus de quatorze ans sans pouvoir du tout méditer, si ce n'était en lisant. Il y en a plusieurs de cette classe; et il s'en trouve quelques-unes qui ne sauraient méditer même en lisant, ni prier que vocalement, parce que cela les arrête un peu davantage; d'autres ont l'esprit si léger, qu'une seule chose n'est pas capable de les occuper, et elles sont si inquiètes, que, lorsqu'elles veulent se contraindre pour arrêter leurs pensées en Dieu, elles tombent dans mille rêveries, mille scrupules et mille doutes.

QUE L'ON PEUT ÊTRE PARFAIT SANS ÊTRE CONTEMPLATIF.

Je connais une personne fort âgée, fort vertueuse, fort pénitente, grande servante de Dieu, et enfin telle que je m'estimerais heureuse de lui ressembler, qui emploie les jours et les années en des oraisons vocales, sans pouvoir jamais faire l'oraison mentale, le plus qu'elle puisse faire est de s'occuper dans ces oraisons vocales, en n'en prononçant que peu à la fois. Il s'en rencontre plusieurs autres qui sont de même; mais, pourvu qu'elles soient humbles, je crois qu'à la fin elles trouveront aussi bien leur compte que celles qui ont de grands sentimens et de grandes consolations dans l'oraison, et peut-être même avec plus d'assurance, en quelque sorte, parce qu'il y a sujet de douter si ces consolations viennent de Dieu ou procèdent du démon, et que si elles ne sont pas de Dieu, elles sont fort périlleuses, à cause que le démon s'en sert pour nous donner de la vanité; au lieu que si elles viennent de Dieu, il n'y a rien du tout à craindre, puisqu'elles seront toujours accompagnées d'humilité, ainsi que je l'ai écrit fort amplement dans un autre traité.

Comme celles qui ne goûtent point ces consolations craignent que ce soit par leur faute, elles demeurent dans l'humilité, et prennent un soin continuel de s'avancer. Si elles voient jeter aux autres une seule larme sans pouvoir en répandre elles-mêmes, elles s'imaginent qu'elles ne peuvent les suivre que de fort loin dans le service de Dieu. Mais peut-être elles les précèdent, puisque les larmes, bien que bonnes, ne sont pas toutes parfaites, et

qu'il se rencontre toujours plus de sûreté dans l'humilité, la mortification, le détachement et l'exercice des autres vertus. Pourvu donc que vous les pratiquiez, n'appréhendez point de ne pas arriver à la perfection aussi bien que les plus contemplatives.

Marthe n'était-elle pas une sainte, quoique l'on ne dise point qu'elle fût contemplative? Et que souhaitez-vous davantage que de pouvoir ressembler à cette bienheureuse fille qui mérita de recevoir tant de fois notre Seigneur JÉSUS-CHRIST dans sa maison, de lui donner à manger, de le servir, et de s'asseoir à sa table? Que si elle eût toujours été, ainsi que sa sœur, dans des transports, et comme hors d'elle-même, qui aurait pris soin de ce divin hôte? Considérez que cette maison est la maison de sainte Marthe, et qu'il doit y avoir quelque chose aussi bien de Marthe que de Madeleine. Que celles que Dieu conduit par le chemin de la vie active se gardent donc bien de murmurer d'en voir d'autres toutes plongées dans la vie contemplative, puisqu'elles ne doivent point douter que notre Seigneur ne prenne leur défense contre ceux qui les accusent. Mais quand même il ne parlerait point pour elles, elles devraient demeurer en paix, comme ayant reçu de lui la grâce de s'oublier elles-mêmes, et toutes les choses créées. Qu'elles se souviennent qu'il est besoin que quelqu'un ait soin de lui apprêter à manger, et s'estiment heureuses de le servir avec sainte Marthe. Qu'elles considèrent que la véritable humilité consiste principalement à se soumettre sans peine à tout ce que notre Seigneur ordonne de nous, et à nous estimer indignes de porter le nom de ses servantes.

Ainsi, soit que l'on s'applique à la contemplation, soit que l'on fasse l'oraison mentale ou vocale, soit que l'on assiste les malades, ou soit que l'on s'emploie aux offices de la maison, et même dans les plus bas et les plus vils : puisque toutes ces choses sont agréables à ce divin hôte, qui vient loger, manger, et se reposer chez nous, que nous importe de nous acquitter de nos devoirs envers lui plutôt d'une manière que d'une autre?

Néanmoins je ne dis pas qu'il doive tenir à vous que vous n'arriviez à la contemplation; je dis, au contraire, que vous devez faire tous vos efforts pour y arriver; mais en reconnaissant que cela dépend de la seule volonté de Dieu, et non pas de votre choix. Car, si après que vous aurez servi durant plusieurs années dans un même office, il veut que vous y demeuriez encore, ne serait-ce pas une plaisante humilité que de vouloir passer à un autre? Laissez le maître de la maison ordonner tout comme il lui plaît, il est tout sage, il est tout-puissant, il sait ce qui vous est le plus

propre et ce qui lui est le plus agréable. Assurez-vous que si vous faites tout ce qui est en votre pouvoir, et vous préparez à la contemplation d'une manière aussi parfaite que celle que je vous ai proposée, c'est-à-dire, avec un entier détachement et une véritable humilité, ou notre Seigneur vous la donnera, comme je le crois, ou s'il ne vous la donne pas, c'est parce qu'il se réserve de vous la donner dans le ciel avec toute les autres vertus, et qu'il vous traite comme des âmes fortes et généreuses, en vous faisant porter la croix ici-bas, ainsi que lui-même l'a toujours portée lorsqu'il a été dans le monde.

Cela étant, quelle plus grande marque peut-il vous donner de son amour, que de vouloir ainsi pour vous ce qu'il a voulu pour lui-même? et ne se pourrait-il pas bien faire que la contemplation ne vous serait pas si avantageuse que demeurer comme vous êtes? Ce sont des jugemens qu'il se réserve et qu'il ne nous appartient pas de pénétrer. Il nous est même utile que cela ne dépende point de notre choix, puisque nous voudrions être aussitôt de grandes contemplatives, parce que nous nous imaginons qu'il s'y rencontre plus de douceur et plus de repos. Quel avantage pour nous de ne pas rechercher nos avantages, puisque nous ne saurions craindre de perdre ce que nous n'avons point désiré! et notre Seigneur ne permet jamais que celui qui a véritablement mortifié son esprit pour l'assujétir au sien ne perde que pour gagner davantage.

CHAPITRE XVIII.

Des souffrances des contemplatifs. Qu'il faut toujours se tenir prête à exécuter les ordres de Dieu, et du mérite de l'obéissance.

DES SOUFFRANCES DES CONTEMPLATIFS.

Je dirai donc, mes filles, à celles de vous que Dieu ne conduit pas par le chemin de la contemplation, que selon que je l'ai vu et appris de ceux qui marchent dans cette voie, ils ne portent pas des croix moins pesantes que sont les vôtres, et vous seriez épouvantées si vous voyez la manière dont Dieu les traite. Je puis parler de ces deux états, et je sais très-assurément que les travaux dont Dieu exerce les contemplatifs sont si rudes, qu'il leur serait impossible de les supporter, sans les consolations qu'il y mêle.

Car, étant visible que Dieu conduit par le chemin des travaux ceux qu'il aime, et qu'il les fait d'autant plus souffrir qu'il les aime davantage, je sais très-certainement que, comme il loue de sa propre bouche les contemplatifs, et qu'il les tient pour ses amis, il les fait aussi plus souffrir que les autres. Ce serait une folie de

s'imaginer qu'il honorât d'une amitié particulière des personnes qui vivraient dans le relâchement sans souffrir aucune peine. Ainsi comme il mène les contemplatifs par un chemin si âpre et si rude, qu'ils croient quelquefois d'être égarés et obligés de recommencer, ils ont besoin de recevoir de sa bonté quelque rafraîchissement pour les soutenir. Or ce rafraîchissement ne doit pas être seulement de l'eau, mais un vin fort et puissant, afin qu'en étant divinement enivrés ils souffrent courageusement, et sans penser même à ce qu'ils souffrent.

Ainsi je vois peu de véritables contemplatifs qui ne soient fort courageux et fort résolus à souffrir, parce que la première chose que notre Seigneur fait en eux lorsqu'il les voit faibles, est de leur donner du courage, et de leur ôter l'appréhension des travaux. Je m'imagine que pour peu que ceux qui sont dans la vie active les voient favorisés de Dieu, ils se persuadent qu'il n'y a dans cet état de contemplation que toute sorte de douceur et de délice; et moi, je vous assure, au contraire, que peut-être ne pourraient-ils souffrir, durant un seul jour, quelques-unes des peines qu'ils endurent. Mais comme Dieu voit le fond des cœurs, il donne à chacun ce qu'il sait être le plus capable de les faire avancer dans son service, dans le chemin de son salut, et dans la charité du prochain. Ainsi pourvu que vous ne manquiez point de votre côté à vous y disposer, vous n'avez nul sujet de craindre que votre travail soit inutile.

QU'IL FAUT TOUJOURS ÊTRE PRÊT D'OBÉIR A DIEU.

Pesez bien, mes sœurs, ce que je dis que nous devons toutes travailler à nous y disposer, puisque nous ne sommes assemblées ici que pour ce sujet; et non-seulement y travailler durant un an ou durant dix ans, mais durant toute notre vie, pour faire voir à notre Seigneur que nous ne sommes pas si lâches que de Tabandonner, et que nous imitons ces braves soldats qui, bien qu'ayant longtemps servi, sont néanmoins toujours prêts d'exécuter les commandemens de leur capitaine, sachant qu'il ne les laissera pas sans récompense. Or, mes filles, qu'est-ce que la solde que donnent les rois de la terre, en comparaison de celle que nous devons attendre de ce roi du ciel, que nous avons le bonheur d'avoir pour maître? C'est un capitaine incomparable, qui, étant lui-même témoin des actions généreuses de ses soldats, connaît le mérite de chacun d'eux, et leur donne des charges et des emplois, selon qu'il les en juge dignes.

Ainsi, mes sœurs, il faut que celles d'entre vous qui ne peuvent faire l'oraison mentale fassent la vocale, ou quelque lecture, ou s'entretiennent avec Dieu en la manière que je le dirai; mais sans manquer aux heures de l'oraison, puisque vous ne savez pas quand votre divin époux vous emploiera, et qu'autrement vous mériteriez d'être traitées comme ces vierges folles dont il est parlé dans l'évangile. Que savez-vous aussi s'il ne voudra point vous engager dans un grand travail pour son service, en vous le faisant trouver doux par les consolations qu'il y mêlera? Que s'il ne le fait, vous devez croire qu'il ne vous y appelle pas, et qu'un autre vous est plus propre.

En se conduisant de la sorte, on acquiert du mérite par le moyen de l'humilité, et l'on croit sincèrement n'être pas même propre à ce que l'on fait, sans que cela empêche, comme je l'ai dit, d'obéir avec joie à ce que l'on nous commande. Que si cette humilité est véritable, oh! que de telles servantes de la vie active seront heureuses, puisqu'elles ne trouveront à redire à rien qu'à ce qu'elles font. Qu'elles laissent donc les autres dans la guerre où elles se trouveront engagées, qui ne saurait être que très-rude. Car encore que dans les batailles les enseignes ne combattent point, ils ne laissent pas d'être en très-grand péril, et plus grand même que tous les autres, à cause que portant toujours leur drapeau, et devant plutôt souffrir d'être mis en pièces que de l'abandonner jamais, ils ne sauraient se défendre. Or les contemplatifs doivent de même porter tous les jours l'étendard de l'humilité, et demeurer exposés à tous les coups qu'on leur donne, sans en rendre aucun, parce que leur devoir est de souffrir à l'imitation de JÉSUS-CHRIST, et de tenir toujours la croix élevée, sans que les dangers où ils se trouvent, quelque grands qu'ils puissent être, la leur fassent abandonner, témoignant ainsi par leur courage qu'ils sont dignes d'un emploi aussi honorable qu'est celui où Dieu les appelle.

Qu'ils prennent donc bien garde à ce qu'ils feront, puisque comme il ne s'agit rien moins que de la perte d'une bataille lorsque les enseignes abandonnent leurs drapeaux, à cause que cela fait perdre cœur aux soldats, je crois de même que les personnes qui ne sont pas encore fort avancées dans la vertu se découragent, quand elles voient que ceux qu'elles considéraient comme étant les amis de Dieu, et comme leur devant ouvrir le chemin à la victoire, ne font pas des actions conformes au rang qu'ils tiennent. Les simples soldats s'échappent le mieux qu'ils peuvent, et lâchent quelquefois le pied par l'appréhension de la grandeur du

péril, sans que personne y prenne garde, ni qu'ils en soient déshonorés. Mais, quant aux officiers, chacun ayant les yeux arrêtés sur eux, ils ne sauraient faire un pas en arrière qu'on ne le remarque. Plus leurs charges sont considérables, plus l'honneur qu'ils y peuvent acquérir est grand, et plus ils sont obligés au roi de la faveur qu'il leur a faite de les leur donner, et leur obligation est d'autant plus grande de s'en acquitter dignement.

Puis donc, mes sœurs, que notre ignorance est telle que nous ne savons si ce que nous demandons nous est utile, laissons faire Dieu qui nous connaît beaucoup mieux que nous ne nous connaissons nous-mêmes. L'humilité consiste à se contenter de ce qu'il nous donne, et c'est une assez plaisante manière de la pratiquer, que de lui demander des faveurs, ainsi que font certaines personnes, comme s'il était obligé par justice de ne pas leur refuser. Mais parce qu'il pénètre le fond des cœurs, il leur accorde rarement ces grâces, à cause qu'il ne les voit point disposées à vouloir boire son calice. C'est pourquoi, mes filles, la marque de votre avancement dans la vertu sera si chacune de vous se croit tellement la plus mauvaise de toutes, que ces actions fassent connaître autres, pour leur bien et pour leur édification, qu'elle a vraiment ce sentiment dans le cœur, et non pas si elle a plus de douceur dans l'oraison, plus de ravissements, plus de visions, et autres faveurs de cette nature que Dieu fait aux âmes quand il lui plaît. Car nous ne connaissons la valeur de ces biens qu'en l'autre monde. Mais l'humilité est une monnaie qui a toujours cours, un revenu assuré, et une rente non rachetable, au lieu que le reste est comme de l'argent, que l'on nous prête pour quelque temps et que l'on peut nous redemander. Est-ce une humilité solide, une véritable mortification, et une grande obéissance que de manquer en quoi que ce soit à ce que votre supérieur vous ordonne, puisque vous savez certainement que, tenant comme il fait à votre égard la place de Dieu, c'est Dieu même qui vous commande ce qu'il vous commande ?

DU MÉRITE DE L'OBÉISSANCE.

C'est de cette vertu de l'obéissance que j'aurais le plus à vous entretenir. Mais parce qu'il me semble que ne l'avoir pas, c'est n'être pas religieuse, et que je parle à des religieuses qui, à mon avis, sont bonnes ou désirent de l'être, je me contenterai de vous dire un mot d'une vertu si connue et si importante, afin de la graver encore davantage dans votre mémoire. Je dis donc que

celle qui se trouve soumise par un vœu à l'obéissance, et qui y manque faute d'apporter tout le soin qui dépend d'elle pour l'accomplir le plus parfaitement qu'elle peut, demeure en vain dans cette maison. Je l'assure hardiment, que tant qu'elle y manquera, elle n'arrivera jamais ni à être contemplative, ni même à se bien acquitter des devoirs de la vie active. Cela me paraît indubitable. Et quand même ce serait une personne qui n'aurait point fait de vœu, si elle prétend d'arriver à la contemplation, elle doit se résoudre fortement à soumettre sa volonté à la conduite d'un confesseur qui soit lui-même contemplatif, puisqu'il est certain que l'on avance plus de cette sorte en un an, que l'on ne ferait autrement en plusieurs années. Mais comme c'est un avis qui ne vous regarde point, il serait inutile de vous en parler davantage.

Ce sont donc là, mes filles, les vertus que je vous souhaite et que vous devez tâcher d'acquérir, et pour lesquelles vous devez concevoir une sainte envie. Quant à ces autres dévotions, si vous ne les avez pas, ne vous en mettez point en peine, puisqu'elles sont incertaines et qu'il pourrait arriver que venant de Dieu en d'autres personnes il permettrait qu'elles ne seraient en vous que des illusions du démon, qui vous tromperait ainsi qu'il en a trompé beaucoup d'autres. Pourquoi vous mettre tant en peine de servir Dieu dans une chose douteuse, puisque vous le pouvez servir en tant d'autres qui sont assurées ? Et qui vous oblige à vous engager dans ce péril ?

Je me suis beaucoup étendue sur ce sujet, et je l'ai jugé nécessaire, parce que je connais la faiblesse de notre nature. Mais Dieu la fortifie lorsqu'il lui plaît d'élever une âme à la contemplation. Quant à ceux à qui il ne veut pas faire cette grâce, j'ai cru leur devoir donner ces avis, dans lesquels même les contemplatifs pourront trouver sujet de s'humilier. Je prie notre Seigneur de nous accorder par son infinie bonté la lumière qui nous est nécessaire pour accomplir en tout ses volontés; et ainsi nous aurons sujet de ne rien craindre.

CHAPITRE XIX.

De l'oraison qui se fait en méditant. De ceux dont l'esprit s'égare dans l'oraison. La contemplation est comme une source d'eau vive. Trois propriétés de l'eau comparées aux effets de l'union de l'âme avec Dieu dans la contemplation. Que cette union est quelquefois telle, qu'elle cause la mort du corps. Ce qu'il faut tâcher de faire en ces rencontres.

DE L'ORAISON MENTALE.

Il s'est passé tant de jours depuis ce que j'ai dit ci dessus, sans que j'aie pu trouver le temps de continuer, qu'à moins que de le relire je ne saurais dire où j'en étais. Mais, pour ne perdre point de temps à cela, il ira comme il pourra, sans ordre et sans suite. Il y a tant de bons livres faits par des personnes savantes et propres pour des esprits non distraits ni dissipés, et pour des âmes exercées dans la méditation et qui peuvent se recueillir au dedans d'elles-mêmes, que vous n'avez pas sujet de faire cas de ce que je pourrai vous dire touchant l'oraison. Vous trouverez excellemment écrit dans ces livres de quelle sorte il faut méditer durant chaque jour de la semaine sur quelque mystère de la vie et de la passion de notre Sauveur, sur le jugement dernier, sur l'enfer, sur notre néant, sur les obligations infinies dont nous sommes redevables à Dieu, et sur la manière dont on doit agir dans le commencement et dans la fin de l'oraison.

Ceux qui sont accoutumés à cette sorte d'oraison n'ont rien à désirer davantage, puisque notre Seigneur ne manquera pas de les conduire par ce chemin à sa divine lumière, et que la fin répondra sans doute à un si bon commencement. Ils n'ont donc qu'à y marcher sans crainte lorsqu'ils verront que leur entendement est attaché à des méditations si utiles. Mais mon dessein est de donner quelque remède aux âmes qui ne sont pas dans cette disposition, si Dieu me fait la grâce d'y réussir, ou au moins de vous faire voir qu'il y a plusieurs personnes en cette peine, afin que vous ne vous affligiez point si vous vous trouvez être de ce nombre.

Il y a certains esprits si déréglés, qu'ils sont comme ces chevaux qui ont la bouche égarée. Ils vont tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, et toujours avec inquiétude, sans qu'on puisse les arrêter, soit que cela procède de leur naturel, ou que Dieu le permette de la sorte. J'avoue qu'ils me font grande pitié. Ils ressemblent, à mon avis, à une personne qui, ayant une extrême soif et voulant aller boire à une fontaine qu'il voit de loin, trouve des gens qui

lui en disputent le passage à l'entrée, au milieu et à la fin du chemin. Car après avoir, avec beaucoup de peine, surmonté les premiers de ces ennemis, ils se laissent surmonter par les seconds, aimant mieux mourir de soif que de combattre plus longtemps pour boire d'une eau qui leur doit coûter si cher. La force leur manque, ils perdent courage, et ceux même qui en ont assez pour vaincre les seconds de ces ennemis se laissent vaincre par les troisièmes, quoiqu'ils ne fussent peut-être alors qu'à deux pas de cette source d'eau vive dont notre Seigneur dit à la Samaritaine, que ceux qui seront assez heureux que d'en boire n'auront plus jamais soif.

DE LA CONTEMPLATION OU ORAISON D'UNION.

Oh! qu'il est bien vrai, comme l'a dit celui qui est la vérité même, que ceux qui boivent de l'eau de cette divine fontaine ne sont plus altérés des choses de cette vie, mais seulement de celles de l'autre, dont leur soif est incomparablement plus grande que notre soif naturelle ne saurait nous le faire imaginer! car rien n'approche de la soif qu'ils ont d'avoir cette soif, parce qu'ils en connaissent le prix, et que, quelque grande que soit la peine qu'elle cause, elle porte avec elle le remède qui la fait cesser. Tellement que c'est une soif qui en étouffant le désir des choses de la terre rassasie l'âme au regard de celle du ciel. Ainsi, quand Dieu lui fait cette grâce, l'une des plus grandes faveurs dont il puisse l'accompagner, est de la laisser toujours dans le même besoin, et encore plus grand de recommencer à boire de cette eau merveilleuse et incomparable.

Entre les propriétés de l'eau, je me souviens qu'elle en a trois qui reviennent à mon sujet. La première est de rafraîchir, car il n'y a point de si grande chaleur qu'elle n'amortisse, et elle éteint même les plus grands feux, si ce ne sont des feux d'artifices, qu'elle ne fait au contraire qu'accroître. O quelle merveille, mon Dieu, de voir qu'un feu, qui n'est point assujéti aux loix ordinaires de la nature, ait une force si prodigieuse, que son contraire voulant l'éteindre, ne fait que l'augmenter davantage! J'aurais ici grand besoin de savoir la philosophie pour pouvoir mieux m'expliquer par la connaissance qu'elle me donnerait de la propriété des choses, et j'y prendrais un grand plaisir; mais je ne sais comment le dire, et je ne sais peut-être pas même ce que je veux dire.

Celles d'entre vous, mes sœurs, qui buvez dès à présent de cette eau, et celles à qui Dieu fera aussi la grâce d'en boire, entreront sans peine dans ces sentimens, et comprendront comme le véri-

table amour de Dieu, lorsqu'il est en sa force et dans une sainte liberté qui l'élève au-dessus de toutes les choses de la terre, devient le maître des élémens. Ainsi ne craignez point que l'eau qui ne tire son origine que d'ici-bas puisse éteindre ce feu de l'amour de Dieu. Car, bien qu'ils soient opposés, cette eau n'a pas le pouvoir d'éteindre ce feu. Il demeure toujours absolu et indépendant sans lui être assujéti; et par conséquent vous ne devez pas vous étonner que j'aie un si grand désir de vous porter à acquérir cette sainte et heureuse liberté.

N'est-ce pas une chose admirable qu'une pauvre religieuse du monastère de Saint-Joseph puisse arriver jusqu'à dominer les élémens et tout ce qui est dans le monde? Et quel sujet y a-t-il donc de s'étonner que les saints, avec l'assistance de Dieu, leur aient imposé telles lois qu'il leur a plu? C'est ainsi que l'eau et le feu obéissaient à saint Martin, les poissons et les oiseaux à saint François, et de même d'autres créatures à d'autres saints que l'on a vu manifestement s'être rendus maîtres de toutes les choses de la terre en les méprisant et en se soumettant entièrement à celui de qui toutes les créatures tiennent leur être. Ainsi, comme je l'ai dit, l'eau d'ici-bas ne peut rien contre ce feu. Ses flammes sont si élevées, qu'elles ne sauraient y atteindre, et, comme il est tout céleste, n'a garde de tirer sa naissance de la terre.

Il y a d'autres feux qui, n'ayant pour principe qu'un assez faible amour de Dieu, sont étouffés par les moindres obstacles qu'ils rencontrent. Mais, quand mille tentations viendraient en foule, ainsi qu'une grande mer, pour éteindre celui dont je parle, non-seulement il ne diminuerait rien de sa chaleur, mais il les dissiperait toutes et en demeurerait pleinement victorieux. Que si c'est une eau qui tombe du ciel, au lieu de lui nuire, elle ne fait que redoubler encore son ardeur. Car, tant s'en faut que cette eau céleste et ce feu divin soient opposés, ils n'ont qu'une même origine. C'est pourquoi n'appréhendez pas que ces deux élémens surnaturels se combattent. Ils se donneront plutôt l'un à l'autre de nouvelles forces. L'eau des véritables larmes qui sont celles que la véritable oraison produit est un don du roi du ciel, qui augmente la chaleur et la durée de ce feu céleste, ainsi que ce même feu augmente la fraîcheur de ces précieuses larmes.

O mon Seigneur et mon Dieu, n'est-ce pas une chose agréable et merveilleuse tout ensemble de voir un feu qui ne refroidit pas seulement, mais qui glace toutes les affections du monde, lorsqu'il est joint avec cette eau vive qui vient du ciel où est la source de ces larmes qui lui sont données, et qu'il n'est pas en notre puis-

sance d'acquérir? Car il est certain que cette eau céleste ne laisse en nous nulle chaleur pour nous attacher d'affection à aucune chose de la terre. Son naturel est d'allumer toujours de plus en plus ce feu divin, et de le répandre, s'il était possible, dans tout le monde.

La seconde propriété de l'eau est de nettoyer ce qui est impur; et si on manquait d'eau pour cet usage, en quel état serait le monde? Or savez-vous bien que cette eau vive, cette eau céleste, cette eau claire dont je parle, nettoie de telle sorte les âmes lorsque, sans être trouble ni mêlée de quelque fange, elle tombe toute pure du ciel, que je tiens pour certain qu'une âme n'en saurait boire une seule fois sans être purifiée de toutes ses taches; car, comme je l'ai dit ailleurs, cette eau qui n'est autre chose que notre union avec Dieu, étant toute surnaturelle et ne dépendant point de nous, il ne permet à quelques âmes d'en boire que pour les purifier des souillures de leurs péchés, et les affranchir des misères qui en étaient une suite malheureuse.

Quant à ces autres douceurs que l'on reçoit par l'entremise de l'entendement, quelque grandes qu'elles soient, elles sont comme une eau qui n'étant pas puisée dans la source, mais coulant sur la terre, trouve toujours quelque limon qui l'arrête et qui l'empêche d'être si claire et si pure,

C'est pourquoi je ne donne point le nom d'eau vive à cette oraison à laquelle l'entendement a tant de part, parce que j'estime qu'en passant par l'esprit qui est impur par lui-même, et par l'infection naturelle de ce corps vil et terrestre, elle contracte toujours quelque impureté, sans qu'il nous soit possible de l'éviter; ou, pour m'expliquer plus clairement, je dis que lorsque, pour mépriser le monde nous considérons ce que c'est, et comme tout y finit, nous arrêtons, sans nous en apercevoir, notre pensée sur des choses qui nous y plaisent; et encore que nous désirions de les fuir, nous ne laissons pas de tomber dans quelques distractions, en songeant ce que ce monde a été, ce qu'il sera, ce qui s'y est fait, ce qui s'y fera. Quelquefois même, en voulant penser à ce que nous devons faire pour sortir de ces embarras, nous nous y engageons encore davantage. Ce n'est pas que je veuille que pour cela on quitte le sujet de son oraison; mais il y a lieu de craindre de s'égarer, et il faut toujours être sur ses gardes.

Au contraire dans l'oraison d'union Dieu nous délivre de cette peine; il ne veut pas se fier à nous, mais prend lui-même le soin de nous-mêmes. Il aime tellement notre âme, qu'il ne veut pas lui

permettre des'engager en des choses qui lui peuvent nuire dans le temps où il à dessein de la favoriser davantage. Ainsi il approche d'elle tout d'un coup, il la tient unie à lui, et lui fait voir en un instant plus de vérités, et lui donne une connaissance plus claire de toutes les choses du monde qu'elle n'aurait pu en acquérir en plusieurs années par cette autre oraison qui est moins parfaite, car, au lieu que dans le chemin que nous tenons d'ordinaire la poussière nous aveugle et nous empêche d'avancer, ici notre Seigneur nous fait arriver sans retard à la fin où nous tendons, et sans que nous puissions comprendre comme cela s'est fait.

La troisième propriété de l'eau est d'éteindre notre soif; or, la soif, à mon avis, n'est que le désir d'une chose dont nous avons un si grand besoin, que nous ne saurions, sans mourir, en être privés entièrement; et certes il est étrange que l'eau soit d'une telle nature, que son manquement nous donne la mort et sa trop grande abondance nous ôte la vie, comme on le voit par ceux qui se noient.

O mon sauveur, qui serait si heureux que de se voir submergé dans cette eau vive jusqu'à y perdre la vie? Cela n'est pas impossible, parce que notre amour pour Dieu et le désir de le posséder peuvent croître jusqu'à un tel point, que notre corps ne pourra le supporter; et ainsi il y a eu des personnes qui sont mortes de cette manière. J'en connais une à qui notre Seigneur donnait une si grande abondance de cette eau, que s'il ne l'eût bientôt secourue, les ravissement où elle entraît l'auraient presque fait sortir d'elle-même; je dis qu'elle serait presque sortie d'elle-même, parce que l'extrême peine qu'elle avait de souffrir le monde la faisant presque mourir; il semblait qu'en même temps elle ressuscitait en Dieu dans un admirable repos, et que sa divine majesté, en la ravissant en lui, la rendait capable d'un bonheur dont elle n'aurait pu jouir sans perdre la vie si elle fût demeurée en elle-même.

On peut connaître, par ce que je viens de dire, que comme il ne saurait rien y avoir en Dieu, qui est notre souverain bien, qui ne soit parfait, il ne nous donne jamais rien aussi qui ne nous soit avantageux. Ainsi, quelque abondante que soit cette eau, elle ne peut être excessive, parce qu'il ne saurait y avoir d'excès en ce qui procède de lui. C'est pourquoi lorsqu'il donne de cette eau à une âme, en fort grande quantité, il la rend capable d'en boire beaucoup, de même que celui qui fait un vase le rend capable de recevoir ce qu'il veut y mettre.

Lorsque le désir de jouir de ces faveurs vient de nous, il ne faut

pas trouver étrange qu'il soit toujours accompagné de quelques défauts ; et s'il s'y rencontre quelque chose de bon, nous le devons à l'assistance de notre Seigneur ; car nos affections sont si dérégées, qu'à cause que cette peine est fort agréable, nous croyons ne nous en pouvoir rassasier : ce qui fait que, au lieu de modérer notre désir, nous nous y laissons emporter de telle sorte que, quelquefois, il nous tue. O qu'une telle mort est heureuse, quoique peut-être ceux qui la souffrent eussent pu, en continuant de vivre, aider les autres à désirer de mourir ainsi !

Pour moi, je crois que c'est le démon qui, voyant combien la vie de ces personnes peut lui apporter de dommage, les tente de ruiner ainsi entièrement leur santé par des pénitences indiscretes. C'est pourquoi j'estime qu'une âme qui est arrivée jusqu'à se sentir embrasée d'une soif si violente doit fort se tenir sur ses gardes, parce qu'elle a sujet de croire qu'elle tombera dans cette tentation, et que, quand bien même cette soif ne la tuerait pas, elle ruinerait entièrement sa santé, dont la défaillance paraîtrait, malgré elle, dans son extérieur, ce qu'il n'y a rien qu'on ne doive faire pour éviter. Il arrivera même quelquefois que tous nos soins n'empêcheront pas quel'on nes'en aperçoive ; et nous sommes obligées, au moins lorsque nous sentons l'impétuosité de ce désir s'accroître avec tant de violences, de ne pas l'augmenter encore par une application indiscrete. Au contraire nous devons tâcher de l'arrêter doucement en nous attachant à méditer quelque autre sujet, parce qu'il peut arriver que notre naturel y contribue autant que notre amour pour Dieu ; car il y a des personnes qui désirent avec ardeur tout ce qu'elles désirent, quand même il serait mauvais, et celles-là, à mon avis, ne sont pas des plus mortifiées, puisque la mortification, qui sert à tout, les devrait modérer dans ce désir.

Il paraîtra peut-être qu'il y a de la réverie à dire qu'il faut se détacher d'une chose qui est si bonne, mais je vous assure qu'il n'y en a point ; car je ne prétends pas conseiller d'effacer ce désir de son esprit, mais seulement de le modérer par un autre qui pourra être encore meilleur : il faut que je m'explique plus clairement. Il nous vient un grand désir de nous voir détachés de la prison de ce corps pour être avec Dieu, qui est le désir dont Saint Paul était si fortement possédé, et comme ce désir nous donne une peine qui, étant née d'une telle cause, est très-agréable, il n'est pas besoin d'une petite mortification pour l'arrêter, et on ne le peut pas même entièrement. Elle passe quelquefois dans un tel excès, qu'elle va presque jusqu'à troubler le jugement, ainsi que je l'ai vu arriver il n'y a pas encore long-temps à une personne, qui bien que vio-

iente de son naturel, est si accoutumée à renoncer à sa volonté, comme elle le témoigne en d'autres occasions, qu'il semble qu'elle n'en ait plus. On aurait cru que, durant ce moment, elle l'aurait perdu, tant la peine qu'elle souffrait était excessive, et tant l'effort qu'elle se faisait pour la dissimuler était grand.

Sur quoi j'estime que, dans ces rencontres si extraordinaires, quoique cela procède de l'esprit de Dieu, c'est une humilité fort louable que de craindre, parce que nous ne devons pas nous persuader d'avoir un si grand amour pour lui, qui soit capable de nous réduire à un tel état. Je dis donc encore que j'estimerai utile, si cette personne le peut (car peut-être ne le pourra-t-elle pas toujours), qu'elle renoncât à ce désir qu'elle a de mourir, en considérant le peu de service qu'elle a jusqu'alors rendu à Dieu; qu'elle pourra lui plaire davantage en conservant sa vie qu'en la perdant, et qu'il veut peut-être se servir d'elle pour ouvrir les yeux de quelque âme qui allait se perdre. Car, se rendant ainsi plus agréable à sa divine majesté, elle aura sujet d'espérer de la posséder un jour plus pleinement qu'elle ne l'aurait fait, si elle était morte à l'heure même.

Ce remède me semble bon pour adoucir une peine si pressante, et on en tirerasans doute un grand avantage, puisque, pour servir Dieu fidèlement, il faut ici-bas porter sa croix. C'est comme si, pour consoler une personne fort affligée, on lui disait : Prenez patience, abandonnez-vous à la conduite de Dieu, priez-le d'accomplir en vous sa volonté, et croyez que le plus sûr est d'en user ainsi en toutes choses.

Il peut se faire aussi que le démon contribue fort à augmenter la violence de ce désir de mourir, ainsi qu'il me semble que Cassien en rapporte l'exemple d'un ermite dont la vie était très-austère, à qui cet esprit malheureux persuada de se jeter dans un puits, disant qu'il en verrait plutôt Dieu. Sur quoi j'estime que la vie de ce solitaire n'avait pas été sainte, ni son humilité véritable, puisque autrement notre Seigneur étant aussi bon et aussi fidèle dans ses promesses qu'il l'est, il n'aurait jamais permis qu'il se fût aveuglé de telle sorte dans une chose si claire : car il est évident qu'il n'aurait pas commis un tel crime, si ce désir fût venu de Dieu, qui ne nous inspire aucun mouvement qui ne soit accompagné de lumière, de discrétion et de sagesse. Mais il n'y a point d'artifice dont cet ennemi de notre salut ne se serve pour nous nuire, et comme il veille toujours pour nous attaquer, tenons-nous aussi toujours sur nos gardes pour nous défendre. Cet avis est utile en plusieurs rencontres, et particulièrement pour abrégier le

temps de l'oraison, quelque consolation que l'on y reçoive, lorsque l'on sent les forces du corps commencer à défaillir, ou que l'on a mal à la tête; car la discrétion est nécessaire en toutes choses.

Or pourquoi pensez-vous, mes filles, que j'aie voulu vous faire voir avant le combat quel en est le prix et la récompense, en vous parlant des avantages qui se trouvent à boire de l'eau si vive et si pure de cette fontaine celeste? C'est afin que vous ne vous découragez point par les travaux et les contradictions qui se rencontrent dans le chemin qui vous y conduit; mais que vous marchiez avec courage et sans craindre la lassitude, parce qu'il pourrait arriver, comme je l'ai dit, qu'étant venues jusqu'au bord de la fontaine, et ne restant plus qu'à vous baisser pour y boire, vous vous priveriez d'un si grand bien, et abandonneriez votre entreprise, en vous imaginant de n'avoir pas assez de force pour l'exécuter. Considérez que notre Seigneur nous y convie tous; et puisqu'il est la vérité même, pouvons-nous douter de la vérité de ses paroles? Si ce banquet n'était pas général, il ne nous y appellerait pas tous; et quand même il nous y appellerait, il ne dirait pas: Je vous donnerai à boire. Il pouvait se contenter de dire: Venez tous, vous ne perdrez rien à me servir, et je donnerai à boire de cette eau à ceux à qui il me plaira d'en donner. Mais comme il a usé du mot tous, sans y mettre cette condition, je tiens pour certain que cette eau vive sera pour tous ceux qui ne se laisseront pas de marcher dans ce chemin. Je prie notre Seigneur de vouloir bien, par son extrême bonté, donner aux personnes à qui il la promet, la grâce de la chercher et la manière qu'elle doit l'être.

CHAPITRE XX.

Qu'il y a divers chemins pour arriver à cette divine source de l'oraison, et qu'il ne faut jamais se décourager d'y marcher. Du zèle que l'on doit avoir pour le salut des âmes. En quel cas une religieuse peut témoigner de la tendresse dans l'amitié, et quels doivent être ses entretiens.

DIVERS CHEMINS POUR ARRIVER A L'ORAISON.

Il semble que dans ce dernier chapitre j'ai avancé quelque chose de contraire à ce que j'avais dit auparavant, lorsque, pour consoler celles qui n'arrivent que jusqu'à cette sorte d'oraison, j'ai ajouté qu'ainsi qu'il y a diverses demeures dans la maison de Dieu, il y a aussi divers chemins pour aller à lui; mais je ne crains point d'assurer encore que, connaissant comme il faut notre faiblesse, il nous assiste par sa bonté. Il n'a pas néanmoins dit aux

uns d'aller par un chemin et aux autres d'aller par un autre; au contraire, sa miséricorde, qui doit être louée éternellement, est si grande, qu'il n'empêche personne d'aller boire dans cette fontaine de la vie. Autrement, avec combien de raison m'en aurait-il empêché? et, puisqu'il a bien voulu me permettre de puiser jusqu'au fond de cette divine source, on peut assurer qu'il n'empêche personne d'y arriver; mais que plutôt il nous appelle à haute voix pour y aller, quoique sa bonté soit si grande, qu'il ne nous y force point. Il se contente de donner à boire de cette eau en diverses manières à ceux qui lui en demandent, afin que nul ne perde l'espérance et ne se trouve en état de mourir de soif. Cette source est si abondante, qu'il en sort divers ruisseaux, les uns grands, les autres moindres, et d'autres si petits, qu'il n'y a qu'un filet d'eau pour désaltérer ceux qui, étant comme des enfans, n'en ont pas besoin davantage, et s'effrayeraient d'en avoir en trop grande quantité.

Ne craignez donc point, mes sœurs, de mourir de soif; l'eau des consolations ne manque jamais de telle sorte dans ce chemin, que l'on soit réduit à l'extrémité. Ainsi marchez toujours, combattez avec courage, et mourez plutôt que d'abandonner votre entreprise, puisque vous n'avez embrassé une profession si sainte que pour avoir continuellement les armes à la main et pour combattre. Que si vous demeurez fermes dans cette résolution, quoique notre Seigneur permette que vous souffriez de la soif durant cette vie, assurez-vous qu'il vous rassasiera pleinement en l'autre de cette eau divine, sans pouvoir appréhender qu'elle vous manque jamais. Je le prie de tout mon cœur que ce ne soit pas plutôt nous qui lui manquions.

Pour commencer donc à marcher de telle sorte dans ce chemin; que l'on ne s'égare pas dès l'entrée, je veux parler de la manière dont nous devons commencer notre voyage, parce que cela est si important, qu'il y va de tout. Je ne dis pas que celui qui n'aura point la résolution dont je vais parler doive abandonner le dessein de s'y engager, parce que notre Seigneur le fortifiera; et quand il ne s'avancerait que d'un pas, ce pas est d'une telle conséquence, qu'il peut s'assurer d'en être fort bien récompensé. C'est comme un homme qui aurait un chapelet sur lequel on aurait appliqué des indulgences. S'il le dit une fois, il en profite, s'il le dit plusieurs fois, il en profite encore davantage, mais s'il ne le dit jamais, et se contente de le tenir dans une boîte, il vaudrait mieux pour lui qu'il ne l'eût point. Ainsi, quoique cette personne ne continue pas de marcher dans ce chemin, le peu qu'elle y aura

marché lui donnera lumière pour se mieux conduire dans les autres, et de même à proportion, si elle y marche davantage. Ainsi elle se peut assurer qu'elle ne se trouvera jamais mal d'avoir commencé d'y entrer, encore qu'elle le quitte, parce que jamais le bien ne produit de mal.

DU ZÈLE POUR LE SALUT DES AMES.

Tâchez donc, mes filles, d'ôter la crainte de s'engager dans une si sainte entreprise à toutes les personnes avec qui vous communiquerez, si elles y ont de la disposition et quelque confiance en vous. Je vous demande, au nom de Dieu, que votre conversation soit telle, qu'elle ait toujours pour but le bien spirituel de ceux à qui vous parlez; car, puisque l'objet de votre oraison doit être l'avancement des âmes dans la vertu, et que vous le devez sans cesse demander à Dieu, pourquoi donc ne tâcherions-nous pas de le procurer en toutes manières? Si vous voulez passer pour bonnes parentes, c'est là le moyen de témoigner combien votre affection est véritable. Si vous voulez passer pour bonnes amies, vous ne sauriez aussi le faire connaître que par là, et si vous avez la vérité dans le cœur, ainsi que votre méditation l'y doit mettre, vous n'aurez pas peine à connaître comme nous sommes obligés d'avoir de la charité pour notre prochain.

LANGAGE QUE DOIVENT TENIR LES RELIGIEUSES.

Ce n'est plus le temps, mes sœurs, de s'amuser à des jeux d'enfants, tels que sont, ce me semble, ces amitiés que l'on voit d'ordinaire dans le monde, quoiqu'en elles-mêmes elles soient bonnes. Ainsi vous ne devez jamais employer ces paroles : M'aimez-vous donc bien? ne m'aimez-vous point? ni avec vos parens, ni avec nul autre, si ce n'est pour quelque fin importante, ou pour le bien spirituel de quelque personne; car il pourra se faire que, pour disposer quelqu'un de vos frères ou de vos proches, ou quelque autre personne semblable, à écouter une vérité et à en faire son profit, il sera besoin d'user de ces témoignages d'amitié si agréables aux sens; et même qu'une de ces paroles obligantes (car c'est ainsi qu'on les nomme dans le monde) fera un plus grand effet sur leur esprit que plusieurs autres qui seraient purement selon le langage de Dieu, et qu'ensuite de cette disposition elles les toucheront beaucoup plus qu'elles n'auraient fait sans cela. Ainsi, pourvu que l'on n'en use que

dans cette vue et dans ce dessein, je ne les désapprouve pas; mais autrement elles n'apporteraient aucun profit, et pourraient nuire sans que vous y prissiez garde.

Les gens du monde ne savent-ils pas qu'étant religieuses, votre occupation est l'oraison? Sur quoi gardez-vous bien de dire : Je ne veux pas passer pour bonne dans leur esprit, puisque faisant, comme vous faites, partie de la communauté, tout le bien ou tout le mal qu'ils remarqueront en vous retombera aussi sur elle. C'est sans doute un grand mal que des personnes qui, étant religieuses, sont si particulièrement obligées à ne parler que de Dieu, s'imaginent de pouvoir avec raison dissimuler en de semblables occasions, à moins que ce ne fût pour quelque grand bien, ce qui n'arrive que très-rarement. Ce doit être là votre manière d'agir, ce doit être votre langage. Que ceux qui voudront traiter avec vous l'apprennent donc, si bon leur semble; et, s'ils ne le font, gardez-vous bien d'apprendre le leur, qui serait pour vous le chemin de l'enfer. Que s'ils vous regardent comme grossières et inciviles, que vous importe qu'ils aient cette croyance? et moins encore s'ils vous prennent pour des hypocrites. Vous y gagnerez de n'être visitées que de ceux qui seront accoutumés à votre langage : car comment celui qui n'entendrait point l'arabe pourrait-il prendre plaisir de parler beaucoup à un homme qui ne saurait nulle autre langue? Ainsi ils ne vous importuneront plus, ni ne vous causeront aucun préjudice; au lieu que vous en éprouveriez un fort grand de commencer à parler un autre langage; tout votre temps se consumerait à cela, et vous ne sauriez croire, comme moi qui l'ai éprouvé, quel est le mal qu'en reçoit une âme. En voulant apprendre cette langue, on oublie l'autre, et on tombe dans une inquiétude continuelle, qu'il faut fuir sur toutes choses, parce que rien n'est plus nécessaire que la paix et la tranquillité de l'esprit pour entrer et marcher dans ce chemin dont je commence à vous parler.

Si ceux qui communiqueront avec vous veulent apprendre votre langue, comme ce n'est pas à vous à les en instruire, vous vous contenterez de leur représenter les grands avantages qu'ils pourroient en recevoir, et vous ne vous lasserez point de le leur dire, mais avec piété, avec charité, et en y joignant vos oraisons, afin qu'ils en fassent profit, et que, connaissant combien cela peut leur être utile, ils cherchent des maîtres capables de les en instruire. Ce ne serait pas sans doute, mes filles, une petite faveur que vous recevriez de Dieu, si vous pouviez faire ouvrir les yeux de l'âme à quelqu'un, pour le porter à désirer un si grand

bien; mais lorsque l'on veut commencer à parler de ce chemin, que de choses se présentent à l'esprit, particulièrement quand c'est une personne qui a, comme moi, si mal fait son devoir d'y marcher, Dieu veuille, mes sœurs, me faire la grâce que mes paroles ne ressemblent pas à mes actions.

CHAPITRE XXI.

Que dans le chemin de l'oraison rien ne doit empêcher de marcher toujours. Mépriser toutes les craintes qu'on veut donner des difficultés et des périls qui s'y rencontrent. Que quelquefois une ou deux personnes suscitées de Dieu pour faire connaître la vérité prévalent par-dessus plusieurs autres, unies ensemble pour l'obscurcir et pour la combattre.

QU'IL FAUT MARCHER SANS CRAINTE DANS LE CHEMIN DE L'ORAISON.

Que la quantité des choses auxquelles il faut penser pour entreprendre ce divin voyage, et entrer dans ce chemin royal qui conduit au ciel, ne vous étonne point, mes filles. Est-il étrange que s'agissant d'acquérir un si grand trésor, il semble d'abord nous devoir coûter bien cher? Un temps viendra que nous connaîtrons que tout le monde ensemble ne suffirait pas pour le payer.

Pour revenir donc à la manière dont doivent commencer ceux qui veulent entrer dans ce chemin, et marcher jusqu'à ce qu'ils arrivent à la source de cette eau de vie, pour en boire et pour s'en rassasier, je dis qu'il importe essentiellement d'avoir une ferme résolution de ne point s'arrêter qu'on ne soit à la fontaine, quelque difficulté qui arrive, quelque obstacle que l'on rencontre, quelque murmure que l'on entende, quelque peine que l'on souffre, quelque fortune que l'on coure, quelque apparence qu'il y ait de ne pouvoir résister à tant de travaux, et enfin, quand on croirait devoir en mourir, et que tout le monde devrait s'abîmer. Car ce sont là les discours que l'on nous tient d'ordinaire: cette voie est toute pleine de périls: une telle s'est perdue dans ce voyage; celle-ci se trouva trompée, et cette autre, qui pria tant, n'a pas laissé de tomber; c'est rendre la vertu méprisable; ce n'est pas une entreprise de femmes sujettes à des illusions, il faut qu'elles se contentent de filer, sans s'amuser à chercher tant de délicatesses dans leur oraison, et le *Pater noster* et l'*Ave Maria*, leur doivent suffire. Je demeure d'accord, mes sœurs, qu'ils doivent leur suffire; et pourquoi ne leur suffiraient-ils pas, puisqu'on ne saurait faillir en établissant son oraison sur celle qui est sortie de

la bouche de Jésus-Christ même? Ils ont sans doute raison; et si notre faiblesse n'était point si grande, et notre dévotion si froide, nous n'aurions besoin ni d'autres oraisons, ni d'aucun livre pour nous instruire dans la prière.

C'est pourquoi, puisque je parle à des personnes qui ne peuvent se recueillir en s'appliquant à méditer d'autres mystères qui leur semblent trop subtiles et trop raffinés, et qu'il y a des esprits si délicats, que rien n'est capable de les contenter, j'estime à propos d'établir ici certains principes, certains moyens, et certaines intentions d'oraison, sans m'arrêter à des choses trop élevées. Ainsi on ne pourra pas vous ôter vos livres, puisque, pourvu que vous vous affectionniez à cela, et que vous soyez humbles, vous n'aurez besoin de rien de plus. Je m'y suis toujours fort attachée; et les paroles de l'Évangile me font entrer dans un plus grand recueillement que les ouvrages les plus savans et les mieux écrits, principalement lorsque les auteurs ne sont pas fort approuvés; car alors il ne me prend jamais envie de les lire.

Il faut donc que je m'approche de ce maître de la sagesse, et il m'enseignera peut-être quelques considérations dont vous aurez sujet d'être satisfaites. Ce n'est pas que je prétende vous donner l'explication de ces oraisons divines, assez d'autres l'ont fait; et quand cela ne serait point, je ne serais pas si hardie que de l'entreprendre, sachant bien qu'il y aurait de la folie; mais je vous proposerai seulement quelques considérations sur les paroles du *Pater noster*; la quantité de livres ne servant, ce me semble, qu'à faire perdre la dévotion dont nous avons besoin dans cette divine prière. Car ainsi qu'un maître qui affectionne son disciple tâche de faire que ce qu'il lui montre lui plaise, afin qu'il l'apprenne plus facilement, qui doute que ce divin maître n'agisse de même envers nous?

Moquez-vous donc de toutes ces craintes que l'on tâchera de vous donner, et de tous ces périls dont on voudra vous faire peur; car le chemin qui conduit à la possession d'un si grand trésor étant tout plein de voleurs, quelle apparence de prétendre pouvoir le passer sans péril? Les gens du monde souffriraient-ils, sans s'y opposer, qu'on leur enlevât leurs trésors, eux qui pour un intérêt de néant, passent sans dormir les nuits entières, et se tuent le corps et l'âme?

Si donc, lorsque vous allez pour acquérir, ou, pour mieux dire, pour enlever ce trésor de force, suivant cette parole de notre Seigneur, que les violens le ravissent; si, lorsque vous y allez par ce chemin, qui est un chemin royal, puisqu'il nous a été tracé par

notre roi, et un chemin très-assuré, puisque c'est celui qu'ont tenu tous les élus et tous les saints, on vous dit qu'il y a tant de périls à courir, et l'on vous donne tant de craintes, quels doivent être les périls de ceux qui prétendent gagner ce trésor, sans savoir le chemin qu'il faut tenir pour y arriver? O mes filles, qu'il est vrai qu'ils sont incomparablement plus grands que les autres! mais ils ne les connaîtront que lorsque y étant tombés, ils ne trouveront personne qui leur donne la main pour se relever, et perdront ainsi toute espérance, non-seulement de désaltérer leur soif dans cette source d'eau vive, mais de pouvoir en boire la moindre goutte, ou dans quelque ruisseau qui en sorte, ou dans quelque fossé ou quelque mare. Comment pourraient-ils donc continuer à marcher dans ce chemin, où il se rencontre tant d'ennemis à combattre, sans avoir bu une seule goutte de cette eau divine? et n'est-il pas certain qu'ils ne sauraient éviter de mourir de soif? Ainsi, mes filles, puisque, soit que nous le voulions ou ne le voulions pas, nous marchons toutes vers cette fontaine, quoiqu'en différentes manières, croyez-moi, ne vous laissez point tromper par ceux qui voudraient vous enseigner un autre chemin pour y aller que celui de l'oraison.

Il ne s'agit pas maintenant de savoir si cette oraison doit être mentale pour les uns et vocale pour les autres; je dis seulement que vous avez besoin de toutes les deux. C'est là l'exercice des personnes religieuses; et quiconque vous dira qu'il y a du péril, considérez-le comme étant lui-même, par ce mauvais conseil qu'il vous donne, un si périlleux écueil pour vous, que, si vous ne l'évitez en le fuyant, il vous fera faire naufrage. Gravez, je vous prie, cet avis dans votre mémoire, puisque vous pourrez en avoir besoin. Le péril serait de manquer d'humilité et de ne pas avoir les autres vertus; mais à Dieu ne plaise que l'on puisse jamais dire qu'il y ait du péril dans le chemin de l'oraison. Il y a grand sujet de croire que ces frayeurs sont une invention du diable, qui se sert de cet artifice pour faire tomber quelques âmes qui s'adonnent à l'oraison.

Admirez, je vous prie, l'aveuglement des gens du monde; ils ne considèrent point cette foule incroyable de personnes qui ne faisant jamais d'oraison, et ne sachant pas même ce que c'est que de prier, sont tombées dans l'hérésie et dans tant d'autres horribles péchés; et si le démon, par ses tromperies et par un malheur déplorable, mais qui est très-rare, fait tomber quelqu'un de ceux qui s'emploient à un si saint exercice, ils en prennent sujet de remplir de crainte l'esprit des autres, touchant la prati-

que de la vertu. En vérité, c'est une belle imagination à ceux qui se laissent ainsi abuser, de croire que pour se garantir du mal, il faut éviter de faire le bien, et je ne crois pas que jamais le diable se soit avisé d'un meilleur moyen pour nuire aux hommes.

« O mon Dieu ! vous voyez comme on explique vos paroles à contre-sens. Défendez votre propre cause, et ne souffrez pas de telles faiblesses en des personnes consacrées à votre service. » Vous aurez toujours au moins cet avantage, mes sœurs, que votre divin époux ne permettra jamais que vous manquiez de quelqu'un qui vous assiste dans une entreprise si sainte ; et lorsqu'on le sert fidèlement, et qu'il donne la lumière qui peut conduire dans le véritable chemin, non-seulement on n'est point arrêté par ces craintes que le démon tâche d'inspirer, mais on sent de plus en plus croître le désir de continuer à marcher avec courage ; on voit venir le coup que cet esprit infernal veut nous porter, et on lui en porte un à lui-même, qui lui fait sentir plus de douleur que la perte de ceux qu'il surmonte ne lui donne de plaisir et de joie.

Lorsque dans un temps de trouble, cet ennemi de notre salut, ayant semé la zizanie, semble entraîner tout le monde après lui, comme autant d'aveugles éblouis par l'apparence d'un bon zèle, s'il arrive que Dieu suscite quelqu'un qui leur fasse ouvrir les yeux et leur montre ses ténèbres infernales qui offusquant leur esprit les empêchent d'apercevoir le chemin, n'est-ce pas une chose digne de son infinie bonté de faire que quelquefois un homme qui enseigne la vérité prévaut sur plusieurs qui ne la connaissent pas ? Ce fidèle serviteur commence peu à peu à leur découvrir le chemin de la vérité, et Dieu leur donne du courage pour le suivre. S'ils s'imaginent qu'il y a du péril dans l'oraison, il tâche de leur faire connaître, sinon par ses paroles, au moins par ses œuvres, combien l'oraison est avantageuse ; s'ils disent qu'il n'est pas bon de communier souvent, il communie lui-même plus souvent qu'il n'avait accoutumé, pour leur faire voir le contraire. Ainsi, pourvu qu'il y en ait un ou deux qui suivent sans crainte le bon chemin, notre seigneur recouvrera peu à peu, par leur moyen, les âmes qui étaient dans l'égarement.

Renoncez donc, mes sœurs, à toutes ces craintes ; méprisez ces opinions vulgaires ; considérez que nous ne sommes pas dans un temps où il faille ajouter foi à toutes sortes de personnes, mais seulement à celles qui conforment leur vie à la vie de JÉSUS-CHRIST ; tâchez de conserver toujours votre conscience pure, fortifiez-vous dans l'humilité ; foulez aux pieds toutes les choses de la terre ; demeurez inébranlables dans la foi de la sainte Église,

et ne doutez point après cela que vous ne soyez dans le bon chemin. Je le répète encore, renoncez à toutes ces craintes dans les choses où il n'y a nul sujet de craindre; et si quelques-uns tâchent de vous en donner, faites-leur connaître avec humilité quel est le chemin que vous tenez; dites-leur, comme il est vrai, que votre règle vous ordonne de prier sans cesse, que vous êtes obligés de la garder. Que s'ils vous répondent que cela s'entend de prier vocalement, demandez leur s'il faut que l'esprit et le cœur soient attentifs aussi bien dans les prières vocales que dans les autres; et s'ils repartent que oui, comme ils ne sauraient ne point le faire, vous connaîtrez qu'ils sont contraints d'avouer qu'en faisant bien l'oraison vocale vous ne sauriez ne pas faire la mentale, et que vous pourrez passer même jusqu'à la contemplation, s'il plaît à Dieu de vous la donner. Qu'il soit béni éternellement.

CHAPITRE XXII.

De l'oraison mentale. Qu'elle doit toujours être jointe à la vocale. Des perfections infinies de Dieu. Comparaison du mariage avec l'union de l'âme avec Dieu.

DE L'ORAISON MENTALE.

Sachez, mes filles, que la différence de l'oraison ne doit pas se prendre de notre voix et de nos paroles, en sorte que lorsque nous parlons elle soit vocale, et lorsque nous nous taisons elle soit mentale; car si, en priant vocalement, je m'occupe tout à considérer que je parle à Dieu, si je me tiens en sa présence, et si je suis plus attentive à cette considération qu'aux paroles même que je prononce, c'est alors que l'oraison mentale et la vocale se trouvent jointes, si ce n'est qu'on voulût nous faire croire que l'on parle à Dieu quand, en prononçant le *Pater*, on pense au monde, auquel cas je n'ai rien à dire; mais si en parlant à un si grand Seigneur, vous voulez lui parler avec le respect qui lui est dû, ne devez-vous pas considérer ce qu'il est et ce que vous êtes? car, comment pourrez-vous parler à un roi et lui donner le titre de majesté, ou comment pourrez-vous garder les cérémonies qui s'observent en parlant aux grands si vous ignorez combien leur qualité est élevée au-dessus de la vôtre, puisque ces cérémonies dépendent ou de la différence des qualités, ou de la coutume et de l'usage? Il est donc nécessaire que vous en sachiez quelque chose, autrement vous serez renvoyées comme des personnes grossières, et ne pourrez traiter avec eux d'aucune affaire.

« Quelle ridicule ignorance serait-ce, o mon Seigneur, que celle-là ? Quelle sottise simplicité serait-ce, o mon souverain monarque ? et comment pourrait-elle se souffrir ? Vous êtes roi, o mon Dieu, mais un roi tout-puissant et éternel, parce que vous ne tenez de personne le royaume que vous possédez ; et je n'entends presque jamais dire dans le *Credo* que votre royaume n'aura point de fin, sans en ressentir une joie particulière. Je vous loue, mon Dieu, et je vous bénis toujours, parce que votre royaume durera toujours. Mais ne permettez pas, mon Sauveur, que ceux-là puissent passer pour bons, qui, lorsqu'ils parlent à vous, vous parlent seulement avec les lèvres. »

Que pensez-vous dire, chrétiens, quand vous dites qu'il n'est plus besoin de faire l'oraison mentale ? Vous entendez-vous bien vous-même ? Certes, je pense que non : et ainsi il semble que vous vouliez nous faire tous entrer dans vos rêveries, puisque vous ne savez ce que c'est que contemplation, ni qu'oraison mentale, ni comment on doit faire la vocale, car si vous le saviez, vous ne condamneriez pas en ceci ce que vous approuveriez ailleurs.

C'est pourquoi, mes filles, je joindrai toujours, autant que je m'en souviendrai, l'oraison mentale avec la vocale, afin que ces personnes ne vous épouyantent pas de leurs vains discours. Je sais où peuvent vous mener ces pensées, et, comme j'en ai moi-même été assez inquiétée, je souhaiterais que personne ne vous en inquiétât, parce qu'il est très-dangereux de marcher dans ce chemin avec une défiance pleine de crainte. Il vous importe extrêmement, au contraire, d'être assurées que celui que vous tenez est fort bon, puisqu'autrement il vous arriverait comme au voyageur à qui l'on dit qu'il s'est égaré ; il tourne de tous côtés pour retrouver son chemin, et ne gagne à ce travail que de se lasser, de perdre du temps, et d'arriver beaucoup plus tard.

Quelqu'un oserait-il soutenir que ce fût mal fait, avant que de commencer à dire ses heures, ou à réciter le Rosaire, de penser à celui à qui nous allons parler, et de nous remettre devant les yeux ce qu'il est et ce que nous sommes, afin de considérer de quelle sorte nous devons traiter avec lui ? Cependant, mes sœurs, il est vrai que si l'on s'acquitte bien de ces deux choses, il se trouvera qu'avant de commencer l'oraison vocale vous aurez employé quelque temps à la mentale.

N'est-il pas certain que quand nous abordons un prince pour lui parler, ce doit être avec plus de préparation que pour parler à un paysan ou à quelque pauvre tel que nous sommes, puisque pour ceux-là il n'importe de quelle sorte nous leur parlions ? Je sais que

L'humilité de ce roi est telle, que quoique je sois si rustique et que j'ignore comment il faut lui parler, il ne laisse pas de m'écouter et de me permettre d'approcher de lui. Je sais que les anges, qui sont comme ses gardes, ne me repoussent point pour m'en empêcher, parce que, connaissant la bonté de leur souverain, ils n'ignorent pas qu'il aime mieux la simplicité d'un petit berger, lorsqu'elle est accompagnée d'humilité, et connaît que s'il en savait d'avantage il en dirait davantage, que non pas la sublimité et l'élégance du raisonnement des plus habiles, lorsque cette vertu leur manque. Mais faut-il parce qu'il est si bon que nous soyons inciviles? Et quand il ne nous ferait point d'autre faveur que de souffrir que nous nous approchions de lui, quoique étant si imparfaites, pourrions-nous trop tâcher de connaître quelle est sa grandeur et son adorable pureté! Il est vrai qu'il suffit de l'approcher pour savoir combien il est grand, comme il suffit de savoir la naissance, le bien et les dignités des princes du monde pour apprendre quel est l'honneur qui leur est dû, parce que ce sont ces conditions qui le règlent, et non pas le mérite de leurs personnes.

O misérable et malheureux monde! vous ne sauriez, mes filles, trop louer Dieu de la grâce qu'il vous a faite de l'abandonner. Car quelle plus grande marque peut-il y avoir de son extrême corruption que ce qu'au lieu de considérer les personnes par leur mérite, on ne les y considère que par les seuls avantages de la fortune, qui ne cessent pas plus tôt, que tous ces honneurs s'évanouissent. Cela me semble si ridicule, que lorsque vous vous assemblerez pour prendre quelque récréation, ce vous en pourra être un sujet assez utile que de considérer de quelle sorte les gens du monde, ainsi que de pauvres aveugles, passent leur vie.

DES PERFECTIONS INFINIES DE DIEU.

O mon souverain monarque, puissance infinie, immense bonté, suprême sagesse, principe sans principe, abîme de merveilles, beauté source de beauté, force qui est la force même! « Grand Dieu dont les perfections sont également indéterminées et incompréhensibles, quand toute l'éloquence humaine et toute la connaissance d'ici-bas, qui ne sont en effet qu'ignorance, seraient jointes ensemble, comment pourraient-elles nous faire comprendre la moindre de tant de perfections qu'il faudrait connaître pour savoir, en quelque sorte, quel est ce roi par excellence qui fait seul tout notre bonheur et toute notre félicité, et qui n'est autre chose que vous-même? »

Lorsque vous vous approchez, mes filles, de cette éternelle majesté, si vous considérez attentivement à qui vous allez parler, et à qui vous parlez, le temps de mille vies telle qu'est la nôtre ne suffirait pas pour vous faire concevoir de quelle sorte il mérite d'être traité, lui, devant qui les anges tremblent, lui, qui commande partout, qui peut tout, et en qui le vouloir et l'effet ne sont qu'une même chose. N'est-il donc pas raisonnable, mes filles, que nous nous réjouissons des grandeurs de notre époux, et que considérant combien nous sommes heureuses d'être ses épouses, nous menions une vie conforme à une condition si relevée?

MARIAGE DE L'ÂME AVEC DIEU.

Hélas! mon Dieu, puisque dans le monde lorsque quelqu'un recherche une fille, on commence par s'informer de sa qualité et de son bien, pourquoi nous, qui nous sommes déjà fiancées, ne nous informerions-nous pas de la condition de notre époux avant que le mariage s'accomplisse, et que nous questions tout pour le suivre? Si on le permet aux filles qui doivent épouser un homme mortel, nous refusera-t-on la liberté de nous informer qui est cet homme immortel que nous prétendons d'avoir pour époux, quel est son Père, quel est le pays où il veut nous emmener avec lui, quelle est sa qualité, quels sont les avantages qu'il nous promet, et surtout quelle est son humeur, afin d'y conformer la nôtre et de nous efforcer de lui plaire en faisant tout ce que nous saurons lui être le plus agréable? On ne dit autre chose à une fille, sinon que pour être heureuse dans son mariage, il faut qu'elle s'accommode à l'humeur de son mari, quand même il serait d'une condition beaucoup inférieure à la sienne. Et l'on veut, o mon divin époux, que nous fassions moins pour vous contenter, et vous traitions avec un moindre respect que l'on ne traite les hommes! Mais quel droit ont-ils de se mêler de ce qui regarde vos épouses? Ce n'est pas à eux, c'est à vous seul qu'elles doivent se rendre agréables, puisque c'est avec vous seul qu'elles doivent passer leur vie. Quand un mari vit si bien avec sa femme et a tant d'affection qu'il désire qu'elle lui tienne toujours compagnie, n'aurait-elle pas bonne grâce de ne pas daigner, pour lui plaire, entrer dans un sentiment si obligeant, elle qui doit mettre toute sa satisfaction dans l'amitié qu'il lui porte, et à laquelle elle doit répondre?

C'est faire oraison mentale, mes filles, de comprendre bien ces vérités. Que si vous voulez y ajouter aussi l'oraison vocale, à la

bonne heure, vous le pouvez faire. Mais lorsque vous parlez à Dieu, ne pensez point à autre chose, car en user ainsi, ce n'est pas savoir ce que c'est qu'oraison mentale. Je crois vous l'avoir assez expliqué, et je prie notre Seigneur qu'il nous fasse la grâce de le bien mettre en pratique.

CHAPITRE XXIII.

Trois raisons pour montrer que quand on commence à s'adonner à l'oraison, il faut avoir un ferme dessein de continuer. Des assistances que Dieu donne à ceux qui sont dans ce dessein.

DE LA PERSÉVÉRANCE NÉCESSAIRE DANS L'ORAISON.

Quand nous commençons à faire oraison, il importe tellement d'avoir un ferme dessein de continuer, que, pour ne pas trop m'étendre sur ce sujet, je me contenterai d'en rapporter deux ou trois raisons. La première est que Dieu nous étant si libéral et nous comblant sans cesse de ses faveurs, quelle apparence y aurait-il que lorsque nous lui donnons ce petit soin de le prier, qui nous est si avantageux, nous ne le lui donnions pas avec une pleine et entière volonté, mais seulement comme une chose que l'on prête avec intention de la retirer? Cela ne pourrait, ce me semble, se nommer un don. Car si un ami redemande à son ami une chose qu'il lui a prêtée, ne l'attristera-t-il pas, principalement s'il en a besoin, et s'il la considérait déjà comme sienné? Que s'il se rencontre que celui qui a reçu ce prêt ait lui-même fort obligé auparavant son ami, et d'une manière très-désintéressée, n'aura-t-il pas sujet de croire qu'il n'a ni générosité ni affection pour lui, puisqu'il ne veut pas lui laisser ce qu'il lui avait prêté pour lui servir comme d'un gage de son amitié.

Quelle est l'épouse qui, en recevant de son époux quantité de pierreries de très-grand prix, ne lui veuille pas au moins donner une bague, non pour sa valeur, puisqu'elle n'a rien qui ne soit à lui, mais comme une marque qu'elle-même, jusqu'à la mort, sera toute à lui? Dieu mérite-t-il moins qu'un homme d'être respecté, pour oser ainsi nous moquer de lui, en lui donnant et en retirant à l'heure même ce peu qu'on lui a donné? Si nous consomons tant de temps avec d'autres qui ne nous en savent point de gré, donnons au moins de bon cœur, à notre immortel époux, ce peu de temps que nous nous résolvons de lui donner; donnons-le lui avec un esprit libre et dégagé de toutes autres pensées, et donnons-le lui avec une ferme résolution de ne vouloir jamais le re-

prendre, quelque contradictions, quelque peines et quelque sècheresses qui nous arrivent. Considérons ce temp-là comme une chose qui n'est plus à nous, et qu'on nous pourrait redemander avec justice, si nous ne voulions pas le donner tout entier à Dieu. Jedis tout entier, parce que discontinuer durant un jour, ou même durant quelques jours pour des occupations nécessaires, ou pour quelque indisposition particulière, n'est pas vouloir reprendre ce que nous avons donné. Il suffit que notre intention demeure ferme; notre Seigneur n'est pas pointilleux, il ne s'arrête point aux petites choses, et ainsi il ne manquera pas de reconnaître votre bonne volonté, puisque vous lui donnez, en la lui donnant, tout ce qui est en votre pouvoir.

L'autre manière d'agir, quoique moins parfaite, est bonne pour ceux qui ne sont pas naturellement libéraux. Car c'est beaucoup que n'ayant pas l'âme assez noble pour donner, ils se résolvent au moins de prêter. Enfin il faut faire quelque chose. Dieu est si bon, qu'il prend tout en paiement; il s'accomode à notre faiblesse; il ne nous traite point avec rigueur dans le compte que nous avons à lui rendre. Quelque grande que soit notre dette, il se résout sans peine à nous la remettre pour nous gagner à lui, et il remarque si exactement nos moindres services, que quand vous ne feriez que lever les yeux au ciel en vous souvenant de lui, vous ne devez point appréhender qu'il laisse cette action sans récompense.

La seconde raison est que, quand le diable nous trouve dans cette ferme résolution, il lui est beaucoup plus difficile de nous tenter. Car il ne craint rien tant que les âmes fortes et résolues, sachant par expérience le dommage qu'elles lui causent, et que ce qu'il fait pour leur nuire tournant à leur profit et à l'avantage de beaucoup d'autres, il ne sort qu'avec perte de ce combat. Nous ne devons pas néanmoins nous y confier de telle sorte que nous tombions dans la négligence. Nous avons à faire à des ennemis très-artificieux et fort traitres; et comme, d'un côté, leur lâcheté les empêche d'attaquer ceux qui se tiennent sur leurs gardes, leur malice leur donne de l'autre un très-grand avantage sur les négligens. Ainsi, quand ils remarquent de l'inconstance dans une âme, et voient qu'elle n'a pas une volonté déterminée de persévérer dans le bien, ils ne la laissent jamais en repos; ils l'agitent de mille craintes et lui représentent des difficultés sans nombre. J'en puis parler avec trop de certitude, parce que je ne l'ai que trop éprouvé, et j'ajoute qu'à peine sait-on de quelle importance est cet avis.

La troisième raison qui rend cette ferme résolution très-avantageuse, c'est que l'on combat avec beaucoup plus de courage lorsque l'on s'est mis dans l'esprit que, quoi qu'il puisse arriver, on ne doit jamais tourner le dos : c'est comme un homme qui, dans une bataille, serait assuré qu'étant vaincu, il ne pourrait espérer aucune grâce du victorieux, et qu'ainsi, ou durant ou après le combat, il se faudrait résoudre à mourir ; il combattrait sans doute avec beaucoup plus d'opiniâtreté et vendrait chèrement sa vie, parce qu'il se représenterait toujours qu'il ne la peut conserver que par la victoire. Il est de même nécessaire que nous entrons dans ce combat avec cette ferme croyance, qu'à moins de nous laisser vaincre notre entreprise nous réussira heureusement, et que pour peu que nous gagnions en cette occasion nous en sortirions très-riches.

Ne craignez donc point que notre Seigneur vous laisse mourir de soif en vous refusant de l'eau de cette sacrée fontaine de l'oraison ; au contraire, il vous invite à en boire. Je l'ai déjà dit, et je ne puis me lasser de le dire, parce que rien ne décourage tant les âmes que de ne pas connaître pleinement, par leur propre expérience, quelle est la bonté de Dieu, comme elles le connaissent par la foi. Car c'est une chose merveilleuse que d'éprouver quelles sont les faveurs qu'il a faites à ceux qui marchent par ce chemin, et de quelle sorte lui seul pourvoit presque à tout ce qui leur est nécessaire. Mais je ne m'étonne pas de voir que les personnes qui ne l'ont point éprouvé veulent avoir quelque assurance que Dieu leur rendra avec usure ce qu'elles lui donnent. Vous savez bien néanmoins que Jésus-Christ promet le centuple dès cette vie, et qu'il dit : *Demandez et vous recevrez*. Que si vous n'ajoutez pas foi à ce qu'il dit lui-même dans son Évangile, à quoi peut me servir, mes sœurs, de me rompre la tête à vous le dire ? Je ne laisse pas d'avertir celles qui en doutent, qu'il ne leur coûtera guère de l'éprouver, puisqu'il y a cet avantage dans ce voyage, qu'on nous y donne plus que nous ne saurions demander ni désirer. Je sais qu'il n'y a rien de plus véritable, et je puis produire pour témoins qui l'assureront aussi bien que moi celles d'entre vous à qui Dieu a fait la grâce de le connaître par expérience.

CHAPITRE XXIV.

De quelle sorte il faut faire l'oraison vocale pour la faire parfaitement. Et comment la mentale s'y rencontre jointe; sur quoi la Sainte commence à parler du *Pater noster*.

DE L'ORAISON VOCALE ET DU *Pater noster*.

Je commencerai ici d'adresser mon discours à ces âmes qui ne peuvent se recueillir, ni attacher leur esprit à une oraison mentale pour s'appliquer à la méditation, ni se servir pour cela de certaines considérations, et je ne veux pas nommer seulement en ce lieu les noms d'oraison mentale et de contemplation, parce que je sais certainement qu'il y a plusieurs personnes que ces seuls noms épouvantent, et qu'il se pourrait faire qu'il en viendrait quelqu'une en cette maison, à cause, comme je l'ai déjà dit, que toutes ne marchent pas par le même chemin.

Ce que je veux donc maintenant vous conseiller, et je puis même dire vous enseigner, puisque cela m'est permis, mes filles, comme vous tenant lieu de mère par ma charge de prieure, c'est la manière dont vous devez prier vocalement; car il est juste que vous entendiez ce que vous dites. Et parce qu'il peut arriver que celles qui ne sauraient appliquer leur esprit à Dieu se lassent aussi des oraisons qui sont longues, je ne parlerai point de celles-là, mais seulement de celles auxquelles, en qualité de chrétiennes, nous sommes nécessairement obligées, qui sont le *Pater noster* et l'*Ave Maria*, afin que l'on ne puisse pas dire que nous parlons sans savoir ce que nous disons, si ce n'est que l'on croie qu'il suffit de prier ainsi par coutume, et qu'on se doit contenter de prononcer des paroles sans les entendre. Je laisse cela à décider aux savans sans me mêler d'en juger; et je désire seulement, mes sœurs, que nous ne nous en contentions pas. Car il me semble que lorsque je dis le *Credo*, il est juste que je sache ce que je crois, et quand je dis *Notre Père*, je sache qui est ce père, et qui est aussi ce maître qui nous enseigne à faire cette oraison. Si vous dites le bien savoir, et qu'ainsi il n'est pas besoin de vous en faire souvenir, cette réponse n'est pas bonne, puisqu'il y a grande différence entre maître et maître. Que si ce serait une extrême ingratitude que de bons disciples ne peuvent avoir, de ne pas se souvenir de ceux qui nous instruisent ici-bas, principalement si ce sont des personnes de sainte vie, et que ce qu'ils nous enseignent regarde notre salut, je prie Dieu de tout

mon cœur de ne pas permettre que, récitant une prière si sainte, nous manquions à nous souvenir du divin maître qui nous l'a enseignée avec tant d'amour et tant de désir qu'elle nous soit profitable.

Premièrement vous savez que notre Seigneur nous apprend que pour bien prier on doit se retirer en particulier, ainsi qu'il l'a toujours pratiqué lui-même, non qu'il eût besoin de cette retraite, mais pour notre instruction, et pour nous en donner l'exemple. Or, comme je vous l'ai déjà dit, l'on ne peut parler en même temps à Dieu et au monde, ainsi que font ceux qui en priant d'un côté écoutent de l'autre ceux qui parlent, ou s'arrêtent à tout ce qui leur vient dans l'esprit, sans tâcher d'en retirer leur pensée.

Il faut en excepter certaines indispositions et certains temps, principalement quant ce sont des personnes mélancoliques ou sujettes à des maux de tête, puisque, quelques efforts qu'elles fassent, elles ne peuvent s'en empêcher, ou bien lorsque Dieu permet, pour l'avantage de ceux qui le servent, que ces nuages se forment dans leur esprit, et que quelques peines qu'ils leur donnent et quelque soin qu'ils prennent de les dissiper, ils ne sauraient ni avoir attention à ce qu'ils disent, ni arrêter leur pensée à quoi que ce soit, mais l'ont si errante et si vagabonde, que si l'on voyait ce qui se passe en eux, on les prendrait pour des frénétiques.

Lors, dis-je, que Dieu permet que cela arrive, le déplaisir qu'ils en auront leur fera connaître qu'il n'y a point de leur faute; et il ne faut pas qu'ils se tourmentent et se lassent en s'efforçant de ranger leur entendement à la raison, dans un temps où il n'en est pas capable, parce que ce serait encore pis; mais ils doivent prier comme ils pourront, et même ne point prier dans ce temps où leur âme est comme un malade à qui il faut donner un peu de repos, et il faut qu'ils se contentent de s'employer à d'autres actions de vertu. C'est la manière dont en doivent user ceux qui ont soin de leur salut, et qui savent qu'il ne faut pas parler tout ensemble à Dieu et au monde.

Ce qui dépend de nous est de tâcher à demeurer seules avec Dieu, et je le prie que cela suffise pour nous faire comprendre avec qui nous sommes alors, et ce qu'il daigne répondre à nos demandes; car croyez-vous qu'il se taise, encore que nous ne l'entendions pas? Non, certes; mais il parle à notre cœur toutes les fois que nous lui parlons de cœur; et il est bon que chacune de nous considère que c'est à elle en particulier que le Seigneur apprend à faire cette divine prière. Or, comme le

maître se tient proche de son disciple, et ne s'éloigne jamais tant qu'il ait besoin de crier à haute voix pour se faire entendre ; je désire même que vous sachiez que pour bien dire le *Pater noster*, il ne faut pas que vous vous éloigniez de ce divin maître, qui vous a appris à le dire.

Vous me répondez peut-être qu'en user ainsi, c'est méditer, et que vous ne pouvez ni ne désirez faire autre chose que de prier vocalement ; car il y a des personnes si impatientes et qui aiment tant leur repos, que n'étant pas accoutumées à se recueillir dans le commencement de la prière, et ne voulant point se donner la moindre peine, elles disent qu'elles ne savent ni ne peuvent faire davantage que de prier vocalement. Je demeure d'accord que ce que je viens de proposer peut s'appeler oraison mentale ; mais j'avoue ne comprendre pas comment on la peut séparer de la vocale, si on a dessein de la bien faire, et de considérer à qui l'on parle ; car ne devons-nous pas tâcher d'avoir de l'attention en priant ? Dieu veuille qu'avec tous ces soins nous puissions bien dire le *Pater*, sans que notre esprit se laisse aller à quelque pensée extravagante. Le meilleur remède que j'y trouve après l'avoir éprouvé diverses fois, est de tâcher d'arrêter notre esprit sur celui qui nous a prescrit cette prière. Ne vous laissez donc point aller à l'impatience, mais essayez de vous accoutumer à une chose qui vous est nécessaire.

CHAPITRE XXV.

Qu'on peut passer en un instant de l'oraison vocale à la contemplation parfaite. Différence entre la contemplation et l'oraison qui n'est que mentale ; et en quoi consiste cette dernière. Dieu seul dans la contemplation opère en nous.

QUE L'ON PEUT PASSER DE L'ORAISON VOCALE A LA CONTEMPLATION PARFAITE.

Or, afin que vous n'imaginiez pas, mes filles, que l'on tire plus de profit de la prière vocale faite avec la perfection que j'ai dite, je vous assure qu'il pourra se faire qu'en récitant le *Pater*, ou quelque autre oraison vocale, Dieu nous fera passer tout d'un coup dans une contemplation parfaite. C'est ainsi qu'il nous fait connaître qu'il écoute celui qui lui parle, et abaisse sa grandeur jusqu'à daigner lui parler aussi, en tenant son esprit comme en suspens, en arrêtant ses pensées, et en lui liant la langue de telle sorte que, quand il le voudrait, il ne pourrait proférer une seule

parole qu'avec une peine extrême. Nous connaissons alors certainement que ce divin maître nous instruit sans nous faire entendre le son de sa voix, mais en tenant les puissances de notre âme comme suspendues, parce qu'au lieu de nous aider en agissant, elles ne pourraient agir sans nous nuire.

DE LA CONTEMPLATION PARFAITE.

Les personnes que notre Seigneur favorise d'une telle grâce se trouvent dans la jouissance de ce bonheur sans savoir comment elles en jouissent. Elles se trouvent embrasées d'amour sans savoir comment elles aiment; elles trouvent qu'elles possèdent ce qu'elles aiment, sans savoir comment elles le possèdent. Tout ce qu'elles peuvent faire est de connaître que l'entendement ne saurait aller jusqu'à s'imaginer, ni le désir jusqu'à souhaiter un aussi grand bien qu'est celui dont elles jouissent. Leur volonté l'embrasse sans savoir de quelle manière elle l'embrasse; et selon le peu que ces âmes sont capables de comprendre, elles voient que ce bien est d'un tel prix, que tous les travaux de la terre joints ensemble ne pourraient jamais le mériter. C'est un don de celui qui a créé le ciel et la terre, et qu'il tire des trésors de sa sagesse et de sa toute-puissance, pour en gratifier qui il lui plaît.

Voilà, mes filles, ce que c'est que la contemplation parfaite, et vous pouvez connaître maintenant en quoi elle diffère de l'oraison mentale, qui ne consiste, comme je l'ai dit, qu'à penser et à entendre ce que nous disons, à qui nous le disons, et qui nous sommes, nous qui avons la hardiesse d'entretenir un si grand Seigneur. Avoir ces pensées et autres semblables, telles que sont celles du peu de service que nous avons rendu à un tel maître, et de la grandeur de notre obligation à le servir, c'est proprement l'oraison mentale. Ne vous imaginez pas qu'il y ait autre différence, et que le nom ne vous fasse point de peur, comme s'il renfermait quelque mystère incompréhensible. Dire le *Pater noster* et l'*Ave Maria*, ou quelque autre prière, c'est une oraison vocale, mais si elle n'est accompagnée de la mentale, jugez, je vous prie, quel beau concert ce serait, puisque quelquefois les paroles ne se suivraient seulement pas.

Nous pouvons quelque chose de nous-mêmes, avec l'assistance de Dieu, dans ces deux sortes d'oraison, la mentale et la vocale; mais quant à la contemplation dont je viens de parler, nous n'y pouvons rien du tout; notre Seigneur opère seul, c'est son ouvrage; et comme cet ouvrage est au dessus de la nature, la nature

n'y a nulle part. Or, d'autant que j'en ai parlé fort au long et le plus clairement que j'ai pu dans la relation que j'ai écrite de ma vie par l'ordre de mes supérieurs, je ne le répéterai pas ici, et me contenterai seulement d'en dire un mot en passant. Que si celles qui seront si heureuses que d'arriver à cet état de contemplation peuvent avoir l'écrit dont je parle, elles y trouveront quelques points et quelques avis, dans lesquels notre Seigneur a voulu que je réussisse assez bien. Ces avis pourront beaucoup les consoler et leur être utiles, selon mon opinion et celle de quelques personnes qui les ont vus, et qui les gardent par estime qu'ils en font, ce que je ne vous dirais pas sans cela, parce que j'aurais honte de vous porter à faire quelque cas d'une chose qui vient de moi, et que notre Seigneur sait combien est grande la confusion avec laquelle j'écris la plupart de ce que j'écris. Mais qu'il soit béni à jamais de me souffrir toute imparfaite que je suis.

Que celles donc, comme je l'ai dit, que Dieu favorisera de cette oraison surnaturelle, tâchent, après ma mort, d'avoir cet écrit, où j'en parle si particulièrement; et quant aux autres, qu'elles se contentent de s'efforcer de pratiquer ce que je dis dans celui-ci, afin que notre Seigneur la leur donne, en faisant pour cela de leur côté, tant par leurs actions que par leurs prières, tous les efforts qui seront en leur pouvoir, et qu'après elles le laissent faire; car lui seul la peut donner; et il ne vous la refusera pas, pourvu que vous ne demeuriez point à moitié chemin, mais que vous marchiez toujours courageusement pour arriver à la fin de votre carrière sainte.

CHAPITRE XXVI.

Des moyens de recueillir ses pensées, pour tâcher de joindre l'oraison mentale à la vocale.

DE LA MANIÈRE DE JOINDRE L'ORAISON MENTALE A LA VOCALE.

Il faut revenir maintenant à notre oraison vocale, afin d'apprendre à prier de telle sorte en cette manière, qu'encore que nous ne nous en apercevions pas, Dieu y joigne aussi l'oraison mentale. Vous savez qu'il faut la commencer par l'examen de conscience, puis dire le *Confiteor*, et faire le signe de la croix. Mais étant seules lorsque vous vous employez à une si sainte occupation, tâchez, mes filles, d'avoir compagnie; et quelle meilleure compagnie pourrez-vous avoir que celui-là même qui vous a enseigné l'oraison que vous allez dire? Imaginez vous donc, mes

sœurs, que vous êtes avec notre Seigneur Jésus-CHRIST; considérez avec combien d'amour et d'humilité il vous a appris à faire cette prière; et croyez-moi, ne vous éloignez jamais, si vous pouvez, d'un ami si parfait et si véritable. Que si vous vous accoutumez à demeurer avec lui, et qu'il connaisse que vous désirez de tout votre cœur non-seulement de ne le point perdre de vue, mais de faire tout ce qui sera en votre pouvoir pour essayer de lui plaire, vous ne pourrez, comme l'on dit d'ordinaire, le chasser d'auprès de vous: jamais il ne vous abandonnera; il vous assistera dans tous vos besoins; et quelque part que vous alliez, il vous tiendra toujours compagnie. Or croyez-vous que ce soit un bonheur et un secours peu considérable que d'avoir sans cesse à ses côtés un tel ami?

O mes sœurs, vous qui ne sauriez beaucoup discourir avec l'entendement, ni porter vos pensées à méditer, sans vous trouver aussitôt distraites, accoutumez-vous, je vous en prie, à ce que je viens de dire. Je sais par ma propre expérience que vous le pouvez; car j'ai passé plusieurs années dans cette peine de ne pouvoir arrêter mon esprit durant l'oraison, et j'avoue qu'elle est très-grande. Mais si nous demandons à Dieu avec humilité qu'il nous en soulage, il est si bon qu'assurément il ne nous laissera pas ainsi seules, et nous viendra tenir compagnie. Que si nous ne pouvons acquérir ce bonheur en un an, acquérons-le en plusieurs années: car doit-on plaindre le temps à une occupation où il est si utilement employé? Et qui nous empêche de l'y employer? Je vous dis encore que l'on peut s'y accoutumer en travaillant à s'approcher toujours d'un si bon maître.

Je ne vous demande pas néanmoins de penser continuellement à lui, de former plusieurs raisonnemens, et d'appliquer votre esprit à faire de grandes et de subtiles considérations; mais je vous demande seulement de le regarder; car, si vous ne pouvez faire davantage, qui vous empêche de tenir au moins durant un peu de temps les yeux de votre âme attachés sur cet adorable époux de vos âmes? Quoi! vous pouvez bien regarder des choses difformes, et vous ne pourriez pas regarder le plus beau de tous les objets imaginables? Que si après l'avoir considéré, vous ne le trouvez pas beau, je vous permets de ne plus le regarder, quoique cet époux céleste ne cesse de tenir ses yeux arrêtés sur vous. Hélas! encore qu'il ait souffert de vous mille indignités, il ne laisse pas de vous regarder; et vous croiriez faire un grand effort, si vous détourniez vos regards des choses extérieures, pour les jeter quelquefois sur lui! Considérez, comme le dit l'épouse dans le

Cantique, qu'il ne désire autre chose, sinon que nous le regardions. Ainsi, pourvu que vous le cherchiez, vous le trouverez tel que vous le désirerez; car il prend tant de plaisir à voir que nous attachons notre vue sur lui, qu'il n'y a rien qu'il ne fasse pour nous y porter.

On dit que les femmes, pour bien vivre avec leurs maris, doivent suivre tous leurs sentimens, témoigner de la tristesse lorsqu'ils sont tristes, et de la joie quand ils sont gais, quoiqu'elles n'en aient point dans le cœur; ce qui en passant vous doit faire remarquer, mes sœurs, de quelle sujétion il a plu à Dieu de nous délivrer. C'est là véritablement et sans rien exagérer de quelle manière notre Seigneur traite avec nous; car il veut que nous soyons maîtresses; il s'assujéit à nos désirs, et se conforme à nos sentimens. Ainsi, si vous êtes dans la joie, considérez-le ressuscité; et alors quel contentement sera le vôtre, de le voir sortir du tombeau tout éclatant de perfection, tout brillant de majesté, tout resplendissant de lumière et tout comblé du plaisir que donne à un vainqueur le gain d'une sanglante bataille, qui le rend maître d'un si grand royaume qu'il a conquis seulement pour vous le donner! Pourrez-vous, après cela, croire que c'est beaucoup faire de jeter quelquefois les yeux sur celui qui veut ainsi vous mettre le sceptre à la main et la couronne sur la tête?

Que si vous êtes tristes ou dans la souffrance, considérez-le allant au jardin, et jugez quelles doivent être les peines dont son âme était accablée, puisque encore qu'il fût non-seulement patient, mais la patience même, il ne laissa pas de faire connaître sa tristesse, et de s'en plaindre. Considérez-le attaché à la colonne par l'excès de l'amour qu'il a pour nous, accablé de douleurs, déchiré à coups de fouets, persécuté des uns, outragé des autres, transi de froid, renoncé et abandonné par ses amis, et dans une si grande solitude, qu'il vous sera facile de vous consoler avec lui seule à seul. Ou bien considérez-le chargé de sa croix, sans que même en cet état il lui soit donné le temps de respirer, car, pourvu que vous tâchiez de vous consoler avec ce divin Sauveur, et que vous tourniez la tête de son côté pour le regarder, il oubliera ses douleurs pour faire cesser les vôtres; et quoique ses yeux soient tout trempés de ses larmes, sa compassion les lui fera arrêter sur vous avec une douceur inconcevable.

Si vous sentez, mes filles, que votre cœur soit attendri en voyant votre époux en cet état; si, ne vous contentant pas de le regarder, vous prenez plaisir à vous entretenir avec lui, non par des discours étudiés, mais avec des paroles simples, qui lui témoignent

combien ce qu'il souffre vous est sensible, ce sera alors que vous pourrez lui dire : « O Seigneur du monde et vrai époux de mon »
 » âme, est-il possible que vous vous trouviez réduit à une telle »
 » extrémité ! O mon Sauveur et mon Dieu, est-il possible que vous »
 » ne dédaigniez pas la compagnie d'une aussi vile créature que je »
 » suis ? Car il me semble que je remarque à votre visage que vous »
 » tirez quelque consolation de moi. Comment se peut-il faire que »
 » les anges vous laissent seul, et que votre père vous abandonne »
 » sans vous consoler ? Puis donc que cela est ainsi, et que vous »
 » voulez bien tant souffrir pour l'amour de moi, qu'est-ce que ce »
 » peu que je souffre pour l'amour de vous, et de quoi puis-je me »
 » plaindre ? Je suis tellement confuse de vous avoir vu en ce dé- »
 » plorable état, que je suis résolue de souffrir tous les maux qui »
 » pourront m'arriver, et de les considérer comme des biens, »
 » afin de vous imiter en quelque chose. Marchons donc ensemble, »
 » mon Sauveur ; je suis résolue de vous suivre en quelque part »
 » que vous alliez, et je passerai partout où vous passerez.

Embrassez ainsi, mes filles, la croix de votre divin Rédempteur, et, pourvu que vous le soulagiez en lui aidant à la porter, souffrez sans peine que les Juifs vous foulent aux pieds ; méprisez tout ce qu'ils vous diront, fermez l'oreille à leurs insolences ; et quoique vous trébuchiez, et que vous tombiez avec votre saint époux, n'abandonnez point cette croix. Considérez l'excès inconcevable de ses souffrances, et quelque grandes que vous vous imaginiez que soient les vôtres, et quelque sensibles qu'elles vous soient, elles vous sembleront si légères en comparaison des siennes, que vous vous trouverez toutes consolées.

Vous me demanderez peut-être, mes sœurs, comment cela peut se pratiquer, et vous me direz que si vous aviez pu voir des yeux du corps notre Sauveur, lorsqu'il était dans le monde, vous auriez avec joie suivi ce conseil, sans les détourner jamais de dessus lui ; n'avez point, je vous prie, cette croyance. Quiconque ne veut pas maintenant faire un peu d'efforts pour se recueillir et le regarder au dedans de soi, ce qu'on peut faire sans aucun péril, et en y apportant seulement un peu de soin, aurait beaucoup moins pu se résoudre à demeurer avec la Madeleine au pied de la croix, lorsqu'il aurait eu devant ses yeux l'objet de la mort. Car quelles ont été, à votre avis, les souffrances de la glorieuse Vierge et de cette bienheureuse sainte ? que de menaces ! que de paroles injurieuses ! que de rebuts et que de mauvais traitemens ces ministres du démon ne leur firent point éprouver ! Ce qu'elles endurèrent devait sans doute être bien terrible ; mais comme

elles étaient plus touchées de ces souffrances du Fils de Dieu que des leurs propres une plus grande douleur en étouffait une moindre. Ainsi, mes sœurs, vous ne devez vous persuader que vous auriez pu supporter de si grands maux, puisque vous ne sauriez maintenant en souffrir de si petits. Mais en vous exerçant, vous pourrez passer des uns aux autres.

Pour vous y aider, choisissez entre les images de notre Seigneur, celle qui vous donnera le plus de dévotion, non pour la porter seulement sur vous, sans le regarder jamais, mais pour vous faire souvenir de parler souvent à lui; et il ne manquera pas de vous mettre dans le cœur et dans la bouche ce que vous aurez à lui dire. Puisque vous parlez bien à d'autres personnes, comment les paroles pourraient-elles vous manquer pour vous entretenir avec Dieu? Ne le croyez pas, mes sœurs; et pour moi je ne saurais croire que cela puisse arriver, pourvu que vous vous y exerciez; car si vous ne le faites pas, qui doute que les paroles ne vous manquent, puisque en cessant de converser avec une personne, elle nous devient comme étrangère, quand même elle nous serait conjointe de parenté, et nous ne savons que lui dire parce que la parenté et l'amitiés'évanouissent lorsque la communication cesse.

C'est aussi un autre fort bon moyen pour s'entretenir avec Dieu, que de prendre un livre en langage vulgaire, afin de recueillir l'entendement, pour pouvoir bien faire ensuite l'oraison vocale, et pour y accoutumer l'âme peu à peu par de saints artifices et de saints attrait, sans la dégoûter ni l'intimider. Représentez-vous que, depuis plusieurs années, vous êtes comme une femme qui a quitté son mari, que l'on ne saurait porter à retourner avec lui, sans user de beaucoup d'adresse. Voilà l'état où le péché nous a réduites; notre âme est si accoutumée à se laisser emporter à tous ses plaisirs, ou pour mieux dire, à toutes ses peines, qu'elle ne se connaît plus elle-même. Ainsi, pour faire qu'elle veuille retourner en sa maison, il faut user de mille artifices; car autrement, et si nous n'y travaillons peu à peu, nous ne pourrons jamais en venir à bout. Mais je vous assure encore que, pourvu que vous pratiquiez avec grand soin ce que je viens de vous dire, le profit que vous en ferez sera tel, que nulles paroles ne sont capables de l'exprimer.

Tenez-vous donc toujours auprès de ce divin maître, avec un très grand désir d'apprendre ce qu'il vous enseignera. Il vous rendra sans doute de bonnes disciples, et ne vous abandonnera point, à moins que vous ne l'abandonniez vous-mêmes. Considérez attentivement toutes ses paroles; les premières qu'il prononcera

vous feront connaître l'extrême amour qu'il vous porte; et que peut-il y avoir de plus doux et de plus agréable à un bon disciple, que de voir que son maître l'aime!

CHAPITRE XXVII.

Sur ces paroles du Pater : *Notre Père qui êtes dans les cieux*; et combien il importe à celles qui veulent être les véritables filles de Dieu de ne point faire cas de leur noblesse.

Notre Père qui êtes dans les cieux. O Seigneur mon Dieu! qu'il paraît bien que vous êtes le Père d'un tel fils, et que votre fils fait bien connaître qu'il est le fils d'un tel Père! Soyez béni éternellement. N'aurait-il donc pas suffi de nous accorder à la fin de notre oraison une faveur si excessive? Mais nous ne l'avons pas plutôt commencée, que vous nous comblez de tant de bienfaits, qu'il serait à désirer que l'étonnement que notre esprit en aurait le rendant incapable de proférer la moindre parole, notre seule volonté fût tout occupée de vous. O mes filles, que ce serait bien ici le lieu de parler de la contemplation parfaite, et de faire que l'âme rentrât dans soi-même, pour pouvoir mieux s'élever au-dessus d'elle, afin d'apprendre de ce saint fils quel est ce lieu où il dit que son Père, qui est dans les cieux, fait sa demeure! Quittons la terre, mes filles, car quelle apparence qu'après avoir compris quel est l'excès d'une si grande faveur, nous en tinssions si peu de compte que de demeurer encore sur la terre?

O vrai fils de Dieu, et mon vrai Seigneur! comment, dès la première parole que nous vous disons, nous donnez-vous tant tout à la fois? Comment vous humiliez-vous jusqu'à un tel excès d'abaissement que de vous unir à nous dans nos demandes, en voulant et en faisant que des créatures aussi viles et aussi misérables que nous sommes vous aient pour frère? et comment nous donnez-vous, au nom de votre Père éternel, tout ce qui peut se donner, en l'obligeant à nous reconnaître pour ses enfans? car vos paroles ne sauraient manquer d'avoir leur effet. Ai-je vous l'obligez à les accomplir; ce qui l'engage à d'étranges suites, puisqu'étant notre père, il doit oublier toutes nos offenses, pourvu que nous retournions à lui comme fit l'enfant prodigue; il doit nous consoler dans nos peines; il doit nous nourrir, comme étant incomparablement le meilleur de tous les pères, puisqu'il est infiniment parfait en tout; et enfin il doit nous rendre héritiers avec vous de son royaume.

Considérez, o mon Sauveur, que, pour ce qui est de vous,

» l'amour que vous nous portez est si extrême, que vous n'avez
 » nul égard à vos intérêts. Vous avez été sur la terre semblable à
 » nous, lorsque vous vous êtes revêtu de chair en vous revêtant
 » de notre nature, et ainsi vous avez quelque raison de vous in-
 » téresser dans nos avantages. Mais considérez, d'un autre côté,
 » que votre Père éternel est dans le ciel. C'est vous-même qui le
 » dites, et il est juste que vous preniez soin de ce qui regarde son
 » honneur. N'est-ce pas assez que vous ayez bien voulu être des-
 » honoré pour l'amour de nous ? Ne touchez point l'honneur de
 » votre Père, et ne l'engagez pas d'accorder des grâces si excessi-
 » ves à des créatures aussi méchantes que nous sommes, et qui en
 » seront si méconnaissantes. Certes vous avez bien montré, o mon
 » doux Jésus, que votre Père et vous n'êtes qu'une même chose,
 » que votre volonté est toujours la sienne, et que la sienne est tou-
 » jour la vôtre. Car comment pouvez-vous, mon Seigneur, faire
 » voir plus clairement jusqu'où va l'amour que vous nous portez,
 » qu'en ce qu'ayant caché au démon avec tant de soin que vous
 » étiez le fils de Dieu, rien n'a pu vous empêcher de nous accorder
 » une aussi grande faveur que celle de nous le faire connaître ? Et
 » quel autre que vous était capable de nous donner cette heureuse
 » connaissance ? Ainsi, je vois bien, mon Sauveur, que vous avez
 » parlé pour vous et pour nous, comme un fils qui est très-cher
 » à son père, et que vous êtes si puissant, que l'on accomplit
 » dans le ciel tout ce que vous dites sur la terre. Soyez à jamais
 » béni, Seigneur, vous qui prenez un si grand plaisir à donner,
 » que rien ne peut vous empêcher de donner sans cesse. »

Que vous en semble, mes filles ? trouvez-vous que ce maître
 qui commence par nous combler de tant de faveurs, afin que,
 nous affectionnant à lui, nous soyons capables d'apprendre ce
 qu'il nous enseigne, soit un bon maître ? et croyez-vous que nous
 devons nous contenter de proférer seulement des lèvres cette pa-
 role de Père, sans en concevoir le sens, pour être touchées jus-
 que dans le fond de l'âme de l'excès d'un si grand amour ? Car y
 a-t-il quelque enfant qui, étant persuadé de la bonté, de la gran-
 deur et de la puissance de son père, ne désirât pas de la connaî-
 tre ? Que si toutes ces qualités ne se rencontraient pas dans un
 père, je ne m'étonnerais pas qu'on ne voulût point être reconnu
 pour son fils, puisque le monde est aujourd'hui si corrompu, que
 quand le fils se voit dans une condition plus relevée que n'est celle
 de son père, il tient à déshonneur de l'avoir pour père. Cet étrange
 abus ne s'étend pas, grâces à Dieu, jusqu'à nous, et il ne per-
 mettra jamais, s'il lui plaît, que l'on ait en cette maison la moin-

dre pensée qui en approche. Nous serions dans un enfer et non pas dans un monastère, si celle dont la naissance est la plus noble ne parlait moins de ses parens que ne le font les autres, puisqu'il doit y avoir entre nous toutes une égalité parfaite.

O sacré collège des apôtres ! saint Pierre, qui n'était qu'un pauvre pêcheur, y fut préféré à saint Barthélemy, quoiqu'il fût, à ce que quelques-uns disent, fils d'un roi ; et notre Seigneur le voulut ainsi, parce qu'il savait ce qui devait se passer dans le monde touchant ces avantages de la naissance. Étant tous, comme nous sommes, formés de terre, les contestations qui arrivent sur ce sujet sont comme si l'on disputait laquelle des deux diverses sortes de terre serait la plus propre à faire des briques ou du mortier. O mon Sauveur, quelle belle question ! Dieu nous garde, mes sœurs, de contester jamais sur des sujets si frivoles, quand ce ne serait qu'en riant. J'espère que sa divine majesté nous accordera cette grâce. Que si l'on aperçoit, en quelqu'une de vous, la moindre chose qui en approche, il faut aussitôt y remédier ; il faut que cette personne appréhende d'être un Judas entre les apôtres ; et il faut qu'on lui donne des pénitences, jusqu'à ce qu'elle comprenne qu'elle ne méritait pas seulement d'être considérée comme une fort mauvaise terre.

Oh ! que vous avez un bon père, mes filles, en celui que vous donne notre bon Jésus ! Que l'on n'en connaisse donc point ici d'autre de qui l'on parle, et travaillez à vous rendre telles, que vous soyez dignes de recevoir des faveurs de lui, et de vous abandonner entièrement à sa conduite. Vous pouvez vous assurer qu'il ne vous rejetera pas, pourvu que vous lui soyez bien obéissantes. Et quelles seraient celles qui refuseraient de faire tous leurs efforts pour ne point perdre un tel père ? Hélas ! que vous avez en cela de grands sujets de consolation ? Je vous les laisse à méditer, afin de ne pas m'étendre davantage. Quelque vagabondes que soient vos pensées, vous ne sauriez, en considérant un tel fils et un tel Père, ne point trouver avec eux le Saint-Esprit. Je le prie de tout mon cœur d'enflammer votre volonté, et de l'attacher par les liens de son ardent et puissant amour, si l'extrême intérêt que vous avez de l'y attacher vous-mêmes n'est pas capable de vous y porter.



CHAPITRE XXVIII.

La Sainte continue à expliquer ces paroles de l'oraison dominicale : *Notre Père, qui êtes dans les cieux* ; et traite de l'oraison de recueillement.

SUR CES PAROLES : *Qui êtes dans les cieux.*

Voyons maintenant ce qu'entend votre maître par ces paroles : *Qui êtes dans les cieux*. Car croyez-vous qu'il importe peu de savoir ce que c'est que le ciel, et où il faut aller chercher votre très-saint et divin Père ? Je vous assure que tous les esprits distraits ont un très-grand besoin non-seulement de le croire, mais de tâcher de le connaître par expérience, parce que c'est l'une des choses qui arrêtent le plus l'entendement, et font que l'âme se recueille davantage en elle-même. Vous savez bien déjà que Dieu est partout ; or, comme partout où est le roi, là est la cour, ainsi partout où est Dieu, là est le ciel, et vous n'aurez pas sans doute de la peine à croire que toute la gloire se rencontre où son éternelle majesté se trouve.

Considérez ce que dit saint Augustin : qu'après avoir cherché Dieu de tous côtés, il le trouva dans lui-même. Pensez-vous qu'il soit peu utile à une âme qui est distraite, de comprendre cette vérité, et de connaître qu'elle n'a point besoin d'aller au ciel, afin de parler à son divin Père, pour trouver en lui toute sa joie, ni de crier de toute sa force pour s'entretenir avec lui ? Il est si proche de nous, qu'encore que nous ne parlions que tout bas, il ne laisse pas de nous entendre, et nous n'avons pas besoin d'ailes pour nous élever vers lui ; il suffit de nous tenir dans la solitude, de le regarder dans nous-mêmes, et de ne nous éloigner jamais de la compagnie d'un si divin hôte. Nous n'avons qu'à lui parler avec une grande humilité, comme à notre père ; à lui demander nos besoins avec grande confiance, à lui faire entendre toutes nos peines ; à le supplier d'y apporter le remède, et à reconnaître en même temps que nous ne sommes pas dignes de porter le nom de ses enfans.

Gardez-vous bien, mes filles, de ces fausses retenues que pratiquent certaines personnes qui croient faire, en cela, des actions d'humilité. Car si le roi vous gratifiait de quelque faveur, y aurait-il de l'humilité à la refuser ? Nullement ; mais il y en aurait au contraire à l'accepter et à vous réjouir de la recevoir, pourvu que vous reconnaissiez en même temps que vous en êtes indignes.

Certes ce serait une plaisante humilité, si le roi du ciel et de la terre venait dans mon âme, pour m'honorer de ses faveurs et s'entretenir avec moi, de ne daigner, par humilité, ni lui parler, ni demeurer avec lui, ni recevoir ce qu'il lui plairait de me donner; mais de le quitter et de le laisser seul; et que, quoiqu'il me pressât et me priât même de lui demander quelque chose, je voulusse, par humilité, demeurer dans mon indigence et dans ma misère, et qu'ainsi je l'obligeasse de s'en aller, parce qu'il verrait que je ne pourrais me résoudre à profiter de ses grâces,

Laissez là, mes sœurs, je vous prie, ces belles humilités. Traitez avec JÉSUS-CHRIST comme avec votre père, comme avec votre frère, comme avec votre Seigneur, et comme avec votre époux, tantôt d'une manière, et tantôt d'une autre; car il vous apprendra lui-même de quelle sorte vous devez agir pour le contenter et pour lui plaire. Ne soyez pas si simples et si stupides que d'y manquer; au contraire, priez-le de vous tenir la parole qu'il vous a donnée, et demandez-lui que, puisqu'il veut bien être votre époux, il vous traite comme ses épouses. Enfin vous ne sauriez trop considérer combien il vous importe de bien comprendre cette vérité, que notre Seigneur est au dedans de nous-mêmes, et que nous devons nous efforcer d'y demeurer avec lui;

DE L'ORAISON DE RECUEILLEMENT.

Cette manière d'oraison, quoique vocale, fait qu'on se recueille beaucoup plutôt, et on en tire de grands avantages. On la nomme oraison de recueillement, parce que l'âme y recueille toutes ses puissances, et entre dans elle-même avec son Dieu, qui l'instruit et lui donne l'oraison de quiétude beaucoup plus promptement par ce moyen que par nul autre; car étant là avec lui, elle peut penser à sa passion, et l'ayant présent devant ses yeux, l'offrir à son père, sans que son esprit se lasse en allant le chercher ou au jardin, ou à la colonne, ou sur le calvaire.

Celles qui pourront s'enfermer, comme je viens de le dire, dans ce petit ciel de notre âme où elles trouveront celui qui en est le créateur aussi bien que de la terre, et qui s'accoutumeront à ne rien regarder hors de là, et à ne se point mettre en un lieu où leurs sens extérieurs se puissent distraire, doivent croire qu'elles marchent dans un excellent chemin, et qu'avançant beaucoup en peu de temps, elles boiront bientôt de l'eau de la céleste fontaine. C'est comme celui qui voyageant sur la mer avec un vent favorable arrive dans peu de jours où il veut aller, au lieu que ceux

qui vont par terre en emploient beaucoup plus. Car quoiqu'étant en cet état nous ne puissions pas dire que nous sommes déjà en pleine mer, vu que nous n'avons pas encore tout-à-fait quitté la terre, nous y sommes néanmoins en quelque sorte, puisqu'en recueillant nos sens et nos pensées, nous faisons pour la quitter tout ce qui est en notre pouvoir.

Que si ce recueillement est véritable, on n'a pas peine à le connaître, parce qu'il opère un certain effet que celui qui l'a éprouvé comprend mieux que je ne saurais vous le faire entendre. C'est que l'âme, dans ces momens favorables que Dieu lui donne, se trouvant libre et victorieuse, pénètre le néant des choses du monde, s'élève vers le ciel, et, à l'imitation de ceux qui se retranchent dans un fort pour se mettre à couvert des attaques de leurs ennemis, elle retire ses sens de ce qui est extérieur, et s'en éloigne de telle sorte, que sans y faire réflexion, les yeux du corps se ferment d'eux-mêmes aux choses visibles, et ceux de l'esprit s'ouvrent et deviennent plus clairvoyans pour les invisibles. Aussi ceux qui marchent par ce chemin ont presque toujours les yeux fermés durant la prière, ce qui est une coutume excellente et utile pour plusieurs choses. Car encore qu'il se faille faire d'abord quelque violence pour ne point regarder des objets sensibles, cela n'arrive qu'au commencement, parce que quand on y est accoutumé, il faudrait se faire une plus grande violence pour les ouvrir qu'on n'en faisait auparavant pour les fermer. Il semble alors que l'âme comprend qu'elle se fortifie de plus en plus aux dépens du corps, et que, le laissant seul et affaibli, elle acquiert une nouvelle vigueur pour le combattre.

Or, quoique d'abord on ne s'aperçoive pas de ce que je viens de dire, à cause que ce recueillement de l'âme a plusieurs degrés différens, et que celui-ci ne produit pas cet effet, toutefois, si ensuite des peines que le corps souffre au commencement en voulant résister à l'esprit sans comprendre qu'il se ruine lui-même en ne s'y assujétissant pas, nous nous faisons violence durant quelques jours et nous nous y accoutumons, nous connaissons clairement le profit que nous y aurons fait, puisque aussitôt que nous commencerons à prier nous verrons que, sans y rien contribuer de notre part, les abeilles viendront d'elles-mêmes à la ruche pour travailler à faire le miel, parce que notre Seigneur veut que, pour récompense de notre travail, notre volonté devienne de telle sorte la maîtresse de nos sens, qu'aussitôt qu'elle leur fait le moindre signe de se vouloir recueillir, ils lui obéissent et se recueillent avec elle. Que si après ils s'échappent, c'est toujours beaucoup qu'ils

lui aient été soumis, puisqu'ils ne s'en vont alors que comme des esclaves qui sortent de la maison de leur maître sans faire le mal qu'ils auraient pu faire, et que quand la volonté les rappelle, ils reviennent plus vite qu'ils ne s'en étaient allés. Il arrive même que cela s'étant passé diverses fois de la sorte, notre Seigneur fait qu'ils s'arrêtent entièrement sans plus empêcher l'âme d'entrer dans une contemplation parfaite. Tâchez, mes filles, de bien concevoir ce que j'ai dit; et bien qu'il paraisse assez obscur, ceux qui le pratiqueront le comprendront aisément. Ces âmes vont donc comme si elles voyageaient sur la mer, et puisqu'il nous importe tant de ne pas aller lentement, parlons un peu des moyens de nous accoutumer à bien marcher.

Ceux qui travaillent à se recueillir courent moins de fortune de tomber, et le feu du divin amour s'attache plus promptement à leur âme, parce qu'elle en est si proche, que, pour peu que leur entendement le souffle, la moindre étincelle qui en rejailit est capable de l'embraser entièrement, à cause qu'étant dégagée de toutes les choses extérieures et se trouvant seule avec son Dieu, est toute préparée à s'allumer. Représentez-vous qu'il y a dans nous un palais si magnifique, que toute la matière en est d'or et de pierres précieuses, puisque, pour tout dire en un mot, il est digne de ce grand monarque qui l'habite. Songez que vous faites une partie de la beauté de ce palais; car cela est vrai, puisque rien n'égale la beauté d'une âme enrichie de plusieurs vertus, qui, de même que des pierres précieuses, éclatent d'autant plus qu'elles sont plus grandes. Enfin imaginez-vous que le roi des rois est dans ce palais, qu'il daigne vous y recevoir, qu'il est assis sur un superbe trône, et que ce trône est votre cœur.

Il vous semblera peut-être d'abord que cette comparaison dont je me sers pour vous faire comprendre ceci est extravagante; mais elle pourra néanmoins vous être fort utile, parce que les femmes étant ignorantes, c'est un moyen propre pour vous faire voir qu'il y a au dedans de nous quelque chose d'incomparablement plus estimable que ce qui nous paraît au dehors. Car ne vous imaginez pas qu'il n'y ait rien au dedans de nous. Et plutôt à Dieu qu'il n'y eût que les femmes qui manquassent à considérer ce qui est, puisque, si l'on avait soin de rappeler en sa mémoire le souvenir de ce divin hôte qui habite au milieu de nous, il serait impossible, à mon avis, de tant s'appliquer aux choses du monde qui frappent nos sens, voyant combien elles sont indignes d'être comparées à celles qui sont dans nous-mêmes. Que pourrait faire davantage une bête brute que de suivre l'impétuosité de ses sens, et de

se jeter sur la proie qui lui plaît, afin de s'en rassasier? Et n'y a-t-il donc point de différence entre les bêtes et nous?

Quelques-uns se moqueront peut-être de moi, et diront qu'il n'y a rien de plus évident; et je veux bien qu'ils aient raison, quoique j'avoue qu'il m'a paru fort obscur durant quelque temps. Je comprenais assez que j'avais une âme. Mais les choses de la terre qui ne sont que vanité, me bouchant les yeux, je ne comprenais ni la dignité de cette âme, ni l'honneur que Dieu lui faisait d'être au milieu d'elle. Car si j'eusse connu alors, comme je fais maintenant, qu'un si grand monarque habitait dans ce petit palais de mon âme, il me semble que je ne l'aurais pas si souvent laissé tout seul, et que quelquefois au moins je serais demeurée avec lui, et aurais pris plus de soin de nettoyer ce palais qui était rempli de tant d'ordures. Y a-t-il rien de si admirable que de penser que celui dont la grandeur pourrait remplir mille mondes ne dédaigne pas de se retirer dans un petit espace, et que c'est ainsi qu'il voulut bien s'enfermer dans le sein de la très-sainte Vierge sa mère? Comme il est le maître absolu et le souverain Seigneur de l'univers, il porte avec lui la liberté, et comme il nous aime uniquement, il se proportionne à nous. Ainsi lorsqu'une âme commence d'entrer dans ces saintes voies, il ne se fait pas connaître à elle, de crainte qu'elle ne se trouble de voir qu'étant si petite elle doit contenir une chose qui est si grande, mais il l'étend et l'agrandit peu à peu, selon qu'il le juge nécessaire pour la rendre capable de recevoir toutes les grâces dont il veut la favoriser. C'est ce qui me fait dire qu'il porte avec lui la liberté; et par ce mot de liberté j'entends le pouvoir qu'il a d'accroître et d'agrandir ce palais. Mais l'importance est de le lui donner avec une volonté pleine, déterminée, et sans réserve, afin qu'il puisse y mettre et en ôter tout ce qu'il lui plaira, comme lui appartenant absolument.

C'est là ce que sa divine majesté désire de nous, et, puisqu'il n'y a rien de plus raisonnable, pourrions-nous le lui refuser? Il ne veut point forcer notre volonté, il reçoit ce qu'elle lui donne, mais il ne se donne entièrement à nous que lorsque nous nous donnons entièrement à lui. Cela est certain et si important, que je ne saurais trop le répéter. Ce roi éternel n'agit pleinement dans notre âme que quand il la voit libre de tout et toute à lui. Pourrait-il en user autrement, puisqu'il aime parfaitement l'ordre, et qu'ainsi, si nous remplissons ce palais de petites gens tirées de la lie du peuple, et de toutes sortes de bagatelles, comment un si grand prince pourrait-il avec toute sa cour y venir

loger? Ne serait-ce pas beaucoup qu'il voulut seulement demeurer quelques momens au milieu de tant d'embarras? Car pensez-vous, mes filles, que ce roi de gloire vienne seul? N'entendez-vous pas que son fils, après avoir dit notre *Notre père*, ajoute aussitôt, *qui êtes dans les cieuz?* Or ceux qui composent la cour d'un tel prince n'ont garde de le laisser seul, ils l'accompagnent toujours, et le prient sans cesse en notre faveur, parce qu'ils sont plein de charité. Ne vous imaginez pas que ce soit comme ici-bas où lorsqu'un seigneur ou un prélat honore quelqu'un de sa bienveillance, soit qu'il en ait des raisons particulières, ou que son inclination seule l'y porte, on commence aussitôt d'envier et de haïr cette personne, quoiqu'elle n'en donne point de sujet, et ainsi sa faveur lui coûte cher.

CHAPITRE XXIX.

La Sainte continue dans ce chapitre à traiter de l'oraison de recueillement.

DE L'Oraison DE RECUEILLEMENT. (Suite)

Au nom de Dieu, mes filles, ne vous souciez point de ces faveurs. Que chacune s'efforce de faire ce qu'elle doit. Et quand même le supérieur ne lui témoignerait pas être satisfait d'elle, qu'elles s'assurent que notre Seigneur non-seulement l'agrèera, mais l'en récompensera. Car sommes-nous venues ici pour chercher des récompenses temporelles, et ne devons-nous pas élever sans cesse notre esprit vers des objets permanens et éternels, sans nous arrêter à ceux d'ici-bas qui sont si fragiles et si périssables, qu'ils ne durent pas même tant que notre vie? Que s'il arrive que votre supérieur soit plus satisfait aujourd'hui d'une de vos sœurs que non pas de vous, il pourra l'être demain davantage de vous que non pas d'elle, s'il connaît que vous avez plus de vertu. Et quand cela n'arriverait pas, que vous importe? Ne donnez donc pas lieu à ces pensées, qui commençant quelquefois par peu de chose, vous peuvent beaucoup inquiéter. Au contraire repoussez-les en considérant que votre royaume n'est pas de ce monde, et combien toutes choses passent promptement.

Mais ce remède est assez faible et ne marque pas une grande perfection. Le meilleur pour vous est que l'on continue à vous humilier et que vous soyez bien aises de l'être pour l'amour de votre Sauveur qui est avec vous. Faites reflexion sur vous mêmes, et vous le trouverez comme je l'ai dit, dans le fond de vo-

tre cœur, où il ne manquera pas de vous donner des consolations intérieures, d'autant plus grandes, que vous en aurez moins d'extérieures. Il est si plein de compassion, qu'il ne manque jamais d'assister les personnes affligées et injustement traitées, pourvu qu'elles mettent en lui seul leur confiance. C'est ce qui a fait dire à David qu'il n'abandonne pas les affligés. Le croyez-vous ou ne le croyez-vous pas? Si vous le croyez, de quoi donc vous tourmentez-vous?

« O mon Seigneur et mon maître, si nous vous connaissions véritablement, qu'y aurait-il qui fût capable de nous donner de la peine, puisque vous êtes si libéral envers ceux qui mettent en vous leur confiance? » Croyez-moi, mes chères amies, il importe extrêmement de bien comprendre cette vérité, parce que c'est le moyen de connaître que toutes les consolations d'ici-bas ne sont que des mensonges et des chimères, lorsque, pour peu que ce soit, elles empêchent notre âme de se recueillir et de rentrer dans elle-même. Hélas! mes filles, qui sera capable de vous le bien faire entendre? Certes ce ne sera pas moi, puisqu'encore que personne ne soit plus obligé que je suis à tâcher de le comprendre, je vois que je ne le conçois que fort imparfaitement.

Pour revenir à ce que j'ai dit dans le chapitre précédent, je voudrais pouvoir expliquer de quelle sorte l'âme se trouve en la compagnie du roi des rois et du saint des saints, et ne laisse pas de jouir d'une parfaite solitude, lorsqu'elle entre avec lui dans ce paradis qui est au dedans d'elle-même, et ferme la porte après elles à toutes les choses du monde. Je dis lorsqu'elle le veut parce que vous devez savoir, mes filles, que ce n'est pas une chose entièrement surnaturelle, mais qui dépend de notre volonté, et qu'ainsi nous le pouvons avec l'assistance de Dieu, sans laquelle nous ne pouvons rien du tout, ni former seulement une bonne pensée par nous-mêmes. Car ce n'est pas un silence des puissances de notre âme, mais un recueillement de ces puissances dans elle-même. Il y a divers moyens d'y parvenir, comme il est écrit en plusieurs livres, qui disent qu'il faut oublier toutes autres choses, afin de nous approcher intérieurement de Dieu seul, et que même dans nos occupations nous devons nous retirer au dedans de nous, quand ce ne serait que pour un moment; le souvenir d'avoir chez soi une telle compagnie étant d'une très-grande utilité.

Ce que je prétends donc que nous devons faire est seulement de considérer quel est celui à qui nous parlons, et de demeurer en sa présence sans tourner la tête d'un autre côté, ainsi qu'il me semble que ce serait faire que de penser à mille choses vaines et inu-

tiles dans le même temps qu'on parle à Dieu. Tout le mal vient, mon Seigneur, de ce que nous ne comprenons pas assez combien vous êtes proche de nous dans la vérité. Nous agissons comme si vous en étiez fort éloigné. Et combien serait grand cet éloignement, s'il fallait que nous vous allions chercher jusque dans le ciel ! Votre visage, o mon Sauveur ! ne mérite-t-il donc pas d'arrêter nos yeux pour le considérer, lorsqu'il nous est si facile de le faire ? Il ne nous semble pas que les hommes nous entendent quand nous leur parlons, s'ils manquent de nous regarder, et nous fermons les yeux de peur de vous voir lorsque vous nous regardez ; ainsi comment saurons-nous si vous aurez entendu ce que nous avons pris la hardiesse de vous dire ?

Je voudrais donc seulement, mes filles, vous faire comprendre que, pour nous accoutumer par un moyen très-facile à arrêter notre esprit, afin qu'il sache ce qu'il dit et à qui il le dit, il est besoin de recueillir dans nous-mêmes ces sens extérieurs et de leur donner de quoi s'occuper, n'y ayant point de doute que le ciel ne se trouve en dedans de nous, puisque le créateur du ciel y habite. Ainsi nous nous accoutumerons à concevoir qu'il n'est pas besoin pour lui parler de crier à haute voix, et il nous fera assez connaître qu'il est véritablement dans notre âme.

En nous conduisant de la sorte, nous prierons vocalement sans peine et dans un très-grand repos, et après nous être contraintes durant quelque temps à nous tenir proches de notre Seigneur, il nous entendra par signes, comme l'on dit d'ordinaire, et au lieu de réciter, comme auparavant, diverses fois le *Pater*, il nous fera connaître dès la première qu'il nous a ouïes. Car il prend tant de plaisir à nous soulager, que, quoique durant toute une heure nous ne disions qu'une fois cette sainte et toute divine prière, pourvu qu'il voie que nous n'ignorons pas que nous sommes avec lui, combien il se plaît d'être avec nous, ce que c'est que nous lui demandons, et la joie qu'il a de nous l'accorder ; il ne se soucie nullement que nous nous rompions la tête en lui faisant des longs discours. Je le prie de tout mon cœur de vouloir donner cette instruction à celles de vous qui ne l'ont pas. Et je confesse n'avoir jamais su ce que c'est que de prier avec satisfaction jusqu'à ce qu'il m'ait appris d'en user en cette manière. Je me suis toujours si bien trouvée de me recueillir ainsi en moi-même, que c'est ce qui m'a fait beaucoup étendre sur ce sujet.

Pour conclusion, je dis que celui qui désire de former cette habitude, car c'en est une qui dépend de nous, ne doit point se lasser de s'accoutumer à se rendre peu à peu maître de soi-même,

en rappelant ses sens au-dedans de lui; ce qui n'est pas une perte pour son âme, mais un grand gain, puisque en retranchant l'usage extérieur de ses sens, elles les fait servir à son recueillement intérieur, en sorte que si nous parlons, nous tâchions de nous souvenir que nous avons dans le fond de notre cœur avec qui parler; si nous entendons parler quelqu'un, nous nous souvenions que nous devons écouter parler celui qui nous parle de plus près, et qu'enfin nous considérions toujours que nous pouvons, si nous voulons, ne nous séparer jamais de cette divine compagnie, et être fâchés d'avoir laissé seul durant si long-temps ce père céleste dont nous pouvons attendre tout notre secours.

Que l'âme, s'il se peut, pratique ceci plusieurs fois le jour, sinon qu'elle le pratique au moins quelquefois, et en s'y accoutumant, elle en retirera tôt ou tard un grand avantage. Dieu ne lui aura pas plus tôt fait cette grâce, qu'elle ne voudrait pas la changer contre tous les trésors de la terre. Au nom de Dieu, mes filles, puisque rien ne s'acquiert sans peine, ne plaignez pas le temps et l'application que vous y emploierez; et je vous assure qu'avec l'assistance de notre Seigneur, vous en viendrez à bout dans un an, et peut-être dans six mois. Voyez combien ce travail est peu considérable en comparaison de l'avantage d'établir ce solide fondement, afin que, si Dieu vous veut élever à de grandes choses, il vous y trouve disposées en vous trouvant si proches de lui. Je prie sa toute-puissante majesté de ne permettre jamais que vous vous éloigniez de sa présence.

CHAPITRE XXX.

Comment il importe de savoir ce qu'on demande par ces paroles du Pater: *Que votre nom soit sanctifié*. Application de ces paroles à l'oraison de quiétude que la Sainte commence d'expliquer, et montre que l'on passe quelquefois tout d'un coup de l'oraison vocale à cette oraison de quiétude.

SUR CES PAROLES: *Que votre nom soit sanctifié*.

Considérons maintenant, mes filles, comme notre divin maître va plus loin, comme il commence à demander quelque chose pour nous à son père; et qu'est-ce qu'il lui demande? car il est à propos que nous le sachions. Qui est celui, pour mal habile qu'il soit, qui ayant quelque chose à demander à une personne considérable, ne pense point auparavant à ce qu'il doit lui demander, au besoin qu'il en a, et à la manière dont il devra lui parler, afin de ne pas

l'importuner et ne lui point être désagréable, principalement lorsqu'il s'agit d'une chose de conséquence, telle qu'est celle que notre Sauveur nous apprend à demander ? et ceci me semble très-considérable.

Ne pouviez-vous pas, o mon Dieu, commencer et finir votre oraison par une seule parole en disant : Donnes-nous, mon Père, ce qui nous est nécessaire, puisqu'il semble qu'il n'était pas besoin d'en dire davantage à celui qui comprend si parfaitement toutes choses ? O sagesse éternelle, il est vrai que cela aurait été suffisant entre votre père et vous ! et c'est ainsi que vous le priâtes dans le jardin, en lui faisant voir d'abord votre crainte et votre désir, et vous soumettant aussitôt après à sa volonté. Mais, comme vous savez, mon Dieu, que nous ne sommes pas si soumis à votre Père éternel que vous l'étiez, il était besoin de marquer en particulier ce que vous lui demandiez pour nous, afin que nous puissions juger s'il nous est avantageux ou non de le demander ; car notre libre arbitre ne se portant qu'à ce qui lui est le plus agréable, nous ne voudrions pas recevoir ce que Dieu nous donne, s'il n'était conforme à notre désir, parce qu'encore qu'il fût le meilleur, néanmoins ne voyant pas le bien qui nous en peut revenir, et comme on dit, n'ayant pas notre argent dans nos mains, nous ne nous croirions jamais riches.

O mon Dieu, mon Dieu, d'où vient que notre foi est si endormie pour croire une éternité de biens et de maux, et que nous comprenions si peu cette infaillible certitude ou de récompense ou de supplice ? Il est bon, mes filles, pour vous en éclaircir, que vous entendiez ce que c'est que vous demandez dans l'oraison dominicale, afin que si le Père éternel vous l'accorde, vous ne le refusiez pas ; et vous devez toujours bien considérer si ce que vous lui demandez vous est utile, parce que, s'il ne l'était pas, vous vous devriez bien garder de le désirer ; mais ne craignez pas de demander continuellement à son adorable majesté la lumière qui vous est nécessaire, puisque nous sommes aveugles, et avons un tel dégoût de ce qui peut nous donner la vie, que nous n'aimons que ce qui peut nous donner la mort, et une mort non seulement redoutable, mais éternelle.

Or, pour demander à Dieu qu'il lui plaise d'établir en nous son royaume, notre Seigneur nous ordonne de dire ces paroles : *Que votre nom soit sanctifié, et que votre règne nous arrive.* Voyez, mes filles, quelle est la sagesse infinie de notre maître. C'est ici que je considère et qu'il importe de considérer ce que nous demandons en demandant ce royaume. Comme notre Sei-

gneur connaît que, dans notre extrême impuissance, nous sommes incapables de sanctifier, de louer et de glorifier dignement ce nom adorable du Père éternel, si sa suprême majesté ne nous en donne le moyen, en nous donnant ici son royaume, il a voulu, dans les demandes qu'il lui a faites pour nous, joindre ensemble ces deux choses.

Or, pour nous faire entendre ce que c'est que nous demandons, combien il nous importe de presser pour l'obtenir, et qu'il n'y a rien que nous ne devions nous efforcer de faire pour contenter celui qui peut seul nous le donner, je veux vous dire ce que je pense. Que si vous n'en êtes pas satisfaites, vous pourrez entrer vous-mêmes dans d'autres considérations; car notre bon maître vous le permettra, pourvu que vous vous soumettiez entièrement à la créance de l'Eglise, ainsi que je le fais toujours, et que, pour cette raison, je ne vous donnerai point ceci à lire qu'après qu'il aura été vu par des personnes qui soient capables d'en juger.

Mon opinion est donc que le grand bonheur, entre tant d'autres dont on jouit dans ce royaume du ciel, est qu'on n'y tient plus aucun compte de toutes les choses de la terre; mais que trouvant dans soi-même le repos et la gloire, on y est dans la joie de voir tous les autres comblés de joie, dans une paix perpétuelle, de voir que tous louent, bénissent et sanctifient le nom de Dieu; de voir que tous l'aiment, et de ce que personne ne l'offense. Ainsi les âmes ne sont occupées que de son amour, et ne peuvent cesser de l'aimer, parce qu'elles le connaissent parfaitement. Que si nous le connaissions mieux ici-bas que nous ne le connaissons, nous l'aimerions beaucoup plus que nous ne l'aimons, et nous l'aimerions de la manière que je viens de dire, quoique non pas à un si haut degré de perfection ni si constamment.

DE L'ORAISON DE QUIÉTUDE.

Ne vous semble-t-il point, mes sœurs, que je veuille dire que, pour faire cette demande et pour bien prier vocalement, nous devrions être des anges? Certes notre divin maître le voudrait, puisqu'il nous ordonne de faire une demande si élevée, et qu'assurément il ne nous oblige pas à demander des choses qui soient impossibles; car pourquoi serait-il impossible que même dans l'exil de cette vie une âme pût, avec l'assistance de Dieu, arriver jusqu'à ce point, quoique ce ne puisse être si parfaitement que lorsqu'elle sera délivrée de la prison de ce corps, parce que

nous voguons encore sur la mer du monde, et n'avons pas achevé notre voyage. Mais il y a des intervalles dans lesquels les âmes étant lassées de marcher, notre Seigneur met leurs puissances dans un calme et une quiétude où il leur fait comprendre clairement et goûter, comme par avance, ce qu'il donne à ceux qu'il a rendus participans de son royaume et à ceux à qui il le donne dans cette vie, en la manière qu'on le voit dans la prière qu'il nous a enseignée. Ainsi les faveurs qu'il leur fait sont comme des gages de son amour qui les fortifient dans l'espérance qu'ils ont d'être un jour éternellement rassasiés de ce qu'ils ne goûtent ici-bas que durant quelques momens.

Que si je n'appréhendais de vous donner sujet de croire que je veux vous parler ici de la contemplation, cette demande me fournirait une occasion fort propre de vous dire quelque chose du commencement de cette pure contemplation que ceux qui y sont habitués nomment oraison de quiétude. Mais, comme j'ai entrepris de traiter en ce lieu de l'oraison vocale, vous vous imaginerez peut-être que je ne dois pas les joindre ensemble, quoique je n'en demeure pas d'accord, parce que je sais le contraire; car je connais plusieurs personnes que Dieu fait passer de l'oraison vocale, telle que je vous l'ai représentée, à une contemplation fort sublime, sans qu'elles puissent comprendre de quelle manière cela se fait; et c'est pour cette raison, mes filles, que j'insiste tant à ce que vous fassiez bien l'oraison vocale.

Je sais une personne qui, n'ayant jamais pu faire d'autre oraison que la vocale, possédait toutes les autres; et quand elle voulait prier d'une autre manière, son esprit s'égarait de telle sorte, qu'elle ne pouvait se souffrir elle-même. Mais plutôt à Dieu que nos oraisons mentales fussent semblables à l'oraison vocale qu'elle faisait! Elle récitait quelques *Pater* en l'honneur du sang que notre Seigneur a répandu dans les divers mystères de sa passion; et elle s'y occupait de telle sorte, qu'elle y passait quelquefois deux ou trois heures. Elle vint me trouver un jour fort affligée de ce que ne pouvant faire l'oraison mentale ni s'appliquer à la contemplation elle se trouvait réduite à faire seulement quelques oraisons vocales. Je lui demandai quelles elles étaient, et je trouvai qu'en disant continuellement son *Pater*, elle entraît dans une si haute contemplation, que notre Seigneur l'élevait jusqu'à l'union divine; et ses actions le faisaient bien voir, car elle vivait fort saintement. Ainsi je louai notre Seigneur, et portai envie à une telle oraison vocale. Cela étant très-véritable, ne croyez pas, vous qui êtes ennemies des contemplatifs, que vous puissiez vous-

même le devenir, pourvu que vous récitiez vos oraisons vocales avec l'attention et la pureté de conscience que vous devez

CHAPITRE XXXI.

De l'oraison de quiétude qui est la pure contemplation. Avis sur ce sujet. Différence qui se trouve entre cette oraison et l'oraison d'union, laquelle la Sainte explique, puis revient à l'oraison de quiétude.

DE L'ORAISON DE QUIÉTUDE, QUI EST LA PURE CONTEMPLATION.

Je veux donc, mes filles, vous dire ce que c'est que cette oraison de quiétude, selon ce que j'en ai entendu parler, et que notre Seigneur me l'a fait comprendre, afin peut-être que je vous en instruisse. C'est, à mon avis, dans cette oraison qu'il commence à nous faire connaître que nos demandes lui sont agréables, et qu'il veut dès ici-bas nous faire entrer dans la possession de son royaume, afin que nous le louions, que nous le sanctifions, et que nous travaillions de tout notre pouvoir à faire que les autres le louent et le sanctifient. Comme cette oraison est une chose surnaturelle, nous ne saurions par nous-mêmes l'acquérir, quelque soin que nous y apportions; car c'est mettre notre âme dans la paix et dans le calme, ou pour mieux dire, c'est sentir que notre Seigneur l'y met par sa divine présence, en établissant dans un plein repos toutes ses facultés et ses puissances, comme nous voyons dans l'Évangile qu'il en usa de la sorte à l'égard de Siméon-le-Juste.

Lorsque l'âme est dans cet état, elle comprend par une manière fort différente de celle qui se fait par l'entremise de nos sens extérieurs, quelle est déjà proche de son Dieu, et que, pour peu qu'elle s'en approche davantage, elle deviendra, par le moyen de l'union, une même chose avec lui. Ce n'est pas qu'elle voie cela, ni avec les yeux du corps, ni avec les yeux de l'âme, non plus que saint Siméon ne voyait le divin Jésus que sous les apparences d'un simple enfant, et qu'à en juger par la manière dont il était couvert et enveloppé, et par le petit nombre de personnes qui le suivaient, il n'eût dû plutôt le prendre pour le fils de quelque pauvre homme que pour le fils du Père éternel. Mais de même que cet adorable enfant lui fit connaître qui il était, l'âme connaît avec qui elle est, quoique non pas si clairement, puisqu'elle ne comprend point encore de quelle manière elle le comprend. Elle voit seulement qu'elle se trouve dans ce royaume, qu'elle y

est proche de son roi, et qu'il a résolu de le lui donner ; mais son respect est si grand, qu'elle n'ose le lui demander.

C'est comme un évanouissement intérieur et extérieur tout ensemble, durant lequel le corps voudrait demeurer sans se remuer, ainsi que le voyageur qui étant presque arrivé où il veut aller se repose pour y arriver encore plutôt par le redoublement que ses forces reçoivent de ce repos. Mais si le corps se trouve comblé de ce plaisir, celui dont jouit l'ame n'est pas moindre. Sa joie de se voir si proche de cette fontaine céleste est si grande qu'avant même que d'en boire elle se trouve rassasiée. Il lui semble qu'elle n'a plus rien à désirer ; toutes ses puissances sont si parfaites, qu'elles ne voudraient jamais sortir de cette heureuse tranquillité, et tout ce qui s'offre alors à elles ne peut que les importuner, parce qu'il leur semble qu'il les détourne de l'amour qu'elles ont pour Dieu. Car en cet état la seule volonté est captive, et là rien n'empêche ces deux autres puissances, l'entendement et la mémoire, de penser auprès de qui elles sont ; mais quant à elle, si elle peut sentir quelque peine, c'est seulement de se voir capable de recouvrer sa liberté.

L'entendement voudrait ne pouvoir jamais envisager que cet objet, ni la mémoire s'occuper que de lui seul. Ils connaissent que c'est l'unique chose nécessaire, et que toutes les autres ne servent qu'à les troubler. Ils voudraient que leur corps fût immobile, parce qu'il leur semble que son mouvement leur ferait perdre la tranquillité dont ils jouissent, et ainsi ils n'osent se remuer ; à peine peuvent-ils parler, et une heure se passe à dire le *Pater* une seule fois. Ils sont si proches de leur roi, qu'ils comprennent qu'au moindre signe ils l'entendront et seront entendus de lui. Ils voient qu'ils sont auprès de lui, dans son palais, et connaissent qu'il commence à les mettre en possession de son royaume.

Se trouvant en cet état, ils répandent quelquefois des larmes, non de douleur, mais de joie. Il leur semble qu'ils ne sont plus dans le monde, et voudraient ne le voir jamais, ni en entendre parler, mais voir et entendre seulement Dieu. Rien ne les peine, ni ne leur paraît capable de les peiner ; et enfin, tandis que ce plaisir dure, ces âmes sont si plongées et si abîmées en Dieu, qu'elles ne peuvent comprendre qu'il y ait rien de plus à désirer, et diraient volontiers avec saint Pierre : *Seigneur, faisons ici trois tabernacles.*

Dieu fait quelquefois, dans cette oraison de quiétude, une autre faveur fort difficile à comprendre, à moins que d'en avoir souvent fait l'expérience. Mais ceux qui auront passé par-là la com-

prendront bien, et n'auront pas peu de consolation de savoir quelle elle est. Pour moi je crois que Dieu joint même souvent une telle faveur à cette autre. Voici ce que c'est : lorsque cette quiétude est grande, et qu'elle dure long-temps, il me semble que si la volonté n'était attachée et comme liée, elle ne pourrait conserver la paix dont elle jouit, ainsi qu'elle la conserve lorsque l'on se trouve durant un jour ou deux en cet état sans comprendre de quelle sorte cela se fait. Ces personnes voient clairement qu'elles ne sont pas occupées tout entières à ce qu'elles font, mais que le principal leur manque, qui est la volonté, laquelle, à mon avis, est alors unie à Dieu, et laisse les autres puissances libres pour s'employer à ce qui regarde son service, auquel elles sont beaucoup plus propres qu'en un autre temps ; mais quant aux choses du monde, elles en sont si incapables, qu'elles paraissent comme engourdies et quelquefois tout interdites. C'est une grande faveur que Dieu fait à ceux à qui il lui plaît de l'accorder, parce que la vie active et contemplative se trouvent jointes, et que dans cet heureux temps notre Seigneur met tout en œuvre ; car la volonté s'occupe à son ouvrage, c'est-à-dire à la contemplation, sans savoir de quelle sorte elle s'y occupe, et l'entendement et la mémoire travaillent à leur ouvrage, c'est-à-dire à l'action, l'imitation de Marthe qui, dans une rencontre si favorable, se trouve jointe à Madeleine.

Je sais une personne que notre Seigneur mettait souvent dans cet état ; et parce qu'elle ne comprenait point comment cela se pouvait faire, elle le demanda à un grand contemplatif ; il lui répondit qu'elle ne devait point s'en étonner, et qu'il lui en arrivait autant : ce qui me donne sujet de croire que puisque l'âme est si pleinement satisfaite dans cette oraison de quiétude, il y a grande apparence que le plus souvent sa volonté se trouve unie à celui qui est seul capable de la combler de bonheur ; et parce qu'il y en a quelques-unes d'entre vous que notre Seigneur, par sa bonté, a favorisées de cette grâce, il me semble qu'il ne sera pas mal à propos que je leur donne quelques avis sur ce sujet.

Le premier est lorsqu'elles jouissent de cette consolation sans savoir de quelle manière elle leur arrive ; mais connaissant seulement qu'elles n'y ont contribué ni pu contribuer en rien, elles tombent dans la tentation de croire qu'il est en leur pouvoir de se maintenir en cet état : ce qui fait qu'à peine osent-elles respirer. Mais c'est une rêverie ; car comme nous ne saurions ni faire venir le jour, ni empêcher la nuit de venir, nous ne saurions non plus ni nous procurer une si grande faveur qu'est cette oraison, ni

empêcher qu'elle ne se passe. C'est une chose entièrement surnaturelle; nous n'y avons aucune part, et nous sommes si incapables de l'acquérir par nos propres forces, que le moyen d'en jouir plus long-temps est de reconnaître qu'étant très-indignes de la mériter, nous ne saurions ni l'avancer ni la reculer, mais seulement la recevoir avec de grandes actions de grâces; et ces actions de grâces ne consistent pas en la quantité de paroles, mais à imiter le publicain, en n'osant pas seulement lever les yeux vers le ciel.

Là retraite peut alors être fort utile pour laisser la place entièrement libre à notre Seigneur, afin que sa souveraine majesté dispose en la manière qu'il lui plaira d'une créature qui est tout à lui; et le plus qu'on doit faire alors est de préférer de temps en temps quelques paroles de tendresse qui excitent notre amour, ainsi qu'on souffle doucement pour rallumer une bougie qui est éteinte, et que ce même souffle éteindrait si elle était allumée. Je dis doucement, parce qu'il me semble que ce souffle doit être doux pour empêcher que la quantité de paroles que fournirait l'entendement n'occupe la volonté.

Voici un second avis, mes filles, que je vous prie de bien remarquer, c'est que durant cette oraison de quiétude vous vous trouverez souvent en état de ne pouvoir vous servir ni de l'entendement ni de la mémoire. Et il arrive qu'au même temps que la volonté est dans une très-grande tranquillité, l'entendement, au contraire, est dans un tel trouble et si fort effarouché, que ne sachant où il est et se croyant être dans une maison étrangère, il va comme d'un lieu en un autre pour y trouver quelqu'un qui le contente, parce qu'il ne peut durer où il est. Mais peut-être qu'il n'y a que moi qui ait l'esprit fait de la sorte. C'est donc à moi que je parle, et cela me tourmente si fort que je voudrais quelquefois donner ma vie pour remédier à cette inconstance et variété de pensées.

En d'autres temps il me semble que mon entendement s'arrête, et que comme étant dans sa maison et s'y trouvant bien, il accompagne la volonté. Que si la mémoire s'y joint encore, et qu'ainsi toutes ces trois puissances agissent avec concert, c'est un bonheur inconcevable, et comme un triomphe qui remplit l'âme de contentement et de gloire, de même que dans le mariage, quand le mari et la femme sont si parfaitement unis, que l'un ne veut que ce que l'autre désire, au lieu que l'un des deux ne saurait être de mauvaise humeur sans que l'autre se trouve dans une souffrance perpétuelle.

Lors donc que la volonté se trouve dans cette tranquillité et dans cette quiétude, elle ne doit non plus faire de cas de l'entendement, de la pensée ou de l'imagination, car je ne sais lequel de ces trois noms est le plus propre, qu'elle ferait d'un fou et d'un insensé, parce qu'elle ne pourrait s'amuser à le vouloir tirer par force après elle sans se détourner et l'inquiéter; d'où il arriverait que non-seulement elle ne tirerait que par ce moyen un plus grand profit de son oraison, mais que tous ses efforts ne serviraient qu'à lui faire perdre ce que Dieu lui aurait donné, sans qu'elle y eût rien contribué.

Voici une comparaison que notre Seigneur me mit un jour dans l'esprit durant l'oraison, qui, à mon avis, explique cela fort clairement; c'est pourquoi je vous prie de la bien considérer. L'âme en cet état ressemble à un enfant qui tette encore, à qui sa mère, pour le caresser lorsqu'il est entre ses bras, fait distiller le lait dans sa bouche sans qu'il remue seulement les lèvres. Car il arrive de même dans cette oraison, que la volonté aime sans que l'entendement y contribue en rien par son travail, parce que notre Seigneur veut que sans y avoir pensé, elle connaisse qu'elle est avec lui, qu'elle se contente de sucer le lait dont il lui remplit la bouche, qu'elle goûte cette douceur sans se mettre en peine de savoir que c'est à lui à qui elle en est obligée; qu'elle se réjouisse d'en jouir sans vouloir connaître ni en quelle manière elle en jouit, ni quelle est cette chose dont elle jouit, et qu'elle entre ainsi dans un heureux oubli de soi-même, par la confiance que celui auprès duquel elle est si heureuse de se trouver, pourvoira à tous ses besoins. Au lieu que si elle s'arrêtait à contester avec l'entendement pour le rendre malgré lui participant de son bonheur, en le tirant par force après elle il arriverait de nécessité que, ne pouvant avoir en même temps une forte attention à diverses choses, elle laisserait répandre ce lait, et se trouverait ainsi privée de cette divine nourriture.

DIFFÉRENCE DE L'ORAISON DE QUIÉTUDE ET DE CELLE D'UNION.

Or il y a cette différence entre l'oraison de quiétude et celle où l'âme est entièrement unie à Dieu, qu'en cette dernière l'âme ne reçoit pas cette divine nourriture, comme une viande qui entre dans la bouche avant qu'elle passe dans l'estomac, mais elle la trouve tout d'un coup dans elle-même sans savoir de quelle sorte notre Seigneur l'y a mise; au lieu que dans la première il semble que Dieu veut que l'âme travaille un peu, quoi qu'elle le fasse

avec tant de douceur qu'elle s'aperçoit à peine de son travail. Le trouble qu'elle peut avoir alors vient de son entendement ou de son imagination, ce qui n'arrive pas dans cette autre oraison plus parfaite, où toutes les trois puissances se trouvent unies, parce que celui qui les a créés les suspend alors, et le plaisir dont il les fait jouir est si grand, qu'elles en sont toutes occupées, sans pouvoir comprendre comment cela se fait.

Quand l'âme se trouve dans cette oraison d'union, elle sent bien que la volonté jouit d'un contentement également grand et tranquille; mais elle ne saurait dire promptement en quoi il consiste. Ce qu'elle sait de certitude, c'est qu'il est différent de tous ceux qui se rencontrent ici-bas, et que la joie de dominer tout le monde, jointe à tous les plaisirs de la terre, n'en saurait produire un semblable. La raison, selon ce que j'en puis juger, est que tous ces autres plaisirs ne sont que dans l'extérieur et comme dans l'écorce de la volonté, au lieu que celui-ci est dans l'intérieur et dans le centre même de la volonté.

DE L'ORAISON DE QUIÉTUDE.

Lors donc qu'une âme est dans un état si sublime d'oraison, ce qui est comme je l'ai dit entièrement surnaturel, s'il arrive que son entendement s'empôrte à des pensées extravagantes, sa volonté ne doit point s'en mettre en peine, mais le traiter comme un insensé en se moquant de ses folies, et demeurer dans son repos, puisqu'après qu'il aura couru de tous côtés elle le fera revenir à elle, comme en étant la maîtresse et l'ayant sous sa puissance, sans que pour cela elle perde son recueillement. Au lieu que si elle voulait l'arrêter par force, elle-même se priverait de la force que lui donne cette divine nourriture, et ainsi tous deux y perdraient au lieu d'y gagner.

Comme l'on dit d'ordinaire que pour vouloir trop embrasser on n'embrasse rien, il me semble que la même chose arrive ici, et ceux qui l'auront éprouvé n'auront pas peine à le comprendre. Quant aux autres, je ne m'étonne pas que ceci leur paraisse obscur, et qu'ils tiennent cet avis inutile. Mais, pour peu qu'ils en aient l'expérience, je suis assurée qu'ils le comprendront, qu'ils en tireront de l'utilité, et qu'ils rendront grâces à notre Seigneur de la lumière qu'il lui a plu de me donner pour le leur faire connaître. Pour conclusion, j'estime que lorsque l'âme est arrivée à cette sorte d'oraison si élevée et si parfaite, elle a sujet de croire que le Père éternel lui a accordé sa demande en lui donnant ici-bas son royaume.

O heureuse demande qui nous fait demander un si grand bien sans comprendre ce que c'est que nous demandons! ô heureuse manière de demander! Cela me fait désirer, mes sœurs, que nous prenions bien garde de quelle sorte nous disons ces paroles toutes célestes du *Pater noster*, et les autres oraisons vocales. Car, après que Dieu nous aura fait cette faveur, nous oublierons tout ce qui est sur la terre, parce que lorsque le créateur de toutes choses entredans une âme, il en bannit l'amour de toutes les créatures. Je ne prétends pas toutefois dire que tous ceux qui prieront ainsi se trouveront entièrement dégagés de tout ce qu'il y a dans le monde. Mais je souhaite qu'ils reconnaissent au moins ce qu'il leur manque pour l'être, qu'ils s'humilient, et qu'ils s'efforcent d'en venir là, puisque autrement ils ne s'avanceront jamais.

Lorsque Dieu donne à une âme ces gages si précieux de son amour, c'est une marque qu'il la veut employer à de grandes choses, et qu'il ne tiendra qu'à elle qu'elle ne s'avance beaucoup dans son service. Que s'il voit qu'après l'avoir mise en possession de son royaume elle tourne encore ses pensées et ses affections vers la terre, non-seulement il ne lui déclarera point les secrets et ne lui montrera point les merveilles de ce royaume, mais il ne le gratifiera pas souvent de cette faveur, et quand il la lui accordera, ce ne sera que pour peu de temps. Il se peut faire que je me trompe. Je crois voir toutefois, et pense savoir que cela se passe de la sorte, et c'est à mon avis pour cette raison qu'il se trouve si peu de gens qui soient fort spirituels, parce que les services qu'ils rendent à Dieu ne répondent pas à une si grande faveur, et qu'au lieu de se préparer à la recevoir encore, ils retirent leur volonté d'entre les mains de Dieu qui la considérait déjà comme étant à lui, pour l'attacher à des choses basses. Ainsi il se trouve obligé à chercher d'autres personnes qui l'aiment véritablement, afin de leur faire de plus grandes grâces qu'il n'en avait accordées à celle-ci, quoiqu'il ne retire pas entièrement tout ce qu'il leur avait donné, pourvu qu'elles vivent toujours avec pureté de conscience.

Mais il y a des personnes, du nombre desquelles j'ai été, dont notre Seigneur attendrit le cœur, leur inspire de saintes résolutions, leur fait connaître la vanité de toutes les choses du monde, et enfin, leur donne son royaume, en les mettant dans cette oraison de quiétude, lorsqu'elles se rendent sourdes à sa voix, parce qu'elles aiment tant à dire fort à la hâte, comme pour achever leur tâche, quantité d'oraisons vocales qu'elles ont résolu de réciter chaque jour; qu'encore que notre Seigneur, comme je

viens de le dire, mette son royaume entre leurs mains, elles ne veulent pas le recevoir, mais s'imaginant de mieux faire en priant de cette autre manière, elles perdent l'attention qu'elles devraient avoir à une si grande faveur.

Au nom de Dieu, mes filles, ne vous conduisez pas de la sorte, mais veillez sur vous lorsqu'il lui plaira de vous accorder une telle grâce. Considérez que ce serait perdre par votre faute un très-grand trésor, et que c'est beaucoup plus faire de dire de temps en temps quelque parole du *Pater*, que de le dire plusieurs fois, et comme en courant, sans entendre ce que vous dites. Celui à qui vous adressez vos demandes est proche de vous, il ne manquera pas de vous écouter, et vous devez croire que c'est par cette oraison de recueillement que vous louerez et que vous sanctifierez véritablement son nom, parce qu'étant alors dans sa familiarité, et comme l'un de ses domestiques, vous le louerez et vous le glorifierez avec plus d'affection et d'ardeur, et ayant une fois éprouvé combien le Seigneur est doux, vous vous efforcerez de le connaître toujours de plus en plus. Cet avis est si important, que je ne puis trop vous exhorter de le beaucoup considérer.

CHAPITRE XXXII.

Sur ces paroles du *Pater* : *Que votre volonté soit faite en la terre comme au ciel.* La Sainte parle de nouveau sur ce sujet de la contemplation parfaite, qui est l'oraison d'union. Ce qui se nomme aussi *Ravissement*.

• SUR CES PAROLES DU PATER : *Votre volonté soit faite, etc.*

Après que notre bon maître a demandé pour nous à son Père, et nous a appris à demander des choses de si grand prix qu'elles enferment tout ce que nous saurions désirer en cette vie; et après nous avoir honorés d'une si extrême faveur que de nous tenir pour ses frères, voyons ce qu'il veut que nous donnions à son Père, ce qu'il lui offre pour nous, et ce qu'il demande de nous, puisqu'il est bien juste que nous reconnaissons par quelques services des bienfaits si extraordinaires.

« O mon doux Jésus, qu'il est vrai que ce que vous offrez à
 • votre Père de notre part, aussi bien que ce que vous lui deman-
 • dez pour nous est grand, quoique, si nous considérons la même
 • chose en elle-même, elle n'est rien en comparaison de ce que
 • nous devons à un si grand roi! Mais il est certain, mon Dieu,
 • que puisque vous nous avez donné votre royaume, vous ne nous
 • laissez pas dénués de tout, lorsque nous donnons tout ce qui est

» en notre pouvoir, en vous disant aussi bien de cœur que de
 » bouche : *Que votre volonté soit faite en la terre comme au*
 » *ciel.* »

Pour nous donner le moyen, mon Sauveur, d'accomplir ce que vous offrez pour nous, vous avez agi selon votre divine sagesse, en faisant auparavant, en notre nom, la demande précédente; car, sans cela, comment nous serait-il possible de satisfaire à notre promesse? Mais votre Père éternel nous donnant ici-bas le royaume que vous lui demandez pour nous, nous pourrions tenir la parole que vous lui donnez en notre nom, puisqu'en convertissant la terre de mon cœur en un ciel, il ne sera pas impossible que sa volonté s'y accomplisse. Au lieu qu'autrement, mon Dieu, je ne vois pas de quelle sorte cela se pourrait, vu que ce que je vous offre est si grand, et que la terre de mon cœur est si sèche et si stérile.

Je ne saurais penser à ceci sans avoir quelqu'envie de rire de certaines personnes qui ne peuvent se résoudre à demander à Dieu de leur envoyer des travaux, de peur qu'il ne les exauce à l'heure même. En quoi je n'entends point parler de ceux qui n'osent, par humilité, lui faire cette prière, à cause qu'ils ne croient pas avoir assez de vertu pour bien souffrir. J'estime néanmoins que quand il leur inspire un amour pour lui, capables de les porter à désirer de lui témoigner par des épreuves si difficiles, il leur donne aussi la force de supporter ces travaux qu'ils lui demandent. Mais je voudrais bien savoir de ceux qui n'osent lui faire cette prière, tant ils appréhendent qu'il la leur accorde, ce qu'ils lui demandent donc quand ils lui demandent que sa volonté s'accomplisse en eux. Ne lui disent-ils ces paroles que parce que tout le monde les dit, sans avoir dessein d'exécuter ce qu'ils disent? Que cela serait mal, mes filles. Car considérez qu'alors JÉSUS-CHRIST est notre ambassadeur envers son Père, puisqu'il a voulu se rendre entremetteur entre lui et nous, et que cette intercession lui a coûté si cher. Ainsi quelle apparence que nous ne voulussions pas tenir tout ce qu'il promettait en notre nom? Et ne vaudrait-il pas mieux ne le point promettre?

Mais, mes filles, voici encore une autre oraison qui n'est pas moins forte. C'est que, quoique nous le voulions ou ne le voulions pas, sa volonté ne peut manquer de s'accomplir dans le ciel et sur la terre. Suivez donc mon avis et me croyez, en faisant, comme l'on dit d'ordinaire, de nécessité vertu.

« O mon Seigneur et mon maître, quelle consolation pour moi
 » de ce que vous n'avez pas voulu quel accomplissement de votre

» sainte volonté dépendit d'une volonté aussi dérégulée et aussi
 » corrompue qu'est la mienne? Car de quelle sorte en aurais-je
 » usé? Maintenant je vous donne de tout mon cœur ma volonté,
 » mais je n'ose dire que ce soit sans que mon intérêt s'y ren-
 » contre, puisque j'ai reconnu par tant de diverses expériences
 » l'avantage que je reçois de la soumettre entièrement à la votre.»
 O mes chères filles, que d'un côté le profit est grand lorsque
 nous accomplissons ce que nous disons à Dieu dans ces paroles
 du *Pater*, et que de l'autre le dommage est grand lorsque nous
 manquons de l'accomplir!

Auparavant que de vous expliquer quel est ce profit, je veux
 vous dire jusqu'où s'étend ce que vous offrez et ce que vous pro-
 mettez à Dieu par ces paroles, afin que vous ne puissiez plus vous
 excuser en disant que vous avez été trompées, et que vous n'avez
 pas bien entendu ce que vous avez promis. Gardez-vous d'imiter
 certaines religieuses qui se contentant de promettre, et qui n'ac-
 complissant pas ce qu'elles promettent, croient en être quittes en
 disant qu'elles ne savaient pas bien ce qu'elles avaient promis.
 J'avoue que cela pourrait être, puisqu'autant qu'il est facile de
 promettre d'abandonner sa volonté à celle d'autrui, autant, quand
 il en faut venir à l'effet, on trouve qu'il est difficile d'accomplir
 comme l'on doit cette promesse; car il est aisé de parler, mais
 il n'est pas aisé d'exécuter. Ainsi, si elles ont cru qu'il n'y avait
 point de différence entre l'un et l'autre, il paraît qu'elles n'en-
 tendaient pas ce qu'elles disaient. Faites-le donc comprendre,
 mes sœurs, par de longues épreuves à celles qui feront profes-
 sion dans cette maison, afin qu'elles ne s'imaginent pas qu'il
 suffit de promettre sans être obligé d'accomplir ce que l'on pro-
 met. Mais souvent nos supérieurs ne nous traitent pas avec ri-
 gueur, parce qu'ils connaissent notre faiblesse. Quelquefois
 même ils traitent les forts et les faibles d'une même sorte, mais
 il n'en est pas ici de même; car notre Seigneur connaissant ce
 que chacune de nous est capable de souffrir, il accomplit sa vo-
 lonté en celles qui ont la force de l'exécuter.

Je veux maintenant vous déclarer quelle est sa sainte volonté,
 ou au moins vous en faire souvenir. Ne croyez pas que ce soit de
 vous donner des richesses, des plaisirs et des honneurs, ni toutes
 ces autres choses qui font la félicité de la terre. Il vous aime trop,
 et estime trop le présent que vous lui faites pour vous en si mal
 récompenser; mais il veut vous donner son royaume, et vous le
 donner même dès cette vie. Or voulez-vous voir de quelle ma-
 nière il se conduit envers ceux qui le prient du fond du cœur que

sa volonté soit faite en la terre comme au ciel ? demandez-le à son divin fils ; car il lui fit cette même prière dans le jardin ; et comme il la lui faisait de toute la plénitude de sa volonté, voyez s'il ne la lui accorda pas, en permettant qu'il fût comblé de travaux, de persécutions, d'outrages et de douleurs, jusqu'à perdre la vie en souffrant la mort sur une croix.

Comment pouvez-vous donc mieux, mes filles, connaître quelle est sa volonté, qu'en voyant de quelle manière il a traité celui qu'il aimait le mieux ? Ce sont là les présens et les faveurs qu'il fait en ce monde ; et il les dispense à proportion de l'amour qu'il a pour nous. A ceux qu'il aime le plus, il en donne plus ; et à ceux qu'il aime le moins, il en donne moins ; réglant cela selon le courage qu'il connaît être en chacun de nous, et selon l'amour qu'il voit que nous lui portons. Il sait que celui qui l'aime beaucoup est capable de souffrir beaucoup pour l'amour de lui, et que celui qui l'aime peu n'est capable de souffrir que peu ; car je tiens pour certain que notre amour étant la mesure de nos souffrances, il peut porter de grandes et de petites croix, selon qu'il est grand ou petit.

Ainsi, mes sœurs, si vous aimez Dieu véritablement, il faut que les assurances que vous lui en donnez soient véritables, et non pas de simples paroles de civilité et de compliment. C'est pourquoi efforcez-vous de souffrir avec patience ce qu'il plaira à sa divine majesté que vous enduriez : car, si vous en usiez d'une autre manière, ce serait comme offrir un diamant, et en priant instamment de le recevoir, le retirer lorsqu'on avancerait la main pour le prendre. Ce n'est pas ainsi qu'il faut se moquer de celui qui a tant été moqué pour l'amour de nous ; et quand il n'y aurait que ces moqueries qu'il a souffertes, serait-il juste qu'il en reçut de nous de nouvelles, autant de fois que nous disons ces paroles du *Pater*, c'est-à-dire, très-souvent ? Donnons lui donc, enfin, ce diamant que nous lui avons si souvent offert, qui est notre volonté, puisqu'il est certain que c'est lui-même qui nous l'a donnée, afin que nous la lui donnions.

C'est beaucoup pour les personnes du monde d'avoir un véritable désir d'accomplir ce qu'elles promettent ; mais, quant à nous, mes filles, il ne doit point y avoir de différence entre promettre et tenir, entre les paroles et les actions, puisque c'est en cela que nous témoignons que nous sommes véritablement religieuses. Que s'il arrive quelquefois qu'après avoir non-seulement offert ce diamant, mais l'avoir même mis au doigt de celui à qui nous l'offrons, nous venions à le retirer, ce serait être si avares après avoir été si libéra-

les, qu'il vaudrait mieux en quelque sorte que nous eussions été plus retenues à le donner, puisque tous mes avis, dans ce livre, ne tendent qu'à ce seul point, de nous abandonner entièrement à notre créateur, de n'avoir d'autre volonté que sa volonté, et de nous détacher des créatures, qui sont toutes choses dont vous savez assez quelle est l'importance.

J'ajouterai que ce qui porte notre divin maître à se servir ici de ces paroles, c'est qu'il sait l'avantage que ce nous est de rendre cette soumission à son Père, puisqu'en les accomplissant, elles nous mènent par un chemin très-facile à sa divine fontaine dont j'ai parlé, qui est la contemplation parfaite, et nous fait boire de cette eau vive qui en découle; ce que nous ne saurions jamais espérer, si nous ne donnons entièrement à notre Seigneur notre volonté pour en disposer comme il lui plaira.

C'est là cette parfaite contemplation dont vous avez désiré que je vous parlasse, et à laquelle, comme je l'ai dit, nous ne contribuons en rien. Nous n'y travaillons point, nous n'y agissons point; et toute autre chose ne pouvant que nous détourner et nous troubler, nous n'avons seulement qu'à dire : « *Votre volonté soit faite.* Accomplissez-la en moi, Seigneur, selon votre bon plaisir. Si vous voulez que ce soit par des travaux, donnez-moi la force de les supporter, et je les attendrai avec confiance; et si vous voulez que ce soit par des persécutions, par des maladies, par des affronts, et par les misères que cause la pauvreté, me voici en votre présence, mon Dieu et mon Père, et je ne tournerai point la tête en arrière; car comment le pourrais-je? puisque votre divin fils vous offrant ma volonté dans cette sainte prière, où il vous offre celle de tous les hommes, il est bien juste que je tiennne la parole qu'il vous a donnée en mon nom, pourvu que de votre côté vous me fassiez la grâce de me donner ce royaume qu'il vous a demandé pour moi, afin que je sois capable de tenir cette parole. Enfin, mon Seigneur, disposez de votre servante selon votre sainte volonté, comme d'une chose qui est tout à vous. »

DE L'ORAISON DE RAVISSEMENT.

O mes filles, combien est grand l'avantage que nous recevons d'avoir fait ce don! Il est tel que, pourvu que nous l'offrions de tout notre cœur, il peut faire que le Très-Haut s'unisse à notre bassesse, nous transforme en lui, et rende ainsi le créateur et la créature une même chose. Voyez donc, je vous prie, si vous serez bien récompensés, et quelle est la bonté de ce divin maître, qui,

sachant par quel moyen l'on peut se rendre agréable à son Père, nous apprend ce que nous avons à faire pour lui plaire et pour gagner son affection. Plus nous nous portons avec une pleine volonté à lui rendre nos devoirs, et faisons connaître par nos actions que les assurances que nous lui en donnons ne sont pas feintes, plus il nous approche de lui, et nous détache de toutes les choses de la terre et de nous-mêmes, afin de nous rendre capable de recevoir de si grandes et de si chères faveurs; car cette preuve de l'amour que nous lui portons lui est si agréable, qu'il ne cesse point de nous récompenser en cette vie, et nous réduit à ne savoir plus que lui demander, sans que néanmoins il se lasse jamais de nous donner. Ainsi ne se contentant pas de nous avoir rendus une même chose avec lui en nous unissant à lui, il commence à prendre en nous ses délices, à nous découvrir ses secrets, à se réjouir de ce que nous connaissons notre bonheur, de ce que nous voyons, quoique obscurément, quelles sont les félicités qu'il nous réserve en l'autre vie. Enfin il fait que tous nos sentimens extérieurs s'évanouissent de telle sorte, qu'il n'y a plus rien que lui seul qui nous occupe.

C'est là ce qu'on appelle ravissement, et c'est alors que Dieu commence de témoigner tant d'amitié à cette âme, et de traiter si familièrement avec elle, que non-seulement il lui rend sa volonté, mais il lui donne la sienne, et passe jusqu'à prendre plaisir qu'elle commande à son tour, ainsi que l'on dit d'ordinaire, en faisant lui-même ce qu'elle désire, comme elle accomplit ce qu'il lui ordonne, et en le faisant d'une manière beaucoup plus parfaite, parce qu'il est tout-puissant, parce qu'il fait tout ce qu'il lui plaît, et parce que sa volonté est immuable.

Quant à la pauvre âme, quoiqu'elle veuille, elle ne peut pas ce qu'elle veut. Elle ne peut pas même vouloir, sans que Dieu lui donne cette volonté; et sa plus grande richesse consiste en ce que plus elle le sert, plus elle lui est redevable. Il arrive même souvent que, voulant payer quelque chose de ce qu'elle doit, elle se tourmente et s'afflige de se voir sujette à tant d'engagemens, d'embarras et de liens que la prison de ce corps entraîne avec elle. Mais elle est bien folle de s'en tourmenter, puisque encore que nous fassions tout ce qui dépend de nous, comment serait-il possible que nous puissions payer quelque chose de ce que nous lui devons? Car nous n'avons, comme je l'ai dit, rien à donner à Dieu que ce que nous avons reçu de lui; ainsi, après avoir reconnu avec humilité l'impuissance où nous nous trouvons par nous-mêmes, nous ne devons penser qu'à accomplir parfaitement ce

que nous pouvons par sa grâce, qui est de lui consacrer toute notre volonté. Tout le reste ne fait qu'embarrasser une âme qu'il a mise en cet état, et lui nuire plutôt que de lui servir.

Comprenez bien, je vous prie, mes sœurs, que je ne dis ceci que pour les âmes que notre Seigneur a voulu unir à lui par une union et une contemplation parfaite; car alors, c'est la seule humilité qui peut quelque chose, non par une humilité acquise par l'entendement, mais une humilité procédant de la claire lumière de la vérité, qui nous donne en un moment cette connaissance de notre néant et de la grandeur infinie de Dieu, que notre imagination ne pourrait avec beaucoup de travail acquérir en beaucoup de temps.

J'ajoute ici un avis, qui est que vous ne devez pas vous imaginer de pouvoir arriver à ce bonheur par vos soins et par vos efforts. Vous y travailleriez en vain; et la dévotion que vous pourriez avoir auparavant se refroidirait. N'en voyez donc pour ce sujet que la simplicité et l'humilité, qui peuvent seules vous y servir, en disant : *Votre volonté soit faite.*

CHAPITRE XXXIII.

Du besoin que nous avons que notre Seigneur nous accorde ce que nous lui demandons par ces paroles : *Donnez-nous aujourd'hui le pain dont nous avons besoin en chaque jour.*

SUR CES PAROLES : *Donnez-nous aujourd'hui le pain, etc.*

Notre Seigneur, comme je l'ai dit, sachant combien il nous est difficile d'accomplir ce qu'il promet en notre nom, parce que notre lâcheté est si grande, que nous feignons souvent de ne pas comprendre quelle est la volonté de Dieu, sa bonté vient au secours de notre faiblesse. Ainsi il demande pour nous à son Père ce pain céleste, afin que l'ayant reçu, nous ne manquions pas de lui donner notre volonté, parce qu'il sait qu'autrement nous aurions grande peine à nous y résoudre, bien qu'il nous soit si avantageux de la lui donner, qu'en ce point consiste tout votre bonheur; car, si on dit à un riche voluptueux que la volonté de Dieu est qu'il retranche l'excès de sa table, pour pourvoir aux besoins des pauvres et les empêcher de mourir de faim, il vous alléguera mille raisons pour interpréter cette obligation à sa fantaisie. Si on dit à un médisant que la volonté de Dieu est qu'il aime son prochain comme lui-même, il n'en demeurera jamais

d'accord. Et si l'on représente à un religieux qui aime la liberté et la bonne chère, qu'il est obligé de donner un bon exemple, puisque ce n'est pas par de simples paroles qu'il doit accomplir ce qu'il a promis à Dieu en disant que sa volonté soit faite, mais qu'il le lui a promis et l'a même juré, et que la volonté de Dieu est qu'il observe sa règle, laquelle il transgresserait en donnant du scandale, quoiqu'il ne la violât pas entièrement; outre qu'ayant fait vœu de pauvreté, il doit sincèrement la pratiquer, puisqu'il est sans doute que Dieu demande cela de lui; non-seulement ce religieux ne changera pas, mais à peine s'en trouverait-il qui en conçoivent le désir. Que serait-ce donc si notre Seigneur ne nous avait pas lui-même montré l'exemple en se conformant parfaitement à la volonté de son père? Certes, il y en aurait très-peu qui accomplissent cette parole qu'il a dite pour nous : *Votre volonté soit faite*. Mais, connaissant notre besoin, son extrême amour lui fait faire en son nom et au nom de tous ses frères cette demande à son Père : *Donnez-nous aujourd'hui le pain dont nous avons besoin en chaque jour*.

Au nom de Dieu, mes sœurs, considérons attentivement ce que notre saint et notre bon maître demande par ces paroles, puisqu'il ne nous importe pas moins que de la vie de notre âme de ne pas les dire en courant, et de croire que ce que nous donnons n'est presque rien en comparaison de ce que nous devons espérer de recevoir, si nous le donnons de tout notre cœur. Il me semble maintenant, autant que je puis le comprendre, que Jésus-CHRIST connaissant ce qu'il donnait en notre nom, combien il nous importe de le donner, et la peine que nous avons à nous y résoudre, parce que l'inclination qui nous pousse sans cesse vers les choses basses et passagères fait que nous avons si peu d'amour pour lui, qu'il faut que l'exemple du sien nous réveille presque à toute heure, il crut devoir en cela se joindre à nous. Mais comme c'était une faveur si extraordinaire et si importante, il voulut que ce fût son Père qui nous l'accordât. Car bien qu'ils ne soient tous deux qu'une même chose, et que n'ayant qu'une même volonté, il ne pût douter que son père n'agréât et ne ratifiât dans le ciel tout ce qu'il ferait sur la terre, néanmoins son humilité, en tant qu'homme, fut si grande, qu'il daigna se rabaisser jusqu'à lui demander la permission de se donner à nous, quoiqu'il sût qu'il l'aimait tant qu'il prenait en lui ses délices. Il n'ignorait pas qu'en lui faisant cette demande il lui en demandait plus qu'il n'avait fait en toutes les autres, parce qu'il savait que les hommes non-seulement lui feraient souffrir la mort, mais

que cette mort serait accompagnée de mille affronts et de mille outrages.

« O mon Seigneur et mon maître, quel autre Père nous ayant
 » donné son fils, et un tel fils, pourrait, après avoir vu que nous
 » l'aurions si maltraité, se résoudre à consentir qu'il demeure
 » encore parmi nous pour y recevoir de nouveaux mépris et de
 » nouvelles indignités? Certes, mon Sauveur, le vôtre seul en était
 » capable, et ainsi il paraît que vous saviez bien à qui vous fai-
 » siez cette demande. O mon Dieu, mon Dieu, quel est cet excès
 » de l'amour du Fils, et quel est cet excès de l'amour du Père?»

Je ne m'étonne pas tant néanmoins de ce que fait Jésus-CHRIST notre cher maître, puisqu'étant aussi fidèle qu'il est, et ayant dit à son Père : *Que votre volonté soit faite*, il n'avait garde de manquer à l'accomplir. Je sais qu'étant tout parfait, il est exempt de nos défauts, et que connaissant qu'il accomplissait cette volonté en nous aimant autant que lui-même, il ne voulut rien oublier pour l'accomplir dans toute sa plénitude, quoiqu'il lui en dût coûter la vie.

« Mais quant à vous, o Père éternel, comment est-il possible
 » que vous y ayez consenti? Comment est-il possible qu'après avoir
 » permis une fois que votre fils fût exposé à la fureur de ces âmes
 » barbares et dénaturées, vous souffriez qu'il le soit encore? Com-
 » ment est-il possible qu'après avoir vu de quelle sorte ces misé-
 » rables l'ont traité, vous permettiez qu'il reçoive à tous momens
 » des injures toutes nouvelles? Car qu'y a-t-il de comparable à
 » celles que les hérétiques lui font aujourd'hui dans ce très-saint
 » et très-auguste sacrement? Ne voyez-vous pas de quelle sorte
 » ces sacrilèges le profanent? Pouvez-vous souffrir leurs irrévé-
 » rences et tous les outrages qu'ils lui font? Grand Dieu, com-
 » ment écoutez-vous donc cette demande de votre fils, et com-
 » ment pouvez-vous la lui accorder? Ne vous arrêtez pas à ce que
 » lui inspire la violence de son amour, puisque dans le dessein
 » qu'il a d'accomplir votre volonté et de nous procurer une faveur
 » si signalée, il s'exposera tous les jours à souffrir mille outrages
 » et mille injures. C'est à vous, mon créateur, d'y prendre
 » garde. Car, quant à lui, il ferme les yeux à tout, pour pou-
 » voir être notre tout par ses souffrances. Il est muet dans ce qui
 » regarde ses intérêts, et n'ouvre la bouche qu'en notre faveur.
 » Ne se trouve-t-il donc personne qui entreprenne de parler pour
 » cet innocent Agneau que l'on ne saurait assez aimer? Je remar-
 » que qu'il n'y a que dans cette seule demande qu'il répète les
 » mêmes paroles. Car après vous avoir prié de nous donner ce pain

» de chaque jour, il ajoute : *Donnez-le-nous aujourd'hui, Seigneur*, qui est comme s'il disait, qu'après nous l'avoir donné » une fois, vous continuiez durant chaque jour à nous le donner » jusqu'à la fin du monde. »

Qu'un si grand excès d'amour vous attendrisse le cœur, mes filles, et redouble votre amour pour votre divin époux. Car, qui est l'esclave qui prenne plaisir à dire qu'il est l'esclave? et ne voyez-vous pas, au contraire, que la bonté de Jésus est telle, qu'il semble qu'il se glorifie de l'être?

« O père éternel, qui peut concevoir quel est le mérite d'une » profonde humilité, et quel trésor peut être assez grand pour » acheter votre divin fils? Quant à ce qui est de le vendre, nous » n'en ignorons pas le prix, puisqu'il a été vendu pour trente » deniers. Mais, pour ce qui est de l'acheter, peut-il y avoir » quelque prix qui soit assez grand? Comme participant de notre nature, il témoigne en cette occasion qu'il ne met nulle » différence entre lui et nous, et comme maître de sa volonté, » il vous représente que puisqu'il peut faire ce qu'il veut, il peut » se donner à nous. C'est pourquoi il vous demande et nous » permet de vous demander avec lui notre pain, qui n'est autre » que lui-même, pour témoigner par là qu'il nous considère » comme n'étant qu'une même chose avec lui, afin que joignant » ainsi chaque jour son oraison à notre oraison, la nôtre obtienne de vous les demandes que nous vous ferons. »

CHAPITRE XXXIV.

Suite de l'explication de ces paroles du Pater : *Donnez-nous aujourd'hui le pain dont nous avons besoin chaque jour.* Des effets que la sainte Euchariste, qui est le véritable pain des âmes, opère en ceux qui la reçoivent dignement.

SUR CES MÊMES PAROLES DU PATER : *Donnez-nous aujourd'hui le pain, etc.*

Or, d'autant que ces mots de *chaque jour* dont JÉSUS-CHRIST se sert dans cette demande qu'il fait à son Père montrent, ce me semble, qu'il la lui fait pour toujours, j'ai considéré en moi-même d'où vient qu'après les avoir dits il ajoute en parlant de ce pain : *Donnez-le nous aujourd'hui*, et je veux vous dire ce qui m'est venu en l'esprit. Que si vous trouvez que ce n'est qu'une sottise, je n'aurai point de peine à en demeurer d'accord, puisque c'en est toujours une assez grande de me mêler de dire mes sentimens

sur un tel sujet, il me semble donc qu'il parle ainsi pour nous faire connaître que nous ne le posséderons pas seulement en la terre, mais que nous le posséderons aussi dans le ciel si nous savons profiter du bonheur d'être ici-bas en sa compagnie, puisqu'il ne demeure avec nous que pour nous soutenir, nous aimer et nous animer, afin, comme je l'ai dit, que la volonté de son Père s'accomplisse en nous.

Cette parole *aujourd'hui* montre, à mon avis, la durée du monde, qui, à parler véritablement, ne doit être considérée que comme un seul jour, principalement pour ces malheureux qui se damnent, puisqu'il n'y aura plus de jour pour eux dans l'autre vie, mais seulement des ténèbres éternelles. Or ce n'est pas la faute de notre Seigneur s'ils se laissent vaincre, car il les encourage sans cesse jusqu'à la fin du combat, sans qu'ils puissent ni s'excuser ni se plaindre du Père éternel de leur avoir ravi ce pain céleste lorsqu'ils en avaient le plus de besoin. C'est ce qui fait dire par JÉSUS-CHRIST à son Père, que puisqu'il ne doit être avec les hommes que durant un jour, il le prie de lui permettre de le passer avec ceux qui sont à lui, quoique cela l'expose au mépris et aux irrévérences des méchants; et que puisqu'il a bien voulu, par son infinie bonté, l'envoyer pour les hommes dans le monde, la sienne ne lui peut permettre de les abandonner, mais l'oblige à demeurer avec eux pour augmenter la gloire de ses amis et la peine de ses ennemis. Ainsi il ne lui demande ici ce pain sacré que pour un jour, parce que nous l'ayant une fois donné, il nous l'a donné pour toujours.

Le Père éternel, comme je l'ai dit, en nous donnant pour nourriture la sainte humanité de son fils, il nous l'a donnée comme une manne où tout ce que nous saurions désirer se trouve sans que notre âme puisse craindre de mourir de faim, si ce n'est par sa seule faute, puisque, quelque goût et quelque consolation qu'elle cherche dans ce très-saint sacrement, elle l'y trouvera sans doute, et qu'il n'y aura plus ni peines ni persécutions qu'il ne lui soit facile de supporter, si elle commence une fois à prendre plaisir de participer à celles que son sauveur a souffertes.

Joignez, mes filles, vos prières à celles que votre saint époux fait à son Père, afin qu'il vous le laisse durant ce jour, et que vous ne soyez pas si malheureuses que de demeurer au monde sans lui. Représentez-lui que c'est bien assez que pour tempérer votre joie il veuille demeurer caché sous les apparences du pain et du vin, ce qui n'est pas un petit tourment pour les âmes qui, n'aimant que lui dans le monde, ne peuvent trouver qu'en lui seul

leur consolation: mais priez-le surtout qu'il ne vous abandonne jamais, et vous mette dans la disposition dont vous avez besoin pour le recevoir dignement.

Quant au pain matériel et terrestre, vous étant abandonnées sincèrement et sans réserve, ainsi que vous avez fait, à la volonté de Dieu, ne vous en mettez point du tout en peine. J'entends durant l'oraison, puisque vous y êtes occupées à des choses plus importantes, et qu'il y a d'autres temps dans lesquels vous pourrez travailler afin de gagner de quoi vivre. Mais alors même ce doit être sans vous en trop soucier, et sans y attacher jamais vos pensées. Car, quoique ce soit bien fait de vous procurer par votre travail ce qui vous est nécessaire, il suffit que le corps travaille, et il faut que l'âme se repose. Laissez ce soin à votre divin époux, il veille sans cesse sur vos besoins, et vous ne devez pas craindre qu'il vous manque si vous ne vous manquez à vous-mêmes, en ne vous abandonnant pas, comme vous l'avez promis, à la volonté de Dieu. Certes, mes filles, si je tombais maintenant dans cette faute par malice, comme cela ne m'est autrefois que trop souvent arrivé, je ne le prierais point de me donner du pain ou quelque autre chose capable de me nourrir et de soutenir ma vie, mais je le prierais plutôt de me laisser mourir de faim. Car pourquoi vouloir prolonger notre vie si nous ne l'employons qu'à nous avancer chaque jour vers une mort éternelle? Assurez-vous donc que si vous vous donnez véritablement à Dieu comme vous dites, il ne manquera pas d'avoir soin de vous.

Vous êtes à son égard comme un serviteur qui, s'engageant à servir son maître, se résout de le contenter en tout, et il est à votre égard comme un maître, qui est obligé de nourrir son serviteur, tandis qu'il demeure à son service, toutefois avec cette différence, que l'obligation de ce maître cesse lorsqu'il devint si pauvre qu'il n'a pas de quoi se nourrir et nourrir son serviteur; au lieu qu'ici cela ne peut jamais arriver, puisqu'en prenant Dieu pour votre maître, vous avez un maître qui est infiniment riche. Or, quelle apparence y aurait-il qu'un serviteur demandât tous les jours à son maître la nourriture dont il a besoin, puisqu'il sait qu'étant obligé de la lui donner, il n'a garde d'y manquer? Son maître ne pourrait-il pas avec raison lui dire, que si, au lieu de s'occuper à le contenter et à le servir, il employait tout son soin en une chose aussi superflue que de lui demander de quoi vivre, il ne lui serait pas possible de se bien acquitter de son devoir? Ainsi, mes sœurs, demande qui voudra ce pain terrestre; mais, quant à nous, prions le Père éternel de nous rendre dignes de lui

demander notre pain celeste. Demandons-lui que , puisque les yeux de notre corps ne peuvent recevoir la consolation de le voir en cette vie, où tant de voiles nous le couvrent, il se découvre aux yeux de notre âme, et lui fasse connaître quelle est la nourriture qui soutient sa vie et la nourriture la plus délicieuse de toutes.

DES EFFETS DE L'EUCARISTIE QUI EST LE PAIN DES AMES.

Mais doutez-vous, mes sœurs, que cette divine nourriture ne soutienne pas aussi notre corps? Non-seulement elle le nourrit, mais elle sert de remède à ses maladies. Je sais que cela est véritable. Car je connais une personne sujette à de grandes infirmités, qui étant souvent travaillée de douleurs pressantes, lorsqu'elle allait à la sainte table, s'en trouvait si entièrement délivrée après avoir communiqué, qu'il semblait qu'on les lui eût arrachées avec la main. Cela lui arrivait d'ordinaire, et ces maux n'étaient point des maux cachés, mais fort évidens, et qui, à mon avis, ne se pouvaient feindre. Or, parce que les merveilles que ce pain sacré opère en ceux qui le reçoivent dignement sont assez connues, je ne veux pas en rapporter plusieurs autres de cette même personne, que je n'ai pu ignorer, et que je sais être fort véritables. Notre Seigneur lui avait donné une foi si vive, que lorsqu'elle entendait dire à quelqu'un qu'il aurait souhaité d'être venu au monde dans le temps que JÉSUS-CHRIST notre Sauveur et tout notre bien conversait avec les hommes, elle en riait en elle-même, parce que, croyant jouir aussi véritablement de sa présence dans la très-sainte Eucharistie qu'elle aurait pu faire alors, elle ne comprenait pas qu'on pût désirer davantage.

Je sais aussi de cette personne, que durant plusieurs années, quoiqu'elle ne fût pas fort parfaite, elle croyait aussi certainement, lorsqu'elle communiait, que notre Seigneur entrait chez elle comme si elle l'eût vu de ses propres yeux, et s'efforçait d'exciter sa foi, afin qu'étant très-persuadée que ce roi de gloire venait dans son âme, quoiqu'elle fût indigne de l'y recevoir, elle oubliât toutes les choses extérieures, autant qu'il lui était possible, pour y entrer aussi avec lui. Elle tâchait de recueillir en elle-même tous ses sens pour leur faire connaître en quelque sorte le bien qu'elle possédait, ou pour mieux dire, afin qu'ils ne lui servissent point d'obstacle pour le connaître. Ainsi elle se considérait comme étant aux pieds de JÉSUS-CHRIST, où elle pleurait avec la Madeleine, de même que si elle l'eût vu des yeux du corps dans la maison du pharisien, et quoiqu'elle ne sentit pas une grande dévotion,

sa foi lui disant dans son cœur qu'elle était très-heureuse d'être là, elle s'y entretenait avec son époux. Car si nous ne voulons nous-mêmes nous aveugler et renoncer à la lumière de la foi, nous ne pouvons pas douter que Dieu ne soit alors au dedans de nous, parce que ce n'est pas une simple représentation de notre pensée; comme quand nous considérons notre Seigneur, en la croix et en d'autres mystères de sa passion où nous nous représentons ce qui s'est passé; mais c'est une chose présente, et une vérité indubitable, qui fait que nous n'avons besoin de sortir de nous pour aller bien loin chercher JÉSUS-CHRIST, puisque nous savons qu'il demeure en nous jusqu'à ce que les apparences du pain soient consumées par la chaleur naturelle. Ne serions-nous donc pas bien imprudentes, si nous perdions par notre négligence une occasion si favorable de nous approcher de lui?

Que si lorsqu'il était dans le monde, le seul attouchement de ses habits guérissait les maladies, pouvons-nous douter que, pourvu que nous ayons une foi vive, il fera des miracles en notre faveur lorsqu'il sera au milieu de nous, et qu'étant dans notre maison il ne nous refusera pas nos demandes? Cette suprême majesté est trop libérale pour ne pas payer ses hôtes libéralement, quand ils le reçoivent avec l'honneur et le respect qui lui est dû. Si vous avez peine, mes filles, de ne pas le voir des yeux du corps, considérez que ce n'est pas une chose que nous devons désirer, parce qu'il y a bien de la différence entre le voir tel qu'il était autrefois sur la terre revêtu d'un corps mortel, ou le voir tel qu'il est aujourd'hui dans le ciel tout resplendissant de gloire. Car qui serait celle de nous qui, dans une aussi grande faiblesse qu'est la nôtre, serait capable de soutenir ses regards, et comment pourrions-nous demeurer encore dans le monde, voyant que toutes les choses dont nous faisons ici tant de cas ne sont que mensonge et qu'un néant en comparaison de cette vérité éternelle? Une pécheresse telle que je suis, envisageant une si grande majesté, aurait-elle la hardiesse de s'en approcher, après l'avoir tant offensée? Mais sous les apparences du pain il se rabaisse, et fait que j'ose traiter avec lui. De même que quand un roi se déguise il semble que nous ayons droit de vivre avec lui avec moins de cérémonie et de respect qu'auparavant, et qu'il soit obligé de le souffrir, puisqu'il a voulu se déguiser. Autrement qui oserait avec tant d'indignité, de tiédeur et de défauts, approcher de JÉSUS-CHRIST? O qu'il paraît bien que nous ne savons ce que nous demandons quand nous demandons de le voir, et que sa sagesse y a beaucoup mieux pourvu que nous ne saurions le désirer ce voile

qui le cache n'empêchant pas qu'il ne se découvre à ceux qu'il connaît en devoir faire un bon usage. Car encore qu'ils ne le voient pas des yeux du corps, ils ne laissent pas de le voir, puisqu'il se montre à leur âme par de grands sentimens intérieurs, et en d'autres manières différentes.

Demeurez de bon cœur avec lui, mes filles, et pour vous enrichir de ses grâces, ne perdez pas un temps si favorable qu'est celui qui suit la sainte communion. Considérez qu'il n'y en a point où vous puissiez faire un si grand progrès dans la piété, et où votre divin Sauveur ait plus agréable que vous lui teniez compagnie. Prenez donc grand soin de vous recueillir alors, et de vous tenir près de lui; et, à moins que l'obéissance ne vous appelle ailleurs, faites que votre âme demeure tout entière en la présence de son Seigneur, parce qu'étant son véritable maître, il ne manquera pas de l'instruire, quoiqu'il le fasse d'une manière qu'elle-même ne comprend pas. Mais, si en détournant aussitôt vos pensées de lui vous manquez au respect que vous devez à ce roi de gloire qui est au dedans de vous, ne vous plaignez que de vous-mêmes.

N'oubliez jamais, mes sœurs, combien ce temps d'après la sainte communion nous est favorable pour être instruites par notre maître, pour entendre dans le fond de notre cœur ses paroles intérieures, pour baiser ses pieds sacrés en reconnaissance de ce qu'il a daigné nous donner ses saintes instructions, et pour le prier de ne se point éloigner de nous. Que si pour lui demander en un autre temps la même chose nous nous présentons devant une de ses images, il me semble que lorsque nous l'avons lui-même présent en nous; ce serait une folie de le quitter pour s'adresser à son tableau, comme c'en serait une sans doute, si ayant le portrait d'une personne que nous aimerions extrêmement, et cette personne nous venant voir, nous la quittons sans lui rien dire pour aller nous entretenir avec ce portrait. Mais savez-vous en quel temps cela n'est pas moins utile que saint et que j'y prends un très-grand plaisir? C'est quand notre Seigneur s'éloigne de nous, et nous fait connaître son absence par les sècheresses où il nous laisse. Alors ce m'est une telle consolation de considérer le portrait de celui que j'ai tant de sujet d'aimer, que je désirerais de ne jamais pouvoir tourner les yeux sans le voir. Car sur quel objet plus saint et plus agréable pouvons-nous arrêter notre vue que sur celui qui a tant d'amour pour nous, et qui est le principe et la source de tous les biens? Oh! que malheureux sont ces hérétiques qui ont perdu par leur faute cette consolation et tant d'autres.

Puis donc qu'après avoir reçu la très-sainte Eucharistie vous avez au dedans de vous JÉSUS-CHRIST même, fermez les yeux du corps pour ouvrir les yeux de l'âme, afin de le regarder dans le milieu de votre cœur. Car je vous ai déjà dit, je vous le redis encore, et je voudrais le dire sans cesse, que si vous vous y accoutumez toutes les fois que vous aurez communié, et vous efforcez d'avoir la conscience si pure qu'il vous soit permis de jouir souvent d'un si grand bonheur, ce divin époux ne se déguisera point de telle sorte qu'il ne se fasse en diverses manières connaître à vous à proportion du désir que vous aurez de le connaître, et ce désir pourra être tel qu'il se découvrira entièrement à votre âme.

Mais si, aussitôt après l'avoir reçu, au lieu de lui témoigner notre respect, nous sortons d'auprès de lui pour nous aller occuper de choses basses, que doit-il faire? Faut-il qu'il nous en retire par force afin de nous obliger à le regarder, et qu'il se fasse ensuite connaître à nous? Non certes, puisque lorsqu'il se fit voir aux hommes à découvert et leur dit clairement qui il était, ils le traitèrent si mal, et un si petit nombre crut en lui. C'est bien assez de la faveur qu'il nous fait à tous, de vouloir que nous sachions que c'est lui-même qui est présent dans cet adorable sacrement. Mais il ne se découvre et il ne fait part de sa grandeur et de ses trésors qu'à ceux qu'il sait le désirer avec ardeur, parce qu'il n'y a qu'eux qui soient ses véritables amis. Ainsi celui-là l'importune en vain de se faire connaître à lui, qui n'est pas si heureux que d'être son ami, et de s'approcher de lui pour le recevoir, après avoir fait tout ce qui est en son pouvoir pour s'en rendre digne. Ces sortes de personnes, lorsqu'elles vont à la sainte table une fois l'année, ont tant d'impatience d'avoir satisfait aux commandemens de l'Église, qu'elles chassent JÉSUS-CHRIST hors d'elles-mêmes aussitôt qu'il y est entré, ou, pour mieux dire, les affaires, les occupations et les embarras du siècle possèdent leur esprit de telle sorte, qu'il semble que notre Seigneur ne sortira jamais assez tôt à leur gré de la maison de leur âme.

CHAPITRE XXXV.

La Sainte continue à parler de l'oraison de recueillement, et puis adresse sa parole au Père éternel.

DE L'ORAISON DE RECUEILLEMENT.

Quoiqu'en traitant de l'oraison de recueillement j'aie déjà fait voir comme nous devons nous retirer au dedans de nous pour y

être seules avec Dieu, je n'ai pas laissé de m'entendre encore beaucoup sur ce sujet, parce que c'est une chose de grande importance. C'est ce qui me fait ajouter, mes filles, que lorsque vous entendrez la messe sans y communier, vous pourrez y communier spirituellement, parce que cette pratique sainte est extrêmement utile. Vous devez alors vous recueillir au dedans de vous tout de même que si vous aviez reçu le corps du Seigneur. Son amour s'imprime ainsi merveilleusement dans l'âme, parce que nous préparant de la sorte à recevoir ses grâces, il ne manque jamais de nous les donner et de se communiquer à nous en diverses manières qui nous sont incompréhensibles. Car, comme si durant l'hiver, entrant dans une chambre où il y aurait un grand feu, au lieu de nous en approcher nous nous tenions éloignées, nous ne pourrions nous bien chauffer, cela n'empêcherait pas que nous ne sentions moins le froid que s'il n'y avait point de feu. Il en arrive ainsi dans la manière dont nous nous approchons de JÉSUS-CHRIST en la sainte communion; mais, avec cette différence, qu'il ne suffit pas de vouloir s'approcher du feu pour en ressentir la chaleur; au lieu que, si l'âme est bien disposée, c'est-à-dire, si elle a un véritable désir de perdre sa froideur et de s'unir à JÉSUS-CHRIST comme à un feu qui doit répandre dans elle une ardeur divine, et qu'elle demeure ainsi quelque temps recueillie auprès de lui, elle se sentira tout échauffée durant plusieurs heures, et une seule étincelle qui sortira de ce feu sera capable de l'embraser toute. Or il nous importe tant, mes filles, d'entrer dans cette disposition, que vous ne devez pas vous étonner si je le répète plusieurs fois.

Que s'il arrive que dans les commencemens cela ne vous réussisse pas, ne vous mettez point en peine. Car il se pourra faire que le démon sachant quel est le dommage qu'il en recevrait, vous représentera qu'il y a beaucoup plus de dévotion à pratiquer d'autres exercices de piété, et vous mettra dans un tel serrement de cœur, que vous ne saurez de quel côté vous tourner. Mais gardez-vous bien, si vous me croyez, de discontinuer, puisque rien ne peut mieux faire connaître à notre Seigneur que vous l'aimez véritablement.

Souvenez-vous qu'il y a peu d'âmes qui l'accompagnent et qui le suivent dans les travaux, et que si nous en souffrons quelques-uns pour lui, il nous en saura bien récompenser. Considérez aussi qu'il y en a qui non-seulement ne veulent pas demeurer avec lui, mais le chassent de chez eux. N'est-il pas juste que nous souffrions quelque chose, afin qu'il connaisse que nous désirons de le

voir? Et, puisqu'il n'y a rien qu'il ne souffre et qu'il ne veuille souffrir pour trouver une âme qui le reçoive et le retienne chez elle avec joie, faites que ce soit la vôtre. Car, s'il ne s'en trouvait aucune qui se fût honorée de sa présence, son père éternel n'aurait-il pas raison de ne point permettre qu'il demeurât avec nous? Mais il a tant d'affection pour ceux qui l'aiment, et tant de bonté pour ceux qui le servent, que, connaissant les sentimens de son cher fils, il ne veut pas l'empêcher d'accomplir un ouvrage si digne de sa bonté, et dans lequel il témoigne si parfaitement quelle est la grandeur de son amour.

« Dieu tout-puissant qui êtes dedans les cieus, il n'y a point de
 » doute que ne pouvant refuser à votre fils une chose qui nous est
 » si avantageuse, vous lui accordez sa demande. Mais après qu'il
 » a voulu avec tant d'affection vous parler pour nous, ne se trou-
 » vera-t'il point, comme je l'ai dit, quelques personnes qui veuillent
 » aussi vous parler pour lui? Soyons ces personnes, mes filles, et
 » quoique étant si misérables, ce serait être bien hardies de l'en-
 » treprendre; ne laissons pas, pour obéir à notre Sauveur qui
 » nous commande de nous adresser à son Père, de lui demander
 » que, puisque son fils n'a rien oublié de ce qu'il pouvait faire
 » pour les hommes, en nous donnant son divin corps dans cet au-
 » guste sacrifice, afin que nous puissions le lui offrir, non pas
 » une seule fois, mais plusieurs, il empêche qu'il n'y soit plus
 » traité si indignement, et qu'il arrête le cours d'un mal si étrange,
 » en faisant cesser les crimes de ces malheureux hérétiques qui
 » abattent les églises où cette adorable hostie repose, massacrent
 » les prêtres, et abolissent les sacremens. S'est-il jamais! mon
 » Dieu, rien vu de semblable! Faites donc finir le monde, ou re-
 » médiez à ces sacrilèges. Il n'y a point de cœur qui les puisse
 » supporter, non pas même le nôtre, quelque mauvaises et quel-
 » que imparfaites que nous soyons. Je vous conjure donc, o Père
 » éternel, de ne point souffrir ces désordres. Arrêtez ce feu qui
 » croît toujours, puisque, si vous le voulez, vous le pouvez. Con-
 » sidérez que votre divin fils est encore au monde, et qu'il est
 » bien juste que le respect qu'on lui doit fasse cesser des actions si
 » abominables. Car comment son incomparable pureté peut-elle
 » souffrir qu'on les commette dans l'église, qui est la maison
 » toute pure et toute sainte qu'il a choisie pour sa demeure? Que
 » si vous ne voulez, o mon Dieu, faire cela pour l'amour de nous,
 » qui ne le méritons pas, faites-le pour l'amour de lui. Car nous
 » n'oserions vous supplier qu'il cesse d'être avec nous, puisqu'il
 » a obtenu de vous que vous l'y laisseriez durant tout ce jour,

» c'est-à-dire durant toute la durée du monde, sans quoi que se-
 » rait-ce de nous? Tout ne périrait-il pas, puisque ce précieux
 » gage est la seule chose qui soit capable de vous apaiser? Remé-
 » diez donc, Seigneur, à un si grand mal, il ne peut être arrêté
 » que par un puissant remède, et ce remède ne peut venir que de
 » vous, Seigneur, qui ne manquez jamais de reconnaître ce que
 » l'on fait pour l'amour de vous. Que je serais heureuse si je vous
 » avais rendu tant de services, qu'ayant quelque droit de vous
 » importuner, je pusse vous demander pour récompense une si
 » grande faveur! Mais hélas! je suis bien éloignée d'être en cet
 » état, puisque ce sont peut-être mes péchés qui, vous ayant
 » irrité, ont attiré sur nous tous ces maux. Que dois-je donc
 » faire, mon créateur, sinon de vous présenter ce très-sacré
 » pain, vous le donner après l'avoir reçu de vous, et vous con-
 » jurer par les mérites de votre fils, de m'accorder cette grâce
 » qu'il a mérité en tant de manières? Ne différez pas davantage,
 » o Dieu tout-puissant, à calmer cette tempête; ne souffrez pas
 » que le vaisseau de votre église soit toujours agité de tant
 » d'orages, et sauvez-nous, car nous périssons. »

CHAPITRE XXXVI.

Sur ces paroles du Pater : *Et pardonnez-nous nos offenses comme nous
 pardonnons à ceux qui nous ont offensés.* Sur quoi la Sainte s'étend fort
 à faire voir quelle folie c'est que de s'arrêter à des pointilles d'hon-
 neur dans les monastères.

SUR CES PAROLES DU PATER : *Et pardonnez-nous nos
 offenses.*

Votre divin maître voyant que cette viande céleste nous rend
 toutes choses si faciles, que, pourvu que nos péchés n'y appor-
 tent point d'obstacles, nous pouvons exécuter ce que nous avons
 dit à son Père que sa volonté s'accomplisse en nous, il ajoute :
*Et pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux
 qui nous ont offensés.* Sur quoi considérez, je vous prie, mes
 sœurs, qu'il ne dit pas comme nous pardonnerons, afin de nous
 faire entendre que celui qui vient de demander au Père éternel
 un don aussi précieux qu'est le pain sacré du corps de son fils,
 et qui a soumis parfaitement sa volonté à celle de Dieu, doit avoir
 déjà pardonné aux autres tout ce qu'ils auraient pu commettre
 contre lui. C'est pourquoi il dit : *Comme nous pardonnons, pour
 faire voir que celui qui a une fois proféré cette parole : Que votre*

volonté soit faite, doit avoir déjà pardonné toutes les injures qu'il a recues, ou au moins en avoir fait une ferme résolution dans son cœur.

Considérez comme les saints se réjouissaient de souffrir des persécutions et des injures, parce qu'elles leur donnaient moyen d'offrir quelque chose à Dieu, en même temps qu'ils lui demandaient tant de choses. Mais, que fera une pauvre pêcheuse telle que je suis, ayant eu si peu de sujet de pardonner, et ayant tant de besoins qu'on lui pardonne ? S'il se rencontre des personnes qui me ressemblent en cela, et qui ne comprennent pas de quelle conséquence est cet avis, je les conjure, mon Sauveur, en votre nom, d'y faire une réflexion sérieuse, et de mépriser ces bagatelles à qui l'on donne le nom d'affront, puisque en vérité toutes ces pointilles d'honneur ressemblent proprement aux maisonnettes que les enfans font avec de la paille.

O mon Dieu ! mon Dieu ! si nous savions bien ce que c'est que le point d'honneur, et en quoi consiste la perte ! Je ne parle pas à vous, mes sœurs, en disant ceci, puisque vous seriez bien malheureuses si vous ne compreniez pas encore cette vérité ; mais je parle à moi-même du temps que je faisais cas de l'honneur sans savoir ce que c'était, et que je me laissais aussi emporter au torrent de la coutume. Hélas ! quelles étaient les choses qui me donnaient alors de la peine ? Que j'en ai de honte maintenant, quoique je ne fusse pas du nombre de celles qui s'arrêtaient le plus à ces points d'honneur. Il paraît bien que je ne considérais pas quel est l'honneur véritable, puisque je ne tenais compte de l'honneur qui étant avantageux à notre âme mérite seul d'être recherché. Oh ! que celui qui disait que l'honneur et le profit ne se rencontrent point ensemble avait grande raison de parler ainsi ! Car, bien que peut-être il ne l'entendit pas de la même manière qu'on doit l'entendre, il est vrai néanmoins, au pied de la lettre, que ce qui est utile à notre âme ne peut jamais se rencontrer avec ce que le monde appelle honneur.

C'est une chose étonnante de voir le renversement qui est dans le siècle. « Bénisoyez-vous, mon Seigneur, de nous en avoir retirées, et faites-nous, s'il vous plaît, la grâce d'en être toujours » aussi éloignées que nous le sommes maintenant. » Car Dieu nous garde de ces monastères où se rencontrent ces points d'honneur qui font que l'on rend à Dieu si peu d'honneur. Mais considérez, mes sœurs, que le démon ne nous a point oubliées, quel que retirées que nous soyons, puisque même dans les monastères il invente des points d'honneur, et y établit des lois selon lesquel-

les on monte ou on descend par les différens degrés de charges ainsi que les gens du monde, et où l'on met son honneur dans des choses si basses et si frivoles, que je n'y saurais penser sans étonnement. Que les savans se conduisent, si bon leur semble, selon les règles établies entre eux, car ce n'est pas à moi de juger s'ils ont raison. Celui qui a enseigné la théologie croirait sans doute se rabaisser en montrant la philosophie, parce que le point d'honneur veut que l'on monte et non pas que l'on descende. Et quand même on lui ordonnerait de le faire par obéissance, il ne laisserait pas que d'estimer qu'on lui ferait tort, et ne serait pas seul de cet avis; d'autres soutiendraient aussi que ce serait lui faire injure, en quoi le démon se joignant à eux, il leur inspirerait des raisons pour montrer que cela est fondé dans la loi de Dieu.

Pour ce qui regarde les religieuses, celle qui a été prieure ne doit plus, à ce que l'on prétend, être employée à des offices moins considérables. On prend garde aussi à celle qui est la plus ancienne; car on est exact à se souvenir de toutes ces choses, et on s'imagine même qu'il y a du mérite à le faire, sous prétexte que nos constitutions nous ordonnent d'y avoir égard. N'est ce pas un juste sujet de rire, ou pour mieux dire de pleurer? Je sais que nos constitutions ne nous ordonnent point de ne pas garder d'humilité. Quesi elles prescrivent quelque chose touchant les égards qu'on doit avoir pour celles qui sont plus anciennes, ce n'est qu'afin que tout soit dans l'ordre et bien réglé. Mais devons-nous être plus soigneuses et plus exactes à observer nos constitutions en ce qui regarde notre propre estime, que nous ne le sommes à les pratiquer en tant d'autres choses que nous ne gardons peut-être qu'assez imparfaitement? Ne mettons donc pas, je vous prie, notre perfection à les observer en ceci. C'est aux autres à y prendre garde et non pas à nous; mais le mal est que, quoiqu'on ne monte pas au ciel par ce chemin, notre inclination nous porte si fort à monter, que nous ne pensons point à descendre,

O mon Sauveur, n'êtes-vous pas tout ensemble et notre maître et notre modèle? Oui sans doute. Or, en quoi donc, mon divin maître, avez-vous établi votre honneur? L'avez-vous perdu en vous humiliant jusqu'à la mort? Non, certes; mais, au contraire, cet abaissement a été la cause et la source de l'honneur de tous les hommes. Hélas! mes filles, je vous demande, au nom de Dieu, de considérer que si nous prenons ce chemin, nous n'arriverons jamais où nous prétendons d'aller, puisque nous nous égarons dès l'entrée; et je prie de tout mon cœur notre Seigneur que nulle âme ne se perde par ce détestable point d'honneur, sans savoir en

quoi il consiste. Quoi! pour avoir pardonné des choses qui n'étaient en effet ni une injure, ni un affront, ni rien du tout, nous croirons avoir fait quelque chose de considérable, et nous nous imaginerons que Dieu nous doit pardonner, parce que nous avons pardonné? Portez la lumière, Seigneur, dans les ténèbres de notre ignorance, faites-nous connaître que nous ne nous connaissons pas nous-mêmes, que nous nous présentons à vous les mains vides, et pardonnez-nous nos fautes par votre bonté et par votre miséricorde.

Il faut que JÉSUS-CHRIST ait merveilleusement estimé cet amour que nous nous devons porter les unes aux autres, puisque, pour obliger son Père à nous pardonner, il aurait pu lui représenter d'autres considérations que celles-là. Il aurait pu lui dire: Pardonnez-nous Seigneur, parce que nous faisons de fort grandes pénitences, ou parce que nous prions beaucoup, ou parce que nous jeûnons très-exactement, ou parce que nous avons tout abandonné pour l'amour de vous, ou parce que nous vous aimons de tout notre cœur, ou parce que nous sommes prêts de perdre la vie pour votre service, et d'autres choses semblables. Mais il se contente de dire, parce que nous pardonnons. La raison en est peut-être que, sachant combien nous sommes attachés à ce misérable honneur, et qu'il n'y a rien à quoi nous ayons plus de peine à nous résoudre qu'à le mépriser, il croit ne pouvoir rien offrir de notre part à Dieu son père qui lui soit plus agréable.

Prenez donc garde, mes sœurs, que ces paroles *nous pardonnons* font voir, ainsi que je l'ai dit, que notre Seigneur parle comme d'une chose déjà faite; et remarquez bien aussi que lorsque dans quelqu'une des occasions dont j'ai parlé, une âme, au sortir de cette oraison, qui est la plus parfaite contemplation, ne se trouve pas dans une ferme résolution de pardonner, je ne dis pas ces bagatelles à qui on donne faussement le nom d'injures, mais de véritables injures, quelque grandes qu'elles puissent être, elle ne doit pas beaucoup se fier en son oraison, parce qu'une âme que Dieu a élevée jusqu'à lui par une oraison si sublime regarde toutes ces injures comme étant au dessous d'elle, et se soucie aussi peu d'être estimée que mésestimée, ou, pour mieux dire, l'honneur lui cause plus de peine que le déshonneur, et elle trouve plus de plaisir dans les travaux que dans toutes les consolations de cette vie: car, comme Dieu la fait entrer dès ici-bas dans une véritable possession de son royaume, elle ne cherche aucune satisfaction dans le monde, parce que connaissant par sa propre expérience l'avantage qu'elle en retire de souffrir pour lui, elle

sait que c'est par ce chemin qu'il faut marcher pour pouvoir régner avec plus de gloire; et il n'arrive guère que Dieu fasse des grâces si extraordinaires à ceux qui n'ont point enduré avec joie de grands travaux pour l'amour de lui. C'est pourquoi, comme je l'ai dit, ceux des contemplatifs sont fort grands, à cause que notre Seigneur veut qu'ils soient proportionnés aux grâces dont il les favorise.

Sachez donc, mes filles, que comme ces âmes ont une parfaite connaissance du néant du monde, elles ne s'arrêtent guère dans ce qu'elles savent devoir passer en un moment. Et s'il arrive que d'abord quelque grande injure ou quelque déplaisir extraordinaire leur frappe l'esprit, elles ne commencent pas plus tôt à le sentir, que la raison vient à leur secours, et dissipe leur peine par la joie de voir que Dieu leur offre cette occasion d'obtenir de lui en un jour plus de grâces et de faveurs qu'elles n'auraient pu en espérer en dix ans par les travaux qu'elles auraient soufferts par leur propre choix.

Je sais que cela est fort ordinaire, car j'ai communiqué avec beaucoup de contemplatifs, qui n'estiment pas moins ces peines que d'autres estiment l'or et les pierreries, parce qu'ils savent que c'est le vrai moyen de s'enrichir. Ces personnes sont si éloignées d'avoir en quoi que ce soit bonne opinion d'elles-mêmes, qu'elles sont bien aises que l'on sache leurs péchés, et prennent même plaisir à les dire quand elles voient que l'on fait cas d'elles. Elles ne sont pas aussi moins humbles en ce qui regarde la noblesse de leur race, à cause qu'elles sont très-persuadées que cette gloire temporelle leur sera fort utile pour gagner ce royaume qui est éternel. Que si elles sont bien aises d'être d'une naissance illustre, c'est seulement lorsque cela peut servir à la plus grande gloire de Dieu. A moins que de cette considération, elles ont peine à souffrir qu'on les estime davantage qu'elles ne pensent le devoir être, et elles prennent même plaisir à désabuser ceux qui ont une créance d'elles plus favorable qu'elles ne voudraient. Ce qui procède à mon avis de ceux à qui Dieu fait la grâce de donner cette humilité et cette passion de le servir le plus parfaitement qu'il leur est possible, entrent dans un tel oubli d'eux-mêmes, qu'ils sont insensibles à ces mauvais traitemens, et ne peuvent se persuader que les autres les prennent pour des injures. Mais cela ne se rencontre que dans les personnes de la plus haute vertu, et à qui notre Seigneur fait ordinairement la faveur de les approcher de lui par la contemplation parfaite.

Quant au premier point, qui est de se résoudre à souffrir des

mépris et des injures, quoiqu'on ressente de la peine, j'estime que celui à qui Dieu fait la grâce d'arriver jusqu'à l'union obtient en peu de temps ce bonheur, et que s'il ne l'obtient pas, et ne se sent pas plus affermi dans la vertu au sortir de l'oraison, il a sujet de croire que ce qu'il prenait pour union, au lieu d'être une faveur de Dieu, n'est qu'une illusion du diable qui veut lui donner de la vanité. Il peut néanmoins arriver que, lorsque Dieu ne fait que commencer à donner ces grâces à une âme, elle ne se trouve pas dans cette force dont j'ai parlé, mais je dis que s'il continue à la favoriser de ses dons, elle l'acquerra en peu de temps, sinon dans les autres vertus, au moins dans celle de pardonner les offenses.

Pour moi je ne saurais croire que Dieu étant comme il est non-seulement miséricordieux, mais la miséricorde même, une âme qui s'approche si fort de lui, et connaît par ce moyen son néant et le grand nombre de péchés qu'il lui a remis, puisse avoir la moindre peine de pardonner à l'heure même, et de se réconcilier avec celui qui l'a offensée, parce qu'ayant devant les yeux les grâces que Dieu lui a faites, et qui sont comme autant de preuves de la grandeur de son amour, elle ne saurait manquer, comme semble, à se réjouir de rencontrer des occasions de lui donner quelques marques du sien pour lui.

Je dis encore que, selon la connaissance que j'ai de plusieurs personnes que Dieu, par une grâce particulière, élève à des choses surnaturelles, en leur accordant cette oraison ou cette contemplation dont j'ai parlé, quoique l'on puisse remarquer en elle d'autres imperfections et d'autres fautes, toutefois, pour ce qui regarde le pardon des offenses, je n'ai jamais vu qu'elles y aient manqué, ni ne crois pas qu'elles le puissent, si ces faveurs viennent véritablement de Dieu. C'est pourquoi plus elles sont grandes, et plus ceux qui les reçoivent doivent prendre garde si elles produisent ces bons effets; et si elles n'en produisent aucun, beaucoup appréhender et croire qu'elles ne viennent pas de Dieu, puisqu'il ne s'approche jamais d'une âme sans l'enrichir en l'établissant dans la vertu. Car il est certain qu'encore que ces faveurs passent promptement, on le connaît avec le temps par les avantages et les bons effets qui en demeurent dans l'âme; et ainsi, comme notre divin Sauveur sait que l'effet de ces faveurs est le pardon des offenses, il ne craint point de nous faire dire en termes exprès à son Père: *Ainsi que nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.*

CHAPITRE XXXVII.

De l'excellence de l'oraison du *Pater* et des avantages qui se rencontrent dans cette sainte prière.

DE L'EXERCICE DE L'ORAISON DU *Pater*.

On ne saurait trop rendre grâce à Dieu de la sublime perfection qui se rencontre dans cette prière évangélique, qui nous a été enseignée par un maître si savant et si admirable. Ainsi, mes filles, il n'y en a pas une de nous qui ne puisse s'en servir pour ses besoins particuliers. Je ne saurais voir sans étonnement que ce peu de paroles enferme de telle sorte toute la contemplation et toute la perfection, qu'il semble que, sans avoir besoin d'aucun livre il nous suffit de bien étudier cette prière si sainte, puisque notre Seigneur nous y a enseigné, dans les quatre premières demandes, tous les différens degrés de l'oraison et de la contemplations, depuis les commencemens jusqu'à l'oraison mentale, à l'oraison de quiétude, et à celle d'union. Tellement que, si j'en étais capable, je pourrais, en bâtissant sur un fondement si solide, faire tout un grand traité de l'oraison. Mais, dans la cinquième demande, Notre Seigneur commence à nous faire connaître quels sont les effets que produisent ces faveurs en nous lorsqu'elles procèdent véritablement de lui, ainsi que je l'ai déjà dit.

Considérant d'où pouvait venir ce que Jésus-Christ n'a pas expliqué plus particulièrement des choses si obscure et si élevées, pour les faire entendre à tout le monde, il me semble que c'est parce que cette prière devant être générale, pour pouvoir servir à tous, il n'a pas voulu davantage l'éclaircir, afin que tous se persuadant de la bien entendre, chacun pût en la disant demander ce qui serait nécessaire pour sa consolation et pour ses besoins, et qu'ainsi les contemplatifs et ceux qui se donnent à Dieu sans réserve, méprisant les choses périssables, lui demandent seulement les faveurs du ciel que son extrême bonté veut bien donner ici-bas; et que ceux qui sont encore dans les engagements du monde lui demandent le pain et les autres choses conformes à leur état qu'ils peuvent justement lui demander pour eux et pour leur famille. Mais quant à ce qui est de donner notre volonté à Dieu, et pardonner les offenses qui nous sont faites, ce sont deux choses à quoi tout le monde est obligé. Je demeure toutefois d'accord qu'il s'y rencontre du plus et du moins. Les parfaits donnent parfaitement leur volonté, et pardonnent par-

faitement, au lieu que nous autres, mes sœurs, satisfaisons comme nous pouvons à ces devoirs. Car notre Seigneur est si bon qu'il reçoit tout en paiement; et il semble qu'il ait fait en notre nom comme un pacte avec son Père, en lui disant : Seigneur, faites, s'il vous plaît, cela, et mes frères feront ceci.

Or nous sommes bien assurées que Dieu ne manquera point de son côté; car y eut-il jamais un si bon payeur, et si libéral? Il pourrait même arriver que disant une seule fois cette oraison avec une intention très-sincère de tenir ce que nous lui promettons, elle suffirait pour le porter à nous combler de ses grâces, parce qu'il aime tant la vérité, et prend tant de plaisir que l'on traite avec lui sincèrement, que lorsque nous agissons de la sorte, il nous accorde toujours plus que nous ne lui demandons.

Mais comme ce maître admirable sait que ceux qui demandent avec la perfection dont j'ai parlé, reçoivent de son Père éternel des faveurs qui les élèvent à un très-haut degré de bonheur; comme il sait que ceux, ou qui sont parfaits, ou en chemin de le devenir, tiennent le monde sous leurs pieds, et ne craignent rien, parce que les bons effets que Dieu opère dans leurs âmes les assurent qu'il est satisfait d'eux; et enfin comme il sait qu'étant saintement enivré de ces faveurs si extraordinaires qu'il leur fait dans l'oraison, ils oublieraient aisément qu'il y a un autre monde et qu'ils ont des ennemis à combattre, il a soin de les avertir des périls qui les environnent.

O éternelle sagesse! o incomparable maître! Quel bonheur, croyez-vous, mes filles, que ce vous est de ce qu'il n'est pas seulement très-sage, mais qu'il appréhende tant pour nous, qu'il détourne tous les périls qui nous menacent? C'est le plus grand bien qu'une âme sainte puisse désirer dans le monde, et je ne saurais assez l'exprimer par mes paroles, puisque cette protection de Dieu est la plus grande assurance que nous puissions avoir sur la terre.

Notre Seigneur ayant donc vu combien il importe à ces âmes de les réveiller pour les faire souvenir qu'elles ont des ennemis qui les obligent à se tenir toujours sur leurs gardes, et que plus elles sont élevées, plus elles ont besoin du secours de son Père éternel, puisqu'en tombant elles tomberaient de plus haut; et voulant d'ailleurs les délivrer des pièges où elles s'engageraient sans y penser, il lui fait pour elles ces deux dernières demandes si nécessaires à tous ceux qui vivent encore dans l'exil de cette vie : *Et ne nous laissez pas succomber dans la tentation, mais délivrez-nous du mal.*

CHAPITRE XXXVIII.

Sur ces paroles du Pater : *Et ne nous laissez pas succomber à la tentation, mais délivrez-nous du mal* Et que les parfaits ne demandent point à Dieu d'être délivrés de leurs peines. Divers moyens dont le démon se sert pour tenter les personnes religieuses. Et de l'humilité, de la patience et de la pauvreté.

DERNIÈRE DEMANDE DU Pater. QUE LES PARFAITS NE DÉSIRENT POINT D'ÊTRE DÉLIVRÉS DE LEURS PEINES.

Puisque nous faisons ces demandes, nous avons sujet de croire qu'elles nous sont fort importantes. Pour moi, mes sœurs, je tiens que les parfaits ne demandent point à Dieu d'être délivrés de leurs peines, de leurs tentations et de leurs combats, parce que ce leur sont des preuves indubitables que leur contemplation et les faveurs qu'il y reçoivent procèdent de son esprit, et qu'ainsi, au lieu d'appréhender ces travaux, ils les désirent, ils les demandent, et ils les aiment. En quoi ils ressemblent aux soldats qui ne souhaitent rien tant que la guerre parce qu'ils espèrent d'y faire fortune, et que dans la paix, n'ayant que leur solde, ils ne sauraient s'enrichir.

Croyez-moi, mes filles, les soldats de JÉSUS-CHRIST, qui sont les contemplatifs, ne voient jamais trop tôt à leur gré venir l'heure du combat. Ils craignent peu leurs ennemis visibles et découverts, et n'ont garde de s'enfuir devant eux, parce qu'ils savent que leurs forces étant impuissantes contre celles de Dieu qui les soutient, ils en demeureront toujours victorieux. Les seuls ennemis qu'ils appréhendent avec raison, dont ils demandent à Dieu qu'il les délivre, sont ces ennemis cachés, ces démons qui combattent en trahison et avec finesse, qui se transforment en des anges de lumière, qui nous font tomber dans leurs embûches, sans que nous nous en apercevions, et qui ne se laissent connaître qu'après avoir bu le sang de notre âme et ravi ce que nous avons de vertu.

ARTIFICES DU DÉMON POUR TENTER LES RELIGIEUSES.

Nous devons souvent, mes filles, demander à Dieu dans cette sainte prière, qu'il nous délivre de ces ennemis secrets, et qu'il ne permette pas qu'étant trompées par leurs artifices nous succombions à la tentation; nous devons le prier qu'il nous découvre

le venin dont ils veulent nous empoisonner, et qu'il dissipe les ténèbres dont ils nous offusquent pour nous empêcher de voir sa lumière. Ce n'est donc pas sans raison que cet adorable maître nous apprend à faire cette demande qu'il adresse pour nous à son père, et vous devez remarquer que ces malheureux esprits nous nuisent en plusieurs manières. Car ne vous imaginez pas que le seul mal qu'ils nous procurent soit de nous persuader que ces douceurs et ces consolations qu'ils nous font malicieusement ressentir durant l'oraison viennent de Dieu ; au contraire, c'est en quelque sorte, à mon avis, le moindre mal qu'ils nous puissent faire ; et il pourra même arriver que ce nous sera un sujet de nous avancer, parce que dans l'ignorance que cela procède du démon, et dans la créance qu'il vient de Dieu, ce plaisir que l'on reçoit dans l'oraison fait que l'on s'y occupe davantage ; que se reconnaissant indigne de ces grâces, on en remercie sans cesse Dieu, qu'on s'estime plus obligé de le servir, et qu'on s'efforce de l'engager, par une humble reconnaissance, à ajouter de nouvelles faveurs aux premières.

DE L'HUMILITÉ

Travaillez continuellement, mes sœurs, pour acquérir l'humilité ; reconnaissez que vous n'êtes pas dignes de ces faveurs, et ne les recherchez point. Par ce moyen, le diable, au lieu de gagner des âmes, en perd beaucoup, à mon avis, de celles dont il croit pouvoir procurer la perte, et Dieu tire notre bien du mal qu'il voulait nous faire. Car le Seigneur est fidèle en ses promesses, et voyant que notre intention dans l'oraison est de le contenter et de le servir, il demeure satisfait de nous. Mais nous devons être sur nos gardes, de peur que notre ennemi n'affaiblisse notre humilité par quelques pensées de vaine gloire, dont il faut bien prier Dieu qu'il nous délivre ; et ne craignez pas, mes filles, qu'il permette que vous receviez long-temps des consolations qui viennent d'un autre que de lui.

Le plus grand préjudice que le démon nous pourrait faire, sans que nous nous en aperçussions, serait de nous persuader que nous aurions des vertus que nous n'avons pas. Car au lieu que dans les douceurs et les consolations dont j'ai parlé, nous ne pouvons avoir d'autres pensées, sinon que ces faveurs que nous croyons recevoir de Dieu nous obligent à le servir avec encore plus d'ardeur, ici il nous semble, au contraire, que c'est nous qui lui donnons et qui le servons, et qu'il est de sa bonté de nous en récompenser. Cette créance fait peu à peu un extrême tort, parce

qu'elle diminue l'humilité, et porte à négliger d'acquérir les vertus que l'on croit déjà posséder. Ainsi, s'estimant être en assurance, on tombe sans s'en apercevoir dans un piège d'où l'on ne saurait se retirer. Car encore que ce ne soit pas un visible péché mortel capable de précipiter l'âme dans l'enfer, il l'affaiblit de telle sorte, qu'elle ne peut plus marcher dans ce chemin dont j'ai commencé à vous parler.

Je vous assure que cette tentation est très-périlleuse, et j'en ai tant d'expérience, que je puis hardiment vous en parler, quoique ce ne soit pas si bien que je le voudrais. Quel remède donc y a-t-il, mes sœurs? Je n'en trouve point de meilleur que celui que notre divin maître nous enseigne, qui est de prier, dans cette oraison, son Père éternel de ne pas permettre que nous succombions à la tentation. J'y en ajouterai un autre, c'est que si il nous semble que notre Seigneur nous a donné quelque vertu, nous devons la considérer comme un bien que nous avons reçu de lui, et qu'il peut à toute heure nous ôter, ainsi qu'il arrive souvent par l'ordre de la providence. Ne l'avez-vous jamais éprouvé, mes filles? Si vous dites que non, je n'en dirai pas de même. Car quelquefois il me semble que je suis fort détachée, et lorsque j'en viens à l'épreuve, je trouve en effet que je le suis. D'autrefois je me trouve si attachée, et à des choses dont je me serais peut-être moquée le jour précédent, que je ne me connais plus moi-même. Quelquefois je me sens avoir tant de cœur, qu'il me semble que s'il s'offrait des occasions de servir Dieu, rien ne serait capable de m'étonner, et en effet je trouve que cela est véritable dans quelques-unes. Mais le lendemain, je me vois dans une telle lâcheté, que je n'aurais pas le courage de tuer une fourmi pour l'amour de lui, si j'y rencontrais la moindre contradiction. Quelquefois je m'imagine que, quoique l'on pût dire à mon préjudice, et quelque murmure qui s'élevât contre moi, je le souffrirais sans aucune peine, et j'ai reconnu en diverses rencontres que je ne m'étais pas trompée, puisque j'en avais même de la joie; et, en d'autres temps, les moindres paroles m'affligent si fort, que je voudrais être hors du monde, tant tout ce que j'y vois me déplaît. En tout cela, je ne suis pas seule, car j'ai remarqué les mêmes choses en plusieurs personnes meilleures que moi, et je sais qu'en effet elles se passent de la sorte.

Que s'il en est ainsi, mes sœurs, qui sera celui qui pourra dire que son âme est enrichie des vertus, puisque dans le temps où l'on en a le plus besoin, on trouve que l'on n'en a point? Gardions-nous donc bien de concevoir de telles pensées. Reconnais-

sons, au contraire, que nous sommes pauvres, et ne nous endettons pas sans avoir de quoi payer, en nous attribuant des vertus qui ne nous appartiennent point. Le trésor de notre âme est dans les mains de Dieu et non dans les nôtres, et nous ne savons pas quand il lui plaira de nous laisser dans la prison de notre pauvreté et de notre misère sans nous rien donner. Que savons-nous si lorsque les autres nous tiennent pour bonnes et que nous croyons l'être, il continuera à nous faire part de ses grâces, ou s'il ne voudra pas les retirer comme étant un bien que nous ne possédons que par emprunt? ce qui nous rendrait dignes d'être moquées de tout le monde, et particulièrement de ceux qui auraient eu quelque estime pour nous. Il est vrai que pourvu que nous le servions avec humilité, il nous secourt enfin dans nos besoins; mais si cette vertu ne nous accompagne et ne nous suit pas à pas, il nous abandonnera, et nous fera en cela même une grande miséricorde, puisque ce châtement nous apprendra que nous ne saurions trop estimer cette vertu, et que nous n'avons autre chose que ce qu'il nous donne par sa grâce.

DE LA PATIENCE.

Voici un autre avis que je vous donne: le démon nous persuade quelquefois que nous avons une vertu, comme, par exemple, la patience, parce que nous nous résolvons de la pratiquer, parce que nous faisons souvent des actes du désir que nous avons de souffrir beaucoup pour Dieu, et parce qu'il nous semble que ce désir est véritable. Ainsi nous demeurons fort satisfaites à cause que le démon nous aide à nous confirmer dans cette créance. Mais gardez-vous bien, je vous prie, de faire cas de ces sortes de vertus, de penser les connaître, si ce n'est de nom, et de vous persuader que Dieu vous les a données, jusqu'à ce que vous le sachiez par expérience. Car il pourra arriver qu'à la moindre parole que l'on vous dira et qui ne vous plaira pas, toute cette prétendue patience s'évanouira. Quand vous aurez beaucoup souffert, rendez alors grâces à Dieu de ce qu'il commence à vous instruire dans cette vertu, et efforcez-vous de continuer à souffrir avec grand courage, puisque ces souffrances font voir qu'il veut que vous lui payiez la patience qu'il vous a donnée par l'exercice de cette même patience, en ne la considérant que comme un dépôt qu'il vous a mis entre les mains.

DE LA PAUVRETÉ.

Voici un autre artifice du démon. Il vous représente que vous êtes pauvre, et il a en cela quelque raison, soit parce que vous

avez fait vœu de pauvreté, comme tous les religieux, ou parce que vous désirez dans votre cœur de la pratiquer, ainsi qu'il arrive aux personnes qui s'adonnent à l'oraison. Ces deux choses étant supposées, l'une que le religieux s'estime pauvre, comme ayant fait vœu de l'être, et l'autre que le séculier qui est dans la piété se croit pauvre aussi, parce qu'il désire de l'être, voici ce que tous deux disent : Je ne désire rien, et si je possède quelque chose, c'est parce que je ne saurais m'en passer; car je dois vivre pour servir Dieu, qui veut que nous ayons soin de la santé de notre corps, et mille choses semblables que cet ange de ténèbres, transformé en ange de lumière, inspire, et qui en apparence sont bonnes. Ainsi il persuade que l'on est véritablement pauvre, que l'on a véritablement la vertu de pauvreté, et que par ce moyen tout est fait. Mais cela ne se pouvant connaître que par les effets, il en faut venir à l'épreuve. On jugera par les œuvres si le séculier est véritablement pauvre; car, s'il a trop d'inquiétude pour le bien, il le fera bientôt voir, soit en désirant plus de revenu que la nécessité n'en demande, soit en prenant plus de serviteurs qu'il n'en a besoin, soit dans l'occasion d'un procès pour quelque chose de temporel, ou soit qu'un pauvre fermier manque à le payer. Car il n'en aura pas moins d'inquiétude que si autrement il n'avait pas de quoi vivre. Comme on ne manque jamais de s'excuser, je ne doute point que cette personne ne réponde que ce qu'il fait en ces rencontres n'est que pour empêcher que, faute de soin, son bien ne se perde. Mais je ne prétends pas qu'il l'abandonne, je dis seulement qu'il en doit prendre soin sans empressement. Que si cela réussit, à la bonne heure, sinon, qu'il prenne patience; car celui qui est véritablement pauvre fait si peu de cas de toutes ces choses, qu'encore qu'il y ait des raisons qui l'obligent d'en prendre soin, il ne s'en inquiète point, parce qu'il ne croit jamais pouvoir manquer du nécessaire, et que quand même il lui manquerait, il ne s'en soucierait pas beaucoup. Il considère cela comme l'accessoire, et non pas comme le principal; et ses pensées s'élevant plus haut, il ne s'occupe à des choses si basses que par contrainte.

Pour ce qui est des religieux et des religieuses qui sont pauvres, ou qui, au moins, le doivent être, puisqu'ils en ont fait le vœu, il est vrai qu'ils ne possèdent rien en propre, mais c'est souvent parce qu'ils n'ont rien. Que s'il se rencontre qu'une personne leur veuille donner, ce sera une grande merveille s'ils jugent que ce don leur soit superflu. Ils sont bien aises de mettre en réserve quelque chose. S'ils peuvent avoir des habits d'une fine étoffe, ils ne pensent point à en demander d'une plus grossière, et ils veu-

lent toujours avoir quelque petite chose qu'ils puissent vendre ou engager, quand ce ne serait que des livres, afin que s'il leur arrive une maladie, ils aient de quoi se faire mieux traiter qu'à l'ordinaire.

Hélas! pécheresse que je suis, est-ce donc là ce que nous avons promis à Dieu lorsque nous lui avons fait vœu de renoncer à tous les soins de nous-mêmes pour nous abandonner entièrement à sa conduite, quoi qu'il puisse nous arriver? Si nous avons tant de prévoyance pour l'avenir, n'aurait-il pas mieux valu nous assurer quelque revenu que nous aurions pu posséder sans distraction et sans trouble? Or, quoique cela se puisse faire sans péché, il est bon de remarquer nos imperfections, afin que voyant qu'il y a beaucoup à dire que nous ne possédions cette vertu de la sainte pauvreté, nous la demandions à Dieu et nous nous efforcions de l'acquérir, au lieu que nous ne nous en mettrions pas beaucoup en peine si nous nous imaginions de l'avoir déjà, et demeurions dans cette fausse persuasion, ce qui serait encore pire.

DE L'HUMILITÉ.

Il en est de même de l'humilité. Il nous semble que nous ne nous soucions point de l'honneur, ni de quoi que ce puisse être; mais, s'il arrive qu'on nous blesse en la moindre chose, on voit aussitôt, et par nos sentimens et par nos actions, que nous ne sommes point du tout humbles. Que si, au contraire, il s'offre quelque chose qui soit honorable et avantageux, on ne le rejette non plus que ces pauvres imparfaits dont j'ai parlé ne rejettent point ce qui leur est profitable; et Dieu veuille que l'on ne travaille pas même à le procurer. On a si souvent ces mots à la bouche: Je ne désire rien, je ne me soucie de rien, comme en effet on le pense ainsi, qu'à force de le dire, on se confirme de telle sorte dans cette créance, qu'on ne le met pas en doute.

Il importe donc extrêmement de veiller sans cesse sur soi-même pour découvrir cette tentation, tant dans les choses dont je viens de vous parler qu'en plusieurs autres, puisque chacun sait que lorsque notre Seigneur nous donne véritablement une seule de ces vertus, il semble qu'elle attire après elle toutes les autres. A quoi j'ajoute qu'encore que vous croyiez les avoir, vous devez craindre de vous tromper, parce que celui qui est vraiment humble doute toujours de ses propres vertus, et croit celles des autres incomparablement plus grandes et plus véritables que les siennes.

CHAPITRE XXXIX.

Avis pour résister à diverses tentations du démon, et particulièrement aux fausses humilités, aux pénitences indiscrettes, et à la confiance de nous-mêmes qu'il nous inspire.

DE LA FAUSSE HUMILITÉ.

Gardez-vous aussi, mes filles, de certaines humilités accompagnées d'inquiétude que le démon nous met dans l'esprit, en nous représentant la grandeur de nos péchés; car il trouble par-là les âmes en plusieurs manières, jusqu'à faire qu'elles se retirent de la communion, et discontinuent de faire oraison en particulier, comme s'en jugeant indignes, et ainsi, lorsqu'elles s'approchent de la sainte Eucharistie, elles emploient à considérer si elles sont bien ou mal préparées le temps qu'elles devraient employer pour recevoir des faveurs de Dieu. Cela passe même jusqu'à une si grande extrémité, qu'il leur semble qu'à cause qu'elles sont si imparfaites, Dieu les a tellement abandonnées, qu'elles ne peuvent presque plus se confier en sa miséricorde. Toutes leurs actions, quelque bonnes qu'elles soient, leur paraissent pleines de péril; tous leurs services passent dans leur esprit pour inutiles, et elles tombent dans une telle défiance, qu'elles perdent entièrement le courage de faire aucun bien, parce qu'elles condamnent en elles comme mauvaises les mêmes choses qu'elles louent dans les autres comme bonnes.

Remarquez, je vous prie, mes filles, mais avec grand soin, ce que je vais maintenant vous dire et ce que je sais par expérience. Il pourra arriver que cette opinion d'être si imparfaites et si mauvaises pourra dans un temps être une humilité et une vertu, et dans une autre temps une très-forte tentation. L'humilité, quelque grande qu'elle soit, n'inquiète point l'âme, ne l'agite point, ne la trouble point; mais au contraire elle est accompagnée de paix, de plaisir et de douceur. Car, quoique l'on se croie être une grande pécheresse, que l'on connaisse clairement qu'on est digne de l'enfer, que l'on avoue mériter d'être en horreur à tout le monde, que l'on s'en afflige, et que l'on n'ose presque implorer la miséricorde de Dieu, néanmoins, si cette humilité est véritable, cette peine est accompagnée de tant de douceur et de satisfaction, que l'on ne voudrait pas ne l'avoir point. Non-seulement, comme je l'ai dit, elle n'inquiète ni ne trouble pas l'âme, mais elle lui donne une plus grande liberté et une plus grande paix, et la rend plus

capable de servir Dieu; au lieu que cette autre peine la presse, l'agite, la tourmente et lui est presque insupportable. Je crois que le démon prétend par-là nous persuader que nous avons de l'humilité, et en même temps nous faire, s'il lui était possible, perdre la confiance que nous devons avoir en Dieu.

Lorsque vous serez en cet état, détournez le plus que vous pourrez votre pensée de la vue de votre misère, et portez-là à considérer combien grande est la miséricorde de Dieu, quel est l'amour qu'il nous porte, et ce qui lui a plu de souffrir pour nous. Il est vrai que si c'est une tentation, vous ne pourrez faire ce que je dis, parce qu'elle ne vous laissera point en repos, et ne vous permettra de penser qu'à ce qui vous donnera de la peine. Encore sera-ce beaucoup si vous pouvez vous apercevoir que c'est une tentation.

DES PÉNITENCES INDISCRÈTES.

Le démon se sert du même artifice lorsque, pour nous donner le sujet de croire que nous faisons plus que les autres, il nous porte à embrasser des pénitences indiscrètes. Que si, quand cela arrive, vous manquez à le découvrir à votre confesseur ou à votre supérieur, ou si, lorsqu'ils vous disent de cesser de faire ces pénitences, vous les continuez encore, c'est une tentation manifeste. Efforcez-vous donc de leur obéir, quelque peine que cela vous donne, puisque c'est en quoi consiste la plus grande perfection.

QU'IL FAUT TOUJOURS SE DÉFIER DE SOI-MÊME.

Ce dangereux ennemi nous attaque par une tentation très-périlleuse, en nous mettant dans une certaine assurance qui nous fait croire que nous ne retournerons jamais plus à nos fautes précédentes, et à aimer les plaisirs du monde. Ainsi nous disons alors que nous le connaissons trop pour en faire cas, que nous savons que tout passe, et que nous trouvons beaucoup plus de satisfaction à servir Dieu. Si cela arrive dans les commencemens, c'est un fort grand mal, parce que cette assurance porte les âmes à ne point craindre de se rengager dans les occasions de pécher, et est cause qu'elles tombent; et Dieu veuille que cette seconde chute ne soit pas pire que la première. Car le démon, voyant que ces personnes sont capables de servir aux autres, et par conséquent de lui nuire, il fait tous ses efforts pour les empêcher de se relever. C'est pourquoi quelques faveurs que vous receviez de no-

tre Seigneur, et quelques gages qu'il vous donne de son amour, ne vous tenez jamais si assurées que vous ne soyez toujours dans la crainte, puisque vous pouvez retomber encore; et fuyez avec soin les occasions qui seraient capables de vous engager dans ce malheur.

Communiquez toujours, autant qu'il vous sera possible, ces grâces et ces faveurs à quelque personne dont vous puissiez recevoir la lumière et la conduite sans lui rien cacher de tout ce qui vous arrive; et quelque élevée que votre contemplation puisse être, ayez toujours soin de la commencer et de la finir par la connaissance de vous-même. Que si cette oraison vient de Dieu, vous vous conduirez presque toujours de la sorte, quand bien même vous ne le voudriez pas et que je ne vous donnerais point cet avis, parce qu'elle est toujours accompagnée d'humilité, et augmente notre lumière pour nous faire connaître le peu que nous sommes. Je n'en dirai pas ici davantage; vous trouverez assez de livres qui pourront vous en instruire, et je ne vous en ai parlé qu'à cause de l'expérience que j'en ai et des peines où quelquefois je me suis vue. Car, enfin, quoique l'on puisse vous dire pour vous assurer, vous ne pourrez jamais vous mettre dans une entière assurance.

« Que pouvons-nous donc faire, o mon Dieu, sinon de recourir à vous, et vous prier de ne pas permettre que ces ennemis de notre salut nous fassent tomber dans les pièges qu'ils nous dressent. Lorsque leurs efforts nous sont connus, nous pouvons, avec votre assistance, les repousser; mais quant à leurs trahisons, qui pourra les découvrir si vous ne les lui faites connaître? Nous avons, mon Dieu, sans cesse besoin de vous appeler à notre aide. Dites-nous donc quelque chose, Seigneur, pour nous rassurer et pour nous instruire. Vous savez qu'il y en a peu qui marchent par ce chemin, et il y en aura encore moins si l'on ne peut y marcher sans être dans des appréhensions continuelles. »

C'est une chose étrange que les hommes, ne considérant pas que le démon tente et trompe encore plus les âmes qui ne sont point dans l'exercice de l'oraison que non pas celles qui y sont; ils s'étonnent davantage de voir un seul de ceux qui marchaient par ce chemin, et dont la vie avait paru sainte, tomber dans l'illusion, que d'en voir cent mille qui, étant hors de ce chemin, sont trompés par cet esprit malheureux, et vivent dans des péchés et des désordres publics, en marchant dans une voie que l'on ne saurait douter qui ne soit très-mauvaise. Mais ils ont raison,

puisque entre ceux qui récitent le *Pater noster* en la manière que j'ai dite, il y a en a si peu qui soient trompés par l'artifice du malin esprit, qu'il y a sujet de s'en étonner comme d'une chose extrêmement rare : car il est ordinaire aux hommes de ne point remarquer ce qu'ils voient à tout moment, et de s'étonner au contraire de ce qu'ils ne voient presque jamais, joint à cela que les démons ont tant d'intérêt d'imprimer cet étonnement dans leur esprit, parce qu'ils savent qu'une seule âme arrivée à la perfection sera capable de leur en faire perdre beaucoup d'autres en les délivrant de leur servitude. Cela, dis-je, est si étonnant, que je ne suis pas surprise qu'on s'en étonne, puisque si ce n'est par leur faute, ceux qui marchent dans ce chemin de l'oraison n'ont pas moins d'avantage sur les autres que ceux qui regardent le combat des taureaux de dessus un échafaud en ont sur ceux qui, étant au milieu de la place, sont exposés aux coups de leurs cornes. C'est une comparaison qu'il me souvient d'avoir ouï faire sur ce sujet, et qui me semble fort juste.

Ne craignez donc point, mes sœurs, de marcher par ce chemin, ou, pour mieux dire, par l'un de ces chemins de l'oraison ; car il y en a plusieurs, les uns se trouvant bien d'aller par l'un et les autres par un autre. Croyez-moi, c'est une voie extrêmement sûre, et vous serez beaucoup plus tôt délivrées des tentations lorsque vous vous approcherez de notre Seigneur par l'oraison que quand vous serez éloignées de lui. Priez-le donc de vous la donner, et demandez-la lui en disant, comme vous faites tant de fois le jour, le *Pater noster*.

CHAPITRE XL.

Que l'amour et la crainte de Dieu joints ensemble sont un puissant remède pour résister aux tentations du démon. Quel sera, à la mort, le malheur de ceux qui n'auront pas aimé Dieu, et le bonheur de ceux qui l'auront aimé.

RÉSISTER AUX TENTATIONS DU DÉMON PAR L'AMOUR ET PAR LA CRAINTE DE DIEU.

O mon cher Maître, donnez-nous quelque moyen de nous garantir des embûches de nos ennemis dans une guerre si périlleuse. Celui que sa divine majesté nous donne, mes filles, et dont nous pouvons user hardiment, est de conserver toujours l'amour et la crainte. L'amour nous pressera de marcher, et la crainte nous fera prendre garde où nous marcherons, afin de ne pas

tomber dans un chemin où tant de choses peuvent nous faire broncher, ainsi que sont presque tous ceux où l'on marche dans cette vie : ce sera là le vrai moyen de ne pouvoir être trompés.

Vous me demanderez peut-être à quoi vous pourrez connaître que vous possédez ces grandes vertus, et vous aurez raison de le demander, puisqu'il est certain que vous ne sauriez en être entièrement assurées. Car si vous l'étiez d'avoir un véritable amour de Dieu, vous le seriez aussi d'être en grâce. Néanmoins, mes filles, il y en a des marques si évidentes, qu'il semble que les aveugles même peuvent les voir. Elles ne sont ni secrètes, ni cachées, mais font tant de bruit, que quand vous ne voudriez pas, vous ne sauriez ne point les entendre. Le nombre de ceux qui possèdent en perfection ces deux qualités est si petit, qu'ils se font aisément remarquer par leur rareté, et d'autant plus connaître, que plus ils demeurent dans le silence et dans le secret. Cet amour et cette crainte de Dieu sont comme deux places fortes, d'où l'on fait la guerre au monde et au démon. Ceux qui aiment Dieu véritablement aiment tout ce qui est bon, veulent tout ce qui est bon, favorisent tout ce qui est bon, louent tout ce qui est bon, se joignent toujours avec les bons, les soutiennent, les défendent, et n'aiment que la vérité et les choses dignes d'être aimées.

Car croyez-vous que ceux qui aiment Dieu véritablement puissent aimer ni les vanités, ni les plaisirs, ni les richesses, ni les honneurs, ni toutes les autres choses du monde ? Croyez-vous qu'ils puissent avoir des contestations, des disputes, de la jalousie et de l'envie ? Hélas ! comment cela pourrait-il se faire, puisque toute leur passion est de contenter celui qu'ils aiment, puisqu'ils brûlent du désir de se rendre dignes d'être aimés de lui, et puisqu'ils donneraient leur vie avec joie, s'ils croyaient, par ce moyen, pouvoir lui plaire davantage ? Lorsque l'amour que l'on a pour Dieu est véritable, il est impossible de le cacher. Voyez-en des exemples dans saint Paul et dans sainte Madeleine. L'un parut visiblement blessé de l'amour de Dieu dès le troisième jour, et l'autre dès le premier jour. Car l'amour a des degrés différens, et se fait connaître plus ou moins, selon qu'il est plus ou moins fort. S'il est petit, il ne se fait connaître que peu ; s'il est grand, il se fait beaucoup connaître ; mais partout où il y a de l'amour de Dieu, soit qu'il soit grand ou qu'il soit petit, il se fait toujours connaître. S'il est grand, par de grands effets ; s'il est petit, par de petits.

Pour revenir à ce que je disais touchant la marque à laquelle

on peut juger si les contemplatifs sont trompés par les illusions du démon, il est certain qu'il n'y a jamais peu d'amour en eux. Ou ils ne sont point de vrais contemplatifs, ou leur amour est très-grand, et alors il se fait connaître en une infinité de manières. C'est un grand feu qui ne saurait manquer de jeter beaucoup de lumière; et, à moins que cela, ces contemplatifs doivent marcher avec une grande défiance d'eux-mêmes, croire qu'ils ont sujet de craindre, travailler à en découvrir la cause, recourir à l'oraison, pratiquer l'humilité, et prier Dieu de ne pas permettre qu'ils succombent à la tentation. Car je vois beaucoup de sujet d'appréhender que nous ne soyons tentés, lorsque nous ne sentons pas en nous cet amour de Dieu qui est la marque de la véritable piété. Mais, pourvu que vous marchiez toujours dans l'humilité, que vous vous efforciez de connaître la vérité de ce qui se passe en vous, que vous vous teniez soumises à votre confesseur, et que vous lui ouvriez votre cœur avec une entière sincérité, vous devez croire que le Seigneur est fidèle, qu'il ne vous manquera point, et que votre esprit étant éloigné de toute malice et de tout orgueil, quelque frayeur que le démon puisse vous causer, et quelques pièges qu'il puisse vous tendre, il vous donnera la vie par les mêmes moyens qu'il voulait vous donner la mort.

Que si vous sentez en vous cet amour de Dieu dont j'ai parlé, et qu'il soit accompagné de la crainte dont je vais parler, réjouissez-vous et soyez tranquilles, nonobstant toutes ces fausses terreurs par lesquelles le démon s'efforcera de vous troubler, et qu'il fera que les autres vous donneront, afin de vous empêcher de jouir d'un si grand bien. Car voyant qu'il ne peut plus espérer de vous gagner, il tâchera au moins de vous nuire en quelque sorte, et à ceux qui auraient pu tirer beaucoup d'avantages de la créance qu'ils auraient que Dieu, par son infini pouvoir, fait ces faveurs si extraordinaires à une misérable créature. Ce que je dis parce que l'oubli où nous sommes quelquefois de ses anciennes miséricordes nous persuade que cela est impossible.

Or, pensez-vous qu'il importe peu au démon de nous jeter dans ces craintes? Il fait ainsi deux maux tout ensemble; l'un, que ceux qui en entendent parler n'osent s'exercer à l'oraison, de peur d'être aussi trompés; l'autre, qu'il y en aurait, sans cela, beaucoup plus qui s'approcheraient de Dieu par le désir d'être tout à lui, voyant, comme j'ai dit, qu'il est si bon, qu'il ne dédaigne pas de se communiquer à des pécheurs. Ceci est si véritable, que je connais quelques âmes qui, étant encouragées par cette considération, ont commencé de s'occuper à l'oraison, et ont

reçu, en peu de temps, de si grandes faveurs de Dieu, qu'elles sont devenues véritablement contemplatives. Ainsi, mes sœurs, lorsque vous en verrez quelqu'une entre vous à qui notre Seigneur fera de semblables grâces, remerciez-l'en extrêmement; mais ne vous imaginez pas néanmoins qu'elle soit en assurance; au contraire, assistez-la encore davantage par vos prières, puisque nul ne peut être assuré durant qu'il est encore engagé dans les périls d'une mer agitée d'autant de tempêtes qu'est cette vie.

Vous n'aurez donc pas de peine à connaître cet amour lorsqu'il sera véritable, et je ne comprends pas comment il pourrait demeurer caché; car si l'on dit qu'il est impossible de dissimuler celui que l'on porte aux créatures, et qu'il se découvre d'autant plus qu'on s'efforce davantage de le couvrir (quoique j'aie honte d'user de cette comparaison, puisque l'amour que l'on a pour elles n'étant fondé que sur un néant, il ne mérite pas de porter le nom d'amour), comment pourrait-on cacher un amour aussi violent que celui que l'on a pour Dieu, un amour si juste, un amour qui croît toujours, parce qu'il découvre incessamment mille nouveaux sujets d'aimer sans pouvoir jamais en découvrir aucun de ne pas aimer, et enfin un amour dont le fondement et la récompense est l'amour d'un Dieu, qui, pour faire que que nous ne puissions douter qu'il nous aime, nous l'a témoigné par tant de travaux et de douleurs, par l'épanchement de tant de sang, et par la perte même de sa propre vie?

« Hélas! mon Sauveur, que celui qui a approuvé ces deux » amours en distingue bien la différence! Je supplie votre divine » majesté de nous la faire connaître avant que nous sortions de » cette vie. Car quelle consolation ne nous sera-ce point, à l'heure de notre mort, de voir que nous allons être jugées par celui que nous aurons aimé sur toutes choses? Nous lui porterons alors sans crainte la cédula où ce que nous lui devons sera écrit, et nous ne considérerons pas le ciel comme une terre étrangère, mais comme notre véritable patrie, puisqu'elle a pour roi celui que nous avons tant aimé et qui nous a tant aimées; cet amour ayant cet avantage sur tous les amours du monde, que, pourvu que nous aimions, nous ne pouvons douter que l'on ne nous aime.

QUEL SERA, A LA MORT, LE MALHEUR DE CEUX QUI N'AURONT
PAS AIMÉ DIEU?

Considérez, mes filles, combien grand est le bonheur d'avoir cet amour, et quel malheur c'est de ne pas l'avoir, puisque ne

l'ayant point on tombe entre les mains de ce tentateur, entre ces mains si cruelles, entre ces mains si ennemies de toute sorte de bien et si amies de toute sorte de mal. Où en sera donc réduite cette pauvre âme, lorsque au sortir des travaux et des douleurs de la mort elle se trouvera entre ces mains barbares et impitoyables, et qu'au lieu de jouir de quelque repos après tant de peine elle sera précipitée dans l'abîme de l'enfer où une horrible multitude de serpens l'environneront de toutes parts? Quel terrible et épouvantable lieu! Quel déplorable et infortuné séjour! Que si les personnes qui aiment leurs aises, et qui sont celles qui courent le plus de risque de tomber dans ce malheur, ont peine à souffrir ici-bas, durant une seule nuit, une mauvaise hôtellerie, quelle sera, à votre avis, la peine qu'elles souffriront à passer toute une éternité dans cette affreuse demeure? Ne désirons donc point, mes filles, de vivre à notre aise; nous sommes fort bien comme nous sommes; les incommodités de la vie présente peuvent se comparer à une nuit qui se passe dans un mauvais gîte. Louons Dieu de ce que nous souffrons, et efforçons-nous de faire pénitence tandis que nous sommes en ce monde.

O combien douce sera la mort de celui qui aura fait pénitence de tous ses péchés, puisqu'il pourra se faire que, n'allant point en purgatoire, il commencera presque dès cette vie à entrer dans la gloire des bienheureux, et qu'ainsi, étant affranchi de toutes sortes de craintes, il jouira d'une entière paix! Ne serait-ce pas, mes sœurs, une grande lâcheté de ne point aspirer à ce bonheur, puisqu'il n'est pas impossible de l'acquérir? Au moins demandons à Dieu que si notre âme, en quittant ce corps, doit être dans la souffrance, ce soit en un lieu où nous l'endurons volontiers, où nous espérons qu'elle finira, et où nous ne craignons point que notre divin époux cesse de nous aimer, et qu'il nous prive de sa grâce; prions-le de nous la donner en cette vie, afin de ne point tomber en tentation sans nous en apercevoir et sans le connaître.

CHAPITRE XLI.

Continuation du discours sur la crainte de Dieu. Qu'il faut éviter avec soin les péchés véniels dont il y a de deux sortes. Que lorsqu'on est affermi dans la crainte de Dieu, on doit agir avec une sainte liberté, et se rendre agréable à ceux avec qui l'on a à vivre, ce qui est utile en plusieurs manières.

Que je me suis étendue sur ce sujet! mais non pas tant néanmoins que je l'aurais désiré: car qu'y a-t-il de plus agréable que

de parler d'un tel amour? Et que ce sera-ce donc que de l'avoir? « O Seigneur, mon Dieu! donnez-le moi s'il vous plaît; faites-moi la grâce de ne point sortir de cette vie jusqu'à ce que j'en'y désire plus rien, et que, hormis vous, je sois incapable de rien aimer; faites-même, s'il vous plaît, que je n'use jamais de ce terme d'aimer, sinon pour vous seul, puisque, excepté vous, rien n'étant solide, on ne pourrait rien bâtir sur un tel fondement qui ne tombât aussitôt par terre. »

Je ne sais pourquoi nous nous étonnons d'entendre dire: Celui-là me paie mal du plaisir que je lui ai fait, ou: cet autre ne m'aime point. En vérité, je ne saurais m'empêcher d'en rire; car qu'est-ce donc qu'il vous doit, pour vous le payer? Et sur quoi vous fondez-vous pour prétendre qu'il vous aime? Cela doit au contraire vous faire connaître quel est le monde, puisque cet amour même que vous lui portez deviendra le sujet de votre tourment et de votre inquiétude lorsque Dieu vous ayant touché le cœur, vous aurez un regret sensible d'avoir ainsi été possédé de ces basses affections qui ne sont que des jeux de petits enfans.

DE LA CRAINTE DE DIEU.

Je viens maintenant à ce qui regarde la crainte de Dieu, quoi-que j'aie, un peu de peine de ne point dire quelque chose de cet amour du monde dont j'ai tant de connaissance, et que je voudrais vous faire connaître, pour vous en délivrer entièrement; mais il faut que je le laisse, parce qu'il me ferait sortir de mon sujet.

Celui qui a la crainte de Dieu s'en aperçoit facilement, et ceux qui traitent avec lui n'ont pas peine à le remarquer. Néanmoins vous devez savoir que cette crainte n'est pas si parfaite au commencement, si ce n'est en quelques personnes à qui notre Seigneur, comme je l'ai dit, fait de très-grandes grâces en fort peu de temps, et qu'il élève à une oraison si sublime, qu'on voit sans peine qu'ils sont remplis de cette divine crainte. Mais, à moins de cette effusion de grâces, qui enrichit d'abord une âme de tant de vertus, cette crainte ne croît que peu à peu, et s'augmente chaque jour. Néanmoins on ne laisse pas de la remarquer bientôt par des signes qu'en donnent ces âmes, soit en renonçant au péché, soit en évitant les occasions d'y tomber, soit en fuyant les mauvaises compagnies et autres choses semblables. Mais quand une personne est arrivée jusqu'à la contemplation, qui est le principal sujet dont je traite ici, comme elle ne saurait dissimuler son

amour pour Dieu, elle ne saurait non plus cacher sa crainte, non pas même en l'extérieur. Ainsi, quelque soin qu'on apporte à l'observer, on la trouve toujours veillant sur ses actions, et notre Seigneur la conduit de telle sorte par la main, pour parler ainsi, qu'il n'y a point d'occasion où elle voudrât, pour quoi que ce fût, commettre seulement un péché véniel de propos délibéré; car, quant aux mortels, elle les appréhende comme le feu.

Cesont là, mes sœurs, des illusions que je désire que nous appréhendions beaucoup. Prions Dieu continuellement qu'il ne permette pas que les tentations soient si violentes qu'elles nous portent à l'offenser, mais proportionnées aux forces qu'il nous donne pour les surmonter, puisque, pourvu que notre conscience soit pure, elles ne sauraient nous nuire que fort peu, ou point du tout. Voilà donc quelle est cette crainte que je désire qui ne vous abandonne jamais, comme étant la seule qui nous est utile.

O quel avantage c'est, mes filles, que de n'avoir point offensé Dieu! Les démons, qui sont ses esclaves, demeurent, par ce moyen, enchaînés à notre égard. Car il faut que toutes les créatures lui obéissent de gré ou de force; mais avec cette différence, que ce que les démons font par contrainte nous le faisons d'une pleine volonté, tellement que, pourvu qu'il soit satisfait de nous, il y aura toujours une barrière entre eux et nous qui, malgré toutes les tentations et tous leurs pièges, les empêchera de nous nuire.

DES PÉCHÉS VÉNELS.

Cet avis est si important, que je vous prie de le graver dans votre cœur, et de vous en souvenir toujours, jusqu'à ce que vous vous sentiez être dans une si ferme résolution de ne point offenser Dieu, que vous perdiez plutôt mille vies que de faire un péché mortel, et que vous apportiez un extrême soin de n'en point commettre de véniels, lorsque vous vous en apercevrez. Car, quant à ceux qui se commettent par inadvertance, qui peut être capable de s'en garantir? Or, il y a deux sortes d'inadvertances, si l'on peut user de ce terme; l'une accompagnée de réflexion, et l'autre qui est si soudaine, que le péché véniel est presque plutôt commis que l'on ne s'en est aperçu. Dieu nous garde des fautes qui se commettent avec cette première inadvertance, quelque légères qu'elles paraissent. J'avoue que je ne comprends pas comment nous pouvons être assez hardies pour offenser un si grand Seigneur, quoiqu'en des choses légères, et sachant, comme nous le savons, que rien n'est petit de ce qui peut être désagréable à une

si haute majesté, qui a sans cesse les yeux arrêtés sur nous. Car ce procédé ne peut être, ce me semble, qu'un péché prémédité, puisque c'est comme qui dirait : Seigneur, bien que cela vous déplaît je ne laisserai pas de le faire; je sais que vous le voyez, et je ne puis douter que vous ne le vouliez pas; mais j'aime mieux suivre mon désir que votre volonté. Quoi ! l'on osera faire passer cela pour une chose de néant ? Je suis d'un sentiment bien contraire; car je trouve que c'est non-seulement une faute, mais une très-grande faute.

Je vous conjure donc, mes sœurs, si vous désirez d'acquérir cette heureuse crainte de Dieu dont je parle, et qui vous importe de tout, de repasser souvent dans votre esprit, pour l'enraciner dans vos âmes, quel péché c'est de l'offenser. Mais, jusqu'à ce que vous l'ayez acquise, marchez toujours avec une extrême circonspection, évitez toutes les occasions et toutes les compagnies qui ne peuvent vous aider à vous approcher plus près de Dieu, prenez garde en tout ce que vous faites de renoncer à votre propre volonté, ne dites rien qui ne puisse édifier ceux qui vous écoutent, et fuyez tous les entretiens dont Dieu ne sera pas le sujet.

Il faut beaucoup travailler pour imprimer de telle sorte cette crainte dans notre âme, qu'elle y soit comme gravée, et si nous avons un véritable amour de Dieu, nous pourrons bientôt l'acquérir. Que si nous reconnaissons en nous une ferme résolution de ne vouloir pour rien du monde offenser un si grand maître, encore que nous tombions quelquefois, nous ne devons pas nous décourager, mais tâcher d'en demander aussitôt pardon à Dieu, et reconnaître que nous sommes si faibles et avons si peu de sujet de nous fier à nous-mêmes, que lorsque nous sommes les plus résolus à faire le bien, c'est alors que nous devons avoir moins de confiance en nos propres forces et ne l'établir qu'en Dieu seul.

AGIR AVEC UNE SAINTE LIBERTÉ.

Ainsi, quand nous avons sujet de croire que nous sommes dans ces dispositions, nous n'avons pas besoin de marcher avec tant d'appréhension et de contrainte, parce que notre Seigneur nous assistera, et que nous nous accoutumerons à ne le point offenser. Il faut, au contraire, agir avec une sainte liberté, lorsqu'on traite avec les personnes à qui l'on sera obligé de parler, bien qu'elles fussent distraites, parce que ceux-là même qui auparavant que vous eussiez acquis cette véritable crainte de Dieu auraient été pour vous un poison qui aurait contribué à tuer votre

âme pourront souvent vous aider à aimer Dieu davantage, et à le remercier de vous voir délivrées d'un tel péril qui vous est si visible. Tellement qu'au lieu d'augmenter leur faiblesse, vous la ferez diminuer peu à peu par la retenue que leur donneront votre présence et leur respect pour votre vertu.

Je ne saurais me lasser de rendre grâces à notre Seigneur, en considérant d'où peut venir qu'il arrive souvent que sans qu'un serviteur de Dieu dise une seule parole, il empêche qu'on ne parle contre sa divine majesté. Je m'imagine que c'est de même que lorsque nous avons un ami, on n'ose, quoiqu'il soit absent, rien dire à son préjudice en notre présence, parce que l'on sait qu'il est notre ami. Ainsi, lorsque l'on connaît qu'une personne, pour basse et pour vile qu'elle soit en elle-même, est en grâce, et par conséquent aimée de Dieu, on la respecte et l'on a peine à se résoudre de lui donner un déplaisir aussi sensible que celui qu'elle recevrait de voir offenser son Seigneur. Je n'en sais point d'autre raison, mais cela arrive ordinairement.

Je vous exhorte, mes filles, à fuir la gêne et la contrainte, parce que l'âme qui s'y laisse aller se trouve par là peu disposée à toute sorte de bien, et tombe quelquefois dans des scrupules qui la rendent utile à elle et aux autres. Que si, demeurant gênées de la sorte, elle ne tombe pas dans ces scrupules, quoiqu'elle soit bonne pour elle-même, elle sera incapable de servir à d'autres pour les faire avancer dans la piété, parce que cette contrainte est si ennemie de notre nature, qu'elle nous intimide et nous effraie. Ainsi quoique ces personnes soient persuadées que le chemin que vous tenez est meilleur que celui où elles marchent, l'appéhension de tomber dans ces gênes et ces contraintes où elles vous voient leur fera perdre l'envie qu'elles avaient d'y entrer.

Cette contrainte où vous seriez produirait aussi un autre mal, c'est que voyant les autres marcher par un différent chemin et traitant librement avec le prochain pour contribuer à son salut, quoique cette manière d'agir soit plus parfaite, vous vous imaginerez qu'il y aurait de l'imperfection, et condamneriez comme un défaut et un excès la joie toute sainte que ces personnes feraient paraître dans ces rencontres, ce qui est très-périlleux, principalement en nous qui n'avons nulle science, et qui par conséquent ne savons pas discerner ce qui se peut faire sans péché; outre que c'est être dans une tentation continuelle et fort dangereuse, parce qu'elle va au préjudice du prochain. Et joint aussi que c'est très-mal fait de s'imaginer que tous ceux qui ne marchent pas comme vous dans ce chemin de contrainte ne sont pas

dans la bonne voie. A quoi l'on peut ajouter un autre inconvénient, qui est que dans certaines occasions où votre devoir vous obligerait de parler, cette crainte scrupuleuse d'excéder en quelque chose vous en retiendrait, ou vous ferait peut-être dire du bien de ce dont vous devriez paraître avoir de l'horreur.

Tâchez donc, mes filles, autant que vous le pourrez, sans offenser Dieu, de vous conduire de telle sorte envers toutes les personnes avec qui vous aurez à vivre, qu'elles demeurent satisfaites de votre conversation, qu'elles désirent de pouvoir imiter votre manière d'agir, et que la vertu leur paraisse si belle et si aimables dans vos entretiens, qu'au lieu de leur faire peur, elle leur donne du respect et de l'amour.

Cet avis est très-important aux religieuses. Plus elles sont saintes, et plus elles doivent s'efforcer de témoigner de la douceur et de la bonté envers leurs sœurs. C'est pourquoi lorsque leurs discours ne sont pas tels que vous le désiriez, quoique cela vous donne beaucoup de peine, gardez-vous bien de le témoigner, et de vous éloigner d'elles. Par ce moyen, elles vous aimeront et vous leur serez utiles; ce qui nous oblige à prendre un extrême soin de plaire à tous ceux avec qui nous avons à traiter, mais principalement à nos sœurs.

CONTRE LES SCRUPULES.

Tâchez, mes filles, de bien comprendre cette importante vérité, que Dieu ne s'arrête pas tant à de petites choses que vous vous l'imaginez, et qu'ainsi vous ne devez point vous gêner l'esprit, parce que cela pourrait vous empêcher de faire beaucoup de bien. Ayez seulement, comme je l'ai dit, l'intention droite, et une volonté déterminée de ne point offenser Dieu, sans laisser accabler votre âme par des scrupules, puisqu'au lieu de devenir saintes par ce moyen, vous tomberiez en beaucoup d'imperfections où le démon vous pousserait insensiblement, sans, je le répète encore, que vous fussiez utiles, ni aux autres ni à vous-mêmes, ainsi qu'autrement vous l'auriez pu être.

Vous voyez donc comme par le moyen de ces deux choses, l'amour et la crainte de Dieu, nous pouvons marcher sans inquiétude dans ce chemin, mais non pas sans prendre garde à nous, puisque la crainte doit toujours nous précéder. Car il est impossible d'être en cette vie dans une entière assurance, et cette assurance nous serait même très-dangereuse, ainsi que notre divin maître nous l'enseigne, puisqu'il finit son oraison à son Père, par

ces paroles, qu'il savait nous devoir être très-utiles : *mais délivrez-nous du mal.*

CHAPITRE XLII.

Sur ces dernières paroles du Pater : *Mais délivrez-nous du mal.*

Ce fut, ce me semble, avec beaucoup de raison, que le Seigneur de nos âmes fit cette prière à son père : *Et délivrez-nous du mal*, c'est-à-dire, délivrez-nous des périls et des travaux de cette vie, puisque nous risquons sans cesse de tomber, et que pour lui il fit assez voir combien il était las de vivre, lorsqu'il dit dans la cène à ses apôtres : *J'ai désiré de tout mon cœur de faire cette cène avec vous.* Car cette cène étant la dernière qu'il devait faire, il paraît assez par là combien la mort qu'il allait souffrir lui était agréable. Et maintenant ceux qui sont âgés de cent ans, non-seulement ne se lassent point de vivre, mais voudraient bien ne jamais mourir. Il est vrai, je l'avoue, que nous ne passons pas notre vie dans une si grande pauvreté, de si grands travaux, et de si grandes souffrances que notre divin Rédempteur a passé la sienne. Car qu'est-ce que toute sa vie a été, sinon une mort continuelle, puisque le cruel supplice que les Juifs devaient lui faire souffrir, et qu'il avait toujours devant les yeux, était le moindre de ses tourmens ? Sa grande douleur était de voir son Père offensé en tant de manières, et tant d'âmes se perdre malheureusement. Que si ce serait un très-grand sujet d'affliction à une personne qui aurait de la charité, de quelle sorte la charité sans bornes de notre Seigneur n'en était-elle point touchée ? Ainsi n'avait-il pas grande raison de prier son père de le délivrer de tant de peine pour le faire jouir d'un repos éternel dans son royaume dont il était le véritable héritier ? C'est pourquoi il ajoute ces paroles : *Ainsi soit-il.* Ce qui étant un terme dont on se sert quand on finit un discours, il me semble qu'il veut signifier par-là que son intention est de demander pour nous à son Père de nous delivrer pour jamais de toute sorte de mal. Ainsi je prie Dieu d'exaucer cette prière en ma faveur, puisque je ne m'acquitte point de ce que je lui dois, et que peut-être je m'endette chaque jour de plus en plus. « Mais, Seigneur, ce qui m'est insupportable, c'est de ne pouvoir savoir assurément si je vous aime, » et si mes désirs vous sont agréables.

» O mon créateur et mon maître ! délivrez-moi donc de tout mal ;
 » ayez la bonté de me conduire en ce bienheureux séjour où tou-

» tes sortes de biens abondent. Car que peuvent attendre ici-
 » bas ceux à qui vous avez donné quelque connaissance du néant
 » du monde, et qui ont une foi vive de la félicité que le Père
 » éternel leur réserve dans le ciel? »

Cette demande faite avec une pleine volonté et un désir ardent de jouir de Dieu sert d'une grande marque aux contemplatifs pour s'assurer que les faveurs qu'ils reçoivent dans l'oraison viennent de Dieu. Ainsi ceux qui possèdent un si grand bien ne sauraient prendre trop de soin de le conserver. Il est vrai que je désire comme eux de mourir, mais non pas pour la même raison qu'eux; et je le dis afin qu'on connaisse la différence qu'il y a entre eux et moi. Car ayant si mal vécu jusqu'à cette heure, je crains de vivre plus long-temps, et je suis lassé de tant de travaux.

Il ne faut pas s'étonner que ceux qui goûtent les faveurs de Dieu souhaitent d'en jouir pleinement, et que s'ennuyant de demeurer dans une vie où tant d'embarras les empêchent de posséder un si grand bien, ils désirent de se voir dans cette bienheureuse patrie où le soleil de justice les éclairera éternellement. Cette pensée leur fait paraître tout ce qui est ici-bas comme couvert de ténèbres, et je m'étonne qu'ils puissent y vivre. Car comment peut être content celui à qui Dieu a commencé de faire goûter quelque chose de la félicité de son royaume, où l'on ne vit plus par sa propre volonté, mais par celle de ce grand et de ce souverain monarque.

O combien excellente doit être cette autre vie, puisqu'on n'y peut jamais désirer la mort par l'espérance d'être plus heureux! et combien est différente la soumission que nous avons en ce monde à la volonté de Dieu, et celles que les saints y ont en l'autre? Il veut que nous aimions la vérité, et nous aimons le mensonge. Il veut que nous aimions ce qui est éternel, et nous aimons ce qui est fragile et périssable. Il veut que nous aimions les choses grandes et élevées, et nous aimons les choses petites et basses. Il veut que nous aimions ce qui est certain, et nous aimons ce qui est douteux et incertain.

Certes, mes filles, tout n'est que folie et que vanité, excepté de prier Dieu qu'il nous délivre pour jamais de toute sorte de mal; et quoique notre désir ne soit pas accompagné d'une grande perfection, ne laissons pas de nous efforcer de faire une demande si importante. Car pourquoi craindre de demander beaucoup, puisque celui à qui nous demandons est tout-puissant? et n'y aurait-il pas de la honte à ne demander qu'un denier à un empereur? Afin donc de ne point nous tromper dans les demandes que nous faisons à Dieu, soumettons-nous entièrement à sa vo-

lonté, après lui avoir donné la nôtre, et attendons avec patience tout ce qu'il lui plaira de nous donner. Je le prie que sa volonté soit toujours accomplie en moi, et que son nom soit à jamais sanctifié dans le ciel et sur la terre. Ainsi soit-il.

Voyez, mes sœurs, de quelle sorte notre Seigneur m'a tirée de peine en vous enseignant ainsi qu'à moi le chemin dont j'avais commencé à vous parler, et en me faisant connaître quelle est la grandeur et l'excellence de ce que nous demandons lorsque nous faisons cette sainte et admirable prière? Qu'il soit béni éternellement, puisqu'il est vrai qu'il ne m'est jamais venu dans l'esprit que cette divine oraison enfermât d'aussi grands secrets que ceux que vous avez remarqués, et qu'elle enseignât tout le chemin que l'âme doit faire depuis son premier commencement jusqu'à s'abîmer en Dieu même, et boire tant qu'elle veut dans cette source d'eau vive, qui se rencontre à la fin de ce chemin. Aussi est-il vrai que lorsque j'achève de dire cette oraison, je ne saurais passer plus avant. Et je pense, mes sœurs, que Dieu a voulu par-là nous faire comprendre combien grande est la consolation qu'elle renferme. Elle est telle que les personnes mêmes qui ne savent pas lire pourraient, s'ils l'entendaient bien, y trouver tant d'avantage, qu'ils en tireraient tout ensemble et beaucoup d'instruction, et un grand soulagement dans leurs peines.

Apprenons donc, mes filles, à nous humilier en considérant avec quelle humilité notre bon maître nous enseigne, et priez-le de me pardonner la hardiesse que j'ai prise de parler de choses si relevées, puisque la seule obéissance me l'a fait faire. Sa divine majesté sait que j'en étais incapable si elle ne m'eût appris ce que j'avais à vous dire. Remerciez-là, mes sœurs, de cette grâce qu'il ne m'a sans doute accordée qu'en considération de l'humilité avec laquelle vous avez désiré cela de moi, et voulu être instruites par une personne aussi misérable que je suis. Si le père Présenté-Dominique Bagnez, mon confesseur, à qui je donnerai cet écrit avant que vous le voyez, juge qu'il vous puisse être utile et qu'il vous le mette entre les mains, je n'aurai pas peu de consolation de celle que vous en recevrez. Mais s'il trouve qu'il ne soit pas digne d'être vu, vous vous contenterez, s'il vous plaît, de ma bonne volonté, puisque j'ai obéi à ce que vous m'avez ordonné; et je me tiendrai très-bien payée de la peine que j'ai prise de l'écrire; et je dis de l'écrire, n'en ayant certainement eu aucune pour penser à ce que je devais dire. Bénissons et louons à jamais notre Seigneur, de qui seul procède tout le bien que nous pensons, que nous disons et que nous faisons. Ainsi soit-il.

LE CHATEAU DE L'AME.

AU LECTEUR.

Il faut, s'il vous plaît, avant de lire ce qui suit, voir dans l'avertissement qui est à la tête du premier volume ce qu'il en est dit, ainsi que de l'oraison, afin de vous détromper de l'opinion si générale que ce traité est inintelligible: cette pensée a jusqu'ici empêché presque tous le monde de le lire. On s'imagine que ce ne sont que des spéculations si élevées, que l'on n'y peut rien comprendre. Cependant je suis persuadé que quelque sublimes qu'elles soient, on ne laissera pas de les entendre, et elles se trouvent mêlées de tant d'instructions si excellentes pour ce qui regarde la pratique des vertus, qu'elles ne sauraient être que très-utiles.

AVANT-PROPOS DE LA SAINTE.

De toutes les choses que l'obéissance m'oblige de faire, il y en a peu qui m'aient paru si difficiles que d'écrire de l'oraison, tant parce que notre Seigneur ne m'a pas donné assez d'esprit pour m'en bien acquitter, et que je n'avais pas dessein de l'entreprendre, qu'à cause que je sens depuis trois mois un bruit continué dans la tête, et une si grande faiblesse, que je ne saurais, sans beaucoup de peine, écrire pour les affaires les plus importantes et les plus pressées. Mais comme je sais que l'obéissance peut rendre possible ce qui paraît impossible, je m'y engage avec joie, malgré la résistance de la nature, que j'avoue s'y opposer, parce que je n'ai pas assez de vertu pour souffrir sans peine des maladies continuelles et me trouver en même temps accablée de mille diverses occupations. Ainsi c'est de la seule bonté de Dieu que j'attends la même assistance qu'il me donne en d'autres occasions encore plus difficiles.

Je ne vois pas ce que je pourrai ajouter à ce que j'ai déjà écrit touchant l'oraison, pour satisfaire au commandement que j'en avais reçu, et je crains que ce que j'en dirai ne soit presque que ce que j'ai dit. Je suis comme ces oiseaux à qui l'on apprend à parler, et qui, ne sachant que ce qu'on leur montre, redisent toujours les mêmes mots. Que si notre Seigneur veut que j'y ajoute

quelque chose, il me l'inspirera, s'il lui plaît, ou rappellera dans ma mémoire ce que j'en ai écrit. Ce ne sera pas peu pour moi, parce que l'ai si mauvaise, que je m'estimerais heureuse de me souvenir de certains endroits que l'on disait n'être pas mal, en cas qu'il ne s'en trouve plus de copie. Mais quand je ne recevrais point cette grâce, et qu'après m'être tourmentée inutilement à écrire des choses qui ne pourraient profiter à personne, et n'aurais fait qu'augmenter mon mal de tête, je ne laisserais pas d'en tirer un grand avantage, puisque j'aurais satisfait à l'obéissance.

Je vais donc commencer en ce jour de la très-sainte Trinité de l'année 1577, dans le monastère de Saint-Joseph de Tolède, où je me trouve maintenant. Je soumetts tout ce que je dirai au jugement de ceux qui m'ont commandé d'écrire, qui sont des personnes très-éclairées; et si j'avance quelque chose qui ne soit pas conforme à la créance de l'église romaine, ce ne sera pas à dessein, mais par ignorance, puisque j'ai toujours été et serai toujours, avec la grâce de Dieu, entièrement soumise à cette sainte épouse de JÉSUS-CHRIST. Qu'il soit loué et glorifié à jamais. Ainsi-soit-il.

Parce que ceux qui m'ont commandé d'écrire ceci m'ont dit que les religieuses de notre ordre ayant besoin d'être éclaircies de quelques doutes touchant l'oraison, ils croient qu'elles entendront mieux le langage d'une femme, et que l'affection qu'elles ont pour moi leur en fera tirer plus de profit; je leur adresse ce discours qui ne pourrait passer que pour extravagant dans l'esprit des autres personnes. Dieu me fera une grande grâce s'il sert à quelqu'une d'elles pour le mieux louer, et il sait que c'est tout ce que je désire. Que si je rencontre bien en quelques endroits, elles ne doivent point me l'attribuer, puisque je suis par moi-même si incapable de parler de sujets si élevés, que je n'en ai d'intelligence qu'autant qu'il plaît à Dieu de m'en donner par un effet de sa bonté dont je suis indigne.

PREMIERE DEMEURE.

CHAPITRE PREMIER.

La Sainte compare l'âme à un superbe château dont l'oraison est la porte, et qui a diverses demeures, dans la principale desquelles Dieu habite; et dit qu'il faut, pour entrer dans ce château, commencer par rentrer dans nous-mêmes, afin de connaître notre égarement, et, en se détachant des créatures, implorer le secours de Dieu.

L'ÂME COMPARÉE A UN SUPERBE PALAIS OU IL Y A DIVERSES DEMEURES, ET OU DIEU HABITE.

Lorsque je priais notre Seigneur de m'inspirer ce que je devais écrire, parce que je ne savais par où commencer pour obéir au commandement que j'en ai reçu, il m'est venu dans l'esprit que ce que je vais dire doit être le fondement de ce discours : c'est de considérer notre âme ainsi qu'un château bâti d'un seul diamant ou d'un cristal admirable, dans lequel il y a, comme dans le ciel, diverses demeures : car si nous y prenons bien garde, mes sœurs, l'âme juste est un véritable paradis où Dieu qui y règne trouve ses délices. Quelle doit donc être la beauté de cette âme, qu'un monarque si puissant, si sage, si riche, et si magnifique veut choisir pour sa demeure ? Je ne vois rien ici-bas à quoi je puisse la comparer. Et comment l'esprit le plus élevé serait-il capable de comprendre toutes ces perfections, puisque Dieu, qui est incompréhensible, a dit de sa propre bouche qu'il l'a créée à son image, et imprimé en elle sa ressemblance ?

Ainsi j'entreprendrais inutilement de représenter toutes les merveilles de cet admirable château, puisque encore qu'il y ait une différence infinie entre Dieu et lui, l'un étant le Créateur et l'autre la créature, il suffit de savoir qu'il est l'ouvrage de cette suprême majesté, pour ne pouvoir douter de l'excellence des ornemens dont il lui plaît d'enrichir l'âme qui est ce château. Quelle douleur et quelle confusion ne devons-nous donc point avoir de ce que, par notre faute, nous ne nous connaissons pas nous-mêmes ? Et quelle honte serait-ce, mes filles, à une personne à qui on demanderait qui elle est, si elle ne le savait pas, ni ne pouvait dire qui est son père, qui est sa mère, ni de quel pays elle a tiré sa naissance ? et notre ignorance n'est-elle pas, sans comparaison, plus grande, de renfermer toute la connaissance que nous avons de nous-mêmes dans ce qui regarde

notre corps, sans savoir qu'en général, parce qu'on nous l'a dit et que la foi nous l'apprend, que nous avons une âme, ni sans passer plus avant pour nous instruire de ses qualités, de son prix, de sa valeur, ni même y penser que rarement? Ainsi, au lieu de travailler à conserver la beauté de notre âme, nous nous contentons de prendre soin de ce corps qui n'est que comme la clôture et l'enceinte de ce magnifique château.

Nous devons donc considérer qu'il enferme diverses demeures; les unes en haut, les autres en bas, les autres aux côtés, et une dans le milieu, qui est comme le centre et la principale de toutes, dans laquelle se passe ce qu'il y a de plus secret entre Dieu et l'âme. Prenez bien garde, je vous prie, mes filles, à cette comparaison. Notre Seigneur aura peut-être agréable qu'elle vous serve à comprendre quelles sont les grâces qu'il lui plaît de faire aux âmes, et la différence qui s'y rencontre, j'entends autant que j'en serai capable, étant impossible, principalement à une personne aussi ignorante que je suis, de les connaître toutes, tant elles sont en grand nombre. Ce ne sera pas une petite consolation à celles à qui Dieu donnera lumière sur ce sujet; et celles qui ne l'auront pas se contenteront d'admirer dans les autres les effets de sa bonté. Car comme, au lieu de recevoir du préjudice d'élever nos esprits à la considération des choses célestes et à la félicité des saints, nous en recevons de la joie, et travaillons à nous rendre dignes de participer à leur bonheur, nous recevons de même du contentement de voir qu'il n'est pas impossible que, dans l'exil où nous vivons, un si grand Dieu se communique à des vers de terre si méprisables, et que son infinie bonté ne se porte jusqu'à les aimer.

Je suis persuadée que l'on ne saurait, que par un défaut d'humilité et d'amour pour le prochain, voir avec peine que Dieu fasse, dès ici-bas, une si grande faveur à certaines âmes. Car autrement, comment pourrait-on ne pas se réjouir de ce qu'il accorde à quelques-unes des grâces qui ne nous ôtent pas l'espérance d'en recevoir de semblables, et trouver étrange que cette éternelle majesté manifeste sa grandeur à qui il lui plaît? En quoi elle n'a souvent autre dessein que de la faire paraître en la manière que JÉSUS-CHRIST nous l'apprend dans l'exemple de l'aveuglé, lorsque ses apôtres lui demandèrent si ce qu'il avait été privé de la vue en venant au monde était la cause de ses péchés, ou des péchés de ses parens. Il arrive même quelquefois que ceux à qui il fait ces grâces ne sont pas plus saints que ceux à qui il ne les accorde pas, comme il paraît par saint Paul et par la Madeleine;

mais c'est pour faire connaître sa grandeur et nous donner sujet de le louer dans ses créatures.

Quelqu'un pourra dire que ces choses paraissent impossibles, et qu'il est bon de ne point scandaliser les faibles. A quoi je réponds qu'il vaut mieux que ces personnes n'y ajoutent point de foi que de manquer à exhorter ceux à qui Dieu fait de semblables grâces d'en profiter, et les autres, de s'en réjouir et de s'avancer de plus en plus dans l'amour de cette adorable majesté, qui fait éclater sa bonté et sa puissance par de si grandes miséricordes. A combien plus forte raison devez-vous donc, mes sœurs, en faire votre profit, sachant, comme vous le savez, que Dieu donne encore de plus grandes marques de son amour pour ceux qui l'aiment? Mais je puis vous assurer que ceux qui manquent de foi en cela ne recevront jamais de telles faveurs, parce qu'il ne prend plaisir à les répandre que sur ceux qui ne mettent point de bornes à sa puissance. Qu'il ne vous arrive donc jamais, mes filles, de tomber dans ce doute, encore que notre Seigneur ne vous conduise pas par ce chemin.

Pour revenir à ce château si magnifique et si agréable, il faut voir de quelle sorte nous pourrions nous en procurer l'entrée. Il semble d'abord que ceci soit une extravagance, parce que, si l'âme est elle-même ce château, il est évident qu'elle ne saurait y entrer, puisque l'on n'entre point dans un lieu où l'on est déjà. Mais vous devez savoir qu'il y a diverses manières d'être de ce château. Plusieurs âmes font seulement, comme des gardes, la ronde tout à l'entour, sans se mettre en peine de ce qui se passe au dedans, ni de savoir qui y est, ni quelles en sont les diverses demeures; et vous avez pu voir dans quelques livres qui traitent de l'oraison, qu'un des avis que l'on y donne, est que l'âme, pour entrer dans ce château, doit entrer en elle-même, ce qui n'est autre chose que ce que je viens de dire.

Un très-savant homme me dit autrefois qu'une âme qui ne fait point oraison ressemble à ces paralytiques qui, encore qu'ils aient des pieds et des mains, ne sauraient les remuer, et qu'il y en a de si malades et de si accoutumées à ne s'occuper que des choses extérieures, qu'il est impossible de les faire rentrer au-dedans d'elles-mêmes, parce qu'elles ont formé une si grande habitude de vivre avec les reptiles et les bêtes qui sont au-dehors du château, qu'elles leur sont devenues semblables. Tellement qu'encore qu'elles soient d'une nature si noble et si élevée qu'elle les rend capables de converser avec Dieu même, on ne saurait les guérir de cette déplorable maladie. Elle ne veulent ni connaître leur misère, ni

tâcher de s'en délivrer, et deviennent, ainsi que la femme de Loth, comme des statues de sel; parce qu'au lieu de tourner la tête vers Dieu, elles la tournent vers ces créatures immondes, de même qu'elle la tourna vers Sodome.

QUE L'ORAISON EST LA PORTE DE CE CHATEAU.

Selon ce que je le puis comprendre, la porte pour entrer dans ce château est l'oraison, tant vocale que mentale, accompagnée d'attention, sans quoi ce ne peut être une véritable oraison, puis que, pour faire que c'en soit une, il faut considérer à qui l'on parle, ce que l'on est, ce que l'on demande, et à qui on le demande, autrement on ne prie guère, quoique l'on remue beaucoup les lèvres. Néanmoins ce peut être une oraison, encore que l'on ne fasse point de réflexion, à cause qu'on en a fait d'autres fois. Mais si l'on faisait coutume de parler à Dieu comme l'on parlerait à l'un de ses domestiques, en disant, sans y prendre garde, tout ce qui vient en la pensée et que l'on sait par cœur, je ne saurais croire que cela puisse passer pour oraison, et je prie Dieu que nul chrétien n'en use de cette sorte. J'ai une ferme confiance, mes sœurs, que cela ne vous arrivera point, puisque vous êtes accoutumées à prier Dieu intérieurement et du fond du cœur, ce qui est un excellent moyen pour s'empêcher de tomber dans une telle stupidité.

Je ne parle point à ces âmes percluses et paralytiques, qui sont tant à plaindre et dans un si grand péril, si notre Seigneur ne vient lui-même leur commander de se lever, comme il fit à ce paralytique qui avait passé trente-huit ans sur le bord de la piscine; mais je parle aux âmes qui entrent enfin dans ce château, parce qu'encore qu'elles soient si engagées dans les occupations du siècle, qu'elles en sont toutes remplies, à cause que le cœur s'attache où est son trésor, néanmoins, comme elles ont de bons désirs, elles travaillent quelquefois à s'en détacher, fônt des réflexions sur l'état où elles sont, ont recours à Dieu, et quand ce ne serait que de mois en mois, lui représentent leurs besoins; et cette connaissance d'elles-mêmes et de leur égarement leur est si utile, qu'elle les fait enfin entrer dans le château, mais seulement dans la plus basse demeure, parce que ce grand nombre d'imperfections qui restent sont comme autant de reptiles qui y entrent avec elles, et les rend encore incapables de remarquer les beautés de ce superbe édifice, et d'y jouir d'une entière satisfaction.

Vous serez peut-être surprises de ce discours, mes filles, à cause

que, par la miséricorde de Dieu, vous n'êtes pas du nombre de ces personnes ; mais vous devez souffrir que je m'en explique comme je puis, se rencontrant dans l'oraison des choses intérieures et si élevées, que je ne saurais faire entendre d'une autre sorte la manière dont je les comprends. Dieu veuille même que j'aie bien réussi en quelques-unes, dans un sujet qu'il est fort difficile que vous entendiez, si vous n'en avez l'expérience ; mais si vous l'avez, vous connaîtrez que je ne pouvais agir autrement. Je prie notre Seigneur de faire, par sa bonté, que je ne m'en acquitte pas trop mal.

CHAPITRE II.

État déplorable d'une âme qui est en péché mortel. Qu'il faut commencer par tâcher d'entrer dans la connaissance de soi-même, qui est la première demeure de ce château intérieur et spirituel. Qu'il faut passer de cette connaissance à celle de Dieu. Efforts que font les démons pour empêcher les âmes d'entrer dans cette première demeure, et ensuite dans les autres ; avis de la Sainte pour résister à leurs artifices.

ÉTAT D'UNE ÂME QUI EST EN PÉCHÉ MORTEL.

Avant que de passer outre, je vous prie, mes sœurs, de considérer quel malheur c'est à une âme qui est comme un superbe château tout resplendissant de lumière, comme une perle orientale sans prix, comme un arbre de vie, planté dans le milieu des eaux vives de la vie, qui est Dieu même, lorsqu'elle commet un péché mortel, et se trouve, par cette chute, dans les ténèbres les plus épaisses et l'obscurité la plus noire que l'on puisse s'imaginer, parce qu'encore que ce même soleil qui la remplissait de sa lumière et la rendait tout éclatante de beauté demeure toujours au milieu d'elle, et qu'elle soit de sa nature, comme un cristal capable d'être pénétré et éclairé de ses rayons, ce soleil se trouve alors éclipsé pour elle. Ainsi, toutes les bonnes œuvres qu'elle peut faire étant en cet état, lui sont inutiles pour le salut, à cause qu'elles n'ont pas Dieu pour principes, sans quoi nos vertus apparentes ne sont que de fausses vertus, parce que nous ne saurions lui être agréables lorsque nous nous éloignons de lui, et que celui qui commet un péché mortel, au lieu d'avoir intention de le contenter, ne pense qu'à plaire au démon, qui n'étant que ténèbres rend son âme ténébreuse comme lui.

Je sais une personne à qui notre Seigneur avait fait voir en quel état est une âme lorsqu'elle a commis un péché mortel, et cette personne me disait qu'elle ne croyait pas que, si on le connaissait, il se

trouvât quelqu'un qui pût se résoudre à tomber dans ce malheur, quelque peine qu'il fallût prendre pour en éviter les occasions; ce qui lui donnait un désir extrême que chacun le sût et en fût bien persuadé. Je vous conjure, mes filles, d'imiter ce zèle, et de prier beaucoup Dieu pour ceux qui se trouvent en cet état. Il est si déplorable, que comme ces personnes ne sont que ténèbres, ces ténèbres se répandent dans toutes leurs actions. Car, de même que les ruisseaux qui partent d'une source vive et très-claire en retiennent les qualités, toutes les actions d'une âme qui est en grâce sont agréables aux yeux de Dieu et des hommes, parce qu'étant, ainsi que je l'ai dit, semblable à un arbre planté dans la source de la vie, la fraîcheur et la nourriture qu'elle en reçoit lui font produire sans cesse des fruits admirables. Mais lorsqu'au contraire l'âme va, par sa faute, comme se transplanter dans un marais infect et puant, tous les fruits qu'elle produit ne sont que comme corruption et pourriture.

Il faut donc remarquer que Dieu étant ce divin soleil qui est et qui demeure toujours dans le centre de l'âme, rien n'est capable de ternir l'éclat de sa beauté et d'obscurcir sa lumière. Mais l'âme ne laisse pas de devenir toute ténébreuse par le péché, de même qu'un voile noir dont on couvrirait un cristal opposé au soleil, l'empêcherait d'être éclairé de ses rayons.

O âmes rachetées par le sang d'un Dieu ! je vous conjure en son nom de faire attention à une vérité si importante et d'avoir compassion de vous-mêmes. Car, cela étant, pourriez-vous ne point faire tous vos efforts pour arracher ce voile funeste, qui vous cache la splendeur de cette divine et éternelle lumière, que vous ne sauriez espérer de recevoir jamais, si vous mourriez avant que de sortir du malheureux état où vous êtes ?

Jésus, mon Sauveur, qui peut assez déplorer le malheur de ces âmes ? Quel trouble ne voit-on point à l'entrée de ce château ? Quelle émotion dans les sens et les puissances qui en sont comme les officiers, et enfin quel fruit peut-on attendre d'un arbre qui ne tire sa nourriture que du démon ?

Un homme fort spirituel m'a dit autrefois qu'il ne s'étonnait pas du mal que font ceux qui sont en péché mortel, mais qu'il ne pouvait assez s'étonner de ce qu'ils n'en font pas beaucoup davantage. Dieu veuille, s'il lui plaît, nous délivrer d'une misère si étrange que nulle autre ne peut tant mériter ce nom, puisqu'elle attire après elle des maux éternels. C'est là, mes filles, la seule chose que nous devons craindre, et dont nous devons demander à Dieu dans nos prières, de nous garantir, puisque nous sommes,

par nous-mêmes si faibles, et si infirmes que nous travaillerions en vain, sans son assistance, à conserver, selon l'expression de ce grand roi et ce grand prophète, la place qu'il a commise à notre charge.

Cette même personne me disait qu'elle avait tiré deux grands avantages de la faveur que Dieu lui avait faite de lui donner cette connaissance. L'un d'avoir, par l'horreur de ces terribles chutes, une si extrême appréhension de l'offenser, qu'il lui demandait sans cesse de ne point l'abandonner. Et l'autre que ce lui était comme un miroir qui l'instruisait dans l'humilité, en voyant que tout le bien que nous faisons ne procède que de cette source dans laquelle notre âme, tel qu'un arbre abondant en fruits, se trouve plantée, et de ce soleil dont la chaleur douce et vivifiante lui fait produire de bonnes œuvres. A quoi cette personne ajoutait, qu'il en était si persuadé, que lorsqu'il faisait ou voyait faire à un autre quelque bonne action, il la rapportait aussitôt à Dieu comme à son principe, et lui en rendait grâces, parce qu'il connaissait clairement que nous ne pouvons rien sans son secours, ce qui faisait même que d'ordinaire il ne se souvenait point d'avoir eu part à ses bonnes œuvres.

Vous ne devez pas, mes sœurs, plaindre le temps que vous donnerez à lire ceci, ni moi regretter celui que j'ai employé à l'écrire, si nous gravons bien ces choses dans notre mémoire. Les savans ne les ignorent pas, mais l'esprit des femmes n'allant pas si loin, elles ont besoin de tout ce qui peut les instruire, et c'est pour cette raison que notre Seigneur a permis que de semblables choses soient venues à ma connaissance. Je le prie de tout mon cœur de m'assister, afin que je puisse vous en faire part. Car ces matières intérieures sont si obscures, qu'étant aussi ignorante que je suis, il m'arrivera souvent de ne pouvoir éviter de dire plusieurs choses superflues et même extravagantes parmi quelques-unes qui seront utiles. Mais si l'on a besoin de patience pour lire ce que j'écris, on doit considérer que je n'en ai pas moins eu pour écrire ce que je ne savais pas, étant très-véritable que j'ai quelquefois pris la plume sans savoir ni ce que j'avais à dire, ni par où je devais commencer.

Je sais, mes filles, combien il vous importe que je vous explique le mieux que je pourrai certaines choses intérieures, puisque l'on nous parle continuellement de l'utilité de l'oraison, et qu'encore que nos constitutions nous obligent d'y employer diverses heures, on ne nous dit point ce que nous pouvons y contribuer, ni on ne nous explique que fort peu les moyens dont Dieu se sert pour nous

faire avancer d'une manière surnaturelle. Ainsi j'ai sujet d'espérer que ce vous sera une grande consolation que je vous en donne quelque lumière, en vous faisant voir la beauté de cet édifice céleste et intérieur si peu connu des hommes, bien que plusieurs prétendent d'y avoir part. Or, quoique notre Seigneur m'eût donné quelque intelligence des autres choses dont j'ai écrit, j'ai connu ensuite qu'elle n'était pas telle que je l'ai eu depuis, principalement en celles qui sont les plus difficiles; et ce qui me met en peine est que pour les faire entendre je serai contrainte d'user de termes bas et vulgaires, parce que mon esprit rude et grossier n'en saurait trouver de plus propres.

DE LA CONNAISSANCE DE SOI-MÊME QUI EST LA PREMIÈRE
DEMEURE DE CE CHATEAU.

Pour revenir donc à ce château dans lequel il y a diverses demeures, vous ne devez pas les concevoir comme étant toutes engagées les unes dans les autres, mais porter vos yeux vers le centre qui est le palais où habite ce grand roi, et le considérer comme un palmier qui couvre de diverses écorces le fruit délicieux qu'il produit. Car il y a au-dessus et à l'entour de ce palais diverses demeures; et toutes les choses qui regardent l'âme, allant au-delà de ce que nous pouvons nous imaginer, nous ne saurions nous les représenter dans une trop grande étendue. A quoi il faut ajouter qu'il n'y a une seule de ses demeures qui ne soit éclairée par ce soleil, dont la lumière remplit tout ce magnifique château.

Soit qu'une âme s'exerce beaucoup ou peu à l'oraison, il importe extrêmement de ne pas trop la contraindre; mais puisque Dieu lui fait la grâce de la recevoir dans ce château, il faut la laisser aller dans ces diverses demeures, sans l'obliger à s'arrêter longtemps dans une seule, quand ce serait celle de la connaissance d'elle-même, parce qu'encore que rien ne soit plus nécessaire, remarquez bien ces paroles, même pour les âmes à qui Dieu fait tant de grâce que de leur donner entrée dans le centre de ce château, qui est le palais où il habite, elles ne pourraient, quand elles le voudraient, perdre jamais cette connaissance d'elles-mêmes, à cause que leur humilité, comme une abeille qui travaille sans cesse à faire le miel, leur représente toujours leur néant, sans quoi elles seraient perdues. Mais ainsi que le travail de l'abeille ne l'empêche pas de sortir de sa ruche pour aller chercher, sur diverses fleurs, la matière de son ouvrage, cette connaissance de nous-mêmes n'empêche pas aussi l'âme de prendre quelquefois

son vol pour considérer la grandeur et la majesté de Dieu dans ses ineffables perfections; et elle connaîtra encore beaucoup mieux par ce moyen que par elle-même quelle est sa bassesse, et se trouvera plus délivrée de ses propres imperfections, que j'ai dit être comme des reptiles qui étaient entrés avec elle dans cette première demeure, qui est cette connaissance d'elle-même. On doit donc regarder ce que je viens de dire comme une grâce singulière que l'on reçoit de Dieu dans ces occupations de l'âme, qui n'ont rien que de grand et d'utile; et ne doutez point, mes sœurs, que nous n'avancions beaucoup davantage par la considération des grandeurs et des merveilles de ce souverain être, dont nous sommes l'ouvrage et les créatures, que si nous demeurions toujours attachées à celles de notre néant et de notre bassesse.

PASSER DE LA CONNAISSANCE DE SOI-MÊME A CELLE DE DIEU.

Je ne sais si je me suis bien expliquée, et ce point est d'une extrême conséquence, parce que, quelques élevées que soient vos pensées vers le ciel, je ne voudrais pour rien au monde que cela diminuât votre humilité, n'y ayant point de vertu qui nous soit plus nécessaire, tandis que nous sommes encore sur la terre. C'est ce qui m'oblige à vous répéter que nous ne saurions mieux faire que de commencer par nous efforcer d'entrer dans cette première demeure où l'on s'occupe à la connaissance de soi-même, sans vouloir d'abord monter plus haut. Car quel besoin a-t-on de voler, lorsque l'on peut aller par un chemin facile et très-sûr? Tâchons donc plutôt, mes sœurs, d'y marcher à grands pas; et le seul moyen, à mon avis, de nous bien connaître, est de nous appliquer à bien connaître Dieu. Sa grandeur nous fera voir notre bassesse; sa pureté, notre impureté, et son humilité, notre défaut d'humilité.

Nous tirons de cela deux avantages; l'un, de comprendre beaucoup mieux quel est notre néant, en considérant cette suprême majesté, de même que l'on connaît beaucoup mieux qu'une chose est fort noire, quand elle est comparée à une fort blanche; l'autre, que notre entendement et notre volonté s'ennoblissent et deviennent plus capables de pratiquer les grandes vertus, lorsque outre la connaissance de nous-mêmes, nous travaillons à acquérir celle de Dieu. Car comme je l'ai dit de ceux qui sont en péché mortel, que leurs actions ressemblent à ces ruisseaux dont les eaux, venant d'une source corrompue, sont toujours noires et puantes (ce qui n'est qu'une comparaison, puisque Dieu nous garde d'être en cet état), de même, si nous demeurons dans la considération de notre

misère, nous serons comme un ruisseau dont l'eau sera toujours trouble par tant d'appréhensions et de craintes qui nous rendront lâches et timides, en nous faisant penser sans cesse si l'on n'a point les yeux jetés sur nous pour observer nos actions; si nous ne nous égarons point en marchant par ce chemin; si l'n'y aura point de présomption d'oser entreprendre cette bonne œuvre; si, étant si imparfaites, nous devons nous appliquer à une chose aussi élevée qu'est l'oraison; s'il ne vaudrait pas mieux se contenter de marcher dans la voie commune et ordinaire, puisque les extrémités sont vicieuses, même en ce qui concerne la vertu; si, étant de si grandes pécheresses, ce ne serait point, en voulant s'élever davantage, se mettre en hasard de tomber de plus haut, et ainsi au lieu de servir aux autres, leur nuire, en effectuant mal à propos ces singularités.

Hélas! mes filles, de combien d'âmes le démon a-t-il causé la perte en leur faisant prendre pour humilité ce que je viens de dire, et tant d'autres choses semblables que je pourrais y ajouter, abusant ainsi de la connaissance que ces personnes ont d'elles-mêmes, afin de les empêcher d'en sortir pour passer à celle de Dieu; ce qui, au lieu de diminuer leur humilité, l'augmenterait. Ce n'est pas que nous n'ayons ces sujets de craindre, et même encore davantage; mais je soutiens que pour acquérir la véritable humilité, nous devons jeter et arrêter les yeux sur Jésus-Christ, notre Sauveur, et sur ses saints, puisque c'est un excellent moyen pour élever notre esprit et pour empêcher que la connaissance de nous-mêmes ne nous décourage. Car encore que cette première demeure soit la moindre de toutes, elle ne laisse pas d'être si avantageuse et si riche, que, pourvu que l'on se défasse de ces reptiles qui y entrent avec nous, l'on peut de là passer aux autres.

**EFFORTS QUE FAIT LE DÉMON POUR EMPÊCHER LES AMES D'ENTRER
DANS CETTE PREMIÈRE DEMEURE.**

Mais il n'est pas croyable de combien d'adresse et d'artifices le démon se sert pour empêcher les âmes de se bien connaître elles-mêmes et le chemin qu'elles doivent suivre. Entre plusieurs choses que je sais par expérience de cette première demeure, je vous dirai, mes filles, qu'elle contient une infinité de logemens, à cause du grand nombre d'âmes qui y entrent en diverses manières, et toutes avec bonne intention. Or, comme tout l'enfer veille sans cesse pour leur nuire, ces logemens sont pleins de démons

qui leur tendent mille pièges pour les empêcher de passer d'une demeure dans une autre. Ils ont peine d'y réussir contre les âmes qui sont les plus proches de la demeure où habite ce grand roi ; mais ils surmontent facilement celles qui, étant encore plongées dans les plaisirs du monde, et passionnées pour de vains honneurs et de vaines prétentions, n'ont pas le courage de se servir, pour leur résister, des sens et de ses puissances, l'entendement, la mémoire et la volonté que Dieu leur a donnés pour se défendre de leurs attaques. Or, bien que les âmes qui sont en cet état désirent de ne point offenser Dieu et fassent de bonnes œuvres, elles doivent recourir à lui avec grand soin, à la Sainte Vierge et aux saints pour les protéger et les défendre ; et il n'y a point d'état si parfait où l'on ait besoin de faire la même chose, puisque le secours de Dieu nous est toujours nécessaire, et je le prie de tout mon cœur de ne nous le pas refuser.

Que notre vie sur la terre est misérable ! Mais à cause, mes filles, que j'ai beaucoup parlé ailleurs du grand préjudice que nous recevons de n'être pas bien instruites dans l'humilité et la connaissance de nous-mêmes, je n'en dirai pas ici davantage, quoique rien ne nous importe tant que de tirer quelque profit de ce que j'en ai dit.

Vous devez remarquer que ces premières demeures sont peu éclairées de la lumière qui sort du palais de ce grand roi. Non qu'elles soient aussi obscurcies que lorsque l'âme est en péché mortel, mais à cause qu'elles le sont en quelque sorte, parce que ces couleuvres, ces vipères et ces autres reptiles venimeux qui s'y sont glissés avec l'âme, l'empêchent d'en considérer la lumière, de même que si une personne qui aurait les yeux si couverts de boue qu'elle pourrait à peine les ouvrir entrât dans une salle fort éclairée des rayons du soleil. Ces demeures sont donc fort claires, mais ces malheureux animaux qui obscurcissent les yeux de l'âme pour ne les attacher que sur eux-mêmes, l'empêchent d'en voir la clarté. C'est la disposition dans laquelle me paraît être une âme qui, bien qu'elle ne soit pas en mauvais état, est si occupée, comme je l'ai dit, du soin des affaires du monde et de ce qui regarde les biens et les honneurs, qu'encore qu'elle veuille faire réflexion sur elle-même et posséder le bonheur dont elle serait capable de jouir, elle en est empêchée par ces déplorable attachemens, dont il semble qu'elle ne puisse se dégager.

Il faut donc, pour entrer dans la deuxième demeure, que chacun, selon sa condition, s'efforce de renoncer à toutes les occupations non nécessaires, puisque, sans cela, je crois impossible que l'on

arrive jamais à cette principale demeure qui est le comble de la félicité, ni que l'on soit même en assurance dans les premières demeures, au milieu de tant de bêtes si dangereuses, dont il ne se peut faire que quelqu'une enfin ne nous pique et ne nous infecte de son poison.

Quel malheur serait donc le nôtre, mes filles, si après avoir évité tant de pièges, et être passées dans les autres demeures plus honorables de ce château, nous retombions, par notre faute, dans nos premières imperfections, ainsi qu'il est arrivé à plusieurs qui avaient reçu, comme nous des faveurs de Dieu ! Notre condition nous garantit des périls extérieurs, et Dieu veuille qu'elle nous délivre aussi des intérieurs. Mais prenez garde, mes sœurs, à ne vous mêler jamais des choses qui ne vous regardent point, et songez qu'il y a peu de demeures de ce céleste château où nous ne soyons obligées de combattre contre les démons. Il est vrai que dans quelques-unes nos puissances, qui sont comme les gardes de notre âme, sont plus capables de leur résister; mais nous avons toujours besoin de veiller pour découvrir leurs artifices, puisqu'ils sont si grands, que se transformant, comme ils font, en anges de lumière, ils pourraient autrement nous avoir fait beaucoup de mal avant que nous nous en aperçussions.

MOYENS D'EMPÊCHER LES TROMPERIES DU DÉMON.

Je vous ai dit autrefois que la malice du diable est comme une lime sourde dont il faut se défier de bonne heure, et je veux maintenant vous l'expliquer davantage. Cet esprit malheureux inspirera à une sœur un si violent désir de faire pénitence, qu'elle croira ne pouvoir trouver du repos que dans d'extrêmes mortifications. Mais si la supérieure lui défend de rien faire en cela sans sa permission, et qu'au lieu de lui obéir elle s'imagine de les pouvoir continuer secrètement, et ruine ainsi sa santé en contrevenant à l'obéissance, vous voyez à quoi se termine cette dévotion déréglée. Ce même ennemi de notre salut mettra dans l'esprit d'une autre qu'elle doit aspirer à une très-grande perfection. Cela est très-bon en soi; mais il pourra arriver de là que les moindres petites fautes de ses sœurs lui paraîtront de si grands péchés, qu'elle se rendra attentive à les observer pour en avertir la prieure, sans que souvent elle voie les siens propres, et que les autres, remarquant qu'elle les observe de la sorte, et ne sachant quelle est en cela son intention, pourront en être scandalisés.

L'avantage que le démon prétend tirer de là est très-grand,

puisqu'il va à refroidir la charité et à relâcher ce lien d'amour qui doit unir si étroitement ensemble celles qui servent un même Seigneur et un même maître, ce qui serait l'un des plus grands malheurs qui leur pourraient arriver. Car ne savez-vous pas, mes filles, que la véritable perfection consiste en l'amour de Dieu et du prochain, et qu'ainsi nous serons d'autant plus parfaites, que nous garderons plus parfaitement ces deux importants commandemens? Toute notre règle et toutes nos constitutions ne tendent qu'à cela seul. Renonçons donc à ce zèle indiscret qui ne peut que nous beaucoup nuire, et que chacune de nous considère ses propres défauts, sans examiner avec tant de soin ceux des autres. Comme j'en ai assez parlé ailleurs, je n'en dirai pas ici davantage, et me contenterai d'ajouter que cet amour qui vous doit lier toutes ensemble est si important, que je souhaiterais que vous l'eussiez continuellement devant les yeux, au lieu de vous amuser à considérer des bagatelles, qui, bien que n'étant pas en elles-mêmes des imperfections, ne laisseraient pas d'être capables, faute de discernement, de nous faire perdre cette paix intérieure qui nous doit être si chère, et de la faire perdre aux autres, ce qui serait acheter bien cher cette prétendue perfection qui serait encore beaucoup plus dangereuse, si le diable l'inspirait à l'égard de la prieure.

Il faut néanmoins y agir avec une grande discrétion, puisque si c'était des choses contraires à la règle et aux constitutions, au lieu de le dissimuler, la charité obligerait d'en avertir la prieure, et si elle ne s'en corrigeait, d'en informer le supérieur. De même, si on remarquait dans les sœurs quelques fautes importantes, on serait aussi obligé de se conduire de la sorte, sans se laisser aller à une vaine crainte qu'il y eût de la tentation. Mais pour empêcher les tromperies du diable, il faut bien se garder de s'entretenir de ces sujets les unes avec les autres, parce qu'il s'en servirait pour commencer à exciter du murmure, et l'on doit seulement en parler aux personnes qui peuvent y apporter du remède. Comme nous sommes dans un silence continu, cet avis ne nous est pas, grâce à Dieu, si nécessaire qu'à d'autres; néanmoins il est toujours bon de se tenir sur ses gardes.

DEUXIÈME DEMEURE.

CHAPITRE PREMIER

Comparaison des âmes qui sont dans la première demeure à des sourds et muets, et de celles qui sont dans la seconde à des muets qui ne sont pas sourds. Que l'âme se doit préparer alors à soutenir de grands combats contre le démon.

DIFFÉRENCE DE L'ÉTAT DES AMES QUI SONT DANS LA PREMIÈRE ET LA SECONDE DEMEURE.

J'ai maintenant à dire quelles sont les âmes qui entrent dans la seconde demeure et ce qu'elles y sont. Je voudrais le pouvoir faire en peu de mots, parce que j'en ai parlé ailleurs fort amplement, et qu'il me sera impossible de ne pas répéter une grande partie de ce que j'en ai écrit, à cause que je ne m'en souviens point. Que si je pouvais varier la manière d'en traiter, peut-être ne vous ennuierais-je pas, de même que nous ne nous lassons point de lire des livres qui en parlent, quoiqu'ils soient en grand nombre.

Il s'agit ici de ceux qui ont commencé de s'appliquer à l'oraison, et qui connaissent l'importance de ne pas s'arrêter dans la première demeure, mais qui ne sont pas encore absolument résolus d'en sortir, puisqu'ils ne se séparent point des occasions qui les mettent en si grand péril. C'est néanmoins une grande grâce que Dieu leur fait de connaître combien ces bêtes venimeuses sont à craindre, et de ce qu'ils tâchent par intervalles de les fuir. Quoiqu'ils ne courent pas tant de fortune que les premiers dont nous avons parlé, ils souffrent toutefois davantage, parce qu'ils connaissent le danger où ils sont, et il y a sujet d'espérer qu'ils entreront plus avant dans le château. Je dis qu'ils souffrent davantage, à cause que les premiers sont comme des sourds et muets qui, n'entendant ni ne parlant point, endurent plus patiemment la peine de ne point parler, au lieu que ceux-ci ressemblent à des personnes qui ont l'ouïe bonne, mais qui sont muettes, et sentent ainsi beaucoup plus de déplaisir de ne pouvoir parler. L'état de ces premiers n'est pas néanmoins le plus désirable, puisque c'est toujours un grand avantage d'entendre ce que l'on nous dit, et que ces deniers étant plus proches de Dieu entendent sa voix lorsqu'il les appelle. Car bien qu'ils s'occupent encore des affaires, des plaisirs et des divertissemens du monde, et qu'ils retombent

dans le péché après s'en être relevés, parce qu'il est comme impossible que ces bêtes venimeuses en la compagnie desquelles ils continuent d'être ne les fassent pas broncher, la bonté et la miséricorde de Dieu sont si grandes, et il désire tant qu'ils l'aiment et s'efforcent de s'approcher de lui, qu'il continue de les appeler pour leur en donner la hardiesse, et cela d'une manière si douce, que ce leur est une peine insupportable de ne pouvoir exécuter à l'heure même ce qu'il leur commande. Ainsi n'ai-je pas raison de dire que ces âmes souffrent davantage que si elles étaient sourdes à sa voix.

Ce n'est pas que cette voix par laquelle Dieu les appelle soit aussi forte que celle dont je parlerai dans la suite. Il se sert seulement pour se faire entendre des discours de gens de bien, de la lecture des bons livres, des maladies, des afflictions, et des vérités dont il nous donne quelquefois la connaissance dans l'oraison qu'il considère toujours beaucoup, quoique peu fervente. Ne laissez donc pas, mes sœurs, de faire une grande estime de cette grâce de notre Seigneur, et que ce que vous n'y répondez pas à l'heure même ne vous fasse point perdre courage. Sa patience est si grande qu'elle ne s'étend pas seulement à plusieurs jours, mais à plusieurs années, lorsqu'il voit que nous persévérons dans nos bons desirs; et il nous importe tellement d'y persévérer, qu'il est impossible que nous n'en tirions de grands avantages. Mais c'est une chose terrible de voir les efforts que le démon fait alors en mille manières pour attaquer l'âme, et qui la font beaucoup plus souffrir que lorsqu'elle n'était encore que dans la première demeure, parce qu'y étant sourde et muette, ou au moins entendant très-peu, elle était comme ceux qui ayant presque perdu l'espérance de vaincre se ralentissent dans leur résistance, au lieu qu'ici l'entendement est plus vif, les puissances plus éclairées, et le combat si échauffé, qu'il est impossible que l'âme n'en entende pas le bruit. Le diable se sert alors de ces serpens et de ces couleuvres dont j'ai parlé pour empoisonner ces âmes de leur venin, en leur représentant les plaisirs du monde comme s'ils devaient toujours durer, l'estime que l'on y avait pour elles, leurs parens, leurs amis, la perte de leur santé par les austerités de la pénitence que l'on ne peut manquer de vouloir faire lorsque l'on est arrivé dans cette seconde demeure, et mille choses semblables.

Jésus, mon Sauveur, dans quel trouble et quelles peines ces esprits de ténèbres ne jettent-ils point ces pauvres âmes par de si dangereux artifices? Elles ne savent si elles doivent passer outre ou retourner dans la première demeure. Car, d'un côté, la raison

leur représente l'artifice dont le démon se sert pour les tromper, et que tout ce qu'il y a dans le monde doit être considéré comme un néant en comparaison du bonheur où elles aspirent. La foi leur apprend que ce bonheur doit être l'objet de tous leurs desirs; la mémoire leur fait voir à quoi se terminent toutes les choses d'ici-bas, ceux qui sont tombés d'une très-grande prospérité dans une extrême misère, tant de morts subites de ceux qui étaient plongés dans les délices, et que ces corps qu'ils nourrissaient avec tant de délicatesse sont maintenant la pâture des vers dans le tombeau, et autres choses semblables. La volonté les porte à aimer celui dont elles n'ont pas seulement reçu l'être et la vie, mais qui leur a donné tant d'autres preuves de son amour, qu'elles souhaiteraient de pouvoir, par des effets, lui en témoigner leur reconnaissance. L'entendement leur fait connaître que, quand elles vivraient des siècles entiers, elles ne sauraient acquérir un ami si fidèle et si véritable; que le monde n'est que vanité et que mensonge; que les plaisirs que le démon leur permet, et les peines dont il les veut effrayer, ne sont que des illusions; que, en quelque lieu qu'elles puissent aller, elles ne sauraient trouver hors de ce château de sûreté et de paix; qu'il y aurait de l'imprudence d'aller chercher hors de sa maison ce dont on abonde chez soi, et où l'on a pour hôte le Seigneur et le maître de tout ce qu'il y a de richesses dans le ciel et sur la terre, pour se trouver réduit, comme l'enfant prodigue, à manger du gland avec les pourceaux, après avoir dissipé tout son bien : et ces raisons sont si fortes, qu'elles devraient suffire à ces âmes pour leur faire vaincre les démons. Mais, mon Seigneur et mon Dieu, la coutume que la vanité a établie a tant de force, et est si généralement reçue, qu'elle renverse tout, parce que la foi étant comme morte, nous préférons ce que nous voyons à ce qu'elle nous enseigne. Ainsi il n'y a qu'imperfection et que misère en ceux qui ont encore l'esprit rempli des choses visibles, et l'on doit en attribuer la cause à ces bêtes venimeuses dont ils ne sont pas délivrés. Car, de même qu'une personne mordue par une vipère et empoisonnée de son venin devient tout enflée, et mourrait si on ne lui faisait beaucoup de remèdes, l'âme se trouve en cet état, et a besoin pour en sortir d'une grâce particulière. Il ne faut donc pas s'étonner qu'elle ait tant à souffrir, principalement si le diable voit qu'elle veut faire tous ses efforts pour s'avancer dans le service de Dieu, puisqu'il emploie alors toutes les forces de l'enfer pour tâcher à la faire tourner en arrière.

Quel besoin, mon divin Sauveur, l'âme n'a-t-elle point en cet état de votre assistance, puisque sans elle elle ne peut rien? Ne

souffrez donc pas, s'il vous plaît, que se laissant surprendre, elle abandonne son entreprise. Faites-lui connaître que tout son bonheur en dépend, combien il lui importe de se séparer des mauvaises compagnies pour ne converser non-seulement qu'avec ceux qui ayant de bons sentimens se trouvent dans la même demeure, mais aussi avec ceux qui sont passés plus avant, afin qu'ils l'aident à y aller, et qu'elle se tienne toujours sur ses gardes pour ne se point laisser vaincre. Car si le diable la voit absolument résolue à tout souffrir et à mourir plutôt que de retourner dans les premières demeures, il la laissera bientôt en repos.

C'est ici où il faut que l'âme témoigne sa générosité, et ne ressemble pas à ces lâches soldats que Gédéon renvoya lorsqu'il allait au combat, mais considère qu'elle entreprend d'en soutenir un contre les démons, quand même ils se joindraient tous ensemble pour l'attaquer, et qu'étant armée de la croix de son Sauveur, elle n'a rien à appréhender. Je l'ai déjà dit et je le répète encore : elle ne doit point en cet état se proposer des contentemens et des plaisirs. Ce serait une manière bien basse de commencer à travailler à un si grand édifice, et bâtir sur le sable une maison qui tomberait aussitôt par terre. Il faut au contraire se préparer à souffrir des peines et des tentations, parce que ce n'est pas dans ces premières demeures que tombe la manne. Il est besoin de passer plus avant pour la ramasser à pleines mains dans ces autres demeures, où il n'y a rien que de délicieux, et où l'âme jouit de tout le bonheur qu'elle saurait souhaiter, n'ayant point alors d'autre volonté que celle de Dieu.

N'est-ce pas une chose plaisante que nos vertus ne faisant que de naître et étant encore mêlées de mille imperfections, nous osions prétendre de trouver des douceurs dans l'oraison et nous plaindre de nos sècheresses? Qu'il ne vous arrive jamais, mes sœurs, d'en user ainsi. Embrassez la croix que votre divin époux a portée, n'oubliez jamais que c'est à quoi vous vous êtes si solennellement engagée, et que celles qui pourront souffrir davantage pour l'amour de lui s'estiment les plus heureuses. C'est là le capital, et vous ne devez considérer tout le reste que comme un accessoire dont vous lui rendez de grandes actions de grâces, s'il vous en favorise.

Il vous semblera peut-être, mes sœurs, que pourvu que vous receviez de Dieu des faveurs intérieures, il n'y a point de peines extérieures que vous ne soyez résolues de souffrir; mais il connaît mieux que nous ce qui nous est propre; il ne nous appartient pas de lui donner conseil, et il nous peut dire avec raison que

nous ne savons ce que nous demandons. N'oubliez jamais, je vous prie, puisqu'il vous importe tant de vous en souvenir, que ceux qui commencent à faire oraison se doivent résoudre à travailler continuellement de tout leur pouvoir pour conformer leur volonté à celle de Dieu, et croire fermement que c'est en quoi consiste la plus grande perfection que l'on puisse acquérir dans cet exercice spirituel et ce chemin qui conduit au ciel. Ceux qui s'en acquitteront avec plus de soin recevront de plus grandes récompenses, et s'avanceront davantage dans cette divine voie. En quoi je n'exagère point, puisqu'il est très-véritable que c'est en cela que consiste tout notre bonheur. Car si d'abord nous nous égareons en voulant que Dieu fasse notre volonté et non pas la sienne, et qu'il nous mène par le chemin qui nous est le plus agréable, quelle fermeté peut avoir le fondement de cet édifice spirituel? Pensons donc seulement à faire ce qui dépend de nous, et tâchons de nous défendre de ces bêtes venimeuses qui nous donnent tant de peine par de mauvaises pensées dont nous ne pouvons nous garantir, par des sécheresses, et même quelquefois par leurs morsures; Dieu le permettant ainsi, afin de nous rendre plus vigilantes, et éprouver si nous sommes vivement touchées du regret de l'avoir offensé. Que vos chutes ne vous empêchent donc point, mes filles, de vous efforcer de passer outre. Dieu en tirera même du bien, ainsi que pour éprouver la bonté du thériaque on prend auparavant du poison.

Quand nous n'aurions point d'autres preuves de notre faiblesse et du préjudice que nous recevons de ces distractions, celle-là seule devrait suffire pour nous porter à nous recueillir. Car peut-il y avoir un plus grand mal que de se voir hors de chez soi? Et comment espérer de rencontrer ailleurs du repos lorsque l'on n'en trouve pas dans sa maison propre? Rien ne nous est si proche que nos puissances, puisque nous en sommes inséparables, et ces puissances nous font la guerre comme si elles voulaient se venger de celles que leur font nos imperfections et nos péchés. Notre Seigneur n'a, mes sœurs, rien tant recommandé à ses apôtres que la paix; et croyez-moi, si nous ne la trouvons en nous, nous travaillerons en vain à la chercher hors de nous.

Je conjure, par le sang que ce divin Sauveur a répandu sur la croix pour notre salut, tant ceux qui n'ont point encore commencé de rentrer dans eux-mêmes que ceux qui y sont déjà rentrés, de se bien garder de rien faire qui les porte à retourner en arrière; qu'ils considèrent que les rechutes étant plus dangereuses que les chutes, leur perte serait inévitable; qu'il se défient d'eux-

mêmes ; qu'ils mettent toute leur confiance en la miséricorde de Dieu, et il les fera passer d'une demeure à une autre, où non seulement ils n'auront plus sujet d'appréhender ces bêtes venimeuses, mais semoqueront de leurs efforts, les verront soumises à eux, et jouiront de tout le bonheur que l'on saurait souhaiter en cette vie.

Comme j'ai fait voir dès le commencement de quelle sorte on se doit conduire dans ces tentations que le diable suscite pour nous troubler, et que ce n'est pas avec violence, mais avec douceur qu'il faut travailler à se recueillir, afin de pouvoir continuer, je ne le répéterai point ici. Je me contenterai de dire qu'il est très-avantageux d'en communiquer avec des personnes qui en aient l'expérience. Que si vous vous imaginez qu'il puisse arriver un fort grand mal de manquer à certaines choses qui ne sont point essentielles, je vous assure que, pourvu que vous ne quittiez point l'exercice de l'oraison, Dieu les fera réussir à votre avantage, quoique vous ne trouviez personne qui vous en instruisse. Mais si vous aviez abandonné l'oraison, il n'y aurait d'autre remède pour empêcher que peu à peu vos chutes ne se multiplissent, que de rentrer dans l'exercice de l'oraison, et Dieu veuille vous faire bien comprendre une vérité si importante.

Si l'on dit que, puisqu'il est si dangereux de retourner en arrière, il faut donc mieux ne pas commencer et demeurer hors de château, je répons, et notre Seigneur l'a dit lui-même : *Que celui qui cherche le péril y rencontrera sa perte*, et qu'il n'y a point d'autre porte que l'oraison pour entrer dans ce château. Car n'y a-t-il pas de la folie à s'imaginer de pouvoir entrer dans le ciel sans entrer auparavant dans nous-mêmes par la connaissance de notre misère et de ce que nous devons à Dieu, et sans implorer souvent sa miséricorde ? Ne nous a-t-il pas dit aussi de sa propre bouche : *Que nul n'ira à son Père que par lui* ? Ce sont, ce me semble, ses mêmes paroles : *Et qui me voit voit mon Père*. Or je ne comprends pas comment nous pouvons le connaître et travailler pour son service, si nous ne considérons les obligations que nous lui avons, et la mort qu'il a soufferte pour l'amour de nous. Car la foi sans les œuvres est une foi morte, et à quoi nous peut-elle servir si nous ignorons le prix des souffrances de JÉSUS-CHRIST, d'où procède tout notre bonheur, et si nous ne nous excitons pas par cette considération à l'aimer ? Je le prie de nous faire connaître combien cher lui a coûté l'amour qu'il nous a porté : *Que le serviteur n'est pas par dessus le maître ; que l'on ne peut sans travail arriver à la gloire, et que l'on ne saurait que par la prière éviter de tomber à toute heure dans la tentation.*

TROISIEME DEMEURE

CHAPITRE PREMIER.

Dans quelles saintes dispositions sont les âmes à qui Dieu a fait la grâce d'entrer dans cette troisième demeure. Qu'en quelque état que nous soyons, il y a toujours sujet de craindre tandis que nous sommes en cette vie.

ÉTAT DE L'ÂME DANS CETTE TROISIÈME DEMEURE.

Que dirons-nous de ceux qui, par la persévérance qu'il a plu à Dieu de leur donner, sont demeurés victorieux dans ces combats et arrivés jusqu'à la troisième demeure, sinon que *bien heureux est l'homme qui craint le Seigneur*, qui est un verset, dont, ayant l'esprit aussi grossier que je l'ai, je n'avais pu jusqu'ici bien comprendre le sens, et je ne saurais trop remercier sa divine majesté de m'en avoir donné l'intelligence. Comment celui qui se trouve en cet état ne serait-il pas heureux, puisque, pourvu qu'il ne retourne point en arrière, il y a sujet de croire qu'il est dans le véritable chemin du salut? Vous voyez par là, mes sœurs, combien il importe de remporter la victoire dans les combats dont j'ai parlé, puisque je ne saurais douter que Dieu ne nous mette ensuite en sûreté de conscience. Mais je me reprends. Car peut-il y en avoir en ce monde? Et c'est cette incertitude qui m'a fait ajouter ces mots: Pourvu que l'on ne retourne point en arrière. Que cette vie est misérable d'être ainsi obligés, comme ceux qui ont toujours les ennemis à leur portes, d'avoir sans cesse les armes à la main pour se garantir de surprise!

« Mon Dieu et mon tout, comment voulez-vous que nous aimions une vie pleine de tant de misères, et que nous ne désirions et ne vous demandions pas que vous nous fassiez la grâce de nous en tirer, si ce n'est que nous puissions espérer de la perdre pour vous, ou de l'employer tout entière pour votre service, et surtout d'être assurés que nous accomplissons votre volonté? Car à moins que cela, ne devons-nous pas dire avec saint Thomas: *Mourons avec lui*? Et n'est-ce pas mourir plusieurs fois au lieu d'une seule que de vivre dans cette appréhension de pouvoir être pour jamais séparés de vous? C'est ce qui me fait vous dire, mes filles, que la grande

grâce que nous devons demander à Dieu est de nous mettre en assurance avec les bienheureux. Car au milieu de tant de craintes, quel contentement peut avoir celui qui n'en connaît point d'autre que d'être agréable à son Dieu, puisque l'on a vu tomber dans tant de grands péchés des personnes qui, menant une vie sainte, étaient dans ces craintes et de plus grandes encore? Et qui nous assure que si nous tombons Dieu nous donnera la main pour nous relever, et pour nous faire faire pénitence? J'entends par un secours particulier.

Cette pensée ne se présente jamais à mon esprit que je ne me trouve dans une extrême frayeur; et elle s'y présente si souvent, que je tremble en écrivant ceci. Je ne sais ni comment je le puis écrire, ni comment je puis vivre. Je vous conjure, mes filles, de demander à notre Seigneur de me faire la grâce qu'il vive toujours en moi. Car quelle assurance puis-je trouver dans une vie aussi mal employée qu'a été la mienne? Que ceci ne vous attriste point, je vous prie, comme je remarque quelquefois que cela vous arrive par le désir que vous auriez que je fusse une grande sainte, en quoi certes vous avez raison, et je le souhaiterais bien aussi; mais que puis-je faire et à qui m'en prendre qu'à moi-même des fautes que j'ai commises, puisque Dieu m'a favorisée de tant de grâces, que si j'en avais fait un bon usage elles auraient pu suffire pour m'obtenir l'accomplissement de votre désir?

Je ne saurais, sans une grande confusion et sans répandre des larmes, penser que j'écris ceci pour des personnes qui seraient capables de m'instruire, et il paraît bien en cela quel est le pouvoir de l'obéissance qui m'y contraint. Dieu veuille que vous en tiriez quelque utilité, et je vous conjure de lui demander pardon pour cette misérable créature qui a osé l'entreprendre. Il sait que je n'attends rien que de sa bonté, que je ne puis sans elle cesser d'être ce que je suis, et que c'est à elle que j'ai recours et aux mérites de son Fils et de sa très-sainte Mère dont, tout indigne que je suis, j'ai l'honneur, comme vous, de porter l'habit. Louez Dieu, mes filles, de ce que mes imperfections ne doivent point vous faire de honte, puisqu'elle ne vous empêchent pas d'être les véritables filles de cette reine des anges. Efforcez-vous d'imiter ses actions, admirez sa grandeur, et considérez quel est le bonheur de l'avoir pour protectrice, puisque mes péchés et ma malice n'ont point terni l'éclat de ce saint ordre. J'ai néanmoins un avis important à vous donner. C'est de ne vous tenir pas en assurance, quoique vous ayez une telle mère et soyez aussi bonne que vous êtes. Remettez-vous devant les yeux l'exemple de David

et de Salomon, ne vous fiez point en votre retraite, en votre pénitence, en vos communications avec Dieu, en vos continuel exercices d'oraison, en votre séparation des choses du monde, et en ce qui paraît même que vous en avez de l'horreur. Tout cela est bon, mais il ne suffit pas, comme je l'ai dit, pour vous ôter tout sujet de craindre, et vous devez graver ce verset dans votre mémoire et le méditer souvent : *Heureux celui qui craint le Seigneur.*

J'ai fait une grande digression, parce que le souvenir de mes imperfections et de mes péchés me donne tant de confusion lorsqu'ils se présentent à mon esprit, que je m'égare et me trouble.

Mais il me faut revenir à ce que j'avais commencé à dire des âmes à qui Dieu a fait une si grande faveur que celle d'avoir surmonté les difficultés qui se rencontrent à passer des deux premières demeures dans la troisième, et je crois que, par sa miséricorde, il y a plusieurs de celles-là dans le monde. Leur appréhension de l'offenser fait qu'elles évitent autant qu'elles peuvent de tomber même dans les péchés véniels. Elles aiment la pénitence, elles ont des heures de recueillement, elles emploient bien leur temps, elles exercent la charité envers le prochain, elles sont réglées dans toutes leurs actions, et gouvernent sagement leurs familles. Cet état est sans doute fort désirable, et il y a sujet de croire que Dieu ne leur refusera pas la grâce de passer dans les dernières demeures, si elles en ont un grand désir, puisque la disposition où elles sont est si louable, qu'elles peuvent obtenir de sa bonté des faveurs encore plus grandes que celles qu'elles ont déjà reçues.

Jésus, mon Sauveur, se trouvera-t-il quelqu'un qui ose dire qu'il ne souhaite pas un si grand bien, principalement après avoir surmonté les plus grandes difficultés? Personne sans doute ne le dira. Chacun assure qu'il le veut; mais comme il faut plus que des paroles pour porter l'âme à s'abandonner entièrement à Dieu et le faire régner dans elle avec une souveraine puissance, il ne suffit pas de le proférer de bouche, on doit l'avoir dans le cœur, comme nous l'apprenons par l'exemple de ce jeune homme de l'Évangile à qui notre Seigneur dit, *que s'il voulait être parfait, il quittât tout pour le suivre.* Dès que j'ai commencé à parler de ces demeures, j'ai toujours eu dans l'esprit que cela se passe de la sorte, et que, ces grandes sécheresses qui arrivent dans l'oraison en procédant d'ordinaire. Il y en a néanmoins encore d'autres causes comme aussi de ces peines intérieures qui font tant souffrir plusieurs personnes, sans qu'il y ait de leur faute, et dont notre Seigneur ne manque point de les délivrer avec beau-

coup d'avantage pour elles. A quoi l'on peut ajouter les effets que la mélancolie et d'autres infirmités produisent, sans parler en cela, non plus que dans tout le reste, des secrets jugemens de Dieu, et qui sont impénétrables. Mais je crois que ce que je dis est ce qui arrive le plus ordinairement. Car comme ces personnes voient qu'elles ne voudraient pour rien au monde commettre un péché mortel, ni la plupart d'elles un véniel, de propos délibéré, et qu'il n'y a rien à reprendre en la manière dont elles emploient leur temps et leur bien, elles ont peine à souffrir qu'étant de fidèles sujets de leur roi, on leur refuse l'entrée du lieu où il habite dans sa gloire, sans considérer que peu entrent jusque dans la chambre de la plupart des rois de la terre.

Entrez, mes filles, entrez dans vous-mêmes, passez jusque dans le fond de votre cœur, et vous trouverez le peu de compte que vous devez faire de ces petites actions de vertu auxquelles vous êtes obligées comme chrétiennes, et même à beaucoup davantage. Contentez-vous d'être sujettes de Dieu, et pour vouloir trop prétendre, ne vous mettez pas en hasard de tout perdre. Considérez les saints qui sont entrés dans la chambre de ce roi, et vous verrez la différence qu'il y a entre eux et nous. Ne demandez point ce que vous n'avez point mérité, et quelques services que nous ayons rendus à Dieu, gardons-nous bien de croire qu'après l'avoir d'ailleurs tant offensé, il nous doive quelque chose.

O humilité! humilité! je suis tentée de croire que ceux-là n'en ont pas beaucoup qui s'inquiètent de ces sécheresses. Mais ce n'est pas de même de ces grands travaux intérieurs dont j'ai parlé, il y entre bien davantage que le manque de dévotion. Éprouvons-nous nous-mêmes, mes sœurs, ou souffrons que notre Seigneur nous éprouve, et il le sait bien faire, encore que nous ne le voulions pas. Considérons ce que font pour son service ceux qui lui sont si fidèles, et nous verrons si nous avons sujet de nous plaindre de sa divine majesté. Car que voulons-nous qu'il fasse si nous nous éloignons de lui et nous retirons tout tristes, ainsi que ce jeune homme de l'Évangile, lorsqu'il nous enseigne ce que nous devons faire pour être parfaits, et qu'il veut nous donner des récompenses proportionnées à l'amour que nous lui portons! Mais et amour, mes filles doit être accompagné des œuvres et non pas imaginaire, parce qu'encore que Dieu n'ait pas besoin de nos œuvres, il les considère comme des effets de la résolution que nous avons faite de lui soumettre entièrement notre volonté. Que nous nous persuadons qu'il ne nous reste plus rien à faire, parce

qu'en nous rendant religieuses nous avons de notre plein gré renoncé pour l'amour de lui à l'affection de toutes les choses du monde en général, et à ce que nous possédons en particulier, qui, encore qu'il ne fût pas de plus grande valeur qu'étaient les filets de saint Pierre, doit être considéré comme beaucoup à l'égard de celui qui donne tout ce qu'il a; je dis que cette disposition est fort bonne, pourvu que l'on y persévère, et que l'on ne se rengage point dans les imperfections où l'on se trouverait encore dans les premières demeures que j'ai comparées à des animaux immondes, étant certain qu'en continuant dans cet abandonnement de toutes choses pour ne s'attacher qu'à Dieu, on obtient ce que l'on souhaite lorsque l'on ne cesse point de pratiquer (remarquez bien ces paroles, mes filles,) ce précepte de JÉSUS-CHRIST, *de nous considérer toujours comme des serviteurs inutiles*, qui n'ont rien fait pour mériter de semblables grâces, et que plus on a reçu de lui, plus on lui est redevable. Car que pouvons-nous faire pour un Dieu qui est tout-puissant, qui nous a créés, qui nous conserve l'être, et qui est mort pour nous? Ne devons-nous pas, au lieu de lui demander de nouvelles grâces et de nouvelles faveurs, nous tenir heureuses de pouvoir nous acquitter de quelque petite partie de l'obligation que nous lui avons à cause du service qu'il nous a rendu? Ce qui est une parole que je ne saurais préférer sans une très-grande confusion, quoiqu'il soit vrai qu'il n'a employé qu'à nous servir toute la vie qu'il a passée dans le monde.

Je vous prie, mes filles, de bien considérer quelques avis que j'ai à vous donner sur ce sujet. Vous pourrez y trouver de l'obscurité, parce que je ne saurais les expliquer plus clairement. Mais je ne puis douter que notre Seigneur ne vous en donne l'intelligence, afin d'augmenter votre humilité par ses sécheresses, au lieu que le démon voudrait s'en servir pour vous jeter dans l'inquiétude. Car lorsque des âmes sont véritablement humbles, quoiqu'elles ne reçoivent pas ces faveurs de notre Seigneur, il leur donne une conformité à sa volonté, et une paix qui les rend plus contentes que celles qu'il en gratifie, qui souvent étant les plus faibles ne voudraient pas apparemment changer ces faveurs contre les sécheresses de ces autres, qui ayant plus de force qu'elles, les supportent avec tant de vertus, parce que naturellement nous aimons davantage les contentemens que les croix.

« Seigneur, à qui nulle vérité n'est cachée, éprouvez-nous afin
 « de nous donner, par cette épreuve, la connaissance de nous
 « mêmes. »

CHAPITRE II.

Divers avis de la Sainte sur la conduite que doivent tenir ceux qui sont arrivés jusqu'à cette troisième demeure, et particulièrement touchant l'obéissance que l'on doit pratiquer et la retenue avec laquelle on doit agir.

AVIS TRÈS-UTILE DE LA SAINTE.

J'ai connu quelques personnes et même beaucoup qui après être arrivées à l'état dont je viens de parler, et avoir passé plusieurs années d'une manière qui paraissait si parfaite qu'il y avait sujet de croire qu'elles voyaient le monde sous leurs pieds, ou qu'au moins elles en étaient entièrement désabusées lorsque Dieu a commencé de les éprouver en des choses assez légères, sont tombées dans de si grandes inquiétudes et un tel abattement, que j'en étais étonnée, et ne pouvais m'empêcher de craindre pour elles, parce qu'y ayant si long-temps qu'elles faisaient profession de vertu, qu'elles se croyaient capables d'enseigner les autres, les conseils qu'on pourrais leur donner seraient inutiles. Je ne vois point d'autre remède pour les consoler que de leur témoigner une grande compassion de leurs peines, comme en effet elles en sont dignes, et de ne point contredire leurs sentimens, parce qu'étant persuadées qu'elles endurent pour l'amour de Dieu, elles ne peuvent s'imaginer qu'il y ait de l'imperfection, ce qui en est une autre bien grande pour des personnes si avancées. Il n'y a pas sujet de s'étonner qu'elles y tombent, mais il y en a, ce me semble, de voir qu'elles y demeurent si long-temps. Il arrive souvent que Dieu, pour faire connaître à ces âmes choisies quelle est leur misère, retire d'elles ses faveurs pour un peu de temps et qu'elles n'ont pas besoin de davantage pour connaître clairement qu'elles ne sont rien par elles-mêmes. Il arrive aussi quelquefois que leur déplaisir de voir qu'elles ne peuvent s'empêcher d'être touchées des choses de la terre leur est un accroissement de peine. Ainsi, quoiqu'il y ait de l'imperfection, c'est une grande miséricorde que Dieu leur fait, parce qu'elle les humilie.

Ces autres personnes dont je parlais auparavant sont très-éloignées d'être en cet état; elles admirent leurs sentimens, et voudraient que les autres les admirassent. J'en veux rapporter quelques exemples, afin de nous exciter à nous connaître et à nous

éprouver nous-mêmes, puisqu'il nous est avantageux d'avoir cette connaissance avant que Dieu nous éprouve. Si une personne riche, qui n'a ni enfans ni héritiers, vient à souffrir quelque perte qui n'empêche pas qu'il ne lui reste encore plus de bien qu'il n'en a besoin pour entretenir honnêtement sa famille, et que cela ne l'inquiète pas moins que si elle n'avait pas seulement du pain, notre Seigneur pourra-t-il croire qu'elle veuille tout quitter pour l'amour de lui? Elle dira peut-être que l'affliction qu'elle a de cette perte vient de ce qu'elle voudrait pouvoir faire du bien aux pauvres. Mais je suis persuadée que Dieu ne désire rien de nous que ce qui est conforme à l'état où il nous met, et qu'il ne peut y avoir de véritable charité dans ce qui trouble la paix et le repos de nos âmes. Que si cette personne ne se conduit pas de la sorte en cette rencontre, parce que Dieu ne l'a pas encore rendue assez parfaite, patience; mais qu'elle reconnaisse au moins qu'elle n'est pas arrivée jusqu'à cette liberté d'esprit qui la maintient dans le calme, qu'elle la lui demande, et qu'elle se dispose par ce moyen à la recevoir de sa bonté.

Une autre personne aura plus de bien qu'il ne lui en faut pour sa subsistance, et il s'offre une occasion de l'augmenter; si c'est par un don qu'on lui veut faire, à la bonne heure; mais de travailler pour cela, et, après l'avoir, s'efforcer d'en acquérir encore davantage, quelque bonne intention qu'elle ait (car parlant comme je fais de personnes d'oraison et de vertu, on doit croire qu'elle l'a bonne), elle ne doit point prétendre d'arriver par ce chemin jusqu'au palais d'un si grand roi.

Il en est de même pour peu que l'on méprise ces personnes et que l'on touche à leur honneur, parce que encore que Dieu, qui est un si bon maître, leur fasse quelquefois la grâce, en considération des services qu'elles lui ont rendus, de le souffrir assez patiemment, afin de ne point diminuer l'estime que l'on a de leur vertu, il leur reste une inquiétude dont elles ont peine à revenir,

Mais ces personnes ne sont-elles pas du nombre de celles qui méditent depuis si long-temps sur les avantages qui se rencontrent dans la souffrance, et qui désirent même de souffrir? Ne sont-elles pas si satisfaites de leur manière de vie, qu'elles voudraient que toutes les autres les imitassent? Et Dieu veuille toutefois qu'elles ne rejettent pas sur d'autres la cause de la peine qu'elles souffrent, et ne s'en attribuent que le mérite!

Il vous semblera peut-être, mes sœurs, que ceci est hors de propos, puisque rien de semblable ne se passe parmi nous. Nous

n'avons point de bien, nous n'en désirons point et nous n'en recherchons point, personne ne nous offense, et ainsi ces comparaisons n'ont point de rapport à notre état. J'en demeure d'accord; mais cela n'empêche pas que l'on n'en puisse tirer plusieurs conséquences utiles qu'il n'est pas besoin de remarquer ici en particulier, et qui vous donneront lumière pour connaître si vous êtes entièrement détachées de l'affection des choses auxquelles vous avez renoncé en quittant le monde, puisqu'il s'offre assez de petites occasions de l'éprouver, et de vous faire voir si vous êtes maîtresses de vos passions. Car, croyez-moi, la perfection ne consiste pas à porter un habit de religieuse, mais à pratiquer les vertus, à assujétir en toutes choses notre volonté à celle de Dieu, et à la prendre pour règle de la conduite de notre vie. Puisque nous ne sommes point encore arrivées jusqu'à ce degré de vertu, humilions-nous, mes filles. L'humilité est un remède infailible pour guérir nos plaies; et quoique notre Seigneur, qui est notre divin médecin, tarde à venir, ne doutez point qu'il ne vienne et ne nous guérisse.

Les pénitences que font ces personnes dont je viens de parler sont aussi réglées et aussi compassées que leur vie qu'elles désirent fort de conserver pour servir notre Seigneur. Ainsi elles pratiquent les mortifications avec grande discrétion, de peur de nuire à leur santé, et l'on ne doit point craindre qu'elles se tuent, tant leur raison est toujours la maîtresse, sans que leur amour pour Dieu les fasse passer par dessus les considérations qu'elle leur représente, pour ne se point laisser emporter à des austérités excessives. Mais je voudrais au contraire que nous nous servissions de notre raison pour ne nous pas contenter de servir Dieu en cette manière, et pour ne pas demeurer toujours ainsi en même état sans jamais arriver où ce chemin nous doit conduire, quoique nous nous imaginions de marcher toujours avec peine; et Dieu veuille qu'étant si difficile à tenir nous ne nous garions point. Vous semblerait-il, mes filles, que ce fût agir également si entreprenant un voyage, qui se peut faire en huit jours, on y employait un an en souffrant continuellement durant ce temps les mêmes incommodités des mauvais gîtes, des mauvais chemins, de la pluie et de la neige, outre le péril d'être ordu des serpens qui s'y rencontrent ?

Je ne pourrais en rapporter que trop de preuves, et je crains bien de n'avoir pas moi-même passé par dessus ces fausses raisons que notre raison nous représente pour nous empêcher de nous avancer, ainsi qu'il me semble que je m'y suis quelquefois

arrêtée. Cette dangereuse discrétion nous fait tout appréhender, nous fait tout craindre. Nous nous arrêtons sans oser passer plus avant, comme si nous pouvions arriver à ces bienheureuses demeures, et que d'autres en fissent le chemin pour nous. Mais, puisque cela est impossible, je vous conjure, mes sœurs, par votre amour pour notre Seigneur, de remettre entre ses mains votre raison et vos craintes, de vous élever au-dessus de la faiblesse de la nature, d'abandonner le soin de ce misérable corps à ceux que Dieu a établis pour veiller sur notre conduite, et de ne penser qu'à marcher sans cesse avec courage, pour jouir enfin du bonheur de voir notre Sauveur et notre Dieu. Car, encore que dans une vie aussi austère qu'est la nôtre, tous les soins que vous pourriez prendre de flatter le corps pour conserver votre santé vous seraient assez utiles, ils ne laisseraient pas de nuire à la santé de vos âmes. Le corps est ce qu'on doit le moins considérer ; tout consiste, comme je l'ai dit, à marcher avec grande humilité, et sans cela il est impossible de passer outre. Nous devons toujours croire que nous n'avons encore fait que peu de chemin ; que nos sœurs, au contraire, en ont beaucoup fait ; et non-seulement désirer d'être considérées comme les plus imparfaites, mais faire tout ce qui peut dépendre de nous, afin que l'on en soit persuadé. Cette disposition est très-excellente ; et, à moins que de l'avoir, nous demeurons en même état et dans de continuelles peines, sans jamais nous avancer, parce que, ne nous étant pas encore dépouillées de nous-mêmes, nous serons sans cesse chargées du poids de notre misère, au lieu que ces âmes parfaites, qui s'en sont dégagées en renonçant à elles-mêmes, prennent leur vol pour s'élever jusqu'à ces suprêmes demeures, qui peuvent les combler de félicité.

Dieu ne laisse pas néanmoins, comme juste, et encore plus, comme miséricordieux, de récompenser ces personnes ; et il nous donne toujours plus que nous ne méritons, en nous faisant éprouver des contentemens qui surpassent de beaucoup tous ceux dont on jouit dans cette vie. Mais je ne crois pas qu'ils soient accompagnés de beaucoup de goûts extraordinaires, si ce n'est quelquefois pour nous exciter, par la connaissance du bonheur qui se rencontre dans ces demeures supérieures, à souhaiter avec ardeur d'y arriver.

Il vous semblera peut-être, mes filles, qu'il n'y a point de différence entre les contentemens et les goûts, et qu'ainsi je ne devrais pas y en mettre ; mais je suis trompée, s'il ne s'y en trouve une fort grande. Je m'en expliquerai dans la quatrième demeure,

où il sera plus à propos d'en parler, à cause que je serai obligée de dire quelque chose des goûts que notre Seigneur fait qu'on y trouve; et quoique cela paraisse assez utile, il pourra, en vous faisant connaître plus distinctement les choses, vous porter à embrasser avec plus d'ardeur ce qui est plus parfait, outre que ce sera une grande consolation pour les âmes que Dieu conduit par ce chemin, et un sujet de confusion pour celles qui croient déjà parfaites.

Quesi elles sont humbles, elles seront excitées, par ce moyen, à rendre des actions de grâces à Dieu; et si elles ne le sont pas, elles sentiront un dégoût intérieur qu'elles ont bien mérité, puisque la perfection et la récompense ne consistent pas aux goûts, mais dans le plus grand amour de Dieu, et à agir en toutes choses avec plus de justice et de vérité.

Vous me demanderez peut-être à quoi sert de traiter de ces faveurs intérieures, et d'en donner l'intelligence, si ce que je dis est véritable, comme il l'est en effet. Je ne sais que vous répondre; vous pouvez vous en enquérir de ceux qui m'ont ordonné d'en écrire. Il ne m'appartient pas de disputer avec mes supérieurs, je suis obligée de leur obéir, et je ne serais pas excusable si j'y manquais.

Tout ce que je puis vous dire est que, lorsque je n'en avais aucune expérience, ni ne croyais pas la pouvoir jamais acquérir, ce m'aurait été une grande consolation d'avoir sujet de croire que j'agréais à Dieu en quelque chose, et j'en ressentais une si grande en lisant les faveurs qu'il fait aux âmes qui lui sont fidèles, que je lui en donnais de grandes louanges.

Quesi, étant aussi imparfaite que je suis, je ne laissais pas d'agir de la sorte, quelles actions de grâces ne lui doivent point rendre celles qui sont vertueuses et humbles? Ce nous doit être une telle satisfaction de donner à sa divine majesté les louanges qui lui sont dues, qu'il nous importe de connaître de quelle consolation et de quels contentemens nous nous priverions, si nous y manquions par notre faute. A combien plus forte raison donc ces consolations venant de Dieu et étant ainsi accompagnées d'amour et de force, peuvent-elles nous faire marcher sans peine dans ce chemin, et pratiquer de plus en plus les bonnes œuvres? Sur quoi ne vous imaginez pas qu'il ne soit point nécessaire que nous agissions; car, pourvu que nous fassions tout ce qui dépend de nous, Dieu, dont les secrets sont impénétrables, est si juste, qu'il nous donnera par d'autres voies ce qui nous manquera dans celle-ci, et qu'il sait nous être le plus utile.

Il me paraît très-important pour ceux à qui notre Seigneur fait la grâce d'être dans cette disposition, qu'ils met en état de s'élever encore plus haut, de travailler extrêmement à obéir avec promptitude; et, encore qu'ils ne soient ni religieux, ni religieuses, il leur sera très-avantageux d'avoir, comme font plusieurs, quelqu'un à qui ils se soumettent, afin de ne faire, en quoi que ce soit, leur volonté propre, qui est ce qui nous cause d'ordinaire le plus de dommage, ni de ne chercher point des personnes de leur humeur, qui les flattent au lieu de tâcher à les détromper de la vanité des choses du monde, dont il nous importe tant d'être instruits par ceux qui la connaissent; comme aussi, parce que lorsque nous voyons faire à d'autres des actions de vertu qui nous paraissaient impossibles, leur sainteté nous anime à les imiter, de même que les petits oiseaux s'enhardissent à voler en voyant voler leurs pères, et qu'encore que d'abord ils ne puissent aller guère loin, ils apprennent peu à peu à les suivre. J'ai donc raison de dire que cela leur est utile en toutes manières; et je le sais par expérience. Mais, quelque résolues que soient ces personnes de ne point offenser Dieu, elles feront très-bien d'en éviter les occasions, parce qu'étant encore proches des plus basses demeures, elles courraient fortune d'y retourner aisément, à cause qu'elles ne sont pas encore fondées sur la terre ferme, telle qu'est celle des personnes qui sont accoutumées à souffrir, qui connaissent, sans les craindre, les tempêtes qui s'élèvent dans le monde, et qui ne recherchent point leurs contentemens. Ainsi il pourrait arriver qu'une grande persécution que le diable exciterait pour les perdre, serait capable de renverser tous leurs bons desseins, et que voulant, par un véritable zèle, retirer les autres du péché, elles tomberaient elles-mêmes dans les filets de cet esprit de mensonge.

Considérons seulement nos fautes, sans examiner celles d'autrui, comme font plusieurs de ces personnes si réglées et si circonspectes, qui trouvent en toutes choses des sujets de craindre, et peut-être même dans les actions de ceux qui seraient capable de les en instruire en ce qui est du capital. Si nous avons quelque avantage sur elles dans la manière extérieure d'agir, ce n'est pas, quoique cela soit bon, ce qui importe le plus ni un sujet de prétendre que chacun doive marcher par la même voie que nous tenons, ni de nous mêler d'enseigner celle qui est la plus spirituelle et que peut-être nous ignorons.

Puisque, dans ces bons desirs que Dieu nous donne pour le bien des âmes nous pouvons commettre de grandes fautes, le

meilleur est d'observer ce que nous ordonne notre règle, qui est de demeurer toujours dans l'espérance et dans le silence. Laissons à notre Seigneur le soin des âmes qu'il a créées, il ne les abandonnera pas; et croyons assez faire, lorsque nous veillons sur nous-mêmes, et que nous avons recours à son assistance. Qu'il soit béni aux siècles des siècles.

QUATRIÈME DEMEURE

CHAPITRE PREMIER.

De la différence qu'il y a entre les contentemens et les goûts que l'on a dans l'oraison, et de celle qui se rencontre entre l'entendement et l'imagination. Qu'il ne faut point se troubler de ces importunes distractions que les égaremens de l'imagination et tant d'autres causes différentes donnent dans l'oraison.

Pour commencer à écrire de cette quatrième demeure, j'ai grand besoin d'implorer l'assistance du Saint-Esprit, afin qu'il parle par ma bouche, et m'inspire désormais ce que j'ai à dire pour donner quelque connaissance de ces dernières demeures, parce que ce sont des choses surnaturelles et si difficile à concevoir, qu'il n'y a que Dieu qui puisse nous les faire comprendre, ainsi que je l'ai dit dans un autre traité que j'écrivis il y a quatorze ans. Il me semble néanmoins que j'ai maintenant un peu plus d'intelligence que je n'en avais alors de ces faveurs que notre Seigneur fait à quelques âmes ; mais il y a une grande différence entre les éprouver et les exprimer. Je prie sa divine majesté de me faire la grâce de les bien comprendre, si vous en pouvez recevoir quelque utilité, sinon, je ne la lui demande point.

Comme ces dernières demeures sont plus proches du palais de ce grand roi, leur beauté est aussi plus merveilleuse. Il y a tant de choses si rares et si excellentes, que l'entendement ne peut les représenter qu'obscurément à ceux qui n'en ont point d'expérience ; mais ceux qui l'ont n'auront pas peine à les comprendre, principalement si cette expérience est grande.

On croira peut-être que, pour parvenir à ces demeures, il faut avoir été long-temps dans les autres ; mais, quoique pour l'ordinaire cela se trouva véritable au regard de celles dont je viens de parler, il n'y a pas néanmoins de règle certaine, parce que Dieu distribue ses faveurs quand il lui plaît, en la manière qu'il lui plaît, et à qui il lui plaît, et que, procédant toutes purement de lui, il ne fait tort à personne.

Ces bêtes venimeuses dont j'ai parlé entrent rarement dans ces dernières demeures ; et s'il arrive qu'elles s'y glissent, l'âme en reçoit plus de bien que de dommage. C'est pourquoi je crois qu'il est avantageux qu'elles y entrent, et qu'elles nous fassent la guerre en cet état d'oraison, puisque, s'il n'y avait point de ten-

tation, le diable pourrait mêler de fausses douceurs aux consolations que nous recevons de Dieu, ou au moins nous divertir de ce qui nous peut faire mériter, et nous laisser ainsi continuellement dans une même assiette et et un même transport d'esprit, que je ne saurais croire être sûrs, lorsqu'ils sont toujours les mêmes, parce que ce n'est pas la manière dont Dieu agit envers nous durant notre exil sur la terre.

DE LA DIFFÉRENCE QU'IL Y A ENTRE LES CONTENTEMENS ET
LES GOÛTS.

Pour revenir à ce que je disais de la différence qu'il y a entre les contentemens et les goûts qui se trouvent dans l'oraison, il me semble que l'on peut donner le nom de contentemens aux sentimens dans lesquels nous entrons par notre méditation et nos prières. Car, encore que nous ne puissions rien sans l'assistance de Dieu (ce que l'on doit toujours présupposer), ce sont des fruits de nos bonnes œuvres, nous les acquerrons, en quelque sorte, par notre travail, et avons sujet de nous réjouir de l'avoir si bien employé. Mais, si nous y prenons garde, nous sommes, en plusieurs rencontres, touchés de ces mêmes contentemens dans des choses purement temporelles; comme, par exemple, s'il nous arrive une grande succession, à quoi nous ne nous attendions pas; si nous revoyons une personne que nous aimons, dans le temps que nous l'espérions le moins; si on nous loue pour avoir réussi dans une affaire importante; ou si nous apprenons qu'un mari, ou un fils, ou un frère que nous croyions mort est plein de vie. J'ai vu, pour de semblables sujets, répandre quantité de larmes, et j'en ai quelquefois répandu moi-même. Or on ne peut douter que ces contentemens, que je ne saurais blâmer, ne soient naturels; et il me semble que ceux que j'ai dit que l'on reçoit dans l'oraison le sont aussi quelquefois, mais plus nobles, parce qu'encore qu'ils aient commencé par nous, ils se terminent à Dieu, au lieu que les goûts tirent leur principe de Dieu même, et se font ensuite sentir à notre âme, qui en est beaucoup plus touchée qu'elle ne l'était des autres.

« Jésus, mon divin sauveur, que je souhaiterais de pouvoir en ceci me bien expliquer! Je le comprends très-clairement, ce me semble; mais je ne sais comment le bien faire entendre. Faites, s'il vous plaît, Seigneur, que je le puisse. » Je me souviens, sur ce sujet, de ces mots d'un verset de prime: *Cum dilatasti cor meum*. Ceux qui auront souvent éprouvé ces contentemens et ces

goûts n'auront pas de peine d'en comprendre la différence; mais les autres ont besoin qu'on les aide à la connaître. Ces contentemens, au lieu d'ouvrir le cœur, le resserrent d'ordinaire un peu, quoique l'on soit bien aise de voir que l'on ne regarde en cela que Dieu, et que les larmes de douleur que l'on répand paraissent procéder, en quelque manière, de l'amour qu'on a pour lui. Si j'étais plus intelligente que je ne suis dans ces passions de l'âme et ces mouvemens qui ne sont que nature's, je pourrais peut-être me mieux expliquer; mais j'ai l'esprit si grossier, qu'encore que je le comprenne par l'expérience que j'en ai, je ne saurais le faire comprendre aux autres, ce qui montre combien la science est utile à tout.

Ce que l'expérience m'a appris de ces contentemens que l'on reçoit dans la méditation, c'est que les pensées de la passion de notre Seigneur me faisaient répandre des larmes jusqu'à me donner un extrême mal de tête: et le sentiment de mes péchés produisait en moi le même effet. Je ne veux point examiner laquelle de ces faveurs de Dieu était la plus grande; mais je désirerais seulement de pouvoir bien faire entendre la différence qui se rencontre en l'une et l'autre. Ces larmes et ces desirs procèdent donc quelquefois des sentimens que je viens de dire, et sont encore fortifiés par la pente de notre nature, et par la disposition où nous nous trouvons. Cela n'empêche pas néanmoins que, puisqu'elles ont Dieu pour objet, on ne les doive beaucoup estimer, pourvu que nous reconnaissons avec humilité que nous n'en sommes pas meilleures, et que, quand ce serait des effets de notre amour pour sa divine majesté, ce que nous ne saurions assurer, nous ne devrions pas moins lui en rendre grâces, puisque nous n'avons rien de bon que nous ne tenions de lui.

Voilà quelle est, pour l'ordinaire, la dévotion des âmes dans les trois premières demeures dont j'ai parlé. Elles ne s'occupent presque sans cesse qu'à agir par l'entendement, et à méditer; et comme elles n'ont pas encore reçu de plus grandes grâces, elles font bien; mais elles feraient encore mieux, si elles pouvaient produire quelques actes à la louange de Dieu, pour lui témoigner leur admiration de sa bonté, la joie qu'elles ont de ce que sa grandeur et sa puissance n'ont point de bornes, et combien elles souhaitent l'augmentation de son honneur et de sa gloire. Car cela excite et échauffe la volonté; et lorsqu'il plaît à notre Seigneur de leur donner ces sentimens, elles feraient une grande faute de ne s'y point arrêter, par la crainte d'interrompre leur méditation. Comme j'ai traité amplement ce point en d'autres

écrits, je me contenterai d'ajouter que, pour avancer dans ce chemin et arriver à ces demeures si souhaitables, il ne s'agit pas de beaucoup penser, mais de beaucoup aimer. Ainsi, mes filles, appliquez-vous à ce qui peut davantage vous exciter à aimer Dieu. Que si vous ignorez en quoi consiste cet amour, sachez que ce n'est pas en de grands goûts et de grandes consolations, mais en une grande et ferme résolution de contenter en toutes choses ce souverain maître de l'univers et d'employer tous nos efforts pour nous empêcher de l'offenser, et de le prier avec ardeur pour ce qui regarde la gloire de son fils et l'augmentation de la foi catholique. Ce sont là les véritables marques de l'amour que nous avons pour Dieu; et quelque grand que soit le profit que nous en tirons, ne vous imaginez pas qu'il soit nécessaire de ne penser jamais à autre chose, et que tout soit perdu, pour peu que l'on cesse de s'en occuper,

DE LA DIFFÉRENCE QU'IL Y A ENTRE L'ENTENDEMENT ET
L'IMAGINATION.

Les égaremens de l'imagination m'ont donné quelquefois de grandes peines, et il n'y a pas plus de quatre ans que je connus, par expérience, que l'imagination et l'entendement ne sont pas la même chose. Je le dis à un fort savant homme, et il me confirma dans cette opinion. J'en eus une grande joie, parce que, croyant auparavant que l'entendement n'était que la même chose que l'imagination, je ne pouvais voir sans douleur qu'il fût si inconstant et si volage que de passer d'ordinaire d'une pensée à une autre avec autant de vitesse que vole un oiseau, n'y ayant que Dieu qui soit capable d'arrêter l'imagination, lors même qu'il lui plaît de lier de telle sorte nos puissances, qu'on peut dire, en quelque manière, qu'elles ne sont plus attachées à notre corps; et quelquefois il m'est arrivé que toutes mes puissances me paraissant occupées de Dieu, et recueillies en lui, je voyais en même temps mon imagination être si troublée et si égarée, que je ne pouvais assez m'en étonner. • Seigneur, mon Dieu, comptez, s'il vous

- » plaît, pour quelque chose ce que le manque de connaissance
- » nous fait souffrir lorsque nous nous trouvons en cet état. Le
- » mal vient de ce que nous nous persuadons que tout consiste à
- » penser en vous, et croyons n'avoir pas besoin de nous informer
- » sur cela de ceux qui pourraient nous en instruire; d'où il arrive
- » que ce qui est un bien, nous paraît un mal, et que nous con-
- » sidérons comme des fautes des choses qui ne le sont point. •

C'est de là que procèdent aussi les plaintes que tant de personnes d'oraison, et particulièrement celles qui ne sont passavantes, font des peines intérieures qu'elles souffrent, et ce qui les fait tomber dans une mélancolie qui ruine leur santé, et les porte jusqu'à tout abandonner, faute de savoir qu'il y a comme un autre monde qui est tout intérieur, et qu'ainsi que le ciel roule avec une vitesse qu'il est impossible d'arrêter, nous ne saurions aussi arrêter notre imagination. D'où il arrive que nous persuadant qu'il en est de même de toutes nos puissances, nous croyons être perdues, et mal employer le temps que nous passons en la présence de Dieu, lorsque peut-être notre âme est unie à lui dans ces demeures supérieures, et acquiert du mérite par la peine qu'elle souffre de ce que l'imagination s'enfuit de la sorte hors du château pour s'aller mêler avec des bêtes immondes et venimeuses. Il ne faut donc point que cela nous trouble et nous fasse abandonner l'oraison, qui est ce que le démon désirerait, et la plus grande partie de nos inquiétudes et de nos peines ne vient que de ce que nous ne nous en apercevons pas.

DES DISTRACTIONS.

En écrivant ceci, et faisant attention sur ce grand bruit que j'ai dit au commencement que je sentais dans la tête, et qui m'empêchait de pouvoir travailler à ce que l'on m'a commandé d'écrire, il me paraît qu'il est semblable à celui que feraient plusieurs torrens qui tomberaient du haut des montagnes dans des précipices, ce qui ne se passe pas dans mes oreilles, mais dans le haut de ma tête, où l'on dit que réside la partie supérieure de l'âme.

Je me suis long-temps arrêtée à considérer cette extrême promptitude du mouvement de l'esprit, et Dieu veuille qu'il me souvienne d'en dire la cause, lorsque je traiterai des autres demeures dont il me reste à parler, ce lieu-ci n'y étant pas propre. Peut-être même qu'il a plu à Dieu de me donner ce mal de tête pour me la faire mieux comprendre. Car ni ce bruit, ni tout ce que je viens de rapporter ne me divertit point de mon oraison, et ne diminue en rien ni la tranquillité de mon âme, ni son amour, ni ses désirs, ni sa claire connaissance.

Que si la partie supérieure de l'âme est dans la partie supérieure de la tête, on demandera d'où vient donc qu'elle n'est point troublée par ce bruit. Je n'en sais pas la raison, mais je sais bien que ce que j'ai dit est véritable, et cela donne de la peine quand l'oraison n'est pas accompagnée de suspension; car lors-

qu'il y en a, on ne sent aucun mal tandis qu'elle dure; et c'en serait un très-grand si ce bruit nous empêchait de continuer notre oraison. Ainsi il faut bien se garder de se laisser troubler par ces pensées, ni de s'en mettre en aucune peine. Si c'est le démon qui nous les donne, il nous laissera bientôt en repos, s'il voit que nous ne nous en inquiétons point; et si elles procèdent, ainsi que tant d'autres infirmités, de l'état déplorable dans lequel le péché de nos premiers parens nous a fait tomber, nous devons le supporter avec patience, dans la vue de la justice de Dieu. La nécessité inévitable de manger et de dormir, tant d'autres assujétissemens de la vie, ne doivent-ils pas aussi nous faire connaître notre misère, et nous porter à désirer d'aller en un lieu qui nous en délivre? Je me souviens quelquefois de ce que l'épouse dit sur ce sujet dans le cantique; et tous les travaux que l'on peut souffrir dans la vie ne me paraissent pas approcher de ces combats intérieurs, parce qu'il n'y a point de travaux qui ne soient supportables, pourvu que nous ayons la paix en nous-mêmes. Mais de soupirer après le repos, ensuite de mille peines que l'on a eues dans le monde, de savoir que Dieu nous prépare ce repos, et de reconnaître que l'obstacle qui nous empêche d'en jouir est en nous-mêmes, c'est un tourment que l'on peut dire être presque insupportable.

Dieu veuille, s'il vous plaît, nous mettre en ce lieu bienheureux où nous serons affranchies de ces misères qui semblent faire quelquefois leur jouet de notre âme, et dont il nous délivre même dès cette vie, lorsqu'il nous fait la grâce d'arriver à la dernière demeure, comme je le dirai avec son assistance.

Toutes les personnes ne ressentent pas également ces peines à qui je donne le nom de misères. Il y en a sans doute qui n'en sont pas si travaillées que je l'ai été durant plusieurs années, étant si imparfaite qu'il me semblait que je n'avais point de plus grand ennemi que moi-même; et comme j'ai sujet, mes sœurs, de croire que vous ne serez pas peut-être exemptes de ce tourment, vous voyez que je vous en parle sans cesse, afin que lorsque cela arrivera, vous ne vous en affligiez point, mais laissez aller ces pensées que l'on peut comparer à ce qu'on nomme un traquet de moulin, sans vous en inquiéter, et sans que toutefois votre entendement et votre volonté cessent d'agir pour travailler à faire de la farine.

Il se rencontre du plus ou du moins dans ces importunes discrétions, selon les temps de l'état de notre santé, qu'il y ait de notre faute, et nous devons les souffrir comme tant d'autres choses.

dans lesquelles il est bien juste que nous prenions patience. Mais comme notre ignorance fait que le conseil que l'on vous donne de mépriser ces pensées, et les raisons que les livres vous en représentent, ne suffisent pas pour mettre votre esprit en repos, je ne crois pas perdre le temps que j'emploie de m'étendre encore sur ce sujet pour votre consolation. Cela néanmoins vous profitera peu si Dieu ne vous assiste et ne vous éclaire, et si vous n'employez les moyens ordinaires dont il veut que vous vous serviez pour connaître que l'on ne doit pas attribuer à l'âme ce qui procède de la faiblesse de notre imagination, de l'infirmité de notre nature, et de l'artifice du démon.

CHAPITRE II.

Différence qui se rencontre entre les contentemens que l'on reçoit dans l'oraison par le moyen de la méditation et les consolations surnaturelles que donne l'oraison de quiétude, et que la Sainte nomme des goûts. Des effets merveilleux qu'opère cette oraison, Humilité dans laquelle elle nous doit mettre et qui doit être si grande, que nous nous réputions indignes de recevoir de semblables grâces.

DE LA DIFFÉRENCE QU'IL Y A ENTRE L'ORAISON MENTALE ET CELLE DE QUIÉTUDE, A LAQUELLE LA SAINTE DONNE AILLEURS LE NOM DE GOÛTS.

Hélas, mon Dieu! à quoi me suis-je engagée? l'ai-je déjà oublié le sujet dont je traitais, parce que les affaires et mon peu de santé me contraignent souvent de tout quitter lorsque j'aurais le plus de facilité d'écrire? et j'ai si peu de mémoire, que n'ayant pas le loisir de relire ce que j'ai fait, je ne doute point qu'il n'y ait beaucoup de confusion dans tout ce discours.

Je pense avoir déjà dit que nos passions se trouvant quelquefois mêlées avec nos consolations spirituelles, elles jettent le trouble dans l'âme, et quelques personnes m'ont assurée que cela va jusqu'à les empêcher de pouvoir respirer, jusqu'à un saignement de nez et autres choses semblables fort pénibles.

Je ne saurais rien dire de ceci, parce que je n'en ai point d'expérience, mais cet état doit, à mon avis, être accompagné de satisfaction, parce que tout consiste à désirer de plaire à Dieu et à jouir du bonheur de sa présence. Ce que j'appelle ici des goûts, et que j'ai nommé ailleurs oraison de quiétude, est d'une autre nature, ainsi que le savent ceux à qui Dieu a fait la grâce de l'éprouver.

Pour mieux faire entendre ceci, je crois que l'on peut comparer ces contentemens que l'on reçoit dans l'oraison par la méditation et les consolations surnaturelles que donne l'oraison de quiétude, à laquelle on donne aussi le nom de goûts, à deux fontaines qui ont deux bassins d'où il sort de l'eau. Car mon ignorance et mon peu d'entendement font que je ne trouve rien de plus propre que cet élément, pour expliquer les choses spirituelles. Ainsi je le considère avec plus d'attention que les autres ouvrages de Dieu, quoique sa grandeur et sa sagesse infinie n'aient pas sans doute répandu moins de merveilles et renfermé moins de secrets dans toutes ses autres créatures, ne fût-ce qu'une fourmi, dont les personnes capables ne puissent tirer une grande instruction; mais non pas telle toutefois qu'il ne reste encore beaucoup de chose où leur connaissance ne peut atteindre. Je dis donc que ces deux bassins se remplissent d'eau en différentes manières; car l'une, qui est celle que nous recevons par la méditation, nous vient de fort loin par des aqueducs, et l'autre, qui est l'oraison de quiétude procède de la source même sans faire aucun bruit. Que si la source est fort grande, ainsi qu'est celle dont nous parlons, elle fournit tant d'eau à ce bassin, qu'il en sort un grand ruisseau qui coule sans cesse sans qu'il soit besoin pour ce sujet d'user d'aucun artifice.

La différence qu'il me paraît donc y avoir entre ces deux eaux est que les contentemens que l'on reçoit dans l'oraison par la méditation se peuvent comparer à la première, puisque ainsi qu'elle vient par des aqueducs, ces contentemens nous viennent par le moyen des pensées que cette méditation des œuvres de Dieu nous donne. Et comme cela ne se peut faire sans que notre esprit agisse et travaille, de là procède ce bruit dont j'ai parlé qui accompagne le profit et l'avantage que l'âme tire de la méditation. Au lieu que cette autre eau, qui est l'oraison de quiétude, procédant de la source même qui est Dieu et qui est une grâce toute surnaturelle, entre en notre âme comme dans un bassin, et la remplit d'une paix, d'une tranquillité, et d'une douceur inconcevables, sans qu'elle puisse comprendre en quelle manière cela se fait.

Quoique notre cœur ne ressente pas d'abord ce plaisir comme il fait ceux d'ici-bas, il en est après tout pénétré, et cette eau céleste ne remplit pas seulement toutes les puissances de notre âme, mais se répand aussi sur le corps; ce qui m'a fait dire que Dieu en étant la source, l'homme tout entier, c'est-à-dire, tant intérieur qu'extérieur, est comme un bassin dans lequel elle se décharge par une effusion non moins douce et tranquille qu'in-

concevable. Ce verset : *Vous avez étendu mon cœur*, me revenant dans l'esprit lorsque j'écris ceci, il ne me paraît pas que ce soit du cœur que procède cet extrême contentement que nous ressentons, mais d'une cause plus intérieure qui est le centre de l'âme, comme je le dirai plus particulièrement dans la suite. J'avoue que ce que je connais de ces secrets cachés au dedans de nous me donne un étrange étonnement, et combien doit-il y en avoir d'autres qui me sont inconnus !

« Seigneur mon Dieu, votre grandeur infinie est un abîme
 » impénétrable, et quoique nous soyons comme des enfans
 » encore imbéciles, nous osons nous imaginer d'en connaître
 » quelque chose nous qui ne connaissons pas seulement la
 » moindre partie de ce qui se passe dans nous-mêmes, et que
 » l'on peut dire être moins que rien en comparaison des mer-
 » veilles qui sont en vous. Mais cela n'empêche pas que nous
 » ne voyions avec admiration dans vos créatures des effets de
 » votre puissance infinie. »

Pour revenir à ce verset dont je crois pouvoir me servir pour faire comprendre ce que c'est que cet élargissement du cœur, il me semble que lorsque cette eau céleste dont j'ai parlé commence à sortir du fond de notre âme nous sentons qu'elle la remplit d'une douceur inconcevable, de même que s'il y avait en elle un brasier dans lequel on jetât d'excellens parfums d'où il s'élèverait une odeur admirable sans qu'il parût néanmoins aucune lumière, mais seulement une chaleur et une fumée qui pénétreraient entièrement l'âme, et il arrive quelquefois que cela passe jusqu'au corps. Ne vous imaginez pas néanmoins, mes sœurs, que l'on sente réellement ni de la chaleur ni de l'odeur, car c'est une chose beaucoup plus subtile, et je ne me sers de ces termes que pour vous en donner quelque intelligence. Ceux qui ne l'ont point éprouvé peuvent croire sur ma parole que cela se passe de la sorte, et que l'âme le connaît plus clairement que je ne suis capable de l'exprimer. Sur quoi il faut remarquer que ce n'est pas une chose que l'on se puisse mettre dans l'esprit, quelque efforts que l'on fit pour l'imaginer, ce qui montre qu'elle ne peut venir de nous, mais qu'elle procède de cette pure et divine source de la sagesse éternelle. Il ne me paraît pas qu'alors nos puissances soient unies ; il me semble seulement qu'elles sont comme enivrées par l'étonnement que leur donnent les nouvelles qu'elles voient.

Que si en parlant de ces faveurs de Dieu si intérieures, je dis quelque chose qui ne s'accorde pas avec ce que j'ai dit en d'autres

traités, on ne doit point s'en étonner, vu qu'il s'est passé depuis près de quinze ans, et que notre Seigneur me donne peut-être maintenant en cela plus de lumière que je n'en avais alors. Il n'y a même point de temps dans lequel je ne sois capable de me tromper, mais non pas de mentir, puisque, par la miséricorde de Dieu, j'aimerais mieux mourir mille fois, et que je rapporte sincèrement les choses en la manière que je les comprends.

Il me semble que dans l'état dont je viens de parler la volonté est unie en quelque sorte à celle de Dieu; mais c'est par les effets et par les œuvres que l'on connaît la vérité de ce qui s'est passé dans l'oraison, et il n'y a point de meilleur creuset pour éprouver jusqu'où vont la pureté et le prix de cet or céleste. Dieu fait une grande grâce à une âme qu'il favorise de cette oraison de lui en donner l'intelligence, et ce n'en est pas pour elle une moindre de ne point retourner en arrière.

Je ne doute nullement, mes filles, que vous ne souhaitiez de vous voir bientôt en cet état, et vous avez grande raison, parce qu'il est vrai, comme je l'ai dit, que l'âme ne comprenant pas ce que Dieu opère alors en elle, et quel est cet amour merveilleux par lequel il l'approche de sa majesté, vous désirez sans doute d'apprendre comment on arrive à ce bonheur? Je vous dirai ce que j'en sais, sans prétendre néanmoins d'entrer trop avant dans les merveilles ineffables qu'il plaît à Dieu d'opérer alors, ni des raisons pour lesquelles il le fait, et qu'il ne nous est pas permis d'approfondir.

Outre ce que j'ai dit dans les demeures précédentes, nous devons alors entrer dans une humilité encore plus profonde, puisque c'est par elle que Dieu se laisse vaincre et nous accorde tout ce que nous lui demandons. La première marque pour connaître si nous avons cette vertu est de nous croire indignes de recevoir de si grandes grâces et de ne pouvoir jamais en être favorisées. Que si vous me demandez comment nous pouvons donc les espérer, je réponds que c'est de faire ce que j'ai dit, et cela pour cinq raisons : la première, que nous devons aimer Dieu sans intérêt; la seconde, que c'est manquer d'humilité d'oser se promettre d'obtenir par des services aussi peu considérables que sont les nôtres des choses de si grand prix; la troisième, parce que la disposition où nous devons être pour recevoir de telles faveurs, après avoir tant offensé Dieu, n'est pas de désirer des consolations, mais d'imiter notre Sauveur en souhaitant de souffrir pour lui comme il a souffert pour nous; la quatrième, à cause qu'il n'est pas obligé de nous accorder ces grâces sans lesquelles nous pouvons être sauvées, comme il s'est

obligé à nous rendre dans le ciel participantes de sa gloire si nous observons ses commandemens, joint qu'il sait mieux que nous-mêmes ce qui nous est propre lorsque nous l'aimons véritablement, et j'ai connu des personnes qui, marchant dans cette voie de l'amour qui n'a pour objet que Jésus-Christ crucifié, non-seulement ne désiraient point ni ne lui demandaient point ces consolations et ces goûts, mais le priaient de ne leur en point donner en cette vie; et la cinquième raison, parce que nous travaillerons en vain, à cause que cette eau ne pouvant venir à nous par des aqueducs ainsi que cet autre dont j'ai parlé, nous ne saurions la recevoir que de Dieu même, qui en est la source; tous nos desirs, toutes nos méditations, toutes nos larmes, et tous les efforts que nous pouvons faire pour cela, sont inutiles; Dieu seul donne cette eau céleste à qui il lui plaît, et ne la donne souvent que lorsqu'on y pense le moins. Nous sommes à lui, mes sœurs; qu'il dispose de nous comme il voudra, et servons-le en la manière qui lui est la plus agréable. Je suis persuadée qu'il nous accordera ces grâces et plusieurs autres que nous n'oserions désirer, pourvu que nous nous humilions et nous nous détachions véritablement de toutes choses; je dis véritablement et non pas seulement de pensée, comme il arrive souvent, et ainsi nous tromper nous-mêmes.

CHAPITRE III.

D'une oraison que l'on appelle de recueillement surnaturel, qui précède l'oraison de quiétude. Avis important pour les personnes qui, dans l'oraison, prennent pour des ravissements ce qui n'est qu'un effet de leur faiblesse.

DU RECUEILLEMENT SURNATUREL QUI PRÉCÈDE L'ORAISON DE QUIÉTUDE.

Les effets de cette oraison de quiétude sont en grand nombre; et j'en rapporterai quelques-uns après avoir parlé de cette autre sorte d'oraison qui la précède presque toujours, mais en peu de mots, parce que j'en ai écrit ailleurs. J'entends une autre recueillement qui me paraît aussi être surnaturel, car il ne consiste pas à se retirer dans l'obscurité ni en d'autres choses extérieures, quoique, sans que nous l'affections, nous désirions d'être en solitude, que nous fermions les yeux, et nous trouvions disposées à cette sorte d'oraison dans laquelle les sens perdent l'avantage qu'ils avaient sur l'âme, et l'âme recouvre celui qu'elle

avait perdu. Ceux qui traitent de cette manière disent que l'âme rentre dans elle-même, et que quelquefois elle s'élève au dessus d'elle, qui sont des termes que je ne saurais approuver, parce qu'il me semble qu'ils ne signifient rien, et je crois que vous l'entendrez mieux par la manière dont je vous l'expliquerai; mais peut-être que je me trompe. Supposons donc, mes sœurs, que ces sens et ces puissances de l'âme qui entrent avec elle dans ce château, dont j'ai pris pour sujet la comparaison, en sont sortis pour aller trouver les ennemis et se joindre à eux; mais que, après y avoir passé plusieurs jours, et même des années, reconnaissant leur erreur, et se repentant de leur trahison, ils les quittent pour se rapprocher du château et tâcher d'y être reçus; et que alors ce grand roi qui y règne, voyant leur bonne volonté, exerce sur eux sa miséricorde pour les rappeler à lui comme un admirable pasteur, et leur fait entendre sa voix d'une manière si douce, si attirante et si forte, que, après leur avoir encore mieux fait connaître leur égarement et augmenté leur désir de retourner dans leur ancienne demeure, ils renoncent à toutes les choses extérieures dans lesquelles ils s'étaient dissipés, et se rendent dignes d'être reçus dans ce château.

DE LA MANIÈRE DE CHERCHER DIEU DANS NOUS-MÊMES

CHAPITRE III

Il me semble que je n'ai jamais si bien expliqué ceci qu'à cette heure. Car lorsque Dieu nous fait la grâce de le chercher dans nous-mêmes, nous l'y trouvons plutôt sans doute que dans les autres créatures, comme Saint Augustin dit l'avoir éprouvé. Et ne vous imaginez pas, mes sœurs, que ce soit par l'entendement que cette recherche se fasse en tâchant de penser que Dieu est en nous, ni par l'imagination en nous représentant qu'il y est. C'est une excellente manière de méditer, parce qu'il est vrai que Dieu est dans nous, et chacun peut en user avec son assistance. Mais il y a grande différence entre cela et ce que je dis, qui est qu'il arrive quelquefois qu'avant que nous pensions à élever notre esprit à Dieu, nos puissances sont déjà dans le château sans que nous sachions par où elles y sont entrées, ni comment elles ont ouï la voix de ce souverain pasteur, ne l'ayant pu entendre de nos oreilles, puisque nous n'entendons alors aucun son, mais sentons seulement au dedans de nous un grand et agréable recueillement, comme ceux qui l'ont éprouvé peuvent le témoigner, et je ne saurais mieux l'expliquer pour tâcher de vous le faire comprendre.

Je pense avoir lu que c'est comme quand un hérisson ou une

tortue se retirent au dedans d'eux; et celui qui s'est servi de cette comparaison devait en avoir l'intelligence; mais ces animaux peuvent, quand ils le veulent, rentrer dans eux-mêmes, au lieu que ceci ne dépend pas de nous, et que cette grâce ne nous peut venir que de Dieu seul. Je crois qu'il ne l'a fait qu'à des personnes qui ont renoncé au monde, sinon en effet, à cause que leur état ne le leur permet pas, au moins de volonté et d'un désir qui les porte à faire une attention particulière aux choses intérieures. Ainsi je suis persuadée que, pourvu que nous laissons agir son adorable bonté, elle ne nous accorde pas seulement cette faveur, mais de plus grandes. Ceux qui connaîtront que cela se passe en eux de la sorte doivent extrêmement estimer cette faveur et en remercier notre Seigneur, afin de se rendre dignes d'en recevoir qui les surpassent encore. C'est une disposition pour écouter Dieu, comme le conseillent quelques contemplatifs, qui veulent que l'on se contente d'être attentif à ce qu'il fait en nous, sans s'occuper à discourir par l'entendement. Néanmoins, quoique cette question ait été fort agitée entre des personnes spirituelles, j'avoue ne pouvoir comprendre comment on peut retenir sa pensée, en sorte que cela ne nuise pas plus qu'il ne profite; et je confesse d'avoir en cela si peu d'humilité, qu'il ne m'a jamais été possible de me rendre à leurs raisons.

On m'alléguait un traité que l'on me dit et que je crois être du saint père Pierre d'Alcantara. Comme je sais qu'il avait une grande expérience de ces choses, je le lus dans la disposition de déférer à ses sentimens, et je trouvai qu'il disait, si je ne me trompe, quoiqu'en des termes différens, la même chose que moi, qui est qu'il doit y avoir déjà en nous de l'amour; et les raisons qu'il en rapporte me le font croire. La première, que dans ces choses purement spirituelles, celui qui se confie le moins en ses propres forces fait davantage; le mieux que nous puissions faire étant de nous mettre en la présence de ce grand roi, comme des pauvres dont la nécessité parle pour eux, et de baisser ensuite les yeux pour attendre avec humilité qu'il lui plaise de nous secourir dans notre misère. Que si, par des voies qui ne se peuvent exprimer, il nous semble avoir sujet de croire que ce grand monarque nous a écoutés et ne nous a point rejetés de sa présence, il est bon de demeurer encore dans le silence, et de tâcher même à empêcher notre entendement d'agir. Mais si, au contraire, il ne nous paraît point qu'il nous ait écouté et jeté les yeux sur nous, notre âme n'est déjà que trop étonnée, et notre imagination que trop fatiguée de la violence qu'elle s'est faite pour ne point agir, sans

que nous les troublions encore davantage en nous inquiétant; et Dieu veut que nous nous contentions de continuer à implorer son secours et à demeurer en sa présence en la manière que je viens de dire, puisqu'il sait mieux que nous-mêmes quels sont nos besoins; et j'avoue ne pouvoir me persuader que nous puissions, avec tous nos efforts, passer les bornes qu'il semble que sa divine majesté ait marquées pour nous empêcher de passer plus outre dans les choses dont elle s'est réservé la connaissance; ce qu'elle n'a pas fait en plusieurs autres, telles que sont les pénitences, les bonnes œuvres et l'oraison, dans lesquelles nous pouvons, avec son secours, avoir part et agir autant que notre infirmité en est capable. La seconde raison est que ne devant y avoir rien que de doux et de tranquille dans ces choses si intérieures, il nuit plus qu'il ne sert d'y agir avec la moindre contrainte; mais il faut, avec le plus grand détachement de nos intérêts qu'il nous sera possible, nous abandonner entièrement à la conduite de Dieu. La troisième raison est que nous pourrions, avec le même effort que nous faisons pour ne penser à rien, penser à des choses fort utiles. Et la quatrième raison est que rien n'est si agréable à Dieu que de nous voir occupé de la pensée de son honneur et de sa gloire, dans l'oubli de nos avantages et de nos plaisirs. Or comment peut s'oublier soi-même celui qui s'occupe avec tant d'attention et se fait tant de violence pour se contraindre à n'oser seulement se remuer? et comment peut-il se réjouir de la gloire de Dieu et en souhaiter l'augmentation, lorsqu'il ne pense qu'à empêcher son entendement d'agir? Mais quand il plaît à cette suprême majesté que notre entendement se repose, elle lui donne des connaissances si élevées au dessus de ce que nous pouvons nous imaginer, qu'il demeure comme abîmé dans un saint transport, sans qu'il sache en quelle manière cela se passe; et elle lui découvre des secrets que nos faibles esprits, qui ne sont qu'obscurité et que ténèbres, sont incapables de pénétrer. Ainsi puisque Dieu, en nous donnant ces puissances, l'entendement, la mémoire et la volonté, veut que nous nous en servions en telle sorte que chacune d'elles nous puisse faire mériter quelque récompense, il faut, au lieu de les tenir enchaînées, leur laisser faire leur office, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de les perfectionner encore davantage.

Je crois que le mieux que puisse faire l'âme qui a eu le bonheur d'entrer dans cette quatrième demeure est ce que j'ai dit, de tâcher, sans se contraindre ni se faire violence, à arrêter son entendement, pour ne se pas laisser répandre dans des pensées inutiles; mais non pas de l'empêcher d'agir, parce qu'il est bon qu'il se

souviens qu'il est en présence de Dieu, et quel est ce Dieu qu'il adore. Que s'il se sent alors comme enlevé et tout abîmé en lui, à la bonne heure, pourvu qu'il ne se mette pas en peine de savoir de quelle sorte cela se fait. Puisque c'est une faveur accordée de Dieu à la volonté, il doit l'en laisser jouir sans interrompre sa joie, si ce n'est par quelques paroles d'amour pour notre Seigneur; car, encore que notre dessein ne soit pas de demeurer en cet état sans penser à rien, cela nous arrive souvent, mais ne dure guère.

Cette oraison de recueillement que pratiquent ceux qui entrent dans cette quatrième demeure est sans doute inférieure à celle de quiétude, à laquelle j'ai donné le nom de goûts divins, mais c'est une disposition à y parvenir; et ce qui fait que dans celle de quiétude, qui est plus élevée, l'entendement cesse d'agir, procède, comme je l'ai dit, de ce que cette eau coule de la source même, sans venir par des aqueducs, et qu'ainsi l'entendement n'y comprenant rien, il se trouve si interdit, qu'il va errant de toutes parts, sans savoir où s'arrêter, pendant que la volonté demeure si unie à Dieu, qu'elle ne peut voir sans peine cet égarement; mais elle doit le mépriser, parce qu'elle ne pourrait s'y rendre attentive sans perdre une partie du bonheur dont elle jouit d'être toute pénétrée de l'amour de Dieu, qui daigne lui-même lui apprendre alors qu'en cet état elle est obligée de se reconnaître indigne d'une si extrême faveur, et lui en rendre d'infinies actions de grâces.

DES EFFETS DE L'ORAISON DE QUIÉTUDE, OU DES GOÛTS DIVINS.

Je devais parler des effets que cette oraison de quiétude produit dans les âmes que Dieu favorise, et des marques auxquelles on les connaît; mais j'ai interrompu mon discours pour parler de l'oraison de recueillement, et il me faut revenir à ces effets de l'oraison de quiétude, qui produisent comme une dilatation et un élargissement de l'âme qui, entre plusieurs autres effets merveilleux, la rendent capable de contenir tant de grâces dont Dieu la comble, de même qu'une source d'où il ne coulerait point de ruisseau s'étendrait et s'élargirait à proportion de l'abondance d'eau qu'elle produirait. Les marques de cette heureuse dilatation de l'âme sont qu'au lieu qu'auparavant elle était renfermée dans certaines bornes en ce qui regarde le service de Dieu, elle y agit alors avec une beaucoup plus grande étendue; quelle ne se trouve plus si touchée de l'appréhension des peines de l'enfer, parce qu'encore qu'elle craigne plus que jamais d'offenser Dieu, cette

crainte n'étant plus une crainte servile, elle entre dans une entière confiance que Dieu lui fera miséricorde; qu'au lieu qu'elle appréhendait dans ses pénitences de perdre la santé, elle croit qu'il n'y en a point qu'elle ne puisse pratiquer avec l'assistance de Dieu, et désire ainsi d'en faire encore de plus grandes; que les travaux ne l'étonnent plus, parce que sa foi est plus vive, et qu'elle ne doute point que, si elle les entreprend pour plaire à Dieu, il ne lui fasse la grâce de les souffrir avec patience, ce qui fait même que quelquefois elle les désire, parce que nul bonheur ne lui paraît si grand que de faire quelque chose pour l'amour de lui; que comme elle augmente dans la connaissance de son infinie grandeur, elle s'anéantit davantage dans la vue de sa propre misère; que les douceurs célestes qu'elle a goûtées lui donnent du dégoût pour les vains plaisirs du monde; qu'elle se dégage peu à peu de l'attachement qu'elle y avait; et qu'enfin elle se trouve en toutes choses changée en mieux, et croître de plus en plus en vertu, pourvu qu'elle ne retourne point en arrière. Car, si elle était si malheureuse que d'offenser Dieu, quelque élevée en grâce qu'elle fût auparavant, elle tomberait tout d'un coup de ce comble de bonheur dans un état déplorable.

Je ne prétends pas, en parlant de la sorte, dire que, pour une ou deux fois que Dieu aura fait ces faveurs à une âme, elles produisent ces grands effets, puisque tout consiste en la persévérance; et j'ai un avis important à donner à ceux qui se trouveront en cet état: c'est d'éviter avec un extrême soin les occasions d'offenser Dieu, parce que l'âme ressemble alors à un enfant qui tette encore, et qui ne saurait quitter la mamelle de sa mère sans courir fortune de la vie. Ainsi, pour ne pas tomber dans un semblable péril, il ne faut point, à moins que d'une nécessité très-pressante, abandonner l'oraison, et l'on doit y retourner aussitôt que les occasions de la quitter sont passées, puisque autrement le mal irait toujours en augmentant.

Je sais le sujet qu'il y a en cela de craindre, par la connaissance que j'ai de quelques personnes qui me donnent beaucoup de compassion. Car j'en ai vu qui sont tombées de la sorte, en se retirant de Dieu, qui voulait avec tant de bonté les honorer de son amitié et la leur témoigner par ses bienfaits. Il ne faut donc pas trouver étrange que j'insiste tant à les conjurer de fuir les occasions, puisqu'il est sans doute que le diable fait beaucoup plus d'efforts pour gagner une seule de ces âmes à qui notre Seigneur fait de si grandes grâces que pour en gagner un grand nombre d'autres, parce qu'il sait qu'elles sont capables de lui en faire perdre plu-

sieurs qu'elles attiereaient après elles, et même de rendre de grands services à l'église. Mais quand il n'y aurait point d'autre raison que l'amour particulier que Dieu leur témoigne, elle suffirait pour porter cet ennemi de notre salut à ne rien oublier pour tâcher à les tromper et à les perdre, ce qui les expose à soutenir contre lui de plus grands combats, et rend leurs chutes beaucoup plus grandes que celles des autres, et leurs châtimens plus redoutables, s'ils se laissent vaincre.

AVIS IMPORTANT TOUCHANT LES FAUX RAVISSEMENS ET
LES PÉNITENCES INDISCRÈTES.

J'ai sujet de croire, mes sœurs, que vous ne courez point cette fortune; mais Dieu vous garde de vous en glorifier et ne permette pas, s'il lui plaît, que le démon vous trompe en vous faisant croire fausement que vous avez reçu de semblables grâces. Il est facile de le connaître, parce qu'au lieu de produire les effets que je viens de dire elles en feraient de tout contraires. Je veux sur cela vous donner un avis d'un péril dont j'ai déjà parlé ailleurs, dans lequel j'ai vu tomber quelques personnes d'oraison, et particulièrement des femmes, que la fragilité de notre sexe en rend plus capables. C'est que lorsque quelques-unes qui étant déjà par leur naturel de faible complexion font de grandes pénitences, de grandes veilles, et de longues oraisons, s'il arrive qu'elles ressentent quelque contentement intérieur, joint à quelque défaillance extérieure, dont la nature se trouve abattue et comme accablée; qu'elles entrent dans ce sommeil qu'elles nomment spirituel, et qui va encore un peu au-delà de ce que j'ai dit, elles s'imaginent que ce n'est qu'une même chose, et se laissent comme enivrer de ces pensées; alors cette sorte d'ivresse s'augmentant encore, parce que la nature s'affaiblit de plus en plus, elles la prennent pour un ravissement, et lui donnent ce nom, quoique ce ne soit autre chose qu'un temps purement perdu, et la ruine de leur santé.

Je sais une personne à qui il arrivait de demeurer huit heures en cet état, sans perdre le sentiment, et sans en avoir aucun de Dieu. Son confesseur et d'autres y étaient trompés, et elle-même l'était, car je ne crois pas qu'elle eût dessein de rien supposer, et c'était sans doute le démon qui tâchait d'en profiter, ainsi qu'il commençait de faire. Mais une autre personne intelligente en semblables choses l'ayant su, on l'obligea, par son avis, à cesser de pratiquer ces pénitences indiscrètes. et à dormir et à manger

davantage; et ensuite cela se passa. Sur quoi il faut remarquer que lorsque c'est véritablement Dieu qui agit, encore que l'on tombe dans une défaillance intérieure et extérieure, l'âme n'en est pas moins forte, ni n'a pas des sentimens moins vifs du bonheur que ce lui est de se voir si proche de Dieu, qu'au lieu de demeurer long-temps en cet état, elle n'y demeure que fort peu, et que, bien qu'elle rentre dans cette oraison, et s'y trouve au même état qu'auparavant, elle ne s'en s'ent point affaiblie, comme je l'ai dit, ni le corps si abattu qu'il en souffre rien dans l'extérieur. Je serais donc d'avis que celles à qui ces choses arriveront s'y appliquassent le moins qu'elles pourront, et en parlassent à la supérieure, qui doit, au lieu de tant d'heures d'oraison, leur ordonner d'en faire peu, et les faire dormir et manger plus qu'à l'ordinaire, jusqu'à ce que leurs forces soient revenues, si elles étaient affaiblies. Que si elles sont d'une complexion si délicate que cela ne suffise pas, je les prie de croire que Dieu ne se veut servir d'elles que pour la vie active à laquelle il faut, dans les monastères, qu'il y en ait qui s'occupent aussi bien qu'à la contemplative, et ainsi les employer aux offices dont elles seront capables, en prenant toujours soigneusement garde à ne les pas laisser dans une grande solitude, parce que ce serait le moyen de ruiner entièrement leur santé, et que ce leur sera une assez grande mortification que l'on agisse envers elles de la sorte. Dieu veut peut-être, par la manière dont elles supporteront ce retranchement du plaisir qu'elles prenaient à l'oraison, éprouver l'amour qu'elles lui portent; et si, après quelque temps, il lui plaît de leur rendre leurs premières forces, elles pourront autant mériter par l'oraison vocale et par l'obéissance, qu'elles auraient fait en priant d'une manière plus spirituelle. J'en ai connu dont l'esprit est si faible, qu'elles s'imaginent de voir tout ce qu'elles pensent; et cet état est bien dangereux. J'en parlerai peut-être dans la suite; mais je n'en dirai rien ici, parce que je me suis beaucoup étendue sur cette quatrième demeure. à cause que c'est celle où je crois que le plus grand nombre d'âmes entrent, et que le spirituel y étant mêlé avec ce qui est naturel, on y est plus exposé aux artifices du démon que dans les demeures suivantes, où Dieu ne lui donne pas tant de pouvoir. Que son infinie bonté soit louée à jamais.

CINQUIÈME DEMEURE.

CHAPITRE PREMIER.

De l'oraison d'union, de ses marques et de ses effets.

DE L'ORAISON D'UNION.

Comment pourrais-je, mes sœurs, vous représenter quelque chose des richesses, des plaisirs et du bonheur qui se rencontrent dans cette cinquième demeure, et ne vaudrait-il pas mieux ne point parler de celles dont il me reste à traiter, puisque le discours ne les saurait exprimer, ni l'entendement les concevoir, ni les comparaisons les faire comprendre, tant toutes les choses de la terre sont au dessous d'un tel sujet? « Mais, mon Dieu, puisque par votre infinie bonté vous faites la grâce à vos servantes de goûter souvent quelques-unes de ces douceurs ineffables, et qu'elle n'ont point d'autre désir que de vous servir et de vous plaire, éclairez-moi, s'il vous plaît, de votre céleste lumière, afin que je puisse leur en donner quelque connaissance, pour les empêcher d'être surprises par les illusions de cet esprit malheureux, qui se transforme, pour les tromper, en ange de lumière. »

Il y a peu d'âmes qui entrent dans cette cinquième demeure dont je vais parler, et bien peu de celles qui y entrent qui voient tous les trésors qu'elle enferme; mais quand elles n'arriveraient que jusqu'à la porte, ce serait toujours une grande faveur que Dieu leur ferait, puisqu'il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus. Ainsi, encore que toutes tant que nous sommes, qui avons l'honneur de porter ce saint habit, soyons appelées à l'oraison et à la contemplation en qualité de filles de ces saints pères du Mont-Carmel, qui foulant aux pieds toutes les choses du monde, allaient chercher dans les déserts et les solitudes ce riche trésor et cette perle précieuse dont nous parlons, il y en a peu qui soient en l'état où l'on doit être pour mériter que Dieu les leur découvre. Car, bien qu'en ce qui regarde l'extérieur il n'y ait rien à reprendre à notre conduite, cela ne suffit pas pour arriver à un si haut degré de perfection. C'est pourquoi, mes sœurs, il faut redoubler nos soins pour passer outre, et demander à Dieu avec ferveur que, puisque nous ne pouvons, en quelque manière, jouir

dès cette vie du bonheur qui se trouve dans le ciel, il nous assiste par sa grâce et nous fortifie de telle sorte, que nous ne nous lassions point de travailler, jusqu'à ce que nous ayons trouvé ce trésor caché. Car on peut dire avec vérité, qu'il est au dedans de nous-mêmes, et c'est ce que je prétends vous faire entendre, s'il plaît à Dieu m'en rendre capable. J'ai dit qu'il est besoin pour cela qu'il fortifie notre âme, afin de vous faire connaître que les forces du corps ne sont pas nécessaires à ceux à qui il ne les donne pas. Il ne nous demande point des choses impossibles pour acquérir de si grandes richesses, et se contente de ce qui est en notre pouvoir. Qu'il soit béni à jamais.

DIFFÉRENCE ENTRE L'ORAISON DE QUIÉTUDE, ET MARQUE DE
CELLE D'UNION.

Mais considérez, mes filles, qu'il est nécessaire pour cette préparation, de nous donner à Dieu sans réserve, puisqu'il nous fait de plus grandes ou de moindres grâces, à proportion du plus ou du moins que nous lui donnons. C'est là la meilleure de toutes les marques, pour connaître si nous arrivons jusqu'à l'oraison d'union; et ne vous imaginez pas que cette oraison ressemble, comme la précédente, à un songe; je dis à un songe, parce que dans cette autre oraison, qui est celle de quiétude, l'âme paraît y être assoupie, n'étant ni bien endormie, ni bien éveillée; au lieu que dans cette oraison d'union elle est très-éveillée au regard de Dieu, et endormie à toutes les choses de la terre, et à elle-même, et se trouve tellement privée de tout sentiment tandis que cela dure, que, quand elle le voudrait, elle ne pourrait penser à rien. Ainsi elle n'a point besoin de se faire violence pour suspendre son entendement, puisqu'il paraît si mort, qu'elle ne sait même ni ce qu'elle aime, ni en quelle manière elle aime, ni ce qu'elle veut, mais est absolument morte à toutes les choses du monde, et vivante seulement en Dieu. Qu'une telle mort est douce et agréable, mes sœurs! Douce, parce qu'elle détache l'âme de toutes ces puissances, qui sont comme autant d'organes dont elle a besoin pour agir durant qu'elle est enfermée dans la prison de ce corps; et agréable, parce qu'encore qu'en effet elle n'en soit pas séparée, il semble qu'elle s'en sépare pour se mieux unir à Dieu; et je ne sais si, en cet état, il lui reste assez de vie pour pouvoir seulement respirer. Il me paraît que non, ou qu'au moins, si elle respire, elle ne sait ce qu'elle fait. Son entendement voudrait s'employer à comprendre quelque chose de ce qui se passe en elle;

et, s'en trouvant incapable, il demeure dans un tel étonnement, que ne lui restant aucune force, il ne peut agir en nulle manière; de même qu'une personne qui tombe dans une si grande défaillance, qu'elle est comme morte.

O secrets de mon Dieu! je ne me lasserai jamais, mes filles, de tâcher à vous les faire entendre, pour lui en rendre grâces; mais pour une fois que je pourrai bien rencontrer, je dirai sans doute mille impertinences.

Ce qui me fait croire que cette oraison d'union n'est pas un songe, c'est que, jusqu'à ce que l'âme ait une grande expérience de ce qui se passe dans la quatrième demeure, elle ne sait si elle dort ou si elle veille, ni si ce qu'elle sent vient de Dieu ou du démon qui se transforme en un ange de lumière, et demeure ainsi en suspens. Or il est bon qu'elle y demeure, à cause qu'elle peut se tromper elle-même, parce qu'encore qu'elle n'ait pas tant de sujet qu'auparavant de craindre que ces bêtes venimeuses y entrent, il ne laisse pas d'y avoir de petits lézards, c'est-à-dire, de certaines pensées qui procèdent de l'imagination, qui se glissent partout, et qui, bien qu'ils ne fassent point de mal, sont néanmoins forts importuns; mais ils ne peuvent entrer dans cette cinquième demeure, parce que ni l'imagination, ni la mémoire, ni l'entendement, ne sauraient troubler le bonheur dont on y jouit.

J'ose assurer que, si c'est une véritable union avec Dieu, le démon n'y peut trouver place, ni nous faire la moindre peine, parce que cette suprême majesté étant unie à l'essence de notre âme, il n'oserait s'en approcher, ni rien entendre des secrets qui se passent entre son Seigneur et elle. Et comment pourrait-il pénétrer une chose si cachée, puisqu'il est certain qu'il ne connaît pas même nos pensées; j'entends, en disant ceci, parler des actions de l'entendement et de la volonté; car, quant aux pensées qui ne procèdent que de notre imagination, il est sans doute que le démon les voit, à moins que Dieu lui en ôte la connaissance. Qu'heureux est donc un tel état où cet esprit malheureux ne nous peut nuire, parce que Dieu nous favorise de tant de grâces, que ni le démon, ni nous-mêmes ne saurions y apporter de l'obstacle; et quels effets ne reçoit point alors une âme de la libéralité de ce suprême monarque, qui prend tant de plaisir à donner, et dont les richesses sont inépuisables!

Je ne doute point, mes filles, que ces paroles : *Si cette union est de Dieu, et il y a encore d'autres unions*, ne vous embarrassent. Il est certain néanmoins qu'il entre de l'union dans les choses vaines, lorsqu'on les aime avec passion, et que le démon

ne manque pas de s'en servir; mais l'âme ne ressent pas, dans cette sorte d'union, beaucoup de plaisir et de paix; au lieu que dans son union avec Dieu, elle éprouve des joies infiniment élevées au-dessus de celles que l'on peut goûter sur la terre, et qui en sont aussi différentes, qu'il y a de différence entre les diverses causes d'où elles tirent leur origine, ainsi que le savent ceux qui en ont fait l'expérience.

J'ai dit autre part que c'est de même que si ces contentemens terrestres ne touchaient que notre peau; au lieu que ceux-ci pénètrent jusque dans la moelle des os. Je ne saurais me mieux expliquer, et je crains que vous n'en soyez pas satisfaites, parce qu'il vous semblera que vous pourrez vous tromper dans les choses si intérieures et si difficiles à discerner. Ainsi, quoique ce que j'ai dit suffise pour ceux qui ont expérimenté l'un et l'autre, la différence qui s'y rencontre étant si grande, je veux vous en donner une marque si manifeste que vous ne puissiez douter si c'est une grâce qui vient de Dieu. Il lui a plu, par sa bonté, de me faire connaître aujourd'hui cette différence. Je la trouve très-certaine; et ces mots : *Il me paraît ou il me semble*, sont des termes dont j'use toujours dans les matières difficiles, lors même que je crois les bien entendre, et parler selon la vérité, à cause que je suis préparée, si je ne me trompe, à m'en rapporter à des hommes savans, parce que Dieu les ayant choisis pour être des lumières de son église, ils ont cet avantage par dessus les autres, que quand on leur propose quelque vérité, il les dispose à la recevoir, et que, pourvu qu'ils soient gens de bien, rien de tout ce qu'on leur peut dire de ses grandeurs et des merveilles qu'il opère dans les âmes ne les étonne, à cause qu'ils savent que son pouvoir n'ayant point de bornes, il peut aller encore beaucoup au-delà, joint que la connaissance que leur science leur donne de quelques autres choses non moins admirables reçues dans l'église, leur fait ajouter foi à celles-ci, quoiqu'elles ne soient pas encore connues. J'en puis parler par expérience, aussi bien que de ces demi-savans à qui tout fait peur, dont l'ignorance m'a coûté si cher; et je suis très-persuadée que ceux qui ne croient pas que Dieu peut faire beaucoup d'avantage, et qu'il lui plaît quelquefois de se communiquer à ses créatures par des grâces et des faveurs extraordinaires, ne sont guère en état de les recevoir. Gardez-vous donc bien, je vous prie, mes sœurs, de tomber jamais dans cette erreur; mais, quoique l'on vous dise des grandeurs de Dieu, croyez qu'elles vont encore infiniment au-delà, et ne vous amusez point à examiner si ceux à qui il fait ces grâces sont bons ou mauvais

C'est à lui de le connaître; nous n'avons qu'à le servir avec une entière pureté et simplicité de cœur, avec une profonde humilité, et à donner les louanges qui sont dues aux merveilles de ses œuvres.

Pour revenir donc à cette marque qui me paraît si certaine, je dis qu'après que Dieu a tiré cette âme comme hors d'elle-même, et l'a privée de toutes ses fonctions, pour mieux imprimer en elle la connaissance de son infini pouvoir, et qu'ainsi elle ne voit, ni n'entend, ni ne comprend rien durant le temps que cela dure, qui est toujours très-bref, et lui semble l'être encore davantage qu'il n'est en effet; ce roi de gloire entre de telle sorte dans le plus intérieur de cette âme, et l'honore si pleinement de sa divine présence, que lorsqu'elle revient à elle-même (1), elle est si assurée d'avoir reçu cette faveur, qu'encore qu'il se passât plusieurs années sans qu'il lui en accorde une semblable, elle lui est toujours présente, et les effets qu'elle produit ne cessent point de continuer, comme je le dirai dans la suite, parce que cela est fort important.

Vous me demanderez peut-être, mes filles, comment il se peut faire que l'âme ait vu ou entendu cela, puisque j'ai dit quelle ne voyait ni n'entendait rien. Je réponds que lors de cette union elle ne le voyait pas, mais qu'elle l'a vu clairement depuis, non par une vision, mais par une certitude indubitable qui lui est restée, et que Dieu seul lui pouvait donner. Je connais une personne qui, ne sachant point encore qu'il est en toutes choses par présence, par puissance et par essence, le connut si parfaitement dans une de ces grâces qu'il lui fit, qu'un de ces demi-savans à qui elle demanda de quelle sorte il est en nous, lui ayant répondu qu'il n'y était que par grâce, elle ne le crut point, et fut extrêmement consolée quand, après l'avoir demandé depuis à d'autres plus savans, ils la confirmèrent dans la vérité dont elle était si fortement persuadée.

Ne vous imaginez pas néanmoins que cette certitude vienne d'avoir vu aucune forme corporelle, de même que le corps de notre Seigneur Jésus-Christ est dans le très-saint sacrement, quoique nous ne le voyons point; car il n'y a en ceci que la seule

(1) Cette certitude avec laquelle la Sainte dit que Dieu fait connaître à l'âme qu'elle a été véritablement unie à lui ne reçoit point de difficulté; mais il ne s'ensuit pas nécessairement de là que l'âme soit en grâce, parce que Dieu peut s'unir aussi aux âmes qui n'y sont pas, afin de les tirer du péché, et les ramener à lui par une si grande faveur, ainsi que la Sainte le dit ailleurs.

divinité. Mais comment, me dira-t-on, pourrions-nous avoir une si grande certitude de ce que nous ne voyons point? A cela je ne sais que répondre. Ce sont des secrets de la toute-puissance de Dieu, qu'il ne m'appartient pas de pénétrer. Je suis néanmoins fort assurée que je dis la vérité et je ne croirai jamais qu'une âme qui n'aura pas cette certitude ait été entièrement unie à Dieu; elle ne l'aura été sans doute que par quelqu'une de ses puissances, ou par quelqu'autre de tant de différentes faveurs qu'il fait aux âmes. Ne choisissez donc point des raisons pour savoir de quelle sorte ces choses se passent, puisque notre esprit n'étant pas capable de les comprendre, nous nous tourmenterions inutilement, et qu'il nous suffit de considérer que la puissance de celui qui opère ces merveilles est infinie.

Je me souviens sur ce sujet de ce que dit l'épouse dans le Cantique : *Le roi m'a menée dans ses celliers*; car vous voyez qu'elle ne dit pas qu'elle y soit entrée d'elle-même, et qu'elle dit ailleurs *qu'elle allait cherchant de tous côtés son bien-aimé*. Or je considère le centre de notre âme comme un cellier dans lequel Dieu nous fait entrer quand il lui plaît et comme il lui plaît, par cette admirable union, afin de nous y enivrer saintement de ce vin si délicieux de sa grâce, sans que nous y puissions rien contribuer que par l'entière soumission de notre volonté à la sienne, nos autres puissances et tous nos sens demeurant à la porte comme endormis, lorsque Dieu entre dans ce centre de notre âme, les portes fermées, de même qu'il apparut à ses disciples, en leur disant : *La paix soit avec vous*, et qu'il sortit du sépulcre, sans ôter la pierre qui en fermait l'entrée. Vous verrez, dans la septième demeure, que cette suprême majesté veut que l'âme étant dans lui-même dans son centre y goûte un bonheur encore plus grand que celui dont elle jouit en celle-ci. Mais si nous demeurons toujours, mes filles, dans notre bassesse et notre misère, et ne considérons point que nous ne sommes pas dignes de servir un si grand Seigneur, comment pouvons-nous espérer d'acquérir la connaissance de ces merveilles? Qu'il soit loué à jamais. Ainsi soit-il.

CHAPITRE II.

Comparaison de l'âme avec un ver à soie, pour faire connaître une partie de ce qui se passe entre Dieu et elle dans l'oraison d'union, en cette cinquième demeure.

DE L'ORAISON D'UNION ET COMPARAISON DE L'ÂME AVEC UN
VER A SOIE.

Il vous semblera peut-être, mes sœurs, que j'ai parlé de tout ce que l'on voit dans cette cinquième demeure; il m'en reste néanmoins encore beaucoup à rapporter, et vous pouvez vous souvenir que j'ai dit qu'il y a du plus et du moins; mais ce n'est pas en ce qui regarde l'union, car je n'y puis rien ajouter.

Quand les âmes à qui Dieu fait ces grâces se disposent à en recevoir de plus grandes, que n'opère-il point en elles? J'en dirai quelque chose, comme aussi de la manière dont cela se passe, et je me servirai, pour me faire mieux entendre, d'une comparaison qui me paraît y être fort propre, parce qu'elle fera voir qu'encore que notre Seigneur fasse tout en cela, nous ne laissons pas de faire beaucoup, en nous disposant à recevoir ces faveurs.

Voici donc quel est la comparaison dont je prétends me servir. Comme vous savez par quelle admirable manière se fait la soie, et dont il n'y a que Dieu qui puisse être l'auteur, vous n'ignorez pas que cette graine qui ressemble à de petits grains de poivre, et qui paraissait morte, étant animée par la chaleur, produit des vers, dans le même temps que les mûriers poussent des feuilles propres à les nourrir, et qu'après que ces petits animaux sont devenus assez grands, ils tirent la soie de leur propre substance, la filent, en forment une coque, s'y enferment, et y trouvent la fin de leur vie; et qu'ensuite, au lieu que ces vers étaient assez grands et difformes, il sort de chacune de ces coques un petit papillon blanc, fort agréable.

Que si nous ne voyions point cela, et qu'on nous le racontât, comme étant arrivé en des temps fort éloignés de nous, pourrions-nous le croire? Et quelle raison serait capable de nous persuader qu'un petit animal sans raison, tel qu'un ver ou une mouche à miel, fussent si industrieux et si diligens à travailler pour notre utilité, et qu'il en coûtât la vie à ce pauvre ver? Il n'est pas besoin, mes sœurs, de m'étendre davantage sur ce sujet; ce peu suffit pour vous servir, durant quelque temps, de

matière de méditation, et vous faire faire des réflexions sur les merveilles de la sagesse de notre Dieu. Que serait-ce donc si nous connaissions les propriétés de toutes les choses qu'il a créées? Nous pouvons sans doute tirer un grand avantage de nous occuper des pensées de son infinie grandeur, et de nous réjouir de l'honneur que nous avons d'être les épouses d'un si sage et si puissant roi.

Mais je reviens à ma comparaison. Quand ce ver mystérieux, qui est notre âme qui était comme morte par le péché et dans les occasions de continuer à le commettre, commence d'être animé par la chaleur du Saint-Esprit, en profitant de ce secours général que Dieu donne à tous, par le moyen des remèdes dont il a laissé la dispensation à son église, tels que sont la fréquentation des sacremens, la lecture des bons livres, et les prédications; et que ce ver se nourrit aussi de saintes méditations, jusqu'à ce qu'il soit devenu grand, qui est ce qui fait à mon sujet; alors il travaille à faire la soie, et à former cette coque qui est comme la maison où il doit finir sa vie. Or c'est de cette maison que j'entends parler, qui n'est autre que JÉSUS-CHRIST, selon cette parole de saint Paul: *Notre vie est cachée en Dieu, JÉSUS-CHRIST est notre vie.*

Vous voyez donc, mes filles, ce que nous pouvons en ceci, avec l'assistance de Dieu, pour faire qu'il soit lui-même notre demeure comme il l'est dans cette oraison, qui est de travailler de notre côté à bâtir cette demeure ainsi que le ver à soie travaille à faire sa coque. Il vous semblera peut-être qu'en parlant de la sorte, je prétends que nous puissions ôter ou donner quelque chose à Dieu, puisque je dis qu'il est lui-même notre demeure, et que nous pouvons travailler à bâtir cette maison et nous y loger. Mais je suis très-éloignée de croire que nous soyons capables d'ôter ou de donner quelque chose à Dieu; ce n'est que de nous-mêmes que j'attends que nous pouvons retrancher ou ajouter, comme font ces petits animaux, et que nous n'aurons pas plutôt fait tout ce qui dépend de nous, qu'encore que ce travail ne soit presque rien, notre Seigneur l'unira à son infinie grandeur, et en rehaussera tellement le mérite, qu'il le jugera digne d'en être lui-même la récompense; et qu'ainsi, bien que ce soit lui qui ait presque tout fait, il joindra avec tant de bonté nos petits travaux aux grands travaux qu'il a soufferts, qu'ils deviendront une même chose.

Courage donc, mes filles, ne perdons pas un moment pour travailler à un si important ouvrage, en renonçant à notre amour-

propre, à notre volonté, et à toutes les choses de la terre, en faisant des œuvres de mortification et de pénitence, en nous occupant à l'oraison, et en pratiquant l'obéissance et toutes les autres vertus, dont vous êtes si bien instruites, que je n'ai qu'à souhaiter que vos actions soient conformes à vos connaissances. Que ce ver meure, mes filles, après avoir accompli l'ouvrage pour lequel il a été créé. Sa mort nous fera voir Dieu, et nous nous trouverons comme abîmées dans sa grandeur, de même que ce ver est caché et comme enseveli dans sa coque. Mais remarquez qu'en disant que nous verrons Dieu, je l'entends en la manière qu'il se donne à connaître dans cette sorte d'union.

Voyons maintenant ce que fait ce ver, lorsqu'après être mort au monde dans cette oraison, il se convertit en papillon, qui est le sujet auquel se rapporte tout ce que je viens de dire. Qui pourrait exprimer quel est l'état où se trouve une âme, après avoir été unie à cette grandeur incompréhensible de Dieu, et comme plongée dans lui-même, quoique ce temps n'ait duré qu'une demi-heure, ne croyant pas qu'il aille jamais à davantage ? Je puis vous dire avec vérité que cette âme ne se connaît plus elle-même, parce qu'il n'y a pas moins de différence entre ce qu'elle était auparavant et ce qu'elle est alors, qu'entre un ver laid et difforme et un papillon blanc et très-agréable. Cette âme ne sait comment elle a pu se rendre digne de posséder un si grand bonheur, ni d'où il a pu lui venir. Elle se trouve dans un continuel désir de louer Dieu, et de souffrir pour son service de grand travaux et mille morts, s'il était possible ; elle brûle du désir de faire pénitence ; elle a un amour incroyable pour la retraite et la solitude ; et elle souhaite avec tant d'ardeur que chacun connaisse et rende à Dieu ce qui lui est dû, qu'elle ne peut, sans en ressentir une extrême peine, voir qu'on l'offense. Mais je parlerai plus particulièrement de ces choses dans la demeure suivante, qui a tant de conformité avec celle-ci, que c'est presque la même chose, excepté en ce qui regarde les effets, qui sont fort différens, parce que, comme je l'ai dit, lorsqu'une âme à qui Dieu a fait la grâce d'arriver à cette cinquième demeure, s'efforce de passer plus outre, il opère de merveilleux effets en elle.

Quoique ce petit papillon n'ait jamais été en si grand repos, on ne saurait voir, sans en donner de grandes louanges à Dieu, quelle est alors son inquiétude. Il ne sait où aller, ni où se reposer, parce qu'après avoir joui d'un si grand bonheur, tout ce qu'il voit sur la terre lui déplaît, principalement quand Dieu l'a favorisé diverses fois de semblables grâces, et comme enivré de ce vin

délicieux qui produit, à chaque fois que l'on en boit, de si grands effets.

L'âme, qui est ce petit papillon, ne regarde plus alors que comme méprisable ce qu'elle faisait pour former peu à peu sa coque, lorsqu'elle n'était encore qu'un ver. Car les ailes lui étant venues, et ainsi pouvant voler, pourrait-elle se contenter de marcher seulement pas à pas? Ses désirs de plaire à Dieu sont si ardens, qu'elle ne trouve rien de difficile en ce qui regarde son service. Elle ne s'étonne plus des actions merveilleuses des saints, parce qu'elle sait par expérience que Dieu assiste et transforme de telle sorte les âmes, qu'elles ne paraissent plus être les mêmes, tant leur faiblesse, en ce qui regarde la pénitence, est changée en force; et elle se trouve tellement délivrée de l'attache des parens, des amis, et des autres choses d'ici-bas, qu'au lieu qu'auparavant toutes ses résolutions et tous ses efforts lui étaient inutiles pour s'en séparer d'affection, et qu'au contraire elle s'y voyait de plus en plus engagée, elle voudrait maintenant n'y renoncer que pour plaire à Dieu, et non pas par obligation; et enfin tout la lasse et la dégoûte, parce qu'elle a éprouvé que Dieu est capable de la mettre dans ce véritable repos qu'elle ne peut attendre des créatures.

Il pourra sembler que je m'étends trop sur ce sujet; mais je pourrais en dire beaucoup davantage; et ceux à qui Dieu fait de semblables faveurs trouveront que j'en dis trop peu. Faut-il donc s'étonner que ce papillon, qui ne trouve rien sur la terre qui lui puisse plaire, ne sache en quel lieu s'arrêter? Car, de retourner d'où il est sorti, cela n'est pas en son pouvoir, s'il ne plaît à Dieu de lui faire encore la même grâce. Seigneur, que de nouvelles peines commence alors de souffrir cette ame, et qui croirait qu'elle en dût ressentir après avoir été favorisée d'une faveur si sublime? Mais c'est une nécessité inévitable de porter toujours notre croix en ce monde, d'une manière ou d'une autre.

Que si quelqu'un me disait qu'après être arrivé dans cette cinquième demeure on jouit toujours d'un plein repos et d'un parfait contentement, je lui répondrais qu'il n'y est jamais entré, mais seulement peut-être dans la demeure précédente, où il a goûté quelque plaisir auquel la faiblesse de son naturel aura contribué, ou par quelque fausse paix dont le démon l'a flatté, pour lui faire ensuite une plus cruelle guerre; quoique je ne veuille pas, en parlant de la sorte, dire que l'ame ne trouve la paix, et même une grande paix, dans cette cinquième demeure, puisque les travaux

qu'elle endure sont d'un tel prix, et la cause qui les fait embrasser si excellente, qu'ils produisent la paix et la joie.

Ce dégoût que l'on a des choses du monde cause un si grand désir d'en sortir, que l'on n'y trouve de soulagement qu'en pensant que Dieu veut que nous vivions dans cet exil ; et encore cela ne suffit-il pas, parce que, nonobstant tous ces avantages dont j'ai parlé, l'ame n'est pas encore entièrement soumise à la volonté de Dieu, comme on le verra dans la suite. Elle ne laisse pas néanmoins de s'y conformer, quoique avec peine et sans pouvoir s'empêcher de répandre quantité de larmes, toutes les fois qu'elle fait oraison. Je crois que cette peine procède de voir que Dieu, au lieu d'être honoré comme il devrait l'être, est tant offensé, et que tant de maures et d'hérétiques se perdent. Mais ce qui, à mon avis, afflige le plus cette âme, c'est le nombre de catholiques qui tombent dans le même malheur, parce qu'encore qu'elle sache que la miséricorde de Dieu est grande, et que, quelque méchant que l'on soit, on peut se convertir et se sauver, elle appréhende la condamnation de plusieurs.

O merveilleux effet de la puissance de Dieu ! Il n'y avait que peu d'années, et peut-être que peu de jours que cette âme ne pensait qu'à elle-même ; et qui lui a donc donné ces sentimens si grands et si vifs, que l'on ne saurait acquérir durant plusieurs années de méditation, quelque application que l'on y apporte ? Car il est vrai, mes filles, que quand nous emploirions non-seulement plusieurs jours, mais plusieurs années, à considérer quel malheur c'est d'offenser Dieu ; que ceux qui se damnent de la sorte sont ses enfans et nos frères ; le péril dans lequel nous sommes, et l'avantage que ce nous serait de sortir de cette misérable vie, cela ne suffirait pas pour nous donner de tels sentimens, étant certain qu'il y a une grande différence entre la peine que souffrent ces âmes et celle que nous souffrons, puisqu'encore que nous puissions, avec l'assistance de Dieu, nous beaucoup occuper de ces pensées, nous n'en sommes pas pénétrés de douleur jusque dans le fond du cœur, ainsi que le sont ces âmes, sans qu'elles y contribuent en rien par elles-mêmes, et quelquefois sans le vouloir. Qu'est-ce donc que cela ? et quelle en peut être la cause ? La voici, mes sœurs. Ne vous souvenez-vous pas de ce que je vous ai dit sur un autre sujet, que notre Seigneur a conduit l'épouse dans son cellier, plein d'un vin si délicieux, et l'a comme saintement enivrée de son amour ? Or ceci est une même chose ; car cette âme s'étant entièrement abandonnée à son adorable conduite, l'amour qu'elle lui porte la rend si soumise à sa divine

volonté, qu'elle ne désire ni ne veut autre chose, sinon qu'il dispose d'elle comme il lui plaira ; mais c'est une grâce que je crois qu'il n'accorde qu'aux âmes qu'il regarde comme étant absolument à lui. On peut dire qu'il les scelle alors de son sceau, sans qu'elles sachent de quelle sorte cela se fait. Elles sont comme de la cire sur laquelle on imprime un cachet qu'elles ne sauraient imprimer ni s'amollir elles-mêmes, tout ce qu'elles peuvent étant de recevoir cette impression sans y résister.

(1) O bonté merveilleuse de mon Dieu ! de vouloir ainsi tout prendre sur lui, et de se contenter que cette cire, qui est notre volonté, n'y apporte point de résistance ! Vous voyez donc, mes filles, de quelle sorte il agit en ceci, lorsque, pour faire connaître à l'âme qu'elle est à lui, il lui fait cette extrême grâce de la traiter comme il a traité son fils en cette vie. Car qui devait plus que JÉSUS-CHRIST désirer d'en sortir ? et ne le témoignait-il pas dans la cène, quand il dit : *J'ai désiré avec un extrême désir*, et le reste. Si je vous demande, Seigneur, comment vous ne vous représentiez point les extrêmes souffrances d'une mort si douloureuse, je sais que vous me répondrez que, quelque grandes qu'elles fussent, votre désir de sauver les hommes les surpassait de beaucoup, et que les travaux que vous avez supportés durant tout le cours d'une vie aussi laborieuse qu'a été la vôtre, vous le faisaient mépriser.

Considérant, sur ce sujet, que le tourment qu'une personne que je connais souffrait de voir offenser Dieu lui était si insupportable, qu'elle aurait donné sa vie avec joie pour s'en délivrer, je pensais en moi-même que si une âme dont l'amour pour Dieu se peut dire n'être presque rien en comparaison de celui de JÉSUS-CHRIST pour son Père, lui faisait sentir une si extrême peine, quelle devait être celle de ce Rédempteur du monde, puisque toutes choses lui étant présentes, il voyait tout d'une vue la multitude infinie de péchés commis contre l'honneur de son Père ? Certes, je suis persuadée qu'une si vive douleur le touchait beaucoup davantage que celles qu'il a endurées dans sa passion, parce que le plaisir de nous racheter par sa mort, et de témoigner, en la souffrant, son extrême amour pour son Père, les adoucissait ; de même que nous voyons qu'une âme vivement touchée de l'a-

(1) Lorsque la Sainte dit que les âmes qui sont en cet état connaissent qu'elles sont à Dieu par le désir qu'elles ont de mourir, afin de jouir de sa présence, elle ne prétend pas dire que cette connaissance est infail-
lible, mais seulement qu'elle est moralement et probablement certaine.

mour de Dieu ne sent presque point la rigueur des plus rudes pénitences, et voudrait en faire encore de plus grandes. Ainsi, quoique Jésus-Christ eût tant de joie d'accomplir si parfaitement la volonté de son Père, sa douleur de le voir offensé, et tant d'âmes se précipiter dans l'enfer, était si extrême, que je ne doute point que, s'il n'eût été plus qu'homme, une seule journée de la peine qu'elle lui faisait endurer, eût été capable de lui faire perdre non-seulement la vie, mais plusieurs vies, s'il les avaient eues.

CHAPITRE III.

De l'oraison d'union. Que l'amour du prochain est une marque de cette union.

DE L'ORAISON D'UNION.

Revenons maintenant à cette âme que j'ai comparée aussi à une colombe, et voyons quelles sont les grâces que Dieu lui fait en cet état. Il faut toujours poser pour constant qu'elle doit travailler sans cesse à s'avancer dans son service et dans la connaissance d'elle-même. Car si elle se contente de recevoir des grâces, et que les considérant comme ne lui pouvant manquer, elle s'égare du chemin du ciel, en n'observant pas les commandemens de Dieu, il lui arrivera, comme à ce ver à soie dont j'ai parlé, qui ne laisse pas de mourir, encore qu'il en produise d'autres, par le moyen de cette graine qu'il laisse de lui; et ce qui me fait parler de la sorte, c'est que ne pouvant croire que Dieu permette qu'une aussi grande grâce que celle qu'il a faite à cette âme soit inutile, je tiens pour certain que, si elle ne lui sert pour elle-même, elle profite à d'autres, non-seulement durant le temps qu'en pratiquant la vertu elle les échauffe par sa chaleur, mais encore depuis l'avoir perdue, parce qu'il lui reste toujours un désir de l'avancement des autres, et qu'elle prend plaisir à leur faire connaître quelles sont les grâces dont Dieu favorise ceux qui l'aiment et qui le servent.

J'ai connu une personne à qui ce que je dis est arrivé. Car s'étant malheureusement éloignée de Dieu, elle ne laissait pas de désirer que les autres profitassent des faveurs qu'il lui avait faites, et de les beaucoup servir en les instruisant dans l'oraison. Notre Seigneur répandit depuis dans son âme une nouvelle lumière, mais qui ne produisait pas encore les effets dont j'ai parlé. Et combien y en a-t-il qu'il appelle à l'apostolat, comme Judas, et qu'il élève sur le trône, comme Saül, qui se perdent après par leur

faute? Cela nous doit apprendre, mes sœurs, que, pour ne pas tomber dans un tel malheur, et nous rendre dignes de recevoir encore d'autres grâces, le seul moyen est de pratiquer l'obéissance, et de ne nous éloigner jamais de la loi de Dieu, ce qui est une règle générale, non-seulement pour ceux à qui il fait de semblables grâces, mais pour tout le monde.

Je crains que ce que j'ai dit de cette cinquième demeure ne soit pas encore assez clair, et comme il est si avantageux d'y pouvoir entrer, il est bon de n'en pas ôter l'espérance à ceux à qui Dieu ne donne pas assez de lumière pour connaître ces choses surnaturelles, puisqu'ils peuvent avec son secours arriver à une véritable union, pourvu qu'ils s'efforcent de tout leur pouvoir de soumettre leur volonté à la sienne.

O combien y en a-t-il qui disent et qui croient fermement être dans ces dispositions! Et moi, je vous assure que s'ils y sont, ils ont obtenu de Dieu ce qu'ils peuvent souhaiter, et ne doivent plus se mettre en peine de n'être point arrivés à cette autre union si délicieuse dont j'ai parlé, en considérant que ce qu'elle a de meilleur est qu'elle procède de celle dont je parle maintenant. Que cette union est donc désirable, et qu'heureuse est l'âme qui arrive jusqu'à obtenir une si grande faveur! Elle se trouvera dans un plein repos, même en cette vie, puisque, excepté l'appréhension de perdre son Dieu ou le déplaisir de voir qu'on l'offense, ni la pauvreté, ni la maladie, ni la mort, si ce n'est des personnes utiles à l'église, ni rien de tout ce qui peut arriver ici-bas, ne sera capable de l'affliger, parce qu'elle est assurée qu'il sait beaucoup mieux ce qu'il fait qu'elle ne sait ce qu'elle désire.

Vous devez remarquer, mes filles, qu'il y a de certaines peines qui sont des effets de la nature et de la charité qui nous font compatir aux maux de notre prochain, ainsi que nous voyons que notre Seigneur fut touché lorsqu'il ressuscita le Lazare, et que ces peines n'empêchent pas la volonté de demeurer unie à Dieu, ni ne trouble point l'âme par des inquiétudes qui lui fassent perdre le repos, mais passent promptement, à cause, comme je l'ai déjà dit en parlant des goûts et des douceurs qui se rencontrent dans l'oraison, qu'elles ne pénètrent pas, à mon avis, jusqu'à l'intérieur de l'âme, et font seulement impression sur ses sens et ses puissances. Ces peines, qui se rencontrent dans les demeures précédentes, n'entrent point dans celle dont il me reste à parler, n'étant pas besoin, dans cette manière d'union, que les puissances soient suspendues, puisque notre Seigneur a d'autres voies que celles que j'ai rapportées pour répandre ses richesses

dans les âmes et les conduire dans ces demeures. Mais prenez garde, mes filles, qu'il faut qu'il en coûte la vie à ce ver à soie; et sa mort vous coûtera cher, parce que, dans cette autre union, l'étonnement où était l'âme de se voir dans une vie qui lui était si nouvelle diminuait sa peine de voir mourir ce ver; au lieu que dans cette autre union, quoique l'âme pût conserver la vie au ver, il faut qu'elle lui donne la mort. J'avoue que ce dernier état est beaucoup plus pénible que le premier; mais la récompense en sera aussi beaucoup plus grande si nous demeurons victorieuses; et nous le serons sans doute, pourvu que notre volonté soit véritablement unie à celle de Dieu.

C'est là l'union que j'ai toute ma vie désirée et demandée à notre Seigneur, et qui est la plus facile à connaître et la plus assurée. Mais que peu de nous y arrivent, quoique celles qui prennent garde à ne point offenser Dieu, et qui sont entrées à ce dessein en religion, s'imaginent qu'elles ont par là satisfait à tout! Hélas! combien y a-t-il de sortes de vers dont on ne s'aperçoit point jusqu'à ce qu'ils aient rongé nos vertus par des sentimens d'amour-propre, par l'estime de nous-mêmes, par des jugemens téméraires de notre prochain, bien qu'en des choses légères, et par des manquemens de charité, en ne l'aimant pas comme nous-mêmes? Car, encore que nous tâchions de nous acquitter de nos devoirs pour ne point tomber dans le péché, ce n'est pas être dans la disposition que nous devons avoir pour être entièrement unies à la volonté de Dieu.

Or, quelle est à votre avis, mes filles, sa volonté? C'est que nous devenions si parfaites, que nous ne soyons qu'une même chose avec lui et avec son père, comme il le lui a demandé pour nous. Mais voyez, je vous prie, combien de chose nous manquent pour arriver à cet état. Je vous assure que, lorsque j'écris ceci, je souffre une grande peine de m'en voir si éloignée, et cela seulement par ma faute, n'étant point nécessaire que Dieu nous fasse pour ce sujet de nouvelles grâces, puisqu'il suffit qu'il nous ait donné son Fils pour nous enseigner la manière dont nous devons nous conduire. Ne vous imaginez pas néanmoins que cela s'entende de telle sorte que cette conformité à la volonté de Dieu nous oblige, quand nous perdons un père ou un frère, à n'en avoir point de sentiment, et à souffrir avec joie les peines et les maladies qui nous arrivent. Ce serait passer trop avant; et si l'on examine bien de quels mouvemens sont poussés ceux qui semblent en user ainsi, on trouvera que la plupart ne font que par nécessité ce qu'ils paraissent faire par vertu: et il n'en faut point de meilleure

preuve que tant d'actions semblables de philosophes païens, dont une sagesse humaine, qui n'est que folie devant Dieu, était la seule cause. Il ne nous demande que deux choses dans ces rencontres, l'une de l'aimer, et l'autre d'aimer notre prochain. C'est donc à cela que nous devons travailler, puisque, pourvu que nous les accomplissions fidèlement, nous ferons sa volonté et serons unies à lui. Mais il paraît assez, comme je l'ai dit, que nous sommes fort éloignées de nous en acquitter en la manière que nous le devrions pour contenter pleinement un si grand maître. Je le prie de nous faire la grâce d'entrer dans une si sainte disposition ; et nous y entrerons sans doute, si nous le voulons, d'une volonté pleine et déterminée.

L'AMOUR DU PROCHAIN EST UNE MARQUE DE L'UNION
AVEC DIEU.

La marque la plus assurée pour savoir si nous pratiquons fidèlement ces deux choses est, à mon avis, d'avoir un amour sincère et véritable pour notre prochain. Car nous ne pouvons connaître certainement jusqu'où va notre amour pour Dieu, quoiqu'il y ait de grandes marques pour en juger, mais nous voyons beaucoup plus clair en ce qui regarde l'amour du prochain ; et plus vous y avancerez, mes sœurs, plus vous vous devrez tenir assurées que vous avancez dans l'amour de Dieu, parce que celui qu'il nous porte est si grand, qu'il récompense, par l'augmentation de cet amour, celui qu'il voit que nous avons pour notre prochain, et cela par diverses voies qui me paraissent si visibles, que je ne puis en douter. Nous ne saurions donc trop faire de réflexions sur la manière dont nous agissons, puisque c'est avec perfection que nous pouvons croire être en assurance, à cause que la nature humaine a été si corrompue par le péché, que nous n'arriverons jamais à cet amour parfait de notre prochain que par notre amour pour Dieu, qui en est comme la racine et la source.

Puis donc, mes filles, que ceci nous est d'une telle conséquence, prenons-y garde jusque dans les moindres choses sans, nous arrêter à ces grandes pensées qui nous viennent en foule dans l'oraison, de ce que nous voudrions faire pour le prochain et pour le salut d'une seule âme, à quoi si nos actions ne répondent pas, nous devons considérer ces pensées comme de belles imaginations. J'en dis de même de l'humilité et de toutes les autres vertus. Il n'est pas croyable de combien d'artifices le diable se sert pour nous persuader que nous sommes vertueux. Il met tout en œuvre,

et il a raison, puisque rien ne peut tant nuire, à cause que ces fausses vertus sont toujours accompagnées d'un orgueil secret, au lieu qu'il ne s'en rencontre jamais dans celle que Dieu nous fait la grâce de nous donner.

N'est-ce pas une chose admirable de voir des personnes qui, après s'être imaginé dans l'oraison qu'elles seraient ravies d'être humiliées et de recevoir publiquement des affronts pour l'amour de Dieu, font, au sortir de là, tout ce qu'elles peuvent pour cacher jusqu'à la moindre faute, soit qu'elles l'aient commise, ou qu'on les accuse sans sujet. Dieu nous préserve d'une telle erreur. Ceux qui y tombent doivent bien se garder de faire quelque fondement sur ces vaines résolutions, que les effets font connaître ne procéder pas de leur volonté, mais de la malice du démon qui trompe aisément les femmes et les ignorans, manque de savoir la différence qu'il y a entre l'imagination et les puissances, et tant d'autres choses qui se passent dans notre intérieur. Hélas! mes sœurs, qu'il est facile de voir qui sont celles d'entre vous qui aiment véritablement le prochain, et celles qui ne l'aiment pas avec tant de perfection! Que si vous connaissiez bien l'importance de cette vertu, avec quelle application et quelle ardeur ne vous porteriez-vous pas à la pratiquer.

Lorsque je vois d'autres personnes si attachées à leur oraison qu'elles n'oseraient se remuer, ni tant soit peu en détourner leurs pensées, de crainte de perdre quelque chose du plaisir qu'elles y prennent et de la dévotion qu'elles y ont, je n'ai pas peine à juger que, puisqu'elles croient que tout consiste en cela, elles ne savent guère par quelle voie on arrive à l'union. Non, non, mes sœurs, ce n'en est pas là le chemin. Dieu ne se contente pas des paroles et des pensées, il veut des effets et des actions. Si donc vous voyez une malade que vous puissiez soulager en quelque chose, quittez hardiment cette dévotion pour l'assister, compatissez à ce qu'elle souffre; que sa douleur soit aussi la vôtre, et si, pour la faire manger, il vous faut jeûner, jeûnez avec joie non-seulement pour l'amour d'elle, mais pour l'amour de Dieu qui vous le commande. C'est là la véritable union, puisque c'est n'avoir point d'autre volonté que la sienne. Si vous entendez donner de grandes louanges à quelques-uns, soyez-en plus aises que si on vous louait vous-mêmes. Cela vous sera bien facile si vous êtes humbles, et sou; ne pourriez, au contraire, voir sans peine qu'on vous louât. Que s'il y a du mérite à se réjouir d'entendre publier les vertus de ses sœurs, il n'y en a pas moins à ressentir autant de déplaisir de leurs fautes que des vôtres propres, et à

faire tout ce que vous pourrez pour les couvrir. Je me suis beaucoup étendue d'ailleurs sur ce sujet, parce que je sais que nous ne pouvons, sans nous perdre, dont Dieu veuille nous préserver, manquer à ce que je viens de dire. Mais pourvu que vous le pratiquiez, vous devez toujours espérer d'obtenir de Dieu la grâce d'arriver à cette union dont j'ai parlé, au lieu que si vous n'avez point cet amour du prochain, quoique vous ayez de la dévotion et sentiez des douceurs qui vous feront paraître que vous serez arrivées jusqu'à avoir quelque petite suspension dans l'oraison de quiétude, ainsi que quelques-unes se l'imaginent aisément et se persuadent qu'alors tout est fait, croyez-moi, vous n'êtes point arrivées à cette union. Demandez donc à Dieu du fond du cœur qu'il vous donne avec plénitude cet amour pour le prochain, et après laissez-le faire. Sa bonté est si grande, qu'il vous accordera plus que vous ne sauriez désirer, pourvu que vous vous fassiez violence pour assujétir en toutes choses votre volonté à la sienne, que vous oubliez vos intérêts pour ne penser qu'à lui plaire, malgré la répugnance de la nature, et que vous n'appréhendez aucun travail lorsque vous rencontrerez des occasions de soulager votre prochain. Que si cela vous semble pénible, considérez, mes sœurs, ce que l'amour que notre divin époux nous porte lui a fait souffrir lorsque, pour nous délivrer de la mort et d'une mort éternelle, il en a souffert sur la croix une si terrible.

CHAPITRE IV.

La Sainte compare l'oraison d'union à un mariage spirituel de l'âme avec Dieu, dit que c'est dans cette cinquième demeure que se fait comme la première entrevue de l'époux et de l'épouse, et qu'il n'y a point de soin qu'on ne doive prendre pour rendre inutiles les efforts que fait le démon afin de tâcher à porter l'âme à retourner en arrière. Préparation à l'intelligence de la sixième demeure.

DE L'ORAISON D'UNION.

Il me semble, mes filles, que je vous ai laissées dans le désir de savoir ce que devient cette colombe, et où elle s'arrête pour se reposer, lorsque j'ai dit que ce n'est pas en des contentemens terrestres ni en des goûts spirituels qu'elle trouve son repos. Son vol la porte sans doute beaucoup plus haut; et je ne puis vous satisfaire sur ce sujet que dans la dernière demeure dont il me reste à parler. Dieu veuille rappeler ma mémoire et m'assister pour l'écrire; car cinq mois se sont passés depuis que j'en suis demeurée

là; et comme ce mal de tête dont je suis toujours travaillée ne me permet pas de relire ce que j'écris, je pourrai tomber en plusieurs redites, mais cela importe de peu, puisque ce n'est qu'à mes sœurs que je parle.

COMPARAISON DE L'ORAISON D'UNION A UN MARIAGE SPIRITUEL.

J'éclaircirai, au moins le mieux que je pourrai, ce que cette union me paraît être: je me servirai pour cela, selon ma coutume, d'une comparaison, et reviendrai ensuite à ce petit papillon, qui, encore qu'il vole toujours sans s'arrêter, à cause qu'il ne trouve point de véritable repos dans lui-même, ne laisse pas de faire du bien à soi et aux autres. Je vous ai déjà dit diverses fois que Dieu contracte un mariage spirituel entre lui et les âmes; et nous ne saurions trop le remercier de vouloir, par un tel excès de sa bonté, se tant humilier pour l'amour de nous. J'avoue que cette comparaison est grossière, mais je n'en sais point qui exprime mieux ce que je veux dire que le sacrement de mariage, parce qu'encore qu'il y ait cette grande différence entre le mariage, dont je veux parler et le mariage ordinaire, que l'un est tout spirituel, au lieu que l'autre est corporel, ils ont cela de commun que l'amour en est le lien. Les opérations de celui dont j'ai à traiter maintenant sont si pures, si subtiles, si vives, si pénétrantes et pleines de tant de consolation et de douceur, que nulles paroles ne sont capables de les exprimer; mais notre Seigneur sait bien les faire sentir.

Il me semble que l'union n'accomplit pas entièrement ce mariage spirituel, et qu'ainsi que lorsque dans le monde on veut faire un mariage, on s'informe de l'humeur des personnes et de leurs inclinations, et l'on fait qu'elles se voient, pour être encore plus assurées si elles seront satisfaites l'une de l'autre; de même, présumant que ce mariage spirituel étant déjà en ces termes, l'âme connaît l'extrême bonheur que ce lui sera, et est très-résolue de soumettre entièrement sa volonté à celle de son divin époux, et que d'un autre côté, cette suprême majesté la voyant dans cette disposition, veut bien, pour lui faire connaître jusqu'à quel point va l'excès de l'honneur qu'il est résolu de lui faire, en venir avec elle à une entrevue; je puis dire que cela se passe de la sorte dans cette oraison d'union, parce qu'elle dure si peu, que tout ce que l'âme peut faire est de connaître d'une manière ineffable quel est ce divin époux qui veut l'honorer de la qualité de son épouse, et les sens et les puissances ne pourraient en mille années acquérir la connaissance de ce qu'elle comprend dans ces momens. Mais

Bien que cette vue dure si peu, les perfections infinies de cet incomparable époux font une telle impression dans cette âme, qu'elles la rendent plus digne qu'elle n'était de lui être unie par un si saint mariage, parce qu'elles augmentent encore de telle sorte son amour et son respect pour lui, qu'il n'y a rien qu'elle ne veuille faire pour lui plaire, afin de posséder un tel bonheur. Que si, au lieu de se donner tout entière à cet immortel époux, elle était si malheureuse que de s'attacher d'affection à quoi que ce soit hors de lui, il l'abandonnerait aussitôt, et elle se trouverait privée de ces faveurs inestimables.

EFFORTS DU DÉMON POUR FAIRE RETOURNER LES AMES EN
ARRIÈRE.

Ames chrétiennes à qui notre Seigneur a fait la grâce d'arriver jusqu'à ces termes, je vous conjure par lui-même de veiller sans cesse sur votre conduite, et d'éviter les occasions qui pourraient vous faire tomber, parce qu'en cet état l'âme n'est pas encore assez forte pour s'exposer sans péril, ainsi qu'elle le pourrait faire après que ce mariage céleste aurait été accompli dans la sixième demeure. Car ici cet époux et cette épouse ne s'étant vus qu'une seule fois, il n'y a point d'efforts que le démon ne fasse pour traverser ce mariage; au lieu que lorsqu'il est achevé, et qu'il voit que cette heureuse épouse n'a plus d'autre volonté que celle de son saint époux, il n'ose entreprendre d'ébranler sa fidélité, parce qu'il sait qu'il ne le pourrait faire qu'à sa confusion et à sa honte, et qu'elle en tirerait de l'avantage.

J'ai vu, mes filles, des âmes fort élevées, qui étant arrivées à cet état, c'est-à-dire à cette entrevue avec leur époux, sont tombées dans les pièges des démons; tout l'enfer, comme je l'ai dit, se joignant ensemble dans ces rencontres, à cause que ces malheureux esprits savent qu'il ne s'agit pas seulement de leur faire perdre une âme, mais plusieurs. Comment pourraient-ils l'ignorer, après tant d'expériences qu'ils en ont faites, et nous, en douter, et en rendre trop de grâces à Dieu, lorsque nous considérons la quantité d'âmes qu'une seule lui acquiert quelquefois; la multitude de celles que les martyrs ont converties; combien sainte Ursule en a conduit dans le ciel; et le grand nombre de celles que saint Dominique, saint François et d'autres fondateurs d'ordres ont, par de semblables grâces, arrachées des mains de ces princes des ténèbres? Or, qui leur a donné ce pouvoir, sinon les efforts qu'elles ont faits pour ne pas perdre par leur faute les

avantages qui se rencontrent dans ce divin mariage? Dieu n'est pas, mes filles, moins disposé qu'il était alors à nous accorder ces grâces; et j'oserai dire qu'il l'est encore davantage en quelque manière; parce qu'il y va de son service de nous mettre en état de désirer de les recevoir, tant il y a aujourd'hui peu de personnes, en comparaison de ce qu'il y en avait alors, qui n'aient pour fin que son honneur et sa gloire. Nous nous aimons trop; nous n'avons que trop de soin de notre conservation; et quelle erreur peut être plus grande? Eclaircz-nous, Seigneur, de votre divine lumière, afin de nous empêcher de tomber dans de si dangereuses ténèbres.

Il vous viendra peut-être, mes sœurs, dans l'esprit deux difficultés. La première, comment il se peut faire qu'une âme aussi soumise que je l'ai dit à la volonté de Dieu, et qui ne veut point faire la sienne, soit capable d'être trompée, lorsqu'elle est si détachée du monde, quelle fréquente les sacremens, et se peut dire être en la compagnie des anges, puisque, par la miséricorde de Dieu, elle n'a autre désir que de le servir, qui est un avantage que n'ont pas ceux qui, étant encore engagés dans le siècle, se trouvent exposés aux occasions de l'offenser. Je demeure d'accord que ces grâces, dont on est redevable à la bonté de Dieu, sont si grandes, qu'il n'y a pas sujet de s'étonner que vous ayez ces pensées; mais je ne vois pas néanmoins que, quelque heureux que soit l'état où l'on est dans cette cinquième demeure, on y soit dans une entière assurance, lorsque je considère la chute de cet apôtre infidèle, qui avait l'honneur d'accompagner toujours JÉSUS-CHRIST et d'entendre ses divines paroles.

Je dis donc, pour répondre à la première difficulté, qu'il est certain que si l'âme demeurerait toujours attachée à la volonté de Dieu, elle ne courrait jamais fortune de se perdre. Mais le diable, sous prétexte de bien, l'engage, par ses artifices, dans des managemens qui paraissent légers, et qui, peu à peu, obscurcissent son entendement, refroidissent sa volonté, et font que son amour-propre se réchauffe et se fortifie de telle sorte, qu'elle s'éloigne de la volonté de Dieu pour se porter à faire la sienne.

Ceci peut aussi servir de réponse à la seconde difficulté, puisqu'il n'y a point de clôture si étroite où ce mortel ennemi des hommes ne puisse entrer, ni de désert si écarté où il n'aille; et je crois aussi que notre Seigneur peut le permettre pour éprouver une âme qui serait capable d'en éclairer d'autres, parce que, si elle doit tourner en arrière, il vaut mieux que ce soit dès le commencement, qu'après qu'elle aurait nu à plusieurs. Le meilleur

remède, à mon avis, outre celui de se représenter toujours dans l'oraison que, si Dieu ne nous soutient de sa main toute-puissante, nous tombons aussitôt dans le précipice, et que nous ne saurions, sans folie, nous confier en nos propres forces, c'est de remarquer avec un extrême soin si nous avançons ou reculons, pour peu que ce soit dans les vertus, et particulièrement dans l'amour que nous devons avoir les unes pour les autres, et dans le désir d'être tenues pour les dernières de toutes. Car si nous sommes dans cette disposition, et demandons pour cela la lumière à Dieu, nous connaissons bientôt si nous faisons bien ou mal. Mais ne vous imaginez pas que lorsqu'il a plu à notre Seigneur d'élever une âme à l'heureux état dont j'ai parlé, il l'abandonne aisément, et qu'il soit facile au démon de réussir dans son entreprise. Ce divin Sauveur s'intéresse de telle sorte à la conserver, et lui donne, en diverses manières, tant de sentimens intérieurs pour l'empêcher de se perdre qu'elle ne saurait ne point voir le péril où elle se met.

Pour conclusion, si nous ne tâchons toujours de nous avancer, nous avons grand sujet de craindre, parce que c'est une marque que le démon nous tend quelque piège, puisque l'amour agissant sans cesse, il serait autrement impossible que le nôtre pour Dieu étant arrivé à un tel point, n'augmentât encore, et qu'une âme qui ne prétend à rien moins que d'être l'épouse d'un Dieu, et à qui il a déjà fait l'honneur de communiquer par de si grandes faveurs, demeurât sans action et comme endormie.

PRÉPARATION A L'INTELLIGENCE DE LA SIXIÈME DEMEURE.

Pour vous faire connaître, mes sœurs, de quelle sorte notre Seigneur se conduit envers les âmes qui ont le bonheur d'être ses épouses, il me faudra maintenant parler de la sixième demeure. Vous y verrez que tout ce que nous pouvons faire ou souffrir pour son service, afin de nous disposer à recevoir des grâces si merveilleuses, ne mérite pas d'être considéré; et peut-être a-t-il permis que l'on m'ait commandé d'écrire ceci pour vous apprendre quelles sont les récompenses que nous avons sujet d'espérer, et que, lorsque par une bonté inconcevable il daigne se communiquer à des vers de terre tels que nous sommes, tous les vains plaisirs du monde doivent s'effacer de notre esprit pour n'avoir les yeux ouverts qu'à considérer sa grandeur, et, avec un cœur embrasé de son amour, marcher à grands pas dans son service. Je le prie de me faire la grâce de dire,

sur un sujet si difficile et si relevé, quelque chose qui vous soit utile. Je ne le saurais, s'il ne conduit ma plume, et il sait qu'à moins que cela j'aimerais beaucoup mieux me taire. Mon seul désir, selon que j'en puis juger, est que son nom soit béni, et que nous nous efforcions de nous acquitter de nos devoirs envers son éternelle majesté. Que s'il nous récompense de la sorte dès cette vie, quel doit être le bonheur qu'il nous prépare dans le ciel! et quant aux périls, aux déplaisirs, et aux travaux qui se rencontrent ici-bas, si ce n'était la crainte de l'offenser et de nous voir ensuite éloignées de lui, nous devrions nous tenir heureuses d'y être exposées et de les souffrir jusqu'à la fin du monde, pour l'amour de notre Seigneur, de notre Dieu, et de notre époux. Implorons son assistance, mes filles, afin qu'il nous rende dignes de faire quelque chose qui lui soit agréable, et qui ne soit point mêlé de tant d'imperfections qui accompagnent toujours nos bonnes œuvres.

SIXIÈME DEMEURE.

CHAPITRE PREMIER.

Des peines dont Dieu permet que soient accompagnées les faveurs qu'il fait aux âmes dans cette sixième demeure, et par quelle manière admirable il les fait cesser.

DES PEINES DE CETTE SIXIÈME DEMEURE, ET COMMENT DIEU LES FAIT CESSER.

Je vais donc maintenant, avec l'assistance du Saint-Esprit, parler de cette sixième demeure où l'âme, blessée de l'amour de son saint époux, recherche, autant que son état le lui peut permettre, la solitude, et fuit tout ce qui est capable de l'en divertir, parce que la joie qu'elle a eue de le voir lui a fait une si forte impression, qu'elle brûle du désir de jouir encore du bonheur de sa présence. Bien que j'aie dit que dans cette sorte d'oraison l'on ne voie rien, ni même avec l'imagination, à quoi l'on puisse, à proprement parler, donner le nom de vue, je ne laisse pas d'user de ce terme, ensuite de la comparaison dont je me suis servie pour me faire entendre en quelque sorte. Encore que l'âme soit déjà fort résolue de n'avoir jamais d'autre époux, et qu'elle le désire avec ardeur, il veut qu'elle le souhaite davantage, et que ce bonheur, auquel nul autre n'est comparable, lui coûte plusieurs travaux. Mais quoiqu'en comparaison d'un si grand bien ces peines et ces travaux ne soient point considérables, il faut néanmoins, mes filles, pour nous donner la force de les soutenir, que nous ayons sujet de juger par quelques marques que nous le possédons déjà.

Seigneur, mon Dieu, que de peines intérieures et extérieures n'endure-t-on point avant que d'entrer dans cette sixième demeure? Il me semble quelquefois que si l'âme les envisageait auparavant que de s'y engager, la nature humaine est si faible, qu'il y aurait sujet de craindre qu'elle pût se résoudre à les souffrir, quelque grand que soit l'avantage qu'elle en pût tirer. Ce n'est que dans la septième demeure qu'elle est si courageuse, que rien ne la saurait étonner, et qu'elle est préparée à tout pour l'amour de son Seigneur et de son Dieu, parce qu'étant presque continuellement si proche de lui, elle en tire une force qui la rend capable, par son assistance, de s'élever au-dessus d'elle-même.

Je crois qu'il ne sera pas mal à propos de vous parler de quelques-unes de ces peines que je sais certainement que l'on endure. Quoiqu'il y ait peut être quelques âmes que Dieu ne conduit pas par ce chemin, je doute fort qu'il y en ait aucune de celles qui jouissent par intervalles de ces consolations célestes, qui n'éprouve, d'une manière ou d'une autre, les travaux qui se renouvellent sur la terre. Je n'avais pas dessein de traiter de ce sujet ; mais j'ai pensé depuis que celles qui se trouvant en cet état s'imaginent que tout est perdu, seront bien aises d'apprendre ce qui se passe dans les âmes que Dieu favorise de semblables grâces.

Je ne garderai point d'ordre en ceci ; j'en parlerai seulement selon ce qui se présentera à ma mémoire, et commencerai par les plus petites de ces peines qui sont les murmures des personnes avec qui l'on converse d'ordinaire, et même de celles avec qui l'on n'a point de communication et qu'on ne s'imagineroit pas qui pussent jamais penser à nous. Elles disent que l'on veut passer pour des saintes, que l'on ne se porte à ces excès que pour tromper le monde et paraître meilleures que les autres, quoique plus vertueuses qu'elles, encore qu'elles ne fassent pas tant de grimaces et que la véritable perfection consiste à vivre selon son état. Mais ce qui est le plus difficile à supporter, c'est que celles qu'elles croient leurs meilleures amies, ne se contentant pas de se retirer d'elles, passent jusqu'à les blâmer ouvertement et à dire qu'il est visible qu'elles sont trompées par le démon, ainsi que telles et telles l'ont été ; qu'elles sont aux autres une pierre d'achoppement, et qu'elles trompent leurs confesseurs. Ces personnes vont même encore plus avant, car elles font de semblables discours aux confesseurs, et n'oublient rien de tout ce qui peut leur donner de la défiance sur la conduite de ces âmes. Je connais une de ces personnes d'oraison qui se vit réduite à appréhender de n'en trouver aucun qui la voulût confesser, tant on avait dit de choses contre elle qu'il serait inutile de rapporter ; et ce qu'il y a encore de plus fâcheux, c'est que cette peine, au lieu de passer promptement, dure quelquefois toute la vie, parce que celles qui font des jugemens si désavantageux de ces âmes ne cessent point de rendre toutes leurs actions suspectes. Que si vous me dites, mes filles, qu'il y en a aussi d'autres qui les louent, je vous répondrai que le nombre en est bien petit en comparaison de celles qui les blâment et qui les condamnent.

Voici une autre peine beaucoup plus sensible à l'âme que celle de ces murmures. C'est que s'étant vue auparavant si misérable et si engagée dans le péché, qu'elle connaît clairement que la seule

bonté de Dieu l'en a retirée, ce lui est un tourment insupportable, principalement dans les commencemens, de voir que l'on condamne en elle ce qui est un effet de sa toute-puissance; mais son déplaisir s'adoucit ensuite par diverses raisons. La première parce que l'expérience lui apprend que ces personnes se portant avec la même facilité à dire le bien que le mal et le mal que le bien, on doit mépriser leur discours; la seconde, parce que notre Seigneur lui faisant connaître que tout ce qu'elle a de bon vient de lui, elle ne le considère que comme si elle le voyait dans une autre personne sans qu'elle y eût aucune part, et ainsi en donne à Dieu toute la gloire; la troisième, parce qu'ayant vu d'autres personnes profiter des grâces qu'elle a reçues de Dieu, elle pense qu'il a voulu leur donner bonne opinion d'elles, afin qu'elles en profitent aussi; et la quatrième, parce que n'ayant devant les yeux que la gloire de son maître sans se soucier de la sienne, elle se trouve délivrée de l'apprehension que les louanges qu'on lui donne ne soient capables de la perdre par la complaisance qu'elle y prendrait, comme il arrive à d'autres. Ainsi elle se soucie très-peu que l'on ait de l'estime pour elle, et désire seulement de pouvoir contribuer à faire donner des louanges à Dieu, sans se mettre en peine du reste.

Ces raisons, auxquelles on pourrait en ajouter d'autres, adoucissent la peine que donnent ces louanges, mais non pas de telle sorte qu'il n'en reste toujours quelque une, si ce n'est quand on n'y fait point de réflexion, et l'on en a incomparablement plus de se voir sans sujet estimée de tout le monde que d'être blâmée par ces discours désavantageux. Quand l'âme est venue à ce point d'être insensible aux louanges qu'on lui donne, elle se soucie encore moins de ce que l'on dit contre elle. Ces discours, au lieu de la fâcher et de l'affaiblir, la réjouissent et la fortifient par l'avantage qu'elle en reçoit. Elle s'imagine même que ceux qui la traitent si injustement n'offensent point Dieu, étant persuadée qu'il le permet pour lui donner moyen d'en profiter. Et à cause qu'elle connaît visiblement qu'ils la font avancer dans la vertu, elle conçoit une tendresse particulière pour eux, et croit qu'ils l'aiment plus véritablement que ceux qui disent du bien d'elle.

Lorsqu'on est en cet état, notre Seigneur envoie d'ordinaire de grandes maladies; ce qui me paraît quand les douleurs sont aiguës, le plus grand tourment extérieur que l'on puisse éprouver sur la terre, à cause qu'elles réduisent l'âme à ne savoir que devenir; et j'aimerais beaucoup mieux endurer un prompt martyre que ces excessives douleurs. Mais quand elles arrivent jusqu'à un

tel excès, elles ne durent pas long-temps, parce que Dieu, qui ne permet pas que nous ayons plus de mal que nous n'en pouvons porter, commence par nous donner de la patience. Il ne fait pas d'ordinaire sentir si particulièrement son assistance dans d'autres douleurs bien que grandes, et dans des maladies et infirmités de diverses sortes. Je connais une personne qui depuis quarante ans qu'il a plu à sa divine majesté de lui faire les grâces dont j'ai parlé n'a pas passé un seul jour sans avoir de la douleur, et souffrir par son peu de santé en d'autres manières, outre plusieurs grands travaux. Mais elle comptait cela pour peu lorsqu'elle considérerait que ses péchés lui avaient fait mériter l'enfer. Dieu conduira par d'autres voies les âmes qui l'ont moins offensé. Pour moi, je choisirais toujours celle de la souffrance, quand il ne s'y rencontrerait d'autre avantage que d'imiter notre Seigneur Jésus-Christ, et que je ne saurais pas comme je le sais qu'il y en a beaucoup d'autres. Que si je pouvais représenter dans toute leur étendue la grandeur des travaux intérieurs, ceux-ci paraîtraient bien légers.

Je commencerai par le tourment que c'est d'avoir pour confesseur un homme qui, bien que sage et prudent, n'a point d'expérience de semblable choses. Comme elles sont extraordinaires, il doutera de tout et appréhendera tout, principalement s'il remarque quelque imperfection dans les personnes à qui elles arrivent, à cause que s'imaginant que celles à qui Dieu fait de semblables grâces doivent être des anges, sans considérer que cela est impossible tandis que nous vivons dans un corps mortel ; il les attribue à tentation ou à mélancolie, et je ne m'en étonne pas, ni ne saurais condamner ces confesseurs, parce que le monde étant plein de semblables illusions du démon, et des effets de cette humeur qui remplit l'esprit de tant de vaines images, ils ont raison de s'en défier, et d'y prendre garde de bien près. Cependant ces pauvres âmes qui appréhendent déjà beaucoup par elles-mêmes vont à leur confesseur comme à un juge qui doit décider de ce qui se passe en elles ; et voyant qu'il les condamne, elles souffrent une peine qui ne se peut comprendre à moins que de l'avoir éprouvée, principalement si elles ont été fort imparfaites. Car alors, encore que Dieu leur fasse la grâce d'être assurées que ces faveurs viennent de lui, elles s'imaginent que pour punition de leurs péchés il permet que le démon les trompe. Comme la manière dont Dieu leur donne cette assurance est toute spirituelle, au lieu que le souvenir de leur offenses est toujours présent, leurs peines recommencent aussitôt qu'elles se voient tomber dans ces fautes et dans

ces imperfections qui sont inévitables en cette vie. Si donc, lors même que les confesseurs les rassurent et adoucissent un peu ces peines, elles ne laissent pas de revenir, quel insupportable tourment ne leur est-ce point quand ils augmentent leurs craintes, principalement si elles tombent dans des sécheresses qui leur font tellement perdre le souvenir des choses de Dieu, qu'il semble qu'elles n'en aient jamais entendu parler. Mais cette peine, quoique si grande, n'est rien en comparaison de celle que leur donne la pensée qu'elles informent si mal leurs confesseurs de leur état, qu'elles les trompent, ce qui fait une telle impression sur leur esprit, que, quoiqu'elles leur déclarent jusqu'à leurs premiers mouvemens, tout cela est inutile, parce que leur entendement est si obscurci et si incapable de connaître la vérité, qu'elles se laissent aller à croire ce que leur imagination, qui est alors la maîtresse, leur représente, et toutes les extravagances que le démon leur suggère. Car Dieu lui permet alors de les éprouver, en lui représentant qu'elles sont réprouvées; et toutes ces choses jointes ensemble, leur causent un tourment intérieur si insupportable, que je ne saurais le comparer qu'à celui que souffrent les damnés, parce que ces âmes, dans un si grand trouble, se trouvent sans aucune consolation, et qu'au lieu d'en recevoir de leur confesseur, il semble qu'il s'accorde avec les démons pour les tourmenter encore davantage.

Je sais un confesseur qui traitant avec une personne qui éprouvait ce tourment, et le trouvant périlleux, lui ordonnait de l'avertir quand elle serait en cet état; mais il vit que cela était inutile, parce qu'elle était alors si incapable de tout, que si elle voulait lire dans un livre écrit même en langue vulgaire, elle y comprenait aussi peu que si elle n'eût pas connu une lettre. Dans une si grande tempête il n'y a point d'autre remède que d'espérer en la miséricorde de Dieu, qui à l'heure qu'on y pense le moins, la calme en un instant de telle sorte, par une de ses paroles, qu'il ne reste pas dans l'âme le moindre nuage. Ce divin soleil dissipe ses ténèbres par sa lumière, la remplit de consolation et de joie, et ainsi, après un combat où tout l'avantage était du côté de son ennemi, et dans lequel elle était prête de succomber, elle se trouve victorieuse par l'assistance de ce grand roi, qui a combattu et vaincu pour elle. Elle entre alors dans la connaissance de son néant, et voit clairement que c'est de lui seul qu'elle peut attendre du secours.

Elle n'a pas besoin pour comprendre cette vérité de faire des réflexions; elle la connaît par l'expérience qu'elle en a faite. Car

encore qu'au milieu de ce tourment elle ne laissât pas d'être en grâce, puisqu'elle n'aurait voulu pour rien du monde offenser Dieu, elle se trouvait dans un tel obscurcissement, qu'il ne lui restait pas le moindre souvenir d'avoir jamais eu de l'amour pour lui, ni qu'il en eût pour elle; les grâces qu'il lui avait faites et les services qu'elle lui avait rendus, si elle lui en avait rendus, quelques-uns, ne lui paraissaient que des songes, et ses péchés étaient la seule chose qu'elle voyait si clairement, qu'elle ne pouvait en douter.

O Jésus, mon divin Sauveur, quelle misère est comparable à celle d'une âme qui se trouve abandonnée de la sorte, et quel secours peut-elle tirer des consolations qui se rencontrent sur la terre! Ne vous imaginez donc pas, mes sœurs, si vous vous trouvez en cet état, que quand vous auriez tous les avantages que l'on peut avoir dans le monde, ils fussent capables de vous soulager. Ce serait comme si on les offrait aux damnés, parce qu'ils ne feraient qu'augmenter leur peine au lieu de la diminuer, à cause que les choses de la terre n'ont point de rapport avec ces sortes de tourmens.

Ce grand Dieu veut par là nous faire connaître quelle est sa suprême majesté et notre extrême misère; et cette connaissance nous est très-utile, comme on le verra dans la suite.

Que fera donc une âme qui se trouvera durant plusieurs jours dans cette peine? Si elle prie, c'est comme si elle ne priait pas; car comment tirerait-elle de la consolation de ses prières, puisqu'elle n'y comprend rien quand même elles ne seraient que vocales? Quand aux mentales, ce n'en est pas alors le temps, les puissances en étant incapables. La solitude, au lieu de lui servir, lui nuit, et ce lui est un autre tourment, parce qu'elle ne peut ni parler ni souffrir que l'on lui parle. Ainsi, quelque effort qu'elle fasse, elle est dans un tel dégoût et dans un tel chagrin pour ce qui est de l'extérieur, qu'il est facile de s'en apercevoir, et l'on ne saurait exprimer ce qu'elle souffre, parce que ce sont des peines et des tourmens spirituels auxquels on ne peut donner de nom qui leur soit propre. Je ne sais point de meilleur remède que de s'occuper à des œuvres extérieures de charité, et d'espérer en la miséricorde de Dieu, qui n'abandonne jamais ceux qui ont recours à son assistance. Qu'il soit béni aux siècles des siècles. Ainsi soit-il.

CHAPITRE II.

Des peines intérieures que l'âme souffre dans cette sixième demeure ; mais que procédant dans son amour pour Dieu, elles lui sont si agréables, qu'elle ne voudrait pas les voir cesser.

DES PEINES INTÉRIEURES DE CETTE SIXIÈME DEMEURE.

Je ne dirai rien ici des peines extérieures causées par les démons, parce qu'elles ne sont pas si fréquentes, ni à beaucoup près si pénibles, qu'avant que l'on fût arrivé à cette sixième demeure, à cause que ces tentations ne pouvaient aller, à mon avis, jusqu'à rendre les puissances incapables d'agir et à troubler l'âme de telle sorte qu'il ne lui reste pas assez de raison pour connaître qu'ils ne sauraient faire plus de mal que Dieu leur permet d'en faire, et que, lorsque cette connaissance nous reste, tous leurs efforts sont méprisables en comparaison de ce que je viens de dire.

En traitant dans cette demeure des différentes manières d'oraison et de grâces de Dieu, je parlerai de quelques autres peines intérieures qu'il est facile de juger, par l'état où elles laissent le corps, être encore plus grandes que celles que l'on a vues dans le chapitre précédent, mais qui ne méritent pas le nom de peines, puisque l'âme, en les souffrant, connaît que ce sont de grandes faveurs de Dieu, et qu'elle en est très-indigne.

Ces peines arrivent lorsque l'on est prêt à entrer dans la septième demeure. J'en rapporterai quelques-unes ; car de les rapporter toutes, il me serait impossible, ni de les bien faire entendre, parce qu'elles sont d'une nature beaucoup plus élevée que les précédentes, que je n'ai pu expliquer que si imparfaitement. Dieu veuille, s'il lui plaît, par les mérites de son Fils, me favoriser de son assistance.

Il semble que nous ayons oublié notre colombe ; mais nous ne l'avons pas néanmoins quittée de loin, puisque ces peines dont je parle servent à lui faire prendre un plus grand vol. Je vais donc commencer à parler de la manière dont son saint époux traite avec elle, et qu'il lui fait auparavant tant désirer par des sentimens si imperceptibles, que l'âme, qui est cette heureuse colombe, ne s'en aperçoit point, et que je ne crois pas pouvoir faire comprendre, sinon à ceux qui les ont éprouvés, parce que, procédant du plus intérieur de l'âme, je ne sais point de comparaison qui soit capable de les faire concevoir. Nous ne pouvons rien y contri-

buer, et ces sentimens sont fort différens de ce que j'ai nommé des goûts.

Il arrive souvent que, sans que l'on y pense, ni que l'on ait l'esprit attentif à Dieu, il se sert de ce moyen pour réveiller l'âme comme par un éclair ou par un coup de tonnerre. Elle n'entend néanmoins aucun bruit, mais sait seulement avec certitude que Dieu l'appelle, et quelquefois si fortement, surtout dans les commencemens, qu'il la fait trembler et se plaindre, quoiqu'elle ne souffre aucune douleur. Elle sent bien qu'elle est blessée, sans savoir par qui ni comment; et cette blessure lui est si agréable, qu'elle ne voudrait jamais en guérir. Comme elle connaît que son divin époux est présent, quoiqu'il ne paraisse pas, elle se plaint à lui avec des paroles toutes d'amour, même extérieures; et quelque grande que soit sa peine, cette peine est si délicieuse, que quand elle pourrait s'en délivrer, elle ne le voudrait pas, parce que le plaisir qu'elle en ressent surpasse de beaucoup celui qui se rencontre dans cet état de l'oraison de quiétude que l'on nomme absorbement, quoique cet absorbement, qui est comme une ivresse spirituelle, ne soit accompagné d'aucune peine.

Encore, mes sœurs, que je fasse tous mes efforts pour tâcher à vous faire entendre quel est l'effet de cet amour, je ne sais comment je le pourrai, puisqu'il semble qu'il y ait de la contradiction entre dire que l'âme connaît clairement que son époux est avec elle, parce qu'il l'appelle par des signes si certains et une manière de sifflement si pénétrante, qu'elle n'en saurait douter, et dire que néanmoins il ne se sert pour lui parler de dedans la septième demeure, qui est son palais et le séjour éternel de sa gloire, que d'une espèce de voix qui n'est point articulée, et à laquelle toutes les puissances de l'âme ne comprennent rien.

« O Dieu tout-puissant, que vos secrets sont incompréhensibles! et quelle différence n'y a-t-il point entre les choses purement spirituelles et tout ce qui est ici-bas, puisque l'on ne saurait faire comprendre quelle est celle dont je viens de parler? Quoiqu'elle soit si petite en comparaison de tant d'autres que vous opérez dans les âmes, elle produit un si grand effet, qu'elle détache l'âme de tout désir, parce qu'elle ne sait plus que souhaiter lorsqu'elle se croit assurée que son Dieu est avec elle. »

Vous me direz peut-être, mes sœurs, si elle est dans cette créance, que peut-elle donc désirer? Quelle peine peut-elle avoir? et que peut-elle souhaiter davantage? Je ne sais que vous répondre, sinon que je suis très-assurée que l'âme souffre une peine qui pénètre jusque dans le fond de ses entrailles, et qu'il lui semble

qu'on les lui arrache lorsque son divin époux veut en retirer le dard dont il l'a blessée, tant est grand le sentiment de l'amour qu'elle lui porte.

En écrivant ceci, il me vient dans l'esprit que c'est peut-être comme une étincelle qui sort de cet ardent brasier d'amour qui est Dieu même, laquelle rejaillissant sur l'âme peut bien lui faire sentir quelle est l'ardeur du feu, mais n'est pas capable de la consumer entièrement, et la laisse ainsi dans une peine qui lui est très-agréable. C'est, à mon avis, la meilleure comparaison qu'on puisse en donner, parce que cette douleur est si délicieuse, qu'elle ne doit passer pour une douleur, et elle n'est pas toujours semblable, car tantôt elle dure long temps et tantôt peu, selon qu'il plaît à notre Seigneur de se communiquer à l'âme sans qu'elle puisse y rien contribuer, à cause que cette opération est toute divine. Mais encore qu'elle dure assez longtemps, c'est toujours en augmentant ou diminuant, ne demeurant jamais en même état; ce qui fait qu'elle n'embrâse point entièrement l'âme, à cause que lorsqu'elle commence à s'enflammer, cette étincelle qui s'éteint, la laisse dans le désir de souffrir de nouveau la douleur que cette opération lui faisait sentir, parce qu'étant une douleur toute d'amour, elle lui paraît très-douce et très-désirable.

Il n'y a point ici sujet de demander si cela procède ou de notre naturel, ou de mélancolie, ou d'une tromperie du démon, ou de notre imagination, puisque cette même opération fait assez connaître qu'elle vient de ce séjour de gloire que Dieu habite où il n'y a rien que d'immuable, et que les effets qu'elle produit sont fort différens de ceux qui se rencontrent dans les autres manières d'oraison où la suspension des puissances peut, par le plaisir qu'elles ressentent, nous causer quelque doute. Car ici elles sont libres et les sens aussi, sans qu'encore qu'ils considèrent ce qui se passe, ils puissent détourner l'âme de son application à son divin époux, ni augmenter ou diminuer l'heureuse peine qu'elle souffre.

Celui à qui notre Seigneur a fait cette grâce, n'aura pas peine à comprendre ce que je dis, et il doit beaucoup le remercier de ce qu'il n'a plus sujet d'appréhender qu'il y ait en cela de l'illusion. La seule chose qu'il y a sujet de craindre, est de n'en pas témoigner assez de reconnaissance. Car pourvu qu'il fasse tous ses efforts pour s'avancer de plus en plus dans la vertu, il sera capable d'aller bien loin et recevra de nouvelles grâces. J'ai connu une personne qui ayant passé quelques années en cet état en était si satisfaite, que quand il lui aurait fallu, durant un très-long temps, souffrir de fort grands travaux pour le service de Dieu, elle s'en

serait tenue très-bien récompensée. Qu'il soit béni aux siècles des siècles.

Que si vous me demandez, mes filles, pourquoi l'on se tient plus assuré en cet état que dans les autres, je réponds qu'il y en a, à mon avis, diverses raisons. La première, que les peines dont le diable est l'auteur ne sont jamais agréables comme celles dont je viens de parler. Il peut bien y mêler quelque satisfaction qui paraît spirituelle, mais de joindre à de si grandes peines la tranquillité et le plaisir, cela surpasse son pouvoir qui ne s'étend qu'à l'extérieur; et ainsi les peines que cet esprit malheureux nous cause ne me paraissent jamais être douces et paisibles, mais inquiètes et pleines de trouble. La seconde raison est que cette sorte de tempête qui n'inquiète point l'âme vient de l'une de ces régions jusqu'où la puissance de cet esprit malheureux ne s'étend point. Et la troisième raison est que l'âme en tire d'ordinaire de grands avantages, tels que sont ceux de vouloir plus que jamais souffrir pour l'amour de Dieu, de renoncer à tous les contentemens de la terre et des conversations humaines, et autres choses semblables.

On connaît aussi très-clairement que ce n'est point une imagination, parce que de quelques artifices dont le diable se serve pour nous faire croire que nous sommes en cet état lorsque nous n'y sommes pas, cela lui est impossible, non plus que de nous persuader que nous n'y sommes pas lorsque nous y sommes, et si nous en avons quelque doute, ce serait une marque que ces mouvemens ne viendraient pas de Dieu, puisque, quand ils en viennent véritablement, ils ne se font pas moins sentir qu'une voix forte et puissante se fait entendre à nos oreilles.

De dire que ces mouvemens procèdent de mélancolie, il n'y a nulle apparence, parce que cette humeur forme toutes ces chimères dans l'imagination; au lieu que ces heureux sentimens dont je parle procèdent du plus intérieur de l'âme. Il se peut faire que je me trompe; mais il faudrait m'alléguer des raisons plus fortes pour me faire changer d'opinion; et je connais une personne qui, encore qu'elle appréhendât extrêmement d'être trompée par les illusions du démon, n'a jamais pu concevoir la moindre crainte dans cette sorte d'oraison.

Notre Seigneur emploie aussi d'ordinaire d'autres moyens pour réveiller l'âme, et il arrive quelquefois que priant vocalement sans penser à rien d'intérieur, on sent tout d'un coup comme l'odeur d'un parfum très-agréable qui se communique à tous les sens. Je ne dis pas néanmoins que ce soit une odeur, mais je me sers de

cette comparaison, pour montrer que c'est quelque chose de semblable qui fait connaître à l'âme que son époux est présent, et la joie qu'elle en reçoit est si grande, qu'elle excite en elle un si ardent désir de continuer à le posséder, qu'elle ne trouve rien de difficile pour son service, et qu'il n'y a point de louanges qu'elle ne lui donne. Cette grâce procède de la même cause dont j'ai parlé; mais elle n'est d'ordinaire accompagnée d'aucune peine, non plus que cet ardent désir de continuer à jouir de la présence de Dieu, et il me paraît aussi, pour les raisons que j'en ai rapportées, qu'il n'y a nul sujet de craindre, mais seulement de tâcher de recevoir cette faveur avec de grandes actions de grâces.

CHAPITRE III.

De quelle sorte on se doit conduire à l'égard des esprits faibles ou mélancoliques, qui s'imaginent d'avoir vu et entendu dans l'oraison ce qu'il n'ont ni vu ni entendu. Marques auxquelles on connaît si les paroles que l'on a ou que l'on croit avoir entendues sont de Dieu ou du démon.

DIVERSES MANIÈRES DONT DIEU PARLE AUX AMES.

Dieu réveille encore l'âme d'une autre manière, et quoiqu'il paraisse que ce soit par une faveur plus grande que les précédentes, il peut s'y rencontrer plus de péril, ce qui m'oblige de m'arrêter quelque temps sur ce sujet. Ce sont diverses manières par lesquelles il parle à l'âme, dont les unes paraissent extérieures, les autres très-intérieures; les unes, venir de la partie supérieure de l'âme, et les autres, être tellement extérieures, qu'on les entend de ses oreilles, comme l'on entend une voix articulée. Il peut souvent arriver que ce n'est qu'une imagination, principalement à l'égard des personnes qui ont l'esprit faible, ou qui sont fort mélancoliques. Cela étant, il ne faut point s'arrêter à ce qu'elles disent quoiqu'elles assurent l'avoir vu ou entendu, ni se mettre en peine de leur faire comprendre que c'est une illusion; mais simplement les écouter et les traiter comme des malades; et la prieure et le confesseur à qui elles rendront compte de ce qui se sera passé en elles se contenteront de leur dire qu'elles ne fassent point état de semblables choses; que ce n'est pas en quoi consiste le service que nous sommes obligées de rendre à Dieu, et que le démon en a trompé plusieurs en cette manière, à quoi, pour ne pas les affliger, il faut ajouter qu'elles ne seront peut-être pas de ce nombre. Que si on leur disait que ce qu'elles croient avoir vu ou entendu n'est qu'un

effet de mélancolie, elle n'auraient jamais l'esprit en repos, étant si persuadées de ce qu'elles rapportent, qu'elles jureraient qu'elles l'ont vu et entendu. Mais on doit leur faire discontinuer l'oraison, et employer toutes sortes d'efforts pour les empêcher de s'attacher à ces sortes de dispositions, parce qu'encore qu'elles ne leur préjudiciassent point, le diable pourrait se servir de ces âmes malades pour nuire aux autres; et aussi parce qu'il y a toujours en semblables choses sujet de craindre, jusqu'à ce que l'on soit assuré qu'elles procèdent de l'esprit de Dieu. Ainsi, dans les commencemens, le meilleur est toujours de ne s'y point attacher, car si c'est Dieu qui agit, ce sera le moyen de recevoir encore de plus grandes grâces; mais il ne faut pas que ce soit en inquiétant ces personnes, puisqu'elles ne peuvent faire que ce qu'elles font.

Pour revenir à ces diverses manières dont l'âme entend ou croit entendre qu'on lui parle, je dis qu'elles peuvent venir ou de Dieu, ou du démon, ou de notre imagination, et s'il plaît à notre Seigneur de m'assister, je donnerai des marques qui en feront voir la différence, et connaître quand il y aura du péril, y ayant entre les personnes d'oraison plusieurs âmes à qui cela pourra être utile. Vous ne devez pas croire, mes sœurs, qu'il y ait du mal à ne point ajouter foi à de semblables choses, ni aussi d'y en ajouter.

Quand ces paroles que vous croirez avoir entendues ne regarderont que votre consolation, ou que ce que vous devez faire pour vous corriger de vos défauts, vous pourrez les rapporter tant que vous voudrez, encore que ce ne fût qu'une pure imagination, puisqu'elles ne sauraient nuire. Mais quand même elles viendraient de Dieu, ne vous persuadez pas d'en être meilleures, vous souvenant que notre Seigneur a bien voulu parler tant de fois aux Pharisiens, et que tout consiste à faire son profit de ses paroles. Que s'il y en a quelques-unes qui soient contraires à l'Écriture sainte, n'en faites non plus de cas que si vous les aviez entendues sortir de la bouche du démon, parce qu'encore qu'elles procèdent de la faiblesse de votre imagination, vous devez les considérer comme une tentation dont il se sert pour ébranler votre foi, et ainsi les rejeter, ce qui les fera bientôt s'évanouir.

Soit que ces paroles viennent ou de notre intérieur, ou de la partie supérieure de notre âme, ou de notre extérieur, elles peuvent toutes procéder de Dieu; et les marques auxquelles l'on peut connaître qu'elles sont de lui sont celles-ci : la première et la plus certaine est que ces paroles sont toujours accompagnées des effets, parce qu'elles portent avec elles un pouvoir et une autorité à qui rien ne résiste. Je veux m'expliquer davantage. Une âme se trouve

dans la peine, dans le trouble, dans la sècheresse, et dans cet obscurcissement de son entendement dont j'ai parlé ailleurs ; et ce peu de paroles : *Ne vous affligez point*, la mettent dans le calme, la remplissent de lumière, et dissipent toutes ces peines, dont il ne lui paraissait pas possible que ce qu'il y a de plus savans hommes dans le monde fussent capables de la délivrer. Qu'une autre personne soit dans le tremblement et dans la crainte, parce que son confesseur ou quelque autre lui aura dit que ce qui se passe en elle vient du démon, et qu'elle entende seulement ces mots : *C'est moi, n'appréhendez rien*, sa crainte s'évanouit aussitôt, et elle demeure si consolée, que rien ne serait capable de lui faire croire le contraire. Qu'une autre soit dans l'inquiétude du succès de quelque affaire très-importante, et qu'elle entende ces paroles : *Demeurez en repos, elle réussira bien* ; elle y ajoute une telle foi, qu'elle n'en saurait douter, et voit ainsi cesser sa peine. Il en arrive de même en plusieurs autres occasions.

La seconde marque est que l'âme, ensuite de ces paroles, se trouve dans une grande tranquillité, dans un paisible et pieux recueillement, et toujours prête à louer Dieu. « O mon Seigneur » et mon maître ! si une seule des paroles que vous faites entendre, » soit par vous-même ou par quelque ange, aux âmes qui sont si » heureuses que d'être arrivées à cette sixième demeure, a tant » de pouvoir et de force, de quel bonheur ne comblerez-vous » point celles qui se trouveront entièrement unies à vous, et » vous à elles, par l'adorable lien de votre divin amour ! »

Et la troisième marque est que ces paroles demeurent très-long-temps gravées dans la mémoire, et que même quelques-unes ne s'en effacent jamais, comme font celles que nous apprenons de la bouche des hommes les plus vertueux et les plus savans ; et que si ces paroles, qui viennent de Dieu, regardent l'avenir, nous y ajoutons une telle foi, qu'encore que des années se passent sans que nous en voyons l'effet, nous nous tenons assurées que Dieu trouvera des moyens de les faire réussir, ainsi qu'enfin il arrive. Cela n'empêche pas néanmoins que l'âme n'ait de la peine de voir des obstacles qui s'y rencontrent, parce que, bien qu'elle soit assurée que ces paroles venaient de Dieu, le long temps qu'il y a qu'elles lui ont été dites donne lieu à des doutes qui lui font penser si elles ne procédaient point du démon ou de son imagination. Mais dans le temps qu'elle entend ces paroles, quelques efforts que fasse le démon pour lui donner de la peine et la décourager, et quoique son imagination lui représente,

elle demeure ferme dans la créance que Dieu en est l'auteur, principalement quand elles regardent son service et le bien des âmes, et qu'il paraît difficile que les choses réussissent. Ainsi tout ce que cet esprit malheureux peut faire est d'affaiblir un peu la foi, ce qui n'est qu'un trop grand mal, puisque nous sommes obligés de croire que le pouvoir de Dieu s'étend infiniment au-delà de tout ce que notre esprit est capable de concevoir.

Mais, malgré tous ces combats, quoiqu'en disent les confesseurs à qui on les communique, et quelques mauvais succès qui donnent sujet de croire que ces paroles n'auront point leur effet, il reste toujours une étincelle d'espérance si vive, que rien n'est capable de l'éteindre, et enfin on voit l'accomplissement de ces paroles; ce qui remplit l'âme d'une telle joie, qu'elle ne voudrait jamais faire autre chose que rendre de grandes actions de grâces à son éternelle majesté; à quoi elle est beaucoup plus portée par le plaisir de voir l'exécution de ses promesses que par l'avantage qu'elle en reçoit.

Je ne sais d'où vient que l'âme a une telle passion que ces paroles qu'elle a entendues se trouvent véritables, que je crois qu'elle ne serait pas si touchée d'être surprise en menterie, que si elles ne s'effectuaient pas, comme si elle pouvait en cela faire autre chose que de rapporter ce qui lui a été dit. Je connais une personne qui se souvenait plusieurs fois sur ce sujet du prophète Jonas, lorsqu'il appréhendait que Ninive ne fût pas détruite. Mais comme c'est l'esprit de Dieu qui a parlé à l'âme, il est bien juste que son amour et son respect pour lui lui fassent désirer qu'étant la suprême vérité, on ne puisse douter de l'effet de ses paroles. Ainsi il ne faut pas s'étonner de la joie qu'elle a de les voir accomplies, après mille difficultés, et que, quelque peines et quelque travaux que les suites puissent causer, elle aime mieux les souffrir que d'avoir manqué à croire, d'une certitude infallible, que Dieu ne manquerait point à sa promesse.

Mais peut-être que toutes ne tomberont pas dans cet affaiblissement dont j'ai parlé, s'il est vrai que c'en soit un; car pour moi, je n'ose le condamner. Que s'il procède de l'imagination, il ne sera accompagné d'aucune de ces marques de certitude, de paix et de goûts intérieurs, si ce n'est, comme je l'ai vu arriver, à des personnes d'une complexion et d'une imagination faibles, qui étant dans l'oraison de quiétude et dans le sommeil spirituel se trouvaient dans un si grand recueillement et si hors d'elles-mêmes, qu'elles ne sentaient rien en l'extérieur, parce que tous leurs sens étaient tellement endormis et peut-être dormaient-elles

en effet), qu'en cet état il leur paraissait comme dans un songe qu'on leur parlait, et quoiqu'elles se persuadent de voir ainsi des choses qu'elles croient procéder de l'esprit de Dieu, tout cela n'étant que songé ou qu'imaginé ne produit point d'autres effets que ferait un songe. Il arrive aussi quelquefois que ces âmes demandant des choses avec ardeur à notre Seigneur, elles se persuadent qu'il leur dit qu'il les leur accordera; mais je ne saurais croire que ceux qui ont véritablement entendu plusieurs fois ces paroles de Dieu puissent s'y tromper.

Il y a sans doute grand sujet de craindre que ces paroles que l'on entend ne viennent du démon ou de notre imagination; mais si elles sont accompagnées des marques dont j'ai parlé, on peut s'assurer qu'elles procèdent de Dieu. Il ne faut pas néanmoins faire ce qu'elles ordonnent, soit à notre égard ou celui d'autrui, principalement en des choses importantes, sans l'avis d'un confesseur savant, prudent et homme de bien, quoique l'on entende diverses fois les mêmes paroles, et que l'on soit très-persuadé qu'elles viennent de Dieu, parce qu'il veut que nous en usions ainsi, et qu'en faisant ce qu'il nous a commandé, lorsque nous regardons notre confesseur comme tenant sa place, nous ne saurions douter que nous n'accomplissions sa volonté. Une si sage manière d'agir nous encourage et nous aide à surmonter les difficultés qui se rencontrent dans l'exécution de ce que ces paroles nous ordonnent, et Dieu fera que le confesseur croira que ce que nous lui rapporterons vient de lui, sinon nous ne sommes pas obligées à davantage; et je trouve tant de péril à suivre son propre sentiment, que je vous avertis, mes sœurs, et vous conjure, au nom de notre Seigneur, de ne commettre jamais une telle faute.

Il y a une autre manière dont Dieu parle à l'âme que je ne puis douter qui ne soit de lui, et qui est accompagnée d'une vision intellectuelle dont je traiterai ensuite. Ces paroles s'entendent si intérieurement dans fond de l'âme, que cela étant joint aux effets qu'elles produisent, l'on a une entière assurance qu'elles ne peuvent procéder du démon ni de l'imagination, comme les raisons que je vais en rapporter le feront voir si l'on y fait réflexion.

La première raison est qu'il y a une grande différence entre les paroles formées par notre imagination et ces divines paroles: car encore qu'elles n'aient qu'un même sens, celles-ci l'expriment d'une manière si claire et si vive, qu'elles demeurent tellement imprimées dans notre mémoire, que nous ne saurions en oublier la moindre syllabe; au lieu que celles qui ne viennent que de notre imagination sont presque comme si on parlait en songeant.

La seconde raison est que ces paroles s'entendent souvent lorsque nous ne pensons point du tout au sujet dont elles parlent, et quelquefois même quand nous sommes en conversation, et qu'elles répondent à des pensées qui ne font que passer en un moment dans notre esprit sans y faire réflexion, ou à des pensées que nous n'avons plus, et à des choses auxquelles nous n'avions jamais pensé : ce qui montre que notre imagination n'a pu se les figurer pour nous flatter dans nos désirs. La troisième raison est que l'âme ne fait qu'écouter ces paroles qui viennent de Dieu, au lieu que c'est elle qui forme celles qui viennent de l'imagination. La quatrième raison est qu'une seule de ces paroles divines comprend en peu de mots ce que notre esprit ne saurait exprimer qu'en plusieurs. Et la cinquième raison est qu'il arrive souvent, par une manière que je ne saurais expliquer, que ces divines paroles comprennent encore plusieurs autres sens outre celui qu'elles expriment, et cela sans le marquer par aucun son : ce qui est une manière de parler dont je traiterai ailleurs, si intérieure et si subtile, que l'on ne saurait trop l'admirer ni trop remercier Dieu d'une si grande grâce. Comme je connais une personne que la différence qui se trouve entre ces paroles, dont Dieu est l'auteur, qu'elle avait souvent entendues, et celles qui ne viennent que de notre imagination, avait mise en de grands doutes, je suis persuadée que plusieurs autres sont dans la même peine. Celle qu'avait cette personne lui faisant appréhender dans les commencemens que cette grâce dont Dieu la favorise ne fût une illusion du démon, qui sait si bien se transformer en ange de lumière, elle prit grand soin d'examiner ce qui se passait en elle. Pour moi, je crois que, quelques efforts que l'on fasse pour contrefaire les paroles qui viennent de Dieu, on ne saurait les rendre si claires ni si certaines que l'on ne puisse douter de les avoir entendues. Les effets font aussi connaître la merveilleuse différence qui se rencontre entre ces diverses paroles ; car, au lieu que celles qui viennent de Dieu remplissent l'âme de lumière et la laissent dans une grande paix, celles qui ne sont que des illusions du démon causent de l'inquiétude et du trouble ; mais cette inquiétude et ce trouble ne peuvent nuire à l'âme, pourvu qu'elle demeure, comme je l'ai dit, dans l'humilité, et ne fasse rien par elle-même ensuite de ce qu'elle aura entendu. Que si ce sont des faveurs de Dieu, elle s'examinera attentivement pour voir si elle est devenue meilleure ; et elle doit croire qu'elles n'en viennent pas si elles ne la remplissent point de confusion, en considérant combien elle est indigne de recevoir de telles grâces ; car il est certain que plus elles sont

grandes et plus on doit concevoir de mépris de soi-même, avoir un plus vif sentiment de ses péchés, oublier ce qu'on peut avoir fait de bien, s'occuper entièrement à rechercher la gloire de Dieu, appréhender plus que jamais de contrevenir à ses volontés, ne point regarder son propre intérêt, et être fortement persuadé que au lieu de mériter tant de grâces on ne mérite que l'enfer.

Lorsque les faveurs que l'âme recoit dans l'oraison produisent de tels effets, elle ne doit point s'étonner, mais au contraire se confier en la miséricorde de Dieu, qui étant fidèle en ses promesses ne permettra pas qu'elle soit trompée par le démon, quoi qu'il soit bon qu'elle marche toujours avec quelque crainte.

Il paraîtra peut-être à ceux que notre Seigneur ne conduira pas par ce chemin, que les âmes qu'il y conduit pourraient, pour éviter tout péril, ne pas écouter ces paroles, et si elles sont intérieures, en détourner leur pensée de telle sorte, qu'elles ne les entendraient point. A quoi je réponds qu'autant que cela est possible, lorsque ce n'est que notre imagination qui forme ces paroles, à cause qu'il dépend de nous de n'en tenir compte, autant il est possible de le faire lorsque c'est Dieu qui nous parle, parce qu'il arrête de telle sorte nos pensées pour n'avoir de l'attention qu'à ce qu'il nous dit, qu'il serait aussi difficile de ne le pas entendre qu'il le serait à une personne qui aurait l'ouïe très-subtile de n'entendre pas ce qu'on lui dirait à haute voix. Dans l'occasion dont je parle, ce sont les oreilles de l'âme qui entendent, et l'on ne saurait les boucher comme l'on bouche celles du corps, ni penser à autre chose qu'à ce que Dieu nous dit, parce que de même qu'il fit arrêter le soleil à la prière de Josué, il arrête tellement toutes les puissances de notre âme, qu'elle n'a point de peine à connaître que celui qui lui parle alors est le monarque qui règne dans ce superbe palais, et il lui imprime un si grand respect pour sa suprême majesté, et la met dans une humilité si profonde, qu'elle ne peut avoir d'autre volonté que la sienne. Je prie ce Dieu tout-puissant de nous faire la grâce de nous oublier nous-mêmes pour ne penser qu'à lui plaire, et souhaite qu'il m'ait accordé celle d'avoir réussi en quelque sorte dans le désir que j'ai eu de donner des avis utiles aux âmes qu'il honorera d'une aussi grande faveur qu'est celle de leur parler en la manière que je l'ai dit.

CHAPITRE IV.

Des ravissements où Dieu met l'âme pour lui donner la hardiesse de s'approcher de lui et d'aspirer à l'honneur d'être son épouse, dont elle serait retenue par la terreur qu'elle concevrait de l'éclat de sa majesté et de sa gloire.

Quel repos ce petit papillon auquel j'ai comparé l'âme pourra-t-il avoir au milieu de tant de peines et d'autres encore? Mais elles servent à l'âme pour lui faire désirer de plus en plus de posséder son divin époux, qui connaissant sa faiblesse, se sert de ces moyens et de plusieurs autres, pour faire qu'elle ose s'approcher de lui et aspirer à l'honneur d'être son épouse, sans être retenue par cette sainte terreur que donne l'éclat de sa majesté et de sa gloire.

Vous vous moquerez peut-être, mes filles, de ce que je dis, et le considérerez comme une folie, à cause qu'il vous semblera qu'il n'y a point de femme dans le monde, de quelque basse condition qu'elle soit, qui ne se tînt heureuse d'avoir pour époux un si grand monarque, et cela est vrai à l'égard des princes de la terre, mais non pas à l'égard de ce roi du ciel, parce qu'il y a tant de disproportion entre sa grandeur infinie et notre extrême bassesse, qu'il faut, pour surmonter cette terreur, avoir encore plus de courage que vous ne le sauriez croire, et il nous serait impossible de l'avoir si lui-même ne nous le donnait. Ainsi, pour en venir à la conclusion de ce céleste mariage, il met l'âme dans des ravissements qui la dégagent de tous ses sens, parce qu'elle ne pourrait, en y demeurant unie, se voir si proche de cette suprême majesté, sans entrer dans une frayeur qui lui coûterait peut-être la vie. J'entends lorsque ces ravissements sont véritables, et non pas ces prétendus ravissements ou extases qui ne sont que des imaginations et des effets de la faiblesse de notre sexe, qui fait qu'une seule oraison de quiétude est capable, comme je crois l'avoir dit, de mettre quelques-unes de ces âmes dans l'agonie.

DES RAVISSEMENTS OU EXTASES.

Comme j'ai communiqué avec plusieurs personnes spirituelles, j'ai cru devoir rapporter ici diverses sortes de ravissements, quoique je doute si je m'en pourrai bien démêler, encore que j'en aie déjà écrit ailleurs, ne croyant pas qu'il soit mauvais de le répéter,

quand ce ne serait que pour ne rien oublier de ce qui se rencontre dans les diverses demeures qui font le sujet de ce traité.

L'une de ces sortes de ravissements arrive sans même que l'on soit en oraison, lorsqu'une personne est touchée de quelques paroles qu'elle se souvient que Dieu lui a dites autrefois. Il semble qu'ayant compassion de ce qu'elle souffre depuis si long temps par le désir de le posséder, il fait croître dans le fond de son cœur cette étincelle dont nous avons parlé, qui l'embrase et la consume toute comme un phénix, et qu'elle sort de ce feu de son amour si renouvelée, que l'on peut croire pieusement qu'il lui a pardonné toutes ses offenses. Ce qui ne se doit entendre que des âmes qui, après avoir satisfait à tout ce que l'Église ordonne pour se purifier de leurs taches, se trouvent disposées à recevoir une telle grâce.

Lorsque l'âme est en cet état, Dieu l'unit à lui d'une manière si inexplicable, qu'elle-même ne saurait la faire entendre, quoiqu'elle la connaisse par un sentiment intérieur. Car ceci n'est pas comme un évanouissement dans lequel on est privé de toute connaissance, tant intérieure qu'extérieure.

Ce que j'ai remarqué en cette sorte de ravissement est que l'âme n'a jamais plus de lumière qu'alors pour comprendre les choses de Dieu. Sur quoi l'on pourra me demander comment il se peut faire que toutes nos puissances et tous nos sens étant tellement suspendus qu'ils sont comme morts, nous entendions et comprenions quelque chose. Je réponds que c'est un secret que nulle créature peut-être n'entend, et que Dieu s'est réservé ainsi que tant d'autres qui se passent dans cette sixième demeure et dans la septième, qu'on peut joindre ensemble, puisque n'y ayant rien qui les sépare, on entre de l'une dans l'autre; et je ne les ai divisées qu'à cause qu'il y a des choses dans la dernière qui ne sont connues que de ceux qui y sont entrés.

Quand l'âme est dans cette suspension, Dieu lui fait la faveur de lui découvrir quelques secrets des choses célestes, et de lui donner des visions représentatives qu'elle peut rapporter, et qui demeurent tellement gravées dans sa mémoire, qu'elle ne saurait jamais les oublier. Mais lorsque ces visions sont intellectuelles, elle ne peut les faire entendre, parce qu'il y en a de si sublimes, qu'elles ne doivent point entrer dans le commerce des créatures qui vivent encore sur la terre, quoique l'on pourrait en rapporter une grande partie après que l'on est revenu de ce ravissement. Comme il se peut faire, mes sœurs, que quelques-unes de vous ignorent ce que c'est que ces visions, et particulièrement les intellectuelles, j'en parlerai en son lieu, puisque celui qui a le

pouvoir de me commander me l'a ordonné ; et encore que cela paraisse inutile, il pourra beaucoup servir à quelques âmes.

Si vous me demandez quel avantage on peut tirer de ces faveurs de Dieu si extraordinaires et si élevées, puisque l'on ne saurait les redire, je répons, mes filles, que cet avantage est si grand, que l'on ne saurait assez l'estimer, parce que, bien que ces paroles ne puissent se rapporter, elles demeurent tellement gravées dans le fond de l'âme, qu'elles ne s'en effacent jamais. Que si vous me demandez aussi comment nous pouvons nous en souvenir, puisqu'elles n'ont aucune image qui les représente, et que nos puissances n'en ont point l'intelligence, j'avouerai que je n'y comprends rien. Je sais seulement qu'elles laissent dans l'âme une si claire connaissance de la grandeur de Dieu, et qui y demeure si vivement et si fortement imprimée, que, quand on ne nous dirait jamais rien de son essence infinie et de l'obligation que nous avons de le reconnaître pour notre Dieu, nous commencerions dès ce moment de l'adorer en cette qualité, comme fit Jacob dans la vision qu'il eut de cette échelle mystérieuse qui lui découvrit encore d'autres secrets, quoiqu'il n'en pût rien dire, sinon qu'il avait vu une échelle par laquelle des anges descendaient et remontaient. Mais s'il ne se fût point passé d'autres choses dans son intérieur, comment aurait-il pu connaître un si grand mystère ? Je ne sais si je m'explique assez, parce qu'encore que j'aie entendu ces paroles, je ne voudrais pas assurer que je m'en souviens bien. Moïse ne put non plus dire tout ce qu'il avait vu dans le buisson ; il dit seulement ce que Dieu lui permit d'en rapporter, quoiqu'il lui eût déclaré des secrets dont il est certain qu'il ne doutait point, puisque s'il n'eût vu et cru certainement que c'était Dieu qui lui parlait, il n'aurait jamais osé s'engager dans tant de périls et tant de travaux. Ainsi il fallait nécessairement qu'il eût vu des choses merveilleuses au milieu des épines de ce buisson, qui lui donnèrent le courage d'entreprendre de délivrer son peuple. Vous voyez donc, mes sœurs, qu'il ne nous appartient pas de pénétrer les secrets de Dieu, ni de chercher des raisons pour nous les faire comprendre. Il nous suffit de croire, comme nous y sommes obligées, qu'il est tout-puissant, et que des vers de terre tels que nous sommes, ne doivent pas prétendre de connaître ses infinies et inconcevables grandeurs, mais nous contenter de lui rendre des actions de grâces de ce qu'il lui plaît nous donner la connaissance de quelques-unes.

Je voudrais pouvoir trouver une comparaison qui fût capable de donner quelque intelligence de cela ; mais je ne crois pas qu'il

ÿ en ait qui le puisse bien exprimer. Je me servirai de celle-ci, faut d'autre: imaginez-vous que vous entrez dans le cabinet d'un puissant roi, rempli d'un très-grand nombre de choses rares et précieuses, et de quantité de glaces, de miroirs disposés de telle sorte qu'ils les font voir tout d'une vue, ainsi que cela m'arriva une fois chez la duchesse d'Albe, où, dans l'un de mes voyages, l'obéissance m'obligea de demeurer deux jours, parce qu'elle en pressa tant mon supérieur, qu'il ne pût le lui refuser. Je fus surprise en entrant dans ce cabinet, et pensant en moi-même à quoi pouvoit servir ce grand nombre de curiosités, je trouvai que ce pouvoit être à louer Dieu de la beauté et de la variété qui se rencontrent dans tant de créatures, qui sont des ouvrages de ses mains; et je suis maintenant bien aise d'avoir vu cela, à cause qu'il me peut servir dans le sujet dont il s'agit. Quoique j'eusse demeuré quelque temps dans ce cabinet, cette grande multitude de différens objets fit que je ne me souviens non plus d'aucun en particulier, que si je ne les avais point vus, et qu'il m'en reste seulement en général quelque idée. Ainsi, lorsque dans ces deux dernières demeures Dieu est dans une ame comme dans le ciel empyrée, et tellement uni à elle qu'elle n'est plus qu'une même chose avec lui, elle tombe en ravissement, et se trouve si abîmée dans la joie de le posséder, qu'elle est incapable de comprendre les secrets qu'il expose à sa vue. Mais lorsqu'il lui plaît quelquefois de la reveiller de cette extase pour lui faire voir, comme en un clin-d'œil, les merveilles de ce cabinet céleste, elle se souvient bien, après être revenue entièrement à elle, qu'elle les a vues. Elle ne saurait néanmoins rien dire en particulier de chacune d'elles, à cause qu'elle n'est pas capable, par sa nature, de rien comprendre au-delà de ce que Dieu a voulu, par une manière surnaturelle, lui faire voir de surnaturel. Je demeure donc d'accord que l'âme a vu quelque chose par une vision représentative; mais c'est de la vision intellectuelle que je veux maintenant parler, et non pas de celle-là; car mon ignorance et mon peu d'esprit font que je ne puis rien ajouter à ce que je viens d'en dire; et je vois clairement que si j'ai bien rencontré en quelque chose, Dieu seul me l'a mis dans l'esprit et dans la bouche, sans que j'y aie aucune part.

— Pour moi, je suis persuadée que si l'âme, dans les ravissemens qu'elle croit avoir, n'entend point de ces secrets, ce ne sont point des ravissemens véritables, mais des effets de la faible complexion des femmes, qui, après avoir fait de grands efforts d'esprit, tombent dans une défaillance qui suspend l'usage de leurs sens.

ainsi que je l'ai dit dans l'oraison de quiétude. Or cela ne se peut nommer un véritable ravissement; car je tiens pour certain que lorsque c'en est un, Dieu attire toute l'âme à lui; et que, la traitant comme son épouse, il lui fait voir quelque petite partie de ce royaume éternel qu'il a acquis au prix de son sang, et qui, étant invisible, se trouve tout entier dans chacune de ses parties. Or, comme il ne veut point qu'alors rien détourne l'âme de jouir du bonheur de sa présence, il fait fermer à ses sens et à ses puissances toutes les portes de ces demeures, et ne laisse ouverte que celle par où elle est entrée pour aller à lui. Qu'il soit loué à jamais d'un si grand excès de bonté, et que malheureux sont ceux qui, pour ne vouloir pas en profiter, rendent inutile l'affection qu'un si bon maître leur témoigne.

Hélas! mes sœurs, combien peu considérable est tout ce que nous avons quitté en renonçant au monde, et tout ce que nous faisons et pouvons faire pour un Dieu qui daigne ainsi se communiquer à nous, encore que nous ne soyons que des vers de terre! Que s'il nous est permis d'espérer, même dès cette vie, de jouir d'un aussi grand bonheur que celui dont j'ai parlé, que faisons-nous? à quoi nous arrêtons-nous? et qui nous empêche d'aller sans cesse de rue en rue et de place en place chercher notre divin époux, comme nous voyons dans les cantiques que faisait la sainte épouse? Oh! que tout ce qui est sur la terre est inutile, s'il ne nous sert à acquérir un si grand bien! Et quand nous pourrions posséder à jamais toutes les richesses et tous les plaisirs imaginables, que serait-ce d'approchant du bonheur dont je viens de parler? Et qu'est-ce même que ce bonheur en comparaison de posséder le Créateur, et le maître de tout ce qu'il y a dans le ciel et sur la terre?

O aveuglement de l'esprit humain! jusqu'à quand vous obscurcirez-vous les yeux? Car, encore que cet aveuglement ne paraisse pas être tel qu'il nous empêche de voir le ciel, j'aperçois dans nos yeux comme de petits grains de sable, dont le nombre pourrait, en s'augmentant, nous beaucoup nuire. C'est pourquoi, mes sœurs, je vous en conjure au nom de Dieu, efforçons-nous par la connaissance de notre misère, de tant profiter de nos fautes, qu'au lieu de diminuer notre vue, elles la fortifient, de même que notre Seigneur, pour la rendre à un aveugle, se servit de la boue. C'est un véritable moyen de tirer le bien du mal, lorsque nous reconnaissant si imparfaites, nous redoublerons nos prières, et tâcherons plus que jamais de nous rendre agréables à Dieu.

J'ai fait une grande digression; mais vous devez, mes sœurs.

me pardonner, si, lorsque je parle des grandeurs de Dieu, je ne puis m'empêcher de me plaiudre des avantages que nous perdons par notre faute, puisque encore qu'il soit vrai qu'il départ ses faveurs à qui bon lui semble, si nous répondions par notre amour pour lui à celui qu'il a pour nous, il ne nous les refuserait pas, puisqu'il ne désire rien tant que de donner, et que ses libéralités ne peuvent diminuer ses richesses, parce qu'elles sont infinies.

Pour revenir à mon sujet, je dis que ce divin époux commande que l'on ferme les portes de ces dernières demeures, et même celles du château et son enceinte, parce que lorsqu'il veut mettre l'âme dans le ravissement, elle ne saurait plus respirer, et encore que quelquefois les autres sentimens ne paraissent pas tout-à-fait éteints, on ne saurait du tout parler; mais ils le sont souvent à l'instant même, et les mains deviennent si froides, et tout le reste du corps aussi, qu'il semble que l'on soit mort. Cela dure peu de la sorte, à cause que lorsque cette grande suspension cesse, le corps paraît se ranimer, pour mourir de nouveau en cette manière, et rendre l'âme plus vivante qu'auparavant; mais cette grande extase passe vite.

Il arrive néanmoins qu'après qu'elle est cessée, la volonté et l'entendement ne laissent pas d'être si occupés durant le reste du jour, et quelquefois durant plusieurs jours, que l'âme semble incapable de s'appliquer à autre chose qu'à aimer Dieu, tant elle est attentive, et tant elle est endormie pour tout ce qui regarde les créatures. Mais lorsqu'elle est entièrement revenue à elle, quelle confusion ne lui est-ce point de se voir si indigne des faveurs qu'elle a reçues? et quel désir n'a-t-elle pas de s'employer pour le service de Dieu en toutes les manières qu'il lui plaira? Car, si les autres oraisons dont j'ai parlé font les effets que j'ai dits, quel doit être celui de celle-ci? Cet âme voudrait avoir mille vies pour les sacrifier à Dieu, et que toutes les créatures fussent changées en autant de langues, afin de lui aider à le louer. Elle aime les grandes pénitences, et croit ne rien faire pour Dieu en les faisant, parce que la force de son amour les lui rend douces, et qu'elle voit clairement que les tourmens des martyrs leur semblaient légers, à cause de l'assistance qu'ils recevaient de celui pour l'amour duquel ils les enduraient. Ainsi ces âmes se plaignent à lui lorsqu'il ne leur représente pas des occasions de souffrir; elles considèrent aussi comme une seconde grâce de recevoir ces faveurs en secret, à cause que lorsqu'elles leur arrivent en présence de quelques personnes, la confusion qu'elles en ont est si grande, qu'elle interrompt en quelque sorte

leur ravissement, et trouble le bonheur dont elles jouissent, parce que la connaissance qu'elles ont de la corruption du monde leur donne sujet de craindre que ceux qui les ont vues en cet état, au lieu d'en avoir l'opinion qu'ils devraient, et d'en prendre sujet de louer Dieu, n'en fassent des jugemens téméraires et désavantageux.

Il me paraît que cette peine que ces âmes ne sauraient s'empêcher d'avoir procède en quelque sorte d'un défaut d'humilité, puisque, si nous désirons d'être méprisées, que nous importe que l'on nous blâme ? C'est ce que Dieu fit entendre à une personne qui se trouvait dans cette peine : *Ne vous affligez point, lui dit-il, car ceux qui vous ont vue en cet état me donneront des louanges, ou ils en parleront à votre désavantage ; et ainsi, soit d'une manière ou d'une autre, vous y gagnerez.* J'ai su depuis que ces paroles consolèrent et encouragèrent extrêmement cette personne ; et je les rapporte ici, afin que s'il arrive la même chose à quelqu'une de vous, elle en fasse son profit. Il semble que notre Seigneur veuille faire connaître que ces âmes étant toutes à lui, nul autre n'a droit d'y rien prétendre, mais que leur vie, leur honneur, et tout ce qu'elles possèdent doit être entièrement consacré à son service ; et que, pourvu qu'elles ne soient pas si malheureuses que de s'éloigner de lui par une ingratitude criminelle, il les protégera en qualité de leur époux contre toutes les puissances du monde et toutes les forces de l'enfer.

Je ne sais si j'ai donné quelque intelligence de ce qui regarde les ravissements. Je dis quelque intelligence, car de la donner tout entière, c'est une chose impossible ; et si j'y ai réussi en quelque sorte, je ne crois pas le temps que j'y ai mis mal employé, puisqu'il importe de savoir combien les effets des véritables ravissements sont différens de ceux qui sont faux, je dis faux et non pas feints, parce que je présuppose que ceux qui les ont n'ont point dessein de tromper, mais sont trompés ; et comme ils deviennent un sujet de risée lorsque l'on voit que les effets ne répondent pas à une aussi grande faveur que celle qu'ils prétendent avoir reçue, il ne faut pas s'étonner qu'au contraire l'on ajoute foi aux ravissements que les effets témoignent venir véritablement de Dieu. Qu'il soit loué à jamais. Ainsi soit-il.

CHAPITRE V.

D'une espèce de ravissement que la Sainte nomme vol de l'esprit.

Il y a une autre sorte de ravissement auquel je donne le nom de vol de l'esprit; et quoique tous deux ne soient qu'une même chose, l'âme y remarque une grande différence, en ce qu'elle se sent quelquefois emportée par un mouvement si prompt, et qui lui donne, au commencement, tant de crainte, que c'est ce qui m'a fait dire que ceux à qui Dieu fait ces faveurs ont besoin de beaucoup de courage, de foi, de confiance et de résignation, pour s'abandonner entièrement à sa sainte volonté. Car, croyez-vous, mes filles, qu'une personne qui est dans une entière liberté d'esprit puisse ne se point troubler de sentir ainsi enlever son âme, et quelquefois son corps avec elle, comme nous le lisons de quelques saints, sans savoir d'où ni comment lui viennent ces transports, parce que lorsqu'ils commencent d'une manière si soudaine, on n'a encore aucune certitude qu'ils procèdent de Dieu? Que si vous me demandez si l'on peut résister à un mouvement si impétueux, je réponds que non, et que si l'on s'y efforçait, ce serait encore pis, comme je l'ai appris d'une personne qui m'a dit qu'il semble que Dieu veuille alors faire connaître à l'âme qu'après s'être donnée tant de fois à lui, avec une volonté pleine et entière de s'abandonner à sa conduite, elle ne peut plus, en nulle manière, disposer d'elle-même et moins en cette occasion qu'en tout autre, parce qu'ainsi que la paille ne résiste point à l'ambre qui l'attire, elle s'était résolue de céder volontairement à cette nécessité inévitable; et il est certain qu'un géant n'enlève pas une paille avec plus de facilité que Dieu, cet incomparable géant, qui marche plus vite que le soleil, enlève l'esprit de ceux à qui il fait une telle grâce.

Si je m'en souviens bien, j'ai dit dans la quatrième demeure que l'âme, dans l'oraison dont j'y parlais, est comme un bassin de fontaine qui se remplit d'eau d'une manière si douce et si tranquille, que l'on n'y remarque aucun mouvement. Mais ici, ce même Dieu qui donne un frein aux eaux, et défend à la mer de passer les bornes qu'il lui a marquées, ouvre les sources de l'eau de sa grâce, et inonde l'âme d'une telle sorte, qu'elle est comme un vaisseau si agité par la violence des vagues, que tous les efforts du pilote et des matelots ne sauraient empêcher qu'elles ne le poussent où bon leur semble. Ainsi les sens, les puissances, et

tout ce qu'il peut y avoir d'extérieur, se trouve contraint de céder.

Quesi, en écrivant seulement ceci, je suis épouvantée de voir quelle est la puissance de ce grand roi, combien le devront être ceux qui l'ont éprouvée? En vérité, mes sœurs, je ne saurais croire que s'il lui plaisait de se faire aussi particulièrement connaître aux personnes du monde les plus abandonnées au péché, elles ne cessassent de l'offenser, sinon par amour, au moins par crainte. Quelle obligation n'ont donc point les âmes à qui il fait la faveur de les conduire par une voie si sublime, de faire tous leurs efforts pour lui plaire! Je conjure en son nom celles d'entre vous qu'il a tant favorisées que de leur accorder de semblables grâces, de n'oublier jamais qu'elles sont si grandes, que vous ne faites en cela que recevoir, et que celui qui a plus reçu doit davantage. Ce n'est donc pas sans raison que j'ai dit que l'on a besoin en ceci d'un grand courage, puisqu'une faveur si extraordinaire étouffe l'âme de telle sorte, que, si notre Seigneur ne la rassurait, non-seulement elle demeurait toujours dans la peine et dans la crainte, mais perdrait entièrement courage, en voyant, d'un côté, les extrêmes obligations qu'elle a à Dieu, et en considérant de l'autre, que si elle lui rend quelque service, il est si peu digne de lui, et accompagné de tant d'imperfections, que le mieux qu'elle puisse faire est de ne s'en point souvenir, et d'avoir seulement devant les yeux la grandeur de ses péchés, de s'abandonner à sa miséricorde, et de lui demander avec larmes que, n'ayant pas moyen de le payer de ce qu'elle lui doit, il lui plaise d'user envers elle de sa bonté pour les pécheurs. Il lui parlera peut-être comme il fit à une personne qui, étant devant un crucifix, fort affligée de voir qu'elle n'avait jamais rien fait pour son service, il la consola en lui disant qu'il voulait qu'elle considérât comme siennes toutes les douleurs qu'il avait souffertes dans sa passion, et qu'elle les offrît à son Père, ce qui lui donna tant de joie, et elle se trouva si riche, qu'elle m'a assuré que ces paroles lui sont toujours demeurées dans l'esprit, et lui redonnent du courage toutes les fois que la pensée de son indignité et de sa misère la tourmente. Je pourrais rapporter plusieurs choses particulières sur ce sujet, par la connaissance que m'en a donnée la communication que j'ai eue avec diverses personnes d'oraison et fort saintes. Mais afin que vous ne croyiez pas que ce soit de moi-même que je parle, je n'en dirai pas davantage. Cela suffit pour vous faire voir combien Dieu a agréable que nous travaillions à nous connaître nous-mêmes, et nous souvenir toujours que notre pau-

vreté est si grande, que nous n'avons rien que nous ne tenions de lui.

Il faut donc, mes sœurs, si je ne me trompe, qu'une âme qui est en l'état que j'ai dit, et particulièrement dans ce dernier, ait beaucoup de courage, si son humilité est véritable, et je prie Dieu de tout mon cœur de nous le donner.

Pour revenir à ce ravissement de l'esprit si impétueux, il est tel qu'il semble que véritablement il le sépare de son corps. Cette personne néanmoins n'en est pas morte; mais elle ne sait durant quelques momens si son âme anime encore ou n'anime plus son corps. Il lui paraît qu'elle est dans une région entièrement différente de celle où nous sommes, elle y voit une lumière incomparablement plus brillante que toutes celles d'ici-bas, et elle se trouve instruite en un instant de tant de choses si merveilleuses, qu'elle n'aurait pu avec tous ses efforts s'en imaginer en plusieurs années la moindre partie; et cela n'est pas une vision intellectuelle, mais représentative, dans laquelle on voit plus clairement avec les yeux de l'âme que l'on ne voit avec ceux du corps. On comprend aussi alors certaines choses sans qu'il soit besoin de paroles pour les faire entendre, et si l'on voit quelques saints, ou les reconnaît comme si on les avait connus dans le monde.

D'autres fois, outre ce que l'on voit des yeux de l'âme en la manière que je viens de le rapporter, on voit aussi d'autres choses par une vision intellectuelle, et particulièrement une grande multitude d'anges qui accompagnent leur Seigneur, et d'autres choses encore que je ne saurais dire, sont représentées à l'âme par une connaissance admirable, à laquelle les yeux du corps n'ont point de part. Ceux qui en auront l'expérience et qui sont plus habiles que moi pourront peut-être les expliquer; mais cela me semble bien difficile, et je ne voudrais non plus assurer que l'âme en cet état soit encore unie au corps, que dire qu'elle en soit alors séparée. J'ai souvent pensé si ce n'est point que, de même que le soleil sans sortir du ciel lance ses rayons sur la terre, l'âme et l'esprit qui, ainsi que le soleil et ses rayons ne sont qu'une même chose, peuvent, en demeurant toujours dans le corps, être poussés comme un rayon au-delà d'eux-mêmes, par la force de la chaleur du soleil de justice, qui est notre Dieu.

Je ne sais peut-être ce que je dis, mais je sais bien que le mouvement qui se fait alors dans le fond de l'âme, et auquel je ne saurais donner un autre nom qu'un vol de l'esprit, n'est pas moins prompt que celui d'une balle de mousquet; et qu'encore qu'il ne fasse point de bruit, il se fait sentir de telle sorte, que ce ne peut

être une imagination. L'âme, selon ce que je le puis comprendre, est alors élevée au dessus d'elle-même, et comme hors d'elle-même, et après être entrée dans son assiette ordinaire, elle tire tant d'avantages des choses si merveilleuses qu'elle avues, que toutes celles de la terre ne lui paraissent que de la fange. Ainsi elle conçoit un tel mépris de ce qu'elle estimait auparavant, qu'elle ne souffre plus la vie qu'avec peine. Il semble que Dieu ait voulu lui faire connaître quelque chose de la beauté et des richesses de cet heureux pays où tous ses désirs aspirent, comme il arriva aux Israélites quand ils envoyèrent reconnaître la terre qu'il leur avait promise, pour disposer cette âme à supporter avec joie les travaux d'un si pénible voyage par l'espérance de jouir enfin d'un doux et perpétuel repos. Car encore qu'il ne semble pas que l'on puisse tirer beaucoup d'avantage d'un plaisir qui passe si vite, il en produit de si grands, qu'il faut pour le comprendre l'avoir éprouvé. On voit donc clairement qu'il est impossible que cela procède de notre imagination ni d'une illusion du diable, puisqu'il ne saurait rien venir de lui qui opère dans notre âme une si grande tranquillité, et de effets aussi avantageux que le sont entre autres dans un souverain degré les trois choses que je vais dire.

La première, la connaissance de la grandeur de Dieu, qui, à mesure qu'elle croit en nous, augmente notre respect et notre admiration pour son infini pouvoir et son inconcevable sagesse; la seconde, la connaissance de nous-mêmes qui nous humilie de telle sorte, que nous avons peine à comprendre que, n'étant que bassesse et que misère, nous ayons été assez hardies pour oser offenser cette suprême majesté, et nous fait baisser les yeux comme n'étant pas dignes de la regarder; et la troisième, de nous inspirer un si grand mépris de toutes les choses de la terre, que nous ne voulions en user que pour le service d'un si grand maître.

Ce sont là les pierreries de si grand prix que l'époux commence de donner à son épouse; et le ressentiment d'une si extrême faveur demeure tellement gravé dans son esprit, que je ne crois pas possible qu'elle ne lui soit toujours présente, jusqu'à ce qu'elle en connaisse encore plus clairement la valeur dans une éternité de gloire, si ce n'est qu'elle fût si malheureuse que de s'en rendre indigne par quelque grande faute. Mais ce même époux de qui elle a reçu de telles faveurs étant tout puissant et tout miséricordieux, elle a sujet d'espérer de sa bonté qu'il l'empêchera de tomber dans ce malheur.

Pour revenir encore au courage que j'ai dit qu'il est besoin d'avoir dans ces occasions, pensez-vous, mes sœurs, qu'il soit

facile de l'avoir lorsqu'il semble que l'âme se voyant privée de tous ses sens se croit être séparée de son corps, et que ne pouvant comprendre de quelle sorte cela lui arrive, elle a tant de besoin que son Seigneur et son Dieu ajoute aux faveurs qu'il lui a déjà faites, celle de la soutenir et de l'assister dans l'appréhension où elle se trouve? Vous me direz peut-être que sa crainte est bien récompensée, et j'en demeure d'accord. Que celui qui nous peut faire tant de grâce soit loué à jamais, et nous rende dignes de le servir. Ainsi soit-il.

CHAPITRE VI.

Effets que les ravissements que la Sainte nomme vol de l'esprit produisent dans l'âme. Des larmes.

Ces faveurs de Dieu produisent dans l'âme un tel désir de le posséder entièrement, que, considérant la vie comme un tourment, quoique mêlée de douceur, elle souhaite la mort avec ardeur, et demande à Dieu avec larmes de la tirer de cet exil. Tout ce qu'elle y voit la lasse et l'ennuie, et elle ne reçoit de soulagement que lorsqu'elle est seule avec son Seigneur: mais cette peine revient aussitôt troubler sa joie, et ainsi elle n'est jamais en repos. Enfin cette âme, que j'ai comparée à un petit papillon, ne trouve point de lieu où elle puisse s'arrêter, et son amour la rend si disposée à s'enflammer encore davantage, qu'elle n'en rencontre point d'occasion qu'elle n'y vole. Il ne faut donc pas s'étonner de ce que les ravissements sont fort fréquens dans cette sixième demeure sans que l'on puisse y résister, lors même qu'ils arrivent en public; et il s'élève aussitôt tant de murmures contre cette pauvre âme, qu'elle ne saurait s'empêcher d'en être émue, à cause du grand nombre de personnes qui la persécutent, et particulièrement les confesseurs: car encore que d'un côté elle croie devoir être dans une grande assurance, principalement lorsqu'elle est seule avec Dieu, elle s'afflige de penser qu'elle a sujet de craindre que ce ne soit une illusion du démon qui la trompe pour la porter à offenser son saint époux. Car, quant aux murmures qui ne regardent qu'elle, elle n'en tient compte, si ce n'est qu'ils viennent de son confesseur qui la blâme comme s'il y avait de sa faute. En cet état elle demande des prières à tout le monde; et sur ce qu'on lui dit que le chemin qu'elle tient est fort périlleux, elle conjure notre Seigneur de la conduire par un autre. Néanmoins, lorsqu'elle voit qu'elle avance beaucoup par celui-là,

et que selon ce qu'elle lit, qu'elle entend et qu'elle connaît, elle est persuadée qu'il la mène au ciel par l'observation des commandemens, elle ne saurait, quelques efforts qu'elle fasse, ne pas désirer de continuer toujours d'y marcher; et cette impuissance où elle se trouve lui donne de la peine, parce qu'il lui semble que c'est désobéir à son confesseur, et qu'elle croit que le seul remède pour n'être point trompée est de lui obéir, et de ne point offenser notre Seigneur: elle sait bien que pour quoi que ce soit au monde elle ne voudrait commettre un péché véniel de propos délibéré, et s'afflige extrêmement de ce qu'elle ne peut s'empêcher d'en commettre plusieurs sans s'en apercevoir.

Dieu donne à ces âmes un si grand désir de lui plaire et une si grande appréhension de tomber dans les moindres imperfections, que cette seule raison est capable de les porter à fuir la compagnie des créatures et à envier le bonheur de ces saints anachorètes qui passaient leur vie dans les déserts; mais, d'un autre côté, elles voudraient être au milieu des personnes du siècle pour pouvoir contribuer à faire donner de plus grandes louanges à Dieu, quand elles ne pourraient procurer ce bonheur qu'à une seule âme. Que si ce ne sont des femmes, elles s'affligent de ce que leur sexe ne leur laisse pas cette liberté, et envie aux hommes celle qu'ils ont de publier à haute voix la grandeur du Dieu des batailles.

« Hélas! pauvre petit papillon, vous vous trouvez attaché par
 » tant de chaînes, que vous ne sauriez voler comme vous le vou-
 » driez. Ayez compassion de lui, mon Dieu, faites que l'âme,
 » qui est ce papillon, puisse accomplir en quelque sorte ce qu'elle
 » ne désire que pour votre honneur et pour votre gloire. Ne vous
 » souvenez point de son indignité et du peu qu'elle est par elle-
 » même. Seigneur, vous êtes tout-puissant; commandez à la mer
 » de se retirer, et au Jourdain de se sécher pour laisser passer
 » votre peuple; rendez-la invincible par votre force, et capable
 » de souffrir de grands travaux; elle y est résolue, et souhaite de
 » les endurer. Déployez la puissance de votre bras pour l'empê-
 » cher de consumer sa vie en des choses indignes de vous. Faites
 » éclater votre grandeur dans un sexe si fragile, afin que tout le
 » monde voie que n'étant rien par elle-même, elle n'agit que
 » par vous, et que l'on vous en donne toute la louange. Elle se
 » tiendra toujours trop heureuse, quoi qu'il lui en coûte, et vou-
 » drait, si cela se pouvait, donner mille vies pour faire qu'une
 » seule âme vous louât encore davantage, et elle connaît claire-
 » ment que non-seulement elle n'est pas digne de mourir pour
 » vous, mais de faire la moindre chose pour votre service. »

Je ne sais, mes sœurs, à quel propos j'ai dit ceci; je sais seulement que ce sont les effets que ces suspensions et ces extases produisent; car ce ne sont pas des désirs qui passent, ils subsistent toujours, et l'on connaît dans toutes les occasions qui s'en offrent qu'il n'y a point de déguisement ni de feinte. Mais pourquoi dire que ces désirs sont continuels, puisque l'on se sent quelquefois dans les moindres choses avoir si peu de courage que l'on se croit incapable de rien faire?

Je suis persuadée que ce que Dieu abandonne alors l'âme à elle-même est pour son plus grand bien, afin de lui faire connaître que si elle avait eu quelque courage, c'était lui seul qui le lui donnait, et qu'elle se voie si clairement qu'elle s'anéantit et admire plus que jamais sa grandeur et sa miséricorde qu'il lui a plu d'exercer envers elle, quoiqu'elle ne soit qu'une vile et misérable créature. Mais le plus ordinaire est que cela se passe comme je l'ai dit.

Vous devez, mes sœurs, prendre garde que dans cet ardent désir de voir notre Seigneur dont on se trouve quelquefois pressé, il ne faut pas s'y laisser aller, mais s'il se peut, en divertir sa pensée. Je dis s'il se peut, parce que vous verrez dans la suite qu'il y a des désirs auxquels on ne saurait résister, ainsi qu'on le peut dans ceux-ci, à cause que la raison qui est encore libre peut, comme l'exemple de saint Martin nous l'apprend, se conformer à la volonté de Dieu, et se divertir de ce désir dont elle est pressée, en considérant que, n'étant propre qu'à des personnes fort avancées dans l'amour de Dieu et favorisées de ses grâces, le démon pourrait nous l'inspirer pour nous porter à croire que nous sommes de ce nombre; et ainsi il est toujours bon de marcher avec crainte.

Je ne saurais croire que cet esprit malheureux puisse donner à l'âme le repos et cette paix dont la peine que cause ce désir de voir Dieu est accompagnée. Il excitera seulement, à mon avis, quelque mouvement de passion, tel qu'est celui que l'on a pour les choses du siècle. Mais ceux qui n'ont point d'expérience ni de l'un ni de l'autre ne sauraient faire ce discernement; et, comme ils se persuadent que ce désir de voir Dieu leur est très-avantageux, ils feront tout ce qu'ils pourront pour l'accroître, au grand préjudice de leur santé, parce que la peine qu'il donne est continuelle, ou au moins fort ordinaire.

DES LARMES.

Il faut aussi remarquer que la faiblesse de la complexion cause le plus souvent ces peines, principalement si ce sont des per-

sonnes d'un naturel si tendre que la moindre chose les fait pleurer. Elles s'imaginent alors que les larmes qu'elles répandent coulent pour Dieu, quoiqu'il n'en soit point la cause. Il pourra aussi arriver que durant quelque temps ces larmes viendront en si grande abondance, qu'à chaque pensée que ces personnes auront de Dieu, et à chaque parole qu'elles en entendront dire, elles ne pourront les retenir, bien qu'elles ne procèdent pas tant de leur amour pour lui que de leur disposition naturelle. Ainsi elles ne cessent point de pleurer, et ce qu'elles ont entendu dire à la louange de ces larmes, faisant qu'elles ne voudraient faire autre chose que d'en répandre, elles y contribuent de tout leur pouvoir, à quoi le démon les excite encore pour les réduire en tel état, qu'elles soient incapables de s'occuper à l'oraison et d'observer leur règle.

Il me semble que je vous entends me demander ce que vous pouvez donc faire, puisqu'il n'y a rien où je ne trouve du péril, et que je crois qu'il peut y avoir de la tromperie dans une chose aussi bonne que sont les larmes, en quoi je puis moi-même me tromper. Je réponds que cela se peut faire. Mais croyez que je ne parle pas de la sorte sans l'avoir expérimenté en quelques personnes dont je ne suis pas du nombre, n'étant nullement tendre de mon naturel, et ayant au contraire le cœur si dur, que j'en souffre quelquefois de la peine. Sa dureté n'empêche pas néanmoins que, lorsque Dieu l'embrase de son amour, il ne distille comme un alambic; et vous n'aurez pas peine à connaître quand vos larmes viendront de cette source, parce qu'au lieu de vous mettre dans l'inquiétude et le trouble, elles vous laisseront dans une grande tranquillité et une grande paix, vous donneront de la force, et rarement vous feront mal. Quand il y aurait même de la tromperie, pourvu que l'on demeure dans l'humilité, cette tromperie ne serait préjudiciable qu'au corps et non pas à l'âme, quoiqu'il soit toujours bon de l'appréhender. Ne nous imaginons pas néanmoins que tout est fait lorsque l'on pleure beaucoup. Il faut mettre la main à l'œuvre et s'avancer dans les vertus. Que si après cela Dieu nous favorise du don des larmes sans que nous y contribuions, nous pouvons les recevoir avec joie. Mais moins nous travaillerons à les attirer, et plus elles araseront la terre aride de notre cœur, à cause que c'est une eau qui tombe du ciel, au lieu qu'il arrive souvent qu'après nous être bien tourmentées à creuser la terre pour y trouver quelque source, nous n'y rencontrons point du tout d'eau. Ainsi, mes sœurs, j'estime que le meilleur est de nous mettre en la présence de Dieu, de nous représenter sa

miséricorde, et de considérer quelle est sa grandeur et notre bassesse. Qu'il nous donne après cela ce qu'il lui plaira, soit de l'eau ou de la sécheresse; il sait mieux que nous ce qui nous est propre. Par ce moyen nous nous mettrons l'esprit en repos, et il sera plus difficile au démon de nous tenter.

Parmi ces choses pénibles et agréables tout ensemble, Dieu donne quelquefois à l'âme certaines joies et une raison si extraordinaire, quelle en est surprise et n'y comprend rien. Je vous en parle afin que si sa majesté vous fait cette grâce, vous ne vous imaginiez pas qu'elle doive toujours durer. C'est, à mon avis, une grande union de toutes les puissances, qui ne leur ôte pas non plus qu'aux sens la liberté de connaître qu'elles jouissent d'un très-grand bonheur, sans comprendre néanmoins ni quel il est, ni la manière dont elles en jouissent. Ceci paraît incroyable, quoique certainement il se passe de la sorte; et cette joie que l'âme ressent est si excessive, que, ne se contentant pas d'en jouir, elle voudrait la pouvoir dire et en faire part à tout le monde, afin qu'on l'aidât à en louer et à en remercier notre Seigneur, qui est tout ce qu'elle désire. Que ne ferait-elle donc point si elle l'osait déclarer, pour faire que personne n'ignorât jusqu'à quel point va son bonheur? Elle croit s'être retrouvée elle-même, et voudrait, comme le père de l'enfant prodigue, que chacun prît part à son contentement. Car elle ne saurait douter qu'elle ne soit alors en assurance (1); en quoi je trouve qu'elle a raison, parce qu'une si grande joie, si intérieure, accompagnée d'une si grande paix, et qui ne tend qu'à exciter tout le monde à louer Dieu, ne saurait provenir du démon. Ainsi tout ce que l'âme peut faire, même avec beaucoup de peine dans un tel excès de joie, est de ne la pas faire éclater, mais de demeurer dans le silence.

C'est l'état où devait être saint François, lorsque, jetant de grands cris, et des voleurs qui le rencontrèrent lui en ayant demandé la raison, il leur répondit qu'il était le héraut du grand roi; et c'est aussi ce que d'autres grands saints faisaient comme lui quand ils quittaient le monde pour s'en aller dans les déserts, afin de ne s'occuper d'autre chose que de publier les louanges de leur créateur. J'ai connu l'un de ces fidèles serviteurs de Dieu nommé le père Pierre d'Alcantara, dont la vie a été si sainte, que je crois ne pouvoir faillir en le mettant de ce nombre. Il criait

(1) Cette assurance dont la Sainte parle est qu'elle ne saurait douter que ce bonheur dont elle jouit n'est point une illusion du démon, mais une faveur de Dieu, comme la suite le fait voir.

comme eux à haute voix, et de telle sorte, que ceux qui l'entendaient le prenaient pour un insensé. O mes sœurs, que souhaitable est cette folie ! et que nous serions heureuses s'il plaisait à Dieu de nous la donner à toutes ! Nous ne saurions trop le remercier de l'obligation que nous lui avons, de ce qu'en nous séparant du monde il nous a mises en un lieu où, s'il nous favorisait d'une si grande grâce, ces cris que l'excès de notre joie nous ferait pousser nous seraient avantageux, bien loin d'exciter contre nous des murmures comme ils le feraient si nous étions dans le monde, où c'est une chose si extraordinaire d'en entendre de semblables, qu'il n'y aurait pas sujet de s'étonner qu'on les prit pour des marques de folie.

O que déplorable est la vie de ceux qui en ce malheureux temps se trouvent engagés dans le siècle, et qu'heureuses sont les âmes à qui il plaît à Dieu de faire la grâce de les en dégager ! Je ne saurais, mes sœurs, quand nous sommes toutes ensemble, voir sans une consolation particulière, que vous êtes si vivement touchées des obligations que vous avez à Dieu, que vous lui rendez à l'envi des remerciemens de la faveur qu'il vous a faite de vous mettre dans cette sainte maison consacrée à son service, parce que je vois clairement que ces actions de grâces partent du fond de votre cœur. Ainsi je désirerais que cela vous arrivât souvent, et celle qui commence à l'avantage d'exciter les autres à faire la même chose. A quoi votre langue et votre voix peuvent-elles être mieux employées qu'à publier les louanges de ce Dieu tout-puissant à qui nous avons tant de sujet d'en donner sans cesse ? Je lui demande souvent qu'il lui plaise de vous favoriser de cette sorte d'oraison si avantageuse et si assurée. Je dis de vous en favoriser, parce que nous la pouvons avoir de nous-mêmes ; c'est une chose toute surnaturelle, et elle dure quelquefois un jour tout entier. L'âme est alors comme une personne qui a beaucoup bu, et qui néanmoins n'est pas ivre, ou comme un mélancolique qui n'a pas entièrement perdu le sens, et qui s'est mis si fortement quelque fantaisie dans l'esprit, qu'il est impossible de l'en détromper. J'avoue que ces comparaisons sont bien grossières pour exprimer une chose si sublime et si difficile à comprendre, mais mon peu de lumière ne m'en fournit point d'autres. Je sais seulement que l'âme, par un effet qui procède de l'excès de sa joie, oublie le reste, s'oublie elle-même, et ne saurait ni penser ni parler d'autre chose que des louanges de Dieu. Secondons cette âme, mes filles, dans une si sainte occupation. Il faudrait avoir perdu l'esprit pour nous croire plus sages qu'elle. Et à quoi pourrions-

nous nous employer qui nous satisfait davantage? Cette occupation est si sainte, que ce doit être celle de toutes les créatures dans tous les siècles. Ainsi soit-il.

CHAPITRE VII.

Des peines que souffrent les âmes à qui Dieu a fait de grandes grâces. Qu'il n'y a point d'oraison si élevée qui doive empêcher que l'on ne s'occupe de la méditation de l'humanité de Jésus-Christ.

DES PEINES QUE SOUFFRENT LES AMES A QUI DIEU A FAIT DE GRANDES GRACES,

Celles de vous, mes sœurs, que Dieu n'a pas favorisées de la grâce dont je viens de parler, pourront s'imaginer que d'autres qui l'ont reçue n'ont plus sujet de rien craindre ni de pleurer leurs péchés. Ce serait une grande erreur, puisqu'au contraire, plus elles sont obligées à Dieu, et plus elles sont vivement touchées de la douleur de leurs fautes : et je suis persuadée que l'on n'est délivré de cette peine que lorsque l'on est arrivé dans ce bienheureux séjour où rien n'est capable d'en donner. Il est vrai qu'elle est plus grande, ou moindre, en des temps que non pas en d'autres, et se fait sentir en différentes manières. Car l'âme, au lieu de penser au châtiment que méritaient ses péchés, se représente quelle a été son ingratitude envers un Dieu à qui elle est si redevable, et qui mérite tant d'être servi; et elle en est d'autant plus touchée, que les grâces qu'il lui fait la rendent plus capable de connaître son adorable grandeur. Elle déplore son aveuglement d'avoir manqué de respect à une majesté si redoutable; elle ne peut comprendre comment elle a eu la hardiesse de l'offenser; elle ne saurait se consoler d'avoir préféré à lui des choses si méprisables. Ainsi, la vue de ses péchés lui étant beaucoup plus présente que celle des faveurs dont nous avons parlé, et dont nous parlerons encore, elle est comme entraînée par le torrent des larmes qu'ils lui font répandre, et ces mêmes péchés sont comme de la fange qui s'attache de telle sorte à sa mémoire, qu'elles en souvient toujours, ce qui ne lui est pas une petite croix.

Je connais une personne qui désirait de mourir non-seulement afin de voir Dieu, mais pour être délivrée de la peine presque continuelle qu'elle souffrait de reconnaître si mal les extrêmes obligations qu'elle lui avait, tant elle était persuadée que nulle ingratitude n'égalait la sienne, et ne croyait pas que Dieu eût

usé d'une si grande patience envers aucune autre, à qui il eût fait les mêmes grâces dont il l'avait favorisée.

Quant à la crainte de l'enfer, les personnes qui sont en cet état n'en ont point. Elles sont seulement vivement touchées, mais rarement de l'appréhension que Dieu ne les abandonne pour les laisser à elles-mêmes, et qu'étant ainsi si malheureuses que de l'offenser, elles tomberont dans le déplorable état où elles étaient auparavant. Pour ce qui regarde les peines qu'elles pourraient souffrir, ou la gloire dont elles pourraient jouir, c'est à quoi elles ne pensent point; et si elles désirent de sortir promptement du purgatoire, ce n'est pas pour être délivrées du tourment que l'on y endure, mais c'est pour n'être pas éloignées de la présence de Dieu.

Quelque favorisé que l'on soit de lui, je crois qu'il est périlleux d'oublier l'état misérable où l'on s'est vu, parce que ce souvenir, qui donne sans doute de la peine, peut être utile à plusieurs. Cela me paraît peut-être ainsi, à cause que j'ai été si mauvaise et si imparfaite, que mes péchés me sont sans cesse présents; ce qui n'arrive pas à celles qui ont mené une vie irrépréhensible, quoiqu'il y ait toujours sujet d'appréhender de tomber, jusqu'à ce que nous soyons délivrées de la prison de ce corps.

Ce n'est pas un soulagement dans cette peine, de penser que Dieu nous a pardonné tant de péchés. Elle s'accroît, au contraire, par la considération de son extrême bonté, qui lui fait répandre des grâces sur ceux qui ne méritent que l'enfer. Je crois que c'était le grand tourment de saint Pierre et de Madeleine, parce qu'ayant reçu des faveurs si extraordinaires de notre Seigneur, ayant une si claire connaissance de son infinie grandeur, et brûlant d'un si violent amour pour lui, qu'elle ne devait point être leur douleur de l'avoir offensé.

DE LA MÉDITATION DE L'HUMANITÉ SACRÉE DE JÉSUS-CHRIST.

Il vous semblera peut-être, mes filles, que lorsque l'on est favorisé de ces grâces si sublimes, on ne s'arrête pas à méditer les mystères de la très-sacée humanité de notre Seigneur Jésus-CHRIST, parce que l'on ne pense qu'à l'aimer. J'ai traité amplement ce sujet en un autre lieu; quoique l'on ne soit pas demeuré d'accord de ce que j'en ai dit, mais qu'on ait voulu me faire croire qu'après qu'une âme est fort avancée, il lui est plus avantageux de ne s'occuper que de ce qui regarde la divinité, sans plus penser à rien de corporel, on ne me persuadera jamais qu'il faille mar-

cher par ce chemin. Il se peut faire que je m'abuse, et que ce n'est que faute de nous bien entendre que nous ne sommes pas d'accord; mais j'ai éprouvé que le diable me voulait tromper par cette voie, et l'expérience que j'en ai, me fait répéter ce que j'ai dit tant de fois, que l'on doit en cela se tenir extrêmement sur ses gardes. J'ose même ajouter que, qui que ce soit qui vous dise le contraire, vous ne devez point le croire. Je tâcherai à me mieux faire entendre ici que je n'ai fait ailleurs, parce que si quelqu'un en a écrit, il ne se sera pas peut-être assez bien expliqué, et qu'il est fort dangereux de ne traiter qu'en général des choses si difficiles à entendre.

D'autres personnes s'imagineront qu'il ne faut point penser à la passion de notre Seigneur, et encore moins à la très-sainte Vierge et aux actions des saints, quoique cela nous puisse être si utile, et nous tant animer à servir Dieu. J'avoue ne pouvoir comprendre à quoi ils pensent de vouloir ainsi que nous détournions nos yeux de tous les objets corporels, comme si nous étions des anges toujours embrasés d'amour, et non pas des créatures engagées dans un corps mortel, qui nous oblige à nous représenter les actions héroïques faites par ces grands saints pour le service de Dieu, lorsqu'ils étaient encore sur la terre, comme nous y sommes maintenant; au lieu qu'en tenant cette autre conduite, ce serait nous priver volontairement du souverain remède de nos maux, qui est la très-sacrée humanité de notre Seigneur, en quoi toute notre espérance consiste. En vérité je ne saurais croire que ces personnes s'entendent elles-mêmes, et elles peuvent beaucoup se nuire, et aux autres; au moins puis-je hardiment assurer qu'elles n'entreront jamais dans les dernières demeures, parce que n'ayant plus pour guide JÉSUS-CHRIST, qui seul les y peut conduire, elles n'en sauraient trouver le chemin. Ce sera beaucoup si elles demeurent en sûreté dans les premières demeures; car n'a-t-il pas dit de sa propre bouche : *Qu'il est le chemin et la lumière; que l'on ne peut que par lui aller à son Père; que qui le voit, voit son Père?* Et si l'on dit que ces paroles ne doivent pas s'entendre de la sorte, je réponds que je n'y ai jamais compris d'autre sens; que celui-là me paraît être le véritable, et que je me suis très-bien trouvée de l'avoir suivi.

J'ai connu plusieurs personnes qui, après que Dieu les a élevées à une contemplation parfaite, voudraient toujours y demeurer; mais cela ne se peut, et il arrive qu'en agissant de la sorte, elles ne sauraient plus méditer sur les mystères de la vie et de la passion de JÉSUS-CHRIST, comme elles faisaient auparavant. Je

ne sais qui en est la cause; je sais seulement qu'il est assez ordinaire que leur entendement demeure par ce moyen incapable de méditer; ce qui vient, à mon avis, de ce que le but que l'on se propose dans la méditation étant de chercher Dieu, lorsque l'âme l'a une fois trouvé, elle s'accoutume à ne le plus chercher que par l'opération de la volonté, qui étant la plus généreuse de toutes les puissances, voudrait, dans le grand amour qu'elle a pour Dieu, se passer de l'entendement; mais elle ne le peut, jusqu'à ce qu'elle soit arrivée à ces dernières demeures, parce qu'elle a souvent besoin de lui pour s'enflammer.

Comme cela, mes sœurs, est fort important, je l'expliquerai davantage. L'âme voudrait ne s'occuper toujours qu'à aimer, sans penser à autre chose; mais quelque désir qu'elle en ait, cela n'est pas en sa puissance, parce que, encore que la volonté ne soit pas morte, le feu dont elle avait accoutumé de brûler est amorti, et qu'ainsi il a besoin d'être excité pour lui redonner de la chaleur. Lorsque l'âme est en cet état, elle doit attendre que le feu descende du ciel pour consumer le sacrifice qu'elle fait d'elle-même à Dieu, comme il consuma celui de notre saint père Élie. Non, certes, il ne faut pas attendre des miracles; notre Seigneur, ainsi que je le dirai dans la suite, en fera quand il lui plaira en faveur de cette âme; mais il veut que nous nous croyons indignes d'une telle grâce, sans manquer néanmoins de faire tout ce qui peut dépendre de nous; et je suis persuadée que, quelque sublime que soit notre oraison, nous devons demeurer jusqu'à la mort dans cette humilité et ce mépris de nous-mêmes. Il est vrai que ceux qui ont le bonheur d'entrer dans la septième demeure n'ont besoin que très-rarement de faire ces réflexions, pour la raison que j'en dirai en son lieu, si je m'en souviens. Ils marchent presque toujours en la compagnie de Jésus-Christ d'une manière admirable, dans laquelle la divinité et l'humanité ne sont jamais séparées; et quand le feu dont j'ai parlé n'est pas allumé dans la volonté, et que l'on ne sent point la présence de Dieu, il veut que nous le cherchions, comme l'épouse le cherche dans les Cantiques et saint Augustin dans ses Confessions, en interrogeant les créatures, sans demeurer comme des stupides et perdre le temps à attendre qu'il nous accorde encore la même grâce qu'il nous a déjà accordée peut-être dans les commencemens. Il se pourra faire qu'il se passera une année, et même plusieurs, sans qu'il nous fasse cette faveur; lui seul en sait la raison, et il ne nous appartient pas de le savoir; il nous doit suffire de n'ignorer pas que ses commandemens et ses conseils nous montrent le chemin que nous devons

tenir pour lui plaire. Marchons-y, mes filles, avec courage, en pensant à sa vie, à sa mort, et aux extrêmes obligations que nous lui avons; le reste viendra quand il lui plaira. Que si ces personnes répondent que ces méditations ne sont pas capables d'arrêter leur esprit, ce que j'ai dit fait voir qu'elles auront peut-être quelque raison.

Vous avez déjà vu qu'il y a de la différence entre le discours que fait l'entendement et ce que la mémoire lui représente; et si vous me dites qu'en parlant ainsi je ne m'entends pas moi-même, je réponds qu'il se peut faire que je ne l'entends pas assez pour le bien expliquer, mais que c'est comme je l'entends. J'appelle méditation le discours que fait l'entendement en cette sorte: nous commençons par nous représenter la grâce que Dieu nous a faite en nous donnant son Fils unique; nous considérons ensuite les mystères de sa glorieuse vie, en commençant par sa prière dans le jardin, et le suivons des yeux de l'esprit jusqu'à la croix, ou bien nous prenons un point de la passion comme la capture de notre Seigneur, et considérons dans ce mystère toutes les circonstances qui se présentent à notre esprit et qui peuvent toucher notre cœur; c'est même de la trahison de Judas, de la fuite des apôtres et de tout le reste; et cette sorte d'oraison est très-excellente et très-utile. C'est celle à laquelle je demeure d'accord que ces âmes à qui Dieu a fait des faveurs surnaturelles, et qu'il a élevées à une parfaite contemplation, ont sujet de dire qu'elles ne sauraient s'arrêter; comme, en effet, elles ne le peuvent pas toujours, et je n'en sais pas la raison. Mais elles auraient tort de soutenir qu'elles ne puissent souvent considérer ces mystères, principalement lorsque l'église catholique en fait l'office, n'étant pas possible qu'elles perdent alors le souvenir de la grâce que Dieu leur aura faite de leur donner des marques si extraordinaires de son amour, parce que ces faveurs sont comme des étincelles si vives, qu'elles augmentent encore l'ardeur de celui qu'elles lui portent; si ce n'est que, comprenant ces mystères d'une manière beaucoup plus parfaite, elles n'aient point besoin de faire ces réflexions, à cause qu'ils sont tellement gravés dans leur mémoire et si présents à leur esprit, que la simple considération de cette épouvantable sueur de sang de notre Seigneur suffit pour les occuper non-seulement durant une heure, mais durant plusieurs jours. Car l'âme voit alors, par un seul regard, combien grand et adorable est ce divin Sauveur, et quelle est notre ingratitude de reconnaître si mal tant de douleurs; et la volonté qui commence aussitôt, quoique sans une tendresse sensible, à désirer de souffrir quelque chose pour

celui qui a tant souffert pour nous, fait que l'entendement et la mémoire s'occupent de ces sentimens et d'autres semblables. Voilà, à mon avis, ce qui est cause que ces personnes ne méditent point sur les mystères de la passion, et leur fait croire qu'elles ne le peuvent. Mais c'est une mauvaïseraison pour ne le pas faire, puisqu'il n'y a point d'oraison si élevée qui les en doive empêcher, et je crois qu'elles feraient une grande faute de ne pas s'occuper souvent à un si saint exercice. Que si notre Seigneur, mettant alors l'ame dans la suspension et dans l'extase, l'arrache comme par force d'une application si sainte, je crois très-certainement, ainsi que je l'ai dit ailleurs, qu'elle en tirera beaucoup plus d'avantage que de tous les efforts qu'elle ferait pour continuer de discourir avec l'entendement, et je tiens même que lorsqu'elle est arrivée à un état si élevé, elle ne le pourrait quand elle le voudrait; mais il se peut faire que je me trompe, car Dieu conduit les âmes par diverses voies. Je me contenterai donc d'assurer que l'on ne doit point condamner celles qui ne marchent point par celle-là, ni les juger incapables de jouir des grands avantages qui se rencontrent dans la médiation des mystères de la Passion de JÉSUS-CHRIST, et nul, pour spirituel qu'il soit, ne me persuadera jamais le contraire.

Il y a des âmes qui, étant arrivées comme par degrés à l'oraison de quiétude, et commençant à goûter les consolations que l'on y reçoit, s'imaginent qu'il est très-avantageux d'en jouir toujours; mais je le prie, ainsi que je l'ai dit ailleurs, de ne se point mettre cela dans l'esprit. Cette vie est longue, et dans les travaux qui s'y rencontrent, nous avons besoin, pour les offrir d'une manière parfaite, de considérer en quelle sorte JÉSUS-CHRIST, qui est notre modèle, a enduré ceux dont il s'est vu accablé pour l'amour de nous, et comment les apôtres et les saints ont agi pour l'imiter. Ce divin Sauveur est une trop bonne compagnie pour nous en séparer, non plus que de celle de sa très-sainte mère; il prend plaisir de voir que nous renoncions quelquefois à nos consolations et à nos contentemens, pour compatir à ses peines et à ses souffrances, à plus forte raison devons-nous donc le faire, puisque ces consolations ne sont pas si ordinaires dans l'oraison, qu'il y ait du temps pour tout. Que si une personne me disait qu'elle les a toujours, et qu'ainsi il ne lui reste point de loisir pour envisager ces mystères de notre salut, sa dévotion me serait fort suspecte. C'est pourquoi je vous prie, mes sœurs, de vous détromper de cette erreur, de travailler de tout votre pouvoir à vous guérir d'une si chimérique persuasion, et si vous y avez de la peine, d'en parler à la

supérieure, afin qu'elle vous emploie à quelque office du monastère, qui vous occupe de telle sorte, qu'il vous tire de ce péril, dans lequel vous pourriez demeurer long-temps sans en recevoir un très-grand dommage.

Je crois avoir assez fait connaître combien il importe, quelque spirituel que l'on soit, de ne se pas éloigner tellement de tous les objets corporels, que l'on s'imagine n'en devoir pas même excepter la très-sainte humanité de notre Seigneur. Et je ne saurais souffrir qu'on allègue sur cela ce qu'il dit à ses disciples, *qu'il était besoin qu'il les quittât*. J'oserais assurer qu'il ne dit point cela à sa sainte mère, parce qu'il savait combien elle était ferme dans sa foi, qu'elle était très-assurée qu'il était Dieu et homme tout ensemble, et qu'encore qu'elle l'aimât plus qu'eux tous, la manière dont elle l'aimait était si parfaite, que sa divine présence ne lui pouvait être qu'avantageuse, mais ces apôtres n'étaient pas alors si affermis dans la foi qu'ils ne le furent depuis, et que nous sommes maintenant obligés de l'être.

Je vous assure donc, mes filles, que ce chemin me paraît fort dangereux, et qu'il pourrait arriver que le démon nous ferait perdre, par ce moyen, la dévotion que nous avons pour le très-saint Sacrement. L'erreur dans laquelle j'étais n'approchait point de celle-là, car elle n'allait qu'à ne prendre pas tant de plaisir à penser à notre Seigneur Jésus-CHRIST, et de m'entretenir dans ce transport et cette suspension, en attendant que je fusse favorisée de ces grâces qui m'étaient si agréables. Mais je connus clairement que cela m'était désavantageux, à cause que ne pouvant toujours les recevoir, mon esprit allait errant deçà et delà, et mon âme ressemblait à un oiseau qui voltige de tous côtés, sans savoir où s'arrêter; ainsi je perdais beaucoup de temps, ne m'avançais point dans les vertus, et ne profitais point de l'oraison. Je n'en pénétrais pas la cause, et je pense que je ne l'aurais jamais sue, tant je croyais ne pas mal faire, si une personne d'une très-grande piété, avec qui je traitai de mon oraison, ne me l'avait fait clairement connaître. Je vis depuis combien grande était mon erreur; et je ne saurais penser sans être très-sensiblement touchée, qu'il y ait eu un temps dans lequel j'ignorais qu'il n'y avait qu'à perdre, et rien à gagner par cette voie. Mais quand on pourrait en tirer de l'avantage, je n'en désirerais jamais aucun, s'il ne me vient par le moyen de ce divin Sauveur, qui est la source de tous les biens. Qu'il soit loué à jamais.

Ainsi soit-il.

CHAPITRE VIII.

Des visions intellectuelles, et des effets et des avantages qu'elles produisent. Que l'on doit en communiquer avec des personnes savantes et spirituelles, et se mettre ensuite l'esprit en repos touchant les peines que l'on pourrait avoir sur ce sujet. Qu'il ne faut pas juger de la vertu des personnes par ces grâces extraordinaires qu'elles reçoivent de Dieu, mais par leurs actions.

Afin de vous faire encore mieux comprendre, mes sœurs, combien ce que je viens de dire est véritable et que plus une âme s'avance dans la piété et dans l'oraison, plus elle est en la compagnie de JÉSUS-CHRIST notre Seigneur, je dois vous apprendre de quelle sorte il n'est pas en notre pouvoir de n'être toujours bien avec lui quand il lui plaît, et de ne le pas connaître clairement par la manière dont il se communique à nous, et par les témoignages qu'il nous donne de son amour dans des visions et des apparitions admirables. Je vais donc vous les rapporter, afin que, s'il vous fait de si grandes grâces, vous n'en soyez point étonnées; et que s'il me fait celle de me bien expliquer, nous l'en remercions toutes ensemble. Mais quand ce serait à d'autres qu'à nous qu'il accorderait ces faveurs extraordinaires, nous ne devrions pas laisser de le louer de ce que son infinie grandeur daigne tant s'abaisser que de se communiquer ainsi à ses créatures.

DES VISIONS INTELLECTUELLES ET DE LEURS EFFETS.

Lorsque l'âme, dans une si humble disposition, ne pense point à recevoir cette grâce qu'elle croit si peu mériter, JÉSUS-CHRIST notre Seigneur se trouve auprès d'elle, sans qu'elle le voie ni des yeux du corps ni de ceux de l'âme. C'est ce que l'on appelle une vision intellectuelle, et je ne sais pourquoi on la nomme ainsi. Je connais une personne que Dieu a favorisée de cette grâce, et d'autres encore dont je parlerai dans la suite, à qui cela donnait, au commencement, beaucoup de peine, parce qu'elle ne pouvait comprendre ce que c'était, à cause qu'elle ne voyait rien; et elle ne laissait pas toutefois d'être assurée que c'était notre Seigneur qui se montrait à elle de cette manière. Toutefois, nonobstant cela, et quoique cette vision produisit en elle de grands effets, qui la confirmaient encore dans cette créance, elle ne laissait pas de craindre, à cause qu'elle n'avait jamais entendu parler de visions intellectuelles, ni pensé qu'il y en eût; mais alors elle comprit

clairement que c'était notre Seigneur qui lui parlait souvent en cette sorte; au lieu qu'avant qu'il lui eût fait cette faveur, quoiqu'elle entendit distinctement les paroles, elle ne savait qui était celui qui lui parlait.

Je sais aussi que ces visions intellectuelles ayant mis cette personne dans une grande crainte, parce qu'elles sont fort différentes des visions imaginaires ou représentatives, qui passent fort promptement, au lieu que ces-ci durent plusieurs jours, et quelquefois plus d'un an, elle en parla à son confesseur, et lui dit qu'encore qu'elle ne vit rien, elle était très-assurée que ces visions venaient de notre Seigneur. Il lui demanda quel était son visage, et elle lui répondit qu'elle n'avait garde de le lui dépeindre, puisqu'elle ne l'avait point vu, ni n'en savait pas davantage que ce qu'elle lui rapportait; mais qu'elle était très-assurée que c'était lui qui lui parlait, et qu'il n'y avait point en cela d'imagination. Cette personne étant en cet état, quelque appréhensions qu'on lui voulût donner, elle demeurait toujours ferme à ne pouvoir douter que ce ne fût notre Seigneur qui était auprès d'elle, principalement lorsqu'il lui disait : *N'ayez point de peur, c'est moi.* Ces paroles ne lui donnaient pas seulement de la force et du courage, elles lui donnaient aussi une très-grande joie de se voir en si bonne compagnie, et qui l'aidait à marcher, par le souvenir presque continuel qu'elle avait de son Dieu, et par son extrême désir de ne rien faire qui lui pût déplaire. Car il lui semblait qu'il la regardait toujours, et que lorsqu'elle lui voulait parler, soit dans l'oraison ou hors de l'oraison, elle le trouvait si proche d'elle, qu'il ne pouvait pas ne la point entendre, quoiqu'il ne lui parlât pas toutes les fois qu'elle l'aurait désiré, et seulement selon les besoins qu'elle en avait, lorsqu'elle y pensait le moins. Elle sentait qu'il était à son côté droit; mais non pas par un sentiment tel qu'est celui qui nous fait connaître qu'une personne est proche de nous, ce sentiment étant d'une manière si subtile, qu'on ne saurait l'exprimer, et néanmoins beaucoup plus certain que l'autre. Car on ne peut se tromper dans la créance qu'une personne est à côté de nous; au lieu qu'ici on ne le peut, parce que l'on en reçoit des avantages, et que l'on en ressent des effets intérieurs, qu'il serait impossible d'avoir si cela venait de mélancolie ou d'une illusion du démon; outre que l'âme se trouve dans une grande paix, dans un désir continuel de plaire à Dieu, dans un entier mépris de tout ce qui ne l'approche pas de lui et qu'il lui fait ensuite clairement connaître que le démon n'y a point de part. Mais cependant je sais que cette personne ne laissait pas d'être

quelquefois dans la crainte, et d'autres fois dans une très-grande confusion, parce qu'elle ne pouvait comprendre d'où il lui arrivait un si grand bonheur. J'en puis parler avec certitude, et vous m'en pouvez croire, puisque cette personne et moi étions tellement unies, ou pour mieux dire une même chose, que je connaissais comme elle-même le fond de son âme.

Cette faveur de Dieu met l'âme dans une grande confusion et une grande humilité, au lieu que si c'était un ouvrage du démon, produirait des effets contraires. Ainsi, comme elle ne peut douter que ce ne soit une grâce qui lui vient de Dieu et que nuls efforts humains ne pourront lui procurer, elle ne saurait se persuader d'y avoir part. Or, quoiqu'il me semble qu'entre les autres faveurs de Dieu dont j'ai parlé il y en a quelqu'une qui surpasse celle-ci, elle a cet avantage qu'elle donne à l'âme une connaissance très-particulière de Dieu; que le bonheur d'être continuellement en sa compagnie ajoute une extrême tendresse à son amour pour lui; que la désir de s'employer entièrement à son service surpasse celui dont ses autres faveurs sont accompagnées, et que ce qu'elle le sent si proche d'elle la rend si attentive à lui plaire, qu'elle se trouve dans une grande pureté de conscience. Car encore que nous sachions que Dieu est présent à toutes nos actions, nous sommes naturellement si peu appliqués à ce qui regarde notre salut, que nous n'y faisons point de réflexion; au lieu qu'ici on ne saurait n'y pas penser, parce que Dieu, qui est alors si proche de nous, réveille l'âme pour lui faire considérer cette importante vérité, et lui donne ainsi presque continuellement un amour actuel pour lui.

Enfin les avantages que l'âme voit qu'elle tire de cette faveur de Dieu qu'elle ne saurait jamais mériter sont si grands et si estimables, qu'elle ne les changerait pas contre tous les trésors de la terre; et lorsque Dieu se retire, elle se trouve dans une extrême solitude, sans que, quelques efforts qu'elle fasse, elle puisse recouvrer cette adorable compagnie dont il ne la favorise que quand il lui plaît. L'âme se trouve quelquefois aussi en celle de quelques saints et en profite beaucoup. Que si vous me demandez, mes sœurs, comment, puisque l'on ne voit personne, on sait que c'est JÉSUS-CHRIST, ou sa glorieuse Mère, ou quelqu'un des saints, je répons qu'on ne saurait dire ni comprendre de quelle manière on le sait, quoiqu'on ne laisse pas de le savoir très-certainement. Quand c'est Dieu lui-même qui nous parle, cela ne nous paraît pas si étrange; mais de voir un saint qui ne parle point, et qu'il semble que notre Seigneur n'ait rendu présent à l'âme que pour

lui tenir compagnie et pour l'assister, cela paraît plus merveilleux.

Il y a d'autres choses spirituelles qui ne peuvent non plus s'exprimer par des paroles, et qui servent à faire connaître combien notre faiblesse et notre bassesse nous rendent incapables de comprendre les grandeurs de Dieu. Ainsi ceux qui les reçoivent ne sauraient trop les admirer, lui rendre grâce de les avoir préférées à tant d'autres, ni trop s'efforcer à se servir des moyens qu'il leur donne de lui rendre de plus grands services.

C'est ce qui fait que l'âme, au lieu de s'élever de vanité, croit qu'étant si obligée à Dieu, nulle autre ne s'acquitte plus mal de ce qu'elle lui doit, et elle ne fait point de faute qui ne lui perce le cœur de douleur; en quoi elle a très-grande raison. Celles de vous, mes filles, à qui Dieu fera la grâce de les conduire par ce chemin, pourront connaître à ces marques que ce n'est ni une imagination ni illusion du démon; parce que, comme je l'ai dit, si c'était une imagination, elle ne durerait pas si long-temps, et que si c'était une illusion, elle ne laisserait pas dans une si grande paix cet ennemi de notre salut, ne voulant ni ne pouvant nous procurer de tels avantages, mais ne pensant, au contraire, qu'à exciter dans notre cœur ces dangereuses vapeurs qui nous rempliraient de l'estime de nous-même et de l'opinion que nous valons mieux que les autres. Joint que cette grande adhérence de l'âme à Dieu et cette application à y penser sont si opposées à l'esprit du démon, que quand il tenterait de faire ces vains efforts, ce ne serait pas si souvent, et Dieu est si bon, qu'au lieu de souffrir qu'il neise à une âme qui n'a d'autre désir que de lui plaire, et qui serait prête de donner sa vie pour son honneur et pour sa gloire, il la détromperait aussitôt.

Je suis persuadée que lorsque l'âme se conduit de la sorte que j'ai dit, ce qui est un effet des grâces de Dieu, s'il permet que le démon ose quelquefois la tenter, elle en recevra de l'avantage, et cet esprit malheureux, de la confusion et de la honte. C'est pour-quoi, mes sœurs, si quelqu'une de vous marche par ce chemin, qu'elle ne s'étonne pas si cela lui arrive, quoiqu'il soit toujours bon de craindre et de veiller sur sa conduite, puisque si vous vous imaginez qu'étant favorisées de Dieu, vous n'avez rien à appréhender, ce serait un signe que ces grâces que vous penseriez venir de lui seraient des illusions du démon, et qu'elles ne produiraient point en vous les effets dont j'ai parlé.

Il sera bon dans les commencemens que vous en communiquiez sous le secret de confession avec quelque homme savant qui scit

capable de vous éclaircir de vos doutes, et avec une personne spirituelle et fort expérimentée en semblables choses, si vous la pouvez rencontrer. Mais si vous ne pouvez trouver que l'un ou l'autre, il faut préférer le savant à celui qui n'est que spirituel. Si ces personnes vous disent que ce que vous croyez avoir entendu n'est qu'une imagination, mettez-vous l'esprit en repos, puisque l'imagination ne saurait faire grand mal à l'âme, et que vous recommandant à Dieu, il est trop bon pour permettre que vous soyez trompée. Que s'ils croient que c'est une tentation, ce que je ne pense pas qu'un homme savant puisse vous dire lorsqu'il verra les effets dont j'ai parlé ; quoique ce vous soit un plus grand sujet de peine, je vous assure que notre Seigneur en la compagnie duquel vous serez vous rassurera, vous consolera, et vous donnera la lumière dont vous aurez besoin pour vous éclaircir de ces doutes, et dissiper vos appréhensions et vos craintes. Mais s'il arrive que la personne d'oraison à qui vous en communiquerez aussi ne marche pas par cette voie, comme elle en sera surprise, elle ne manquera pas de la condamner. C'est pourquoi je crois que le meilleur est de s'adresser à quelque homme fort savant, et tout ensemble, s'il se peut, intelligent dans les choses spirituelles. Encore que la vertu de la personne qui reçoit ces grâces fasse juger à la prieure qu'il n'y a rien à appréhender, elle ne doit pas laisser, tant pour la sûreté de cette sœur que pour la sienne propre, de lui permettre cette communication. Mais après cela il faut s'en mettre l'esprit en repos sans en plus parler à qui que ce soit, parce qu'il arrive quelquefois que bien qu'il n'y ait point sujet de craindre, le démon donne de si grandes appréhensions, que l'on voudrait, pour se soulager de ses peines, les communiquer encore. Et s'il se rencontre que le confesseur soit appréhensif et peu expérimenté en semblables choses, lui-même y portera cette personne. Ainsi ce qui devait être tenu secret étant divulgué, la persécution et le déplaisir qu'elle en recevra lui seront très-sensibles, et dans les temps où nous vivons il pourra arriver que cela nuira beaucoup à tout l'ordre.

C'est ce qui oblige d'agir avec beaucoup de prudence ; et je ne saurais trop exhorter les prieures de ne pas s'imaginer qu'une sœur, pour être favorisée de ces grâces, soit meilleure que les autres, Dieu conduisant chaque âme selon le besoin qu'elle en a. Il est vrai que ces grâces peuvent porter les personnes à une grande perfection si elles y répondent par leurs actions ; mais comme il arrive quelquefois que Dieu conduit les plus faibles par cette voie, c'est principalement la vertu qu'il faut considérer, et

tenir pour les plus saintes celles qui sont les plus mortifiées, les plus humbles, et qui servent Dieu avec une plus grande pureté de cœur. Cela ne suffit pas néanmoins pour en porter un jugement assuré; nous ne saurions le bien connaître que quand le juste juge viendra dans sa majesté et dans sa gloire récompenser ou punir chacun selon ses œuvres, et nous verrons alors avec étonnement combien ses jugemens sont différens des nôtres et impénétrables. Qu'il soit loué aux siècles des siècles. Ainsi soit-il.

CHAPITRE IX.

Des visions imaginaires ou représentatives.

Je viens maintenant aux visions que l'on nomme imaginaires ou représentatives. Le diable peut sans doute plus s'y mêler que dans les intellectuelles dont je viens de parler, et lors qu'elles procèdent de Dieu, elles me paraissent plus profitables, à cause qu'elles sont plus conformes à notre nature. Mais il en faut excepter celles que l'on a dans la septième et dernière demeure, auxquelles nulles autres ne sont comparables. Voyons donc ensuite de ce que j'ai dit dans le chapitre précédent, de quelle sorte notre Seigneur se trouve ici. C'est comme si nous avions dans une boîte d'or une pierre précieuse d'une valeur et d'une vertu admirables, et que nous fussions très-assurées qui y serait, parce que nous en aurions senti les effets dans des maladies dont elle nous aurait guéries, sans que néanmoins nous l'ayons jamais vue ni la puissions voir, s'il ne plaît à celui à qui elle appartient de nous la prêter, et qui en a la clef, de nous la montrer.

Ainsi, comme si lorsque nous l'espérons le moins, il nous faisait la faveur d'ouvrir la boîte pour nous faire voir durant un instant cette pierre merveilleuse, afin de graver encore plus fortement dans notre esprit l'estime que nous en devrions faire par le souvenir de l'éclat dont son incomparable bonté nous aurait frappés les yeux; de même, lorsque notre Seigneur veut favoriser une âme d'une grâce tout extraordinaire, il lui fait voir clairement sa très-sainte humanité, en se montrant à elle ou tel qu'il était quand il conversait dans le monde, ou tel qu'il est depuis sa résurrection. Et quoique cela passe si vite que l'on peut le comparer à un éclair, cette glorieuse image demeure si vivement imprimée dans l'imagination, qu'il me paraît impossible qu'elle s'en efface, jusqu'à l'heureux jour qu'elle verra ce divin Sauveur et le possédera dans l'éternité de sa gloire. Or, quoique j'use du nom

d'image, ce n'est pas comme un tableau que l'on présenterait à nos yeux, c'est une chose véritablement vivante, et qui quelquefois parle à l'âme et lui montre de grands secrets.

Mais vous devez savoir, mes sœurs, que pendant le peu de temps que cela dure, on ne saurait regarder notre Seigneur que comme l'on regarde le soleil, sans que néanmoins sa splendeur donne, ainsi que celle du soleil, de la peine aux yeux de l'âme qui la voit intérieurement. Desavoir si elle la voit extérieurement, c'est ce que j'ignore, parce que la personne dont j'ai parlé n'en avait point d'expérience. Cette splendeur est comme une lumière infuse et semblable à celle du soleil s'il était couvert d'un voile aussi transparent que le diamant. Le vêtement de ce Rédempteur du monde est comme d'une toile très-fine, et lorsqu'il fait cette faveur à une âme, elle tombe presque toujours dans le ravissement, sa bassesse ne pouvant soutenir l'éclat d'un tel objet tant elle est épouvantée de ses ineffables perfections. Je dis épouvantée à cause que sa beauté est si merveilleuse, et le plaisir de le voir si inconcevable, qu'il n'y a point de si grand esprit qui pût en mille années se l'imaginer. Il n'est point besoin de demander ni que l'on nous dise quelle est cette suprême majesté dont la présence nous étonne, puisqu'elle fait assez connaître qu'elle règne dans le ciel et sur la terre par elle-même, au lieu que les rois d'ici-bas ne se font révéler que par cette pompe extérieure qui les environne.

« O Seigneur mon Dieu, que les Chrétiens vous connaissent peu ! Et si lorsque vous venez avec tant de bonté vous communiquer à votre épouse, elle ne peut vous regarder sans être touchée de crainte, que sera-ce quand il dira au dernier jour, avec une voix tonnante : *Allez maudits de mon Père, et le reste ?* » Une âme ne doit-elle pas, mes filles, s'estimer heureuse lorsque Dieu lui fait la grâce d'imprimer ces paroles dans sa mémoire, puisque saint Jérôme les avait toujours présentes, et qu'elles peuvent vous faire considérer comme très-légères toutes les austérités de la religion ; mais quand elles dureraient plusieurs années, toutes ces années ne devraient passer dans votre esprit que pour un moment au regard de l'éternité. Je puis dire avec vérité que, toute méchante que je suis, j'ai toujours regardé comme peu redoutables les peines mêmes de l'enfer en comparaison du tourment que souffriront les damnés de voir que les yeux de notre Seigneur maintenant si doux et si favorables, seront pour jamais allumés de fureur contre eux. Et si mon cœur n'a jamais été à l'épreuve d'une frayeur si terrible, quoique je ne l'aie point vu dans cet état d'indignation et de colère, quel sera celui de ces âmes réprouvées qui se-

ront si malheureuses que de l'y voir? Quand une âme se trouve agitée de semblables terreurs, la compassion qu'a notre Seigneur de notre faiblesse, fait qu'il la met dans une suspension de toutes ses puissances, afin qu'étant comme hors d'elle-même elle puisse s'unir à lui et rendre sa bassesse, heureusement abîmée dans sa grandeur, par une communication toute divine.

Que si l'âme est capable de considérer long-temps notre Seigneur, je ne crois pas que ce soit une vision, mais plutôt l'effet d'un grand effort de l'imagination; et cette figure qu'elle croit voir sera comme inanimée et comme morte, en comparaison de celle que l'âme voit dans ces heureux momens où son adorable majesté se montre véritablement à elle.

Il y a des personnes, et j'en connais plusieurs, qui ont l'esprit si faible et l'imagination si vive, qu'elles croient avoir vu clairement ce qu'elles n'ont fait que penser; mais si elles avaient eu de véritables visions, elles n'auraient pas peine à connaître que celles-ci ne sont que chimériques, puisqu'au lieu d'en tirer de l'avantage, elles font moins d'effet en elles que n'en ferait une peinture de quelque mystère de notre religion; et il ne faut point de meilleure preuve du mépris que l'on doit faire de ces prétendues visions, que de voir qu'elles s'effacent aussitôt de l'esprit et disparaissent comme un songe. Dans les visions véritables, c'est tout le contraire; car lorsque l'âme ne pense à rien moins qu'à voir quelque chose d'extraordinaire, ce divin objet se présente à elle, remue tous ses sens et ses puissances, et, après l'avoir agitée de trouble et de crainte, la fait jouir d'une heureuse paix. Ainsi de même que quand saint Paul fut porté par terre par ce furieux coup de tempête, il se fait un grand mouvement dans le fond de l'âme qui est comme un monde intérieur; mais, un moment après, elle se trouve dans le calme et si instruite des plus grandes vérités, qu'elle n'a plus besoin de maître pour les lui faire comprendre, parce que celui qui est la véritable et éternelle sagesse, a dissipé par sa lumière les ténèbres de son esprit, et qu'elle demeure si assurée que c'est une grâce qui vient de lui, que quoi qu'on lui puisse dire au contraire, on ne saurait lui faire appréhender d'être trompée. Que si son confesseur lui dit que c'est une illusion du démon que Dieu a permis qu'elle ait eue pour punition de ses péchés, elle pourra bien d'abord en être un peu ébranlée, mais sera comme j'ai dit ailleurs qu'il arrive dans les tentations qui regardent la foi, dans laquelle l'âme s'affermir d'autant plus qu'elle a été plus combattue, parce qu'elle sait qu'il n'est pas au pouvoir de cet esprit infernal de lui procurer les avantages qu'elle tire de

ces heureuses visions. Joint que son pouvoir ne s'étend pas jusque dans l'intérieur de l'âme ; il ne va qu'à lui représenter quelques images qui n'ont ni la vérité, ni la majesté, ni les effets qui se rencontrent dans les visions qui viennent de Dieu. Pour le regard des confesseurs, comme ils ne peuvent voir ce qui se passe dans le fond de l'âme, et que peut-être Dieu ne permettra pas que la personne à qui cela arrive puisse le leur bien représenter, ils ont sans doute sujet de craindre et doivent marcher avec grande retenue, jusqu'à ce que le temps fasse juger de ces visions par les effets qu'elles produisent. Ainsi ils ne sauraient trop observer si cette personne s'avance de plus en plus dans l'humilité et se fortifie dans les autres vertus ; car si ce n'est qu'un ouvrage du démon et qu'ils y fassent attention, ils reconnaîtront bientôt par diverses marques, que toutes ces belles imaginations ne sont que de pures chimères.

Mais si le confesseur a de l'expérience de semblables choses, il n'aura pas peine à juger si ce qu'on lui rapportera viendra de Dieu, ou de cet esprit infernal, ou de l'imagination, principalement s'il a le don du discernement des esprits, et pourvu qu'il l'ait et qu'il soit savant, quand même il n'aurait point d'expérience de ces faveurs surnaturelles, il ne laissera pas d'en bien juger. Mais il importe de tout, mes sœurs, que vous agissiez envers vos confesseurs avec grande sincérité et vérité, je ne dis pas en ce qui regarde la déclaration de vos péchés, car qui en doute ? mais dans le compte que vous leur rendez de votre oraison. Sans cela je ne voudrais pas assurer que vous fussiez dans le bon chemin, ni que ce ne fut Dieu qui vous conduisit, parce que je sais qu'il prend plaisir à voir qu'on agisse comme avec lui-même avec ceux qui tiennent sa place, en leur découvrant jusqu'à nos moindres pensées, et à plus forte raison nos actions. Pourvu que vous en usiez de la sorte, ne vous inquiétez et ne vous troublez de rien, puisqu'encore que ces visions ne vissent pas de Dieu, il tirerait le bien du mal, et ferait que le démon y perdrait au lieu d'y gagner, parce que, dans la créance que vous aurez que ce sont des faveurs de notre Seigneur et ayant toujours devant les yeux cette figure qui vous le représentait, vous vous efforcerez de plus en plus de le contenter. C'est ce qui faisait dire à un fort savant homme que le démon étant un si grand peintre, il ne serait pas fâché qu'il lui présentât une image de notre Seigneur qui parût vivante, à cause qu'elle augmenterait sa dévotion, et lui donnerait moyen de le combattre avec ses propres armes. Car encore qu'un peintre soit un méchant homme, il ne faut pas laisser d'a-

voir du respect pour le tableau qu'il fait de celui de qui seul dépend tout notre bonheur. Ainsi je ne saurais approuver ce que quelques-uns conseillent de se moquer des visions, parce que, comme ajoutait cette personne, il n'y a point d'image de notre roi que nous ne soyons obligés de révéler. En quoi je trouve qu'il avait très-grande raison, puisque si nous sommes incapables de regarder avec mépris le portrait d'un de nos amis, quelle vénération ne devons nous point avoir pour un crucifix, et pour toutes les autres peintures, quelles qu'elles soient, qui nous représentent cette suprême majesté que nous adorons?

Encore que j'aie dit ailleurs la même chose, je le répète volontiers ici, parce que j'ai connu une personne à qui l'on avait persuadé de traiter ces visions avec un extrême mépris. Je ne sais qui a inventé un tel remède. Il n'est bon qu'à tourmenter une âme à qui un confesseur donne un si mauvais conseil, et qui se croit perdue si elle ne le suit pas. Je tiens, au contraire, que si cela arrive, on doit lui représenter ces oraisons, et s'il insiste, ne lui point obéir en cette rencontre.

Nous ne tirons ce grand avantage de la faveur que Dieu nous fait de se montrer ainsi à nous que lorsque nous pensons à sa vie et à sa passion; le souvenir de l'avoir vu si plein de douceur et étalant d'une beauté toute céleste nous donne une très-grande consolation; de même que ce nous en est une plus grande d'avoir vu que de n'avoir jamais vu une personne à qui nous sommes fort obligées. On tire aussi d'autres avantages du souvenir si agréable de ces visions. Mais comme j'ai déjà tant parlé des excellents effets qu'elles produisent et que j'en parlerai encore dans la suite, j'ajouterai seulement ici que lorsque vous apprenez que Dieu accorde ces faveurs à quelques âmes, vous devez bien prendre garde à ne point désirer ni à ne le point prier de vous conduire par la même voie, parce que, bien que cela vous paraisse fort avantageux et qu'on le doive beaucoup estimer, il ne vous serait pas utile pour plusieurs raisons. La première à cause que ne pouvant, que par un défaut d'humilité, souhaiter que l'on nous accorde ce que nous ne méritons pas, c'est une grande marque que nous n'avons pas cette vertu que d'oser le désirer. Car ainsi que la pensée d'être roi ne saurait entrer dans l'esprit d'un paysan, tant la bassesse de sa condition le lui fait paraître impossible, de même les personnes véritablement humbles ne prétendent jamais à de semblables faveurs. Notre Seigneur ne les accorde, à mon avis, qu'à ceux qui sont affermis dans cette vertu par la connaissance qu'il leur a donnée du peu qu'ils sont par eux-mêmes.

Or, comment une personne qui a cette connaissance peut-elle ne pas croire que c'est lui faire une fort grande grâce de ne la pas condamner aux peines éternelles de l'enfer? La seconde raison est que quand l'on ose faire de tels souhaits, on est déjà trompé ou en grand danger de l'être, parce que la moindre petite ouverture suffit au démon pour vous tendre mille pièges. La troisième raison est que lorsque le désir est violent, il entraîne avec lui l'imagination, et qu'ainsi l'on se figure de voir et d'entendre ce que l'on ne voit et n'entend point, de même que l'on songe la nuit à ce que l'on s'est fortement mis dans l'esprit durant le jour. La quatrième raison est que c'est une grande témérité de choisir nous-mêmes le chemin par lequel nous devons marcher sans savoir s'il est le meilleur, et ne nous en pas remettre au jugement de Dieu, qui sait beaucoup mieux que nous celui qui nous est le plus avantageux. La cinquième raison est que c'est s'imaginer que les travaux de ceux que Dieu favorise de ces grâces ne sont pas grands, au lieu qu'ils sont très-grands et de diverses manières, et de ne pas considérer si l'on serait capable de les supporter. La sixième raison est de ne pas examiner si l'on ne trouverait point sa perte dans ce que l'on croit être son avantage, comme il arriva à Saül lorsqu'il désira d'être roi. Et enfin la septième raison est qu'il y a d'autres grâces que celles-là, et que le plus sûr est de ne point désirer que ce qui est le plus conforme à la volonté de Dieu. Remettons-nous, mes sœurs, entre ses mains; nous savons quel est son amour pour nous, et ne saurions faillir en prenant une ferme résolution de nous abandonner entièrement à sa conduite. A quoi il faut ajouter que pour recevoir ces grâces en plus grand nombre, on n'en mérite pas plus de gloire, à cause qu'elles obligent à servir Dieu plus parfaitement.

Quant à ce qui est de mériter davantage, cela ne dépend pas de ces sortes de grâces, puisqu'il y a plusieurs personnes saintes qui n'en ont jamais reçu aucune, et d'autres qui ne sont pas saintes qui en ont reçu. Vous ne devez pas aussi vous imaginer qu'elles soient continuelles, mais plutôt qu'une seule de ces faveurs coûte plusieurs travaux que l'âme se voit obligée de souffrir pour la reconnaître, quand même elle n'en recevrait jamais de semblable. Il est vrai que cela peut-être d'un grand secours pour s'avancer dans les vertus, mais celui qui les acquiert par son travail mérite beaucoup davantage.

Je connais deux personnes de divers sexes que notre Seigneur favorisait de ses grâces, qui avaient une si grande passion de le servir et de souffrir sans en être récompensées par de semblables

faveurs, qu'elles se plaignaient à lui de ce qu'il les leur accordait, et ne les auraient pas reçues si cela eût dépendu de leur choix. En quoi je n'entends pas parler de ces visions dont l'on tire de si grands avantages, et qui sont si désirables, mais de ces consolations que Dieu donne dans la contemplation, qui ne laissent pas, à mon avis, d'être aussi des désirs surnaturels, et qui ne se rencontrent que dans des âmes qui ont tant d'amour pour Dieu, qu'elles souhaitent qu'il connaisse qu'elles le servent si peu par la considération de leur intérêt, qu'elles ne pensent point, pour s'y exciter davantage, à la gloire qui leur est préparée en l'autre monde. Et comme l'amour, lorsqu'il est grand, est dans une activité perpétuelle, il n'y a rien que ces personnes ne fissent et point de moyens qu'elles n'employassent pour se consumer entièrement, si elles le pouvaient, dans le feu dont il les brûle, et elles souffriraient avec joie d'être pour jamais anéanties, si la destruction de leur être pouvait contribuer à la gloire de leur immortel époux, parce que lui seul remplit tous leurs désirs et fait toute leur félicité. Qu'il soit loué à jamais de ce que, s'abaissant jusqu'à se communiquer à nous, il lui plaît de faire connaître sa grandeur à de misérables créatures. Ainsi soit-il.

CHAPITRE X.

Des visions intellectuelles. Qu'elles font connaître que nous n'offensons pas seulement Dieu en sa présence, mais que nous l'offensons dans lui-même, et qu'elles donnent à l'âme une claire lumière de la vérité.

DES VISIONS INTELLECTUELLES.

Dieu se communique à l'âme en diverses manières, par ces visions et apparitions, tantôt quand elle est affligée, tantôt pour la préparer à souffrir de grands travaux, et tantôt pour la remplir de consolation et de joie, en lui témoignant qu'il prend plaisir d'être avec elle. Je ne m'arrêterai point à particulariser quelque une de ces choses; mon intention est seulement de vous faire connaître, autant que je le pourrai, les différences qui se rencontrent dans ces visions, afin que vous en puissiez juger par les effets qu'elles produiront, que vous ne preniez par vos imaginations pour des visions, et que si Dieu vous fait la grâce de vous en donner, vous ne croyiez pas qu'il soit impossible d'en avoir, ni ne soyez pas troublées et affligées par la crainte que ce soient des illusions, comme le démon s'efforcera de vous le persuader, par l'intérêt qu'il y a, et le plaisir qu'il prend à inquiéter les âmes,

pour les empêcher de s'occuper entièrement à aimer et à louer Dieu. Cette suprême majesté se communique aussi aux âmes en d'autres manières plus élevées et moins périlleuses, parce qu'à mon avis le démon ne saurait les imiter, et qu'elles sont si cachées, qu'elles peuvent passer pour inexplicables; au lieu que l'on peut, en quelque sorte, donner la connaissance de celles que l'on nomme représentatives ou imaginaires, à cause des images qui nous y sont représentées.

Il arrive quelquefois, lorsque l'on est en oraison, avec une entière liberté de ses sens, que notre Seigneur nous fait entrer tout soudain en une suspension dans laquelle il découvre à l'âme de grands secrets qu'elle croit voir en lui-même, quoique ce ne soit pas une vision de sa très-sainte humanité. Mais encore que j'use de ce terme de voir, l'âme ne voit rien, et cette vision n'est pas de celles que j'ai nommées représentatives ou imaginaires; c'est une vision intellectuelle qui fait connaître à l'âme de quelle sorte toutes choses se voient en Dieu, et comment elles sont en lui. Or cette vision est très-utile, parce qu'encore qu'elle passe en un moment, elle demeure profondément gravée dans l'esprit et donne une très-grande confusion à l'âme, par la manière si claire dont elle lui fait voir quelle est la grandeur du péché, puisqu'étant en Dieu, ainsi que nous y sommes, ce n'est pas seulement en sa présence, mais comme dans lui-même que nous le commettons. Voici une comparaison qui pourra mieux le faire comprendre. Supposons que Dieu soit un grand et superbe palais, qui comprend et renferme tout le monde. Cela étant, un pécheur peut-il commettre quelque crime hors de ce palais? Il est certain que non, et qu'ainsi c'est comme dans Dieu même que nous les commettons tous. Quel sujet cette pensée ne nous donne-t-elle point de trembler! et qu'elle attention ne devons-nous point y faire, afin qu'étant incapables par nous mêmes de comprendre de si grandes vérités, cette exemple nous fasse connaître que nous ne saurions, sans folie et sans une étrange audace, offenser cette adorable et éternelle majesté!

Considérons, mes sœurs, combien nous sommes redevables à la patience et à la miséricorde de Dieu de ne nous point abimer dans le moment que nous l'offensons; rendons-lui en de très-grandes actions de grâces, et rougissons désormais de honte d'être sensibles à ce que l'on fait ou ce que l'on dit contre nous. Car qu'y a-t-il de plus horrible que de voir que notre Créateur souffre que nous commettions dans lui même tant d'offenses, et que nous ne puissions en dire quelques paroles dites contre nous en notre

absence, et peut-être sans mauvaise intention? O misère et faiblesse humaine! que vous êtes déplorable! Quand sera-ce donc, mes filles, que nous imiterons, au moins en quelque chose, ce Dieu tout-puissant? Ne nous persuadons point, je vous prie, qu'il y ait du mérite à souffrir des injures, mais disposons-nous à les endurer avec joie, aimons ceux de qui nous les recevons, puisque notre Seigneur ne laisse pas de nous aimer quoique nous l'ayons tant offensé. Car n'a-t-il pas raison de vouloir que nous pardonnions comme il nous pardonne?

Je dis donc, mes filles, qu'encore que cette vision passe promptement, c'est une très-grande faveur que notre Seigneur fait à une âme, si elle se met en devoir d'en profiter en se la représentant souvent. Il arrive aussi, d'une manière qui ne se peut exprimer, que Dieu montrant à l'âme dans lui-même quelque vérité, cette vérité obscurcit de telle sorte toutes celles qui se remarquent dans les créatures, que l'âme connaît clairement qu'il est la vérité même, et incapable de mentir. On comprend alors d'une manière si admirable ce verset du psaume : *Tout homme est menteur*, que l'on voit que c'est une vérité infail-
lible. Cela me fait souvenir de Pilate, lorsqu'il demandait à notre Seigneur ce que c'était que la vérité, et montre combien peu nous connaissons cette suprême vérité. Je désirais de l'expliquer, plus clairement, mais il n'est pas en mon pouvoir.

Apprenons par-là, mes sœurs, que pour nous conformer en quelque sorte à notre Dieu et à notre époux, nous devons sans cesse nous efforcer de marcher selon la vérité en sa présence et en celle du monde, non-seulement dans nos paroles (car Dieu nous garde d'être si malheureuses que de mentir; et j'en rends grâces de ce que je ne vois personne dans nos monastères qui le voulût faire pour quoi que ce fût), mais dans toutes nos actions, sans désirer que l'on nous croie meilleures que nous ne sommes, donnant ainsi à Dieu ce qui lui est dû, et nous rendant justice à nous-mêmes, dans une vue continuelle de la vérité qui nous inspirera du mépris du monde, qui n'est que fausseté et que mensonge.

Pensant un jour en moi-même pour quelle raison notre Seigneur aime tant la vertu d'humilité, et nous recommande tant de l'aimer, il me vint en l'esprit que, comme il est la suprême vérité, et que l'humanité n'est autre chose que de marcher selon la vérité, c'est une grande vertu, non-seulement de n'avoir pas bonne opinion de nous-mêmes, mais de connaître notre néant et notre misère, puisque l'on évite, par ce moyen, de tomber dans le mensonge, et que l'on se rend agréable à

Dieu en marchant selon la vérité. Je le prie, mes sœurs, de nous en faire la grâce, et qu'ainsi nous ne perdions jamais la connaissance de nous-mêmes.

Notre seigneur favorise l'âme des grâces dont j'ai parlé, lorsque la voyant résolue d'accomplir en toutes choses sa volonté, et la considérant comme sa véritable épouse, il veut lui donner quelque connaissance de son adorable grandeur, et de ce qu'elle doit faire pour lui plaire. Je ne m'étendrai pas davantage sur ce sujet, et je n'en ai tant dit qu'à cause qu'il m'a paru être fort utile que vous le sachiez. On voit par-là qu'il n'y a rien à appréhender dans de telles visions ; mais seulement à en remercier et à en louer Dieu, puisque c'est de lui qu'elles procèdent, et que comme le démon et notre imagination n'y ont point de part, elles laissent l'âme dans une grande satisfaction et un grand repos.

CHAPITRE XI.

Que ces grâces de Dieu si extraordinaires dont la Sainte a parlé auparavant mettent en tel état les personnes qui en sont favorisées, et leur font souffrir de telles peines, par l'ardeur qu'elles ont d'être délivrées de la prison du corps, afin de jouir éternellement de la présence de Dieu, qu'elles paraissent être prêtes de mourir, et en courent même le hasard.

QUE CEUX QUI REÇOIVENT DE SI GRANDES GRACES COURENT FORTUNE D'EN MOURIR.

Croyez-vous, mes filles, que toutes ces grâces dont notre Seigneur favorise l'âme qu'il regarde comme son épouse satisfassent de telle sorte cette colombe et ce papillon que je n'ai pas oubliés, qu'il ne leur laisse plus rien à désirer et qu'ils ne pensent plus qu'à s'arrêter au lieu où ils doivent mourir ? Non certes ; car, encore qu'il y ait plusieurs années que cette colombe jouit de ces faveurs, elle est toujours gémissante, et sa peine augmente, parce que plus elle connaît la grandeur de Dieu, et voit combien il mérite d'être aimé, plus son amour pour lui s'enflamme, et plus elle sent croître sa peine de se voir encore séparée de lui, ce qui lui cause enfin, après plusieurs années, cette excessive douleur que l'on verra dans la suite. Je dis plusieurs années, parce que ce long temps a produit cet effet en la personne dont j'ai parlé. Mais comme la puissance de Dieu n'a point de bornes, et qu'il prend plaisir à nous combler de ses faveurs, il peut, sans s'arrêter au temps, élever, quand il lui plaît, une âme à cette grâce si sublime.

Quoique cette peine fasse quelquefois répandre tant de larmes, pousser tant de soupirs, entrer dans de si vifs sentimens, et passer jusqu'à de grands transports, tout cela n'est que comme un feu mêlé de fumée, qui, n'étant pas encore bien allumé, se peut souffrir en quelque sorte, et ainsi est très-peu considérable, en comparaison de cet autre feu dont j'ai à parler. Car l'âme s'y trouve tellement embrasée d'amour, que la moindre pensée qui lui vient du retardement de la mort qui peut seule la délivrer de la prison de ce corps, pour aller jouir de son divin époux, est comme une flèche perçante, comme un trait enflammé, comme un coup de foudre, sans être rien de tout cela, parce que c'est beaucoup plus que tout ce que l'on saurait s'imaginer. Cette pensée pénètre l'âme jusque dans son centre, et réduit en poudre en un moment tout ce qu'elle y rencontre de terrestre et qui tient encore de l'infirmité de la nature. Ainsi l'âme ne se souvient plus de rien de tout ce qui est mortel et périssable, et sa mémoire, son entendement et sa volonté sont tellement liés à l'égard de toutes les choses du monde, qu'ils n'ont la liberté d'agir que pour augmenter sa peine, en augmentant encore son admiration et son amour pour cet objet éternel dont elle ne peut souffrir d'être plus long-temps séparée.

Je serais bien fâchée, mes sœurs, que vous crussiez que j'exagère en parlant de la sorte. Je suis très-assurée, au contraire, que je n'en dis pas assez, parce que nulles paroles ne sauraient le bien représenter. C'est un ravissement de tous les sens et de toutes les puissances, qui les rend incapables de toute autre chose que de ce qui leur fait sentir cette peine. Car, quant à cela, l'entendement est très-ouvert et très-éclairé pour comprendre le sujet de la douleur que ce doit être à l'âme d'être séparée de Dieu par cette vie mortelle qui l'attache toujours à la terre; et il augmente encore sa peine par une claire et vive connaissance qu'il lui donne de sa grandeur et de ses perfections infinies. Ainsi, quoique la personne que je sais s'être vue en cet état fût accoutumée à souffrir de très-grands maux, elle ne pouvait s'empêcher de jeter des cris, parce que cette douleur qu'elle ressentait n'était pas dans le corps, mais dans le plus intérieur de son âme. Elle apprit alors combien les douleurs que l'âme souffre sont plus difficiles à supporter que celles du corps, et connut que les peines du purgatoire étant de cette nature, elles surpassent de beaucoup celles que l'on peut endurer en cette vie, quoique le corps n'y ait point de part. J'ai vu une personne réduite en ces termes, et je croyais très-certainement qu'elle allait mourir. Il n'y aurait pas

eu sujet de s'en étonner, puisque l'on en court fortune. Car encore que cela dure peu, toutes les parties du corps demeurent comme détachées les unes des autres; et le pouls est tel qu'il serait si on allait rendre l'esprit, parce que la chaleur naturelle manque, et que celle de l'amour embrase l'âme de telle sorte que, pour peu que cela augmentât, elle jouirait de l'accomplissement de ses souhaits, en abandonnant cette chair mortelle, pour s'aller unir éternellement à son Dieu. Elle ne sent néanmoins aucune douleur dans le corps, bien qu'il soit en l'état que je viens de dire, et que durant deux ou trois jours il en souffre de fort grandes, et soit encore si brisé que l'on n'a pas seulement la force de tenir une plume pour écrire; ce qui procède, à mon avis, de ce que ces sentimens intérieurs de l'âme sont si vifs, et surpassent tellement ceux du corps, que, quand on le mettrait en pièces, elle n'en serait point touchée.

Vous me direz peut-être qu'il y en a de l'imperfection, puisque cette âme étant si soumise à la volonté de Dieu, elle devrait donc s'y conformer. Je réponds qu'elle l'aurait pu faire auparavant, mais non pas alors, parce qu'elle n'est plus maîtresse de sa raison, ni capable de penser qu'à ce qui cause sa peine; car étant absente de celui qu'elle aime, et dans lequel seul consiste tout son bonheur, comment pourrait-elle désirer de vivre? Elle se trouve dans une si grande solitude, que toutes les compagnies du monde ne pourraient la diminuer, ni même tous les saints qui sont dans le ciel, n'y ayant que le Saint des saints dont la présence puisse remplir ses desirs; tout lui fait de la peine, tout la tourmente; elle est comme une personne suspendue en l'air, qui ne peut poser le pied sur la terre ni s'élever vers le ciel; elle brûle de soif, et cette soif est d'une telle nature, qu'il n'y a point d'eau ici-bas qui soit capable de l'éteindre, ni dont l'âme se voulût servir, quand même il y en aurait. La seule eau qu'elle souhaite est celle dont notre Seigneur parla à la Samaritaine; mais il ne la lui donne point encore.

« Mon Dieu, mon Sauveur, à quelle extrémité réduisez-vous ceux qui vous aiment véritablement? Mais qu'est-ce en comparaison de la manière dont vous les en récompensez? Peut-on trop acheter ce qui est sans prix? Et qu'y a-t-il qui approche du bonheur que c'est à une âme d'être purifiée pour pouvoir entrer dans la septième demeure, de même que l'on est purifié dans le purgatoire pour pouvoir entrer dans le ciel? »

Or, quoique cette peine soit si grande, qu'encore que la personne dont je parle en eût tant souffert de corporelles et de spiri-

tuelles, elle croyait qu'elle ne leur pouvait non plus être comparée qu'une goutte d'eau à toute la mer; elles en connaissait tellement le prix, qu'elle se trouvait très-indigne d'en être favorisée, sans néanmoins que cette connaissance la soulageât en aucune sorte ni l'empêchât de la souffrir très-volontiers, si Dieu le voulait ainsi, quand même elle durerait autant que sa vie; encore que l'on puisse dire avec vérité que ce n'est pas seulement comme mourir une fois, mais comme mourir à tous momens.

Considérons donc, mes sœurs, quels sont les tourmens des damnés, puisqu'ils ne sont adoucis ni par cette conformité à la volonté de Dieu, ni par ce plaisir dont je viens de parler, ni par le bonheur dont l'âme voit que la peine qu'elle souffre est récompensée, mais qu'au contraire ils vont toujours en augmentant, j'entends quant aux peines accidentelles; et les tourmens qu'endurent les âmes étant incomparablement plus grands que ceux du corps, quel désespoir doit être celui de ces malheureux réprouvés, de voir que les leurs dureront éternellement? Car que pouvons-nous souffrir en cette vie qui ne doive nous paraître un atome, lorsque nous considérons que c'est pour nous empêcher de tomber dans un malheur si épouvantable? Je vous redis encore, mes sœurs, qu'il est impossible d'exprimer combien les souffrances de l'âme sont terribles et différentes de celles du corps. Il faut l'avoir éprouvé pour le comprendre, ou que Dieu lui-même nous le montre, afin de nous faire connaître combien nous lui sommes obligées de nous avoir appelées à une profession dans laquelle nous pouvons espérer de sa miséricorde qu'il nous pardonnera nos péchés.

La peine dont j'ai dit que l'âme souffre en l'état dont j'ai parlé ne dure pas, ce me semble, plus de trois ou quatre heures dans cette extrême violence; et si elle continuait davantage, je ne crois pas qu'il fût possible de la supporter sans un miracle. Cette personne ne l'ayant soufferte que durant un quart d'heure, perdit entièrement le sentiment, et demeura comme toute brisée. Cela lui arriva la dernière fête de Pâques, au milieu d'une conversation, et après avoir passé tous les jours précédens dans une telle sécheresse, qu'à peine savait-elle que c'était le temps de la résurrection de notre Seigneur, et une seule parole qui lui apprit qu'elle ne mourait pas encore sitôt produisit en elle cet effet. Il n'est pas moins impossible de résister à l'impétuosité d'un tel mouvement que de ne point brûler dans un grand feu, et cela ne peut être caché à ceux qui se trouvent présens. Il est vrai qu'ils ne connaissent pas les peines intérieures de cette personne; mais ils ne

sauraient ne point juger, par les extérieures qu'ils lui voient souffrir, que sa vie est en péril. Quant à elle, elle ne peut tirer aucun secours de leur assistance, parce qu'ils ne lui paraissent que comme des ombres, non plus que tout le reste des créatures. Mais pour vous faire connaître de quelle sorte, lorsque l'on se trouve en cet état, la faiblesse de notre nature s'y mêle, il faut vous dire qu'il arrive quelquefois que, dans une telle extrémité, on meurt de douleur de ne pas mourir. Il semble que l'âme est presque sur le point de se séparer du corps, et en même temps elle est touchée d'une véritable crainte qui fait qu'elle voudrait trouver du soulagement dans sa peine, afin de ne pas mourir; il paraît bien que cette crainte ne procède que de la faiblesse de la nature, puisque, d'un autre côté, elle ne diminue rien du désir que cette personne a de mourir, dont elle est délivrée lorsqu'il plaît à Dieu de faire cesser sa peine: ce qui arrive d'ordinaire par quelque grand ravissement ou par quelque vision dont ce véritable consolateur la console, et en même temps la fortifie et la dispose à souffrir, tant qu'il lui plaira, la prolongation de sa vie.

Autant que cette peine est grande, autant sont grands les effets qu'elle produit. L'âme n'appréhende plus les travaux, parce qu'il n'y en a point qui ne lui paraissent très-faciles à supporter en comparaison de ceux qu'elle a éprouvés; et son amour pour Dieu s'augmente de telle sorte, qu'elle souhaiterait de pouvoir souvent les souffrir encore; mais il ne dépend non plus d'elle de rentrer dans cette heureuse peine, que de ne la pas avoir lorsqu'il plaît à notre Seigneur de la lui donner. Son mépris pour le monde augmente aussi, parce qu'elle a reconnu qu'il n'avait rien qui fût capable de la soulager dans le tourment où elle s'est vue. Elle se détache plus que jamais des créatures par l'expérience qu'elle a faite qu'elle ne peut attendre de consolation que de son Créateur; et elle appréhende encore plus qu'auparavant de l'offenser, à cause qu'elle le considère comme le seul distributeur des récompenses et des châtimens.

Dans une voie si spirituelle et si élevée, deux choses me paraissent mettre la vie en hasard; l'une, la peine dont je viens de parler, et l'autre l'excès de la joie que l'on ressent dans les ravissements dont j'ai dit aussi qu'elle est suivie. Car cette joie est si excessive que, dans le transport où elle met l'âme, il ne s'en faut presque rien qu'elle n'abandonne le corps; il n'y a pas sujet de s'en étonner, puisque cette séparation lui serait si avantageuse. Vous pouvez par-là juger, mes sœurs, si je n'ai pas eu

raison de dire que l'on a besoin de beaucoup de courage quand on se rencontre dans un tel état; et si vous priez notre Seigneur de vous y mettre, ne pourrait-il pas vous demander, comme aux enfans de Zébédée, si vous vous sentez assez fortes pour boire son calice? Je ne doute point que vous ne répondiez toutes que vous êtes prêtes de le boire; et vous auriez raison de parler ainsi, dans votre confiance en son secours, puisqu'il est notre protecteur, qu'il fortifie notre faiblesse, qu'il nous défend dans les persécutions, qu'il répond pour nous aux murmures qui blessent notre réputation, comme il fit pour la Madeleine; et que, même avant notre mort, il nous récompense de tout ce que nous avons fait pour lui, ainsi que vous le verrez dans la suite. Qu'il soit béni à jamais et loué de toutes créatures.

SEPTIÈME DEMEURE.

CHAPITRE PREMIER.

Que lorsque Dieu fait entrer une âme dans cette septième demeure, comme dans un ciel où il veut contracter avec elle un mariage tout divin, il l'unit à lui d'une manière encore beaucoup plus admirable que dans l'oraison d'union. Que la sainte Trinité se fait connaître clairement à elle. De quelle sorte il arrive que l'âme, quoique indivisible, est comme divisée; une partie d'elle-même jouissant d'un parfait repos, ainsi, que la Madeleine, et l'autre étant, comme Marthe, occupée des soins de cette vie.

Il vous semblera sans doute, mes sœurs, qu'après avoir tant parlé de ces voies spirituelles, il ne m'en reste plus rien à dire; mais ce serait se tromper, parce que la grandeur de Dieu n'ayant point de bornes, les actions qui partent de la toute-puissance n'en ont point aussi; et qui pourrait entreprendre de raconter ses infinies miséricordes? Ainsi, tout ce que j'en ai dit, et ce que j'en dirai encore, n'est rien en comparaison de ce qu'il y aurait à en dire; et cette suprême majesté nous fait assez de grâces de départir de si grandes faveurs à quelques personnes, afin qu'apprenant par elles qu'il daigne tant s'abaisser que de se communiquer de la sorte à ses créatures, nous l'en remercions, et connaissions l'estime que nous devons faire d'une âme dans laquelle il témoigne de se tant plaire. Car, encore que chacune de nous ait une âme, nous n'avons pas pour elle une aussi grande estime que le mérite une créature qui porte l'image et la ressemblance de Dieu, et ne comprenons pas tous les grands secrets qu'il y renferme.

Plaise à ce souverain maître de l'univers de conduire ma plume, et de me mettre dans l'esprit quelques-unes de tant de choses qu'il y aurait à dire, et qu'il découvre à ceux à qui il fait la faveur d'entrer dans cette dernière demeure! Je l'en ai beaucoup prié, et il sait que je n'ai en cela autre intention, sinon que ses miséricordes ne demeurant pas cachées, son saint nom soit davantage loué: et j'espère, mes filles, qu'il m'accordera cette grâce, et non pas pour l'amour de moi, mais en votre faveur, afin que vous appreniez combien il vous importe que notre Seigneur contracte avec vos âmes ce sacré mariage, qui vous peut combler de tant de bonheur comme vous le verrez dans la suite; et

qu'ainsi il n'y ait rien que vous ne vous efforciez de faire pour tâcher de vous en rendre dignes.

Dieu tout-puissant ! une créature aussi misérable que je suis peut-elle entreprendre, sans trembler, de traiter d'un sujet si élevé au dessus de ce que je ne puis mériter d'entendre ? J'en ai tant de confusion, que j'agitai en moi-même s'il ne vaudrait pas mieux ne dire que peu de chose de cette dernière demeure, afin que l'on ne s'imagine pas que je ne sache par ma propre expérience ce qui s'y passe, ce qui me ferait rougir de honte ; et, d'un autre côté, il m'a semblé que c'était une tentation de témoigner en cela de la faiblesse, puisque, quelque jugement que l'on puisse porter de ce que je dirai, et quand tout le monde ensemble me blâmerait, je ne dois pas m'en soucier, pourvu que Dieu en soit loué et connu un peu davantage ; joint que je serai peut-être morte lorsque cet écrit paraîtra. Qu'il soit béni à jamais lui qui est toujours vivant, et qui le sera éternellement.

Lorsqu'il plaît à notre Seigneur d'avoir compassion de ce qu'a souffert et souffre une âme pour son ardent désir de le posséder, et qu'il a déjà résolu de la prendre pour son épouse, il la fait entrer dans cette septième demeure avant que d'achever ce mariage spirituel ; car le ciel n'est pas son seul séjour, il en a aussi un dans l'âme que l'on peut nommer un autre ciel ; et comme vous ne voyez point l'âme, il vous importe beaucoup, mes sœurs, de ne pas vous imaginer que c'est une chose sombre et obscure, et qui n'a point d'autre lumière que celle qui nous paraît. Cela serait vrai à l'égard des âmes qui ne sont point en grâce ; non que le soleil de justice ait manqué en les créant de les illuminer, mais parce qu'elles sont incapables de recevoir la lumière, comme je l'ai dit dans la première demeure.

Nous devons avoir, mes sœurs, un soin très-particulier de prier Dieu pour ceux qui sont en péché mortel, puisque nous ne saurions faire une plus grande charité. Car, si nous voyions un chrétien mourir de faim, non manque de vivres pour le nourrir, en ayant en quantité auprès de lui, mais parce qu'il n'y pourrait toucher à cause qu'il aurait les mains liées derrière le dos et attachées avec une forte chaîne à un poteau, et que cette mort qu'il serait près de recevoir ne serait pas seulement temporelle, mais éternelle, quelle cruauté égalerait celle de se contenter de le regarder sans lui donner de quoi soutenir sa vie ? Et que savez-vous si de même vos prières ne seront point cause du salut d'une âme qui se trouve réduite en un état incomparablement plus déplorable que ne serait celui de ce malheureux qui

pourrait fortune d'être consumé par la faim ? Je vous conjure donc, au nom de Dieu, de n'oublier jamais dans vos prières les âmes qui sont en cet état. Ce n'est pas de celles là dont j'ai maintenant à parler, c'est de celles qui, par la miséricorde de Dieu, ont fait pénitence de leurs péchés, et qui sont en grâce.

QUE L'ÂME EST PLUS UNIE A DIEU DANS CETTE SEPTIEME
DEMEURE QUE DANS L'ORAISON D'UNION.

Nous devons considérer l'âme non pas comme resserrée dans d'étroites bornes, mais comme un monde intérieur dans lequel se trouvent toutes les demeures dont j'ai parlé : et il est bien juste que cela soit de la sorte, puisque le Créateur du ciel et de la terre daigne y habiter.

Quand il plaît à cette éternelle majesté de la tant honorer que de contracter avec elle ce divin mariage, il commence par la faire entrer dans cette septième demeure qu'il a choisie pour lui-même, et l'unit à lui d'une manière différente à celle des autres ravissements. Car encore que je ne doute point qu'il ne l'eût aussi unie à lui dans l'oraison que j'ai nommée d'union, il ne paraissait pas à l'âme qu'il voulût comme alors la faire entrer dans lui-même, ainsi que dans son centre, si ce n'était pas sa partie supérieure. Mais il importe peu de savoir en quelle sorte cela se fait ; il suffit de dire que l'âme, dans l'oraison d'union, se trouve, comme saint Paul lors de sa conversion, tellement privée de sentiment, qu'elle ne voit, ni n'entend, ni ne comprend rien à la faveur qu'elle reçoit, parce que l'extrême plaisir dont elle jouit en se trouvant si proche de Dieu suspend toutes ses puissances. Ici il n'en va pas de même, parce que Dieu fait tomber les écailles de dessus les yeux de l'âme, afin qu'elle voie et comprenne quelque chose de la grâce qu'il lui fait (1).

(1) Quoique l'âme, en perdant l'usage des sens dans une extase, puisse, même dès cette vie, voir durant quelque moment l'essence divine, comme il est probable que cela est arrivé à saint Paul, à Moïse et à d'autres, la Sainte ne parle pas ici de ces sortes de visions, qui encore qu'elles durent très-peu, ne laissent pas d'être claires et intuitives ; mais elle parle d'une connaissance des mystères que Dieu donne à quelques âmes par le moyen d'une très-grande lumière qu'il répand en elles, non sans quelque espèce créée. Mais parce que cette espèce n'est pas corporelle ni formée par l'imagination, la Sainte dit que cette vision est intellectuelle et non pas représentative.

QUE L'ÂME DANS CETTE SEPTIÈME DEMEURE A UNE CLAIRE CON-
NAISSANCE DE LA SAINTE TRINITÉ.

Elle se trouve donc introduite dans cette dernière demeure par une vision intellectuelle et par une certaine représentation de la vérité. La très-sainte Trinité se montre alors à elle, ce qui commence par une espèce de nuée tout éclatante de lumière qui se présente à son esprit, dans laquelle, par une connaissance admirable qui lui est donnée, ces trois personnes divines lui paraissent distinctes et séparées, et elle comprend en même temps avec une entière certitude qu'elles ne sont toutes ensemble qu'une même substance, une même puissance, une même sagesse, et un seul Dieu, en sorte que l'on peut dire que l'âme connaît et voit comme avec les yeux ce que nous ne connaissons ici que par la foi, quoique ce ne soit pas avec des yeux corporels qu'elle le voit, puisque cette vision n'est pas représentative,

Ces trois divines personnes se communiquent alors à l'âme, lui parlent et lui font comprendre le sens de ces paroles de notre Seigneur dans l'Évangile : *Que lui, son Père, et le Saint-Esprit établiront leur demeure dans les âmes qui aiment et qui gardent ses commandemens.*

Mon Dieu, qu'il y a de différence entre entendre dire et croire ces paroles, ou comprendre en la manière que je viens de le rapporter, combien elles sont véritables ! L'étonnement de cette âme va toujours croissant, parce qu'il lui semble de plus en plus que ces trois divines personnes ne se séparent point d'elle, et qu'elle est toujours en leur compagnie, comme on le voit clairement en la manière que je l'ai dit, c'est-à-dire, dans le plus intérieur d'elle-même, qui est comme un abîme si profond, qu'étant aussi ignorante que je suis, je ne le puis bien représenter.

Il vous semblera peut-être, mes filles, que l'âme est en cet état si hors d'elle-même, qu'elle ne peut penser à quoi que ce soit. Je vous assure qu'au contraire elle est beaucoup plus appliquée que jamais à tout ce qui regarde le service de Dieu ; mais lorsqu'on ne lui donne point d'autres occupations, elle demeure tranquille et en repos dans cette heureuse et si agréable compagnie ; car, pourvu qu'elle ne manque point à Dieu, je ne crois pas qu'il manque à lui donner une claire connaissance de sa présence, et une grande confiance qu'il ne l'abandonnera point, puisqu'il ne lui a pas fait une si extrême faveur sans avoir dessein qu'elle en profite. Et tant s'en faut que cela doive la rendre moins soigneuse

de veiller sur elle-même, qu'elle doit, au contraire, s'efforcer plus qu'auparavant de le contenter et de lui plaire.

Il faut remarquer que cette présence de Dieu ne paraît pas toujours si clairement à l'âme comme la première fois, ou comme en quelques autres occasions où il lui plaît de l'en favoriser d'une manière plus évidente, parce que si cela était, il serait impossible à l'âme de s'occuper à autre chose, ni de communiquer avec personne. Mais encore qu'elle ne connaisse pas toujours avec une égale lumière que la très-sainte Trinité lui est présente, elle trouve, toutes les fois qu'elle y pense, qu'elle est en sa compagnie; de même qu'une personne qui serait avec quelques autres dans une chambre très-claire viendrait tout d'un coup à ne les voir plus si l'on en fermait les fenêtres, ne laisserait pas néanmoins d'être très-assurée qu'elles y seraient encore.

Que si vous me demandez si cette personne peut, quand elle le voudrait, ouvrir les fenêtres afin de voir ceux avec qui elle sait qu'elle est dans cette chambre, je répondrai que non. Il n'appartient qu'à notre Seigneur d'ouvrir de la sorte l'entendement de l'âme, c'est lui faire une assez grande grâce que de ne s'éloigner jamais d'elle et de vouloir bien qu'elle en soit si assurée. Il paraît que Dieu veut alors, par cette admirable compagnie qu'il tient à l'âme, la disposer à quelque chose de plus avantageux, puisqu'elle ne saurait n'en point tirer un grand secours pour s'avancer de plus en plus dans la perfection, et être délivrée de ces frayeurs et de ces craintes que nous avons vu qui la troublaient quelquefois dans les autres faveurs qu'elle recevait. Ainsi cette personne dont j'ai parlé se trouvait profiter beaucoup en toutes manières, et il lui semblait qu'il n'y avait point de si grands travaux ni d'affaires si difficiles qui pussent faire sortir de cet heureux état la principale partie de son âme.

QUE L'ÂME EN CET ÉTAT SE TROUVE COMME DIVISÉE

Mais ensuite de cette faveur singulière dont je viens aussi de parler, il lui semblait qu'elle était comme divisée et dans de très-grandes peines. Elle se plaignait à notre Seigneur, ainsi que Marthe se plaignait de Madeleine, de ce que pendant que cette autre partie de son âme jouissait d'une pleine tranquillité et d'une parfaite joie, elle la laissait dans des travaux et des occupations qui la privaient du bonheur de lui tenir compagnie.

Quoique ceci vous paraisse peut-être une extravagance, il est néanmoins très-véritable. Car encore que l'âme soit indivisible,

ce que je dis n'est point une imagination, et arrive d'ordinaire. C'est ce qui me fait dire que les choses intérieures se voient d'une telle manière, qu'encore que l'âme et l'esprit ne soient qu'une même chose, on y remarque une différence presque imperceptible, qui fait qu'il semble quelquefois que l'un agit d'une sorte et l'autre d'une autre, comme le savent ceux qu'il plaît à notre Seigneur de mettre en cet état. Il me paraît qu'il y a aussi de la différence entre l'âme et les puissances. Mais il se rencontre tant de ces différences dans l'intérieur de l'âme, elle sont si difficiles à discerner, que je ne pourrais, sans présomption, entreprendre d'en donner l'intelligence. Que s'il plaît à notre Seigneur, par un excès de sa bonté, de nous favoriser de ces sortes de grâces, nous comprendrons alors ces grands secrets.

CHAPITRE II.

De l'accomplissement du mariage spirituel de l'âme avec Dieu, et de quelle sorte il parla à la personne dont la Sainte rapporte des choses extraordinaires. Différence qu'il y a entre ce que la Sainte a nommé les fiançailles de l'âme avec Dieu et ce mariage spirituel. Que l'âme ne peut, dans cette septième demeure, être troublée par ce qui se passe dans les autres, ni par ses puissances et par son imagination.

DE L'ACCOMPLISSEMENT DU MARIAGE SPIRITUEL DE L'ÂME AVEC DIEU.

J'ai maintenant à parler de ce mariage tout spirituel et tout divin de l'âme avec Dieu. Et je commencerai par dire qu'une si grande faveur, et qui va tant au-delà de tout ce que nous saurions nous imaginer, ne peut avoir en cette vie son entier accomplissement et sa dernière perfection, puisque s'il arrive que nous nous éloignons de Dieu, nous nous trouverons privés de ce merveilleux bonheur.

La première fois que notre Seigneur fait une si grande grâce à l'âme, il se montre à elle dans sa très-sainte humanité par une vision représentative, afin qu'elle ne puisse douter de cette insigne faveur dont il l'honore. Il se montre peut-être à d'autres personnes sous une autre forme, mais il parut ainsi à celle dont j'ai parlé lorsqu'elle venait de communier. Il était tout resplendissant de lumière, sa beauté était incomparable, et il avait cette majesté dont il éclatait après sa glorieuse résurrection. Il lui dit : *Qu'il était temps qu'elle ne pensât plus qu'à ce qui la regardait; qu'il prendrait soin d'elle, et autres paroles semblables*

qui pénètrent beaucoup plus l'esprit que la langue ne peut l'exprimer

DE LA DIFFÉRENCE QU'IL Y A ENTRE LES FIANÇAILLES DE L'ÂME ET LE MARIAGE SPIRITUEL.

Vous ne trouverez peut-être, mes sœurs, rien d'extraordinaire en ceci, parce que j'ai dit ailleurs que notre Seigneur s'était représenté à cette âme en cette manière. Mais il y avait tant de différence qu'il la laissa dans l'extérieur tout épouvantée et comme hors d'elle-même, tant à cause de la vivacité et de la force dont cette vision était accompagnée, que de ces paroles si touchantes; et aussi parce qu'excepté la vision précédente dont j'ai parlé, elle n'en avait point encore eue qui l'eût pénétrée de la sorte jusque dans le fond de son intérieur. Outre qu'il faut savoir qu'il y a une très-grande différence entre les visions des précédentes demeures et celles qui arrivent dans cette dernière, et qu'il n'y en a pas moins aussi entre ces fiançailles spirituelles et ce mariage tout divin qu'il y en a entre les fiançailles et les noces de ceux qui, après avoir promis de s'épouser, sont unis ensemble par le sacrement du mariage, sans pouvoir plus se séparer.

J'ai déjà dit dans cette comparaison dont je me sers, n'en trouvant point de plus propre, que le corps n'a non plus de part à ce qui se passe dans cette céleste alliance que si l'âme ne l'animait plus. Et il y en a encore moins dans le mariage spirituel, parce que cette union toute divine se fait dans le plus intérieur et comme dans le centre de l'âme, qui me paraît être le lieu où Dieu établit son trône. Dans les autres grâces dont j'ai dit qu'il favorisait l'âme, les sens et les puissances étaient comme les portes par lesquelles elle entra dans ces demeures, et même lors de l'apparition de l'humanité sacrée de notre Sauveur. Mais dans l'accomplissement de ce mariage spirituel il n'en va pas ainsi. Il apparaît dans le centre de l'âme, non par une vision représentative, mais par une vision intellectuelle encore plus subtile que celles dont j'ai parlé, et en la manière dont il apparut à ses apôtres lorsqu'il entra où ils étaient, les portes étant fermées, et leur dit : *La paix soit avec vous.*

Cette faveur par laquelle Dieu se communique ainsi en un moment est si élevée et si inconcevable, et la joie dont l'âme se trouve comblée si merveilleuse, que je ne sais à quoi les comparer. Tout ce que j'en puis dire est qu'il veut lui faire voir en cet instant qu'elle est la gloire du ciel d'une manière beaucoup plus

sublime que par aucune vision et par aucun goût spirituel. Ce que j'en comprends est que ce que j'ai dû être comme l'esprit de l'âme devient alors une même chose avec Dieu, qui étant cet esprit suprême veut par cette faveur sans égale qu'il fait à quelques personnes montrer jusqu'où va son amour pour les hommes, qui le porte ainsi à s'unir à eux et les unir à soi de telle sorte, qu'ils ne peuvent non plus se séparer de lui qu'il ne veut point se séparer d'eux, et les oblige par ce moyen à lui donner des louanges que mérite une si excessive bonté, jointe à une grandeur qui n'a point de bornes.

La même chose ne se rencontre pas dans ce que j'ai nommé les fiançailles de l'âme avec Dieu, parce qu'encore qu'elles forment une union, ce n'est pas une union fixe et permanente, mais il arrive souvent que cette faveur qu'il fait à l'âme de se communiquer si intimément à elle passe très-vite, et qu'elle ne se sent plus être dans cette heureuse et divine compagnie, au lieu qu'ici cette faveur qu'elle reçoit de Dieu dure toujours, et qu'elle ne cesse point d'être avec lui comme dans ce centre dont j'ai parlé.

Pour mieux expliquer ceci, je puis ajouter que l'union qui se rencontre dans ces fiançailles ressemble à celle de deux flambeaux allumés qui se joignant ne font de leur deux lumières qu'une seule, mais qui peuvent après se séparer, chacun demeurant tel qu'il était auparavant, ou comme le feu, la cire et la mèche dont un flambeau est composé, et qui peuvent aussi se diviser. Mais le mariage de l'âme avec Dieu est comme une pluie qui tombe du ciel dans une fontaine ou dans un ruisseau, où elle se mêle tellement que l'on ne saurait plus distinguer ces diverses eaux ; ou comme une rivière qui après être entrée dans la mer se trouve si confondue avec elle qu'il est impossible de les distinguer ; ou comme une grande lumière qui entrant dans une chambre par deux fenêtres se mêle de telle sorte que ce n'en est plus qu'une seule. Ainsi lorsque saint Paul dit : *Que celui qui s'attache à Dieu est un même esprit avec lui*, il entendait peut-être parler de cet admirable mariage par lequel l'âme se trouve inséparablement unie à sa suprême majesté. Et de même lorsque ce grand apôtre ajoute : *Jésus-Christ est ma vie, et il me serait avantageux de mourir*, il me semble que l'âme se peut servir de ces paroles dans cette rencontre, parce que c'est là que ce papillon dont j'ai parlé trouve avec une extrême joie la fin de sa vie, ne vivant plus qu'en Jésus-Christ. Ces effets font encore mieux comprendre ceci dans la suite, puisqu'on connaît clairement par des mouvemens d'amour si inexplicables, mais si ardens qu'ils se

font vivement ressentir que Dieu est la vie de notre âme, et que l'on ne saurait quelquefois s'empêcher de dire. O vie de ma vie, ô aliment dont je tire toute ma nourriture ! et autres paroles semblables. Car il coule alors de cette divine source de l'infinie bonté de Dieu comme un lait délicieux qui se répand sur toutes les âmes de ce château spirituel, et leur donne une nourriture qui les fortifie, parce que notre Seigneur les veut rendre participantes en quelque manière de l'extrême joie dont jouit l'âme qu'il a prise pour son épouse; ou pour m'exprimer d'une autre manière, il sort quelquefois un petit ruisseau de ce grand fleuve dans lequel cette petite source est entrée et s'est perdue, afin de donner de nouvelles force à ceux qui peuvent le servir, et cette âme dans les choses qui regardent le corps. Ainsi de même que si de l'eau tombait sur une personne lorsqu'elle y penserait le moins, elle ne pourrait ne le pas sentir, l'âme sent et connaît encore avec plus de certitude qu'elle reçoit ces grâces, et que le principe dont elles tirent leur origine est Dieu même, qui est dans elle comme un bouillon d'eau qui l'arrose, comme un dard qui la pénètre, comme la vie de sa vie, et comme un soleil qui jette tant de lumière qu'elle se répand sur toutes ses puissances intérieures. L'âme en cet état ne sort point de ce centre ni ne sent point troubler sa paix, parce qu'elle la reçoit de celui même qui la donna aux apôtres assemblés en son nom.

Je ne doute point que ces paroles dont usa notre Seigneur pour nous donner sa paix, aussi bien que celles dont il se servit envers la Madeleine, en lui disant *qu'elle s'en allât en paix*, ne contiennent un sens beaucoup plus grand qu'on ne saurait l'exprimer, parce que les paroles d'un Dieu étant des œuvres, elles doivent opérer d'une telle manière dans les âmes disposées à le recevoir, qu'elles les fassent renoncer à tout ce qu'elles avaient encore de corporel, pour n'être plus qu'un pur esprit capable de s'unir, par une union toute céleste, à cet esprit increé. Car il est certain que lorsque nous nous détachons entièrement, pour l'amour de Dieu, de cette affection pour les créatures, qui occupait une si grande place dans notre cœur, notre Seigneur prend plaisir à remplir lui-même ce vide; et c'est pourquoi nous voyons qu'en priant son Père éternel pour ses apôtres, il lui demanda *qu'ils ne fussent qu'un tous ensemble, et que, comme son père est en lui, et lui en son Père, ils fussent de même un en son Père et en lui.*

Quel amour, mes sœurs, peut surpasser cet amour ? et qui nous empêche d'y participer, puisque notre divin Sauveur ajoute : *Et je ne vous prie pas seulement pour eux ; mais en*

core pour ceux qui croiront en moi par leur parole; et qu'il dit aussi : *Je suis en eux.*

Mon Dieu, mon Seigneur, que ces paroles sont véritables, et qu'une âme qui voit dans cette oraison l'effet s'en accomplir en elle les entend bien ! Ce ne peut être que par notre faute que nous ne les entendons pas aussi, puisqu'elles sont si claires et si infaillibles; mais comme nous ne travaillons pas à détourner tous les obstacles qui peuvent empêcher cette divine lumière de nous éclairer, nous ne nous voyons point dans ce miroir où notre image est représentée.

QUE L'ÂME, DANS CETTE SEPTIÈME DEMEURE, NE PEUT ÊTRE TROUBLÉE PAR CE QUI SE PASSE DANS LES AUTRES.

Pour reprendre la suite de mon discours, je dis que lorsque Dieu a introduit l'âme dans cette septième demeure où il habite, et qui est le centre d'elle-même, on peut dire d'elle que, comme le ciel empyrée, qui est le séjour éternel de sa gloire, ne se meut point ainsi que les autres cieux, elle perd tout le mouvement que ses puissances et son imagination avaient accoutumé de lui donner sans qu'elles puissent l'inquiéter, et que rien ne soit plus capable de troubler sa paix.

Il ne faut pas néanmoins se persuader que lorsque Dieu a fait une si extrême faveur à une âme elle soit assurée de son salut, et de ne pouvoir plus l'offenser. Je ne l'entends nullement ainsi; mais je déclare qu'en quelque lieu que je traite ce sujet, quoiqu'il semble, par ce que je dirai, que l'âme ne court plus de fortune, cela ne se doit entendre que durant le temps que sa divine majesté la conduira comme par la main, et qu'elle ne l'offensera point. Je sais certainement qu'encore que la personne dont j'ai parlé soit depuis quelques années en cet heureux état, elle se croit si peu assurée, qu'elle marche avec plus de crainte que jamais, parce qu'elle appréhende davantage d'offenser Dieu, même dans les moindres choses. Ses desirs de le servir sont si ardens, comme on le verra dans la suite, et sa confusion est si grande de ce qu'elle répond si mal aux obligations infinies qu'elle lui a, et qui sont pour elle des croix très-pesantes, qu'au lieu d'appréhender les mortifications, elles la consolent et la réjouissent. La véritable pénitence de cette âme est quand Dieu la met en tel état qu'elle n'a plus ni la santé ni les forces nécessaires pour pouvoir faire pénitence. Mais quelque difficile à supporter que soit la peine que j'ai fait voir ailleurs que cela lui donnait, elle l'est ici beaucoup

davantage ; ce qui procède, à mon avis, de ce que cette âme, alors tout abîmée en Dieu, est comme un arbre planté le long d'un ruisseau dans une terre dont la fécondité, encore augmentée par la fraîcheur et la nourriture qu'elle tire de cette eau courante, produit des fruits en grande abondance. Y a-t-il donc sujet de s'étonner que les désirs de cette âme soient si ardens, puisque ce que j'ai dit être comme son esprit, et que l'on pourrait nommer sa partie supérieure, si elle était divisible, est si uni à Dieu, qu'il est comme une pluie dont l'eau se mêle tellement avec celle d'une rivière où elle tombe, qu'on ne saurait plus les distinguer. On ne doit pas toutefois entendre par là que les puissances, les sens et les passions soient toujours tranquilles et paisibles. Il n'y a que l'âme qui continue d'être en cet état, dans cette heureuse demeure ; au lieu que dans les autres, elle n'est pas exempte de travaux et de peines qui lui font la guerre, sans néanmoins troubler sa paix que rarement.

La manière dont cet esprit duquel j'ai parlé est dans le centre de notre âme est si difficile à comprendre et même à croire, que j'apprends, mes sœurs, que, faute de le pouvoir bien expliquer, vous soyez tentées de ne point ajouter foi à ce que j'en dis, parce qu'il semble qu'il y ait de la contrariété entre dire que l'âme souffre des peines et des travaux dans le même temps qu'elle est en paix. Je me servirai de quelques comparaisons pour tâcher à vous faire comprendre, et Dieu veuille qu'elles vous persuadent ; mais quand cela ne serait point, je ne serais pas moins assurée de n'avoir rien avancé qui ne soit très-véritable. Imaginez-vous donc que l'âme en cet état est comme un roi qui, encore que son État soit agité de trouble et de divisions qui lui sont très-pénibles, ne laisse pas d'être en paix dans son palais. Car, bien que l'âme, dans cette septième demeure, entende le bruit que font, dans les autres, tant de diverses émotions de ces bêtes farouches et venimeuses, et qu'elle en souffre de la peine, cette peine n'est pas capable de troubler son repos, parce que les passions n'osent plus s'approcher de ce palais, après avoir éprouvé qu'elles seraient contraintes d'en sortir avec confusion et avec honte. C'est aussi de même que lorsqu'une personne qui sent du mal dans tout le reste de son corps, n'en a point du tout à la tête. J'avoue que ces comparaisons ne me satisfont pas, et que je suis la première à m'en moquer ; mais je n'en sais point de meilleures. Je vous en laisse juger, me contentant de vous assurer que ce que j'ai dit est très-vrai.

CHAPITRE III.

Effets de la nouvelle vie de l'âme dans cette dernière demeure où Jésus-Christ vit en elle, et où le démon n'ose entrer. Qu'elle n'y a plus ni sécheresses, ni travaux intérieurs, mais jouit d'une véritable paix dans une oraison si sublime.

EFFETS DE LA NOUVELLE VIE DE L'ÂME DANS CETTE DERNIÈRE
DEMEURE.

Après avoir dit de quelle sorte ce petit papillon auquel j'ai comparé l'âme est mort avec tant de joie d'avoir trouvé son repos, et que Jésus-Christ vit en lui, voyons quelle est sa nouvelle vie, et combien elle est différente de la première. Les effets nous le feront connaître si ce que j'ai dit auparavant est véritable. Voici, selon ce que j'en puis comprendre, quels ils sont.

Le premier est un tel oubli de soi-même, que l'on ne se connaît plus, et qu'à peine sait-on si on a l'être. Le ciel, la terre, la vie, l'honneur et tout le reste, s'effacent de l'esprit et de la mémoire, parce que l'âme n'est plus occupée qu'à procurer la gloire de Dieu. Ces paroles qu'il lui a dites, de ne penser qu'à ses intérêts, et qu'il aurait soin des siens, se trouvent converties en des effets, et elle donnerait sa vie avec joie, pour pouvoir contribuer en quelque chose à l'augmentation de sa gloire. Mais ne vous imaginez pas, mes filles, que cela fasse perdre, à cette personne, l'usage du manger et du dormir, quoique ce lui soit un grand tourment, aussi bien que tout le reste des assujétissemens auxquels l'infirmité humaine l'oblige. Tout ce que j'ai dit sur ce sujet regarde seulement l'intérieur; car, quant aux œuvres extérieures, elles sont peu considérables, et l'âme ne saurait voir sans peine que ce qu'elle peut faire en cela n'est rien; mais elle est si disposée à s'employer à tout ce qui est du service de Dieu, qu'il n'y a point de travaux qu'elle ne soit prête d'entreprendre pour lui témoigner sa fidélité et son amour.

Le second effet de cette nouvelle vie de l'âme que j'ai comparée à un papillon, est un grand désir de souffrir, mais un désir qui n'est point mêlée d'inquiétude, comme celui dont j'ai parlé auparavant, parce que ces âmes sont si fortement attachées à la volonté de Dieu, qu'elles sont également satisfaites de tout ce qui lui peut plaire. Ainsi, s'il veut qu'elles souffrent, elles en sont bien aises; s'il ne le veut pas, elles n'en ont point de peine, comme elles en avaient auparavant; et si elles sont persécutées,

elles en ont tant de joie, qu'au lieu de vouloir du mal à leurs persécuteurs, elles les aiment encore davantage, sont plus vivement touchées de leurs maux, les recommandent à Dieu avec plus d'ardeur, et consentiraient de bon cœur d'être privées de quelqu'une des grâces dont il les favorise, s'il lui plaisait de les accorder à ces personnes, pour les mettre en état de ne le plus offenser.

Mais ce qui m'étonne en ceci est que ces âmes après avoir, comme vous l'avez vu, désiré avec tant d'ardeur de mourir pour pouvoir jouir à jamais de la présence de Dieu, et tant souffert de ce retardement. lorsqu'elles sont arrivées à l'heureux état dont je parle, leur désir de le servir, de le louer, et de profiter à quelqu'un est si grand, que non-seulement elle ne souhaite plus de mourir, mais elles voudraient que leur vie fût prolongée de plusieurs années, en souffrant toujours de très-grands travaux, afin de contribuer quelque chose, s'il était possible, à l'augmentation de son honneur. Ainsi, quand elles seraient assurées qu'en sortant de la prison du corps il les recevrait dans sa gloire, elles n'en seraient point touchées, parce qu'elles ne pensent pas alors à celle des saints, ni à en posséder une semblable, mais mettent toute la leur à servir en quelque chose ce divin Sauveur qui a bien voulu, pour l'amour d'elles, être attaché à la croix, principalement lorsqu'elles pensent qu'on l'offense en tant de manières, et que si peu de personnes ont une véritable passion pour son honneur, et sont détachées de tout le reste.

Il est vrai néanmoins que, comme ces sentimens ne sont pas toujours présens à ces âmes et qu'elles considèrent le peu de services qu'elles rendent à Dieu, elles rentrent dans un désir plein de tendresse de le posséder pleinement, mais elles reviennent aussitôt à elles, renoncent à ce désir, et se contentant d'être assurées qu'elles sont toujours en sa compagnie, elles lui offrent cette disposition de vouloir bien souffrir la prolongation de leur vie comme la plus grande marque et la plus pénible qu'elles puissent donner de la résolution où elles sont de préférer ses intérêts aux leurs propres. Elles n'ont donc garde d'appréhender la mort, puisqu'elle ne passe dans leur esprit que pour une extase agreable. Ce même divin époux qui leur donnait auparavant un si ardent désir de mourir pour aller jouir de sa présence, leur donne alors ce désir contraire dont je viens de parler, et dans la joie qu'elles ont de connaître que c'est lui qui vit maintenant en elles, elles ne recherchent plus des faveurs, des consolations, des goûts. Il leur suffit d'être avec leur Seigneur, et toute sa vie n'ayant été qu'une souffrance continuelle, il veut que la leur soit semblable, sinon

en effet, à cause que leur faiblesse ne le peut porter, au moins par désir. Mais il les rend dans tout le reste participantes de sa force, quand il voit qu'elles en ont besoin pour supporter de grandes peines, les met dans un entier détachement de toutes choses, et fait qu'à moins de travailler pour le salut des âmes, elles soupirent toujours après la solitude. Ces personnes n'ont plus alors de sècheresses ni de travaux intérieurs, elles sont tout occupées de la pensée de leur Seigneur, et avec tant de tendresse qu'elles ne voudraient faire autre chose que de le louer. Que s'il arrive que cette pensée soit comme endormie, il la réveille de telle sorte, qu'elles connaissent clairement que c'est un mouvement très-agréable (car je ne sais quel autre nom lui donner) qui ne procède ni de leur mémoire, ni de leur esprit, ni d'aucune autre chose qu'elles comprennent, et à quoi elles contribuent, mais qui vient du plus intérieur de leur âme, ce qui arrive si souvent qu'il est facile de le remarquer ; et on peut le comparer à un feu qui, quelque grand qu'il soit, ne porte jamais sa flamme en bas, mais la pousse de son centre en haut, et ainsi réveille les puissances.

Quand on ne trouverait point d'autre avantage dans cette sublime oraison que de connaître le soin qu'il plaît à Dieu de prendre de se communiquer à nous, et de nous convier à demeurer avec lui, il n'y a point de travaux, quelque grands qu'ils soient, qui ne me paraissent trop bien récompensés par cette preuve si favorable et si touchante de l'extrême amour qu'il nous porte. Je veux croire, mes sœurs, que vous l'avez éprouvé, parce que je suis persuadée que lorsque l'on arrive à l'oraison d'union, notre Seigneur nous favorise de cette grâce, si nous prenons soin d'observer ses commandemens.

Lorsque vous vous trouverez en cet état, souvenez-vous que vous êtes arrivées à cette dernière demeure où Dieu réside dans votre âme ; rendez-lui de grandes actions de grâces ; considérez cette preuve de son amour comme un ami considérerait un billet en chiffre plein de tendresse que son ami lui écrirait pour lui donner un témoignage extraordinaire de son affection et lui en demander un de la sienne ; ne manquez pas d'y répondre avec la même chaleur, quoique vous soyiez alors occupées extérieurement et en compagnie, comme il arrive souvent que notre Seigneur prend ce temps pour nous faire cette faveur. Rien ne saurait vous en empêcher, puisque cette réponse n'est qu'un acte intérieur d'amour, soit en lui disant comme saint Paul : *Seigneur, que voulez-vous, que je fasse ?* ou quelques paroles semblable qu'il vous mettra dans la bouche pour lui té-

moigner votre reconnaissance. Car ce temps est un temps favorable dans lequel il semble qu'il prend plaisir à nous écouter et à nous rendre capables de faire, avec une volonté pleine et déterminée, ce que j'ai dit qu'il désire de nous, qui est d'oublier nos intérêts pour ne penser seulement qu'aux siens.

QUE L'ÂME, DANS CETTE DERNIÈRE DEMEURE, NE SOUFFRE NI SÈCHERESSES, NI TROUBLES INTÉRIEURS.

La différence qu'il y a entre cette dernière demeure et les précédentes est que l'âme n'y éprouve presque jamais de sécheresses ni de troubles intérieurs comme elle en éprouvait de temps en temps dans toutes les autres demeures, mais est presque toujours dans la quiétude et sans aucune crainte que cette faveur si sublime soit un artifice du démon, tant elle est assurée qu'elle vient de Dieu, parce que les sens et les puissances n'y ont point de part, et que son saint époux, en se communiquant à elle d'une manière si élevée, l'a mise avec lui en assurance dans un lieu où le démon n'oserait paraître, et où, quand même il voudrait venir, il ne lui permettrait pas d'entrer. Sur quoi il faut remarquer que l'âme ne contribue rien aux faveurs qu'elle reçoit de Dieu, sinon de s'abandonner entièrement à sa volonté,

Ces faveurs qu'il fait alors à l'âme, et les lumières dont il l'éclaire, se passent sans bruit, et dans une si grande tranquillité, que cela me fait souvenir de la construction du temple qui fut bâti par Salomon, sans que l'on y entendit donner un seul coup de marteau. Aussi peut-on nommer cette septième demeure le temple de Dieu où l'âme jouit avec lui, dans un profond silence, d'une pleine paix sans que l'activité de l'entendement la trouble, parce que ce monarque tout-puissant qui l'a créé suspend son action et lui laisse seulement voir, comme par une petite fente, ce qui se passe sans l'en empêcher que rarement, les puissances ne me paraissant pas être alors comme éteintes, mais seulement sans opérer et comme étonnées. Je le suis de voir que l'âme en cet état n'a presque jamais de ravissements; j'entends quant aux effets extérieurs, qui sont de perdre le sentiment et la chaleur. On dit que cela n'est en eux qu'accidentel, et qu'ainsi, au lieu de cesser, ils augmentent intérieurement. Les extases et ce vol d'esprit, dont j'ai parlé ailleurs, sont donc rares dans cette septième demeure, et n'arrivent presque jamais en public, comme ils faisaient souvent auparavant lorsque des objets de piété, tels que sont les prédications, le chant de l'église et des tableaux de dévotion,

frappaient de telle sorte ce petit papillon que la frayeur le prenait et le faisait envoler. Car alors, soit que l'âme à laquelle je l'ai comparé ait trouvé où se reposer, soit qu'après avoir vu tant de merveilles dans cette dernière demeure elle ne s'étonne plus de rien, soit que sa solitude cesse, parce qu'elle se trouve en la compagnie de son divin époux, ou soit par quelque autre raison que j'ignore, notre Seigneur ne l'a pas plus tôt reçue dans cette demeure, et ne lui en a pas plus tôt fait voir toutes les beautés, qu'elle cesse d'avoir cette faiblesse qui lui était si continuelle et si pénible: ce qui arrive peut-être parce qu'il la rend alors beaucoup plus forte qu'elle n'était, ou parce que auparavant il voulait faire paraître en public les grâces dont il la favorisait en secret, ou par quelque fin qu'il n'y a que lui qui sache, ses jugements étant infiniment élevés au-dessus de tout ce que nous pouvons nous imaginer.

Quand Dieu donne à l'âme ce saint baiser qu'elle lui demande dans le cantique en qualité de son épouse, il produit en elle ces excellens effets, et tous les autres dont j'ai parlé dans les divers degrés d'oraisons. Cette biche blessée d'un trait du divin amour, après avoir alors désaltéré sa soif dans les clairs ruisseaux d'une eau céleste, trouve son repos et sa joie dans le tabernacle du Dieu vivant; et cette chaste colombe, comme celle que Noé fit sortir de l'arche après le déluge pour voir s'il était passé, apporte un rameau d'olivier pour marque qu'elle a trouvé une terre ferme au milieu des flots, des agitations et des tempêtes du monde.

« O mon doux Jésus, quel avantage nous serait-ce de bien comprendre le sens de tant d'endroits de l'Écriture qui pourraient nous faire connaître quelle est cette paix de l'âme; et puisque vous savez, Seigneur, combien il nous importe de la posséder, faites que les chrétiens la cherchent, et conservez-la par votre bonté à ceux à qui vous l'avez donnée, puisque nous devons toujours craindre jusqu'à ce que vous nous ayez mis dans le ciel en possession de cette véritable paix que nuls siècles ne verront finir ». Ce que je lui donne le nom de vérité n'est pas pour marquer que celle dont je viens de parler le soit, mais c'est à cause que nous rentrerions dans une nouvelle guerre si nous nous éloignons de Dieu.

Quel sentiment croyez-vous, mes sœurs, que doit être celui de ces âmes lorsqu'elles pensent qu'elles peuvent être privées d'un si grand bonheur? Il est tel qu'il les fait veiller continuellement sur elles-mêmes, et tâcher à tirer de la force de leur faiblesse, pour ne perdre par leur faute aucune occasion de plaire à Dieu. Plus elles se voient favorisées de lui, plus elles se délient d'elles-mêmes.

mes; et la connaissance qu'il leur donne de son infinie grandeur augmentant celles qu'elles ont de leur misère et de leur péchés, il arrive souvent comme au publicain de n'oser lever les yeux vers le ciel, et de souhaiter la fin de leur vie pour se voir en sûreté, mais leur amour pour leur immortel époux les fait rentrer aussitôt dans ce désir de vivre pour le servir, dont j'ai parlé, et elles s'abandonnent entièrement à sa volonté et sa miséricorde. D'autres fois se trouvant accablées sous la multitude des faveurs qu'elles reçoivent, elles appréhendent d'être comme un vaisseau que le trop grand poids de sa charge fait couler à fond. Ainsi je vous assure, mes filles, que ces âmes ne manquent pas de croix, mais ces croix ne les inquiètent point ni ne troublent point la paix dont elles jouissent. Elles passent de même qu'un flot ou qu'une légère tempête, et le calme revient aussitôt, parce que la présence de leur Seigneur leur fait oublier tout le reste. Qu'il soit béni et loué dans tous les siècles des siècles.

CHAPITRE IV.

Pourquoi Dieu permet qu'une oraison si sublime ne continue pas toujours également. Quelque grand que soit le bonheur dont on jouit dans cette septième demeure, on ne peut s'assurer de ne point commettre de péchés. Raisons pourquoi Dieu le permet, et d'où vient aussi qu'il fait de si grandes grâces à quelques âmes. Que l'humanité et la pratique des vertus sont le fondement de cet édifice spirituel. Qu'il faut, à l'imitation de sainte Marthe et de sainte Madeleine, joindre la vie active à la contemplative. Qu'il ne se faut point engager dans des désirs qui vont au-delà de nos forces. Conclusion de ce traité.

POURQUOI DIEU PERMET QUE LES EFFETS D'UNE ORAISON SI SUBLIME NE CONTINUENT PAS TOUJOURS ÉGALEMENT.

Ne vous imaginez pas, mes sœurs, que les effets d'une oraison si sublime continuent toujours dans les âmes avec une même égalité. Notre Seigneur, comme je l'ai dit, les laisse quelquefois rentrer dans leur naturel. Et il semble alors que toutes les bêtes venimeuses du dedans et du dehors du château s'assemblent pour se venger contre elles de l'impossibilité de leur nuire où elles étaient auparavant. Mais cela ne dure guère plus d'un jour; et ce grand trouble, excité d'ordinaire par quelque occasion imprévue, fait connaître quel est l'avantage que reçoit l'âme d'être en la compagnie de son Dieu; car il la fortifie de telle sorte, qu'au lieu de diminuer sa passion pour son service et ses bonnes résolutions, il semble, au contraire, qu'elle augmente sans qu'elle se trouve

ébranlée même par un premier mouvement. Cela, comme je viens de le dire, n'arrive que rarement, et seulement parce que notre Seigneur veut, pour tenir ces âmes dans l'humilité, leur remettre toujours devant les yeux qu'elles ne sont rien par elles-mêmes, afin que la connaissance de ce qu'elles lui doivent et la grandeur des faveurs qu'il leur fait les obligent de plus en plus à le louer.

QU'ON NE PEUT, MÊME DANS CETTE SEPTIÈME DEMEURE,
S'ASSURER DE NE POINT PÉCHER.

Ne pensez pas aussi qu'encore que ces âmes désirent avec tant d'ardeur, et soient si résolues de ne vouloir pour quoi que ce soit se laisser aller à la moindre imperfection, elles puissent éviter d'y tomber, et même de commettre des péchés, non pas de propos délibéré, parce que notre Seigneur les en préserve, mais seulement des péchés véniels, car quant aux mortels, elles n'en commettent point avec connaissance, et ne sont pas néanmoins assurées d'être incapables d'en commettre quelqu'un qu'elles ignorent (1), ce qui leur donne une grande peine. Elles en ont aussi de voir tant d'âmes qui se perdent, et bien qu'elles espèrent de n'être pas de ce nombre, elles ne sauraient s'empêcher de craindre lorsqu'elles pensent à la chute de quelques uns de ceux que l'écriture nous apprend être tombés après avoir reçus de Dieu des grâces si particulières, dont Salomon, qu'il avait rempli de tant de sagesse et comblé de tant de bienfaits, est un illustre et terrible exemple. C'est pourquoi, mes sœurs, celle d'entre vous qui paraît avoir le plus de sujet d'être assurée, est celle qui en a le plus de craindre, selon ces paroles de David : *Bienheureux l'homme qui vit dans la crainte*. Et notre plus grande confiance doit être dans la prière que nous sommes obligées de faire continuellement à Dieu, de vouloir nous soutenir de sa main toute-puissante, afin que nous ne l'offensions point. Qu'il soit loué à jamais. Ainsi soit-il.

Quoique je ne doute point, mes filles, que si vous y avez pris garde, vous n'ayez remarqué par les effets ce qui est cause que

(1) La Sainte fait voir clairement, par ces paroles, la pureté de sa doctrine touchant l'assurance d'être en grâce, en disant que ces âmes si parfaites et tellement favorisées de Dieu, qu'elles jouissent de sa présence d'une manière aussi sublime qu'est celle qui se rencontre dans cette dernière demeure, ne se tiennent pas assurées de n'être pas tombées dans quelques péchés mortels qu'elles ignorent, et que l'appréhension qu'elles en ont les tourmente.

notre Seigneur fait de si grandes grâces à certaines âmes, je crois néanmoins à propos d'en parler ici. Je dis donc qu'il ne faut pas s'imaginer que son dessein soit seulement de leur donner en ce monde de la consolation et de la joie ; ce serait une grande erreur, puisque la faveur la plus signalée que Dieu nous puisse faire, est de rendre notre vie conforme à celle que son propre Fils a passée lorsqu'il était sur la terre, et je tiens pour certain qu'il ne nous départ ces faveurs que pour fortifier notre faiblesse, afin de nous rendre capables de souffrir pour son amour. Il n'en faut point d'autre preuve que de voir que ceux que Jésus-Christ a le plus aimés, qui étaient sans doute sa glorieuse Mère et ses apôtres, ont été ceux qui ont souffert davantage. Car quels croyez-vous, mes sœurs, qu'aient été aussi les travaux de saint Paul ? et ne pouvons-nous pas juger par-là des effets que produisent ces visions véritables qui viennent de Dieu, et non pas de notre imagination ou de la tromperie du démon ? Ce grand apôtre, après les avoir reçues, alla-t-il se cacher pour jouir en repos de la consolation qu'elles lui donnaient sans pouvoir être interrompu de personne ni s'occuper d'autre chose ? Vous voyez, au contraire, qu'il ne passait pas seulement les jours entiers dans les occupations si pénibles de son ministère, mais travaillait durant la nuit pour gagner sa vie. Et je ne saurais, sans en ressentir une grande joie, entendre notre Seigneur dire à saint Pierre au sortir de sa prison : *Qu'il s'en allait à Rome pour y être crucifié une seconde fois.* Ainsi on ne récite jamais ces paroles dans notre office sans que je me représente la consolation qu'elles donnèrent à ce prince des apôtres, l'ardeur avec laquelle il alla s'offrir à la mort, et ce qu'il s'estima si heureux de la recevoir, qu'il considéra cette grâce comme la plus grande que son divin maître lui pouvait faire.

En vérité, mes sœurs, lorsque Dieu se communique si particulièrement à une âme, elle oublie tout ce qui regarde son repos, et ne se soucie plus d'être estimée et honorée. Comment pourrait-elle, étant avec lui se souvenir d'elle-même ? Sa seule pensée est de lui plaire et de chercher les moyens de lui témoigner son amour ; elle ne s'occupe d'autre chose dans son oraison. C'est l'un des effets que produit ce mariage spirituel, et ses actions sont des preuves de la vérité des faveurs qu'elle a reçues de Dieu. Car de quoi nous servirait, mes filles, d'avoir été si recueillies dans la solitude, d'avoir fait tant d'actes d'amour et promis si solennellement à notre Seigneur de ne trouver rien de difficile pour son service, si nous faisons au sortir de là tout le contraire ? Mais j'ai tort de dire que cela nous serait inutile, puisque le temps que

nous passions avec Dieu nous est toujours fort avantageux, et qu'encore que notre faiblesse nous rende lâches dans l'exécution de nos bonnes résolutions, Dieu nous donne quelquefois la force de les accomplir. Il arrive même que dans cette lâcheté où il voit qu'est l'âme, il l'engage à entreprendre quelque chose de très-pénible, et à laquelle elle a une grande répugnance dont elle s'acquitte heureusement avec son secours. Alors elle reprend courage, se rassure dans ses craintes; et s'offre à sa divine majesté avec un ardent désir de la servir.

Ce que je veux dire est donc que cela est peu en comparaison de l'avantage que ce nous serait si nos œuvres étaient conformes à nos paroles. Les personnes qui ne peuvent tout d'un coup y réussir doivent redoubler leurs efforts pour en venir à bout peu à peu, si elles veulent que leur oraison leur profite, et elles ne manqueront pas d'occasions pour s'y exercer. Il leur importe plus de le faire que je ne saurais le représenter, et elles n'ont qu'à jeter les yeux sur Jésus-Christ crucifié, pour ne trouver rien de difficile.

Notre Seigneur nous ayant témoigné son amour par des actions si merveilleuses et des tourmens si horribles, prétendrions-nous de le pouvoir contenter par de simples paroles? Savez-vous, mes sœurs, ce que c'est d'être véritablement spirituelles? C'est de se rendre esclaves de Jésus-Christ, comme il a bien voulu l'être lui-même, afin qu'étant marquées de son sceau, qui est la croix, il puisse disposer de nous en la manière qu'il lui plaira, en quoi, puisque vous lui avez soumis votre liberté, au lieu de vous faire tort, il vous fera une grande grâce.

QUE L'HUMILITÉ ET LA PRATIQUE DES VERTUS SONT LE
FONDEMENT DE CET ÉDIFICE SPIRITUEL.

A moins que de prendre cette résolution, on n'avancera jamais beaucoup, à cause que tout cet édifice spirituel n'a pour fondement que l'humilité, et que notre Seigneur ne l'élèvera jamais guère si cette humilité n'est véritable, parce qu'autrement plus il serait haut, et plus sa chute et sa ruine seraient grandes.

Ainsi, mes sœurs, pour rendre ce fondement solide, chacune de vous doit se considérer comme la moindre de toutes, comme la servante des autres, et ne perdre aucune occasion de le témoigner par des effets. C'est le moyen de travailler encore plus pour vous que pour les autres, puisque ce sera comme autant de pierres qui rendront le fondement de cet édifice si ferme, qu'il ne courra point fortune de tomber. Mais je répète encore

que pour réussir dans ce dessein vous ne devez pas vous imaginer que ce fondement ne consiste qu'à prier et à méditer, il faut, pour vous avancer, travailler à pratiquer les vertus; et Dieu veuille que vous ne reculiez pas, puisque vous savez que ne point avancer c'est reculer, à cause qu'il est impossible que l'amour demeure toujours en un même état.

Que s'il vous semble que cela ne s'entend que pour ceux qui commencent, et qu'après avoir travaillé ils peuvent se reposer, souvenez-vous que je vous ait dit que le repos dont jouissent les âmes dont je parle maintenant n'est qu'intérieur, et qu'elles en ont, au contraire, beaucoup moins qu'auparavant dans l'extérieur. Car à quel dessein croyez-vous que l'âme envoie de cette septième demeure, et comme du fond de son centre, ces inspirations, ou pour mieux dire ces aspirations dans toutes les autres demeures de ce château spirituel? Est-ce, à votre avis, pour y laisser endormir tous les sens, toutes les puissances, et tout ce qui regarde le corps? Nullement; mais c'est au contraire pour leur faire une guerre encore plus rude que quand elle souffrait avec eux, parce qu'elle ne connaissait point alors que ces grands travaux étaient les moyens dont Dieu se servait pour l'attirer à lui, et que le bonheur d'être maintenant en sa compagnie la rend encore beaucoup plus forte. Car si David nous apprend que nous devenons saints avec les saints, qui doute qu'une âme qui, par une union si sublime de son esprit avec celui de Dieu, est une même chose avec lui qui est la souveraine force, n'en acquière une nouvelle incomparablement plus grande que celle qu'elle avait auparavant, comme nous voyons que les saints se sont trouvés capables de souffrir la mort avec joie. Ainsi la force de cette âme est telle qu'elle la communique dans toutes les demeures du château et même au corps qui tomberait souvent dans la défaillance si elle ne lui faisait quelque part de la vigueur qu'elle reçoit par le moyen de ce vin délicieux dont son divin époux lui est si libéral dans cette suprême demeure où il lui a fait l'honneur de l'introduire, et parce qu'il veut bien demeurer toujours avec elle, de même que l'aliment que reçoit l'estomac se répand ensuite dans toutes les parties du corps et les fortifie. Ainsi tant que les personnes que Dieu élève à un état si sublime vivent en ce monde, elles endurent toujours d'extrêmes travaux, parce que leur force intérieure est si grande, que quelque guerre qu'elles fassent à leur corps, ce qu'elles souffrent leur paraît si peu considérable lorsqu'elles pensent à ce qu'a souffert leur époux, qu'elles auraient honte de s'en plaindre,

De là sont venues sans doute les grandes pénitences de tant de saints, telles qu'ont été celles de sainte Madeleine, qui avait passé auparavant une vie si délicieuse, de notre père saint Élie, si brûlant de zèle pour l'honneur de Dieu, et de saint Dominique et de saint François, qui ne se lassaient jamais de travailler pour attirer des âmes à lui, afin qu'elles le louassent. Car que n'ont-ils point enduré, après s'être oubliés eux-mêmes pour ne penser qu'à procurer son honneur et sa gloire? C'est à quoi je souhaite, mes sœurs, que vos désirs tendent, et que votre occupation dans l'oraison n'ait pas pour but les consolations qui s'y rencontrent, mais d'y acquérir de la force pour être plus capables de servir Dieu. Ce serait perdre un temps si précieux que d'en user d'une autre sorte, et il serait bien étrange de prétendre recevoir de telles faveurs de notre Seigneur, en tenant un autre chemin que celui par lequel lui-même et tous les saints ont marché. Il faut, pour bien recevoir ce divin hôte que Marthe et Madeleine se joignent ensemble. Car serait-ce le bien recevoir que de ne lui point donner à manger? et qui lui en aurait donné si Marthe fût toujours demeurée, comme Madeleine, assise à ses pieds pour écouter sa parole? Or, quelle est cette nourriture qu'il désire, sinon que nous nous employions de tout notre pouvoir à lui gagner des âmes qui le louent, et qui trouvent leur salut dans les louanges qu'elles lui donnent et les services qu'elles lui rendent.

Vous me ferez peut-être à cela deux objections. La première, que JÉSUS-CHRIST dit que Madeleine avait choisi la meilleure part. A quoi je répons qu'elle avait déjà fait l'office de Marthe quand elle lui avait lavé les pieds, et les avait essuyés avec ses cheveux. Car quelle mortification croyez-vous que ce fut à une personne de sa condition d'aller ainsi à travers les rues, et peut-être seule, tant sa ferveur la transportait, d'entrer dans une maison inconnue, de souffrir le mépris du pharisien, et les reproches de sa vie passée, que lui faisaient ces méchants à qui il suffisait, pour la haïr, de voir l'affection qu'elle témoignait pour notre Seigneur qu'ils avaient en si grande horreur, et qui, pour se moquer de son changement, disaient qu'elle voulait faire la sainte, comme on le dit encore aujourd'hui aux personnes qui se convertissent à Dieu, quoique toutes ne soient pas en aussi mauvaise réputation qu'était alors cette admirable penitente? Mais il est certain, mes sœurs, qu'elle a eu la meilleure part, parce que ses souffrances ont été extrêmes, puisque, sans parler de la douleur insupportable que ce lui était de voir tout un peuple avoir une haine si horrible pour son Sauveur, que ne souffrit-elle point à sa mort? Je

suis persuadée que ce qu'elle n'a pas fini ses jours par le martyre vient de ce qu'elle l'endura alors, et qu'elle a continué de le souffrir durant tout le reste de sa vie, par le terrible tourment que ce lui était d'être séparée de son divin maître; et l'on voit par-là que cette illustre sainte n'était pas toujours aux pieds de notre Seigneur dans la contemplation et dans la joie.

La seconde objection que vous me pourrez faire, est que vous travailleriez de bon cœur à gagner des âmes à Dieu, mais que votre condition et votre sexe ne vous le permettent pas, puisqu'ils vous rendent incapables d'enseigner et de prêcher comme faisaient les apôtres. J'ai répondu à cela dans quelque autre traité, et quand ce serait dans celui-ci, je ne laisserai pas de le redire, parce que, dans les bons désirs que Dieu vous donne, cette pensée vous peut venir dans l'esprit.

J'ai donc dit ailleurs qu'il arrive quelquefois que le démon nous inspire des desseins qui sont au-dessus de nos forces, afin de nous faire abandonner ceux que nous pourrions exécuter, et qu'ainsi nous ne pensions qu'à faire des choses qui nous sont impossibles. Contentez-vous donc, mes sœurs, du secours que vous pouvez donner par l'oraison à quelques âmes, et ne prétendez pas de pouvoir être utiles à tout le monde, mais tâchez de l'être aux personnes en la compagnie desquelles vous vivez. Votre action sera, en cela, d'autant plus parfaite que vous êtes plus obligées de les servir que non pas les autres. Car croyez-vous que ce soit peu faire de les exciter et animer toutes par votre humilité, par votre mortification, par votre charité, et par tant d'autres vertus, à augmenter de plus en plus leur amour pour Dieu et leur ardeur de le servir? Rien ne lui peut plaire davantage, ni vous être plus utile; et vous voyant ainsi faire tout ce qui dépend de vous, il connaîtra que vous feriez encore beaucoup davantage, si vous le pouviez, et ne vous récompensera pas moins que si vous lui aviez gagné plusieurs âmes.

CONCLUSION DE CE TRAITÉ.

Pour conclusion, mes filles, ne prétendons point de rien édifier que sur un solide fondement. Notre divin époux ne considère pas tant la grandeur de nos œuvres que l'amour avec lequel nous les faisons, et la proportion qu'elles ont avec notre pouvoir. Il l'augmentera de jour en jour, pourvu que nous ne nous lassions point de travailler, et que durant le peu qui nous reste à vivre, et moins encore peut-être que chacune de nous ne pense, nous lui

offrions sans réserve notre corps avec notre âme. Ce sacrifice lui sera si agréable, qu'il le joindra à celui qu'il offrit à son Père sur la croix, afin qu'il le récompense, non selon la petitesse de nos œuvres, mais selon le prix que lui donne la volonté avec laquelle nous nous consacrons à lui.

Plaise à sa divine majesté, mes chères sœurs et mes chères filles, que nous nous trouvions toutes ensemble dans cette demeure éternelle, où l'on ne cesse jamais de louer Dieu, et que je puisse faire voir dans mes actions quelques effets de ce que vous lirez dans mes écrits, par les mérites de son Fils, qui vit et règne aux siècles des siècles. Ainsi soit-il. Car, en vérité, ma confusion d'être si imparfaite est si grande, que je ne saurais trop vous conjurer en son nom de ne pas oublier dans vos prières cette pauvre pécheresse.

Quoiqu'en commençant d'écrire ceci, j'y eusse comme je l'ai dit, une grande répugnance, je me suis trouvée après l'avoir achevé, fort aise de l'avoir fait, et tiens pour bien employé le peu de peine qu'il m'a donné, parce que considérant, mes sœurs, l'étroite clôture dans laquelle vous passez votre vie, le peu de divertissement que vous avez, et les incommodités qui se rencontrent dans quelques-uns de nos monastères, j'espère que vous trouverez de la consolation dans ce château intérieur, où vous pourrez, à quelque heure que ce soit, entrer et vous promener, sans en demander la permission à vos supérieurs. Il est vrai néanmoins que vous ne sauriez, par vos propres forces, quoiqu'elles vous paraissent grandes, vous ouvrir l'entrée des demeures qu'il enferme. Ce souverain qui y règne est seul capable de vous la donner; et pour peu que vous y trouviez d'obstacle, gardez vous bien de l'entreprendre, puisque, quelques efforts que vous fassiez, ils vous seraient inutiles. Mais ce roi des anges et des hommes aime tant l'humilité que, pourvu qu'il reconnaisse que vous en avez, encore que vous ne soyez pas dignes d'entrer dans la troisième demeure, vous vous le rendrez bientôt si favorable par le moyen de cette vertu, qu'il vous introduira dans la cinquième; et si vous travaillez avec ardeur, et vous efforcez de plus en plus de lui plaire, il vous recevra enfin dans cette septième et dernière demeure, qui est le glorieux séjour qu'il honore de sa présence. Lorsque vous serez si heureuses que de vous trouver en cet état, n'en sortez point, si vous n'y êtes obligées par le commandement de la prieure, à qui il veut que vous obéissiez comme à lui-même. Pour ce que vous en usiez en cette manière, la porte vous en sera tout

jours ouverte, lorsque vous voudrez y retourner ; et quand vous aurez une fois goûté les saintes et inconcevables délices qui s'y rencontrent, il n'y aura point de si grands travaux que l'espérance de vous y recevoir ne rende faciles à supporter ; et cette espérance a cet avantage que personne ne saurait vous la ravir.

Chacune des sept demeures dont j'ai parlé a comme divers appartemens au dessus, au dessous et aux côtés, qui sont accompagnés de beaux jardins, de vives fontaines, d'agréables labyrinthes, et d'autres objets si délicieux, que l'âme voudrait s'occuper sans cesse à louer ce grand Dieu qui en est l'auteur, et qui semble avoir pris plaisir à imprimer en eux son image et sa ressemblance.

Que si vous trouvez, mes sœurs, quelque chose de bon en la manière dont j'ai tâché d'éclaircir les sujets que j'ai traités dans ce discours, croyez très-certainement que notre Seigneur me l'a inspiré pour votre satisfaction ; et quant à ce qui vous y paraîtra défectueux, ne doutez point qu'il ne vienne de moi. Je vous conjure, par l'extrême désir que j'ai de contribuer de tout ce que je puis pour vous aider à servir cette suprême majesté, de lui donner de grandes louanges toutes les fois que vous lirez ceci, et de lui demander l'augmentation de son église, la lumière nécessaire aux hérétiques pour les tirer de leurs erreurs, le pardon de mes péchés, et de me délivrer des peines du purgatoire où je serai peut-être encore lorsque ce discours verra le jour, si on n'y trouve rien qui l'en rende indigne, après avoir été examiné par des gens savans. S'il s'y rencontre quelques erreurs, on ne les doit attribuer qu'à mon peu d'intelligence, puisque je me soumetts entièrement à tout ce que croit la sainte église catholique et romaine, dans laquelle je proteste vouloir vivre et mourir. Que notre Seigneur soit béni et loué à jamais. Ainsi soit-il. J'ai achevé d'écrire ceci dans le monastère d'Avila, la veille de Saint-André de l'année 1577, et je souhaite qu'il réussisse à la gloire de Dieu qui vit et règne éternellement.

PENSÉES

SUR L'AMOUR DE DIEU ,

QUI EST COMME UNE EXPLICATION DE QUELQUES PAROLES DU
CANTIQUE DES CANTIQUES.

Ces pensées peuvent passer pour une suite de la septième demeure du Château de l'ame, tant la sainte y parle d'une manière admirable et élevée de ce qui regarde cette septième demeure.

CHAPITRE PREMIER.

Sur ces paroles de l'épouse dans le cantique des cantiques: *Que le Seigneur me baise d'un baiser de sa bouche.*

Du respect que l'on doit avoir pour ce qui ne nous paraît pas intelligible dans l'Écriture sainte. Ce qui a porté la Sainte à prendre la liberté d'expliquer ces paroles du cantique des cantiques. De quelle sortes se doivent entendre ces mots de baiser et de bouche.

DU RESPECT QUE L'ON DOIT AVOIR POUR CE QUI EST OBSCUR
DANS L'ÉCRITURE SAINTE.

En lisant attentivement ces paroles, j'ai remarqué qu'il semble que l'ame, après avoir parlé en tierce personne, lorsqu'elle dit : *Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche*, adresse la parole à une autre en ajoutant : *Le lait qui coule de vos mamelles est plus délicieux que le vin.* J'avoue n'en comprendre pas la raison, et j'en suis bien aise, parce que nous devons avoir beaucoup plus de respect pour les paroles qui surpassent notre intelligence que pour celles que nos faibles esprits sont incapables de concevoir. C'est pourquoi, mes filles, lorsqu'en lisant ou entendant des prédications, ou méditant les mystères de notre sainte foi, il y aura des choses qui vous paraîtront obscures, je vous recommande extrêmement de ne vous point gêner pour en chercher l'explication. Cela n'appartient pas à des femmes, ni même à la plupart des hommes.

Que s'il plait à notre Seigneur de vous en donner l'intelligence.

il le fera sans que vous ayez besoin de prendre pour ce sujet aucune peine, ce que je ne dis que pour les femmes et pour les hommes qui ne sont pas obligés à soutenir la vérité par leur doctrine. Quant à ceux que Dieu y engage, ils doivent sans doute y travailler de tout leur pouvoir, et ce travail ne leur saurait être que fort utile. Mais pour ce qui est de nous, nous n'avons, sans nous mettre en peine du reste, qu'à recevoir avec simplicité ce qu'il plaît à Dieu de nous donner, et nous réjouir de ce que sa sagesse n'ayant point de bornes, une seule de ses paroles contient tant de mystères, qu'il n'est pas étrange que nous soyons incapables de les comprendre. Car, sans parler du latin, du grec, et de l'hébreu, à quoi il n'y a pas sujet de s'étonner que nous n'entendions rien, combien se rencontre-t-il d'endroits dans les psaumes qui ne nous paraissent pas moins obscurs dans l'espagnol que dans le latin? Gardez-vous donc bien, mes filles, je le répète encore, de vous en tourmenter inutilement. Ce qui ne va point au-delà de notre capacité suffit pour des personnes de notre sexe. Dieu ne nous en demandera pas davantage, et il ne laissera pas de nous favoriser de ses grâces.

Ainsi lorsqu'il lui plaira de nous découvrir ces sens, nous n'y trouverons point de difficulté. Et s'il ne veut pas lever le voile qui nous les couvre, humilions-nous et réjouissons-nous, comme je l'ai dit, de ce que le maître que nous servons est si grand et si admirable, que ces paroles, quoique écrites en notre langue, ne nous sont pas intelligibles.

Notre faiblesse est telle qu'il vous semblera peut-être, mes sœurs que les paroles de ce cantique auraient pu être plus claires; et je ne m'en étonne pas, ayant même entendu dire à quelques personnes qu'elles appréhendaient de les lire. « Que notre misère, »
 » mon Dieu, est déplorable ! car n'est-ce pas ressembler à ces »
 » bêtes venimeuses qui convertissent en poison tout ce qu'elles »
 » mangent, que de juger selon notre peu d'amour pour vous de »
 » ces faveurs dont vous nous obligez, pour nous apprendre, par »
 » l'avantage que nous tirons de vous aimer, qu'il n'y a rien que »
 » nous ne devions faire pour nous rendre dignes de jouir du »
 » bonheur de votre compagnie, et répondre, par l'ardeur de notre »
 » amour, à celui que vous nous portez ? Hélas, Seigneur, que nous »
 » profitons peu de tant de bien que vous nous faites ? Il n'y a point »
 » de moyens que vous n'employiez pour témoigner votre amour, »
 » et nous le reconnaissons si mal, que nos pensées continuent tou- »
 » jours de se tourner vers la terre au lieu de les porter à admirer »
 » les grands mystères qu'enferme ce langage du Saint-Esprit. »

Car qui devrait être plus capable de nous enflammer de l'amour de Dieu, que de penser que ce n'est pas sans sujet qu'il nous parle de la sorte? Mais l'aveuglement des hommes est si grand, que j'ai vu avec étonnement qu'un religieux ayant fait un sermon admirable sur le sujet des faveurs que Dieu fait à l'âme comme à son épouse, et qui n'était fondé que sur les paroles de ce cantique, il excita la risée de son auditoire, à cause qu'il y parlait d'amour, comme s'il eût pu n'en point parler.

Mais je connais, au contraire, des personnes qui ont tiré tant d'avantage de ces saints discours, qu'ils les ont délivrées de leurs craintes, et portées à rendre des actions infinies de grâces à Dieu d'avoir bien voulu, par un remède si salutaire aux âmes qui l'aiment avec ardeur, leur faire connaître qu'il s'humilie pour elles jusqu'à les considérer comme ses épouses, sans quoi elles ne pourraient cesser de craindre. Et j'en sais une entre autres qui, ayant passé plusieurs années dans ces appréhensions, ne se put rassurer que par certaines paroles de ce cantique, que Dieu permit qui lui furent dites, et qui lui firent connaître qu'elle était en bon chemin. Ce que je comprends sur cela est, qu'après qu'une âme, par son amour pour son saint époux, a renoncé véritablement à toutes les choses du monde et s'est abandonnée à sa conduite, elle éprouve ces peines, ces défaillances, ces espèces de mort, et en même temps ces plaisirs, ces joies et ces consolations dont j'ai parlé en d'autres traités.

O mes filles, que vous êtes heureuses d'avoir pour Seigneur et pour époux un Dieu à la connaissance duquel rien ne peut se dérober, qui est si bon et si libéral, qu'il vous récompensera des moindres choses que vous ferez pour son service comme si elles étaient fort importantes, parce qu'il ne les considère pas en elles-mêmes, mais les mesure par l'amour que vous lui portez.

Je finis ceci en vous avertissant encore de ne vous point étonner quand vous rencontrerez dans l'Écriture et dans les mystères de notre foi des endroits que vous n'entendrez pas et des expressions si vives de l'amour de notre Seigneur pour les âmes. Celui qu'il nous a témoigné par des effets qui, allant si fort au-delà de toutes paroles, montrent qu'il n'y a point en ceci d'exagération, m'étonne beaucoup davantage et me met comme hors de moi-même, lorsque je pense que nous ne sommes que de misérables créatures si indignes de recevoir tant de preuves de sa bonté. Je vous conjure, mes filles, de bien peser cet avis et de le repasser par votre esprit; puisque plus vous considérerez ce que l'amour de notre Seigneur lui a fait souffrir pour nous, plus vous connaîtrez que

bien loin que ces paroles de tendresse qui vous surprennent d'abord aient des expressions trop fortes, elles n'approchent point de l'affection que ce divin Sauveur nous a témoignée par toutes les actions de sa vie, et par la mort qu'il a voulu endurer pour nous.

CE QUI A PORTÉ LA SAINTE A OSER EXPLIQUER CES PAROLES
DU CANTIQUE.

Pour revenir à ce que j'avais commencé de dire, il faut que ces paroles du cantique que je vous ai proposées comprennent de grands mystères, puisque des personnes savantes que j'ai priées de m'expliquer le véritable sens que le Saint-Esprit y a renfermé, m'ont répondu que tant de docteurs qui ont écrit sur ce sujet n'ont pu encore y en trouver dont ont soit demeuré satisfait. Ainsi vous auriez sujet de me croire bien présomptueuse si je prétendais d'y en donner un. Ce n'est pas aussi mon intention, et quoique je ne sois pas si humble que je devrais, ma vanité ne va pas jusqu'à me croire capable de réussir dans un tel dessein.

Je prétends seulement de vous dire des choses qui pourront peut-être vous consoler autant que je le suis, lorsqu'il plaît à notre Seigneur de me donner quelque petite intelligence de ce que l'on a dit sur ce sujet. Et quand même ce que j'en écrirai ne serait pas à propos, il ne pourra au moins vous nuire, puisqu'avant que vous le voyiez il sera examiné par des gens savans, et que, pourvu que nous ne disions rien de contraire à la créance de l'Église et aux écrits des saints, je crois que notre Seigneur nous permet de proposer les pensées qu'il lui plaît de nous donner, de même qu'en méditant attentivement sa passion, nous pouvons nous représenter beaucoup de choses des tourmens qu'il y a soufferts que les évangélistes n'ont point rapportées; joint que n'agissant pas en cela avec curiosité, mais ne voulant que recevoir les lumières que Dieu nous donne, je ne saurais croire qu'il ait désagréable que nous cherchions de la consolation dans ses actions si admirables et ses paroles si saintes.

Comme un roi, au lieu de trouver mauvais qu'un jeune enfant qui lui plairait fût surpris de la beauté et de la richesse de ses habits, prendrait plaisir à voir l'étonnement qu'il en aurait, notre Seigneur n'a pas désagréable que nous autres femmes considérions avec admiration les trésors renfermés dans ses divines paroles, que nous nous flattions de la créance d'y comprendre quelque chose, et que nous fassions part aux autres de nos pensées après qu'elles auront été approuvées par des personnes savantes. Ainsi

Je ne prétends pas, mes filles, que vous me regardiez en ceci que comme ce prince regarderait cet enfant, ni vous proposer mes pensées qui pourrônt être mêlées de beaucoup d'impertinences, que comme une consolation que je me donne en les communiquant à mes chères filles.

DE QUELLE SORTE SE DOIVENT ENTENDRE CES MOTS DE BAISER
ET DE BOUCHE.

Je vais donc commencer, avec l'assistance de ce grand roi et la permission de mon confesseur, à vous faire part de mes pensées, et je prie sa divine majesté de m'accorder la même grâce de bien rencontrer en quelque chose qu'il ma faite en d'autres occasions peut-être pour l'amour de vous. Mais quand cela n'arriverait pas, je ne saurais avoir regret au temps que j'emploierai à l'écrire et à m'occuper d'un sujet qui est si divin, que je ne suis pas digne d'en ouïr seulement parler.

Il me semble que par ces paroles, dont j'ai dit au commencement que l'épouse se sert pour parler en tierce personne à celui avec qui elle est, le Saint-Esprit veut nous faire entendre qu'il y a deux natures en JÉSUS-CHRIST, l'une divine et l'autre humaine. Mais je ne m'y arrêterai pas; mon dessein n'est de traiter que de ce qui peut servir aux personnes d'oraison, quoique tout puisse servir pour encourager et donner de l'admiration aux âmes qui ont un ardent amour pour notre Seigneur. Il sait que, encore que j'aie entendu expliquer quelques-unes de ces paroles, ce n'a été que rarement, et que j'ai si peu de mémoire, que je n'ai pu en retenir un seul mot: ainsi je ne saurais dire ce que notre Seigneur m'en a appris, et je suis fort trompée si l'on m'a jamais rien dit touchant ces premières paroles.

« Quelles paroles, o Seigneur mon Dieu ! Est-il possible qu'un ver de terre ose les adresser à son créateur ? Soyez-vous béni à jamais, Seigneur, de nous apprendre de quelle sorte nous pouvons parler à vous en tant de diverses manières. Mais, mon roi, qui sera assez hardi pour user envers vous de semblables termes, si vous ne lui en donnez la permission ? » On ne saurait y penser sans étonnement, et l'on s'étonnera aussi peut-être de m'entendre dire que personne n'use de ces termes.

On pourra s'imaginer que ces mots de baiser et de bouche ayant diverses significations, ce que je viens de dire est une folie, puisqu'ils se peuvent expliquer d'une autre manière, et qu'ainsi il est évident que nous ne devons pas prendre la liberté d'en

user en parlant à Dieu, ni d'exposer de semblables termes à la vue des personnes simples et grossières. Je demeure d'accord que ces divines paroles se peuvent expliquer diversement ; mais une âme si embrasée de l'amour de son divin époux, quelle est toute hors d'elle-même, ne saurait en employer d'autres, ni leur donner un autre sens que celui qu'elles ont naturellement.

« Qu'y a-t-il donc en cela, mon Dieu, qui doit tant nous étonner ? Et n'y a-t-il pas incomparablement plus de sujet d'admirer que vous voulez bien nous faire cette inconcevable faveur de vous recevoir vous-même dans la sainte Eucharistie, pour devenir notre nourriture ? »

Il m'est venu dans l'esprit que c'est peut-être ce que l'épouse demandait par ces paroles à Jésus-Christ son époux, ou bien qu'il lui plut de s'abaisser jusqu'à vouloir faire cette si étroite union avec la nature humaine, qui le rend tout ensemble Dieu et homme, puisque chacun sait que le baiser est une marque de paix, d'amitié et d'alliance entre deux personnes; et je prie sa divine majesté de m'assister pour faire entendre combien il y a de sortes de paix.

Mais avant que de passer outre, j'ai, mes filles, un avis important à vous donner, et la crainte de l'oublier me le fera mettre ici, quoiqu'il fût peut-être plus à propos d'en parler ailleurs. C'est que si ceux qui, étant en péché mortel, osent s'approcher du très-saint sacrement, dont Dieu veuille que le nombre ne soit pas si grand que je le crois, entendaient une personne comme mourante, par la véhémence de son amour pour Dieu, préférer ces paroles du cantique, ils ne s'en étonneraient pas seulement, mais l'attribueraient à une hardiesse insupportable. Ces censeurs, dece qu'ils n'entendent point, n'ont garde d'user de ces paroles, ni d'autres semblables qui se trouvent aussi dans ces admirables cantiques, parce qu'il n'y a que cet ardent amour de Dieu qu'ils n'ont point qui les fasse préférer. Ils peuvent bien les lire et les relire dans ce divin livre, mais non pas s'en servir. Et comment oseraient-ils les avoir en la bouche, puisqu'on ne saurait seulement les entendre sans être touché de crainte, tant elles sont pleines de majesté ?

» Celle que vous avez, Seigneur, dans le très-saint sacrement est sans doute merveilleuse; mais comme la foi de ces personnes n'est qu'une foi morte, il n'y a pas sujet de trouver étrange que, ne leur faisant point la faveur de leur parler, parce qu'ils en sont indignes, et vous voyant si humilié sous les espèces sacramentales, ils aient l'audace de faire des jugemens si téméraires. »

J'avoue que ces paroles, considérées selon leur simple signifi-

cation, seraient capables d'étonner les personnes qui les prononcent; si elles n'étaient point dans le transport qui les leur fait préférer; mais elles ne donnent nulle crainte à celles que notre Seigneur a comme tirées heureusement hors d'elles-mêmes. » Pardonnez-moi mon Dieu, si j'ose parler ainsi; et quelque grande que soit ma hardiesse, vous m'excuseriez sans doute quand j'en dirais encore davantage. Car, puisque le baiser est une marque de paix et d'amitié, pourquoi les âmes que vous aimez ne pourront-elles pas vous le demander? et que peuvent-elles désirer de vous qui leur soit plus avantageux? Je vous demande donc, mon Sauveur, de me donner cette paix et ce baiser de votre divine bouche, qui est, mes filles, la plus grande faveur que nous puissions recevoir de son infinie bonté, comme vous le verrez dans la suite. »

CHAPITRE II.

Sur ces mêmes paroles de l'épouse, dans le Cantique des cantiques: *Que le Seigneur me baise d'un baiser de sa bouche.*

Des diverses sortes de paix dont quelques personnes se flattent. Excellens avis de la Sainte sur ce sujet. Exemples qu'elle rapporte. D'autres excellens avis qu'elle y ajoute. Des moyens dont Dieu se sert pour faire amitié avec les âmes, et de l'amour qu'on doit avoir pour le prochain.

DES DIVERSES SORTES DE PAIX. EXEMPLES QUE LA SAINTE EN RAPPORTE, ET EXCELLENS AVIS SUR CE SUJET

Dieu nous garde de tant de diverses sortes de paix dont les gens jouissent, et qui font qu'ils demeurent tranquilles au milieu des plus grands péchés. Car ne peut-on pas leur donner, au lieu du nom de paix, le nom de véritables guerres?

Vous avez déjà, mes filles, pu voir ailleurs que cette fausse paix est une marque de l'union des âmes avec le démon. Il ne veut point leur faire la guerre durant cette vie, parce qu'elle pourrait les porter à recourir à Dieu pour s'en délivrer, bien qu'elles n'eussent point d'amour pour lui, et que même un tel sentiment ne leur durerait guère, à cause que cet esprit malheureux ne s'en apercevrait pas plus tôt, qu'il les rengagerait dans ses filets, en flattant leurs passions criminelles, sans qu'elles pussent s'en dégager, jusqu'à ce qu'on leur eût fait comprendre que cette paix dans laquelle elles s'imaginent d'être n'est qu'illusion et que mensonge. Je ne m'arrêterai pas davantage à parler de ces per-

sonnes. Qu'elles jouissent tant qu'il leur plaira de leur faux bonheur: j'espère de la miséricorde de Dieu qu'il ne se trouvera jamais parmi nous.

Le démon pourra commencer à nous nuire par une autre de ces fausses paix qu'il nous fera trouver dans des choses qui ne semblent point être importantes; et nous avons toujours, mes filles, tant que nous vivons, sujet de craindre. Lorsqu'une religieuse, après avoir commencé à se relâcher en des sujets peu considérables en apparence, continue d'en user de la même sorte, sans en avoir aucun repentir, cette paix est fautive et dangereuse, et le démon pourra, par ce moyen, lui faire beaucoup de mal. Ces sortes de fautes sont, par exemple, quelque manquement à ce qu'ordonnent nos constitutions, qui, en soi, n'est pas péché, et quelque négligence, quoique sans dessein, à exécuter ce que le supérieur commande, parce que, tenant à notre égard la place de Dieu, nous sommes obligées de lui obéir; que nous sommes venues pour cela en religion, et qu'il n'y a rien que nous ne devions faire pour lui donner sujet d'être satisfait de notre conduite. Il en est de même de quelques autres petites choses qui ne passent pas pour des péchés, et qui sont des imperfections auxquelles les femmes sont sujettes. Je ne prétends pas que nous n'y tombions jamais, mais je dis que nous devons les connaître, et en avoir du regret, puisque autrement le démon pourrait en profiter, et nous rendre peu à peu insensibles. Soyez donc bien persuadées, mes filles, qu'il aura beaucoup fait, s'il gagne sur vous de négliger ces petites fautes. Elles peuvent causer un si grand mal dans la suite, que je vous conjure, au nom de Dieu, d'y prendre extrêmement garde. Comme nous avons, dans cette vie, une guerre continuelle à soutenir contre tant d'ennemis, nous ne saurions trop veiller sur notre intérieur et notre extérieur; car, encore que Dieu nous fasse de grandes grâces dans l'oraison, nous ne laissons pas, au sortir de là, de rencontrer mille petites pierres d'achoppement, telles que sont celles d'omettre, par négligence, certaines choses; de n'en pas faire d'autres assez exactement de tomber dans quelques troubles extérieurs, et d'avoir des tentations. Je sais que cela n'arrive pas toujours, ni même ordinairement; et tant s'en faut que je pense que l'on puisse être entièrement exempt de ces tentations et de ces troubles; je les considère comme de très-grandes faveurs de Dieu, et profitables aux âmes pour les faire avancer dans la vertu, puisque ce serait mal connaître la faiblesse de notre nature, que de nous croire capables d'agir ici comme des anges.

Ainsi je ne m'étonne point que quelques personnes souffrent de très-grandes tentations, parce que je suis assurée que si elles ont de l'amour et de la crainte pour Dieu, elles leur seront fort avantageuses ; mais lorsque j'en vois qui sont toujours dans un grand repos, et ne sentent aucun combat en elles-mêmes ; quoiqu'il ne me paraisse pas qu'elles offensent Dieu, j'appréhende beaucoup pour elles, et le démon ne les tentant point, je les tente autant que je puis pour les éprouver, afin qu'elles fassent réflexion sur leurs actions, pour connaître au vrai en quel état elles sont. J'en ai peu rencontrées de cette sorte, et il ne peut faire que Dieu élève quelques âmes à une si haute contemplation, qu'elles jouissent ordinairement de ce calme et de ce plaisir intérieur ; mais je suis persuadée qu'elles ne le connaissent pas, et ayant tâché de m'en éclaircir, j'ai trouvé qu'elles ont aussi leurs petites guerres, quoique rarement.

Pour moi, après y avoir fait une grande attention, je ne leur porte point d'envie, et je remarque que celles qui se trouvent engagées dans ces grands combats dont j'ai parlé, non seulement ne leur cèdent point en ce qui regarde l'oraison et la perfection, mais s'avancent beaucoup davantage.

Je ne parle point ici des âmes qui, après avoir passé plusieurs années dans une si rude guerre, sont tellement mortifiées, qu'on peut les considérer comme mortes au monde ; je me contente de dire que les autres sont d'ordinaire dans le calme et dans la paix ; mais non pas de telle sorte qu'elles ne connaissent point les fautes qu'elles font, et n'en aient pas beaucoup de déplaisir. Vous voyez donc, mes filles, que Dieu conduit les âmes par divers chemins ; et je ne saurais m'empêcher de craindre pour celles qui n'ont point de regret de leurs fautes, puisque, quand ce ne serait qu'un péché véniel, on doit en avoir du déplaisir, ainsi que je ne doute point que Dieu ne vous fasse cette grâce.

Si vous m'aimez, remarquez bien, je vous prie, ceci. N'est-il pas vrai que la moindre piqure d'une épingle ou d'une épine se fait sentir à une personne vivante ? Si donc nos âmes ne sont point mortes, mais sont animées d'un ardent amour de Dieu, ne nous fait-il pas une grande faveur de nous rendre très-sensibles aux moindres choses qui ne sont pas conformes à notre profession et à nos obligations ? Or ne peut-on pas dire que cette vigilance que nous devons avoir sur nous-mêmes, pour ne rien faire qui ne contente sa divine majesté, est comme parer une chambre de tant de fleurs, qu'elle ne saurait tôt ou tard n'y point venir pour nous témoigner combien nos soins lui sont

agréables? « Hélas! Seigneur, pourquoi avons-nous quitté le monde, et nous sommes nous renfermées dans ces maisons religieuses, si ce n'est pour nous occuper sans cesse à vous préparer dans nos âmes, comme à notre divin époux, un séjour qui vous puisse plaire, et nous acquitter ainsi du vœu que nous avons fait de nous consacrer entièrement à son service? »

Les personnes scrupuleuses doivent remarquer que ce que je dis ne s'entend pas des fautes où l'on tombe quelquefois sans y penser, et dont après on ne s'aperçoit pas toujours, mais de celles que l'on commet d'ordinaire, dont on ne tient compte, dont on n'a point de regret, et dont on ne tâche point de se corriger, parce que l'on s'imagine que ce n'est rien, et que l'on s'endort ainsi dans une fausse et très-dangereuse paix.

Que sera-ce donc des religieuses qui vivent dans un grand relâchement de leur règle? ce que Dieu ne veuille, s'il lui plaît, qui arrive jamais à aucune de nous. Le démon ne manque pas sans doute d'user de toutes sortes d'artifices pour les faire tomber dans ce malheur, Dieu le permettant ainsi, pour punition de leurs péchés, et je ne crois pas nécessaire d'en dire davantage sur ce sujet.

Je viens maintenant à cette paix et ces témoignages d'affection que Dieu commence à donner dans l'oraison. Je vous en dirai ce qu'il lui plaît de m'en faire connaître; mais il est bon, ce me semble, de vous parler un peu auparavant de cette autre paix que le monde et notre sensualité nous donnent, parce qu'encore qu'il y ait des livres qui l'expliquent mieux que je ne pourrai faire, vous n'avez pas moyen de les acheter, et qu'il ne se trouvera peut-être personne qui vous en fasse une aumône; au lieu que vous pourrez vous en instruire dans cet écrit.

Il est facile de se tromper en diverses manières dans la paix que donne le monde. J'en rapporterai quelques-unes, pour faire connaître combien nous sommes à plaindre lorsque nous ne faisons pas tous nos efforts pour arriver à ce bonheur inestimable d'être beaucoup aimées de Dieu, mais nous contentons de l'être un peu. « Comment pourrions-nous, Seigneur, être si faciles à satisfaire, si nous considérons quel est le prix des faveurs que nous pouvons, même dès cette vie, espérer de vous, lorsque vous nous faites l'honneur de nous tant aimer? Et combien y a-t-il de personnes qui, pouvant arriver jusqu'au haut de cette montagne sainte, à laquelle l'amour que vous portez se peut comparer, demeurent au pied, faute de courage? » Je vous ai souvent dit, mes filles, dans quelques petits écrits, et je

ne le répète pas seulement ici, mais je vous conjure d'avoir toujours des désirs si généreux, que Dieu en étant touché, ne vous fasse la grâce d'y rendre vos œuvres conformes. Cet avis est plus important que vous ne le sauriez croire.

Il y a aussi des personnes qui rentrent dans les bonnes grâces de Dieu par leur repentir et une sincère confession de leurs péchés; mais à peine deux jours se passent sans qu'elles y retombent; et ce n'est pas là sans doute cet amour et cette paix que l'épouse demande dans le cantique. Efforcez-vous donc, mes filles, de n'avoir pas à vous accuser toujours dans vos confessions des mêmes fautes; et puisque notre infirmité est si grande, que nous ne saurions éviter d'en commettre, tâchez au moins que ce ne soient pas toujours les mêmes, puisqu'elles pourraient jeter de si profondes racines, qu'il serait très-difficile de les arracher, et que ces racines pourraient en produire encore d'autres, ainsi qu'une plante qu'on arrose tous les jours croît de telle sorte, qu'au lieu qu'il se-rait facile au commencement de l'arracher avec les mains, il faut y employer le fer. Je sais qu'en cela nous pouvons si peu, que le mal irait toujours en augmentant, si nous mettions notre confiance en nos propres forces; mais il faut beaucoup demander à Dieu de nous assister dans ces occasions, que nous connaissons à l'heure de la mort et de son redoutable jugement être si importantes, principalement pour celles qui ont, comme nous, l'honneur d'avoir pour époux en cette vie celui qui alors sera leur juge.

Quel respect ne doit point nous donner cette suprême grandeur de Dieu? C'est un roi qui est immortel, c'est le souverain maître de l'univers. Ne pensez, mes filles, qu'à le contenter, et considérez quel est le malheur des âmes qui, après avoir reçu tant de témoignages de son amitié, redeviennent ses mortelles ennemies. Il faut que sa miséricorde soit bien extraordinaire pour oublier de telles offenses; et se trouve-t-il des amis si patients? Lorsqu'ils sont une fois brouillés ensemble, ils s'en souviennent toujours, et leur union n'est plus la même. Dieu, au contraire, quoique nous l'offendions si souvent, attend durant des années entières que nous rentrions dans notre devoir. « Soyez-vous, Seigneur, » béni à jamais de nous supporter avec tant de bonté qu'il semble » que vous vouliez oublier quelle est votre grandeur pour n'être » pas obligé de punir selon son mérite un aussi étrange crime » qu'est celui de vous manquer de respect et de payer d'ingrati- » tude les grâces sans nombre que vous nous faites. » Que les per- » sonnes qui se trouvent en cet état sont à plaindre, puisqu'encore » ne la miséricorde de Dieu soit si grande, on ne laisse pas d'en

voir mourir plusieurs sans confession. Je le conjure, par son adorable clémence, de vous préserver d'un si grand malheur.

Il y a dans le monde une autre paix moins dangereuse que celle dont je viens de parler ; c'est la paix de ceux qui ont soin d'éviter les péchés mortels, ce qui encore n'est pas peu, vu la manière dont on vit aujourd'hui. Mais je suis persuadée qu'ils ne laissent pas d'y tomber de temps en temps, par le peu de compte qu'ils tiennent d'en commettre un si grand nombre de véniels, qu'ils approchent fort des mortels. Ces personnes ne craignent pas de dire, et j'en ai moi-même entendu diverses fois : Quoi ! des péchés véniels vous semblent-ils si considérables ? Il ne faut que de l'eau bénite pour les effacer, et l'Église, comme une bonne mère, nous donne encore pour ce sujet d'autres remèdes. Qu'y a-t-il, mes filles, de plus déplorable que de voir que des Chrétiens osent tenir de tels discours ? Je vous conjure, par l'amour que vous devez avoir pour Dieu, de prendre bien garde à ne commettre jamais de péchés, quoique véniels, sous prétexte de ces remèdes. Il importe de tout d'avoir toujours une si grande pureté de conscience, que nous puissions prier sans crainte notre Seigneur de nous donner la parfaite amitié que l'épouse lui demande. Or, cette amitié est incompatible avec une disposition qui nous doit être aussi suspecte que celle qui tend à désirer des consolations qui affaiblissent la vertu, qui portent à la tiédeur et qui donnent sujet de douter si les péchés que l'on commet en cet état sont véniels ou mortels. Dieu nous délivre, s'il lui plaît, de ces sortes de paix et d'amour de Dieu, qui ne produisent qu'une fausse paix, quand on se contente de ne pas tomber dans ces grands péchés que l'on voit commettre à d'autres. Ce n'est pas être dans une véritable humilité que de condamner les actions de son prochain. Il se peut faire que ceux qui le jugent si coupable le sont plus que lui, parce qu'il est touché d'un véritable repentir et d'un si grand désir de plaire à Dieu, qu'il s'efforce de ne le plus offenser en quoi que ce soit ; au lieu que ceux qui le blâment si hardiment par la confiance qu'ils ont en ce qu'ils ne commettent point de péchés mortels, se laissent aller à prendre leurs plaisirs et leurs divertissemens. Ils se contentent, pour la plupart, de bien réciter des oraisons vocales, et ne prennent pas garde de si près à ce qui peut les avancer dans la piété.

Il y a une autre sorte de paix et de témoignage d'amitié que Dieu commence de donner à ceux qui ne voudraient pour rien du monde l'offenser, mais qui encore qu'ils soient assez réglés dans leurs heures d'oraison, et que leur amour pour lui leur fasse ré-

pandre des larmes, sont si éloignés de renoncer aux plaisirs de cette vie, qu'ils sont d'autant plus satisfaits de leur état, qu'ils le considèrent comme pouvant les maintenir dans le repos dont ils jouissent. Cet état est si peu assuré que ce sera beaucoup si ces personnes ne reculent point dans le chemin de la vertu parce que ne fuyant pas les occasions, et ne se privant point des plaisirs du monde, elles s'affaibliront bientôt dans cette voie du Seigneur, où tant d'ennemis s'efforcent de les empêcher de la suivre. Ce n'est donc pas là, mes filles, l'amitié que ce divin époux demande de vous ni que vous devez désirer d'avoir pour lui; mais si vous voulez vivre en assurance et croître toujours en vertu, fuyez jusqu'aux moindres occasions qui pourraient vous porter au relâchement. Je ne saurais trop vous dire afin de vous faire connaître combien il importe, pour se garantir du péril de tomber dans de grandes fautes, de renoncer entièrement et avec une ferme résolution à toutes les affections du monde.

DES MOYENS DONT DIEU SE SERT POUR FAIRE AMITIÉ AVEC
LES AMES, ET DE L'AMOUR QU'ON DOIT AVOIR POUR LE
PROCHAIN.

Les moyens dont Dieu commence à se servir pour contracter amitié avec les âmes sont en si grand nombre que je n'aurais jamais fait si je voulais rapporter tout ce que j'en sais, quoique je ne sois qu'une femme. Et que ne pourraient donc point dire sur ce sujet les confesseurs et les autres théologiens qui en ont une particulière connaissance? J'avoue que quelques-uns de ces moyens m'étonnent, parce qu'ils sont tels qu'il semble qu'il ne manque plus rien pour devenir les amis de Dieu, et je vais vous dire ce que je sais d'une femme avec qui j'ai traité depuis peu fort particulièrement. Elle communiait très-souvent, ne parlait jamais mal de personne, avait de grandes tendresses dans l'oraison, demeurait chez elle dans une continuelle solitude, et était de si douce humeur, que quoi qu'on lui pût dire, elle ne se mettait point en colère, ce que je ne compte pas pour une petite vertu. Elle n'avait point été mariée, et n'était plus en âge de l'être, et elle avait souffert sans murmurer de grandes contradictions. La voyant en cet état sans pouvoir remarquer en elle aucun péché, et apprenant qu'elle veillait fort sur ses actions, je la considérais comme une personne de grande oraison, et comme une âme fort élevée. Mais après l'avoir connue plus particulièrement, je trouvais qu'elle n'était dans ce grand calme que lorsqu'il ne

s'agissait point de son intérêt, et qu'aussitôt que l'on y touchait, elle n'y était pas moins sensible qu'on l'en croyait détachée; que dans la patience avec laquelle elle écoutait ce qu'on lui disait, elle ne pouvait souffrir que l'on touchât pour peu que ce fût à son honneur, tant elle était enivrée de l'estime d'elle-même, et qu'elle avait une si grande curiosité de savoir tout ce qui se passait, et prenait tant de plaisir d'être à son aise, que je ne comprenais pas comment il était possible qu'elle pût seulement durant une heure demeurer en solitude. Elle justifiait de telle sorte ses actions, que si on l'en eût voulu croire, on n'aurait pu, sans lui faire tort, en considérer aucune comme un péché, quoiqu'il n'y eût personne, excepté elle, qui ne jugeât que c'en était un, et peut-être ne le connaissait-elle pas. Ainsi, au lieu que presque tout le monde la considérait comme une sainte, elle me faisait une grande compassion, particulièrement lorsque je remarquais que les persécutions qu'elle me disait avoir souffertes lui étaient arrivées en partie par sa faute, et je ne portai point d'envie à sa sainteté. Cette personne et deux autres que j'ai vues comme elles se croire des saintes m'ont plus fait appréhender que les plus grands pécheurs que j'aie connus.

Priez Dieu, mes filles, de nous donner la lumière qui nous est nécessaire pour ne nous pas tromper de la sorte, et remerciez-le beaucoup d'une aussi grande faveur que celle de vous avoir amenées dans une maison consacrée à son service, où, quelques efforts que le démon fasse pour vous tromper, il ne lui est pas si facile d'y réussir que si vous étiez encore dans le monde. Car, bien qu'entre les personnes qui y sont il s'en trouve qui, dans le désir qu'elles ont d'être parfaites, croient qu'il ne leur manque rien pour aller au ciel, on ne sait point si elles sont telles qu'elles se persuadent. Mais dans les monastères il est facile de le connaître, et je n'y ai jamais eu de peine, parce qu'au lieu de faire ce qu'elles veulent, il faut qu'elles fassent ce qu'on leur commande; et qu'au contraire dans le monde, encore qu'elles aient un désir véritable de plaire à Dieu, d'être éclairées dans leur conduite, et de ne se point tromper, elles ne peuvent l'éviter, à cause qu'elles ne font que leur propre volonté, ou que si quelquefois elles y résistent, ce n'est pas avec une aussi grande mortification qu'est celle des religieuses. Il faut en exempter quelques personnes à qui Dieu a donné durant plusieurs années des lumières particulières, et qui, bien qu'elles soient savantes, ne laissent pas de se soumettre à un directeur capable de les conduire, parce que la véritable humilité ne permet pas de se beaucoup confier en soi-même.

Il y en a d'autres qui, après que notre Seigneur leur a fait la grâce de connaître le néant de toutes choses d'ici-bas, ont renoncé pour l'amour de lui à leurs biens et à leurs plaisirs pour embrasser la pénitence : mais ils aiment tant l'honneur, et sont si discrets et si prudents, qu'ils voudraient aussi ne rien faire qui ne fût agréable aux hommes. Ces deux choses ne s'accordent point, mes filles ; et le mal est qu'ils connaissent si peu leur erreur, qu'ils prennent toujours plutôt le parti du monde que celui de Dieu.

La plupart de ces personnes ne sauraient souffrir, sans se troubler, les moindres choses que l'on dit à leur désavantage, quoiqu'elles sachent en leur conscience qu'elles sont vraies. Cela n'est pas embrasser la croix, c'est la trainer. Et faut-il s'étonner qu'elle leur paraisse pesante ? Au lieu que si on l'aime, on trouve de la facilité non-seulement à l'embrasser, mais à la porter. Ce n'est donc pas là non plus cette amitié que l'épouse demande ; et je vous conjure, mes filles, de bien considérer qu'ensuite du vœu que vous avez fait, et dont j'ai parlé au commencement, il ne doit plus y avoir de monde pour vous. Car comment, après avoir renoncé à votre propre volonté, ce qui est de toutes les choses la plus difficile, pourriez-vous conserver encore de l'affection pour cette fausse apparence de bonheur qui se rencontre dans les biens, les honneurs et les plaisirs ? Qu'appréhendez-vous ? Ne voyez-vous pas que pour éviter que les gens du monde ne pensent ou ne disent quelque chose à votre désavantage vous vous trouveriez obligées, pour leur plaire, à prendre des peines incroyables ?

Il y a d'autres personnes, et je finirai par là, dont lorsque l'on examine les actions, on a sujet de croire qu'elles s'avancent beaucoup, et qui demeurent néanmoins à moitié chemin. Elles ne s'arrêtent point à ce que l'on peut dire d'elles, ni à ce faux point d'honneur, mais elles ne s'exercent pas à la mortification, ni ne renoncent pas à leur propre volonté. Ainsi elles sont toujours attachées au monde, et quoiqu'elles paraissent disposées à tout souffrir et qu'elles passent pour des saintes, s'il se présente quelque occasion importante qui regarde la gloire de Dieu, elles préfèrent la leur à la sienne. Elles ne s'en aperçoivent pas néanmoins, et s'imaginent, au contraire, qu'elles ne considèrent que Dieu et non pas le monde, lorsqu'elles appréhendent les évènements, et craignent qu'une bonne œuvre ne cause un grand mal. Il semble que le démon leur apprenne à prophétiser mille ans auparavant les maux à venir.

Ces personnes ne se jetteraient pas dans la mer comme fit saint

Pierre, et n'imiteraient pas tant de saints qui n'ont point appréhendé de perdre leur repos, et de hasarder leur vie pour le service de leur prochain. Elles veulent bien aider les âmes à s'approcher de notre Seigneur, pourvu que cela ne trouble point la paix dont elles jouissent et ne les engage dans aucun péril. Ainsi leur foi ne produit pas de grands effets, parce qu'elles sont toujours attachées à leurs sentimens. Et j'ai remarqué qu'excepté dans les monastères, il y en a si peu qui n'attendent leur subsistance que de Dieu, que je ne connais que deux personnes qui aient cette entière confiance en lui, au lieu que celles qui ont embrassé la vie religieuse se tiennent assurées qu'il ne les abandonnera pas, et si ce n'est que par le seul mouvement de son amour qu'elles ont renoncé au monde, je ne crois pas même qu'elles pensent à ce qui est de leur subsistance. Mais combien peu y en a-t-il, mes filles, qui n'auraient pas laissé d'abandonner tout, encore qu'elles ne fussent point assurées d'avoir en le quittant de quoi vivre? Comme j'ai beaucoup parlé ailleurs de ces âmes lâches, que j'ai représenté le tort qu'elles se font à elles-mêmes, et que j'ai montré que, pour faire de grandes actions, il faut avoir de grands desirs, je n'en dirai pas ici davantage, quoique je ne me lasserai jamais de le répéter. Ceux que Dieu appelle à un état si élevé qu'est celui de renoncer à tout pour se consacrer entièrement à son service dans la vie religieuse ne doivent donc pas n'envisager que leur cellule, s'ils peuvent servir utilement leur prochain, mais brûler de désir de l'assister. Et les religieuses n'y sont pas moins obligées que les religieux, puisque Dieu permettra peut-être, soit durant leur vie ou après leur mort, que leurs prières seront utiles à plusieurs. Le saint frère Jacques nous en est une grande preuve. C'en était qu'un simple frère-lai, qui ne s'occupait qu'à servir; et tant d'années après sa mort, Dieu le rend célèbre pour nous donner en lui un exemple dont nous devons beaucoup le remercier. Que s'il plaît à notre Seigneur, mes filles, de vous mettre dans les dispositions dont j'ai parlé, auxquelles on ne peut arriver que par l'oraison, la pénitence, l'humilité et plusieurs autres vertus, il vous manque peu pour arriver à cet amour et à cette paix que souhaite l'époux, et vous ne sauriez par trop de soupirs et trop de larmes tâcher d'obtenir de la bonté de ce divin époux de vous faire jouir pleinement de cette grâce. Qu'il soit loué à jamais comme étant la source éternelle de toute sorte de biens.

CHAPITRE III

Sur ces mêmes paroles de l'épouse dans le Cantique des cantiques : *Que le Seigneur me baise d'un baiser de sa divine bouche,*

Que ce baiser signifie la paix que l'âme, qui est cette heureuse épouse, demande à Jésus-Christ, son divin époux. Que cette paix, qui est un effet de ce divin baiser, est inséparable de l'amour qu'il a pour elle et de celui qu'elle a pour lui. Effets admirables de cette paix, et quels sont ceux que la réception de la sainte Eucharistie doit opérer dans les âmes. Paroles excellentes que la Sainte adresse à Jésus-Christ sur ce sujet.

SUR CES MÊMES PAROLES : QU'IL ME BAISE D'UN BAISER DE SA BOUCHE.

Je viens maintenant, o saint époux, à cette bienheureuse paix que vous demandez à votre épouse, à cette paix que l'âme souhaite avec tant d'ardeur, qu'elle ne craint point, pour l'acquérir, de déclarer la guerre à tout ce qu'il y a dans le monde, sans néanmoins que cette ardeur, quelque grande qu'elle soit, lui donne le moindre trouble. Qui peut exprimer quel est le prix de cette faveur? Elle unit de telle sorte l'âme à son Dieu, que non-seulement ses paroles, mais ses actions montrent qu'elle n'a plus d'autre volonté que la sienne. Il n'y a rien qu'elle n'abandonne pour lui obéir, elle se moque des raisons que son entendement lui représente au contraire, et des appréhensions qu'il s'efforce de lui donner; elle méprise ses intérêts particuliers, elle laisse agir pleinement sa foi, et ne trouve de satisfaction et de repos qu'en ce qui peut contenter son saint époux.

Vous vous étonnerez peut-être, mes sœurs, de ce que je viens de dire, parce que c'est une chose louable d'agir avec discrétion en toutes choses; mais si les effets vous font juger (car de le savoir de certitude cela ne se peut) que notre Seigneur vous a accordé la prière que vous lui avez faite de vous donner ce divin baiser, n'appréhendez point de renoncer à tout, et de vous oublier vous-mêmes pour ne penser qu'à lui plaire.

QUE LA PAIX DE L'ÂME EST UN EFFET DE CE DIVIN BAISER, ET QU'ELLE EN PRODUIT D'ADMIRABLES.

Quand ce saint époux honore une âme d'une si grande faveur, il la lui fait connaître par diverses marques, telles que sont celles

voir pour toutes les choses de la terre le mépris qu'elles méritent, de ne chercher de consolation qu'avec les personnes qui ont de l'amour pour lui, et de trouver la vie ennuyeuse, et d'autres dispositions semblables. Leur seule appréhension est de n'être pas dignes qu'il se serve d'elles en des occasions où il y a beaucoup à souffrir; et c'est en ces rencontres où je viens de dire que l'amour et la foi agissent, sans écouter ce que l'entendement leur représente, parce que cette bienheureuse épouse a reçu de son divin époux des connaissances jusques auxquelles son esprit ne pouvait atteindre.

Voici une comparaison qui pourra vous le faire comprendre. Un homme se trouve esclave des Maures, et ne peut, à cause de l'extrême pauvreté de son père, espérer de recouvrer sa liberté que par le moyen d'un intime ami qu'il a. Si cet ami, voyant que son bien ne suffit pas pour le racheter, se résout de se rendre esclave au lieu de lui, afin de le délivrer, la discrétion vient aussitôt lui représenter qu'il se doit plutôt à lui-même qu'à son ami; qu'il n'aurait peut-être pas tant de force que lui pour demeurer ferme dans la foi; qu'il ne pourrait, sans imprudence, s'engager dans un si grand péril, et d'autres raisons non moins apparentes; mais la générosité de ce parfait ami est si grande, qu'il ne les écoute point.

Ainsi, o véritable amour de mon Dieu! que vous êtes puissant, puisque rien ne vous paraît impossible! et qu'heureuse est l'âme à qui il donne cette paix qui lui fait mépriser tous les travaux et tous les périls, sans pouvoir être touchée d'aucune autre crainte que de ne le pas servir comme elle le souhaite, et comme il mérite de l'être!

Vous n'ignorez pas sans doute, mes filles, que saint Paulin, évêque de Nole, touché des larmes d'une veuve dont le fils était prisonnier, se rendit esclave au lieu de lui pour le tirer de captivité. Comme il ne fit cette action ni pour un fils, ni pour un ami, mais par le mouvement d'une charité plus élevée, et qui ne pouvait procéder que de son ardent amour pour Jésus-Christ, il est visible qu'il avait reçu de lui cet amour et cette paix dont j'ai parlé. Ainsi on ne doit pas s'étonner qu'il ait voulu imiter en quelque sorte ce qu'il a plu à ce divin Sauveur de souffrir pour nous, lorsqu'il est venu du ciel sur la terre, pour nous affranchir de la servitude du démon; et chacun sait l'heureux succès qu'eut la charité si extraordinaire de ce grand évêque.

J'ai connu, et vous avez vu ce religieux du même ordre du bienheureux père Pierre d'Alcantara, qui me vint trouver tout

fondant en pleurs par le violent désir qu'il avait de délivrer un captif en se mettant en sa place. Nous en conférâmes ensemble, et son général accorda enfin cette permission à ses instantes prières ; mais lorsqu'il n'était plus qu'à quatre lieues d'Alger, Dieu le retira à lui, et qui peut douter de la récompense qu'il a reçue? Néanmoins assez de gens d'entre ceux qui affectent la qualité de discrets et qui passent pour tels dans le monde, lui disaient qu'il faisait une folie; et comme nous ne sommes pas encore arrivées jusqu'à un si haut degré d'amour pour Dieu que celui qu'avait ce saint religieux, nous sommes capables de faire un semblable jugement. Mais y a-t-il, au contraire, une plus grande folie que d'attribuer à prudence cette dangereuse discrétion qui nous fait ainsi passer la vie comme dans un profond sommeil ; au lieu que l'amour de Dieu devrait nous réveiller pour travailler sans cesse à lui plaire? Je le prie de tout mon cœur de nous faire la grâce non seulement d'entrer dans le ciel, mais d'être du nombre de ceux qui y rentrent après lui avoir donné ici-bas de si grandes preuves de leur amour.

Vous voyez donc, mes filles, que nous ne saurions, sans une assistance toute particulière de Dieu, nous porter à de si grandes actions. C'est pourquoi, si vous me croyez, ne vous laissez jamais de demander à votre divin époux cet amour et cette paix dont j'ai parlé ; c'est le moyen de vous élever de telle sorte au-dessus de ces vaines craintes et de cette fausse prudence du siècle, qui voudraient troubler votre repos, que vous puissiez, sans vous en émouvoir, les fouler aux pieds. Car n'est-il pas évident que, lorsque Dieu témoigne tant d'amour à une âme que l'unir si étroitement à lui, il n'y a point de faveurs dont il ne la gratifie et ne l'enrichisse. La seule chose que nous y pouvons contribuer est de désirer et de lui demander qu'il nous fasse cette grâce. Mais cela même, nous ne le pouvons que par son assistance, à cause que le péché nous a réduits dans un état si déplorable, que nous n'envisageons les vertus que selon la faiblesse de notre nature ; et quel remède, mes filles, à un si grand mal? Nul autre sans doute que de demander à notre divin époux *qu'il nous baise d'un baiser de sa bouche.*

Si un roi épousait une simple paysanne et qu'il en eût des enfans, ne seraient-ce pas des princes, nonobstant la bassesse de l'extraction de leur mère? Ainsi, lorsque notre Seigneur a fait une si grande faveur à une âme que de la prendre pour son épouse, ne sera-ce pas la faute de cette âme, si l'on ne voit naître de ce divin mariage des désirs ardents, des résolutions généreuses, et des actions héroïques?

CE QUE L'EUCARISTIE DEVRAIT OPÉRER DANS NOS ÂMES.

Je suis très-persuadée que si nous nous approchions de l'adorable Eucharistie avec une grande foi et un grand amour, une seule communion nous enrichirait des trésors célestes. A combien plus forte raison tant de communions devraient-elles donc y suffire? Mais faut-il s'étonner que nous en tirions si peu de fruit, puisqu'il semble que nous ne nous approchions de la sainte table que par cérémonie et par coutume? Misérable monde, qui nous fermez ainsi les yeux pour nous empêcher de voir le bonheur éternel que nous pourrions acquérir, si nous recevions ce grand sacrement avec un cœur tout brûlant d'amour pour notre Sauveur et de charité pour notre prochain!

« O Seigneur du ciel et de la terre! est-il possible que nous soyons capables de recevoir, dans un corps mortel, des preuves si extraordinaires de votre amour? Est-il possible que le Saint-Esprit le déclare si nettement par ces paroles que j'ai rapportées? Est-il possible que nous ne voulions pas comprendre quelles sont les faveurs dont ce cantique fait voir qu'un Dieu tout-puissant veut bien honorer les âmes? O faveurs inconcevables! o paroles si douces et si pénétrantes qu'une seule devrait, par la tendresse de notre amour pour vous, mon Sauveur, nous faire tomber dans une sainte défaillance! Que vous soyez béni à jamais de ce qu'il ne tient pas à vous que nous ne jouissions d'un si grand bonheur. En combien de diverses manières avez-vous voulu et voulez-vous encore tous les jours nous témoigner votre amour? Vous ne vous contentez pas d'avoir passé dans les travaux continuels tout le temps que vous avez vécu dans le monde, et d'avoir enduré sur la croix la plus cruelle de toutes les morts; vous souffrez encore tous les jours et nous pardonnez les injures que nous vous faisons, et l'excès de votre miséricorde va jusqu'à percer notre cœur par des paroles aussi pénétrantes que sont celles de ce divin cantique, pour nous apprendre ce que nous devons dire; et quoiqu'elles ne nous fassent pas toute l'impression qu'elles devraient, à cause de la disproportion infinie qu'il y a entre vous et nous, celle qu'elles y font est telle, qu'il nous serait impossible de la supporter, si votre bonté ne venait au secours de notre faiblesse pour nous en donner la force. Je ne vous demande donc, mon Sauveur, autre chose en ce monde, sinon de m'honorer d'un baiser de votre divine bouche, qui produise en moi un tel effet, que je ne puisse, quand je le

- » voudrais, me refroidir dans cet amour, et me ralentir dans
- » cette étroite union que vous voulez bien me faire la grâce que
- » j'aie pour vous et avec vous. Faites, o souverain maître de ma
- » vie ! que ma volonté soit toujours tellement soumise à la vôtre,
- » que rien n'étant capable de l'en séparer, je puisse vous dire :
- » O mon Dieu, qui êtes toute ma gloire, que le lait qui coule
- » de vos divines mamelles est plus délicieux que le vin. »

CHAPITRE IV.

Sur ces paroles de l'épouse dans le cantique des cantiques : *Le lait qui coule de vos mamelles, o mon divin époux ! est plus délicieux que le vin, et il en sort une odeur qui surpasse celle des parfums les plus excellens.*

La Sainte dit qu'elle croit que ces paroles se doivent entendre des faveurs particulières que Dieu fait à l'âme dans l'oraison, et en représente les effets d'une manière qui montre combien tout ce que l'on peut s'imaginer de plaisirs et de contentemens dans le monde est méprisable en comparaison d'un bonheur si extraordinaire.

SUR CES PAROLES : LE LAIT QUI COULE DE VOS MAMELLES EST PLUS DÉLICIEUX QUE LE VIN.

Les secrets, mes filles, qui sont renfermés dans ces paroles sont si grands et si admirables qu'étant comme impossible de les exprimer, nous devons prier Dieu de nous faire la grâce de les connaître par notre propre expérience. Lorsqu'il plaît à ce saint époux de faire une si grande faveur à une âme que de lui accorder la demande dont je viens de parler, il commence à contracter avec elle une amitié qui ne peut être comprise que de ceux qui en ressentent les effets. J'en parlerai peu ici, parce que, dans la créance que cela pourrait vous être utile, j'en ai écrit fort au long en des traités que vous verrez après ma mort, si notre Seigneur l'a pour agréable. Je ne saurais assurer d'avoir rapporté précisément les mêmes paroles qu'il lui a plu de me dire sur ce sujet.

Une si grande faveur répand une telle douceur dans le plus intérieur de l'âme, qu'elle lui fait bien sentir que notre Seigneur est proche d'elle. Cette douceur ne ressemble point à ces dévotions qui font répandre quantité de larmes lorsque l'on pense à sa passion, ou que l'on pleure ses péchés. Car la tendresse dont ces larmes sont accompagnées n'approche point de celle que l'on

ressent pendant l'oraison dont je parle. Je la nomme oraison de quiétude, à cause du calme où elle met toutes les puissances, et qui est tel que l'âme croit si assurément posséder Dieu, qu'elle pense n'avoir plus rien à souhaiter. Il arrive néanmoins quelquefois, lorsque l'extase n'est pas si grande, que cela ne se passe pas entièrement de la sorte. Mais dans celle dont je traite, tout l'homme extérieur et intérieur se sent pénétré et fortifié comme par une liqueur précieuse et odoriférante, qui, pénétrant jusque dans la moëlle de l'âme, si l'on peut user de ce terme, la remplit toute d'une senteur délicieuse, de même que si l'on entrait dans une chambre pleine de l'odeur de divers parfums, on n'en serait pas moins ravi que surpris, sans toutefois pouvoir dire quels sont ces parfums qui produisent une senteur si admirable. C'est ainsi que cet amour de notre Seigneur, plus délicieux que l'on ne saurait se l'imaginer, entre dans une âme avec une douceur si merveilleuse, qu'elle la comble de joie, sans qu'elle puisse comprendre d'où cette divine douceur procède, et c'est, à mon avis, ce que l'épouse veut dire par ces paroles : *Le lait qui coule de vos mamelles est plus délicieux que le vin, et il en sort une odeur qui surpasse celle des parfums les plus excellens.* Elle ne sait en quelle manière cela se fait, ni comment un si grand bonheur lui arrive, et elle appréhende si fort de le perdre qu'à peine ose-t-elle respirer tant elle craint que la moindre chose ne l'en éloigne. Mais parce que j'ai dit ailleurs de quelle sorte elle se doit conduire dans ces occasions pour en tirer du profit, et que je n'en parle ici qu'en passant, je me contenterai d'ajouter que notre Seigneur témoigne à l'âme, par cette preuve si particulière de son amour, qu'il veut s'unir si intimement à elle, qu'elle ne puisse jamais plus être séparée de lui. Dans la lumière dont l'âme se trouve environnée et si éblouie, qu'elle comprend à peine ce que c'est que cette lumière, ce divin époux lui fait connaître de grandes vérités, et quel est le néant du monde. Elle ne voit point toutefois cet adorable maître qui l'instruit, elle sait seulement de certitude qu'il est avec elle, elle se trouve si éclairée et si affermie dans les vertus, qu'elle ne se connaît plus elle-même. Elle voudrait ne s'occuper jamais qu'à publier ses louanges ; elle est si plongée, où, pour mieux dire, si abîmée dans le bonheur dont elle jouit, qu'elle est comme dans une sainte ivresse. Elle ne sait durant ce transport, ni que vouloir ni que demander à Dieu ; elle ne sait ce qu'elle est devenue ; et elle n'est pas tellement hors de soi qu'elle ne comprenne quelque chose de ce qui se passe en elle.

Ainsi, quand cet immortel époux veut avec tant de profu-

sion enrichir et comme combler une âme des trésors de ses grâces, il l'unit si étroitement à lui, que, dans l'excès de son bonheur, elle tombe entre ses bras comme évanouie. Tout ce qu'elle peut faire est de s'appuyer sur lui, et de recevoir ce lait si délicieux qui la soutient, qui la nourrit, qui la fortifie, et qui la met en état d'être honorée de nouvelles faveurs qui la rendent capable d'en recevoir encore de plus grandes.

Après que l'âme est revenue, ainsi que d'un profond sommeil, de cette bienheureuse ivresse, elle se trouve si étonnée qu'il me semble que dans ce transport qui paraît tenir quelque chose de la folie, elle peut dire ces paroles : *Le lait qui coule de vos mamelles est plus délicieux que le vin.* Ce transport vient de ce que lorsque l'âme était dans cette ivresse sainte, elle ne croyait pas que son bonheur pût aller plus loin, et que s'étant néanmoins ensuite vue élevée encore plus haut, et abîmée dans cette immense grandeur de Dieu, elle se sent tellement fortifiée par ce lait céleste, dont son divin époux l'a favorisée, que l'on ne doit pas s'étonner qu'elle lui dise qu'il est plus délicieux que le vin. Or, de même qu'un enfant ne sait comment il croit, ni comment il tette, et que sa nourrice lui met souvent le tétin dans la bouche, sans qu'il ait besoin de le chercher, ainsi l'âme ne sait ni d'où ni comment un si grand bonheur lui arrive.

Sachez, mes filles, que quand tous les plaisirs que l'on saurait goûter dans le monde seraient joints ensemble, ils n'approcheraient point de ce plaisir si élevé au dessus des sens et de la nature. L'âme, comme je l'ai dit, se trouve nourrie sans savoir d'où lui est venue cette nourriture. Elle se trouve instruite de grande vérités sans avoir vu le maître qui les lui a enseignées. Elle se trouve fortifiée dans les vertus par celui qui seul les peut augmenter, et elle se trouve favorisée de nouvelles grâces par l'auteur de toutes les grâces, par son divin époux qui en est la source, et qui l'aime avec une telle tendresse, que l'on ne peut comparer la joie qu'il a de la combler de tant de faveur, qu'au plaisir que prend une mère de témoigner son affection à un enfant pour lequel elle a une passion tout extraordinaire.

Je prie Dieu, mes filles, de vous faire la grâce de comprendre ou, pour mieux dire, de goûter, puisqu'on ne saurait le comprendre d'une autre manière, quel est le contentement dont l'âme jouit lorsqu'elle est arrivée à ce bienheureux état. Que ceux qui sont si enchantés des fausses félicités du monde viennent un peu les comparer à celle-ci. Quand ils pourraient jouir en même temps durant plusieurs siècles de toutes les grandeurs, de tous les hon-

neurs, de tous les biens, de tous les plaisirs et de toutes les délices qu'ils sauraient souhaiter, sans être jamais traversés par le moindre chagrin et la moindre inquiétude, cela n'approcherait pas d'un instant du bonheur que goûte l'âme à qui notre Seigneur fait une si merveilleuse faveur. Saint Paul dit que tous les travaux qu'on peut souffrir en cette vie ne sauraient mériter la gloire dont on jouira dans le ciel, et j'ose ajouter qu'ils ne sauraient mériter seulement une heure du plaisir inconcevable dont je viens de parler, parce qu'il n'y a point de proportion entre cette faveur et ces travaux. Ainsi, quelque grands qu'ils soient, ils ne sauraient rendre l'âme digne d'une si intime union avec son divin époux, et de cette effusion de son amour qui lui découvre tant de vérités et lui donne un si grand mépris de toutes les choses du monde. Qu'est-ce donc que ces travaux passagers pour les faire entrer en comparaison avec une telle faveur ? Si ce n'est pas pour l'amour de Dieu qu'on les souffre, ils ne méritent aucune récompense, et si c'est pour l'amour de lui qu'on les endure, la connaissance qu'il a de l'infirmité de notre nature les lui fait proportionner à notre faiblesse.

O chrétiens, o mes filles, ne nous réveillerons-nous point enfin de ce dangereux assoupissement qui nous fait passer cette vie comme dans un profond sommeil ? Je vous conjure au nom de Dieu d'en sortir et de considérer qu'il ne nous réserve pas seulement en l'autre monde la récompense de l'amour que nous lui portons, mais qu'il commence dès maintenant à nous la donner.

« Jésus, mon Sauveur, qui pourra nous faire connaître le merveilleux avantage que c'est à une âme de se jeter entre vos bras de s'abandonner à votre conduite, et de dire après s'être entièrement donnée à vous : Je suis toute à mon saint époux, et mon saint époux est tout à moi. Il a soin de tout ce qui me regarde, et je ne pense qu'à lui plaire. Serait-il possible, mes filles, que n'aimant que nous-mêmes, au lieu de n'aimer que lui, nous fussions si malheureuses que d'être, par notre folie, la cause de notre perte ? Je vous prie donc encore, mon Dieu, et vous conjure par le sang que votre Fils a répandu sur la croix, de me faire la grâce de me donner un baiser de votre divine bouche et de goûter du lait de vos mamelles sacrées. Car que suis-je, Seigneur, si je ne suis assistée de vous ? Que suis-je, si je ne suis unie à vous ? Et que deviendrai-je pour peu que je m'éloigne de vous ? O mon Sauveur, qui êtes toute mon espérance et tout mon bonheur, que puis-je souhaiter en cette vie qui me soit si avantageux que d'être inséparablement attachée à

vous? Pourvu que vous me permettiez d'être toujours en votre compagnie, rien ne me paraîtra jamais difficile, et que n'entreprendrai je point pour votre service lorsque je me verrai si proche de vous? Mais, hélas! Seigneur, au lieu d'avoir la joie de vous servir, je n'ai qu'à m'accuser, avec une extrême confusion, de ce que je ne vous sers point, et permettez-moi de vous dire du fond de mon cœur avec saint Augustin : donnez-moi la grâce d'accomplir ce que vous me commanderez, et commandez-moi ce que vous voudrez. Avec cette assistance, mon Dieu, rien ne sera capable de m'ébranler, et je ne tournerai jamais la tête en arrière dans ce qui regarde votre service.

CHAPITRE V.

Sur ces paroles de l'épouse dans le Cantique des cantiques: *Je me suis assise à l'ombre de celui que j'avais tant désiré de trouver, et rien n'est plus délicieux que le fruit dont il lui a plu de me faire goûter.*

Explication que la Sainte donne à ces paroles.

SUR CES PAROLES: JE ME SUIS ASSISE A L'OMBRE DE CELUI QUE JE CHERCHAIS.

Pour connaître si Dieu nous fait une aussi grande faveur qu'est celle dont je viens de parler, demandons à cette bienheureuse épouse qu'il a honorée d'un baiser de sa bouche et fortifiée par ce lait si délicieux ce que l'on doit sentir, ce que l'on doit faire, et ce que l'on doit dire lorsque l'on est en cet état. Elle nous apprend par ces paroles: *Je me suis assise à l'ombre de celui que j'aime, et rien n'est plus délicieux que le fruit dont il lui a plu de me faire goûter. Ce grand roi m'a fait entrer dans ce divin cellier de son vin céleste, et ordonné en moi la charité.* Considérons, mes filles, ces premières paroles: *Je me suis assise à l'ombre de celui que j'avais tant désiré de trouver, et rien n'est plus délicieux que le fruit dont il lui a plu de me faire goûter.*

Mais comment s'accorde ceci? L'épouse avait auparavant nommé son divin époux un soleil qui par l'ardeur de ses rayons l'avait toute décolorée, et maintenant elle le nomme un arbre dont le fruit est très-excellent. O vous toutes qui vous exercez à l'oraison, pesez chacune de ces paroles, afin de connaître en combien de diverses manières nous pouvons considérer notre Seigneur, et les diverses faveurs dont il nous honore. Il est cette admirable et

divine manne qui a tous les goûts que nous saurions désirer. Celle que les enfans d'Israël ramassaient dans le désert n'en était que la figure. Et qui pourrait exprimer les merveilles que Dieu fait voir à l'âme à travers de cette ombre toute céleste? Cela me fait souvenir de ces paroles de l'ange à la très-sainte Vierge : *La vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre.* Qu'une âme est heureuse lorsque Dieu la met dans cette disposition! Elle n'a plus rien à craindre.

Mais remarquez qu'excepté très-peu de personnes que Dieu, par une faveur tout extraordinaire, telle que celle qu'il fit à saint Paul, élève dans un moment au comble de la contemplation en leur apparaissant et en leur parlant, il n'accorde ces grâces si sublimes qu'à ceux qui ont un grand amour pour lui, qui ont beaucoup travaillé pour son service, qui ne trouvent rien de difficile pour lui plaire, qui ont depuis long-temps un extrême mépris du monde, qui ne cherchent leur consolation, leur plaisir et leur repos, que dans ce qu'ils savent lui être agréable, qui ne veulent point d'autre protection que la sienne, et qui font voir par toute leur conduite et leurs actions, qu'ils ne s'appuient que sur l'éternelle vérité. Nulle prudence n'égale, mes filles, celle de ces âmes qui mettent ainsi leur unique confiance en ce grand roi et ce souverain maître de l'univers. Il accomplira leurs desirs, elles ne seront point trompées dans leur espérance, et lorsqu'il les juge dignes d'être à couvert sous son ombre, elles sont heureuses dans les choses mêmes qui tombent dessous les sens, sans parler de celles que j'ai éprouvées diverses fois, qu'une intelligence beaucoup plus élevée les rend capables de comprendre. Quand l'âme jouit de ce merveilleux plaisir dont j'ai parlé, elle se sent tout environnée, toute couverte, et tout enyeloppée d'une ombre qui est comme une nuée de la divinité, d'où tombe sur elle une rosée si délicieuse et accompagnée d'influences si favorables, qu'il n'y a pas sujet de s'étonner qu'elle oublie toutes les peines et tous les dégoûts que les choses du monde lui ont causés.

Elle jouit en cet état d'un repos si admirable, que même la nécessité de respirer lui est pénible; et ses puissances sont si calmes, que sa volonté, bien loin de chercher des pensées pour s'occuper, désirerait qu'il ne s'en présentât point à elle quoique bonnes parce que la faveur que lui fait son divin époux est si grande, que ce fruit auquel elle la compare, n'ayant point besoin, comme les autres mets les plus délicieux, d'être préparé, elle n'a qu'à le recevoir pour en goûter la douceur et l'excellence.

C'est avec raison qu'on use des mots d'ombre de la divinité,

parce qu'il y a comme une nuée qui nous empêche ici-bas de la voir, et que nous en avons seulement quelque connaissance, si ce n'est lorsqu'il plaît à ce soleil éternel, par un effet de son amour, de lancer à travers ces nuages quelques rayons, non pour se montrer à nous à découvert, mais pour nous faire comprendre d'une manière inexplicable qu'il est tout proche de nous, et je suis assurée que ceux qui ont éprouvé ce que je dis demeureront d'accord que c'est le véritable sens de ces paroles de l'épouse dans ce cantique.

Il me semble que le Saint-Esprit étant alors médiateur entre ce divin époux et cette bienheureuse épouse, il lui donne cet ardent désir de brûler dans le feu de son amour dont elle est si proche. Qui pourrait exprimer, o mon Sauveur, jusqu'à quel excès va la faveur que vous lui faites alors ? et soyez-vous béni et loué à jamais d'avoir tant d'affection pour elle. Mon Dieu, mon Créateur, est-il possible qu'il y ait quelqu'un qui, parce qu'il est indigne de vous connaître, ne vous aime pas ? Admirez, mes filles, de quelle sorte cet arbre, qui est JÉSUS-CHRIST lui-même, abaisse ses grandeurs infinies qui sont comme ses branches, pour nous donner moyen de cueillir et de goûter les fruits si délicieux de ses grâces, et considérez combien nous sommes obligées au sang qu'il a répandu sur la croix pour arroser cette divine plante, afin de la rendre capable de produire en notre faveur des effets si merveilleux de l'ardent amour qu'il nous porte.

CHAPITRE VI.

Sur ces paroles de l'épouse dans le Cantique des cantiques: *Ce grand roi m'a fait entrer dans son divin cellier, et boire de ce vin si excellent. Il a ordonné en moi la charité.*

La sainte, dans l'explication de ces paroles, compare à une sainte ivresse les grands ravissements que l'on a dans l'oraison. Différence qu'il y a entre la volonté et l'amour. Que ces paroles : Il a ordonné en moi la charité, signifient que Dieu règle les mouvemens de l'amour de l'âme; État de l'âme dans ces saints transports. Exemples que la Sainte en rapporte, et effets qu'ils produisent.

SUR CES PAROLES : CE GRAND ROI M'A FAIT ENTRER DANS SON
DIVIN CELLIER, ETC.

L'épouse disait auparavant que son divin époux la nourrissait du lait si délicieux qui coulait de ses mamelles. Elle a dit ensuite que cette divine nourriture l'ayant mise en état de recevoir un ali-

ment plus solide, il lui a fait goûter de ce fruit admirable dont nous venons de parler, afin de la rendre capable de le servir et de souffrir. Il semble qu'après cela elle n'ait plus rien à désirer, sinon que son céleste époux l'honore d'un baiser de sa bouche et la mette sous son ombre, qui sont ces faveurs si sublimes que je n'ai touchées qu'en passant, et que vous trouverez, mes filles, clairement expliquées dans le traité dont j'ai parlé, si notre Seigneur permet qu'il voie jamais le jour. Mais lorsque cet adorable époux voit qu'une âme s'oublie de telle sorte elle-même qu'elle le sert purement pour l'amour de lui, il ne cesse point de se communiquer à elle en mille manières qui lui sont inconcevables. Il ajoute à tant de faveurs d'autres faveurs qui surpassent infiniment ses désirs et ses pensées, et qui montrent combien elle perdrait s'il ne lui donnait que ce qu'elle pourrait lui demander.

Voyons maintenant, mes filles, ce que l'épouse dit ensuite : *Ce grand roi m'a fait entrer dans son divin cellier*. Il semble que cette heureuse âme étant en si grand repos et à l'ombre de son divin époux, il ne lui restait rien à souhaiter que d'y demeurer toujours. Mais si ses désirs sont limités, les libéralités de cet incomparable roi ne le sont pas ; il a toujours de quoi donner, et il ne cesserait jamais de départir des grâces et des faveurs, s'il trouvait sur qui les répandre. Imprimez, mes filles, si fortement cette vérité dans votre esprit et dans votre cœur, qu'elle ne s'en puisse jamais effacer. J'en parle par expérience, car j'ai vu des personnes qui prient seulement Dieu de leur donner des occasions de mériter en souffrant pour l'amour de lui, des peines proportionnées à leurs forces, il les récompensait en leur envoyant tant de travaux, de persécutions et de maladies, qu'elles en savaient où elles en étaient, et il redoublait en même temps leur courage pour leur donner la force de les supporter. Cela m'est arrivé à moi-même lorsque j'étais encore assez jeune, et me réduisait quelquefois à lui dire : « En voilà beaucoup, mon Sauveur ; je me contenterais à moins. » Et quand je lui parlais ainsi, il augmentait de telle sorte ma patience, que je ne saurais penser sans étonnement à la manière dont je supportais ces maux. Elle était telle que je n'aurais pas voulu changer mes peines contre tous les trésors qui sont dans le monde.

Considérez, je vous prie, mes filles, dans ces paroles de l'épouse : *Ce grand roi m'a fait entrer dans son divin cellier*, quelle joie ce lui est de penser que son époux est un roi tout-puissant, et que son royaume est éternel. Car lorsque l'âme est arrivée à cet état, il s'en faut peu qu'elle ne connaisse, dans toute son

étendue, la gradeur de ce suprême monarque, et je ne crains point d'assurer qu'au moins connaît-elle tout ce qu'elle en peut connaître en cette vie.

Elle dit donc qu'il la fait entrer dans son divin cellier, et qu'il a ordonné en elle la charité. Ces paroles montrent combien grande est cette faveur, puisque ainsi que l'on peut donner plus ou moins de vin à boire, il y a des vins qui excellent de beaucoup par dessus les autres, et que tous n'enivrent pas également, il en est de même de ces faveurs de Dieu. Il donne à l'un plus de dévotion, à l'autre moins; il fait que celle des uns augmente de telle sorte, qu'ils commencent à s'oublier eux-mêmes, et renoncent à tous les plaisirs des sens et à l'affection de toutes les choses créées; il donne à d'autres une ferveur extraordinaire pour ce qui regarde son service; il rend les autres transportés de son amour; et il allume dans le cœur des autres une si grande charité pour le prochain, que, quelque grands que soient les travaux où ils s'engagent pour la lui témoigner, ils ne les méprisent pas seulement, mais ils y paraissent insensibles. Les paroles de l'épouse que nous venons de rapporter expriment toutes ces choses, puisqu'en disant que son époux la fait entrer dans ce cellier tout rempli d'un vin céleste, elle montre qu'il lui permet d'en boire jusqu'à tomber dans une heureuse et sainte ivresse; car ce grand roi n'honore pas une âme d'une si extrême faveur pour la lui rendre inutile. Il lui permet de boire autant qu'elle veut de ces vins délicieux, et de s'enivrer de ces joies inconcevables qui la ravissent dans l'admiration de ses grandeurs. Ce saint transport l'élève si fort au dessus de la faiblesse de la nature, qu'au lieu d'appréhender de perdre la vie en servant son divin époux, elles souhaiterait mourir dans ce paradis de délices. Qu'heureuse, mes filles, serait cette mort, qui la ferait jouir d'une vie incomparablement plus excellente et plus désirable que la première! Il est certain que ce que je viens de dire se passe de la sorte, parce que les merveilles que l'âme voit alors sont si grandes, qu'elle sort comme hors d'elle-même, ainsi que l'épouse le témoigne par ces paroles: *Il a ordonné en moi la charité*. Quelles paroles! et quelle impression ne doivent-elles point faire dans les âmes que Dieu favorise d'une telle grâce, sans qu'elles puissent jamais la mériter, si lui-même ne les en rend dignes!

L'âme en cet état ne sait pas seulement si elle aime, tant elle est comme endormie et comme enivrée; mais qu'heureux est ce sommeil! que souhaitable est cette ivresse! Son divin époux vient à son secours; il fait que dans cet endormissement et cette espèce

de mort de toutes ses puissances, l'amour qu'elle lui porte est si vivant, qu'encore qu'elle ne comprenne rien à la manière dont il agit, il l'unit si intimement à son époux, qui est l'amour même et son Dieu, qu'elle devient une même chose avec lui, sans que ni les sens, ni l'entendement, ni la mémoire puissent y apporter d'obstacle, et il n'y a que la volonté qui comprenne quelque chose à se qui se passe.

DIFFÉRENCE QU'IL Y A ENTRE LA VOLONTÉ ET L'AMOUR.

En écrivant ceci, il m'est venu dans la pensée de savoir s'il n'y a point de différence entre la volonté et l'amour, et il me paraît qu'il y en a, en quoi peut être je me trompe. Il me semble donc qu'un amour dégagé de toutes les choses de la terre, et qui n'a pour objet que Dieu, est comme une flèche que la volonté tire à son Dieu avec tout l'effort dont elle est capable, et que cet époux céleste étant, comme il est, tout amour, la blessure toute d'amour qu'il reçoit lui est si agréable, qu'il renvoie cette flèche tout embrasée d'un nouvel amour, avec des avantages pour l'âme dont je parlerai dans la suite. J'ai su, de quelques personnes à qui Dieu a fait cette extrême faveur dans l'oraison, que le ravissement dans lequel elle les met est tel, qu'il paraît non-seulement en l'extérieur qu'elles sont hors d'elles-mêmes, mais que si on leur demandait ce qu'elles sentaient alors, elles ne le sauraient dire, ni n'ont rien compris à la manière dont l'amour agit en elles. Elles le connaissent seulement par les merveilleux avantages qu'elles en reçoivent, leur foi devenant plus vive, leurs vertus plus fermes, et leur mépris du monde encore plus grand. Or, comme l'âme reçoit tous ces avantages de la pure bonté de son époux, sans y rien contribuer, tout ce qu'elle y comprend est l'incroyable douceur qu'elle ressent lorsqu'elle commence d'entrer dans ces ravissements et ces extases. Il est évident que c'est ce que l'épouse prétend dire par les paroles que nous venons de rapporter, car cette merveilleuse douceur et cette consolation indicible est tout ce qui paraît d'animé en elle, lorsque son divin époux la comble de tant de faveurs, sans qu'elle fasse autre chose que les recevoir.

On peut, sur ce sujet, demander deux choses; l'une, si quand l'âme est en cet état, et tellement hors d'elle-même qu'il semble que ses puissances ne sauraient agir, elle est capable de mériter; l'autre, s'il est vraisemblable qu'elle ne profite point d'une faveur si signalée en méritant. Mais les secrets de Dieu seraient-ils im-

pénétrables, si notre esprit était capable de les comprendre? Et pouvons-nous trop nous humilier et nous anéantir dans la vue de ses grandeurs infinies? Nous n'avons alors qu'à imiter la conduite de la sainte Vierge, qui, après avoir demandé à l'ange de quelle sorte ce grand mystère qu'il lui annonçait pourrait s'accomplir, et qu'il lui eut répondu que le Saint-Esprit l'opérerait en elle, et que la vertu du Très-Haut la couvrirait de son ombre, quoique ses lumières fussent si élevées au dessus des nôtres; elles n'eut pas la curiosité de s'en informer davantage, mais crut que cette réponse suffisait pour dissiper tous ses doutes et toutes ses craintes. Il serait à désirer que certains savans à qui Dieu ne donne pas cette manière d'oraison, et qui n'en ont pas seulement la moindre idée, demeurassent dans une semblable humilité, sans vouloir, comme ils font, juger des choses par leur faible raisonnement, et s'imaginer que leur esprit, tout petit qu'il est, peut, par le moyen de leur science, les rendre capables de comprendre les grandeurs infinies de Dieu.

O reine des anges et des hommes! c'est par vous que l'on peut connaître ce qui se passe entre ce divin époux et son épouse, et qu'elle exprime en ce cantique, dont une partie est rapportée dans les antiennes et les leçons de l'office que nous récitons toutes les semaines en son honneur. Il vous sera facile, mes filles, avec l'assistance de Dieu, de connaître si vous êtes arrivées jusqu'à recevoir des grâces semblables à celles dont parle l'épouse, quand elle dit: *Il a ordonné en moi la charité.*

EXPLICATION DE CES PAROLES : IL A ORDONNÉ EN MOI LA
CHARITÉ.

Il faut voir maintenant de quelle sorte, lorsque l'âme est dans cet heureux sommeil et dans cette ivresse sainte, Dieu ordonne en elle la charité, c'est-à-dire règle les mouvemens de son amour. Car il paraît bien qu'elle ne savait où elle était, ni ce qu'elle devait faire pour reconnaître des faveurs aussi éminentes et aussi sublimes que celles qu'elle recevait de son divin époux, puisqu'elle ne l'en remerciait pas. O âmes chéries de Dieu! que l'ignorance de ce qui s'est passé dans un état aussi heureux qu'est celui où vous vous êtes trouvées ne vous inquiète point par l'appréhension d'avoir manqué à ce que vous lui deviez; car pouvez-vous croire que votre divin époux permette non-seulement que vous le mécontentiez, mais que vous ne lui soyez pas plus agréables que jamais, dans le temps qu'il vous

témoigne tant d'amour et de tendresse, comme il paraît par ces paroles : *Vous êtes toute belle, ma chère épouse, et autres semblables que l'on peut lire dans ce cantique? Et pouvez-vous douter qu'il ne se donne entièrement à vous, lorsqu'il voit que vous vous êtes données si absolument à lui, que le transport et la violence de votre amour vous faisant comme sortir hors de vous-mêmes, ne laissent plus votre entendement dans la liberté d'agir?*

Il me semble que l'on peut ici comparer l'âme à de l'or que Dieu, après l'avoir purifié par ses grâces et ses faveurs, prend plaisir d'enrichir de pierres précieuses d'une valeur inestimable, sans que cet or contribue autre chose à cette merveilleuse beauté que de recevoir ces ornemens, ni que l'on puisse comprendre par ces paroles de l'épouse: *Il a ordonné en moi la charité*, de quels moyens ce divin artisan se sert pour commencer, continuer et achever un ouvrage si surnaturel et si admirable.

Que si l'âme en cet état fait quelques actes d'amour, elle ne sait ni comment elle les fait, ni quel est l'objet qu'elle aime, parce que l'extrême amour que ce roi éternel lui porte, et qui l'a élevée à un si haut degré de bonheur, a uni de telle sorte l'amour qu'elle a pour lui à celui qu'il a pour elle, que ces deux amours n'en faisant plus qu'un, l'entendement est trop faible et trop borné pour pouvoir comprendre ce qui se passe dans une union si merveilleuse. Elle est tellement au dessus de lui, qu'il la perd de vue durant ce temps qui ne duré jamais que peu. L'âme ne laisse pas néanmoins alors et encore après d'être très-capable de plaire à sa divine majesté, et l'entendement le connaît par l'augmentation des vertus dont il l'avait enrichie, comme par autant de perles et de diamans d'un si grand prix, que leur éclat l'éblouit, et qu'il peut dire d'elle cette parole du cantique: *Qui est donc celle-ci, qui ne brille pas de moins de clartés que le soleil?* L'épouse a donc grande raison, mon Sauveur, de vous nommer le roi véritable et tout-puissant, puisque vous lui êtes si prodigue de vos trésors, et l'enrichissez ainsi en un moment, non de richesses périssables, mais de richesses éternelles, qui lui font dire avec raison que ce n'est plus elle qui agit, mais que c'est votre amour qui agit en elle.

J'en puis parler avec certitude, parce que j'en ai vu des preuves. Je me souviens d'une personne à qui notre Seigneur fit, en trois jours, de telles grâces, que je n'aurais pu le croire, si je n'avais reconnu qu'y ayant déjà quelques années que ce bonheur lui était arrivé, elle s'avançait toujours de plus en plus dans la vertu. J'en connais une autre qui reçut en trois mois ces mêmes

grâces, et toutes deux étaient jeunes. J'en sais d'autres aussi à qui Dieu n'a fait cette faveur qu'après un long temps; et je pourrais rapporter divers exemples de celles qu'il a traitées comme ces deux dont je viens de parler. Je me crois obligée de le remarquer, parce que j'ai dit qu'il y a peu d'âmes à qui Dieu fasse cette grâce, sans qu'elles aient auparavant souffert, durant plusieurs années, de grands travaux, et aussi afin de montrer qu'il peut y avoir de l'exception, à cause qu'il est de la grandeur infinie de Dieu que ses grâces et ses faveurs soient sans bornes et sans mesure.

Il arrive presque toujours, dans ces occasions où ni les illusions du démon, ni la mélancolie, ni la faiblesse de la nature n'ont point de part, que les vertus s'augmentent, et que l'amour s'enflamme de telle sorte, qu'il ne saurait demeurer caché, mais paraît, sans même que l'on y pense, par les effets qu'il produit continuellement pour l'avantage de quelques âmes, ce qui fait dire à l'épouse *que son divin époux a ordonné en elle la charité.*

Cet amour est si ardent et si bien réglé, qu'il fait que l'âme change en haine celui qu'elle avait auparavant pour le monde, qu'elle n'aime plus ses parens que dans la vue de Dieu; que son amour pour son prochain et pour ses ennemis est si grand qu'il faut, pour le croire, l'avoir vu, et que celui qu'elle porte à Dieu est si extrême, et la réduit quelquefois en tel état, que la faiblesse de sa nature n'en pouvant supporter la violence, elle se trouve contrainte de dire : *Soutenez-moi avec des fleurs, et donnez-moi quelque fruit à manger pour me fortifier; car je tombe dans la désolance, et je meurs d'amour.*

CHAPITRE VII.

Sur ces paroles de l'épouse dans le Cantique des cantiques: *Soutenez-moi avec des fleurs, et donnez-moi quelque fruit à manger pour me fortifier, car je tombe dans la défaillance, et je meurs d'amour.*

Que dans ces grands ravissements l'âme tombe dans une telle défaillance, qu'elle paraît prête à se séparer du corps ; ce qui lui fait demander qu'on la soutienne avec des fleurs. Que ces fleurs sont les désirs de faire de grandes actions pour le service de Dieu et pour l'avantage du prochain. Que l'action et la contemplation marchent, en cela, de compagnie. Que l'amour désintéressé est représenté par l'arbre céleste, c'est-à-dire la croix, dont il est parlé dans ce cantique, et que les fruits de ces arbres sont les travaux et les persécutions.

EUR CES PAROLES DE L'ÉPOUSE, LORSQUE L'EXCÈS DE SON BONHEUR LA FAIT TOMBER DANS LA DÉFAILLANCE ; SOUTENEZ-MOI AVEC DES FLEURS, ETC.

O que ces divines paroles montrent bien la vérité de ce que je dis ! Quoi ! sainte épouse, les douceurs et les consolations dont vous jouissez vous font mourir, parce qu'elles sont quelquefois si excessives, et vous réduisent en tel état, qu'il semble qu'il ne vous reste plus de vie, et vous demandez des fleurs. Mais quelles fleurs désirez-vous ? Des fleurs sont-elles donc propres à vous retirer d'une telle extrémité, et ne les demandez-vous point plutôt pour avancer votre mort, puisqu'en l'état où vous êtes on ne désire rien tant que de mourir ? Cela ne s'accorde pas avec ce que vous dites que l'on vous soutienne avec ces fleurs, puisque ce terme de soutenir marque plutôt que vous voulez vivre pour servir ce divin époux à qui vous êtes si obligée, que non pas que vous voulez mourir.

Ne vous imaginez pas, mes filles, qu'il y ait de l'exagération en ce que j'ai dit que l'âme tombe alors dans la défaillance, et paraît prête à se séparer de son corps. Je vous assure qu'il n'y a rien de plus véritable, car l'amour est quelquefois si violent, et domine de telle sorte sur les forces de la nature, que je connais une personne qui, étant dans cette sublime oraison, entendit un chant si mélodieux, qu'elle croit que, s'il eût continué davantage, l'excès du plaisir qu'elle ressentait lui aurait sans doute fait perdre la vie. Mais notre Seigneur le fit cesser : et cette personne serait morte en cet état, sans dire une seule

parole pour l'en prier, parce qu'il lui était absolument impossible de faire aucune action extérieure. Ce n'est pas qu'elle ne connaît le péril où elle était ; mais elle ne le connaissait qu'en la même sorte que l'on se trouve en dormant d'un profond sommeil, dans une grande peine dont on désirerait extrêmement de sortir, sans que l'on puisse néanmoins, pour la déclarer pro-térer une seule parole, quelque désir que l'on en ait. Il a toutefois cette différence, qu'ici l'âme ne voudrait pas sortir de cet état, et que son contentement est si grand, qu'au lieu d'apprendre la mort, elle la désire. Qu'heureuse serait cette mort qui ferait qu'une personne, par l'ardeur de son amour pour son Dieu, expirerait entre ses bras ! et cet amour est si violent, que si cette suprême majesté ne faisait connaître à l'âme qu'il a agréable qu'elle vive encore, la faiblesse de la nature ne pourrait supporter sans mourir une joie si excessive.

QUE CES FLEURS SONT LES DÉSIRS DE FAIRE DE GRANDES ACTIONS POUR DIEU ET POUR LE PROCHAIN

C'est aussi pour modérer cette excessive joie, que l'âme prie qu'on la soutienne avec des fleurs ; et celles qui naissent sur la terre n'ont rien de comparable à l'odeur et à la beauté de ces admirables fleurs, parce que, selon que je le puis comprendre, elles ne sont autre chose que les désirs qu'a l'âme de faire de grandes actions pour le service de Dieu et pour l'avantage du prochain, son amour étant si désintéressé, et sa charité si ardente, qu'elle ne craint point, pour de tels sujets, d'être privée du merveilleux plaisir dont elle jouit. Car, encore que ces fleurs marquent plutôt la vie active que la contemplative, et qu'il semble que l'âme ne peut s'occuper à l'action, sans sortir de la contemplation, notre Seigneur ne laisse pas de lui accorder sa demande. Ainsi ces deux choses ne sont pas incompatibles, et Marthe et Madeleine vont presque toujours alors de compagnie ; car l'intérieur opère dans les œuvres extérieures ; et quand les actions tirent leur force d'une racine si sainte, on peut les considérer comme des fleurs admirables produites par cette plante toute céleste de l'amour de Dieu, puisqu'elles n'ont point d'autre objet que lui ; que nul intérêt humain ne s'y mêle, et que leur odeur, comme un parfum précieux, se répand si loin, et a tant de vertu, qu'il ne réjouit pas seulement plusieurs autres âmes, mais les fortifie.

Je veux m'expliquer davantage. Un homme prêche avec dessein de profiter à ses auditeurs ; mais il n'est pas si détaché de tout intérêt, qu'il ne désire aussi de leur plaire, et d'acquérir de

la réputation et du crédit s'il a quelque bénéfice qu'on lui dispute. Il en est de même de plusieurs autres choses qui se font pour l'avantage du prochain et avec bonne intention, quoique avec beaucoup d'égards à ne se point nuire et à ne mécontenter personne. Que si ce prédicateur est persécuté, il est bien aise de plaire aux rois, aux grands et généralement à tout le monde. Il couvre ces imperfections du nom de discrétion, et Dieu veuille que cette discrétion soit véritable? Quoique ceux qui sont dans ces dispositions puissent rendre quelque service à Dieu et au prochain, ce ne sont pas là, à mon avis, ces fleurs que demande l'épouse et dont le seul objet est l'honneur et la gloire de Dieu. Les âmes qu'il met dans un état aussi élevé que celui dont nous avons parlé, s'oublient au contraire entièrement elles-mêmes pour ne songer qu'à le servir; et parce qu'elles savent quel est son amour pour ses créatures et pour ceux qu'il considère comme ses enfans, elles consentent d'être privées des faveurs pour ne penser qu'à leur profiter en les instruisant de ses vérités. Leur avancement dans la vertu est la seule chose qui les touche, et elles donneraient volontiers leur vie pour ce sujet. Cette ardente charité se peut comparer à un vin céleste dont elles sont si enivrées qu'elles oublient tout ce qui les regarde en particulier, et c'est par cet heureux oubli d'elles-mêmes qu'elles se trouvent capables de profiter aux autres.

Cela me fait souvenir de cette sainte Samaritaine, parce qu'il paraît clairement que les paroles de notre Seigneur avaient fait une merveilleuse impression dans son cœur, puisqu'elle le quitta lui-même pour rendre ses concitoyens participans de son bonheur, et que sa charité fut si bien récompensé par l'avantage qu'ils tirèrent d'avoir ajouté foi à ses paroles. Car quelle plus grande consolation pouvons-nous recevoir en cette vie que de servir à l'avancement de quelques âmes? C'est alors qu'il me semble qu'il distille de ces fleurs un suc si délicieux qu'il n'y a point de fruit dont le goût puisse être plus agréable. Heureux ceux à qui notre Seigneur fait de telles graces, et quelle obligation n'ont-ils point de le servir, puisque vous voyez, mes filles, que cette sainte femme, pour en avoir reçu une semblable, est dans une ivresse toute divine qui la fait courir de rue en rue et de place en place pour publier, avec une voix mêlée de cris, les merveilles qu'elle a entendues. Ce qui m'étonne en ceci est que ses concitoyens l'aient crue, n'ayant point d'apparence qu'allant elle-même quérir de l'eau, elle fût de grande condition. Mais elle avait beaucoup d'humilité, comme il paraît en ce qu'elle ne s'offensa

point de ce que notre Seigneur lui dit ses fautes, ainsi que l'on s'offense aujourd'hui quand on nous dit nos vérités. Elle lui répondit seulement qu'il fallait qu'il fût un prophète, et elle mérita par cette humilité que plusieurs personnes sortent de la ville sur sa parole pour aller voir notre Seigneur. Il en arrive de même, ce me semble, à une personne, lorsqu'après avoir durant plusieurs années parlé à ce divin Sauveur dans l'oraison, sans que ses faveurs et l'extrême plaisir de s'entretenir avec lui l'aient empêchée de le servir avec joie en des occupations pénibles, ses actions qui ne sauraient procéder que de la céleste plante de cet ardent amour dont j'ai parlé peuvent être considérées comme des fleurs, dont l'admirable odeur dure beaucoup plus long-temps, et produit incomparablement de plus grands effets que les paroles et les œuvres de ceux qui, n'ayant en vue que leur intérêt, ne disent et ne font rien qui, quelque vertueux qu'il paraisse, ne soit mêlé et infecté par des sentimens d'amour-propre.

QUE CET AMOUR SI DÉSINTÉRESSÉ EST L'ARBRE CÉLESTE, C'EST-À-DIRE LA CROIX, QUI PRODUIT LES FRUITS DONT L'ÉPOUSE PARLE ENSUITE, ET QUE CES FRUITS SONT LES TRAVAUX ET LES PERSÉCUTIONS.

C'est cet amour entièrement désintéressé qui donne la force de souffrir les persécutions. C'est lui que l'on doit considérer comme cet arbre céleste qui produit les fruits dont l'épouse parle ensuite lorsqu'elle dit : *Donnez-moi des fruits dont la nourriture me fortifie* c'est-à-dire donnez-moi, Seigneur, des travaux et des persécutions. Car il est certain qu'une âme qu'il a élevée à cet état les désire et en tire de grands avantages, parce qu'elle ne trouve de plaisir qu'à lui plaire et à imiter en quelque sorte la vie si extrêmement pénible qu'il a passée sur la terre. Ainsi il paraît que cet arbre n'est autre chose que la croix, puisque l'époux dit dans un autre endroit de ce cantique : *C'a été dessous cet arbre que je vous ai ressuscité*. Quelle consolation ne doit donc point espérer une âme qui souffre de grandes peines, et qui se trouve tout environnée de croix ! elle ne jouit pas pour l'ordinaire du contentement qui se rencontre dans l'oraison : son plaisir est dans la souffrance. Mais cette souffrance ne l'affaiblit point, au lieu que la suspension des puissances dans l'oraison, lorsqu'elle est fréquente, épuise ses forces. L'âme a encore une autre raison de demander de ces fruits qui sont les travaux ; c'est qu'il n'est pas juste qu'elle reçoive toujours des faveurs de son divin époux sans travailler pour lui rendre du service. J'ai remarqué en quelques

personnes dont nos péchés font que le nombre en est si petit, que plus elles s'avancent dans cette sublime oraison et reçoivent des faveurs de notre Seigneur, plus elles travaillent à servir le prochain, principalement en ce qui regarde le salut, et qu'elles donneraient leur vie avec joie pour tirer une âme de l'état funeste et si déplorable du péché mortel.

Je sais qu'il serait difficile de persuader cette vérité aux personnes que notre Seigneur commence à favoriser de ses grâces qui leur donnent tant de joie; et elles s'imaginent peut-être que les autres sont à plaindre, parce qu'il leur paraît que nul bonheur n'égale celui de jouir d'une si grande consolation dans la retraite et la solitude. C'est, à mon avis, par une conduite particulière de Dieu que, dans la ferveur où elles sont, elles ne comprennent pas quelle est la perfection de ces autres âmes, puisque, si elles la comprenaient, elles désireraient de sortir des dispositions où elles sont, pour devenir semblables à elles, ce qui leur serait préjudiciable, à cause que, n'étant pas encore assez fortes, le besoin qu'elles ont d'être nourries du lait de ces mamelles sacrées dont j'ai parlé, fait qu'elles ne doivent pas s'en éloigner, et notre Seigneur saura bien, quand il en sera temps et qu'elles en seront plus capables, les faire passer de l'état où elles se trouvent à un plus parfait. Mais comme vous pourriez, mes filles, voir, très-particulièrement dans le traité que j'ai dit, combien il est dangereux de se trop précipiter et de quelle sorte on se doit conduire dans le véritable désir de servir des âmes, je ne m'étendrai pas davantage sur ce sujet. Je n'ai prétendu par cet écrit que de vous faire connaître les consolations que vous pouvez tirer de quelques-unes des paroles de cet admirable cantique, et de vous découvrir une partie des mystères qu'elles cachent sous une obscurité apparente. Ils sont si grands, que je ne pourrais sans témérité m'engager plus avant dans ce discours, et je prie Dieu de tout mon cœur qu'il n'y en ait point eu à dire ce que j'en ai dit, quoique je ne l'aie fait que pour obéir à ceux qui ont pouvoir de me commander. Notre Seigneur se sert de tout comme il lui plaît, et s'il se rencontre quelque chose de bon dans ce discours, vous pouvez croire hardiment que je n'y ai aucune part, puisque les sœurs qui sont avec moi savent le peu de temps que mes grandes occupations m'ont permis d'y employer. Je demande de tout mon cœur à ce divin époux de nos âmes de me faire connaître par ma propre expérience tout ce que j'ai tâché de vous faire entendre. Celles qui croiront en avoir quelque chose doivent beaucoup l'en remercier, et le prier qu'après leur avoir

donné une oraison si sublime, il ajoute à cette extrême faveur celle de n'en profiter pas seulement pour elles-mêmes, mais de la rendre utile aux autres par des actions de charité. Je lui demande instamment pour elles cette assistance, et qu'il lui plaise de leur apprendre ce qu'elles doivent faire pour accomplir en toutes choses sa sainte volonté.

Ainsi soit-il.

about the question of evidence, it appears a little certain that
 calls for a further investigation of the facts, and
 the evidence which has been given in the course of the trial
 will be found to be in accordance with the facts, and
 the result of the trial will be found to be in accordance with the facts.

THE LANCET OF 1871

THE LANCET OF 1871

THE LANCET OF 1871

THE FOUNDATIONS

THE LANCET OF 1871

THE FOUNDATIONS

The foundations of the building are the most important part of the structure, and it is essential that they should be laid on a firm and level base. The foundations should be made of the best quality of stone or brick, and should be laid in courses, each course being laid on a bed of mortar. The foundations should be laid in such a manner as to be perfectly level, and should be laid in such a manner as to be perfectly level.

The foundations of the building are the most important part of the structure, and it is essential that they should be laid on a firm and level base. The foundations should be made of the best quality of stone or brick, and should be laid in courses, each course being laid on a bed of mortar. The foundations should be laid in such a manner as to be perfectly level, and should be laid in such a manner as to be perfectly level.

The foundations of the building are the most important part of the structure, and it is essential that they should be laid on a firm and level base. The foundations should be made of the best quality of stone or brick, and should be laid in courses, each course being laid on a bed of mortar. The foundations should be laid in such a manner as to be perfectly level, and should be laid in such a manner as to be perfectly level.

TABLE DES CHAPITRES
DE LA VIE
DE SAINTE THÉRÈSE

ET DE SES OUVRAGES
CONTENUS DANS LE DEUXIÈME VOLUME.

DES FONDATIONS.

	Pages
AVANT-TROPOS DE LA SAINTE.	5
FONDATION DE MÉDINE-DU-CHAMP.	
CHAPITRE PREMIER. Perfection dans laquelle vivaient les religieuses carmélites du monastère de saint Joseph d'Avila. Combien ardent était le désir que Dieu donnait à la Sainte pour le salut des âmes	8
II. Le général de l'ordre des carmes vient en Espagne. Il approuve l'établissement du monastère de saint Joseph d'Avila, fondé par la Sainte, et lui donne pouvoir d'en fonder d'autres. Il lui permet ensuite de fonder aussi deux monastères de carmes déchaussés.	11
III. La Sainte se rend à Médine-du-Champ pour y fonder un monastère de Carmélites. Difficultés qu'elle y rencontre, et assistance qu'elle reçoit de quelques personnes de piété. Elle communique à deux religieux son dessein d'établir des monastères de carmes déchaussés, et ils lui promettent d'y entrer.	15
IV. La Sainte parle dans ce chapitre des grâces si particulières que Dieu faisait alors aux monastères de son ordre, et les exhorte à l'exacte observance de leur règle	
V. A quel point de perfection l'obéissance et la charité peuvent élever les âmes. Que ces deux vertus sont préférables aux plus grandes consolations intérieures, aux ravissements, aux visions et aux dons de prophétie, puisque c'est le moyen de rendre, par une admirable union, notre volonté conforme à la volonté de Dieu; et qu'ainsi il faut quitter la retraite et la solitude, lorsque les occasions de pratiquer ces vertus y obligent. Exemples que la Sainte en rapporte.	25
VI. Avis admirable de la Sainte pour distinguer les faux ravissements d'avec les véritables, et empêcher que l'on ne se laisse aller à ces défaillances, qui ne procèdent que d'une faiblesse de la nature ou d'imagination, de mélancolie. Exemples que rapporte la Sainte sur ce sujet, et entre autres deux religieuses qui croyaient ne pouvoir sans mourir manquer de communier tous les jours.	32
VII. Des effets de la mélancolie, et des moyens dont on peut user pour remédier à un si grand mal et si dangereux dans les monastères.	41

- VIII. Ce chapitre n'est qu'une suite du chapitre précédent, et la Sainte y parle des visions qui peuvent aussi n'être qu'un effet de mélancolie 46

FONDATION DE MALAGON.

- IX. De quelle sorte cette fondation se fit, sans y rencontrer aucune difficulté. 40

FONDATION DE VALLADOLID.

- X. Fondation de ce monastère de Valladolid, faite par la Sainte. 52

- XI. La Sainte ne parle dans ce chapitre que de la vie et de la mort admirable d'une excellente religieuse de ce monastère de Valladolid, nommée Béatrix Oñez. 54

FONDATION DU PREMIER MONASTÈRE DES CARMES DÉCHAUSSÉS.

- XII. Du commencement de cette fondation. 59

- XIII. Suite de la fondation de ce monastère, et de la manière de vivre si austère et si pauvre de ces bons pères. 62

FONDATION DE TOLÈDE.

- XIV. La Sainte commence de travailler à la fondation de ce monastère, et de quelle sorte elle obtint du gouverneur de Tolède la permission de s'y établir. 67

- XV. La Sainte parle dans ce chapitre des excellentes vertus des religieuses de ce nouveau monastère fondé dans Tolède. 73

FONDATION DE PASTRANE.

- XVI. La Sainte fonde ces deux monastères à la prière du prince Ruy-Gomez de Silva et de la princesse d'Eboly, sa femme, qui, étant veuve, se rend religieuse dans celui des carmélites. Elle se retire ensuite d'avec elles, et elles quittent cette maison pour s'aller établir à Ségovie. 77

FONDATION DE SALAMANQUE.

- XVII. Avis important que la Sainte donne aux supérieures, touchant la conduite qu'elles doivent tenir envers les religieuses, et particulièrement en ce qui regarde l'obéissance et la mortification. 83

- XVIII. Difficultés que la Sainte rencontre dans la fondation de ce monastère de Salamanque, qui n'était pas encore bien affermie lorsqu'elle écrivait ceci. 89

FONDATION D'ALBE DE TORMEZ.

- XIX. De quelle manière ce monastère fut fondé par le moyen d'une dame de très-grande vertu, nommée Thérèse de Lays, dont la Sainte rapporte presque toute la vie. 94

FONDATION DE SEGOVIE.

- XX. La Sainte rapporte en ce chapitre ce qui se passa dans cette fondation. 100

FONDATION DE VEAS.

- XXI.** La Sainte traite dans ce chapitre de la fondation de ce monastère et des admirables vertus de Catherine de Sandoval, qui s'y rendit religieuse avec sa sœur et y porta tout son bien. 404

FONDATION DE SÉVILLE.

- XXII.** La Sainte ne parle dans ce chapitre que des vertus du père Jérôme Gratien de la Mère de Dieu, carme déchaussé. 413
- XXIII.** La Sainte part pour la fondation du monastère de Séville. Incroyables peines et grands périls qu'elle court en chemin, et difficultés qu'elle rencontre à cet établissement. Mais après qu'elle eut parlé à l'archevêque, il lui en accorda enfin la permission. 417
- XXIV.** Dans les extrêmes difficultés de trouver une maison pour l'établissement de ce monastère, Dieu assure à la Sainte qu'il y pourvoira. Assistance qu'elle reçoit d'un de ses frères qui revenait des Indes. Enfin elle achète une maison très-commode, et l'on y porte le très-saint sacrement avec une très-grande solennité. 423
- XXV.** La Sainte ne parle presque dans tout ce chapitre que d'une excellente fille qui se rendit religieuse dans ce monastère, nommée Béatrix de la Mère de Dieu. 428

FONDATION DE SAINT-JOSEPH DE CARAUAQUE.

- XXVI.** De quelle manière se fit cette fondation. La Sainte exhorte à ne point s'arrêter au bien dans la réception des religieuses. Elle parle ensuite des grands travaux qu'elle a soufferts dans ces fondations, et dit comme on lui rendit tant de mauvais offices auprès du père général, qu'elle reçut des défenses d'en faire davantage; ce qui au lieu de l'affliger lui donna beaucoup de joie. 434

FONDATION DE VILLENEUVE-DE-LA-XARE.

- XXVII.** Persécutions faites aux pères carmes déchaussés par ceux de l'observance mitigée, soutenus par le nonce apostolique, et qui ne cessèrent qu'après que le roi Philippe II eut donné à ce nonce quatre assesseurs, très-gens de bien, pour juger cette affaire. La Sainte entreprend, par l'ordre de Dieu, de fonder un monastère de carmélites à Villeneuve-de-la-Xare, où neuf demoiselles y vivaient en communauté d'une manière admirable, et soubaitaient avec ardeur d'être carmélites. La Sainte ayant passé pour y aller par un monastère fondé par sainte Catherine de Cordoue, elle parle fort au long de la vie et des vertus de cette grande sainte. 443

FONDATION DE PALENCE.

- XXVIII.** Dans la répugnance qu'avait la Sainte de s'engager à cette fondation, Dieu lui commande de l'entreprendre, et lui ordonne ensuite de s'établir auprès d'une église de la Vierge, quoiqu'elle eût déjà fait le marché d'une autre maison. La Sainte rapporte

aussi de quelle manière l'affaire entre les carmes déchaussés et les mitigés fut accommodée, et qu'ils eurent chacun un provincial. 160

FONDATION DE SORIE.

XXIX. La Sainte parle, dans le récit de cette fondation, des éminentes vertus de l'évêque d'Osme, qui la porta principalement à l'entreprendre. 172

FONDATION DE BURGOS.

XXX. Extrêmes peines qu'eut la Sainte dans cette fondation, par les difficultés continuelles que l'archevêque de Burgos y apportait, quoiqu'il eût témoigné d'abord l'avoir très-agréable, et qu'il n'y eût rien que l'évêque de Palence ne fit pour le presser de tenir la parole qu'il avait donnée. Le monastère des Carmélites de Saint-Joseph-d'Avilase trouvant alors le seul qui ne fut pas soumis à l'ordre, la Sainte obtint de l'évêque de cette ville, à qui il était soumis, qu'il le serait désormais comme les autres. 178

DE LA MANIÈRE DE VISITER LES MONASTÈRES. 199

AVIS DE LA SAINTE A SES RELIGIEUSES. 215

LE CHEMIN DE LA PERFECTION.

AVANT-PROPOS DE LA SAINTE. 221

CHAPITRE PREMIER. Des raisons qui ont porté la Sainte à établir une observance si étroite dans le monastère de Saint-Joseph d'Avila. 223

II. Que les religieuses ne doivent point se mettre en peine de leurs besoins temporels. Des avantages qui se rencontrent dans la pauvreté. Contre les grands bâtimens. 225

III. La Sainte exhorte ses religieuses à prier continuellement Dieu pour ceux qui travaillent pour l'église. Combien ils doivent être parfaits. Prières de la Sainte à Dieu pour eux. 229

IV. La Sainte exhorte ses religieuses à l'observation de leur règle. Que les religieuses doivent s'entr'aimer, et éviter avec grand soin toutes singularités et partialités. De quelle manière on doit s'aimer. Des confesseurs et qu'il en faut changer, lorsqu'on remarque en eux de la vanité. 234

V. Suite du même sujet. Combien il importe que les confesseurs soient savans. En quels cas on peut changer; et de l'autorité des supérieurs. 241

VI. De l'amour spirituel que l'on doit avoir pour Dieu et pour ceux qui peuvent contribuer à notre salut. 245

VII. Des qualités admirables de l'amour spirituel que les personnes saintes ont pour les âmes à qui Dieu les lie. Quel bonheur c'est que d'avoir part à leur amitié. De la compassion que les âmes, même les plus parfaites, doivent avoir pour les faiblesses d'autrui. Divers avis touchant la manière dont les religieuses doivent se

- conduire, et avec quelle promptitude et sévérité il faut réprimer les désirs d'honneur et de préférence. 248
- VIII. Qu'il importe de se détacher de tout, pour ne s'attacher qu'à Dieu. De l'extrême bonheur de la vocation religieuse. Humilité de la Sainte à ce sujet. Qu'une religieuse ne doit point être attachée à ses parens. 255
- IX. Combien il est utile de se détacher de la trop grande affection de ses proches, et que l'on reçoit plus d'assistance des amis que Dieu nous donne que l'on en reçoit de ses parens. 257
- X. Qu'il ne s'agit pas de se détacher de ses proches si on ne se détache de soi-même par la mortification. Que cette vertu est jointe à celle de l'humilité. Qu'il ne faut pas préférer les pénitences que l'on choisit à celles qui sont d'obligation, ni se flatter dans celles que l'on doit faire. 260
- XI. Ne se plaindre pour de légères indispositions. Souffrir de grands maux avec patience. Ne point appréhender la mort; et quel bonheur c'est que d'assujétir le corps à l'esprit. 263
- XII. De la nécessité de la mortification intérieure. Qu'il faut mépriser la vie et assujétir notre volonté. Quelle imperfection c'est que d'affecter les prééminences; et remède pour ne pas y tomber. 266
- XIII. Suite du discours de la mortification. Combien il importe de déraciner promptement une mauvaise coutume, et fuir le désir d'être estimé. Qu'il ne faut pas se hâter de recevoir les religieuses à faire profession. 270
- XIV. Bien examiner la vocation des filles qui se présentent pour être religieuses. Se rendre plus facile à recevoir celles qui ont de l'esprit, et renvoyer celles qui ne sont pas propres à la religion, sans s'arrêter à ce que le monde peut dire. 274
- XV. Du grand bien que c'est de ne se point excuser, encore que l'on soit repris sans sujet. 276
- XVI. De l'humilité. De la contemplation. Que Dieu en donne tout d'un coup à certaines âmes une connaissance passagère. De l'application continuelle que l'on doit à Dieu. Qu'il faut aspirer à ce qui est le plus parfait. 279
- XVII. Que toutes les âmes ne sont pas propres pour la contemplation. Que quelques-unes y arrivent tard, et que d'autres ne peuvent prier que vocalement; mais que celles qui sont véritablement humbles doivent se contenter de marcher dans le chemin par lequel il plaît à Dieu de les conduire. 284
- XVIII. Des souffrances des contemplatifs. Qu'il faut toujours se tenir prête à exécuter les ordres de Dieu, et du mérite de l'obéissance. 287
- XIX. De l'oraison qui se fait en méditant. De ceux dont l'esprit s'égare dans l'oraison. La contemplation est comme une source d'eau vive. Trois propriétés de l'eau comparées aux effets de l'union de l'âme avec Dieu dans la contemplation. Que cette union est quelquefois telle, qu'elle cause la mort du corps. Ce qu'il faut

	Pages
tâcher de faire en ces rencontres.	292
XX. Qu'il y a divers chemins pour arriver à cette divine source de l'oraison, et qu'il ne faut jamais se décourager d'y marcher. Du zèle que l'on doit avoir pour le salut des âmes. En quel cas une religieuse peut témoigner de la tendresse dans l'amitié, et quels doivent être ses entretiens.	299
XXI. Que dans le chemin de l'oraison rien ne doit empêcher de marcher toujours. Mépriser toutes les craintes qu'on veut donner des difficultés et des périls qui s'y rencontrent. Que quelquefois une ou deux personnes suscitées de Dieu pour faire connaître la vérité prévalent par-dessus plusieurs autres, unies ensemble pour l'obscurcir et pour la combattre.	303
XXII. De l'oraison mentale. Qu'elle doit toujours être jointe à la vocale. Des perfections infinies de Dieu. Comparaison du mariage avec l'union de l'âme avec Dieu.	307
XXIII. Trois raisons pour montrer que quand on commence à s'adonner à l'oraison, il faut avoir un ferme dessein de continuer. Des assistances que Dieu donne à ceux qui sont dans ce dessein.	314
XXIV. De quelle sorte il faut faire l'oraison vocale pour la faire parfaitement. Et comment la mentale s'y rencontre jointe; sur quoi la Sainte commence à parler du <i>Pater noster</i> .	314
XXV. Qu'on peut passer en un instant de l'oraison vocale à la contemplation parfaite. Différence entre la contemplation et l'oraison qui n'est que mentale; et en quoi consiste cette dernière. Dieu seul dans la contemplation opère en nous.	316
XXVI. Des moyens de recueillir ses pensées, pour tâcher de joindre l'oraison mentale à la vocale.	318
XXVII. Sur ces paroles du <i>Pater</i> : <i>Notre Père qui êtes dans les cieux</i> , et combien il importe à celles qui veulent être les véritables filles de Dieu de ne point faire cas de leur noblesse.	323
XXVIII. La Sainte continue à expliquer ces paroles de l'oraison dominicale: <i>Notre Père, qui êtes dans les cieux</i> , et traite de l'oraison de recueillement.	326
XXIX. La Sainte continue dans ce chapitre à traiter de l'oraison de recueillement.	331
XXX. Comment il importe de savoir ce qu'on demande par ces paroles du <i>Pater</i> : <i>Que votre nom soit sanctifié</i> . Application de ces paroles à l'oraison de quiétude que la Sainte commence d'expliquer, et montre que l'on passe quelquefois tout d'un coup de l'oraison vocale à cette oraison de quiétude.	334
XXXI. De l'oraison de quiétude qui est la pure contemplation. Avis sur ce sujet. Différence qui se trouve entre cette oraison et l'oraison d'union, laquelle la Sainte explique, puis revient à l'oraison de quiétude.	338
XXXII. Sur ces paroles du <i>Pater</i> : <i>Que votre volonté soit faite en la terre comme au ciel</i> . La Sainte parle de nouveau sur ce sujet de la	

- contemplation parfaite, qui est l'oraison d'union. Ce qui se nomme aussi *Ravissement*. 345
- XXXIII. Du besoin que nous avons que notre Seigneur nous accorde ce que nous lui demandon par ces paroles : *Donnez-nous aujourd'hui le pain dont nous avons besoin en chaque jour*. 351
- XXXIV. Suite de l'explication de ces paroles du Pater : *Donnez-nous aujourd'hui le pain dont nous avons besoin chaque jour*. Des effets que la sainte Euchariste, qui est le véritable pain des âmes, opère en ceux qui la reçoivent dignement. 354
- XXXV. La Sainte continue à parler de l'oraison de recueillement, et puis adresse sa parole au Père éternel. 360
- XXXVI. Sur ces paroles du Pater : *Et pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés*. Sur quoi la Sainte s'étend fort à faire voir quelle folie c'est que de s'arrêter à des pointilles d'honneur dans les monastères. 365
- XXXVII. De l'excellence de l'oraison du Pater, et des avantages qui se rencontrent dans cette sainte prière. 369
- XXXVIII. Sur ces paroles du Pater : *Et ne nous laissez pas succomber à la tentation, mais délivrez-nous du mal* Et que les parfaits ne demandent point à Dieu d'être délivrés de leurs peines. Divers moyens dont le démon se sert pour tenter les personnes religieuses. Et de l'humilité, de la patience et de la pauvreté. 374
- XXXIX. Avis pour résister à diverses tentations du démon, et particulièrement aux fausses humilités, aux pénitences indiscretes, et à la confiance de nous-mêmes qu'il nous inspire. 377
- XL. Que l'amour et la crainte de Dieu joints ensemble sont un puissant remède pour résister aux tentations du démon. Quel sera, à la mort, le malheur de ceux qui n'auront pas aimé Dieu, et le bonheur de ceux qui l'auront aimé. 380
- XLI. Continuation du discours sur la crainte de Dieu. Qu'il faut éviter avec soin les péchés véniels dont il y a de deux sortes. Que lorsqu'on est affermi dans la crainte de Dieu, on doit agir avec une sainte liberté, et se rendre agréable à ceux avec qui l'on a à vivre, ce qui est utile en plusieurs manières. 384
- XLII. Sur ces dernières paroles du Pater *Mais délivrez-nous du mal*. 390

DU CHATEAU DE L'ÂME.

AVANT PROPOS DE LA SAINTE.

393

PREMIÈRE DEMEURE.

CHAPITRE PREMIER. La Sainte compare l'âme à un superbe château dont l'oraison est la porte, et qui a diverses demeures, dans la principale desquelles Dieu habite, et dit qu'il faut, pour entrer dans ce château, commencer par rentrer dans nous-mêmes, afin de connaître notre égarement, et, en se détachant des créatures, implorer le secours de Dieu.

397

- II. État déplorable d'une âme qui est en péché mortel. Qu'il faut commencer par tâcher d'entrer dans la connaissance de soi-même, qui est la première demeure de ce château intérieur et spirituel. Qu'il faut passer de cette connaissance à celle de Dieu. Efforts que font les démons pour empêcher les âmes d'entrer dans cette première demeure, et ensuite dans les autres; avis de la Sainte pour résister à leurs artifices. 399

DEUXIÈME DEMEURE.

- CHAPITRE PREMIER. Comparaison des âmes qui sont dans la première demeure à des sourds et muets, et de celles qui sont dans la seconde à des muets qui ne sont pas sourds. Que l'âme se doit préparer alors à soutenir de grands combats contre le démon. 408

TROISIÈME DEMEURE.

- CHAPITRE PREMIER. Dans quelles saintes dispositions sont les âmes à qui Dieu a fait la grâce d'entrer dans cette troisième demeure. Qu'en quelque état que nous soyons, il y a toujours sujet de craindre tandis que nous sommes en cette vie. 414
- II. Divers avis de la Sainte sur la conduite que doivent tenir ceux qui sont arrivés jusqu'à cette troisième demeure, et particulièrement touchant l'obéissance que l'on doit pratiquer et la retenue avec laquelle on doit agir. 419

QUATRIÈME DEMEURE.

- CHAPITRE PREMIER. De la différence qu'il y a entre les contentemens et les goûts que l'on a dans l'oraison, et de celle qui se rencontre entre l'entendement et l'imagination. Qu'il ne faut point se troubler de ces importunes distractions que les égaremens de l'imagination et tant d'autres causes différentes donnent dans l'oraison. 426
- II. Différence qui se rencontre entre les contentemens que l'on reçoit dans l'oraison par le moyen de la méditation et les consolations surnaturelles que donne l'oraison de quiétude, et que la Sainte nomme des goûts. Des effets merveilleux qu'opère cette oraison. Humilité dans laquelle elle nous doit mettre et qui doit être si grande, que nous nous réputions indignes de recevoir de semblables grâces. 432
- III. D'une oraison que l'on appelle de recueillement surnaturel, qui précède l'oraison de quiétude. Avis important pour les personnes qui, dans l'oraison, prennent pour des ravissements ce qui n'est qu'un effet de leur faiblesse. 436

CINQUIÈME DEMEURE.

- CHAPITRE PREMIER. De l'oraison d'union, de ses marques et de ses effets. 444
- II. Comparaison de l'âme avec un ver à soie, pour faire connaître une partie de ce qui se passe entre Dieu et elle dans l'oraison d'union, en cette cinquième demeure. 450
- III. De l'oraison d'union. Que l'amour du prochain est une marque

de cette union.

- IV. La Sainte compare l'oraison d'union à un mariage spirituel de l'âme avec Dieu, dit que c'est dans cette cinquième demeure que se fait comme la première entrevue de l'époux et de l'épouse, et qu'il n'y a point de soin qu'on ne doive prendre pour rendre inutiles les efforts que fait le démon afin de tâcher à porter l'âme à retourner en arrière. Préparation à l'intelligence de la sixième demeure. 461

SIXIÈME DEMEURE.

- CHAPITRE PREMIER. Des peines dont Dieu permet que soient accompagnées les faveurs qu'il fait aux âmes dans cette sixième demeure, et par quelle manière admirable il les fait cesser 467
- II. Des peines intérieures que l'âme souffre dans cette sixième demeure, mais que procédant dans son amour pour Dieu, elles lui sont si agréables, qu'elle ne voudrait pas les voir cesser. 473
- III. De quelle sorte on se doit conduire à l'égard des esprits faibles ou mélancoliques, qui s'imaginent d'avoir vu et entendu dans l'oraison ce qu'il n'ont ni vu ni entendu. Marques auxquelles on connaît si les paroles que l'on a ou que l'on croit avoir entendues sont de Dieu ou du démon. 477
- IV. Des ravissements où Dieu met l'âme pour lui donner la hardiesse de s'approcher de lui et d'aspirer à l'honneur d'être son épouse, dont elle serait retenue par la terreur qu'elle concevrait de l'éclat de sa majesté et de sa gloire. 484
- V. D'une espèce de ravissement que la Sainte nomme vol de l'esprit. 491
- VI. Effets que les ravissements que la Sainte nomme vol de l'esprit produisent dans l'âme. Des larmes. 495
- VII. Des peines que souffrent les âmes à qui Dieu a fait de grandes grâces. Qu'il n'y a point d'oraison si élevée qui doive empêcher que l'on ne s'occupe de la méditation de l'humanité de Jésus-Christ. 501
- VIII. Des visions intellectuelles, et des effets et des avantages qu'elles produisent. Que l'on doit en communiquer avec des personnes savantes et spirituelles, et se mettre ensuite l'esprit en repos touchant les peines que l'on pourrait avoir sur ce sujet. Qu'il ne faut pas juger de la vertu des personnes par ces grâces extraordinaires qu'elles reçoivent de Dieu, mais par leurs actions. 508
- IX. Des visions imaginaires ou représentatives. 513
- X. Des visions intellectuelles. Qu'elles font connaître que nous n'offensons pas seulement Dieu en sa présence, mais que nous l'offensons dans lui-même, et qu'elles donnent à l'âme une claire lumière de la vérité. 519
- XI. Que ces grâces de Dieu si extraordinaires dont la Sainte a parlé auparavant mettent en tel état les personnes qui en sont favorisées, et leur font souffrir de telles peines, par l'ardeur qu'elles ont d'être délivrées de la prison du corps, afin de jouir éternellement

la présence de Dieu, qu'elles paraissent être prêtes de mourir, en courent même le hasard.

522

SEPTIÈME DEMEURE.

- CHAPITRE PREMIER. Que lorsque Dieu fait entrer une âme dans cette septième demeure, comme dans un ciel où il veut contracter avec elle un mariage tout divin, il l'unit à lui d'une manière encore beaucoup plus admirable que dans l'oraison d'union. Que la sainte Trinité se fait connaître clairement à elle. De quelle sorte il arrive que l'âme, quoique indivisible, est comme divisée; une partie d'elle-même jouissant d'un parfait repos, ainsi, que la Madeleine, et l'autre étant, comme Marthe, occupée des soins de cette vie. 528
- CI. De l'accomplissement du mariage spirituel de l'âme avec Dieu, et de quelle sorte il parle à la personne dont la Sainte rapporte des choses extraordinaires. Différence qu'il y a entre ce que la Sainte a nommé les fiançailles de l'âme avec Dieu et ce mariage spirituel. Que l'âme ne peut, dans cette septième demeure, être troublée par ce qui se passe dans les autres, ni par ses puissances et par son imagination. 533
- CI. Effet de la nouvelle vie de l'âme dans cette dernière demeure où Jésus-Christ vit en elle, et où le démon n'ose entrer. Qu'elle n'y a plus ni sécheresses, ni travaux intérieurs, mais jouit d'une véritable paix dans une oraison si sublime. 539
- CV. Pourquoi Dieu permet qu'une oraison si sublime ne continue pas toujours également. Quelque grand que soit le bonheur dont on jouit dans cette septième demeure, on ne peut s'assurer de ne point commettre de péchés. Raisons pourquoi Dieu le permet, et d'où vient aussi qu'il fait de si grandes grâces à quelques âmes. Que l'humanité et la pratique des vertus sont le fondement de cet édifice spirituel. Qu'il faut, à l'imitation de sainte Marthe et de sainte Madeleine, joindre la vie active à la contemplative. Qu'il ne se faut point engager dans des désirs qui vont au-delà de nos forces. Conclusion de ce traité. 544

DES PENSÉES SUR L'AMOUR DE DIEU

CHAPITRE PREMIER. SUR ces paroles de l'épouse dans le cantique des cantiques. *Que le Seigneur me baise d'un baiser de sa bouche.*

Du respect que l'on doit avoir pour ce qui ne nous paraît pas intelligible dans l'Écriture Sainte. Ce qui a porté la Sainte à prendre la liberté d'expliquer ces paroles du cantique des cantiques. De quelle sorte se doivent entendre ces mots de baiser et de bouche. 553

II. Sur ces mêmes paroles de l'épouse, dans le cantique des cantiques : *Que le Seigneur me baise d'un baiser de sa bouche.* 559

Des diverses sortes de paix dont quelques personnes se flattent. Excellens avis de la Sainte sur ce sujet. Exemples qu'elle rapporte. Autres excellens avis qu'elle y ajoute. Des moyens dont Dieu se sert pour faire amitié avec les âmes, et de l'amour qu'on doit avoir

pour le prochain.

III. Sur ces mêmes paroles de l'épouse dans le cantique des cantiques:

Que le Seigneur me baise d'un baiser de sa divine bouche

Que ce baiser signifie la paix que l'âme, qui est cette heureuse épouse, demande à Jésus-Christ, son divin époux. Que cette paix, qui est un effet de ce divin baiser, est inséparable de l'amour qu'il a pour elle, et de celui qu'elle a pour lui. Effets admirables de cette paix, et quels sont ceux que la réception de la sainte Eucharistie doit opérer dans les âmes. Paroles excellentes que la Sainte adresse à Jésus-Christ sur ce sujet.

369

IV. Sur ces paroles de l'épouse dans le cantique des cantiques: *Le*

lait qui coule de vos mamelles, o mon divin époux, est plus délicieux que le vin, et il en sort une odeur qui surpasse celle des parfums les plus excellens.

La Sainte dit qu'elle croit que ces paroles se doivent entendre des faveurs particulières que Dieu fait à l'âme dans l'oraison, et en représente les effets d'une manière qui montre combien tout ce que l'on peut s'imaginer de plaisirs et de contentemens dans le monde est méprisable en comparaison d'un bonheur si extraordinaire.

573

V. Sur ces paroles de l'épouse dans le cantique des cantiques: *Je*

me suis assise à l'ombre de celui que j'avais tant désiré de trouver, et rien n'est plus délicieux que le fruit dont il lui a plu de me faire goûter.

Explication que la Sainte donne à ces paroles.

577

VI. Sur ces paroles de l'épouse dans le cantique des cantiques: *Ce*

grand roi m'a fait entrer dans son divin cellier, et boire de ce vin si excellent. Il a ordonné en moi la charité.

La Sainte, dans l'explication de ces paroles compare à une sainte ivresse les grands ravissements que l'on a dans l'oraison. Différence qu'il y a entre la volonté et l'amour. Que ces paroles: Il a ordonné en moi la charité, signifient que Dieu règle les mouvemens de l'amour de l'âme. État de l'âme dans ces saints transports. Exemples que la Sainte en rapporte; et effets qu'ils produisent.

579

VII. Sur ces paroles de l'épouse dans le cantique des cantiques: *Sou-*

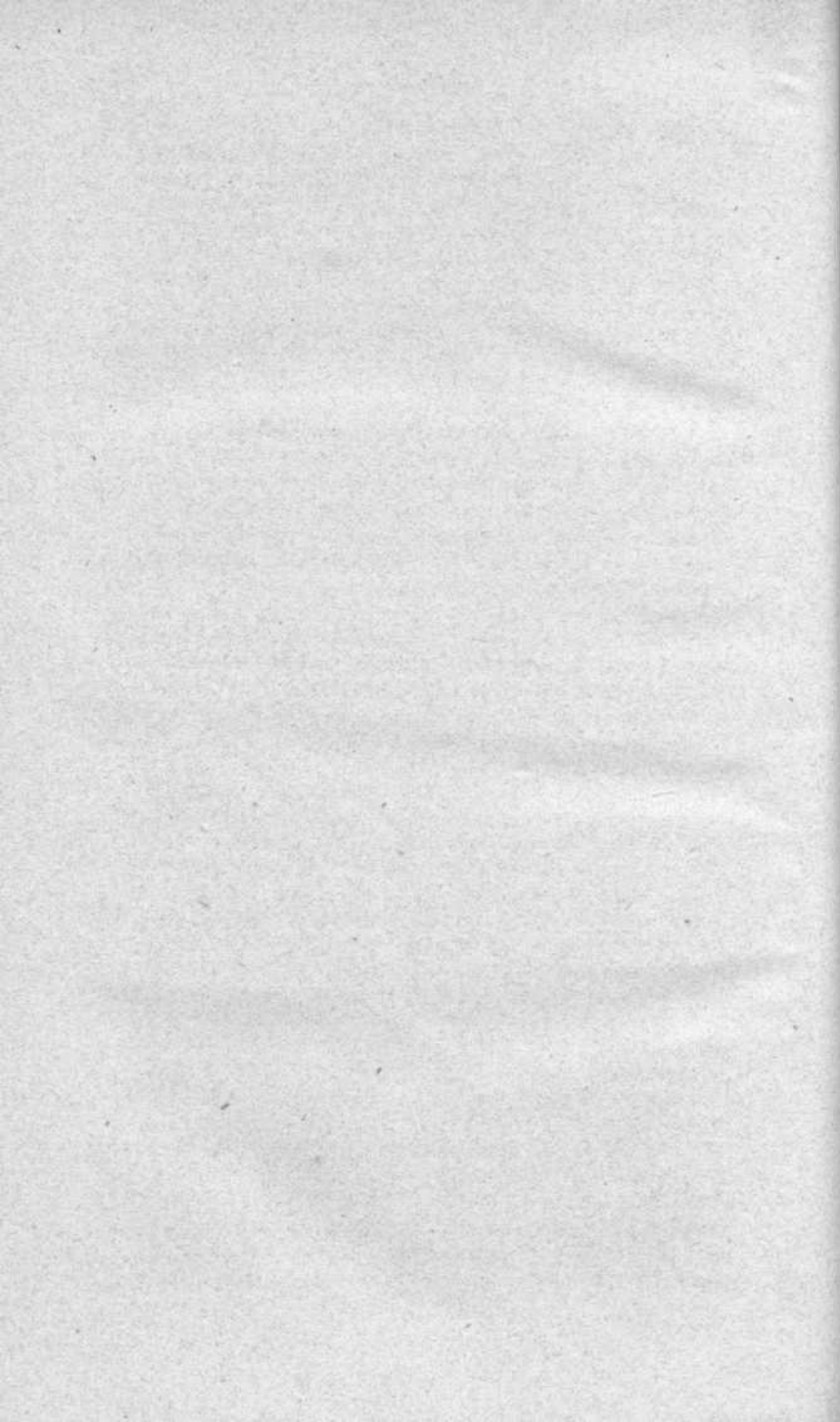
tenez moi avec des fleurs, et donnez-moi quelque fruit à manger pour me fortifier; car je tombe dans la défaillance, et je meurs d'amour.

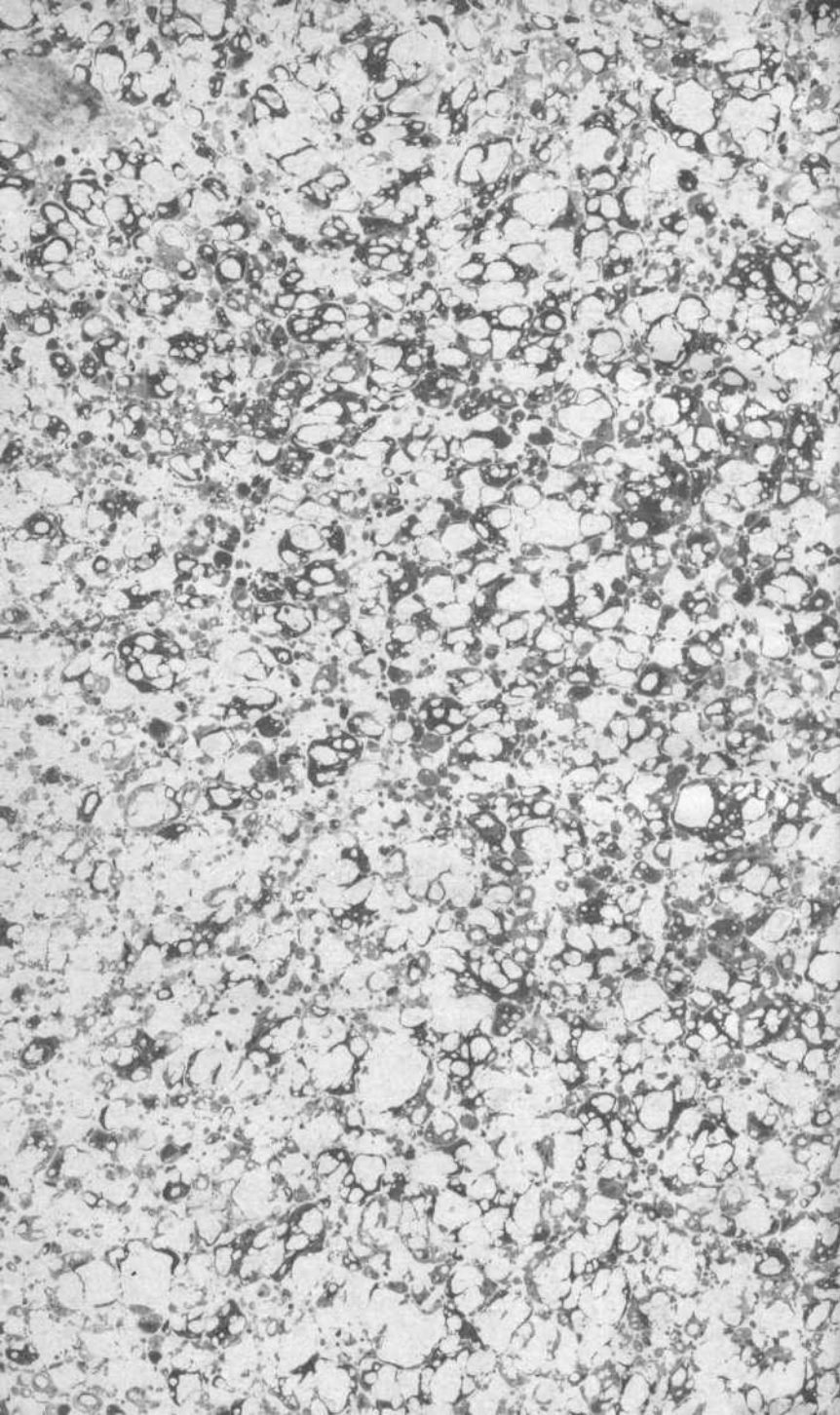
Que dans les grands ravissements l'âme tombe dans une telle défaillance qu'elle paraît être prête à se séparer du corps; ce qui lui fait demander qu'on la soutienne avec des fleurs. Que ces fleurs sont les désirs de faire de grandes actions pour le service de Dieu, et pour l'avantage du prochain. Que l'action et la contemplation marchent en cela de compagnie. Que l'amour désintéressé est représenté par l'arbre céleste, c'est-à-dire la croix, dont il est parlé dans ce cantique; et que les fruits de ces arbres sont les travaux et les persécutions.

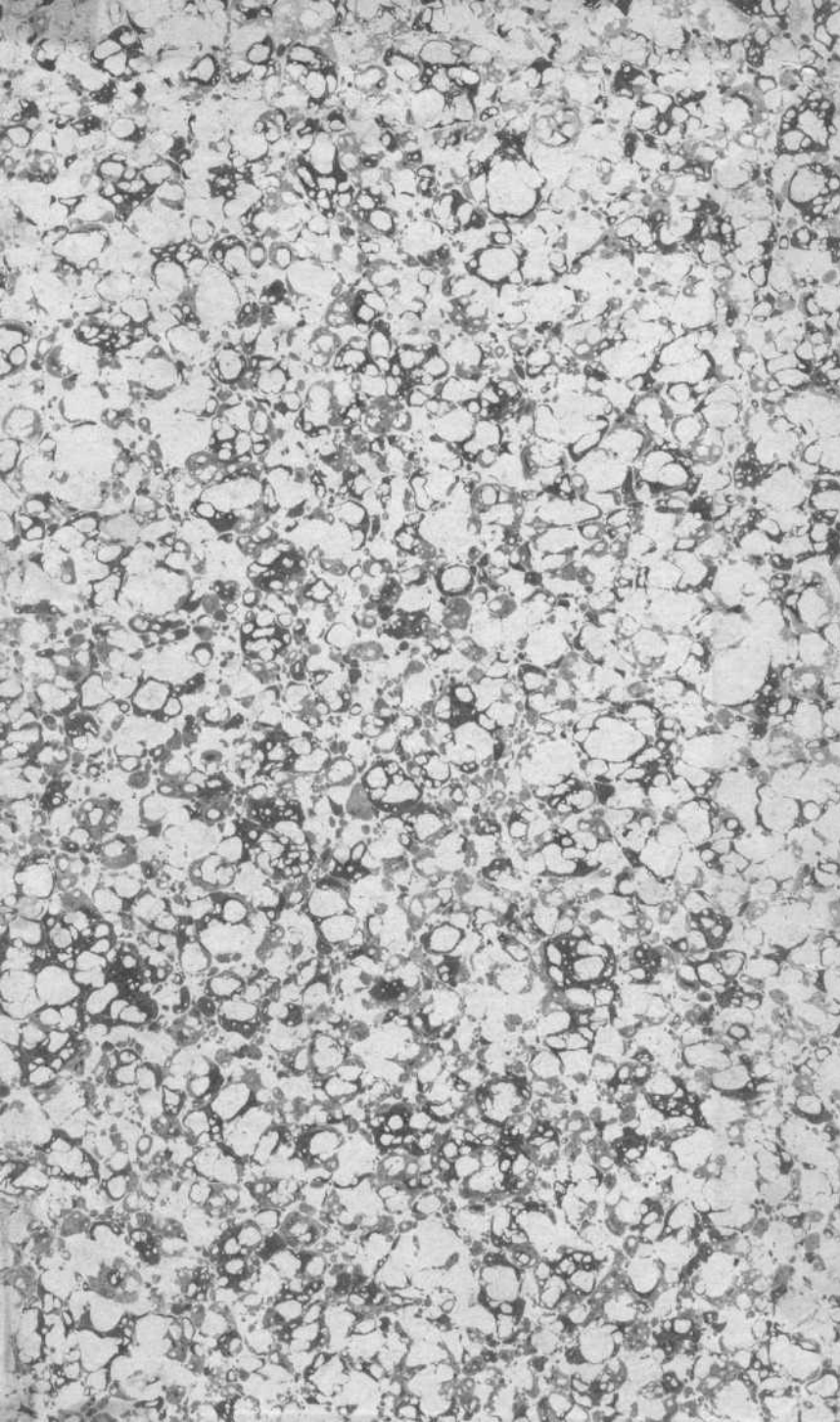
586

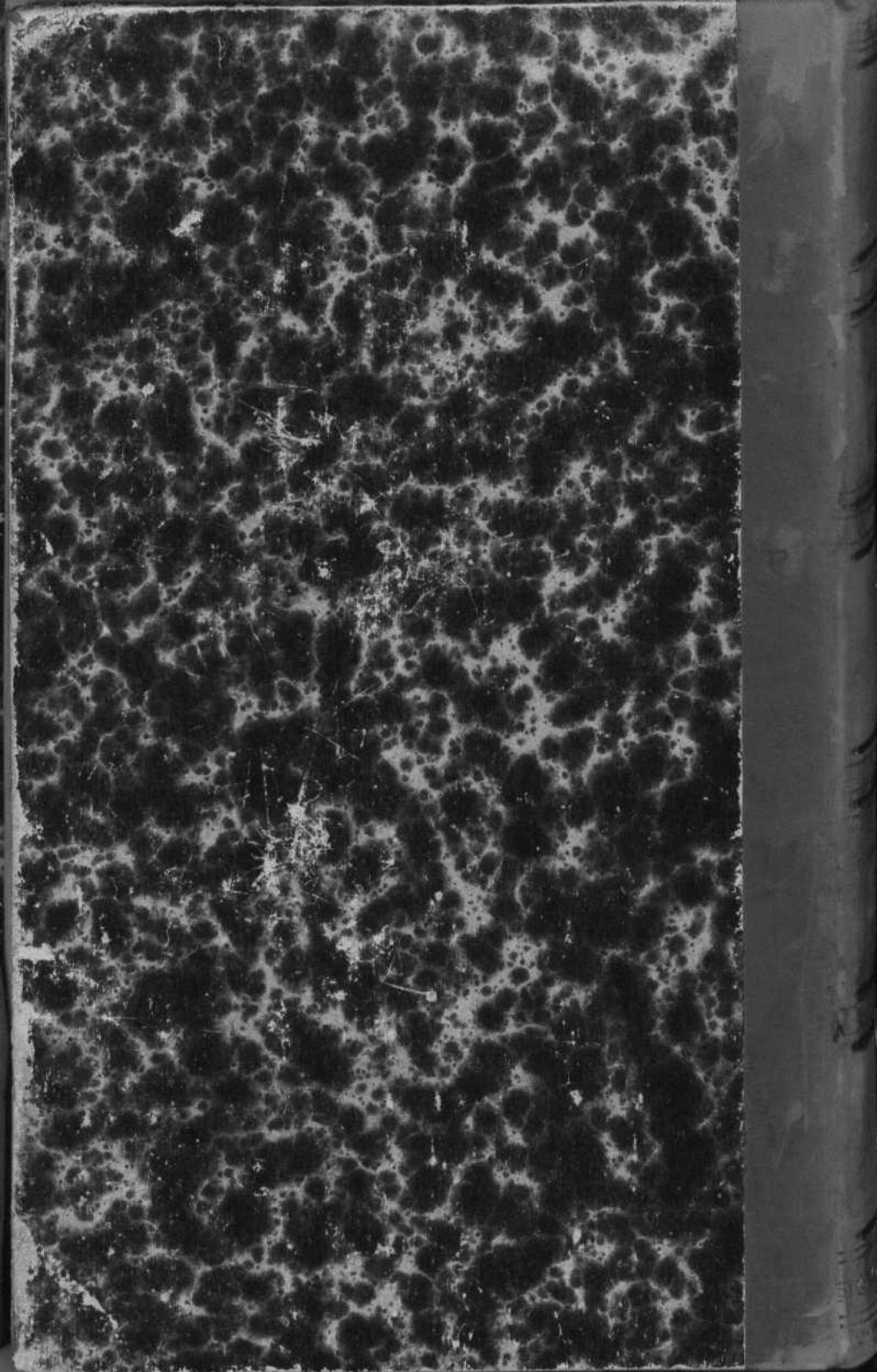
CONTENTS

1. Introduction	1
2. Theoretical Framework	10
3. Methodology	25
4. Results	45
5. Discussion	65
6. Conclusion	85
7. References	95
8. Appendix	105
9. Index	115
10. Glossary	125









CEUVRES

ES

SAINTE TERES

2

G - 47782